

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7W

Disciples de Christ

<i>SIMON PIERRE SA VIE ET SES ÉPITRES par W. T. P. Wolston</i>	<i>page 001</i>
<i>Apollos, un des compagnons de l'apôtre Paul par Philippe Laügt</i>	<i>page 051</i>
<i>Le disciple Ananias, un vase utile au Maître par Philippe Laügt</i>	<i>page 054</i>
<i>IL EN ÉTABLIT DOUZE POUR ÊTRE AVEC LUI par Philippe Laügt</i>	<i>page 057</i>
<i>C'ÉTAIT LA MARIE QUI OIGNIT LE SEIGNEUR D'UN PARFUM Jean 11:2 par Philippe Laügt</i>	<i>page 060</i>
<i>Quelques réflexions sur le ministère de l'apôtre Pierre par Philippe Laügt</i>	<i>page 063</i>
<i>PIERRE ET JEAN, ensemble et séparément par Philippe Laügt</i>	<i>page 074</i>
<i>LE DISCIPLE ANANIAS par Alfred Guignard</i>	<i>page 081</i>
<i>JEAN - BAPTISTE par Henri Rossier</i>	<i>page 082</i>
<i>L'APOTRE PIERRE aux PREMIERS JOURS de L'ÉGLISE (Actes 1-6) par Henri ROSSIER</i>	<i>page 089</i>
<i>SIMON PIERRE par Henri Rossier</i>	<i>page 093</i>
<i>Les femmes dans l'évangile de Luc par Paul Fuzier</i>	<i>page 103</i>
<i>PIERRE par Paul Fuzier</i>	<i>page 106</i>
<i>Les trois Marie par Edward Dennett</i>	<i>page 115</i>

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtimement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

SIMON PIERRE SA VIE ET SES ÉPÎTRES par W. T. P. Wolston

D'après l'anglais (19ème siècle). Traduction française publiée par Éditions de Bibles et Traités Chrétiens, Vevey, 1950

Table des matières abrégée

- 1 Conversion — Jean 1:19-42
- 2 Consécration — Luc 5:1-11
- 3 En compagnie de Christ — Marc 1:28-37 ; 3:13-19
- 4 Marchant sur les eaux — Matthieu 14
- 5 Un modèle de prière — Matthieu 15:1-20
- 6 La double confession — Jean 6:23-71 ; Matthieu 16:13-28
- 7 La transfiguration et le tribut — Matthieu 17
- 8 Le lavage des pieds — Jean 13
- 9 Les questions de Pierre — Luc 12 ; Matthieu 18, 19, etc.
- 10 Criblé comme le blé — Luc 22:31-34, 54-62
- 11 Restauration et un nouveau mandat — Jean 20:21
- 12 La Pentecôte et sa première prédication — Actes 1:2
- 13 Le boiteux — Actes 3 ; 4:1-22
- 14 L'Esprit du Seigneur tenté — Actes 4:23-37 ; 5:1-16
- 15 Signes et miracles — Actes 5:12-8
- 16 Quinze jours avec Paul — Actes 9 ; Galates 1
- 17 Corneille et sa maison — Actes 10-11:1-18
- 18 Il sort de prison — Actes 12
- 19 Résistance à Antioche — Actes 15 ; Galates 2
- 20 Épitres : 1 Pierre 1 — Notre appel céleste
- 21 Épitres : 1 Pierre 2 — Notre sacrificature sainte et royale
- 22 Épitres : 1 Pierre 3 — Notre chemin de souffrance
- 23 Épitres : 1 Pierre 4 — Notre administration
- 24 Épitres : 1 Pierre 5 — Exhortations
- 25 Épitres : 2 Pierre 1 — Participants de la nature divine
- 26 Épitres : 2 Pierre 2 — Reniant le Maître qui les a achetés
- 27 Épitres : 2 Pierre 3 — Où est la promesse de sa venue ?

Table des matières détaillée

- 1 Conversion — Jean 1:19-42
- 2 Consécration — Luc 5:1-11
- 3 En compagnie de Christ — Marc 1:28-37 ; 3:13-19
- 4 Marchant sur les eaux — Matthieu 14
- 5 Un modèle de prière — Matthieu 15:1-20
- 6 La double confession — Jean 6:23-71 ; Matthieu 16:13-28
- 7 La transfiguration et le tribut — Matthieu 17
- 8 Le lavage des pieds — Jean 13
- 9 Les questions de Pierre — Luc 12 ; Matthieu 18, 19, etc.
- 9.1 Question 1 — Responsabilité et récompense
- 9.2 Question 2 — Comment pardonner
- 9.3 Question 3 — Dévouement et récompense
- 9.4 Question 4 — Prière et pardon
- 9.5 Question 5 — Veille et travail
- 9.6 Question 6 — Intimité et ses résultats
- 9.7 Question 7 — Confiance en soi et son issue
- 10 Criblé comme le blé — Luc 22:31-34, 54-62
- 10.1 Premier reniement
- 10.2 Deuxième reniement
- 10.3 Troisième reniement
- 11 Restauration et un nouveau mandat — Jean 20:21
- 12 La Pentecôte et sa première prédication — Actes 1:2
- 13 Le boiteux — Actes 3 ; 4:1-22
- 14 L'Esprit du Seigneur tenté — Actes 4:23-37 ; 5:1-16
- 15 Signes et miracles — Actes 5:12-8
- 16 Quinze jours avec Paul — Actes 9 ; Galates 1
- 17 Corneille et sa maison — Actes 10-11:1-18
- 18 Il sort de prison — Actes 12
- 19 Résistance à Antioche — Actes 15 ; Galates 2
- 20 Épitres : 1 Pierre 1 — Notre appel céleste
- 20.1 1 Pierre 1:1
- 20.2 1 Pierre 1:2
- 20.3 1 Pierre 1:3, 4
- 20.4 1 Pierre 1:5
- 20.5 1 Pierre 1:6
- 20.6 1 Pierre 1:7
- 20.7 1 Pierre 1:8
- 20.8 1 Pierre 1:9
- 20.9 1 Pierre 1:10-12
- 20.10 1 Pierre 1:13

- 20.11 1 Pierre 1:14-16
 20.12 1 Pierre 1:17
 20.13 1 Pierre 1:18-19
 20.14 1 Pierre 1:20
 20.15 1 Pierre 1:21
 20.16 1 Pierre 1:21
 20.17 1 Pierre 1:23
 20.18 1 Pierre 1:24-25
 20.19 1 Pierre 2:1-3
 21 Épitres : 1 Pierre 2 — Notre sacrificature sainte et royale
 21.1 1 Pierre 2:4, 5
 21.2 1 Pierre 2:9
 21.3 1 Pierre 2:7-8
 21.4 1 Pierre 2:10
 21.5 1 Pierre 2:11
 21.6 1 Pierre 2:12-15
 21.7 1 Pierre 2:16
 21.8 1 Pierre 2:17
 21.9 1 Pierre 2:18
 21.10 1 Pierre 2:19-22
 21.11 1 Pierre 2:23
 21.12 1 Pierre 2:24-25
 22 Épitres : 1 Pierre 3 — Notre chemin de souffrance
 22.1 1 Pierre 3:1, 2
 22.2 1 Pierre 3:3, 4
 22.3 1 Pierre 3:7
 22.4 1 Pierre 3:8
 22.5 1 Pierre 3:9
 22.6 1 Pierre 3:10, 11, 12
 22.7 1 Pierre 3:13, 14
 22.8 1 Pierre 3:15
 22.9 1 Pierre 3:16
 22.10 1 Pierre 3:17
 22.11 1 Pierre 3:18
 22.12 1 Pierre 3:19-22
 23 Épitres : 1 Pierre 4 — Notre administration
 23.1 1 Pierre 4:1-3
 23.2 1 Pierre 4:4, 5
 23.3 1 Pierre 4:6
 23.4 1 Pierre 4:7
 23.5 1 Pierre 4:8
 23.6 1 Pierre 4:9
 23.7 1 Pierre 4:10
 23.8 1 Pierre 4:11
 23.9 1 Pierre 4:12-14
 23.10 1 Pierre 4:15
 23.11 1 Pierre 4:17
 23.12 1 Pierre 4:18
 23.13 1 Pierre 4:19
 24 Épitres : 1 Pierre 5 — Exhortations
 24.1 1 Pierre 5:1
 24.2 1 Pierre 5:2
 24.3 1 Pierre 5:3
 24.4 1 Pierre 5:5
 24.5 1 Pierre 5:6
 24.6 1 Pierre 5:7
 24.7 1 Pierre 5:8, 9
 24.8 1 Pierre 5:10, 11
 24.9 1 Pierre 5:12
 24.10 1 Pierre 5:13
 24.11 1 Pierre 5:14
 25 Épitres : 2 Pierre 1 — Participants de la nature divine
 25.1 2 Pierre 1:1
 25.2 2 Pierre 1:2
 25.3 2 Pierre 1:3, 4
 25.4 2 Pierre 1:4
 25.5 2 Pierre 1:5-7
 25.6 2 Pierre 1:8
 25.7 2 Pierre 1:9
 25.8 2 Pierre 1:10
 25.9 2 Pierre 1:11
 25.10 2 Pierre 1:12-14
 25.11 2 Pierre 1:15

- 25.12 2 Pierre 1:16-18
 25.13 2 Pierre 1:19
 25.14 2 Pierre 1:20, 21
 26 Épitres : 2 Pierre 2 — Reniant le Maître qui les a achetés
 26.1 2 Pierre 2:1
 26.2 2 Pierre 2:2
 26.3 2 Pierre 2:3
 26.4 2 Pierre 2:4-9
 26.5 2 Pierre 2:10, 11
 26.6 2 Pierre 2:12-19
 26.7 2 Pierre 2:20
 26.8 2 Pierre 2:21
 26.9 2 Pierre 2:22
 27 Épitres : 2 Pierre 3 — Où est la promesse de sa venue ?
 27.1 2 Pierre 3:1-4
 27.2 2 Pierre 3:5, 6
 27.3 2 Pierre 3:7, 8
 27.4 2 Pierre 3:10
 27.5 2 Pierre 3:11
 27.6 2 Pierre 3:12, 13
 27.7 2 Pierre 3:15, 16
 27.8 2 Pierre 3:17
 27.9 2 Pierre 3:18

1 Conversion — Jean 1:19-42

Ce passage du quatrième Évangile nous présente sans doute le moment où Simon Pierre, le pêcheur de Bethsaïda, vit le Seigneur Jésus pour la première fois et apprit à le connaître. Aucun événement dans la vie d'un homme n'offre une plus grande importance — le moment où il entre en contact personnel avec son Sauveur. Aussi chacun de nos cœurs devrait-il se poser cette question et y répondre devant Dieu : ai-je à faire avec ce Sauveur vivant ? Quelle joie dut éprouver André, ce jour-là, en amenant son frère à Jésus, en lui faisant rencontrer son Sauveur !

Voyons maintenant comment cet homme au cœur si chaud — Simon, le fils de Jonas — connut le Seigneur, car les anneaux de la chaîne qui conduisent à la conversion, que ce soient les siens, les vôtres ou les miens, sont toujours très intéressants.

À cette époque, Dieu avait envoyé un serviteur à Israël, afin de réveiller le peuple dans le pays tout entier. Ce n'était pas un prophète au doux langage que Jean-Baptiste : il dévoilait à ses auditeurs leurs péchés et leur misère ; et pourtant des multitudes se rassemblaient autour de lui (voir Matt. 3:1-12) jusqu'à ce qu'il pût les abandonner au Sauveur. Jean prêchait la repentance : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché », paroles incisives, propres à atteindre les consciences. Ainsi éveillés à la perspective du jugement à venir, ils interrogent : « Que faut-il que nous fassions ? » (voir Luc 3:1-14), et la réponse leur parvient énergique, sans ambages.

Aux publicains, Jean Baptiste recommandait : « Ne percevez rien au-delà de ce qui vous est ordonné » ; aux soldats, il disait : « Ne commettez pas d'extorsions, ni n'accusez faussement personne, et contentez-vous de vos gages » ; et encore : « Déjà même la cognée est mise à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit est coupé et jeté au feu ». Dans un sens, Jean prédisait ainsi la ruine de la nation. Si la cognée était mise à la racine de l'arbre, elle dévoilerait l'état intérieur, et peut-être même la pourriture du cœur de l'arbre. Si la cognée de la Parole de Dieu ouvre — ainsi qu'elle le fait — le cœur de l'homme, elle prouve qu'il est corrompu jusqu'à la moelle (voir Marc 7:20, 23).

Jean usait d'un langage sévère quand les multitudes s'assemblaient autour de lui. « Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui vient ? » Cette admonestation ne tombait pas seulement dans les oreilles de gens simples, mais aussi dans celles de « plusieurs des pharisiens et des sadducéens qui venaient à son baptême », qui cherchaient avidement à échapper à la condamnation de l'enfer.

Jean ne pouvait pas donner le pardon à ses auditeurs, ni leur parler de la grâce, mais il les engageait à se repentir sincèrement, et à être baptisés dans les eaux du Jourdain, tout en confessant leurs péchés. Pendant qu'il baptisait, vint à lui un homme, que Jean connaissait pour être celui qui n'avait pas de péché. Le seul homme pur de tout péché qui fût jamais en ce monde demanda à Jean de le baptiser ; bien que sans souillure, il prit sa place avec le résidu qui se confiait en Dieu. Au moment où il sortait de l'eau, l'Esprit de Dieu descendit sur lui comme une colombe, et une voix venant des cieux, proclama : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17).

Peu après, Jean vit Jésus venir un jour à lui, et il lui rendit ce merveilleux témoignage : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! C'est de celui-ci que moi, je disais : Après moi vient un homme qui prend place avant moi, car il était avant moi... Et Jean rendit témoignage, disant : J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui. Et pour moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là me dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu » (Jean 1:29-34). Jean avait compris : celui-là seul pouvait bénir l'homme. Acceptons d'abord l'œuvre expiatoire de l'Agneau de Dieu, et nous recevrons ensuite celui qui baptise de l'Esprit Saint ; Jésus est celui qui peut ôter nos péchés, il est aussi celui qui donne le Saint Esprit et qui bénit. Il enlève le péché de deux façons : pour les siens, il annule leurs péchés en mourant sur la croix ; quant à ceux qui, hélas ! le refusent, il les baptise du feu, c'est-à-dire, le jugement viendra sur eux.

Le premier témoignage de Jean à l'égard de Jésus semble avoir produit peu d'effet — personne ne suivit le Seigneur — c'est pourquoi de nouveau sa voix s'élève, le lendemain, et il répète : « Voilà l'agneau de Dieu ! » Jean ne prêche pas ici ; il aimait son Maître et considérait sa beauté morale ; en prononçant ces mots : « Voilà l'agneau de Dieu », il devient le moyen de présenter à l'Époux le germe de l'Épouse future, symbolisée par le fait que deux de ses propres disciples le quittèrent pour suivre Jésus. L'Église ne sera formée que plus tard. L'un des deux qui entendirent parler Jean était André, et l'autre, peut-être l'auteur de cet évangile, celui qui se nomme seulement sous le nom de : « le disciple que Jésus aimait », Jean, le fils de Zébédée.

Jean Baptiste parlait avec tendresse pendant que ses yeux se reposaient sur l'Homme incomparable qu'il connaissait pour être l'Éternel, celui qui venait prendre sur lui toute la question du péché. À l'ouïe de ces mots : « Voilà l'agneau de Dieu », les deux disciples quittèrent Jean pour suivre Jésus ; désormais Jean disparaît et Jésus occupe toute la scène.

Jésus se retourne, voit les deux disciples qui le suivent, et leur dit : « Que cherchez-vous ? » Pouvons-nous répondre comme eux : « Maître, où demeures-tu ? » C'est-à-dire, nous te désirons, toi, nous désirons savoir où nous pouvons être sûrs de toujours te trouver. « Ils allèrent donc, et virent où il demeurerait ». Capernaüm, appelée « sa propre ville » (Matt. 9:1), est la localité où il accomplit ses œuvres les plus puissantes, mais c'est aussi celle dont il dut dire à la fin : « Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans le hadès ; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits dans Sodome, elle serait demeurée jusqu'à aujourd'hui. Mais je vous dis que le sort du pays de Sodome sera plus supportable au jour du jugement que le tien » (Matt. 11:23-24). Plus le privilège est élevé, plus sera terrible le jugement pour ceux qui n'y auront pas répondu.

« Ils allèrent donc, et virent où il demeurerait ; et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là : c'était environ la dixième heure », autrement dit, il restait encore deux heures de la journée. Oh ! deux heures avec Jésus ! Avons-nous essayé de passer deux heures avec Jésus ? Si tel est le cas, nous ferons comme les disciples : ils cherchent à partager leur joie, et rendent témoignage aussitôt. André, cet homme tranquille, dont nous ne savons plus rien, sinon qu'il accompagna le Seigneur jusqu'à la fin, devient le moyen de conversion d'un des hommes les plus éminents parmi les douze, un homme dont la vie et le ministère occupent une si large place dans les Écritures, et qui fut, lui-même, à la Pentecôte, le moyen de la conversion de trois mille personnes en un jour.

Quel témoignage magnifique que celui d'André ! il commence par sa famille : « Celui-ci trouve d'abord son propre frère Simon » ; il débute au centre pour continuer dans son entourage. Non seulement, il « trouve » Simon, mais « il le mena à Jésus ». Heureux service ! Il me semble entendre ce courageux pêcheur dire à son frère : « Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie Christ) ; viens à lui, Simon », et il vient.

Point n'était besoin d'avoir beaucoup d'intelligence, il s'agissait de connaître une Personne, à qui André amène son frère. « Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, le fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (qui est interprété Pierre) ». Moment solennel dans l'histoire de Pierre ; il arrive dans la présence du Seigneur, et qu'apprend-il ? Il apprend que celui qu'il n'avait jamais vu encore, et qui ne l'avait jamais vu lui non plus, n'ignorait rien de tout ce qui le concernait. Jésus savait ce qu'était Pierre, un pêcheur. Mais pourquoi le Seigneur, en s'adressant au nouveau venu, change-t-il son nom ? Dans l'Ancien Testament, les changements de nom sont fréquents ; Dieu changea le nom d'Abram, de Saraï, de Jacob ; Pharaon celui de Joseph, Nébucadnetsar celui de Daniel, et le roi d'Égypte celui du dernier roi de Juda. Le changement de nom suppose que l'on devient le vassal, la propriété de celui qui le fait. Le Seigneur semble dire par là à Simon : « Tu es mien, esprit, corps et âme, et je ferai de toi ce que je veux ». « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront » ; ces paroles s'accomplirent dans l'histoire du pêcheur galiléen. Simon entendit la voix du Fils de Dieu ; peut-être bien qu'au moment même, il ne comprit pas toute la portée de ces mots, mais, plus tard, dans sa première épître, il put écrire : « Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle ». Qu'est-ce qu'une pierre ? Une parcelle de rocher. Qu'est un chrétien ? Une parcelle de Christ, car il est membre du corps de Christ.

Les croyants dans le Seigneur Jésus Christ sont liés, unis à lui. Pierre apprit cette vérité, peu à peu, il est vrai, mais, plus tard, il en réalisa toute la nécessité et toute la bénédiction. Dans ce passage, il veut dire que Christ nous communique cette vie qui est la sienne, nous faisons ainsi partie intégrante de cette maison que Dieu construit. Être une pierre vivante, n'est-ce pas une chose très différente que d'être un pêcheur mort ? Comment obtenir cette vie ? En demeurant en contact personnel avec Jésus. André amena Pierre à Jésus, et Jésus lui dit : « Tu es Céphas, c'est-à-dire Pierre ». Tu es une pierre vivante, et, depuis cet instant, tu m'appartiens.

Toute la question du péché a été résolue par la mort de Christ, car, par sa mort, il a annulé le péché et détruit celui qui avait le pouvoir de la mort. Et maintenant, assis à la droite de Dieu, il nous dit : « Regardez à moi, venez à moi ». Si nous allons à lui, non seulement il nous donnera la vie éternelle, mais encore il fera de nous des pierres vivantes. Pierre, ce jour-là, reçut la vie que lui communiqua le Fils de Dieu. Il « passa de la mort la vie » pendant qu'il se tenait devant le Fils de Dieu ; et dès cet instant, son âme fut pour toujours liée au Seigneur. Il ne nous est pas dit qu'il suivit le Seigneur sitôt converti ; mais il fut animé de la vie même de Jésus et devint une « pierre vivante ». Tel est le récit de sa conversion.

2 Consécration — Luc 5:1-11

Les événements, rapportés dans notre premier chapitre, précédaient évidemment d'un certain temps ce qui nous est relaté ici. Bien que converti, l'homme ne commence pas toujours par suivre le Seigneur. Tel fut, semble-t-il, le cas de Simon. Nous ne savons pas s'il accompagna le Seigneur dans ses pérégrinations entre Jean 1 et Luc 5 ; en tout cas, même s'il le fit, il dut reprendre ses anciennes habitudes et la vie de pêcheur qu'il menait avant sa rencontre avec le Seigneur.

Puis, nous n'entendons plus parler de Pierre, jusqu'à ce jour mémorable de son histoire, où nous le voyons s'apprêter à suivre Jésus et à tout abandonner dans ce but ; c'est ce que nous appellerons sa consécration. Le pêcheur est en plein travail quand survient le Seigneur ; poursuivant son œuvre de grâce et de miséricorde, il utilise la nacelle de Simon pour enseigner les foules avec plus d'aisance. Qu'on se représente cette scène bénie, telle que nous la décrit le Saint Esprit : « Il arriva, comme la foule se jetait sur lui pour entendre la parole de Dieu, qu'il se tenait sur le bord du lac de Génésareth ». Une foule, à cet endroit, peut facilement s'expliquer, car c'était une des régions les plus peuplées de la Palestine. En regardant à droite depuis le lac, on voyait au loin Capernaüm, « sa propre ville », tandis que Chorazin, Bethsaïda, Magdala et Tiberias, proches les unes des autres, se succédaient sur la rive ouest du lac bleu, dont les eaux profondes étincelaient sous les rayons du soleil du matin. La flotille rentrait à Bethsaïda (mot qui signifie : la maison du poisson), son port d'attache (?). Pierre, avec l'aide de Jacques et de Jean, et probablement aussi de son frère André, travaillait dans une entreprise importante, puisque des « gens à gages » restaient au service de Zébédée, après que ces quatre furent appelés à suivre le Seigneur (voir Marc 1:16-20). Tout est trouble et agitation en ce qui concerne la vie humaine quand le Seigneur apparaît.

Le récit de Luc se rapporte-t-il aux mêmes faits que celui mentionné par Matthieu 13:2 : « Et de grandes foules étaient rassemblées auprès de lui, de sorte que, montant dans une nacelle, il s'assit ; et toute la foule se tenait sur le rivage » ? Quoi qu'il en soit, l'action du Seigneur est significative, lorsque « montant dans l'une des nacelles qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre ; et, s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la nacelle » (Luc 5:3). Le but du Seigneur, dans ce geste, est clair : il désirait que ceux auxquels il s'adressait pussent l'entendre facilement. Pour chaque petit détail, nous pouvons prendre modèle sur lui.

Luc ne nous rend pas compte du sujet traité par le Seigneur dans son discours ; mais, en supposant que Matt. 13 se rapporte aux mêmes événements, nous puiserons dans cet Évangile nos renseignements complémentaires. Les paroles entendues ce matin-là — Pierre avait lâché le raccommodage de ses filets pour écouter le Seigneur — durent certainement exercer sur lui une grande influence pour la suite de sa vie. Le Fils de Dieu, tel le semeur, répandait libéralement la semence : « La semence est la parole de Dieu ». Le cœur de l'homme est le terrain. Ainsi, la graine tomba, ce jour-là, dans le cœur du disciple et produisit du fruit au centuple. Les effets de la Parole de Dieu sont toujours à longue portée, quoique le fruit soit parfois lent à paraître.

Son discours terminé, le Seigneur se tourne vers Simon avec l'intention de le bénir abondamment. En Jean 1, il avait cherché à lui donner une leçon, en lui faisant comprendre ceci : « Pierre, tu m'appartiens », mais le pêcheur ne dut pas l'avoir entièrement saisie. Aujourd'hui, il reçoit un autre enseignement : « Pierre, toi et tout ce que tu possèdes, vous m'appartenez ». Jésus était monté dans la

nacelle de Pierre, sans rien demander, parce qu'elle lui appartenait ; maintenant, il commande : « Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche » ; à quoi Pierre répond : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; mais sur ta parole, je lâcherai le filet ». Simon obéit, il connaît un peu celui qui lui parle, et découvre pour finir que, jamais encore, il n'avait fait une pêche aussi fructueuse.

Sa réponse révèle en même temps sa faiblesse et sa foi : faiblesse en ce qui concerne ses propres efforts, et sa foi en celui qui l'invite à lâcher les filets. On n'attrape pas de poisson à la lumière du jour, c'est pourquoi les pêcheurs tendent leurs filets la nuit. La raison aurait jugé que, n'ayant rien trouvé la nuit précédente, on ne prendrait certainement rien en plein jour. Mais la raison ne joue aucun rôle devant Dieu ; la foi seule le comprend ; et « l'obéissance de la foi », aussi bien que sa confiance, se manifeste par ces mots : « Sur ta parole je lâcherai le filet ».

Tout de suite, il se remplit à se rompre, et Simon doit avoir recours à ses compagnons pour le tirer, si bien que « les deux nacelles enfonçaient ». Surpris et effrayé par ce miracle, persuadé en même temps de son état de péché, Pierre « se jeta aux genoux de Jésus, disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ». Il ne voyait pas, en cet instant, deux nacelles pleines de poissons, mais il distinguait la gloire de Dieu dans le Fils de l'homme, le Messie, le Fils de Dieu ; l'obéissance des poissons au Seigneur devait lui rappeler les versets du Psaume 8:4-8. Il est convaincu de sa culpabilité, jamais encore son état de péché ne s'était présenté à lui dans toute sa vérité, et il réalisait enfin qui il était. En Jean 1, il avait compris quelque chose touchant la personne même de Jésus, ici il fait un pas de plus dans cette connaissance ; mais il devait encore apprendre que, par lui-même, il ne pouvait rien et n'était bon à rien. Sentant son incapacité totale, il s'approche de Jésus autant qu'il peut, et s'écrie : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ».

Cette expérience est des plus importantes pour chacun de nous. Jean 1 n'avait pas soulevé la question du péché chez Pierre ; là tout est grâce. Ici, le Seigneur permet que cette question soit formulée afin d'atteindre la conscience de Simon. En Jean 1, la grâce, se dégageant de la personne même du Seigneur, a attiré le cœur ; ici, c'est un rayon de la gloire divine qui en illumine les plus profonds recoins. L'effet est immédiat ; la vie de l'homme tombe dans l'ombre la plus profonde. « Pécheur », c'est ainsi qu'il se juge lui-même, d'autant plus parce qu'il n'a pas suivi le Seigneur depuis le jour où il lui parla pour la première fois.

Telle est l'œuvre de la grâce. Pierre est convaincu spirituellement, humilié moralement, amené ainsi au jugement de lui-même devant le Seigneur, comme Job quand il s'écriait : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (Job 42:5-6) ; et comme Ésaïe : « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures ; car mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées » (Ésaïe 6:5). L'intrépide pêcheur de Galilée rejoint le patriarche et le prophète dans le chemin de l'humilité et du jugement de soi-même ; d'un cœur brisé, il s'écrie : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ».

On ne saurait assez apprécier l'importance d'un tel travail dans une âme ; le défaut du jugement de nous-mêmes explique la faiblesse de notre témoignage. La graine ne peut pas pousser de racines dans un terrain non labouré. Plus sera profond le sillon formé par le sentiment de sa propre culpabilité, plus seront profondes les racines, et plus abondera le fruit produit dans les jours à venir. On voudrait discerner davantage ce travail, là où l'Évangile est annoncé. Si une repentance véritable et sincère se produit grâce au travail de l'Esprit Saint, seulement alors pourra-t-on récolter une moisson au centuple, telle celle que le Seigneur se réjouit d'amasser.

Pierre se sentait tout à fait indigne de rester près de Jésus, et pourtant il ne pouvait pas faire sans lui. Ses actions et ses paroles se contredisent étrangement. « Il se jeta aux genoux de Jésus » — c'est-à-dire qu'il vint aussi près de lui que possible — puis il dit : « Seigneur, retire-toi de moi ». Il ne supposait pas que le Seigneur s'éloignerait de lui, néanmoins il avait moralement raison. Il se savait profondément indigne de Jésus, mais ne pouvait pas vivre sans lui ; ainsi en est-il toujours pour celui qui prend conscience de la présence du Seigneur.

Jésus calme doucement ce cœur troublé en lui disant : « Ne crains pas ; dorénavant tu prendras des hommes ». Il apaise d'une façon bénie cette âme inquiète : « Ne crains pas » ; maintenant encore, il dit à tous ceux qui sont tourmentés : « Ne crains pas ».

« Et ayant mené les nacelles à terre, ils quittèrent tout et le suivirent ». Sans doute, pourrait-on juger Pierre extrêmement imprévoyant et même négligent d'abandonner une aussi riche pêche ; une seule chose compte pour lui, et il répond immédiatement à l'appel du Seigneur : « Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Matt. 4:19 ; Marc 1:17), il laisse tout ce qu'il avait apprécié jusqu'alors. Son cœur désirait être avec le Seigneur, et avec le Seigneur seulement. Christ éclipe toute autre chose dans son âme ; il quitte tout pour être près de ce Sauveur, pour être son compagnon et son serviteur. Quel choix heureux, quelle soumission bénie de la foi et quelle réponse dictée par l'affection !

Nous ne sommes pas tous appelés, comme Pierre, à laisser une vocation terrestre pour suivre le Seigneur, mais le principe subsiste. La grâce une fois connue, la paix et la joie remplissent le cœur ; la parole divine se fait entendre à nos oreilles : « Ne crains pas », après une confession sincère ; alors suivre le Seigneur est le seul chemin sûr et droit pour l'âme née de nouveau. Nous devons briser tout lien avec le monde, si nous désirons jouir de la faveur du Seigneur. Se décider fermement pour Christ est de toute importance. Pierre tourna le dos au monde, au moment où le monde devenait le plus attrayant, et où lui-même aurait pu réussir mieux que jamais. C'est particulièrement remarquable. En général, les hommes s'adressent au Seigneur quand tout leur fait défaut, et quand leur vie devient, pour ainsi dire, une faillite. Pierre se consacre au Seigneur et à son service quand ses affaires sont le plus florissantes, et que tout paraît contribuer à le faire rester là où il avait trouvé sa joie jusqu'à maintenant. Une éclipse s'est produite ; il est introduit effectivement auprès du Seigneur de gloire, et, dès lors, toutes autres choses disparaissent à ses yeux, et deviennent insignifiantes, comparées à la bénédiction qu'il y a à s'approcher et à vivre dans la compagnie de celui qui a dit : « Suis-moi ».

3 En compagnie de Christ — Marc 1:28-37 ; 3:13-19

L'Évangile poursuit l'histoire de Pierre, et nous conduit avec le Seigneur dans la maison même de Simon, lors d'une circonstance tout à fait opportune. Il sort de la synagogue où il vient de chasser un esprit immonde hors d'un homme, et aussitôt (un mot caractéristique de Marc) il entre chez Pierre ; « la belle-mère de Simon était là couchée, ayant la fièvre ; et aussitôt ils lui parlent d'elle ». Quoi de plus naturel que de parler au Seigneur d'une femme malade ? D'un mot il la guérit.

On entend souvent dire, et on enseigne qu'un homme ne doit pas se marier s'il veut suivre le Seigneur. En peu de mots, nous apprenons que Simon était marié, et qu'il était même un homme aux affections assez largement ouvertes pour prendre la mère de sa femme chez lui, dans sa propre maison. À notre époque où les belles-mères sont si souvent peu appréciées, Dieu nous présente ici un témoignage contraire, et ne nous le rappelle certainement pas pour rien.

Comme la femme de Pierre devait trembler ! Sa mère, ce qu'elle avait peut-être de plus cher à part son mari (car il ne nous est pas parlé d'enfants) était malade, avec une forte fièvre (Luc 4:38). Mais Jésus « s'approchant, il la fit lever en la prenant par la main ; et aussitôt la fièvre la quitta ; et elle les servit », au lieu d'être servie.

Est-ce par hasard que le Seigneur se rendit dans cette maison à ce moment-là ? Certainement pas. Quelques jours auparavant, Pierre avait tout quitté pour suivre le Seigneur. Voyant son mari abandonner son métier, sa femme pouvait — considération très plausible — éprouver de l'anxiété quant à leurs moyens d'existence. Même si elle ne disait rien, elle se demandait peut-être : « Comment allons-

nous subvenir à nos besoins ? » Le Seigneur vient chez elle, dans sa maison ; il prend sa mère par la main et d'un mot la guérit. Ce geste dut suffire pour rassurer sa fille et lui montrer combien Pierre avait raison de suivre le Seigneur sans arrière-pensée.

Scène bien typique : le Seigneur se plaît à faire reposer ses serviteurs, mais il aime leur donner aussi la liberté de le suivre. Il est doux de penser que son regard s'abaisse sur la femme, souvent solitaire à la maison, avec ses charges et ses soucis, pendant que son mari, appelé à agir en public, se trouve nécessairement absent. Femmes d'évangélistes, et vous autres servantes du Seigneur, n'oubliez pas qu'il pense à vous.

Passant au chapitre 3 de Marc, examinons l'appel spécial que Pierre reçut du Seigneur. Après une nuit passée en prière (Luc 6:12), Jésus choisit ceux qui devaient être ses disciples. Nous lisons : « Il en établit douze pour être avec lui ».

Bien des gens estiment une chose merveilleuse que d'être sauvé, d'échapper à la condamnation de l'enfer, d'aller au ciel ; c'est incontestable. Mais dans l'Écriture, aller au ciel signifie toujours : être avec une personne. « Absents du corps, présents avec le Seigneur » — « Déloger et être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur », tel est le langage des Écritures. Être avec lui, jouir de la présence du Seigneur Jésus Christ, voilà à quoi Dieu nous appelle ; les disciples, d'une façon toute spéciale, furent appelés à être avec lui.

Ici (Marc 3:16), comme dans tous les Évangiles, le nouveau nom de Simon vient en tête de liste, pour que notre attention se porte sur lui (voir Matt. 10:2 ; Luc 6:14 ; Jean 21:2). Non qu'il fût revêtu d'une autorité ou d'une sorte de primauté quelconque sur ses compagnons, mais son ardeur naturelle, son zèle impulsif et très dévoué le mettaient toujours au premier rang. Une question se pose-t-elle, Pierre généralement la formule ; s'il s'agit de rendre témoignage au Seigneur, Pierre est le porte-parole. Sa spontanéité le met bien souvent en danger, et finira même par lui faire renier son Seigneur ; néanmoins, l'histoire de Pierre est un magnifique exemple de dévouement au Seigneur ; s'il fait un faux pas, le Seigneur, dans sa fidélité et dans sa sagesse infinies, nous en parle, et le place devant nous comme un signal d'avertissement, de crainte que nous aussi nous n'échouions contre les mêmes écueils. Seul un cœur entièrement dévoué à la personne de Christ nous indiquera le chemin à suivre ; une simple foi ne suffit pas. S'il n'y a pas une véritable affection qui nous rapproche de lui, et qui nous ramène à lui rapidement, si nous nous éloignons, notre témoignage est sans valeur pour nous, et ne saurait lui plaire. Apprenons la même leçon que Pierre, c'est-à-dire : le Seigneur désire m'avoir avec lui, il désire ma compagnie.

Mais le Seigneur poursuit un autre but encore en réunissant les douze autour de lui. Luc nous le rapporte en ces termes : « Or il arriva, en ces jours-là, qu'il s'en alla sur une montagne pour prier. Et il passa toute la nuit à prier Dieu. Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples. Et en ayant choisi douze d'entre eux, lesquels il nomma aussi apôtres : Simon, qu'il nomma aussi Pierre », etc. (6:12-14). Marc dit ceci : « Et il en établit douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher, et pour avoir autorité de guérir les maladies et de chasser les démons ; et il surnomma Simon, Pierre » (3:14-16). Remarquons ce qui précède le choix. Lui, le Seigneur de tous, et qui connaissait toutes choses, « passa toute la nuit à prier Dieu », avant de choisir ses compagnons et de les nommer apôtres. Pour nous, quelle leçon de dépendance de Dieu ! Luc seul le mentionne, lui qui fait ressortir le chemin de l'homme parfaitement dépendant. Aussi, ne sommes-nous pas surpris de trouver le Seigneur sept fois en prière dans cet évangile (3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18-29 ; 11:1 ; 22:41). Chaque occasion présente une leçon particulière pour nos cœurs.

Le nouveau nom de Simon (Pierre) est confirmé, et sa vocation apostolique s'affirme, en même temps que nous sommes renseignés sur la signification du terme « apôtre ». Jésus nomme ainsi les douze, nous dit Luc ; et Marc ajoute cette explication : « Pour les envoyer prêcher, et pour avoir autorité de guérir les maladies et de chasser les démons ». Le travail apostolique est parfaitement clair — annoncer Dieu, guérir l'homme et vaincre le diable. Rien d'étonnant à ce que Satan ait cherché à faire trébucher le plus marquant de tous et qu'il ait trouvé son plaisir à entrer dans le plus faible, un « voleur » et un « diable » ; l'un devenant ainsi un instrument pour déshonorer leur Maître, et l'autre l'agent de sa mort.

Matthieu 10 et Luc 9 situent le moment précis où le Seigneur reporta sur Pierre et les onze le pouvoir dont nous avons parlé, et les envoie accomplir leur mission ; de là revenons à Marc 6:30 où « les apôtres se rassemblent auprès de Jésus ; et ils lui racontèrent tout : et tout ce qu'ils avaient fait, et tout ce qu'ils avaient enseigné ». Combien le Seigneur apprécie, et combien il sympathise aux fatigues endurées pendant ce service, le verset suivant nous le prouve : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu ». Le Maître donne à ses serviteurs tout le nécessaire pour accomplir leur tâche, il sait où les envoyer ; mais, à leur retour, il prend soin d'eux et les restaure, que ce soit, comme ici, dans la réussite de l'action, ou dans l'abattement des difficultés rencontrées.

Passons maintenant au chapitre 8 de Luc. Voici de nouveau Pierre au premier plan (Luc 8:40-56). Le Seigneur répond d'une façon merveilleuse à chaque appel et à chaque besoin, les récits de cet évangile semblent résoudre nos moindres difficultés. Jaïrus, premièrement, vient à la rencontre de Jésus pour lui parler de sa fille mourante ; il reçoit une réponse immédiate. Puis les foules l'entourent et le pressent ; une femme, qui avait dépensé tout son avoir en consultant des médecins, sans parvenir à se guérir, vient et touche le bord de son vêtement. Exactement comme aujourd'hui. Les gens passent leur vie à écouter toutes sortes de docteurs spirituels, au lieu de venir simplement à Christ. La religion ne peut pas leur assurer le salut, elle les condamnera plutôt, il faut avoir à faire à un Sauveur personnel pour être sauvé. La femme entend parler de Jésus et s'approche ; sitôt qu'elle l'a touché, elle en ressent du bien, alors elle peut s'avancer et rendre témoignage. Elle avait obtenu ce qu'elle désirait : elle avait été guérie aussitôt mise en contact avec le Sauveur. Jésus dit : « Qui est-ce qui m'a touché ? » Notre pauvre Pierre, étourdi, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Maître, les foules te serrent et te pressent, et tu dis : Qui est-ce qui m'a touché ? Et Jésus dit : Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'il est sorti de moi de la puissance ». Tel est le chemin ; si nous parvenons assez près de lui pour toucher le bord de son vêtement, il use de sa puissance pour nous soulager et nous donner tout ce dont nous avons besoin. Le Seigneur ne nous repousse jamais ; il nous encourage à venir à lui, car toujours il apaise l'âme qui s'approche de lui par la foi.

La femme confesse ce qu'elle a fait, et pourquoi elle l'a fait, et ce qu'il en est résulté. Elle a foi en sa bonté, en sa miséricorde ; écoutons la réponse du Seigneur : « Aie bon courage, ma fille ; ta foi t'a guérie ; va-t'en en paix ». Pierre apprit ce jour-là qu'une foule pouvait enserrer son Seigneur, sans que personne ne le touchât réellement, tandis que le moindre contact, par la foi, assure une pleine bénédiction.

Puis, dans la maison de Jaïrus, Pierre reçoit un autre enseignement, alors que le Seigneur annule le pouvoir de la mort. Il avait assisté à la guérison de sa belle-mère, il avait vu la foi agissante pour recevoir la bénédiction, et maintenant il reconnaît celui qui seul peut vaincre la mort, car la mort ne peut exister en sa présence. Jésus seul a pouvoir sur la mort, car il est Prince de la vie. Les brigands, crucifiés avec lui, ne purent mourir avant qu'il ne fût mort ; en mourant, il brisa les liens de la mort, et il sortit victorieux du tombeau.

Dans cette même maison le Seigneur déploie toute sa puissance et sa gloire morale, lorsque, après avoir chassé les moqueurs et les incrédules, il prend la jeune fille par la main en lui disant : « Jeune fille, lève-toi ». « Et il commanda qu'on lui donnât à manger ».

Cette scène symbolise les choses encore à venir. Le jour approche rapidement où le Seigneur, comme chez Jaïrus, aura vaincu la mort et pour toujours. « Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort » ; Apoc. 21:1-8 nous décrit cette réalisation. Heureux ceux qui seront les témoins du triomphe final de leur Sauveur ! Aucun de ceux qui l'ont méprisé ne le verra, car ceux-là seront tous jugés, et « jetés dehors » après le jugement du grand trône blanc (Apoc. 20). Pierre, avec tous les croyants, sera témoin de cette victoire finale sur la mort.

4 **Marchant sur les eaux — Matthieu 14**

Dans ce chapitre, Pierre marche sur les eaux ; cherchons pourquoi. Hérode avait fait décapiter Jean Baptiste, « et ses disciples vinrent et enlevèrent le corps et l'ensevelirent ; et s'en allant, ils rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé ». Il me semble voir là deux groupes de personnes ; l'un, les disciples de Jean, attristés d'avoir perdu leur maître ; l'autre les disciples de Jésus revenant de leur première mission, heureux de leur succès (voir Marc 6:30-31). Les deux groupes se rejoignent en la présence du Seigneur, qui les apaise par ces mots : « Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu ». Quelle grâce dans cet appel ! Il s'adresse aussi bien aux travailleurs satisfaits qu'aux disciples découragés ; tous en avaient besoin, mais le désert avec Jésus ne peut pas être un désert.

Voici ensuite la multiplication des pains. Nous assistons à la manière dont le Seigneur renvoie les foules, manière de faire très différente de celle des disciples. Eux avaient l'intention de congédier tout ce monde afin qu'ils achètent eux-mêmes leur pain — des milliers d'affamés qui, inévitablement, seraient devenus des témoins contre Christ ; Jésus les renvoie, heureux, satisfaits, tous témoins de la tendresse de son cœur et de la gloire divine de sa personne. Après quoi, le Seigneur contraint les douze à monter dans une nacelle et à passer sur l'autre rive.

Remarquons la sagesse merveilleuse du Seigneur : en éloignant ses disciples, il désirait les mettre à l'écart du mal, car Jean, au chapitre 6:14-15, nous avertit que les hommes désiraient le faire roi, et que même les apôtres auraient, semble-t-il, souhaité voir leur Maître établi sur un trône terrestre (voir Matt. 20:20-23 ; Actes 1:6). Le Seigneur ne pouvait accepter un royaume, pas plus qu'il ne pouvait régner tant que subsiste le péché. Les disciples envisageaient constamment le royaume terrestre, mais le Seigneur savait qu'il devait mourir pour expier nos péchés avant de l'établir. C'est pourquoi il juge bon d'éloigner ses disciples de la tentation.

Lui, pendant ce temps, monte sur la montagne pour prier. Pour nous, nous le trouvons encore là maintenant, intercédant pour nous, car l'Écriture dit : « Étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (Héb. 7:25). Les apôtres, renvoyés dans la soirée, faisaient route vers Capernaüm ; mais « la nacelle était battue par les vagues », et eux « se tourmentaient à ramer », ainsi que nous informe Marc 6:48. Le Seigneur vient vers eux « à la quatrième veille de la nuit ». La distance qu'ils avaient à parcourir n'était guère plus de dix-sept kilomètres ; or, neuf heures s'étaient écoulées depuis leur départ, et ils ne s'étaient éloignés que de « vingt-cinq ou trente stades », c'est-à-dire, environ cinq kilomètres. Nous faisons bien peu de progrès si le Seigneur n'est pas avec nous.

Le lac de Tibériade est connu pour ses orages soudains et violents. La gravité de la situation et la difficulté pour les disciples d'avancer est très compréhensible, si nous nous représentons leur position et les environs. On constate fréquemment sur des lacs intérieurs des tempêtes soudaines et furieuses. Je me souviens d'avoir traversé le lac de Côme un après-midi d'été lumineux, la surface était plane comme du verre. En une heure un orage éclata ; les vagues furent soudainement si violentes qu'aucun petit bateau ne pouvait résister, si bien que nous dûmes attendre jusque tard dans la soirée pour regagner notre but par bateau à vapeur.

Les voyageurs en Palestine semblent avoir fait les mêmes observations ; le Dr Thomson, dans son ouvrage bien connu, donne un compte-rendu pittoresque de ses expériences sur le lac de Tibériade : « Le soleil venait à peine de se coucher quand le vent commença à souffler sur le lac ; il continua toute la nuit toujours plus violemment, si bien que, lorsque nous abordâmes le lendemain matin, la surface du lac était comme un immense chaudron en ébullition... Pour comprendre les causes de ces tempêtes soudaines et violentes, rappelons-nous que le lac est à basse altitude — deux cents mètres environ au-dessous de l'océan ; les vastes plateaux nus du Jaulan, très élevés, s'étendent à l'est jusqu'aux contrées solitaires du Hauran (*), et au nord jusqu'au neigeux Hermon ; les cours d'eau ont creusé des gorges profondes et sauvages, convergeant au bout du lac, et constituant ainsi comme de gigantesques entonnoirs où s'engouffrent les vents froids des montagnes. Lors de la circonstance dont nous venons de parler, nous dressâmes par la suite nos tentes sur le rivage, et restâmes trois jours et trois nuits exposés à ce vent furieux. Nous dûmes fixer la tente avec des doubles cordes, et nous y suspendre fréquemment de tout notre poids, pour empêcher qu'elle ne fût projetée en l'air. Rien d'étonnant à ce que les disciples se fatiguèrent à ramer péniblement toute la nuit » (The Land and the Book, p. 374).

(*) Hauran (Ézéch. 47:16-18), appelé dans la Bible, pays de Basan, grande plaine au nord-ouest de la Palestine, d'une fertilité extraordinaire, s'élève jusqu'aux montagnes du même nom qui la séparent du désert. Elle est coupée de ravines profondes où les vents s'engouffrent avec violence (Note du traducteur).

Mais quels que fussent leurs difficultés et leurs dangers, le Seigneur veillait sur les siens. Sur la montagne, il intercédait, et à la quatrième veille il vient à eux. Jamais il n'oublie les siens dans la peine. « Tenté en toutes choses comme nous », « il est à même de secourir » (Héb. 2:18), « il peut sympathiser » (Héb. 4:15), et « il peut sauver entièrement » (Héb. 7:25). Il opère ces trois choses dans cette scène. Capable de « secourir », il le prouve en « marchant sur la mer » grâce à sa divine puissance ; sa « sympathie », il la témoigne par ces mots : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur » ; tandis que son pouvoir de « sauver » se manifeste envers Pierre, lorsqu'il crie : « Seigneur, sauve-moi ! » Tel est Jésus, notre Jésus, assis maintenant à la droite de Dieu ; ces incidents terrestres nous permettent d'apercevoir quelques reflets bénis de ce qu'il est.

Dans la première partie de ce chapitre (Matt. 14), se manifeste la sympathie de son cœur, et, lors de la multiplication des pains, la puissance de sa main. Et maintenant, tandis que les apôtres se fatiguent et qu'ils sont misérablement ballottés par les vagues, une voix se fait entendre par-dessus la violence du vent et des vagues : « C'est moi, n'ayez point de peur ». À l'ouïe de ces paroles, Pierre, toujours actif, courageux et le cœur débordant d'affection, dit : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux ». Considérons l'énergie et l'amour de cet homme ; le Maître arrive sur la mer démontée, puis, en réponse au mot : « Viens », le disciple imite son Maître, et Pierre, soutenu par la puissance divine, « marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Seuls, l'amour et la foi agiront ainsi, et le Seigneur en est tout réjoui.

L'acte de Pierre, dans cette scène si touchante, a soulevé bien des questions. Au point de vue spirituel, seule existe l'appréciation du Seigneur, lorsqu'il quitte le bateau ; quels que soient les motifs qui l'aient fait agir, ils étaient tout à son crédit. Il désirait être près du Seigneur, il avait raison ; la prudence et le souci de sa propre personne l'auraient fait rester dans la nacelle ; l'affection et la foi le poussent à quitter tout ce sur quoi repose la nature. Quelqu'un, avec moins de zèle et moins d'énergie, se serait épargné semblable défaite, et aurait attendu que le Seigneur entrât dans la barque. Pierre ne doute pas une minute qu'il avait son Maître bien-aimé devant lui — car ce « si c'est toi » n'implique aucun doute — heureux de le voir marcher avec puissance sur les éléments déchaînés ; il compte également sur l'amour du Seigneur qui désire avoir son serviteur auprès de lui. Étourdi et emporté, Pierre, conséquent avec lui-même, car il n'est pas hypocrite, laisse échapper ces mots : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux ». À ce seul mot de réponse : « Viens », il obéit. Ne pas le faire aurait été désobéir. « Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Il en avait reçu l'autorisation divine par le mot : « Viens » ; la puissance divine, il le savait, ne lui manquerait pas, puisque, maintenant, il était en la présence de celui qui devait être Dieu pour pouvoir ainsi marcher sur les eaux.

Il enfonça, direz-vous. Certainement, mais pourquoi ? parce qu'il quitta la nacelle ? Non, il est dit : « Il marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Pour un instant, il fut comme son Maître ; mais alors, que se passa-t-il ? Aussi longtemps qu'il tint les yeux sur le Seigneur, tout alla bien ; mais, au moment où « il vit que le vent était fort », il enfonça. Le vent était aussi violent, les vagues aussi houleuses que l'instant d'avant ; s'il quittait le bateau, il savait que Christ le soutiendrait, sinon il se noierait. S'il avait gardé les yeux fixés, comme au premier moment, sur la personne du Seigneur, tout serait bien allé ; mais sitôt que les circonstances extérieures interviennent entre lui et le Seigneur, il commence à enfoncer. Il en est toujours ainsi. Aussi longtemps que j'ai Dieu entre mes circonstances et moi, tout va

bien ; mais du moment que je laisse intervenir mes circonstances entre Dieu et mon cœur, tout va mal, et « commencer à enfoncer » semble bien décrire la situation. La foi peut marcher sur les eaux les plus houleuses si nos regards demeurent fixés sur le Seigneur. « Fixant les yeux sur Jésus » devrait être notre devise, car nous devrions être à même de suivre ce sentier béni, qui nous permet de nous élever au-dessus de tous les événements de notre vie. La chute de Pierre comporte un enseignement pour nous aussi : le Seigneur estime très haut l'amour qui le poussa à agir ainsi ; ce que nous devons remarquer dans ce passage n'est pas tant sa chute, que son identité avec le Seigneur jusqu'à ce qu'il tombe. « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie », dira un autre serviteur plus tard.

Mais « voyant que le vent était fort, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria, disant : Seigneur, sauve-moi ! » Pourquoi enfonçait-il ? L'eau était-elle plus instable que par temps calme ? Certainement pas. Nous ne pouvons pas marcher plus facilement sur l'eau tranquille d'un étang que sur la vague houleuse, sans l'aide de la puissance divine. La puissance de Christ nous soutient, les uns et les autres, au travers des circonstances les plus difficiles tout comme dans les plus faciles, la puissance et la grâce de Christ nous suffisent. Quand Pierre crie, le Seigneur « étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? » Pierre avait la foi, bien qu'elle fût petite.

La grâce de Christ, dans ce passage, est incomparable. Pierre n'atteignit pas le Seigneur, mais le Seigneur ne manqua jamais de le secourir, en plus d'une occasion. Une chute déjà l'avait amené aux pieds de son Sauveur, et au moment d'une profonde détresse, il se retrouve dans les bras de son Seigneur. Son cri : « Seigneur, sauve-moi » a été entendu, et il reçoit aussitôt la réponse.

Dès que le Seigneur fut entré dans la nacelle, le vent cessa, et Jean 6:21 ajoute : « Aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient ». Quelle beauté, quel calme se dégagent sitôt que nous sommes en présence du Seigneur ! Alors ils « lui rendirent hommage disant : « Véritablement tu es le Fils de Dieu ! » En Jean 1, Pierre avait reconnu en lui le Messie ; en Luc 5, le Fils de l'homme et Seigneur sur les poissons de la mer ; et ici, en considérant les gloires morales de sa personne, il le reconnaît comme Fils de Dieu.

5 **Un modèle de prière — Matthieu 15:1-20**

« Expose-nous cette parabole ! » C'est Pierre qui parle en entendant les discours du Seigneur qui dépassaient sa compréhension. Prenons cette courte phrase comme modèle de prière. Quelqu'un a dit : « Une prière est le désir sincère de toute âme, qu'il soit exprimé ou sous-entendu ». L'apôtre souhaitait sincèrement comprendre la parabole, et il en cherchait la signification dans le langage le plus simple. Cette demande si concise nous en rappelle une autre qui, comme celle-ci, va droit au but : « Éternel, je te prie, ouvre ses yeux, afin qu'il voie » (2 Rois 6:17). Élisée et Pierre, tous les deux, se rappellent à qui ils parlent, et n'usent pas de vaines paroles. Ils savent exactement ce qu'ils veulent, ils le disent au Seigneur, puis se taisent. Ainsi doit être toute vraie prière ; plus longue elle ne serait que verbiage, on ne pourrait que le déplorer. Quelle immense bénédiction ce serait, si tous ceux qui prient voulaient bien y prendre garde, que ce soit à la maison, dans l'assemblée ou dans une réunion de prières ! Les longues prières sont une erreur et un signe de faiblesse. En son particulier, là où personne ne voit ni n'entend, sinon Dieu seul, l'Écriture ne semble indiquer aucune restriction ; mais, en public, on devrait éviter les longues prières. Veillons à ce que dit Salomon : « Prends garde à ton pied, quand tu vas dans la maison de Dieu... Ne te presse point de ta bouche, et que ton cœur ne se hâte point de proférer une parole devant Dieu ; car Dieu est dans les cieus, et toi sur la terre : c'est pourquoi, que tes paroles soient peu nombreuses » (Eccl. 5:1-2). Pierre observait ce conseil en disant simplement au Seigneur : « Expose-nous cette parabole » ; aussi reçoit-il une réponse directe et immédiate.

Ce qui le poussa à formuler cette demande est instructif. Les pharisiens venaient d'accuser les disciples de manger avec des mains non lavées. Jésus répond que Dieu regarde au cœur, et non aux mains — à ce qui est intérieur et non à l'extérieur. Les Juifs, préoccupés des formes et des traditions — comme tous les hommes — employaient le nom de Dieu, et, sous le couvert de la piété, l'employaient en vain. Écoutons le Seigneur. « Dieu a commandé, disant : « Honore ton père et ta mère » ; et : « que celui qui médiera de père ou de mère, meure de mort » ; mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais tirer profit de ma part est un don, — et il n'honorera point son père ou sa mère. Et vous avez annulé le commandement de Dieu à cause de votre tradition » (v. 4-6). Si un enfant négligeait ses parents, prétendant se dévouer à Dieu — par un sacrifice au profit du sacrificeur, je suppose — ou s'il négligeait ce qui leur était dû, on admettait qu'il avait raison. Il n'avait qu'à crier : « Corban », c'est-à-dire : « c'est un don », et les parents pouvaient être oubliés. Le Seigneur les appelle : « Hypocrites », et cite les paroles solennelles d'Ésaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi ».

Ensuite, le Seigneur appelle la foule et leur dit : « Écoutez et comprenez : ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme ». Il en avait fini avec le judaïsme, et faisait entendre la vérité que l'homme est perdu.

Les pharisiens s'en montrent grandement offensés, mais le Seigneur ajoute : « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée ». Il faut une vie nouvelle, donnée par Dieu, et ne pas chercher à améliorer l'ancienne ; ce jour est passé. « Laissez-les ; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles : et si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse ». Tel était l'état des conducteurs d'Israël à cette époque. Entièrement aveugles, ils ne connaissaient pas Jésus, ni leurs propres besoins ; leur condition et leur fin sont nettement décrites : « Aveugles, conducteurs d'aveugles ». De nos jours, nous faisons les mêmes observations quand le catholicisme et le ritualisme, par leurs conducteurs aveugles, conduisent leurs adeptes dans une fosse, leurs moyens et leur formalisme n'étant qu'une copie de ceux du défunt judaïsme : celui dont le Seigneur sonna le glas dans ce chapitre, et que Dieu abattit définitivement lors de la mort de Christ à la croix.

Le christianisme est un système d'un tout autre ordre. Sa source est dans le dernier Adam, non dans le premier ; son centre et son tout, c'est Christ lui-même ; son amour, son œuvre, son sang, son sacrifice, sa personne même, tout ce qu'il possède sont son alpha et son oméga ; aussi ce n'est plus l'aveugle conduisant l'aveugle, ni même le voyant conduisant l'aveugle, mais c'est le clairvoyant conduisant le clairvoyant.

Cette lumière n'avait pas encore complètement brillé, c'est pourquoi nous entendons Pierre dire : « Expose-nous cette parabole ». Qu'il puisse nommer une vérité : « parabole », c'est-à-dire « parole obscure » paraît étrange ; mais pour lui, qui avait encore confiance dans le vieil homme, l'enseignement du Seigneur devait être extraordinaire, et même insaisissable. La réponse du Seigneur lui révèle son aveuglement : « Et vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence ? » etc. Tout le problème réside dans ce que l'homme est en lui-même : la source, le cœur est désespérément corrompu, donc ce qui s'en échappe doit être du même ordre. « Du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures : ce sont ces choses qui souillent l'homme ; mais de manger avec des mains non lavées ne souille pas l'homme ». L'homme doit être né de nouveau de l'eau et de l'Esprit ; jusqu'à la nouvelle naissance, tout est vain.

Ce qui scandalisait le pharisien propre juste, et semblait inintelligible aux disciples, n'était que la vérité, la simple vérité, en ce qui concerne le cœur de l'homme, puisque Dieu connaît ce cœur dans lequel il lit.

C'est une chose immense que de connaître la vérité, donc le pire au sujet de soi-même ; rien de plus simple, ni de plus satisfaisant que la vérité, car elle nous place dans une relation exacte avec Dieu. Jésus est la vérité, il le prouve ici très solennellement, mais ne

s'arrête pas là. Il est plein de grâce, et plus tard il mourra à cause de la ruine qu'il dévoile ici. L'époque des formes extérieures est passée, l'homme, irrémédiablement perdu, a besoin d'une vie nouvelle. Comment il la reçoit, nous est révélé ailleurs.

6 **La double confession — Jean 6:23-71 ; Matthieu 16:13-28**

Ces deux passages nous apportent deux témoignages rendus par Pierre au Seigneur Jésus. Il est très important de confesser Christ courageusement, car le Saint Esprit a dit : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé ». Le récit de Jean 6 doit être antérieur à Matt. 16. Le Seigneur Jésus n'avait pas encore passé par la mort, et Pierre ne supposait même pas qu'il devrait mourir sur la croix. Ses confessions ardentes, impétueuses, nous prouvent qu'il n'avait pas seulement une connaissance intellectuelle de la personne de Jésus, mais elles témoignent de son attachement profond à Christ.

Lorsque Pierre marcha sur les eaux pour aller à Jésus, nous avons vu qu'il n'arriva pas jusqu'à Jésus, mais que Jésus lui-même s'approcha de lui : il n'avait qu'un désir, celui d'être près de Jésus. Avec le Seigneur dans la nacelle, les disciples atterrissent tout de suite au lieu où ils désiraient se rendre, et découvrent ainsi qu'ils avaient le Fils de Dieu avec eux. C'était la veille du récit rapporté à la fin de Jean 6 ; le Seigneur alors donne un message saisissant et merveilleux : « Je suis le pain de vie », et « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes ».

Que cette pensée soit claire pour nos cœurs : si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme, et si nous ne buvons son sang, nous n'avons pas la vie en nous ; il ne s'agit pas de la cène, mais nous avons ici un fait, une réalité ; la cène en est l'image, le symbole. On peut participer à la cène plusieurs fois, et passer l'éternité en enfer, mais personne ne pourrait manger la chair du Fils de l'homme, et ne pas avoir la vie éternelle. Quand le Seigneur disait ceci, il savait qu'il devrait mourir, mais aussi qu'il ressusciterait et s'assiérait à la droite de Dieu — il allait faire une œuvre par laquelle l'homme serait amené à Dieu, une œuvre qui rendrait le croyant capable d'aller là où il est, lui, maintenant. C'est pourquoi le Seigneur insiste sur la nécessité de le connaître, lui, de se nourrir de lui : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (v. 54). Et encore : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (v. 56). En un mot, il dit au croyant : « Nous sommes un ». C'est un grand bonheur que de prendre la cène avec les saints de Dieu, mais ce n'est là que le symbole ; le Seigneur veut dire ici que nous devons l'accepter dans sa mort, et nous nourrir de lui dans la mort ; alors seulement nous aurons la vie pour nos âmes.

À l'ouïe de ces paroles, les Juifs murmurent, et Jésus leur dit : « Ceci vous scandalise-t-il ? Si donc vous voyez le fils de l'homme monter où il était auparavant... ? » (v. 61-62). Il est remonté, circonstance infiniment plus bénie pour nous que s'il était sur cette terre. Car, du moment qu'il est dans la gloire, il nous a envoyé l'Esprit Saint pour habiter au milieu de nous et pour demeurer dans chaque croyant, ainsi nous avons le sentiment de la présence du Seigneur où que nous soyons.

« Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent ; et ils ne marchaient plus avec lui » (Jean 6:66). Ils avaient espéré qu'il établirait un royaume dans la puissance et la gloire du Messie ; il ne leur plaît pas d'entendre parler de sa mort, et ils le quittent, assez nombreux. Jésus s'adresse alors aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » (v. 67). Pierre répond ardemment : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ». Magnifique témoignage quand la plupart l'abandonnent ; Pierre, pour ainsi dire, jette un cri désespéré : « Te quitter, Seigneur ? Jamais ! » « Nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu ». Ce n'est pas : « j'espère » ou « je suppose », mais : « Nous croyons et nous savons ». Rien de la tiédeur de notre siècle qui ne comporte ni certitude, ni cette merveilleuse assurance que possédait Pierre quant à la personne de Christ et aux choses éternelles. Pierre pouvait bien dire : « Auprès de qui nous en irions-nous ? » D'autres étaient partis, où, nous ne savons, ils disparaissent et il n'en est plus question ; peu importe. En posant cette question, le disciple se rendait compte combien il est misérable de se détourner de Christ au moment de la difficulté. Où, dans tout l'univers, trouver quelqu'un comme son Maître béni ? Il n'y en avait pas d'autre, il était unique ; Pierre le sentait et le savait, bien que certainement conscient de ne pas atteindre la hauteur de son enseignement. Autre chose était de le quitter. Lui seul pouvait remplir le cœur, donner la paix à la conscience, calmer l'âme et diriger l'homme ; le quitter ? jamais !

Remarquons deux expressions dans ce témoignage : « Tu as les paroles de la vie éternelle », et « Tu es le Saint de Dieu ». Pierre ressentait très profondément ce que le Seigneur était, et ce qu'il avait, lorsqu'il dit : « Tu es » et « Tu as ». Ce qu'il est constitue l'abri sûr et ferme qui nous permet de nous reposer sur lui et sur son œuvre ; ce qu'il a forme la nourriture continue de nos âmes pour tous leurs besoins. Il nous donne tout ce qui nous est nécessaire, et devient ainsi l'objet de nos affections pour toujours ; il nous donne la vie éternelle et une joie éternelle. Quelle immense erreur de laisser la moindre chose dérober Christ à la vue de nos âmes !

L'exclamation de l'apôtre fournit au Seigneur l'occasion de dévoiler une autre situation ; il dit : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les douze, et l'un d'entre vous est un diable ? » Judas jugea-t-il le moment venu aussi pour lui de partir ? Il continua néanmoins de suivre le Seigneur, et escomptait retirer quelque profit s'il mettait le Seigneur dans une position telle qu'il pût gagner quelque chose. Judas aimait l'argent, non pas Christ ; son Dieu était l'or ; son maître, Satan ; sa fin, l'enfer éternel.

Voyons maintenant Matt. 16. Le Seigneur se rend aux environs de Tyr et de Sidon, où il guérit la fille d'une femme syro-phénicienne ; puis il va en Galilée, dans la Décapolis, et enfin, plus au nord, à Césarée de Philippe. Il ne faut pas confondre cette ville avec la Césarée des bords de la mer Méditerranée, principal port romain de Palestine, où Pierre prêchera plus tard avec tant de succès (voir Actes 10). Césarée de Philippe — connue aujourd'hui sous le nom de Baniyas — était une ville en dehors des limites du pays d'Israël, au pied du mont Hermon, près de la source orientale du Jourdain.

Le Seigneur était donc allé jusque sur le territoire des nations ; là, il interroge ses disciples : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? » Il aime savoir ce que les hommes pensent de lui, savoir si les cœurs sont prêts à le recevoir et s'ils ont découvert qui il est. Ils lui répondent : « Les uns disent : Jean le Baptiseur ; les autres : Élie ; et d'autres : Jérémie ou l'un des prophètes ». Suprême indifférence pour le Fils de Dieu ! Les hommes auraient pu et auraient dû savoir. Dix-huit mois auparavant, Jean Baptiste les en avait informés, les foules étaient accourues ; maintenant après tant de mois — pendant lesquels il avait visité « les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu » (Luc 8:1), rendant de multiples témoignages par des discours, par sa vie, par des miracles qui tous proclamaient Dieu, apportaient la bénédiction et avouaient la défaite de Satan — maintenant le courant avait tourné, et, au lieu de le recevoir comme le Messie, on ne savait pas, on ne cherchait pas même à savoir qui il était !

Presque toujours, dans les récits des Évangiles, le Seigneur parle de lui comme étant le Fils de l'homme ; il ne se nomme roi qu'une fois (Matt. 25:34). Il était roi, mais pas encore couronné, et sans trône. Méconnu par la nation, il demande à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? » Pierre, de nouveau, se met en avant en face de cette totale indifférence. Dans l'élan de son cœur, aussi bien que par la foi et par son attachement réel à la personne du Seigneur, il répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Magnifique témoignage qui doit avoir été cher au cœur du Seigneur, et qui entraînait des conséquences bénies, les mêmes que pour nous aujourd'hui, car : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé ». Une bénédiction riche et complète découle d'une confession simple et vraie de Christ.

Que répond le Seigneur ? « Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». L'âme qui connaît Jésus comme le Fils du Dieu vivant reçoit la bénédiction de la part du Père. Sans doute Pierre

avait beaucoup appris du Seigneur en le suivant dans sa vie de dévouement et d'abnégation ; mais le Père s'était emparé de ce pêcheur galiléen, inculte et illettré, et lui avait enseigné que ce Jésus était le Fils du Dieu vivant. Le Père seul peut nous apprendre cette vérité, car il aime enseigner à l'âme qui recherche Christ les gloires morales de celui qui a été rejeté, de celui qui est en même temps son Fils, le Fils de l'homme et le Sauveur des pécheurs. Le fait que nous sommes incapables de pénétrer la gloire de sa personne est, pour la foi, une garantie de sa divinité ; son abnégation, quand il se fit homme, peut l'avoir cachée aux yeux des incrédules, mais il l'a prouvée, comme aussi le fait qu'il est le Fils du Dieu vivant, en ressuscitant d'entre les morts. La vie de Dieu ne peut pas être détruite, et le Fils du Dieu vivant ne peut pas être vaincu par la mort. C'est en ressuscitant d'entre les morts qu'il commence l'œuvre dont il parle ensuite : l'édification de son Église.

Ainsi donc, après avoir affirmé que le Père seul pouvait avoir révélé cette dernière vérité, le Seigneur continue : « Et moi aussi » — par ces deux mots, il insiste sur l'importance du nouveau sujet qu'il aborde — « Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle ». Que veut-il dire ? Il confirme Pierre dans son nouveau nom. Mais où cette pierre devait-elle être édifiée ? Sur le roc. « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée ». Quel pauvre rocher aurait été Pierre ! Pierre était beaucoup trop semblable à vous et à moi, pour être le fondement que les hommes ont voulu voir en lui. Simon était une pierre, mais Christ était le roc, Christ, selon la confession de Pierre, le Fils du Dieu vivant.

Pierre aime beaucoup le mot « vivant ». Dans ses épîtres, nous trouvons : « une espérance vivante » (1 Pierre 1:3) ; « une pierre, vivante » (2:4), et « des pierres vivantes » (2:5). Quelle chose précieuse, dans un monde où tout meurt, d'être introduit au milieu de réalités vivantes !

Remarquons que le Seigneur dit : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée », il n'avait pas encore commencé à construire. Quand cela se fera-t-il ? L'Église, le corps de Christ, ne pouvait pas être construite avant que le rocher — donc le Seigneur lui-même — n'eût été posé comme fondement ; c'est-à-dire, qu'il ne fût entré dans la mort, qu'il ne l'eût annulée, n'en fût ressorti, et ne fût entré dans la gloire ; maintenant, assis à la droite de Dieu, il envoie le Saint Esprit pour unir les croyants qui forment son corps ici-bas, lui-même en étant le chef vivant. Ce n'est pas Pierre qui allait bâtir, mais le Seigneur lui-même : « je bâtirai », et non « j'ai bâti ». L'assemblée de Christ, son Église, commença à être formée le jour de la Pentecôte, lors de la descente du Saint Esprit, et elle demeurera jusqu'à la venue du Seigneur dans les airs pour chercher les siens (voir 1 Thess. 4:15-18). De toute éternité, l'Église resta la pensée spéciale de Dieu, mais la vérité à son sujet n'en fut entièrement révélée que par le moyen de l'apôtre Paul. La première allusion que nous en ayons dans toute l'Écriture se trouve dans le passage qui nous occupe, révélation du Seigneur à son cher serviteur Pierre.

Le Seigneur ajoute : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ». Comment Pierre obtint-il ces clefs ? Sans doute par la souveraine grâce de Dieu, mais elles n'ont été confiées qu'à un homme qui progresse dans la connaissance du Seigneur. Pierre certainement ne resta pas stationnaire, et quiconque persévère, animé d'une affection sincère pour la personne de Christ, reçoit la lumière et la vérité. Pierre naturellement occupait une place très spéciale par la grâce du Seigneur, il était, dans ce sens, « un vase d'élection » ; ne perdons pourtant pas de vue le caractère de l'homme. Il reçoit les clefs du « royaume des cieux », et non pas les clefs du ciel. Ce royaume concerne la terre, tandis que l'Église appartient au ciel. Le royaume des cieux l'administration des choses du Seigneur ici-bas, tandis que lui, le roi — encore méconnu et renié — est au ciel.

Sur beaucoup de peintures, on voit Pierre avec les clefs pendant à sa ceinture, et les brebis rassemblées autour de lui. Mais on ne nourrit pas les brebis avec des clefs, pas plus qu'on ne construit avec des clefs. La clef sert à ouvrir une porte ; cela fait, elle n'a plus d'utilité. L'image a été mal interprétée. Le Seigneur, sur le point d'aller au ciel, désirait voir son œuvre continuée sur la terre, et il confie l'administration du « royaume des cieux » à Pierre. (Ce terme de « royaume des cieux » ne se trouve que dans l'évangile selon Matthieu, qui ajoute : « s'est approché », il n'est donc pas tout près). Pierre fit usage d'une de ces clefs, lorsqu'il parla aux Juifs dans le chapitre 2 des Actes ; d'une autre, quand il se rendit à la maison de Corneille au chapitre 10 du même livre. En Actes 2, dans son discours, il porte l'accent sur le mot : « Repentez-vous ! » Les Juifs devaient se juger eux-mêmes d'avoir crucifié leur Messie. Pour les Gentils, il use d'une clef, qui ouvrira la porte jusqu'alors hermétiquement close à toute bénédiction, et dont le mot d'ordre sera : « Croyez ». « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés ».

Puis le Seigneur continue : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ». C'est une question d'administration sur la terre et dans l'assemblée, sans rapport avec la manière dont on est sauvé. Pierre détient une place spéciale en ce qui concerne l'administration sur la terre, afin d'agir pour Christ dans l'assemblée, comme le firent plus tard les croyants (voir Jean 20:23). Si l'on désire aller au ciel, il faut aller au Sauveur, lui seul peut sauver, comme il le fit pour Pierre ; si l'on fait partie de son assemblée sur la terre, on doit prendre garde à marcher soigneusement, sinon on risquerait de faire une chute, ce qui déshonorerait le Seigneur, et l'on tombe alors sous la discipline de l'autorité conférée à l'assemblée, qui, en éloignant de son sein le coupable, lie le péché qui est sur lui (1 Cor. 5:13).

Dès ce moment le Seigneur change le caractère du témoignage que le concernant : « Il enjoignit aux disciples de ne dire à personne qu'il fût le Christ ». Il leur défend d'annoncer qu'il est le Messie, pourquoi ? Il savait que la nation ne croirait pas, et il n'aime pas augmenter la lumière tant qu'elle est rejetée, car plus grande est la lumière, plus grand est le jugement. Puis nous lisons : « Dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour ». Au lieu de revêtir la royauté, il annonce qu'il va mourir. Ceci, Pierre ne peut le comprendre, et « le prenant à part, se mit à le reprendre, disant : Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! » Comment celui qui guérissait les malades, purifiait les lépreux, ouvrait les yeux des aveugles, faisait entendre les sourds, apaisait l'orage, et ressuscitait les morts, comment celui-là pouvait-il mourir ? Pierre ne le comprenait pas, c'est ce qui lui fait dire : « Cela ne t'arrivera point ».

Quel volume d'instruction dans la réponse du Seigneur ! « Lui, se retournant, dit à Pierre : Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ». Un instant avant, c'était : « Tu es bienheureux, Simon Barjonas » ; et maintenant ce même disciple, le Seigneur le traite de Satan, parce que, derrière les paroles de son cher serviteur, il voyait la tentation de Satan lui-même ; l'ennemi utilisait Pierre comme d'un vase. Satan essaie souvent d'employer l'enfant de Dieu à son sinistre travail. Mais Jésus ici discerne l'auteur de cette suggestion, et dit : « Va arrière de moi, Satan ». Si nous voulons suivre Christ, nous devons accepter son chemin d'affliction et d'opprobre ; si nous refusons la croix, nous n'aurons pas la couronne ; si nous refusons de suivre un Seigneur rejeté, nous goûterons peu la joie de sa compagnie. « Si quelqu'un veut venir après moi », ajoute-t-il, « qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive ». Paroles pénétrantes, adressées à Pierre, mais aussi à nous.

Puis Jésus dit : « Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera. Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme ? » Quel profit retirerez-vous si vous perdez votre âme ? que donnera un homme en échange de son âme ? Les choses contre lesquelles vous échangez votre âme, vous devez toutes les quitter, et perdre votre âme aussi. Le chrétien renonce aux plaisirs du péché, mais il échappe à des moments pénibles sur son lit de mort, comme il échappe au jugement de Dieu et aux peines éternelles.

Le Seigneur révèle ensuite les bénédictions futures promises à ceux qui sont siens : « Car le fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon sa conduite », et « il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le fils de l'homme venant dans son royaume ». Nous trouverons la signification de ces derniers mots au chapitre suivant.

7 **La transfiguration et le tribut — Matthieu 17**

Dans notre dernier chapitre, le Seigneur entretenait ses disciples de l'opprobre et de la honte qui atteignent inévitablement ceux qui le suivent, et tout en dirigeant leurs regards vers l'avenir. Le verset 27 présentait comme un stimulant à leur piété : « Le fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon sa conduite ». La récompense sera en proportion de ce que nous aurons été pour Christ ici-bas ; si nous n'avons pas été fidèles envers lui, il devra refuser le prix, et son cœur en sera attristé. Et le chapitre se termine ainsi : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le fils de l'homme venant dans son royaume ». De nos jours, le Seigneur n'est pas encore venu dans son royaume, il n'est pas encore apparu dans sa gloire, et ceux qui l'entouraient à cette époque sont tous morts ; que voulait donc dire le Seigneur par « ils ne goûteront point la mort » ? Bien des gens ont de la peine à comprendre ce passage, mais le premier verset du chapitre 17 va nous aider à résoudre cette difficulté.

Trois des disciples virent en figure l'établissement du royaume ; le Seigneur n'avait pas dit : « Tous ceux qui sont ici présents », mais « quelques-uns ». Dans la seconde épître de Pierre, nous trouvons une preuve à l'appui de cette interprétation. « Ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne » (2 Pierre 1:16-18). Pierre donne l'explication de la vision, comme ayant été « témoins oculaires de sa majesté » ; en d'autres termes, les paroles du Seigneur étaient alors accomplies, puisque quelques-uns d'entre eux purent voir le Fils de l'homme venant dans son royaume : image et symbole du royaume à venir du Seigneur Jésus Christ. Le Seigneur, alors rejeté, reviendrait sur cette terre pour établir sa royauté ; il choisit ces trois disciples pour leur révéler cette perspective.

Le symbole était parfait : Moïse représentait ceux qui sont morts, puis ressuscités par le Seigneur ; Élie, ceux qui ne mourront pas, mais qui, transmués, seront enlevés pour rencontrer le Seigneur dans les airs, quand il viendra chercher ses saints ; enfin, Pierre, Jacques et Jean sont les images des saints vivants, sur la terre, pendant le millénium.

Le récit de la transfiguration est rapporté dans les trois évangiles synoptiques, Jean n'en parle pas. Son évangile présente la gloire morale du Seigneur, et non la gloire extérieure et visible que Matthieu, Marc et Luc décrivent. Luc dit : « Il arriva environ huit jours après ces paroles » (9:28), tandis que Matthieu et Marc, tous les deux : « Et six jours après ». Y aurait-il contradiction ? Pas le moins du monde. Matthieu écrit au point de vue des Juifs, pour qui le septième jour était un jour de gloire, et compte : « Après six jours » ; Luc envisage le point de vue de la résurrection, ce qu'indique le huitième jour. Ils ont raison tous les deux : Matthieu n'inclut pas les jours extrêmes, ce que fait Luc ; mais exactement six jours, six jours complets, interviennent entre la prophétie et son accomplissement. Il n'y a ni erreur, ni contradiction, pas plus que dans le reste de l'Écriture ; les erreurs qu'on croit trouver sont dans l'esprit de ceux qui lisent la Parole de Dieu, et non dans la Parole elle-même.

Quand le Seigneur emmène ses disciples, c'était le soir ; fatigués, ils durent s'endormir car, précise Luc : « quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui ». Evidemment, la gloire du Fils de l'homme se déployait déjà avant leur réveil. Jésus était « monté sur la montagne pour prier », il pria probablement jusque tard dans la nuit, et, pendant ce temps, ses trois disciples dormaient. Alors la gloire magnifique « reçue de Dieu le Père » brille autour du Fils de l'homme, non la gloire divine sur laquelle un voile avait été jeté durant tant d'années, mais la gloire qu'il reçoit du Père maintenant comme Fils de l'homme. Pierre, hélas ! si peu en communion avec le Père, parle inconsiderément lorsqu'il aperçoit Moïse et Élie.

Vision combien glorieuse ! « Jésus... fut transfiguré devant eux ; et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » (Matt. 17:2). « Ses vêtements devinrent brillants et d'une extrême blancheur, comme de la neige, tels qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui puisse ainsi blanchir » (Marc 9:3). « Et comme il priait, l'apparence de son visage devint tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant comme un éclair » (Luc 9:29). Les trois disciples voient leur Seigneur transfiguré et accompagné maintenant de Moïse et Élie. Pierre, à peine réveillé, se met à parler ; il le fait d'une façon si irréfléchie qu'il place le Seigneur sur le même niveau que les deux hommes, deux protagonistes de l'histoire juive : Moïse, le législateur, Élie, le justicier ; Moïse était mort, et avait été enterré par les soins de l'Éternel ; Élie ne mourut pas, mais fut enlevé dans un char de feu (2 Rois 2:11). Ce dernier s'était efforcé de ramener le peuple apostat à la loi qu'ils avaient abandonnée ; mais il faillit à sa mission en s'enfuyant en Horeb, où avait été donnée la loi, et « il demanda la mort pour son âme, et dit : C'est assez ! maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois 19:4). Ici, le législateur et le justicier réapparaissent ensemble avec le Messie, sur la montagne, et « parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem » (Luc 9:31). Ils ne mentionnent pas sa gloire, ni son royaume, mais ils s'entretiennent de ce qui formait la préoccupation du moment présent, c'est-à-dire, la mort qu'il allait subir pour les siens. Il est précieux de constater comme le cœur apprend ce qui plaît au Seigneur quand il se trouve en sa présence.

Matt. 17 nous donne une petite image de ce que sera le royaume à venir du Seigneur : Moïse typifie l'homme qui est mort et sera ressuscité ; Élie, celui qui sera enlevé, sans passer par la mort, à la seconde venue du Seigneur ; tous deux représentent les saints célestes. Le côté terrestre est figuré par Pierre, Jacques et Jean ; les saints sur la terre, bien que n'occupant pas la position la plus élevée, se réjouiront de la gloire du Fils de l'homme, quand son royaume sera établi.

À la vue de cette scène de gloire, Pierre dit : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie » (v. 4) ; Luc ajoute : « ne sachant ce qu'il disait » (9:33) ; et Marc : « il ne savait que dire ; car ils étaient épouvantés » (9:6). Ceci prouve combien il est dangereux de parler sans avoir la certitude de refléter la pensée du Seigneur. Moïse et Élie s'entretiennent donc avec le Seigneur de sa mort prochaine, et Pierre, « sans savoir ce qu'il dit », voudrait que s'établisse là le royaume. Mais Dieu ne peut pas supporter que l'on mette à niveau égal son Fils, le Sauveur, avec Moïse et Élie. Aussi, immédiatement, « une nuée lumineuse les couvrit ; et voici une voix de la nuée, disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le » (v. 5). Sans aucun doute, le disciple se réjouit extrêmement de voir ensemble le Messie, le législateur et le justicier, il aurait aimé faire durer cette rencontre bénie. Malheureusement, il semble retourner à son état d'esprit ancien, lorsque le Seigneur devait lui dire : « Va derrière de moi, Satan ». Lui qui était tombé aux pieds du Seigneur en l'adorant, lui qui l'avait confessé : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », il agit comme s'il avait oublié ces leçons, et place le Fils de Dieu sur le même rang que ses serviteurs. Le Père ne peut supporter pareille atteinte à son Fils bien-aimé, et « une nuée lumineuse les couvrit ». Qu'était cette nuée lumineuse ? Moïse et Élie furent enveloppés et cachés par cette nuée, pour nous la maison du Père ; ce que voyant, les disciples eurent peur. Être si près de Dieu dépassait leur foi et leur espérance. Ils avaient une leçon à apprendre : les jours de Moïse, aussi bien que ceux d'Élie, étaient passés ; il y en avait un maintenant, en qui le Père avait mis tout son plaisir ; sa voix se fait entendre avec

insistance : « Écoutez-le ». Au moment de son baptême, le Père avait dit simplement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » ; il n'avait pas ajouté : « Écoutez-le », car on pouvait supposer que chacun l'écouterait ; mais ici, où l'on voudrait le mettre au même niveau que les hommes, le Père ajoute : « Écoutez-le ».

De nos jours, on ne réclame pas trois tentes, mais, hélas ! souvent, on en voudrait deux, car la loi est mise fréquemment sur le même pied que Christ. La vérité est entièrement révélée dans le Fils de Dieu. La loi était l'expression des droits de Dieu sur l'homme, mais l'époque de la loi est close. Elle a fait place à la pleine et parfaite révélation de ce que Dieu est, et des relations avec le Père et le Fils, qui découlent de la rédemption accomplie. Paul peut donc dire : « Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:14).

Pierre n'est certes pas brillant ici. Moïse était le législateur, mais la loi ne peut pas sauver l'homme ; Élie était le justicier, mais le jugement ne peut pas sauver l'homme ; seul Jésus, le Fils de Dieu, peut nous sauver, et il sauve quiconque vient à lui.

Quand Pierre et ses compagnons entendirent ces mots, ils furent épouvantés et tombèrent sur leur face ; mais Jésus les toucha et leur dit : « Levez-vous, et n'ayez point de peur. Et eux, levant leurs yeux, ne virent personne que Jésus seul » (v. 7, 8). De lui, nul ne s'effraye.

Avant d'écrire ses épîtres, Pierre avait appris la leçon ; il se réjouit dans le Seigneur, et rapporte seulement ces termes : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », il omet : « écoutez-le », car son cœur était alors en pleine communion avec Dieu. Le Fils est pour le cœur du Père un objet de joie et de délices, et les affections de Pierre y répondent entièrement.

Il nous semble étrange que les disciples « eurent peur comme ils (Moïse et Élie) entraient dans la nuée ». Ils n'auraient pas dû éprouver pareil sentiment, car plus nous serons conscients de ce que c'est que d'habiter dans la présence du Père, plus nos cœurs seront heureux. Ils devaient apprendre que, si les hommes disparaissent, Jésus demeure. « Et eux, levant leurs yeux, ne virent personne que Jésus seul ». Moïse peut disparaître, Élie peut disparaître, mais Jésus reste, et le cœur a tout ce qu'il désire.

« Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur enjoignit, disant : Ne dites à personne la vision, jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts » (v. 9). Marc ajoute qu'ils se demandèrent « ce que c'était que ressusciter d'entre les morts » (9:10). Ce n'est pas la résurrection des morts qui les préoccupe, car tous les Juifs la comprenaient, mais la résurrection d'entre les morts ; la résurrection du Seigneur d'entre les morts fut la marque de la faveur toute spéciale de Dieu, comme elle fut les prémices de ceux qui seront ainsi ressuscités.

La fin du chapitre 17 de Matthieu relate un incident à propos du tribut réclamé à Pierre. Capernaüm (v. 24) était probablement « la propre ville » (9:1) du Seigneur ; or, c'est dans sa propre ville que des impôts sont prélevés sur le contribuable. Le tribut, dont il s'agit ici, n'est pas l'impôt perçu par les Romains, mais le tribut du temple, c'est-à-dire, un didrachme, une pièce de monnaie valant à peu près fr. 1.40 (monnaie or) soit environ 6 euros, que chaque Juif devait payer pour l'entretien du temple ; ainsi donc, cette question : « Votre maître ne paye-t-il pas les didrachmes ? » (v. 24) signifiait en réalité : votre maître est-il un bon Juif ? Mon Maître, un bon Juif ? répond Pierre l'impulsif, mais naturellement, il l'est ! Ce petit dialogue se passait en dehors de la maison, en dehors de la présence du Seigneur. Quand Pierre entre, Jésus lui démontre qu'il demeure bien au-dessus de l'homme, qu'il est Dieu, en mettant à découvert ce qui était dans le cœur de son disciple, comme ses pensées les plus secrètes. Sans attendre de réponse, le Seigneur continue : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils des tributs ou des impôts, de leurs fils ou des étrangers ? Pierre lui dit : Des étrangers. Jésus lui dit : Les fils en sont donc exempts » (v. 25, 26). Jésus poursuit en montrant qui sont les fils. Qui était le grand roi ? Dieu. Et qui était le Fils du grand roi ? Lui-même. Mais il voulait encore prouver que lui et Pierre étaient tous deux fils du grand roi ; il s'unît à Pierre en disant : « Afin que nous ne les scandalisions pas » (v. 27). Jésus met en lumière un grand principe : si quelqu'un pense avoir des droits à maintenir, il devra les maintenir seul, le Seigneur ne lui viendra pas en aide ; il est Fils de Dieu, donc libre ; mais « Afin que nous ne les scandalisions pas, va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera ; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi » (v. 27). Va, dit-il, retourne à la mer, là où je t'ai appelé, tu trouveras un poisson qui t'apportera la pièce exacte de monnaie pour payer ton tribut et le mien.

Il est bon de remarquer que le statère, que Pierre trouve dans la bouche du poisson, valait exactement deux didrachmes. Jésus prouvait donc qu'il savait toutes choses, ce qui se passait dans le cœur de Pierre, comme ce qui s'était passé en dehors de la maison ; il prouve également qu'il peut toutes choses, en commandant au poisson de livrer le tribut nécessaire. « Les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers », selon le Psaume 8, sont tous sous son contrôle et sous sa direction. Comme Fils de l'homme, il peut ordonner au poisson de la mer de donner le nécessaire au moment opportun.

Par cet incident, le Seigneur nous enseigne que nous sommes liés à lui, unis à lui ; aussi, tout le long du chemin, devrions-nous marcher avec lui, et nous laisser conduire par lui.

8 *Le lavage des pieds — Jean 13*

Ce chapitre occupe une place toute particulière dans l'Évangile. L'histoire terrestre du Seigneur est comme terminée, pour ainsi dire, et il prévoit, ici et dans les quatre chapitres suivants, la croix et ses résultats, par laquelle il glorifia Dieu pleinement. Au moment de quitter cette terre, il associe ses disciples à la place nouvelle qu'il va occuper au ciel. Ils l'ont considéré comme le Messie, le roi, prêt à établir son royaume sur terre ; mais c'est une chose passée, et avant de les quitter, Jésus leur fait comprendre ce qu'il voudrait être pour eux, et ce que eux devraient être pour lui. Sur la terre, il les avait accompagnés ; désormais les mêmes rapports n'existeront plus : il va leur prouver qu'il peut les prendre là où il va, et les rendre capables d'y aller.

Jésus, dans ce passage, occupe la place du serviteur ; le serviteur parfait, le Seigneur de tous, ne cessera jamais d'être au service de son peuple. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin » (v. 1). Pas de fin à l'amour de notre Seigneur ; les circonstances peuvent changer, mais son amour demeure invariable. En ceci, le Seigneur se montre le parfait antitype du serviteur hébreu, en Exode 21. Il pouvait sortir libre, mais devait laisser sa femme et ses enfants derrière lui. « Si le serviteur dit positivement : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre ; ... son maître lui percera l'oreille avec un poinçon ; et il le servira à toujours » (Ex. 21:5-6). Il ne veut pas être séparé de ceux qu'il aime, telle est la vraie signification de Jean 13.

Un rapport existe entre la cène et le lavage des pieds, quant à ceux qui s'en occupèrent. Matthieu nous informe (26:17-19) que les disciples s'enquirent auprès du Seigneur où ils devaient lui préparer à manger, mais sans donner de nom ; Marc, à ce même sujet, dit (14:12-16) : « Il envoie deux de ses disciples » ; Luc seul les nomme : « Il envoya Pierre et Jean, disant : Allez, et apprêtez-nous la pâque, afin que nous la mangions » (22:8). Jean, associé à Pierre pour ce service, avec son habituelle réserve, ne fait aucune allusion aux préparatifs du souper, mais rapporte le récit du lavage des pieds, le seul évangéliste qui nous en fasse part. Le Seigneur, en s'abaissant, rendit ses disciples capables d'en jouir davantage ; Pierre lui-même en éprouva certainement une très grande joie, bien qu'il reculât devant la grâce du Seigneur, prêt à laver ses pieds fatigués.

Jésus savait qu'il allait mourir ; il « se lève du souper et met de côté ses vêtements ; et ayant pris un linge, il s'en ceignit (c'est-à-dire : il prend la place du serviteur). Puis il verse de l'eau dans le bassin, et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint » (v. 4, 5). Ainsi le voulait la coutume du pays : lorsque quelqu'un recevait des hôtes, son premier soin consistait à apporter de l'eau pour laver leurs pieds. C'est ce que fit Abraham en Gen. 18:3-4 ; en Luc 7 le Seigneur reproche à Simon de l'avoir

négligé. Jésus prend la place de l'hôte et fournit l'eau ; puis il prend la place de l'esclave, et lave les pieds. Le Seigneur de gloire s'abaisse à laver les pieds de ces douze hommes ; quelle grâce parfaite ! Celui qui était Dieu s'est abaissé, non seulement en devenant un homme, mais encore en consentant à un acte que peu de nous consentiraient à accomplir. Après les avoir rafraîchis et réconfortés, il désire leur faire partager la fête à laquelle il les a conviés.

Pierre, toujours le même, s'avance et parle, tel un être humain : « Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds ? » Le Seigneur de gloire s'humiliant à ce point était, pour lui, une chose incompréhensible. Cette objection permet à Jésus de développer une autre vérité : « Jésus répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (v. 7). Il fallait attendre la venue du Saint Esprit pour comprendre tout le sens de ce geste ; tant que le Seigneur fut ici-bas, ses paroles furent mal interprétées ; le Saint Esprit nous ouvre l'intelligence pour connaître les pensées et les voies de Dieu ; et c'est ce qui marque la différence entre les saints de maintenant et ceux des temps passés. Pierre, encore incapable de comprendre la portée spirituelle de cet acte, ajoute : « Tu ne me laveras jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (v. 8). Christ ne peut pas avoir part avec l'homme dans sa convoitise de pécheur ; Soyez dépendants de moi, dit-il, afin de pouvoir occuper la place que je vous réserve.

Si je ne suis pas lavé dans le sang de Christ, et si je ne connais pas la puissance purificatrice de l'eau, je n'ai pas de part avec Christ. Il est mort pour me purifier, il vit pour me garder pur. Si, toute première chose, je ne suis pas lavé dans le sang de Christ, je n'ai aucun lien avec lui ; mais si, pour me maintenir dans cet état, je ne suis pas lavé dans l'eau, je n'ai pas de part avec lui. Pierre ajoute : « Seigneur, non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête » (v. 9). Il est comme beaucoup de chrétiens : ils sont lavés dans le sang de leur Sauveur, et le savent ; ils ont le pardon de leurs péchés, et le savent ; mais s'ils déshonorent leur Seigneur, ils croient devoir revenir en arrière et être de nouveau lavés dans le sang ; cela réduirait la valeur du sang de Christ au rang du sang des taureaux et des boucs de l'Ancien Testament. Nous avons cette assurance : « Celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu » (Héb. 10:12). L'efficacité de ce sang demeure à toujours devant Dieu ; dans l'Ancien Testament, l'imperfection des sacrifices exigeait nécessairement leur répétition, mais la perfection du sang de Christ rend sa répétition impossible. Nos chutes journalières, dont la purification se fait par l'eau, non par le sang, c'est-à-dire, par la Parole de Dieu, tel est le sujet ici. « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité » (1 Pierre 1:22), dit Pierre ; l'eau est la Parole de Dieu appliquée par l'Esprit, la Parole de Dieu qui me purifie et me juge entièrement. « Jésus lui dit : Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net ; et vous, vous êtes nets, mais non pas tous. Car il savait qui le livrerait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous nets » (v. 10, 11).

Le Seigneur emploie deux mots différents pour « laver ». Le premier donne l'idée du grand bain romain, pris le matin, pour tout le corps ; pendant la journée, l'usage voulait qu'on se rafraîchisse les pieds, c'est le sens du second terme. L'eau représente la purification par la Parole, dans la puissance de l'Esprit. « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit » (3:5), le corps entier est lavé. Il y a une purification des pensées, aussi bien que des actions, par le moyen de celui qui forme et gouverne nos cœurs, et ceci nécessairement en rapport avec l'œuvre de Christ à la croix. Tous les croyants sont lavés dans le sang du Seigneur Jésus Christ, et sont devenus plus blancs que la neige. Christ peut dire : « tout net », mais tant que nous traversons ce monde : « Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds ». Les pieds, c'est la marche ; tant que nous vivons dans ce monde, nous nous souillons ; cela ne convient pas à la maison de Dieu ; il y remédie, par l'amour de notre Sauveur. Il lave nos pieds, et emploie de l'eau dans ce but. La conversion ne se fait pas deux fois ; quand la Parole a été appliquée une fois par le Saint Esprit, l'œuvre est accomplie et ne peut être annulée, pas plus que le sang versé ne peut l'être encore une fois. Je ne peux pas naître deux fois, ou laver mes péchés deux fois dans le sang de Christ. « Une fois » est le terme de l'Écriture à ce sujet ; mais je peux pécher et souiller mes pieds, et interrompre la communion avec Dieu. Alors agit l'amour de mon Sauveur ; bien que dans la gloire, il emploie le linge et le bassin. Comment ? direz-vous. Par la Parole de Dieu —donc l'eau. Comment nous atteint cette Parole, c'est une autre question. Cela peut être en particulier, quand personne ne nous voit, sinon Dieu seul, ou bien par une prédication. Quel que soit le moyen, la Parole est toujours celle du Seigneur, c'est le ministère actuel de Christ. Nous sommes très portés à considérer le vase qu'il utilise — si je puis dire ainsi, celui qui contient l'eau — mais, en réalité, c'est le Seigneur qui parle. Il a l'œil sur chacune de ses brebis, il connaît exactement ses besoins, et sait quelle parole lui adresser.

On peut à juste titre se demander si le lavage des pieds nous parle de Jésus comme sacrificateur ou comme avocat. La différence est importante, et Christ revêt ces deux caractères dans son intercession en notre faveur. Le sacrificateur travaille pour que nous ne péchions pas, l'avocat intercède pour les péchés commis, afin que la communion puisse être rétablie. Ici, c'est l'avocat qui entre en action, par le ministère de son amour parfait, qui ne peut se reposer jusqu'à ce qu'il ait les siens auprès de lui et qu'il ait éloigné tout ce qui pourrait les tenir à distance. L'amour aime servir, et l'amour qui sert, reçoit de la joie en retour, comme celui qui arrose est lui-même arrosé. Le sacrificateur maintient l'âme devant Dieu, et ne s'attarde pas aux fautes. Je suis gardé devant Dieu par toute la force de son épaule et l'affection de son cœur, par toute l'efficacité de l'œuvre qu'il accomplit avant d'être sacrificateur, car il ne le fut pas sur la terre.

1 Jean 2 nous présente ce qu'est l'avocat ; le même mot est traduit par « consolateur » en Jean 14, 15, 16. Le chrétien a deux consolateurs, l'un au ciel, l'autre sur la terre. Au ciel, l'avocat, le Seigneur Jésus, est devant le Père ; sur la terre, le consolateur, le Saint Esprit, habite dans le croyant ; le Seigneur ne cesse pas d'aimer, et le Saint Esprit ne quitte jamais le croyant. Si je considère le Seigneur en haut, ou l'Esprit sur la terre, tous les deux travaillent aux intérêts et à la bénédiction de ceux qu'ils servent. « Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste » (1 Jean 2:1) ; et « le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). Le sang nous rend continuellement purs, et nous maintient purs ; il nous conserve purs devant Dieu en parfaite justice ; l'eau garde notre conscience pure et nous maintient dans la communion. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (1 Jean 1:8). Si nous disons que nous n'avons pas de péchés, nous avons raison, car Christ les a tous pris sur lui à la croix ; mais « si nous disons que nous n'avons pas péché », la vérité n'est pas en nous, car la nature humaine est pécheresse, et la chair vit encore en nous. Comment faire alors pour me débarrasser de ces péchés quotidiens ? « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Cela suppose donc la possibilité du péché qui interrompt la communion. Comment faire pour revenir et retrouver la communion ? Je ne suis pas un pécheur perdu, mais un enfant désobéissant ; aussi celui qui est droit devant Dieu confessera son péché et apprendra ce qu'est le pardon. Demander pardon, ou bien confesser ses péchés sont deux choses très différentes. La confession exige un travail de conscience sincère, et apporte la bénédiction. Demander pardon est plus superficiel. La confession doit être individuelle, car c'est moi seul qui ai péché, et je confesse mon péché à mon Père. Si nous disons que nous « n'avons pas péché », nous faisons Dieu « menteur » (1 Jean 1:10), car il affirme que « tous ont péché » (Rom. 3:23). Mais voici ensuite le secours pour celui qui a commis une faute : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ». Celui qui, en toute sincérité, cherche ce secours peut dire : « Je confesserai mes transgressions à l'Éternel » ; et que trouve-t-il ? « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (Ps. 32:5). Mais il y a encore quelque chose de plus : nous ne devrions pas pécher, car il n'y a pas de raison pour que nous péchions. Si nous laissons agir notre propre nature, nous avons mauvaise conscience. « Celui qui dit demeurer en lui,

doit lui-même aussi marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). Christ est la vie du chrétien ; le Saint Esprit, sa puissance, et Paul dit : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:13). Si je pêche, l'Avocat divin intercède pour que je sois restauré, il agit en grâce, comme nous le verrons plus tard dans l'histoire de Pierre. Son intercession permet au Saint Esprit de placer mon péché sur ma conscience ; la communion est interrompue jusqu'à ce que je l'aie confessé à mon Père ; alors seulement ma conscience sera purifiée par l'effet de la Parole, et je retrouverai la communion avec Dieu.

Jésus pria avant que Pierre péchât ; et quand Pierre eut péché et renié son Maître, le Seigneur se retourna pour regarder Pierre. La prière du Seigneur amena la restauration de Pierre, mais le regard du Seigneur dans la cour de Pilate en fut le moyen.

Le lavage des pieds est donc un service dont Christ est occupé pour nous maintenant. Si nous sommes négligents et nous rendons indignes d'entrer dans la présence de Dieu, Christ nous purifie par sa Parole, afin que notre communion avec notre Dieu et Père soit rétablie.

Après avoir repris ses vêtements, le Seigneur presse ses disciples de suivre son exemple. « Si donc moi, le seigneur et le maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (v. 14), c'est-à-dire : aidez-vous mutuellement. Le lavage des pieds ne consiste pas à remarquer les fautes d'autrui ; si nous voulons laver les pieds de notre prochain, abaissons-nous d'abord nous-mêmes. « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (v. 17). Si nous étions animés d'un esprit de douceur, et que nous sachions prendre la place de tout enfant de Dieu qui a manqué, nous comprendrions mieux ce que cela signifie ; pour le faire, nous devrions être humbles comme Christ.

Je suis frappé de voir comme l'histoire de Pierre remplit les évangiles, et combien d'enseignements nous lui devons. Ses questions, ses fautes, ses revendications, ses actes impulsifs sont tous des moyens pour le Seigneur de nous instruire. Quelques-unes de ses questions sont posées en Jean 13, mais d'autres, disséminées dans les récits des évangiles, nous les réservons pour le chapitre suivant.

9 Les questions de Pierre — Luc 12 ; Matthieu 18, 19, etc.

Pierre posa au Seigneur un certain nombre de questions, dont le caractère dénote un homme excessivement simple, en même temps qu'un auditeur attentif aux discours de son Maître. Elles montrent combien son esprit réfléchissait au ministère divin qu'il entendait chaque jour. Ce ministère restait certainement très au-dessus de sa compréhension du moment ; pourtant, sa façon brusque de formuler certaines de ces questions prouve une intelligence active et réfléchie, peu en rapport avec son tempérament impulsif. Nous allons en étudier quelques-unes, pour autant que nous en puissions saisir la suite logique.

9.1 Question 1 — Responsabilité et récompense

« Pierre lui dit : Seigneur, dis-tu cette parabole pour nous, ou aussi pour tous ? » (Luc 12:41). Qu'est-ce qu'une parabole ? Dans l'Écriture, c'est « une figure qui a une signification détournée, mystérieuse ». Ainsi : « Je prêterai l'oreille au discours sentencieux, j'exposerai mon énigme sur la harpe » (Ps. 49:4) ; « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, j'annoncerai les énigmes des jours d'autrefois » (Ps. 78:2), dit le doux psalmiste d'Israël ; d'où nous concluons qu'une « parabole » et une « énigme » sont synonymes. Pierre considérait donc les instructions contenues au chapitre 12 de Luc comme une parabole, bien que le Seigneur ne les présente pas sous cette forme ; mais les apôtres n'avaient pas encore reçu le Saint Esprit qui ouvre l'intelligence.

Luc groupe les événements au point de vue moral, sans s'inquiéter de l'exactitude historique ; Matthieu se préoccupe du caractère juif du Messie, et Marc recherche la suite chronologique. En Luc 11, Christ a été définitivement rejeté par la nation d'Israël ; le chapitre 12 suppose son absence de la terre, les disciples placés comme témoins dans la puissance du Saint Esprit (à venir, quand il aura été élevé au ciel), et le monde opposé à eux. Les pièges, les ressources trouvées en lui pendant son absence, l'attitude à prendre jusqu'à son retour, tels sont les sujets principaux de ce passage :

- L'hypocrisie est évitée par la lumière de Dieu ; toutes choses seront révélées (v. 1-3).
- La peur de l'homme est chassée par une crainte plus élevée — la crainte de Dieu, le cœur rempli du sentiment de sa protection — les cheveux de leur tête étant tous comptés (v. 4-7).
- La fidélité à Christ sera reconnue (v. 8-11).
- Le Saint Esprit leur viendra en aide pour quoi que ce soit qu'ils aient à dire devant les synagogues (v. 11-12).

Que d'encouragements sont donnés ! La lumière de Dieu, les soins de Dieu, la récompense de Christ et la puissance du Saint Esprit ! Rejeté, le Seigneur refuse d'être juge, mais invite les siens à se garder de toute avarice, et introduit ici la parabole de l'homme riche. Qu'advint-il de cette âme ? Le remède contre la maladie dont il était atteint — l'avarice — consistait à être « riche quant à Dieu » (v. 13-21) ; ce qui amène le Seigneur à développer les grands principes qui doivent animer les siens : ne pas se préoccuper du lendemain, mais se confier en Dieu. « Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses ; mais recherchez son royaume, et ces choses vous seront données par-dessus » (v. 31). Ainsi la peur, l'avarice, les soucis, trois petits renards qui abîment les fruits de la vigne de Dieu, doivent être chassés : la peur de l'homme par la crainte de Dieu ; l'avarice par la richesse quant à Dieu ; les soucis par la confiance en Dieu. Dieu nous libère de ce monde pour nous faire entrer dans le ciel, et nous occuper de lui jusqu'au moment de son retour.

Mais il y a plus : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (v. 32). Notre cœur peut craindre de ne pas avoir le nécessaire pour le lendemain ; son cœur à lui se montre en nous donnant le royaume. La connaissance de ce but élève l'enfant de Dieu au rang de pèlerin et d'étranger ; il peut se séparer des choses d'ici-bas, car il a un trésor dans le ciel : « Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (v. 34). La devise du monde est : « Travaille et amasse ! » ; le commandement du Seigneur à ses enfants : « Ne garde rien, mais donne ! » Quelle différence ! Pour en être capable, le croyant doit posséder un trésor dans le ciel ; et pour le posséder, il doit comprendre que le Seigneur a aussi un trésor sur la terre, c'est-à-dire : les siens ; notre cœur alors l'aimera, car : « nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier ». La teigne, la rouille, les voleurs tôt ou tard, balayeront tout ce sur quoi reposent nos cœurs ici-bas.

Trois choses influencent le cœur ici : le Père qui donne le royaume, le trésor de prix dans les cieux, et l'attente du retour du Seigneur. « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira. ... Vous donc aussi soyez prêts ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le fils de l'homme vient » (v. 35-40). Jusqu'à ce que le Seigneur vienne, nous devons attendre et veiller, nos lampes allumées et prêts ; la position exprime l'attente, tandis que le service occupe les heures de veille. Quand il reviendra, il nous prendra dans la maison du Père, se ceindra, nous fera asseoir et nous servira. Comprenons ceci comme une allusion à son humanité, car, dans son amour, il nous a toujours servis. L'amour le poussa à devenir homme, et même à mourir ; quand il aura les siens dans la gloire, il les servira encore, car il ne cessera jamais d'aimer, et l'amour aime servir.

L'enseignement de ce chapitre paraît clair, mais Pierre restait incertain quant à son application, ce qui le pousse à dire : « Seigneur, dis-tu cette parabole pour nous, ou aussi pour tous ? » La réponse du Seigneur n'offre pas de doute : « Qui donc est l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur les domestiques de sa maison, pour leur donner au temps convenable leur ration de blé ? Bienheureux est cet esclave-là que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens » (v. 42-44). Responsabilité liée à la profession, voilà ce que le Seigneur nous rappelle ; tous ceux qui font profession du nom du Seigneur sont compris ici, vrais ou faux, là n'est pas la question. Les disciples de Christ doivent revêtir deux caractères : 1) l'attendre et veiller ; 2) le servir jusqu'à son retour. « Occupés jusqu'à ce que je vienne », est la parole du Maître. Celui qui veille fidèlement et sincèrement l'attend, les reins ceints, et travaille avec patience jusqu'à son retour, recevant de lui joie et bonheur ; comme prix de sa fidélité, il sera établi sur tout ce qui appartient au Seigneur. Quant à ceux qui font faussement profession de son nom, les détails de leur fin sont donnés à Pierre (v. 45-48) de telle façon qu'il s'en souvint, et en reparle dans ses épîtres, spécialement dans la seconde. Nous tous, serviteurs de Christ, prenons garde à ces mots.

9.2 Question 2 — Comment pardonner

« Alors Pierre, s'approchant de lui, dit : Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (Matt. 18:21-22). Cette question découle tout naturellement de ce qui précède, qui comporte des principes d'une immense importance pour l'enfant de Dieu. Matt. 18 suppose Christ absent, rejeté, ainsi que l'avait prédit le chapitre 16, car la gloire prévue au 17 n'est pas encore arrivée. Au chapitre 16, deux sujets étaient traités : l'Église qui allait être bâtie, et le royaume des cieux, dont les clefs sont données à Pierre. Le Seigneur ici reprend ces deux questions, à savoir : l'esprit qui devrait caractériser les siens, et qui serait digne de son royaume ; puis la place que l'Église allait occuper sur la terre, aussi bien en ce qui concerne la discipline que la prière.

La douceur d'un petit enfant, incapable d'affirmer ses droits dans un monde qui les ignore — l'esprit d'humilité et de dépendance — seul convient au royaume (v. 1-4). Le souci de ne pas blesser un de ces petits nous est enjoint, combiné avec la plus stricte sévérité envers soi-même. Être une occasion de chute pour un de ces petits qui croit en Christ, pourrait entraîner un jugement terrible. Tendre soin pour le plus faible, jugement sévère de soi-même, telle allait être la règle du royaume. Cela étant, aucune occasion de chute ne pourrait atteindre le plus faible (v. 5-9). Plus loin, le Père pense à ces petits, ils sont les objets de sa faveur ; il ne les méprise pas, au contraire, il les admet en sa présence, si bas soient-ils ; son Fils — le Fils de l'homme — « est venu pour sauver ce qui était perdu » (v. 10-14). En outre, si une offense surgit, si un frère pêche, un pardon plein de grâce serait obtenu : c'est l'esprit du royaume, un esprit de grâce. D'un côté, les disciples devaient être comme de petits enfants en dépendance et en humilité ; de l'autre, ils devaient imiter leur Père, pour être moralement comme lui, et être ainsi de véritables enfants du royaume.

Christ étant monté au ciel, l'Église doit le représenter et occuper sa place sur la terre. Qu'un frère pêche, le disciple doit le gagner ; l'orgueil humain attendrait qu'il s'humilie, l'amour divin va chercher l'offenseur. C'est ce que Dieu a fait : il envoya son Fils pour chercher le pécheur perdu ; ses enfants doivent agir de même. Si ton frère t'a fait du tort, va vers lui, et corrige-le ; l'amour actif cherche toujours le bien, même chez celui qui fait tort. « S'il t'écoute, tu as gagné ton frère » (v. 15). Ce n'est pas le coupable qui est placé devant l'esprit de celui qui marche sur les traces de Christ, mais c'est « ton frère ». S'il écoute, l'affaire sera enterrée dans le cœur de celui qui a été offensé ; s'il méprise cette grâce, deux ou trois témoins essayeront d'atteindre sa conscience ; si cela encore se révèle inutile, la chose sera placée devant l'assemblée ; et s'il refuse d'écouter l'assemblée, « qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain » (v. 17). Le ciel ratifiera ce que l'assemblée a lié sur la terre ; si deux ou trois sont d'accord sur la terre pour demander quelque chose, le Père entendra et répondra ; « car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (v. 20). Que ce soit pour la discipline ou pour la prière, le Seigneur pose ici le principe que, si deux ou trois sont réunis en son nom, il est au milieu d'eux. Que ce soit pour une décision ou pour la prière, ils sont comme Christ sur la terre, car Christ lui-même est avec eux.

Pierre fut évidemment très pénétré de la grandeur de ces vérités ; aussi est-ce bien compréhensible qu'il désirât connaître l'étendue de la responsabilité, d'où sa question : « Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? » L'idée que Pierre se faisait de la grâce allait jusqu'à sept fois ; au-delà de la loi — qui exigeait la justice et ignorait le pardon — et même au-delà de l'état de nos âmes, mais cela est encore insuffisant pour Christ. La pensée de Pierre était : « Supposons que mon frère pêche contre moi, et qu'il recommence sans cesse, combien de fois dois-je lui pardonner ? » Le Seigneur répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (v. 22). Sous la loi, le pardon était inconnu, mais : « Œil pour œil, et dent pour dent » ; dans le royaume des cieux, sous le règne d'un Christ rejeté mais divin, le pardon prend le même caractère : il est illimité. Le Seigneur insiste sur le fait que notre pardon n'a pas de limite, et doit agir constamment, car il est le reflet des voies de Dieu envers l'homme.

Rappelons-nous que c'est une question de péché envers nous et non envers le Seigneur. L'Église ne peut pardonner aucun péché envers le Seigneur jusqu'à ce qu'il l'ait pardonné, et lui pardonne seulement après la confession du péché. Comme croyants, nous devons nous pardonner l'un à l'autre sans compter : « jusqu'à soixante-dix fois sept fois ». C'est vraiment divin, car Dieu ne peut pas être surpassé en ce qui concerne le pardon, et tout chrétien est appelé à pardonner selon ce divin modèle. Bien rares sont ceux qui pardonnent jusqu'à sept fois, nous croyons toujours avoir bien agi en pardonnant une ou deux fois ; mais la question de Pierre développe une ligne de conduite toute différente.

9.3 Question 3 — Dévouement et récompense

« Alors Pierre, répondant, lui dit : Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi ; que nous adviendra-t-il donc ? » (Matt. 19:27). Pierre est bien humain ; sa question détruit la valeur de son dévouement, il en estime le prix, et n'a pas considéré toutes choses comme une perte pour Christ. Telle est la chair qui se montre sous une forme chez le jeune homme riche, et sous une autre chez Pierre. Le jeune homme s'était informé : « Quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » (v. 16). Il n'avait pas compris qu'il était « perdu », et voudrait « agir » pour gagner la vie. Le Seigneur le reprend sur son propre terrain en lui répondant : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. Il lui dit : Lesquels ? Et Jésus dit : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère ; et, tu aimeras ton prochain comme toi-même » (v. 17-19). Le Seigneur cite la loi. « Le jeune homme lui dit : J'ai gardé toutes ces choses ; que me manque-t-il encore ? » (v. 20). Quelle ignorance ! Il lui manquait l'essentiel, la seule chose qui vaille la peine d'être possédée, ses biens lui étaient une entrave pour recevoir la bénédiction de Dieu. « Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne aux pauvres ; et tu auras un trésor dans le ciel ; et viens, suis-moi » (v. 21). Qu'appréciait-il le plus, la vie éternelle ou ses richesses ? « Le jeune homme, ayant entendu cette parole, s'en alla tout triste, car il avait de grands biens » (v. 22). Il les préférerait à Jésus ; Jésus connaissait ce cœur et avait mis le doigt sur la cupidité qui, en réalité, s'était emparée de lui.

Les richesses forment un obstacle lorsqu'il s'agit du royaume de Dieu ; le Seigneur l'exprime clairement : « En vérité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux ; et je vous le dis encore : Il est plus facile qu'un chameau entre par un trou

d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu » (v. 24) ; c'est hors nature qu'un chameau entre par le trou d'une aiguille, de même qu'un homme riche n'entre dans le royaume de Dieu. « Et les disciples, l'ayant entendu, s'étonnèrent fort, disant : Qui donc peut être sauvé ? Et Jésus, les regardant, leur dit : Pour les hommes, cela est impossible ; mais pour Dieu, toutes choses sont possibles » (v. 25, 26). Tant qu'il est question de l'homme, cela est impossible ; si l'homme devait faire quoi que ce soit pour entrer dans le royaume, les richesses seraient un empêchement, car il voudrait les prendre avec lui, tout ce qui est de l'homme est un obstacle pour atteindre le royaume ; tandis que, avec Dieu, toutes choses sont possibles, et c'est seulement par la puissance de sa grâce que l'homme atteint le royaume. Sa puissance n'a pas de limites, et quelles que soient les difficultés, il peut travailler et il le fait. C'est ainsi que nous voyons le riche Zachée béni, un riche Joseph réclamer le corps de Jésus ; ou encore dans son amour souverain, il appela quelques membres de la maison d'Hérode et en convertit dans le palais de César ; tandis que la grâce se manifeste tout entière dans le cas d'un Barnabas ou d'un Saul de Tarse.

Cette leçon quant aux richesses provoque la question de Pierre : « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi ; que nous adviendra-t-il donc ? » Quelle sera la part de ceux qui ont renoncé à tout pour suivre le Seigneur ? Les riches ne seront sauvés que difficilement ; que doivent attendre ceux qui sont devenus pauvres pour suivre Jésus ? La réponse équivaut à ceci : Vous avez très bien fait en me suivant : « En vérité, je vous dis, que vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël ; et quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle. Mais plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers » (v. 28-30).

Celui qui aura renoncé à quoi que ce soit pour l'amour de Jésus en recevra cent fois autant, il héritera de la vie éternelle, et chacun aura sa place dans le royaume. Les douze apôtres auront la première place dans l'administration du royaume terrestre, quand, sous le règne du Fils de l'homme, un état de choses tout nouveau sera établi. Chacun recevra sa récompense selon la fidélité de sa marche. Le sujet des récompenses est très clairement traité dans le Nouveau Testament, non comme un but, mais comme un encouragement pour ceux qui ont souffert pour le nom de Christ ; c'est Christ qui nous appelle à le suivre, c'est pourquoi toute âme trouvera en lui son modèle. Ne confondons pas la grâce avec la récompense. La grâce pardonne nos péchés et nous donne une place au ciel ; notre fidélité déterminera notre place, car Christ devrait être notre seul mobile dans notre marche journalière. Du Seigneur, nous recevrons la récompense pour ce que nous aurons fait, soit bien, soit mal (voir 2 Cor. 5:10). N'oublions pas cette parole : « Plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers ». Pierre avait besoin de se l'entendre dire afin de l'engager à marcher soigneusement, au moment où il choisissait de suivre le Seigneur.

9.4 Question 4 — Prière et pardon

« Et le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, il eut faim. Et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il s'en approcha pour voir si peut-être il y trouverait quelque chose ; mais y étant venu, il n'y trouva rien que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figes. Et répondant, il lui dit : Que désormais personne ne mange jamais de fruit de toi. Et ses disciples l'entendirent... Et le matin, comme ils passaient, ils virent le figuier séché depuis les racines. Et Pierre, se ressouvenant de ce qui s'était passé, lui dit : Rabbi, voici, le figuier que tu as maudit est sec » (Marc 11:12-14 ; 20-21). Cette remarque de Pierre, même si elle n'est pas sous forme d'une question, donne au Seigneur l'occasion de développer le sujet.

« Et Jésus, répondant, leur dit : Ayez foi en Dieu. En vérité, je vous dis que quiconque dira à cette montagne : Ôte-toi, et jette-toi dans la mer, et qui ne doutera pas dans son cœur, mais croira que ce qu'il dit se fait, tout ce qu'il aura dit lui sera fait. C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. Et quand vous ferez votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi, qui est dans les cieux, vous pardonne vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne pardonnera pas non plus vos fautes » (v. 22-26). Le figuier représente Israël, comme nation ; Israël, le figuier de l'Éternel, couvert de feuilles, ne produit aucun fruit et encombre ; condamné par Dieu, il sèche, figure de la malédiction prononcée sur ce peuple. Possédant tous les avantages dont un homme peut jouir sur cette terre, cette nation malheureuse, malgré les soins divins, ne produit aucun fruit pour Dieu. Il est écrit au sujet d'Israël : « Mes frères... qui sont Israélites, auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, et le service divin, et les promesses ; auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair, est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen ! » (Rom. 9:4-5). Malgré tous ces privilèges, il ne porte pas de fruit pour Dieu, quoique les feuilles — les formes extérieures de la religion — soient abondantes. La dernière preuve en fut le rejet de Jésus et, en le refusant, Israël a signé son propre arrêt de mort. L'histoire de l'homme, d'Israël, est finie.

On a pu trouver quelque difficulté à interpréter ce passage : « car ce n'était pas la saison des figes » ; comment le Seigneur pouvait-il s'attendre à en trouver ? Une particularité du figuier est de produire deux récoltes de fruits par an ; pendant que la première mûrit, la seconde se prépare. Ainsi l'arbre porte toujours des fruits, mûrs ou pas, c'est pourquoi le Seigneur prononce son jugement : l'arbre n'avait « que des feuilles ».

En outre, Jésus assure à ses disciples que, quoi qu'ils demandent par la foi, cela leur sera accordé, pourvu que leur marche soit empreinte d'un caractère de grâce. En priant, il faut aussi pardonner ; si nous ne recevons pas toujours de réponse à nos prières, c'est que nos cœurs ne sont pas droits devant Dieu à ce sujet ; on garde toujours quelque rancune. Pour jouir de la grâce et du privilège de la prière, nous devons constamment user de grâce envers notre prochain.

9.5 Question 5 — Veille et travail

« Et comme il sortait du temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regarde, quelles pierres et quels bâtiments ! Et Jésus, répondant, lui dit : Tu vois ces grands bâtiments ? il ne sera point laissé pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas ! Et comme il était assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, Pierre, et Jacques, et Jean, et André l'interrogèrent en particulier : Dis-nous quand ces choses auront lieu, et quel sera le signe quand toutes ces choses devront s'accomplir ? » (Marc 13:1-4). Pierre n'est pas seul ; comme d'ordinaire, son nom est en tête, et il posa probablement lui-même la question. La réponse du Seigneur embrasse une vue générale de l'histoire du peuple juif, de la formation et du caractère de l'Église, et enfin de la bénédiction et du jugement des gentils ; Matt. 24-25 donnent davantage de détails, en même temps que l'évolution des voies de Dieu vis-à-vis du royaume. Marc, par contre, selon le caractère de son Évangile, s'occupe du service des apôtres suivant les circonstances qui les entourent, service qu'ils accomplissent au milieu des Juifs. Ils auraient à rendre témoignage contre les autorités qui les persécuteraient, et à prêcher l'Évangile parmi les nations ; ils auraient à prendre la place du Seigneur comme témoins au milieu d'Israël et parmi les nations avant son retour en gloire. Personne ne pouvait savoir le jour et l'heure de ce retour, d'où cette injonction donnée au verset 33 : « Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce temps sera ». Ce commandement est suivi d'instructions spéciales pour les esclaves, pour tous ceux qui aiment le Seigneur. « C'est comme un homme allant hors du pays, laissant sa maison, et donnant de l'autorité à ses esclaves, et à chacun son ouvrage... ; et il commanda au portier de veiller. Veillez donc ; car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, le soir, ou

à minuit, ou au chant du coq, ou au matin ; de peur qu'arrivant tout à coup, il ne vous trouve dormant. Or ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous : Veillez » (v. 34-37).

Deux points saillants sont à observer. Veiller est l'attitude de l'esclave ; travailler, son caractère. Le Seigneur a donné à chacun son ouvrage, il y a place pour tous, du travail pour tous ceux qui l'aiment. Deux n'ont pas le même travail, pas plus que l'un ne peut remplacer l'autre. Soyons donc fidèles dans le travail qui nous est alloué à chacun.

9.6 Question 6 — Intimité et ses résultats

« Ayant dit ces choses, Jésus fut troublé dans son esprit, et rendit témoignage et dit : En vérité, en vérité, je vous dis, que l'un d'entre vous me livrera. Les disciples se regardaient donc les uns les autres, étant en perplexité, ne sachant de qui il parlait. Or l'un d'entre ses disciples, que Jésus aimait, était à table dans le sein de Jésus. Simon Pierre donc lui fait signe de demander lequel était celui dont il parlait. Et lui, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, lequel est-ce ? Jésus répond : C'est celui à qui moi je donnerai le morceau après l'avoir trempé. Et ayant trempé le morceau, il le donne à Judas Iscariote, fils de Simon » (Jean 13:21-26).

Le Seigneur touche à la fin de son ministère terrestre, quand, durant le dernier souper, avec tous les disciples, Pierre s'aperçoit de la peine de Jésus et s'en émeut. « L'un d'entre vous me livrera » ; les disciples, perplexes, se regardent l'un l'autre, et chacun d'eux demande : « Seigneur, est-ce moi ? » (Matt. 26:22-25). Le Seigneur ne répond pas tout de suite ; Pierre, toujours brûlant, fait signe à Jean de « demander lequel était celui dont il parlait ».

Nous pouvons à bon droit nous étonner de ce que Pierre n'ait pas posé la question lui-même. Jean était assis à côté du Seigneur, Pierre ne l'était pas ; il lui manquait la qualité que Jean possédait, la concentration d'esprit et un cœur constamment occupé de Jésus ; Jean ne s'approche pas de Jésus pour recevoir ce renseignement, mais il le reçoit parce que, selon son habitude, il se tient dans une proximité étroite du Seigneur, proximité nécessaire pour connaître ses secrets. Il parle toujours de lui-même comme « du disciple que Jésus aimait ». Comptant sur cet amour, il avait posé sa tête sur le sein de Jésus, au moment de sa tristesse. L'amour de Jésus forma le cœur de Jean et influença sa vie ; cela lui donna une magnifique fermeté dans son affection et une confiance enfantine dans la joie du Seigneur d'avoir près de lui le disciple qu'il aimait. D'autres auraient pu jouir de cette même place, mais n'en profitaient pas. Nous aussi nous pourrions occuper cette même place, proche de notre Sauveur, où le cœur jouit de l'amour de son Seigneur. Pour entendre les secrets qu'il désire nous communiquer, restons près de lui ; c'est la clef de tout progrès spirituel, car ainsi nous apprendrons à connaître Christ ; et plus nous goûterons son amour, plus nous serons heureux de vivre près de lui.

Pierre savait que le Seigneur l'aimait, et lui aussi aimait le Seigneur, c'est certain, mais il était encore trop occupé de lui-même pour jouir de cette intimité. Plus tard, quand il fut devenu un vase brisé et vidé de lui-même, Dieu put l'employer à son service ; mais pour connaître une liaison intime avec Jésus, on se tourne naturellement vers Jean, plutôt que vers Pierre.

9.7 Question 7 — Confiance en soi et son issue

« Lors donc qu'il fut sorti, Jésus dit : Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et immédiatement il le glorifiera. Enfants, je suis encore pour un peu de temps avec vous : vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant à vous... Simon Pierre lui dit : Seigneur, où vas-tu ? Jésus lui répondit : Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard. Pierre lui dit : Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je laisserai ma vie pour toi. Jésus répond : Tu laisseras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te dis : Le coq ne chantera point, que tu ne m'aies renié trois fois » (Jean 13:31-38).

Judas, démasqué, reçoit le morceau, et sa cupidité l'emporte ; Satan, l'employant à sa propre destruction, durcit son cœur contre tout sentiment purement humanitaire, il le pousse à commettre l'acte le plus vil qui se puisse concevoir : trahir un compagnon intime, tout en le couvrant de baisers ; finalement le diable l'abandonnera au désespoir dans la présence de Dieu.

Moralement, tout était fini quand Judas sortit, et le Seigneur garde présent à l'esprit la portée de ce moment solennel. « Maintenant le fils de l'homme est glorifié », déclare-t-il. Il envisage quelles devaient être les pensées de Dieu quant à l'issue de la perfidie de Judas ; car devant lui s'élevait la croix, sacrifice unique dans l'histoire de l'éternité, et de laquelle dépendaient les bénédictions que Dieu allait répandre sur l'homme. La sainteté et l'amour se sont rencontrés et réconciliés à la croix — la sainteté qui juge le péché, l'amour qui sauve le pécheur. Dieu ayant été glorifié par son Fils, le glorifie en le faisant asseoir à sa droite. Pierre ne peut pas saisir la portée de ces paroles : « Seigneur, où vas-tu ? », dit-il ; Jésus lui répond : « Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard ». Il prévoyait le martyre de l'apôtre, et cela aurait dû suffire ; mais non, Pierre, toujours plein d'ardeur et sûr de soi, continue à interroger : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? » et, sans attendre la réponse, il insiste : « Je laisserai ma vie pour toi ». Pierre semble-t-il, aurait pu se contenter des paroles du Seigneur, mais, trop occupé de lui-même, bien que très attaché au Seigneur, il est trahi par sa ferveur naturelle ; car dans son assertion, Jésus ne put lire que l'énergie de la chair, et non la puissance de l'Esprit. La vanterie est facile, mais toujours triste. Le Seigneur le réprimande en lui annonçant sa chute. Quelle leçon pour nous !

10 Criblé comme le blé — Luc 22:31-34, 54-62

Quel contraste dans l'histoire de Pierre entre Luc 22 et Matt. 17 ! En Matt. 17, l'apôtre se trouvait sur la montagne, dans la présence de la gloire du Fils de l'homme ; toujours impulsif, il désirait rendre à son Maître tout l'honneur qui lui était dû. En Luc 22, nous assistons à une scène solennelle, qui comporte tout un enseignement pour nous, car nous aussi, une fois ou l'autre, nous pourrions être tentés de renier le Seigneur. Oublieux de ce qu'il avait vu sur la montagne, plein de lui-même, Simon est démasqué par Satan qui le fait trébucher.

L'Écriture ne nous dépeint pas seulement les côtés lumineux de ceux qui servirent le Seigneur fidèlement, mais elle nous montre aussi leurs faiblesses, afin que la grâce de Dieu soit plus éclatante encore à nos yeux, cette grâce qui retire les siens hors de l'abîme, dans lequel ils se laissent trop facilement embourber. Cette chute brisa la propre volonté de Pierre, et lui apprit non seulement ce qu'il était, lui, mais surtout ce qu'était son Maître.

La Pâque approchait, Jésus savait qu'il allait mourir ; six jours auparavant, Judas avait vendu son Maître pour trente pièces d'argent, peu de chose, le prix du plus petit esclave. Prenons garde à ne pas nous laisser entraîner comme Judas, qui préféra l'argent à Christ ; tous, même un enfant de Dieu, en nous éloignant de Christ, nous nous mettons à la merci du diable. Jusqu'à maintenant, le Seigneur avait toujours pris soin et protégé ses disciples ; désormais, ils devront se suffire à eux-mêmes (v. 35-38) ; à ceux qui viennent le prendre dans le jardin, il dit : « C'est ici votre heure, et le pouvoir des ténèbres » (v. 53).

« Simon, Simon », dit le Seigneur, « voici Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (v. 31-32). Simon reçoit un avertissement ; s'il y avait pris garde, la suite eût été bien différente. S'il avait été « paille », et non pas « blé », Satan n'aurait pas désiré le cribler ; il ne cherche pas à tenter un inconverti, qu'il dirige et gouverne entièrement selon sa volonté, mais il s'attaque toujours aux enfants de Dieu.

Cet épisode se retrouve dans la vie de tout croyant, il nous montre jusqu'où nous pouvons tomber si nous nous fions trop à nous-mêmes.

Jésus commence par avertir Simon ; puis il prie pour lui avant qu'il ne tombe, et ensuite il prend soin de lui. « Satan a demandé à vous avoir » est relié par la grâce à « j'ai prié pour toi ». Le Seigneur use de Satan pour briser la confiance en soi de Pierre, cause de sa chute, mais il ne l'autorise pas à aller plus loin. Le jour de la Pentecôte, Pierre, restauré et heureux dans l'amour de son Sauveur, put être le moyen de la conversion de trois mille personnes ; sans cette expérience amère, il n'aurait jamais été suffisamment brisé et humilié pour être employé au service du Seigneur.

À cet avertissement, Pierre répond : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (v. 33). Ces mots donnent le secret de sa chute : s'il n'avait pas été si sûr de lui-même, au lieu de dire : « Je suis prêt », il aurait prié : « Seigneur, garde-moi ; Seigneur, aide-moi, ne me laisse pas tomber sous le pouvoir de Satan ». S'il avait appris à ne pas se confier en lui-même, mais à s'appuyer sur son Maître, et à demeurer près de lui, il ne serait pas tombé.

Après le verset 34 se placent les chapitres 14, 15 et 16 de Jean, puis la merveilleuse prière du chapitre 17 ; Pierre dut certainement entendre ces paroles. Puis le Seigneur se rend au torrent du Cédron ; il prend avec lui ses trois disciples préférés, Pierre, Jacques et Jean, ceux qui avaient vu sa gloire sur la montagne, et assisté à la résurrection de la fille de Jaïrus ; et il se retire pour prier.

Quand il fut dans le jardin, nous lisons qu'« il commença à être attristé et fort angoissé. Alors il leur dit : Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. Et s'en allant un peu plus avant, il tomba sur sa face, priant » (Matt. 26:38, 39). Il revient vers ses disciples et les trouve dormant : le Maître prie, les serviteurs dorment ! Le Maître agonise devant Dieu, montrant la perfection de sa dépendance, dans un moment de tristesse incomparable, ses serviteurs dorment. Pierre dormait dans la présence de la gloire du Seigneur, il dort maintenant en présence de son accablement. Aussi pouvons-nous comprendre le reproche qui lui est adressé : « Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Marc 14:37, 38). Le Seigneur trouve ses disciples profondément endormis, au moment où il aurait pu espérer les voir veiller avec lui dans son angoisse, bien qu'ils ne pussent pas la partager ; il désirait avoir avec lui ceux qu'il aimait. Sur la croix sa plainte fut : « Tu as éloigné de moi amis et compagnons ; ceux de ma connaissance me sont des ténèbres » (Ps. 88:18). C'est bien tristement qu'il dit à Pierre : « Tu n'as pu veiller une heure », mais sa grâce ajoute : « La chair est faible ». Le Saint Esprit n'était pas encore venu sur eux pour les fortifier et les rendre capables de souffrir pour leur Maître dans n'importe quelle circonstance.

Le Seigneur s'éloigne et prie pour la troisième fois, quand apparaît Judas, le traître, avec un grand nombre d'hommes, porteurs de glaives et de bâtons. Pierre, de son épée, coupe l'oreille de Malchus, esclave du souverain sacrificateur ; le Seigneur opère là son dernier miracle en guérissant la blessure, au moment où cette foule l'entoure pour se saisir de lui. Ils lient Jésus et l'emmenent, et « tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent » (Matt. 26:56), quand même ils avaient tous promis de ne pas le renier, et Pierre venait d'affirmer : « Avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (v. 33). Quand le Seigneur priait, Pierre dormait ; ensuite il luttait avec son épée, quand il aurait dû rester tranquille ; et maintenant il abandonne son Maître qui, plus que jamais, aurait dû être entouré par les siens.

Ici, le récit donné par les quatre évangélistes offre de très légères divergences, que l'on peut facilement concilier moyennant quelques explications. Commençons par décrire sommairement la maison romaine, celle du moins qui appartenait à un haut dignitaire ou à un propriétaire fortuné.

Elle n'avait pas d'étages ni d'autre ouverture sur la rue que la porte avec une loge pour le gardien. Un couloir conduisait dans une cour intérieure à ciel ouvert, des deux côtés de laquelle se trouvaient les appartements privés. Au fond une vaste pièce servait de salle de réception ou même d'audience, si le maître des lieux était un grand personnage civil ou ecclésiastique. Du haut de son siège il voyait quiconque entraît depuis dehors, ou bien stationnait dans la cour. Ceci nous permet de comprendre que Jésus, quand il comparut devant le souverain sacrificateur, put, en se tournant, voir Pierre, assis avec les esclaves devant le feu (22:61).

Pierre et Jean accompagnèrent leur Maître quand les soldats l'emmenèrent depuis le jardin de Gethsémané, mais « Pierre suivait de loin » (v. 54). Jean, qui connaissait le souverain sacrificateur, fut admis sans autre dans le palais, mais revint en arrière pour prier la portière de laisser passer son compagnon, puis, sans doute, il rejoignit Jésus. Quant à Pierre, arrivé dans la cour, il y vit un feu, allumé par les gardes, car il faisait froid, et s'assit parmi eux, côte à côte avec les ennemis du Christ. Pierre renia le Seigneur trois fois dans l'ordre suivant :

10.1 Premier reniement

Lorsqu'il fut admis par la portière à pénétrer dans la cour ; Jean nous dit qu'elle fut la première à le défier (Jean 18:17) ; Matthieu (26:69-70) précise qu'elle vint à lui, lorsqu'il « était assis dehors, dans la cour » ; tandis que Marc (14:66-68) et Luc (22:54-57) situent le premier reniement au moment où il était assis devant le feu. J'explique la chose en admettant que la servante commença à parler à la porte, puis le suivit en parlant près du feu, où d'autres continuèrent.

10.2 Deuxième reniement

La seconde fois, ce fut pendant que Pierre se tenait près du feu et se chauffait, plusieurs vinrent près de lui pour l'interroger : « Ils lui dirent donc » (Jean 18:25). Matthieu (26:71-72) pousse à croire que, après le premier reniement, Pierre s'était éloigné du feu et était allé dans le vestibule où « une autre servante le vit » et dit : « Celui-ci aussi était avec Jésus le Nazaréen ». Marc dit (14:68-70) : « Il sortit dehors dans le vestibule », et la servante le vit et dit : « Celui-ci est de ces gens-là ». Luc nous informe simplement par ces mots : « Un autre le voyant » (v. 58). L'apôtre fut donc assailli de questions par plusieurs personnes, mais les réponses ne varient guère que dans leur forme, bien que Matthieu ajoute qu'il « nia avec serment » (26:72).

10.3 Troisième reniement

Quand au troisième reniement, Matthieu (26:73-75) indique que plusieurs, cette fois, s'acharnèrent sur le malheureux Simon, car son langage le faisait reconnaître. Marc (14:70) fait le même récit, et Luc (22:59-60) également, bien qu'il ne nomme qu'une personne. Jean (18:25-27) mentionne le grand nombre, mais ajoute que l'un des esclaves, parent de celui qui avait eu l'oreille coupée, reconnut Pierre.

Il semble donc bien que Pierre renia son Seigneur devant un certain nombre de témoins, dans deux cas au moins. Les esclaves, rassemblés dans la cour, le considéraient comme un sujet de raillerie, la plaisanterie était de leur goût. Ainsi, nous comprenons mieux la nature de la tentation qui fit tomber Pierre : rien de plus exaspérant que d'être bafoué par des esclaves qui, à leur grossièreté, mêlent le venin et la haine de leur propre maître contre Jésus. Le disciple avait à faire à forte partie, mais c'est surtout sa condition première qui occasionna sa chute.

En réalité, Simon, à cause de sa confiance en lui-même, était tombé avant d'être dans la cour du souverain sacrificateur. Le Saint Esprit nous a soigneusement rapporté ses paroles durant le dernier souper. Jésus avait averti ses disciples : « Vous serez tous scandalisés en moi » (Matt. 26:31) ; que répondit Pierre ? « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en

toi... Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point » (Matt. 26:33-35) ; et « Avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (Luc 22:33) ; et encore : « Je laisserai ma vie pour toi » (Jean 13:37). Il croyait certainement ce qu'il disait, car il n'était pas hypocrite ; mais sa sûreté ne lui fit pas prendre garde, et il s'éloigna de Christ. « Que celui qui croit être debout, prenne garde qu'il ne tombe » ; il ne songea pas à ces mots, et bien qu'averti, il ne pria pas d'être gardé de la tentation ; il dormait quand il aurait dû rassembler ses forces, et fut une proie facile pour l'ennemi au moment où il aurait dû humblement et courageusement confesser son Seigneur.

Quand, pour la troisième fois, il renie son Maître, le coq chante. Il avait déjà chanté une fois, et le disciple aurait dû se souvenir des paroles du Seigneur, mais il n'y prêta pas attention, et continua à le renier, même avec serment. Pourtant il aimait son Maître ; cette dernière fois, lorsqu'il entend le coq, il se souvient ; au même moment, Jésus se tourne et regarde Pierre, un regard dans lequel on pouvait lire tout son amour pour son serviteur, amour immuable, inchangé, qui dut poursuivre Simon durant les trois jours suivants, jusqu'à ce que, après la résurrection, il pût rencontrer le Seigneur.

« Pierre, étant sorti dehors, pleura amèrement » (v. 62). Il se repent lorsqu'il comprend sa folie et son péché dans la lumière de l'amour de son Seigneur. La repentance provoque le jugement du péché dans la lumière de l'amour et de la grâce ; le remords envisage le péché dans ses résultats. La repentance entraîne l'espérance, le remords, le désespoir ; la repentance ramène l'âme à Dieu, le remords l'enfonce toujours plus profondément dans le péché, entre les mains de Satan. Tels sont les deux caractères de Pierre et de Judas. Judas, qui ignorait ce qu'était la grâce, et plein de remords devant sa lâcheté, va se pendre ; Pierre, qui connaissait la grâce, comprit, alors mieux que jamais, combien le Seigneur l'aimait ; il sortit et pleura amèrement. Le dernier acte de Pierre fut de renier son Seigneur ; immédiatement après, son Maître mourut pour lui ; si Jésus n'avait pas été cloué sur la croix pour lui, Pierre n'aurait pas pu être restauré ni sauvé.

Le disciple dut être horriblement malheureux ce jour-là ; il sut plus tard que ceux qui lui avaient tenu compagnie frappèrent Jésus, se moquèrent de lui, l'envoyèrent ligoté d'un prêtre à un autre, et finalement l'amènèrent à Pilate. Ils réclamèrent son sang ; et Pilate, craignant César, dut céder à contre-cœur et le livra pour être mis à mort. L'Écriture ne nous renseigne pas sur les sentiments qui agitent Pierre pendant ce temps. Nous sommes certains d'une chose : du regard du Seigneur, et des paroles du Seigneur : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas ». Cela dut le reconforter, et l'empêcher de sombrer dans le désespoir, comme le fit Judas.

Conservons l'enseignement à tirer de ce récit ; marchons soigneusement avec prière, et demeurons bien près du Seigneur. Cela nous prouve une fois de plus que le trait de caractère qui distingue le disciple de Christ est propre à le faire tomber. Pierre était courageux et dévoué au Seigneur. Souvent la force réelle d'une chaîne se trouve dans le plus faible anneau ; ce que nous considérons comme notre véritable point fort est en réalité notre point faible, là où Satan nous attaquera. Moïse, l'homme le plus doux, se mit en colère pour une cause futile. Abraham, remarquable par sa foi, y manqua. Élie, un homme éminemment courageux, s'enfuit devant une femme. Job, connu pour sa patience, succomba. Jean, l'apôtre de l'amour, aurait voulu voir le feu du ciel tomber sur les Samaritains. Paul, l'apôtre du christianisme, retomba pour un temps dans le judaïsme. Un seul fut un parfait Serviteur, égal en toutes choses : dépendant, dévoué, saint, fidèle, tendre et tout amour.

Sans doute la place en vue qu'occupait Pierre au service du Seigneur présentait bien des dangers. L'ennemi l'avait remarqué, car il se plaît à provoquer et à faire trébucher les conducteurs parmi les serviteurs de Christ. La manière dont Satan attaqua le Seigneur lui-même doit nous rendre attentifs, mais assurés qu'il ne nous laissera jamais seuls. Le succès dans le travail pour le Seigneur n'est pas une sécurité, et si le Maître nous emploie à son service, le crible de Satan dépendra aussi de ce travail. Le seul chemin sûr est de se tenir aussi près que possible du Seigneur, et aussi loin que possible des faveurs du monde et de la chaleur du feu.

11 **Restauration et un nouveau mandat — Jean 20:21**

Aucune partie des Évangiles n'offre plus d'intérêt que les scènes de la résurrection. La mort du Seigneur Jésus constitue la base de toute bénédiction, mais sa résurrection prouve la victoire remportée sur la mort, sur Satan. Le témoignage de sa résurrection présente un cycle complet : on le vit pas moins de dix fois durant ces quelques jours qui précédèrent son enlèvement. Par une grâce toute spéciale, une des premières fois, il retrouve Pierre profondément repentant.

Ces premières rencontres nous font réaliser combien le Seigneur apprécie l'affection des siens, cette affection qui lui manqua durant sa carrière terrestre. Il le manifeste tout particulièrement dans le cas de Marie de Magdala, la première à laquelle il apparut ; puis ce fut le tour des femmes de Galilée, ses compagnes ; ensuite, Pierre, l'homme au cœur dévoué qui languissait de le voir, celui qui l'avait renié, mais que le Sauveur, dans sa grâce, cherchait toujours à restaurer.

Lui, le Seigneur de gloire, crucifié entre deux malfaiteurs, mourut en priant pour ses meurtriers, et expia leurs péchés. Des mains compatissantes l'ensevelirent dans un tombeau neuf, où il demeura toute la journée du sabbat. Le matin de la résurrection, Pierre et Jean, renseignés par Marie, coururent ensemble jusqu'au sépulcre ; Jean courut plus vite que son compagnon. On a allégué que Pierre était plus âgé, mais là n'est pas la raison : Simon avait renié son Sauveur ; une mauvaise conscience et un cœur malheureux influencent toujours la marche du chrétien et ralentissent ses pas.

Il semble que Marie de Magdala, en compagnie de ses amies, se soit rendue de très bonne heure au sépulcre. Le trouvant vide, elle courut à la ville afin d'annoncer cette nouvelle aux disciples, tandis que ses compagnes, moins brûlantes d'amour, restèrent sur place. Finalement elles pénétrèrent dans le tombeau ; elles y virent l'ange qui « leur dit : Ne vous épouvantez point ; vous cherchez Jésus le Nazaréen, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre : Il s'en va devant vous en Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit » (Marc 16:6-7). Obéissantes, elles partent, quand surviennent Pierre et Jean, suivis par Marie qui pleurait.

Le sépulcre était vide, l'ange avait roulé la pierre pour que nous regardions au dedans, car nous avons maintenant un Sauveur triomphant, victorieux de la mort. Jean, le premier, se contente de regarder, mais sans entrer ; Pierre — bien qu'un Juif considérât ce geste comme une souillure — pénètre à l'intérieur, tant était grand son désir de connaître la vérité. Tout avait été laissé parfaitement en ordre, aucune hâte ni précipitation : le suaire, qui entourait la tête de Jésus, était plié à part : « Il voit les linges là tout seuls ; et il s'en alla chez lui, s'étonnant de ce qui était arrivé » (Luc 24:12). Ni Pierre, ni Jean ne marquent le même attachement au Seigneur que Marie, qui avait été l'objet d'une délivrance toute spéciale : « De laquelle il avait chassé sept démons » (Marc 16:9) ; un amour très personnel la caractérisait. Les deux disciples, eux, « virent et crurent », puis « ils s'en retournèrent chez eux » (Jean 20:9, 10) ; ils constatent l'événement, mais leurs affections ne sont pas engagées ; simplement satisfaits de savoir Jésus ressuscité, ils s'en vont chez eux. Ils avaient une habitation où Jésus n'était pas ; Marie n'en possédait pas, sauf le lieu où elle avait vu son Sauveur pour la dernière fois. C'est pourquoi, quand les autres furent partis, « elle se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait » (v. 11). Elle ne pouvait pas se passer de son Sauveur ; c'est à elle qu'il se révèle en premier ; cette scène offre une beauté sans égale.

Pierre et Jean ont certainement cru à la résurrection, Marie reste aveuglée par son amour ; elle le croit mort encore, et l'aime d'autant plus qu'elle ne l'a pas, poussée par son affection plus que par son intelligence. Quand les anges l'abordent, elle leur tourne le dos et paraît totalement indifférente : Jésus seul occupait ses pensées. Lorsqu'il s'informe pourquoi elle pleure, elle s'imagine que c'est le jardinier et qu'il connaît l'objet de ses désirs ; elle lui dit : « Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai » (v.

15). Elle pense que chacun, comme elle, n'a d'autre préoccupation que le Seigneur, et elle parle de « lui » sans prononcer son nom. D'un mot : « Marie », Jésus se révèle ; la brebis, immédiatement, reconnaît la voix de son Maître, et répond : « Rabboni ! » (ce qui veut dire, maître) (v. 16). Le Seigneur jouissait de cet amour profond et sincère et l'appréciait.

Il vit probablement ensuite les compagnes de Marie, les femmes galiléennes, qui se rendaient à Jérusalem pour porter le message de l'ange aux disciples et à Pierre. Il se fait reconnaître par ces mots : « Je vous salue » ; elles « saisirent ses pieds et lui rendirent hommage. Alors Jésus leur dit : N'ayez point de peur ; allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée, et là ils me verront (Matt. 28:9, 10).

Pierre fut probablement le troisième à rencontrer le Seigneur ce même jour. Autant était grande son ardeur à le voir, autant était profond son désir de mettre toutes choses en ordre après sa faute. Si quelque doute subsistait dans son esprit quant à la résurrection, il fut rapidement dissipé par le message du « jeune homme » aux femmes de Galilée. Seul le Seigneur qui connaissait le chagrin de son disciple pouvait avoir inspiré ces paroles : « Allez, dites à ses disciples et à Pierre : Il s'en va devant vous en Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit » (Marc 16:7).

Luc 24 nous rapporte que deux d'entre eux se rendaient à Emmaüs, et « Jésus lui-même, s'étant approché, se mit à marcher avec eux » (v. 15). Arrivés à destination, ils le contraignirent d'entrer, et Jésus se fit connaître dans la fraction du pain. Le jour baissait, ils estimaient l'heure trop tardive pour que leur compagnon poursuivît son chemin ; mais maintenant, il n'était plus trop tard pour retourner tout de suite à Jérusalem annoncer aux autres disciples la nouvelle merveilleuse. « Ils trouvèrent assemblés les onze et ceux qui étaient avec eux » (v. 33) ; ils se réjouirent tous ensemble, car ils eurent confirmation de l'événement : « Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon ». Nous ignorons tout de cette entrevue entre le Seigneur et Simon ; Dieu a jeté un voile là-dessus ; mais nous pouvons être certains d'une chose, c'est que Pierre fut complètement restauré.

Nous en lisons le résultat en Jean 21 : les sept disciples étaient allés pêcher au lieu d'attendre simplement Jésus comme il le leur avait fait dire. La nuit se passe en essais infructueux, et le matin, Jésus se trouve là sur le rivage. Sitôt que Pierre le reconnaît, il se précipite, il ne peut pas même attendre que le bateau ait abordé, et se jette à l'eau pour arriver plus vite auprès du Seigneur ; s'il n'avait pas été pleinement restauré, il n'aurait pas éprouvé pareille hâte. Luc 24:34 mentionne ce qu'on peut appeler sa restauration privée, Jean 21, sa restauration publique ; pour obtenir une restauration publique, si privilégiée soit-elle, nous devons avoir auparavant une restauration privée. La communion et l'intimité avec le Seigneur sont de toute importance, rien ne peut les remplacer. L'intercession de Christ, disant à Pierre : « J'ai prié pour toi », obtient ici sa complète efficacité, une profonde contrition après la faute, puis la confession, suivie d'un plein pardon et de la restauration. L'intercession fut la cause de la restauration, comme le regard du Seigneur fut le moyen de produire l'état moral qui y conduisit. Le Seigneur a deux entrevues excessivement intéressantes avec ses disciples, Pierre y assiste, mais aucune mention n'est faite de ce qui se passa entre le Maître et son serviteur (Jean 20:19, 26). Les soins du Seigneur désirent donner, en présence de tous, l'assurance du pardon et de la confiance retrouvée, sans laisser tomber la faute dans l'oubli.

Comme nous l'avons remarqué, le Seigneur avait invité ses disciples à se rendre en Galilée avec l'assurance de le voir là. Ils vont donc à la mer de Tibériade ; Jésus les fait attendre, évidemment avec la pensée de les éprouver. Au souvenir de leurs intérêts d'autrefois, d'associations et d'occupations anciennes, peuvent-ils, pouvons-nous attendre uniquement et simplement la venue du Seigneur ? Pourtant, telle devrait être maintenant notre position comme alors, celle des disciples. La Galilée, l'endroit méprisé, représente pour nous le monde religieux. L'épreuve semble avoir été trop grande pour eux ; aussi, quand l'impulsif et toujours actif Simon Pierre leur dit : « Je vais pêcher », ils ne furent pas longs à répondre : « Nous allons avec toi » (v. 3). Quoi de plus naturel ! mais ce n'était pas le but pour lequel le Seigneur les avait envoyés. Comme il est facile, si nos cœurs ne sont pas occupés exclusivement de Christ, de renouer des relations mondaines, de ranimer des intérêts, de retomber dans des habitudes auxquelles nous sommes censés avoir échappé en venant à Jésus !

« Simon Pierre, et Thomas, appelé Didyme, et Nathanaël de Cana de Galilée, et les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples étaient ensemble. Simon Pierre leur dit : Je m'en vais pêcher. Ils lui disent : Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent, et montèrent dans la nacelle : et cette nuit-là ils ne prirent rien » (v. 2, 3). Ils n'attrapaient rien, mais pas par une pure coïncidence : si nous sommes dans un faux chemin, nous ne réussirons pas. Notre Dieu et Père a l'œil sur nous, sa main puissante se fera sentir, même si nous ne nous en apercevons pas sur le moment. La sombre nuit passe ; au matin, quelqu'un se tient sur le rivage qui leur dit : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? Ils lui répondirent : Non. Et il leur dit : Jetez le filet au côté droit de la nacelle, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le tirer, à cause de la multitude des poissons » (v. 5, 6). Ces hommes avaient fait déjà au même endroit une expérience semblable : ils avaient travaillé toute la nuit, et n'avaient rien pris ; puis Jésus était venu à eux ; sur son commandement, ils avaient lâché le filet, et avaient pris une telle quantité de poissons que le filet se rompait. Ce souvenir fit dire à Jean : « C'est le Seigneur » ; l'effet produit est immédiat, et Pierre « ceignit sa robe de dessus... et se jeta dans la mer » (v. 7). Dans sa hâte de s'approcher du Seigneur aussi rapidement que possible, il nage jusqu'au rivage ; s'il n'avait pas été restauré, il serait venu avec les autres disciples « dans la petite nacelle traînant le filet ».

Sur le rivage, les disciples « voient là de la braise, et du poisson mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. Simon Pierre monta, et tira le filet à terre, plein de cent cinquante-trois gros poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet n'avait pas été déchiré. Jésus leur dit : Venez, dînez. Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur. Jésus vient et prend le pain, et le leur donne, et de même le poisson. Ce fut la troisième fois déjà que Jésus fut manifesté aux disciples, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts » (v. 9-14).

Cette « troisième fois » se rapporte aux disciples formant un tout ; car, individuellement, c'était la septième fois que Jésus se manifestait. Pour Jean, c'était la troisième : la première fois, le jour de la résurrection ; la seconde, une semaine après, quand Thomas était présent. Ces deux occasions représentent en type, la première : l'Église ; la seconde, le résidu juif qui croit lorsqu'il voit le Seigneur. La scène de Jean 21 introduit les Gentils. Le fait de jeter le filet, de retirer une grosse quantité de poissons sans que le filet ne se rompe, est une faible image de ce que sera le règne millénaire. En Luc 5 le filet se rompait, et les nacelles enfonçaient ; mais ce n'est pas le cas ici, et l'Esprit Saint note bien la différence. L'œuvre millénaire de Christ est parfaite. Ici la scène se place après la résurrection — ce qui fait qu'elle ne repose pas sur la responsabilité de l'homme — et le filet ne se rompt pas ; la présence du Seigneur modifie entièrement la situation. Quand les disciples apportent quelques-uns des poissons qu'ils venaient de prendre, ils voient que le Seigneur en avait déjà. Ainsi en sera-t-il à la fin : avant de se manifester, Christ aura préparé un résidu pour lui-même sur la terre, et après son apparition, il rassemblera, d'entre les nations, une multitude que personne ne pourra dénombrer.

Suit la restauration publique de Pierre. « Venez, dînez », dit le Seigneur ; mais pas un mot à Pierre de la faute commise. Ses frères le regardaient peut-être d'un œil méfiant ; mais, pour le Seigneur, lorsqu'une volonté a été brisée, il a pleine confiance en son enfant ; il en donnera la preuve dans la suite de l'histoire de Pierre. Il ne reproche pas à Simon sa faute, ni son manque de fidélité, il juge la source du mal, la confiance en soi. Il sonde le cœur, si bien que le disciple est contraint de se replier sur l'omniscience du Seigneur : lui, qui prétendait avoir plus d'affection pour son Maître que ses compagnons, doit reconnaître que ce n'était pas le cas. La question du Seigneur répétée trois fois — chaque fois un peu différente — le met à l'épreuve. Ce n'est que la troisième fois que Pierre enfin

répond : « Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Jésus persévère jusqu'à ce que son cœur et sa conscience soient véritablement mis à découvert ; alors seulement les sources de la confiance en soi sont taries, et le cœur, prêt à se confier entièrement en celui qui n'attend que ce moment pour révéler sa grâce immuable.

Après le repas, Jésus dit : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » (v. 15), indiquant par là les autres disciples, car Pierre avait dit : « Si tous étaient scandalisés en toi, je ne le serai point ». Le mot que le Seigneur emploie ici pour « aimer » implique l'amour en général. Pierre répond : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Le terme de Pierre signifie l'attachement spécial à une personne. Le Seigneur lui confie une charge : « Pais mes agneaux », et poursuit : « M'aimes-tu ? » (v. 16), sans autre comparaison. Pierre répond de nouveau : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime », en usant du même terme que la première fois. Le Seigneur ajoute : « Pais mes brebis ». Enfin, quand, pour la troisième fois, le Seigneur demande : « M'aimes-tu ? » (v. 17), il emploie le même mot que Pierre, comme s'il disait : « As-tu une affection spéciale pour moi ? »

Pierre l'avait renié trois fois, et trois fois le Seigneur lui demande : « M'aimes-tu ? » Simon enfin brisé et humilié peut répondre : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (v. 17), ce qui a l'air de vouloir dire : « Tu peux voir dans mon cœur ; tu sais si je t'aime ou pas ; même si tous en doutent, tu sais tout, tu sais que je t'aime ». Cette fois, c'est assez ; les sources de la confiance en soi et de sa propre estime ont été touchées ; le Seigneur peut maintenant le restaurer, et l'élever à une place de confiance. Par ces mots : « Pais mes brebis », le Seigneur semble exprimer : « J'ai confiance en toi, Pierre, je m'en vais, mais je remets à tes soins ceux que j'aime le mieux, mes agneaux et mes brebis, afin que tu prennes soin d'eux tous ». C'était la grâce parfaite ; avant que le disciple n'en sentît le besoin et qu'il ne commît une faute, cette grâce avait prié pour lui, maintenant elle brille en exprimant toute la confiance placée en Pierre. Bien des gens pourraient estimer le pardon la meilleure des choses, de même que le fait d'être admis de nouveau parmi les apôtres ; mais la grâce dissipe tout, elle confie aux soins du disciple ce qui a le plus de prix à son cœur. La grâce crée la confiance en proportion de la confiance dont elle use envers nous et en nous. Comment Pierre a satisfait cette charge, la suite de sa vie l'a prouvé ; un ami ne pouvait lui donner une plus grande preuve de confiance qu'en laissant à ses soins ceux que son cœur aime le mieux. Jésus était sur le point de s'en aller, ses brebis lui étaient particulièrement chères ; Pierre fut celui que, dans sa grâce, Christ choisit pour lui remettre son troupeau.

Il importe de saisir la nature de ce nouveau mandat. Les agneaux et les brebis semblent indiquer plus spécialement les croyants juifs. Les liens, qui existaient entre Christ et Pierre sur la terre, avaient préparé l'apôtre à cette charge. Il nourrit les agneaux lorsque, dans les Actes, il leur parle de Jésus, comme étant le Messie ; les brebis — donc les croyants plus avancés — il les guide dans le chemin de la vérité, et leur donne leur nourriture par le moyen de ses épîtres. Pierre est l'apôtre de la circoncision ; la terre présentait la scène de son ministère, les promesses son objet, tout en montrant à chacun individuellement le chemin du ciel. Ce témoignage devait être rejeté par la nation et se terminer à la mort de ce serviteur ; Jean, par son ministère et ses écrits, nous instruit des événements futurs, du retour du Seigneur.

La grâce de Jésus ne s'arrête pas là. Certes Simon ressentait encore la tristesse d'avoir manqué l'occasion de confesser son Maître à un moment critique, il l'avait renié croyant sauver sa vie. Aussi quel immense réconfort dut-il éprouver lorsque le Seigneur lui dit : « En vérité, en vérité, je te dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas. Or il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu. Et quand il eut dit cela, il lui dit : Suis-moi » (v. 18, 19). À cause de sa propre volonté, il était tombé, et n'avait pas su suivre le Seigneur, maintenant il sera admis à le faire par la volonté de Dieu. Cette grâce ne nous est pas toujours accordée, car ce que nous perdons par manque de foi ou de fidélité ne nous est pas toujours rendu. Aller en prison et à la mort pour l'amour de Christ, c'est ce qu'il avait offert en comptant sur sa propre force, et en quoi il manqua totalement ; maintenant il pourra le réaliser par la grâce et la volonté de Dieu. L'effet réel de la grâce est de nous apprendre que nous n'avons aucune force en nous. Pierre l'a compris ; il sent son insuffisance, il devient dépendant de la grâce de Christ, et pourra accomplir ce dont il se croyait capable quand Jésus lui disait le contraire. À ce moment-là sa force n'était que faiblesse devant le pouvoir de l'ennemi ; dans un temps à venir la grâce de Dieu le fortifiera pour souffrir et mourir pour le nom de Jésus. Même s'il s'agit de se soumettre à d'autres et que ce ne soit pas une question de sa propre volonté, la grâce de Dieu le soutiendra dans sa fidélité jusqu'à la mort. Quand nous n'avons ni force ni volonté, nous sommes dans l'état qui permet à Dieu de nous élever et de nous admettre à le suivre pour faire ce qui lui plaît.

Mais Pierre reste Pierre jusqu'à la fin ; nous le retrouvons tel que nous le connaissons : « Pierre, se retournant, voit suivre le disciple que Jésus aimait... Pierre, le voyant, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci, — que lui arrivera-t-il ? » (v. 20, 21). Jean, sans doute, est mentionné ici, il avait entendu l'appel adressé à Pierre et avait suivi Jésus. La réponse du Seigneur est énigmatique, mais instructive : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi ». Il suffit de connaître notre propre sentier, nous n'avons pas à nous informer de celui de notre prochain ; c'est comme si le Seigneur disait : « Laisse ton frère, Pierre, et suis-moi. Garde les yeux fixés sur moi, pas sur ton frère ». On a peine à concevoir comment Pierre pût poser pareille question ; il reste le même homme impulsif, qui se laisse gagner par son ardeur et son affection pour Jean.

Dans sa réponse : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne », Jésus ne voulait pas dire, ainsi qu'en ont conclu les disciples, que Jean ne mourrait pas ; mais que, dans son ministère, Jean aurait à prévoir des événements futurs, qui s'étendraient jusqu'à la fin, jusqu'au retour de Christ pour juger la terre.

L'assemblée, l'Église, est formellement reconnue dans les Actes, comme prenant la place de la maison de l'Éternel à Jérusalem. La destruction de Jérusalem a terminé l'histoire de l'assemblée comme centre sur la terre, et a mis fin aussi au système juif en rapport avec la loi et les promesses. C'est là que se clôt le ministère de Pierre ; ce qui reste, est l'assemblée dans les cieux, sujet que Paul développera, ainsi que les conseils de Dieu en Christ et son œuvre qui nous introduit dans la gloire. Jean traite dans son Évangile et dans ses épîtres de la personne du Fils de Dieu, de la vie éternelle descendue du ciel, et, dans l'Apocalypse, du gouvernement et du jugement de Dieu au moment où le Seigneur sera manifesté. Il vivra plus longtemps que Paul, et il a relié le jugement de l'Assemblée comme témoin responsable sur la terre (voir Apoc. 2:3) avec le jugement du monde, quand Dieu, dans son gouvernement, renouera ses relations avec le monde et y renverra son Fils, rejeté maintenant.

Le « jusqu'à ce que je vienne » n'est pas la venue du Seigneur pour chercher l'Église — l'enlèvement des saints — mais sa manifestation publique, son apparition sur la terre en gloire ; Jean, qui vécut jusqu'à la clôture de tout ce que le Seigneur jugea bon d'introduire en rapport avec Jérusalem, continue par son ministère jusqu'à la manifestation de Christ au monde. Il devint très vieux et servit le Seigneur ; son dernier écrit — l'Apocalypse — emporte notre esprit jusqu'au retour du Fils de l'homme en gloire. C'est dans ce sens qu'il accomplit les paroles du Seigneur.

Il n'en reste pas moins que les derniers mots du Seigneur à Pierre sont très nets : « Toi, suis-moi ». Que nos cœurs y prennent garde, et soient heureux de le servir entièrement, sans réticence, jusqu'à son retour !

12 La Pentecôte et sa première prédication — Actes 1:2

Nous avons laissé notre apôtre, à la fin de l'évangile selon Jean, sur les bords de la mer de Galilée, heureux d'être restauré et de pouvoir jouir de la présence de son Maître ; nous avons vu ce qui faisait de lui un serviteur. L'Esprit de Dieu, dans ces premiers chapitres des Actes, nous montre ce même serviteur accomplissant un travail merveilleux.

Pierre, dans la cour du souverain sacrificateur, et Pierre, le jour de la Pentecôte, sont deux hommes bien différents : dans le premier cas, il reniait son Sauveur parce qu'il était plein de lui-même ; dans le second, il est « rempli de l'Esprit de Dieu ».

Ceci nous enseigne que Dieu humilie l'homme plein de lui-même, tandis que l'homme, plein de l'Esprit Saint, peut être utilisé à la gloire de Dieu. Lorsqu'il l'avait appelé à le suivre, le Seigneur avait ajouté : « Désormais tu prendras des hommes ». Nous n'en entendons plus parler jusqu'au chapitre 2 des Actes, mais quelle prise ! trois mille hommes en un jour !

L'auteur des Actes des Apôtres est le même que celui de l'évangile selon Luc — « le médecin bien-aimé » ; en somme, les Actes sont comme un appendice à l'Évangile et adressés à la même personne, l'excellent Théophile. Au dernier chapitre de l'évangile selon Luc, les disciples étaient retournés à Jérusalem ; après sa résurrection, le Seigneur les entretient encore : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies » (Luc 24:44) ; il s'agit donc de la révélation de Dieu dans toutes les Écritures de l'Ancien Testament. C'est comme si le Seigneur apposait son sceau sur l'Ancien Testament, du commencement à la fin ; si quelqu'un ne les accepte pas entièrement, il ne peut jouir de la compagnie de Christ. Puis nous lisons : « Il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les écritures » (v. 45). Avant d'envoyer l'Esprit Saint, le Seigneur expliqua lui-même les Écritures ; cela contribua certainement à rendre Pierre capable de faire la même chose à la fin du chapitre 1 des Actes.

« Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrît » (v. 46). L'amour exigeait qu'il mourût, afin que l'homme pût se tenir en la présence de Dieu ; il n'existe qu'une porte pour entrer au ciel, la porte de la mort du Fils de Dieu. Comme conséquence de cette mort et de cette résurrection, il fallait que « la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem » (v. 47). Commencez, dit le Seigneur, par l'endroit le plus coupable, le lieu où ils ne m'ont pas voulu, où ils ont craché contre moi et où j'ai été mis à mort ; commencez par là, et ensuite allez vers toutes les nations. Il les conduisit à Béthanie, et « levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel » (v. 50, 51). Ses mains levées pour bénir, il ne les a pas abaissées depuis lors. En Exode 17, où il est question d'un conflit entre Israël et Amalek, si Moïse élevait ses mains, Israël prévalait ; mais si Moïse les laissait tomber, Amalek triomphait, si bien que Aaron et Hur durent soutenir les mains de Moïse. Mais, pour le Seigneur, personne n'a besoin de soutenir ses mains ; elles sont toujours prêtes à bénir ; c'est sa joie et son bonheur.

Luc, au début de son évangile, commence par : « Très excellent Théophile », tandis que, dans les Actes, il dit simplement : « Ô Théophile ». Théophile attachait alors beaucoup moins d'importance à ses titres honorifiques qu'au moment où Luc écrivait son évangile. La connaissance d'un Sauveur rejeté change entièrement, pour le chrétien, la valeur des choses terrestres, si justes soient-elles.

À la fin de l'Évangile, nous voyons le Seigneur élevé au ciel ; Luc reprend ce même récit dans le chapitre 1 des Actes avec plus de détails. Après sa résurrection et avant son ascension, le Seigneur a été « vu par eux durant quarante jours, et parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu » (Actes 1:3). Tout ce qu'il fait et dit pendant cette période, il le fait « par l'Esprit Saint ». Nous avons ici une image de ce que sera le croyant dans l'état éternel, rempli de l'Esprit Saint, et agissant entièrement par lui, tel que nous devrions être déjà maintenant : « morts au péché, mais... vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11). Le Seigneur a été vu dix fois après la résurrection ; cinq fois le premier jour de la semaine, cinq fois après, et cela pendant quarante jours. Pourquoi quarante ? C'est le nombre complet de l'épreuve et du témoignage, c'est le parfait témoignage quant à la résurrection.

Puis « il leur commanda de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi » (voir Jean 14-16), et il ajoute : « Vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre » (v. 4, 8). Il spécifie d'une façon admirable jusqu'où ses disciples devront aller. Le fait est que maintenant la croix a porté ses fruits, autant du côté de Dieu que du côté de l'homme ; toutes les barrières sont tombées ; le salut, comme un fleuve lumineux, peut se déverser jusqu'aux confins de la terre ; il débuta à l'endroit le plus coupable, s'étendit toujours plus, pour nous atteindre nous, les Gentils.

Du mont des Oliviers, les apôtres retournent à Jérusalem et se réunissent dans une chambre haute ; ils procèdent de nouveau au rappel de leurs noms, Pierre encore une fois en tête de liste. Que font-ils pendant qu'ils doivent attendre ? Ils prient. Pour obtenir une réelle bénédiction, que ce soit dans l'Église ou parmi les inconvertis, nous devons être dans une condition morale qui y conduit ; le cœur doit être continuellement occupé par la prière, si nos vies veulent témoigner pour Dieu.

Pierre se lève et dit : « Il fallait que fût accomplie cette écriture » (v. 16), et cite des passages des Psaumes 69 et 109. Il s'appuie sur ces versets pour expliquer qu'un autre doit remplacer Judas « afin qu'il reçoive en partage ce service et cet apostolat, duquel Judas est déchu pour s'en aller en son propre lieu » (v. 25). Il faut le choisir « d'entre les hommes qui se sont rassemblés avec nous pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entrait et sortait au milieu de nous » (v. 21). Remarquons l'intimité de Jésus avec les siens : « il entrait et sortait au milieu de nous ». Deux hommes sont choisis ; ils prient pour savoir sur lequel des deux doit tomber le sort, selon la coutume juive, choix qui sera approuvé de Dieu, puisqu'il sera fait selon sa Parole.

Le chapitre 2 nous relate le récit de la Pentecôte, c'est-à-dire la venue du Saint Esprit sur la terre, qui vient habiter individuellement dans chaque croyant, mais aussi collectivement dans l'assemblée. C'est le noyau du christianisme. Par la mort du Seigneur Jésus, le chemin a été ouvert pour nous ramener à Dieu ; le péché mis de côté, le tombeau ouvert, la mort annulée, le Seigneur Jésus est maintenant élevé à la droite de Dieu. Comme homme, il reçut le Saint Esprit ; le chemin ainsi préparé, le Saint Esprit descendit sur la terre pour prendre la place de Jésus et produire la vie de Jésus dans ses disciples. « Il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu ; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint » (v. 2-4). « La maison fut remplie » et « ils furent tous remplis », l'Esprit Saint habite donc en chacun d'eux personnellement, mais aussi en eux tous collectivement, vérité de toute importance. « Les langues divisées » indiquent clairement que le témoignage n'est plus restreint aux Juifs seulement, mais comme devant aller jusqu'au bout de la terre. Les langues sont « comme de feu », car le témoignage doit juger et consumer tout ce qui s'oppose à Dieu (le feu est toujours le symbole du jugement), briser l'homme et son orgueil. Au début du chapitre, les langues de feu se posent sur ces hommes réunis ; à la fin, la même œuvre se produit dans les trois mille, atteints dans leur cœur, et qui se courbent devant le Seigneur en confessant leurs péchés.

« Ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer » (v. 4). Le contraste avec Genèse 11 est manifeste ; Dieu autrefois amena la confusion parmi les langues des hommes à cause de leur orgueil. Ici, à cause de la parfaite obéissance à l'homme humble, Jésus, qui, en toutes circonstances, glorifia Dieu, nous avons le renversement de Babel. Les apôtres, dans la puissance de l'Esprit Saint, peuvent parler diverses sortes de langues qu'ils n'avaient jamais apprises, de sorte que les gens de plusieurs nations différentes, venus de la ville, entendent parler de Jésus ; Dieu rassemblait

les âmes par ce moyen pour qu'elles entendent parler de son Fils. Ceux qui écoutent s'étonnent, d'autres s'enquière : « Que veut dire ceci ? » d'autres se moquent. N'oublions pas que si quelqu'un se moque au jour de la grâce, Dieu agira de même envers lui au jour de la calamité (voir Prov. 1:20-33).

Pierre commence son discours : « Hommes juifs, et vous tous qui habitez Jérusalem, sachez ceci, et prêtez l'oreille à mes paroles » (v. 14). Il parle avec courage, dans le sentiment de l'amour de son Maître, de sa grâce et de son pardon, si bien qu'il peut maintenant se tenir debout, face au monde, pour son Maître bien-aimé. Il continue : « Ceux-ci ne sont pas ivres, comme vous pensez, car c'est la troisième heure du jour ; mais c'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël » (v. 15, 16). Le diable invente n'importe quelle raison pour se débarrasser du témoignage de Dieu ; en cette occasion, il montre toute sa folie, car la coutume, parmi les Juifs, ne permettait pas de rompre le jeûne avant le sacrifice du matin ; ils n'avaient donc pas mangé et ne pouvaient pas être ivres. Pierre semble considérer cette circonstance comme un premier accomplissement de la prophétie ; il se réfère à Joël, plutôt qu'il ne le cite textuellement. Ce passage (Joël 2:28-32) se rapporte à un temps futur, quand les Juifs —peuple restauré— seront de retour en Palestine, avant la venue du Messie en jugement.

« Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous-mêmes vous le savez » (v. 22). L'apôtre appelle l'attention sur la vie merveilleuse de son Maître, sur ce qu'il a fait, sur les bénédictions qu'il a répandues sur tous ; puis il impute leur faute à ses auditeurs : « Lui, vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques » (v. 23). Ils sont coupables d'avoir mis à mort leur Messie et d'avoir refusé le Fils de Dieu ; sept semaines auparavant, ils avaient préféré Barabbas, un voleur et un meurtrier ; ils avaient crié : « Ôte ! ôte ! crucifie-le ! » quand même Pilate, le gouverneur romain, avait déclaré le Seigneur innocent. Mais l'homme que le monde repoussait, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite. Pierre peut leur rappeler qu'ils l'ont crucifié, qu'ils ont tiré au sort ses vêtements, qu'ils se sont détournés lorsqu'ils l'ont vu mort ; ils ont pu sceller sa tombe ; lorsqu'ils l'ont trouvée vide, ils ont acheté le silence des veilleurs, et laissé croire que les disciples avaient volé le corps pendant leur sommeil. Sept semaines durant, on a pu ajouter foi à ces mensonges ; maintenant Dieu envoie son apôtre pour proclamer que son Fils est vivant, que la mort ne pouvait pas le retenir, qu'il l'a annulée en sortant du tombeau.

Puis Pierre cite le Psaume 16, et montre que David ne pouvait pas parler de lui-même, lorsqu'il disait : « Tu ne laisseras pas mon âme en hadès, et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption » (v. 27), car David a vu la corruption, mais pas le Seigneur. La mort n'avait aucun pouvoir sur lui, il l'a vaincue. Cet homme qui mourut pour nos péchés, Dieu l'a ressuscité, ce dont, dit Pierre, « nous sommes tous témoins » (v. 32).

« Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez. Car David n'est pas monté dans les cieux ; mais lui-même dit : « Le Seigneur a dit à mon seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds ». « Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (v. 33-36). L'œuvre de la rédemption est accomplie, le pouvoir du diable est vaincu, l'Esprit Saint est descendu pour nous faire comprendre que le Seigneur est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds ; en attendant il rassemble ses amis.

Un désaccord existe entre Dieu et la maison d'Israël. Ils ont mis le Seigneur dans le tombeau, Dieu l'a élevé sur un trône dans la gloire. En faisant cette révélation, Pierre ouvre la porte du royaume du ciel. Il avait reçu la mission d'ouvrir la battant de la porte aux Juifs, quel en fut le résultat ? « Ils eurent le cœur saisi de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Que ferons-nous, frères ? » (v. 37). Leur cœur est touché, ils comprennent leur erreur, et Pierre peut leur répondre : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés » (v. 38) ; c'est-à-dire : jugez-vous, confessez vos péchés, humiliez-vous et « vous recevrez le don du Saint Esprit ». Si vous possédez le même Seigneur que moi, vous recevrez tout ce que je reçois. « À vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui » (v. 39). Il fait mention des Gentils ; Dieu, souverain dans sa grâce, nous a tous appelés, nous « qui étions loin ».

« Sauvez-vous de cette génération perverse » (v. 40) : en venant à Jésus, le Sauveur, et en vous éloignant de ce monde qui est sous le jugement, vous serez sauvés.

Ce discours plein de feu et de courage, fut abondamment béni, puisque : « ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés ; et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes » (v. 41).

Le contraste entre le règne de la loi et celui de la grâce se présente à nous ici. Le jour où Moïse apporta la loi gravée sur les tables de pierre, trois mille hommes moururent par l'épée des fils de Lévi ; trois mille hommes, transgresseurs de la loi, furent brusquement jetés, maudits, dans l'éternité (Ex. 32:28). Le jour où le Saint Esprit fut envoyé pour rendre témoignage au Sauveur, trois mille personnes furent amenées à ce même Sauveur, bénies et sauvées par lui ; trois mille personnes se tournèrent courageusement vers le Seigneur, après s'être jugées, crurent à la vérité, reçurent le pardon de leurs péchés et l'Esprit Saint comme sceau de leur foi.

« Ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières » (v. 42). Au début du christianisme, la réunion de prière et la réunion pour la fraction du pain ne faisaient qu'une. Ils étaient si heureux dans l'amour du Seigneur qu'ils se réunissaient chaque jour ; aussi leur témoignage extérieur était-il magnifique, ils « louaient Dieu, ayant la faveur de tout le peuple » (v. 47).

Tel fut le résultat de l'usage que fit Pierre de « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu » et « des clefs du royaume des cieux ».

13 **Le boiteux — Actes 3 ; 4:1-22**

Au chapitre 3, Dieu rassemble le peuple pour la seconde fois afin de rendre témoignage à son Fils ; au chapitre 2, il l'avait fait pour le don du Saint Esprit et le don miraculeux des langues.

Pierre et Jean, amis intimes, particulièrement unis tout au long des récits évangéliques, montent ensemble au temple, à la neuvième heure, pour aller prier. Autrefois, ils étaient compagnons de travail, ils avaient péché ensemble dans la mer de Galilée, maintenant ils sont associés pour une œuvre nouvelle, pour prendre des hommes.

Les deux apôtres se complétaient : ce qui manquait à l'un, l'autre le possédait ; Jean était aussi calme que son compagnon était impulsif ; homme tranquille, paisible, méditatif, aux affections profondes, il faisait bien le pendant de Marie de Béthanie, tandis que Pierre était celui de Marthe. Il est vrai que Jésus avait surnommé Jean et son frère Jacques « Boanergès, ce qui est : fils de tonnerre » (Marc 3:17) ; nous connaissons Pierre avec son caractère emporté, qui l'entraînait sans arrêt et balayait tout devant lui. Jean représentait néanmoins la plus grande force morale, car la vraie force est toujours paisible. Les deux amis étaient très dévoués l'un à l'autre, aussi bien qu'à leur Maître, et jamais nous n'entendons parler de querelles entre eux ; leur amitié était fondée sur une base sainte et permanente. Il serait bon que nous en fassions de même pour toutes nos amitiés : pour accomplir un travail fécond pour le Seigneur, il importe d'avoir un compagnon bien choisi, sincère, comme Jean pour Pierre, Timothée ou Éphaphrodite pour Paul (voir Phil. 2:22 ; 4:3).

Pierre et Jean s'en allaient donc ensemble pour prier. Remarquons combien souvent les premiers croyants sont en prière dans les Actes. Au chapitre 1, les disciples « persévéraient d'un commun accord dans la prière » ; puis ils prient pour le choix d'un nouveau

compagnon de travail. Au chapitre 2, ils « persévéraient dans les prières ». Ici, Pierre et Jean se rendent ensemble au temple à l'heure de la prière ; au chapitre 4, ils prient « remplis du Saint Esprit » (v. 31). (Voir encore 6:4, 6 ; 7:60 ; 8:15, 22 ; 9:11, 40 ; 10:2, 9, 30, 31 ; 11:5 ; 12:5 ; 13:3 ; 14:23 ; 16:13, 25 ; 20:36 ; 22:17). Dans la prière réside le secret de leur puissance : ils dépendaient de Dieu, ils regardaient à lui pour leur travail et l'accomplissaient avec une grande bénédiction.

« On portait un homme qui était boiteux dès le ventre de sa mère, lequel on mettait tous les jours à la porte du temple, appelée la Belle, pour demander l'aumône à ceux qui entraient dans le temple : cet homme, voyant Pierre et Jean qui allaient entrer dans le temple, leur demanda l'aumône » (v. 2, 3). Au chapitre suivant, nous apprenons qu'il avait quarante ans ; quarante, dans l'Écriture, nous l'avons vu, est le nombre de l'épreuve parfaite. Ce n'était plus un enfant, et il était bien connu. Dieu prend soin que personne ne puisse contester la guérison et le miracle qui allait être opéré. Le voici donc en contact avec la puissance du nom de Jésus ; il est le type du pécheur qui ne possède rien tant qu'il n'a pas trouvé Christ. « Pierre, ayant, avec Jean, arrêté ses yeux sur lui, dit : Regardez-nous. Et il les regardait attentivement, s'attendant à recevoir quelque chose d'eux » (v. 4, 5), sans prévoir ce que cela serait, il escomptait évidemment de l'argent. Mais le Seigneur lui donne une autre réponse : « Pierre dit : Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche » (v. 6). Le mendiant n'a pas le temps d'être déprimé quand l'apôtre avoue n'avoir aucun argent. « Et l'ayant pris par la main droite, il le leva ; et à l'instant les plantes et les chevilles de ses pieds devinrent fermes » (v. 7). Guéri par la puissance du nom de Jésus, il en est aussitôt pénétré. « Et faisant un saut, il se tint debout et marcha ; et il entra avec eux au temple, marchant, et sautant, et louant Dieu » (v. 8). Il est rempli de joie, comme un pécheur qui a accepté le pardon de ses péchés. « Et tout le peuple le vit marchant et louant Dieu ; et ils le reconnurent comme celui qui était assis, pour demander l'aumône, à la Belle porte du temple, et ils furent remplis d'étonnement et d'admiration de ce qui lui était arrivé » (v. 9, 10). Rien de plus puissant en faveur du témoignage de la grâce de Dieu que la vie joyeuse et fervente d'un chrétien dévoué.

Le boiteux tient par la main Pierre et Jean : il savait où trouver la force. Le lendemain, quand les deux apôtres sont faits prisonniers, cet homme se rendit courageusement devant le sanhédrin, et, bien que silencieux, restait là comme témoin de la puissance du nom de Jésus.

Dans les versets qui suivent, Pierre prononce un nouveau discours, et impute encore une fois à la nation la grande faute dont elle s'est rendue coupable ; il montre en même temps comme la grâce de Dieu efface l'immense péché qu'elle a commis. « Pourquoi vous étonnez-vous ? » (v. 12), dit Pierre. Une seule pensée l'occupait : ce dont Christ était digne, car il n'y a pas de limite à sa puissance. Si le peuple s'étonnait, c'était à cause de son manque de foi ; ils considéraient l'instrument, ils ne savaient pas que Dieu emploie souvent les choses simples de ce monde pour accomplir un acte divin. Les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes ; par le moyen des trois cents hommes qui lapèrent l'eau du torrent, Dieu sauva le pays des mains de Madian au temps de Gédéon. Ce qui nous manque, c'est ce que possédait Pierre : plein de l'Esprit Saint et rempli de Christ.

« Le Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus, que vous, vous avez livré » (v. 13). Pierre ne parle pas de Jésus comme Fils de Dieu, ce sera le sujet du ministère de Paul, mais de Jésus, serviteur de Dieu. Au moment de sa conversion, Paul « prêcha Jésus... le Fils de Dieu » (Actes 9:20).

Le sujet traité ici est clair : Jésus, auparavant sur la terre, est maintenant dans la gloire. « Jésus, que vous, vous avez livré, et que vous avez renié devant Pilate, lorsqu'il avait décidé de le relâcher » (v. 13). L'apôtre remet leur faute sur leur conscience, sans mentionner Judas, qui ne fut qu'un instrument. « Vous avez renié le saint et le juste » (v. 14), vous avez renié le Messie, celui que Dieu déclare être saint et juste. Ils auraient pu accuser Pierre de cette même faute, mais l'apôtre s'est amèrement repenti, et le Seigneur a pu la lui pardonner ; il a eu un entretien particulier avec son Sauveur, mort pour son péché, maintenant tout est effacé. Puisque tout est purifié, oublié quant à lui, il s'adresse sans crainte à ses auditeurs pour les accuser du péché dont lui-même s'était aussi rendu coupable. En reniant le Saint, ils ont contribué à sceller le jugement de Pilate et à crucifier leur propre Messie. Terrible accusation, mais aussi précieux témoignage de ce qu'était le Saint de Dieu.

« Vous avez mis à mort le prince de la vie » (v. 15) ; ils savaient que Pierre avait raison. « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts » (v. 15) ; quel contraste entre les pensées de Dieu et celles du monde ! Vous l'avez tué, mais Dieu l'a ressuscité. Vous avez pris un chemin opposé à celui de Dieu : vous l'avez mis dans un tombeau, Dieu l'en a fait sortir, « ce dont nous, nous sommes témoins » (v. 15), Dieu l'a élevé dans la gloire. « Par la foi en son nom, son nom a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez ; et la foi qui est par lui a donné à celui-ci cette entière disposition de tous ses membres, en la présence de vous tous » (v. 16). La foi seule peut faire quelque chose en nous, la foi en son nom qui assure la bénédiction. Cet homme a marché au nom de Jésus de Nazareth, ce nom seul peut effacer notre péché et nous attirer à lui.

Puis Pierre introduit la grâce : « Frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi » (v. 17). Sur la croix, Jésus avait prié : « Père, pardonne-leur » ; l'apôtre suit les traces du Seigneur et parle de pardon. Mais pour cela, ajoute-t-il : « Repentez-vous, donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés » (v. 19). Nos péchés ne peuvent l'être que dans le sang de Jésus ; seule la repentance, la foi au Seigneur Jésus apportent cette bénédiction. Qu'est-ce que la repentance ? c'est le jugement de soi-même. Qu'est-ce que la conversion ? c'est l'acte par lequel on se tourne vers Dieu. Nous en avons une illustration dans la parabole du fils prodigue. Il était convaincu lorsqu'il disait : « Combien de mercenaires de mon père ont du pain en abondance, et moi je péris ici de faim ! » (Luc 15:17). Il savait que le cœur de son père était tout de bonté, tandis que dans le sien, il n'y avait que méchanceté ; cette assurance le fit se tourner vers son père : « La bonté de Dieu te pousse à la repentance » (Rom. 2:4). C'est sa bonté qui pousse l'homme à la repentance, et non pas la repentance de l'homme qui produit la bonté de Dieu. Le fils se convertit quand il arrive vers son père et confesse ses péchés : « Père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et devant toi » (Luc 15:21) ; sa repentance lui fait ajouter : « Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ». La repentance est le jugement de l'âme sur soi-même dans la présence de Dieu, mais elle ne conduit pas à la conversion. Elle prend le parti de Dieu contre moi-même, et juge que ce que Dieu dit de moi est vrai ; elle croit son témoignage. La foi reçoit le témoignage divin, la repentance en est le résultat.

« Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir » (v. 18). Ceci ne doit pas servir d'excuse au péché de la nation. Dieu a envoyé Jésus comme Sauveur, dit Pierre, et vous avez prouvé votre culpabilité et le mauvais état de vos cœurs en le mettant à mort ; mais Dieu savait ce qui était nécessaire et ce qu'il avait préordonné. Christ devait souffrir, car, disent les Écritures, « il convenait pour lui de souffrir ». « Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive » (v. 19-21). Merveilleuse nouvelle pour tout pécheur repentant ! Le chapitre suivant mentionnera cinq mille personnes qui se convertiront et obtiendront le pardon de leurs péchés.

Nous ne devons pas oublier que les Juifs attendaient le royaume, le règne millénaire du Messie. Le millénium viendra certainement, dit Pierre, mais il viendra en relation avec ce Jésus que vous avez crucifié, « lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps » (v. 21). Si vous attendez le royaume, vous aurez le Roi de Dieu — le Seigneur Jésus.

Jésus était celui dont tous les prophètes ont rendu témoignage ; Moïse déjà avait dit : « Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écouteriez dans tout ce qu'il pourra vous dire » (v. 22). Sur la montagne de la

transfiguration, Dieu leur avait dit : « Écoutez-le », mais ils ne l'écouterent pas. Combien en sont graves les conséquences, puisque « il arrivera que toute âme qui n'écouterà pas ce prophète sera exterminée d'entre le peuple » (v. 23). Le prophète dont il est question ici est certainement Jésus, car Pierre continue : « Et même tous les prophètes, depuis Samuel et ceux qui l'ont suivi, tous ceux qui ont parlé, ont aussi annoncé ces jours » (v. 24). Tout dépend de la manière dont vous l'écoutez ; écouter Jésus signifie assurer son salut ; rester sourd, endurcir son cœur veut dire : apposer le sceau d'une damnation éternelle.

Enfin l'apôtre cite la merveilleuse promesse faite à Abraham : « En ta semence seront bénies toutes les familles de la terre » (v. 25), et il conclut avec beaucoup de bonté : « À vous premièrement, Dieu, ayant suscité son serviteur, l'a envoyé pour vous bénir, en détournant chacun de vous de vos méchancetés » (v. 20). Une grande foule accepta la foi au Fils de Dieu, mais ce ne fut pas le cas de leurs chefs.

Les sacrificateurs, le commandant du temple et les sadducéens s'unissent pour persécuter les apôtres. Deux groupes différents sont en présence : les sacrificateurs et les sadducéens. Ces derniers ne croyaient pas en la résurrection, aux anges, à l'esprit, à un état futur, ils ne croyaient à rien (voir Actes 23:8). Les apôtres annonçaient un Sauveur ressuscité, qui avait passé par la mort ; rien d'étonnant à ce qu'ils fussent en peine « de ce qu'ils enseignaient le peuple et annonçaient par Jésus la résurrection d'entre les morts » (4:2).

« Mais plusieurs de ceux qui avaient ouï la parole crurent ; et le nombre des hommes se monta à environ cinq mille » (v. 4). Il n'est pas parlé de femmes et d'enfants ; pourtant, si nous jugeons d'après ce que nous voyons de nos jours, les femmes sont généralement plus nombreuses pour écouter la Parole de Dieu. Les hommes aiment croire et dire que l'évangile est pour les femmes et les enfants ; mais, dans l'éternité, ceux qui auront méprisé l'évangile seront damnés éternellement.

Au chapitre 3, l'évangile était annoncé aux communs du peuple ; au chapitre 4, il sera présenté aux chefs. « Or il arriva que, le lendemain, leurs chefs et leurs anciens et leurs scribes, s'assemblèrent à Jérusalem, et Anne, le souverain sacrificateur, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race souveraine sacerdotale. Et les ayant fait comparaître, ils leur demandaient : Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? Alors Pierre, étant rempli de l'Esprit Saint, leur dit : Chefs du peuple et anciens d'Israël, si aujourd'hui nous sommes interrogés au sujet de la bonne œuvre qui a été faite à un homme impotent, et qu'on veuille apprendre comment il a été guéri, sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été par le nom de Jésus Christ le Nazaréen, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; c'est, dis-je, par ce nom que cet homme est ici devant vous plein de santé » (v. 5-10). Pierre puisait sa puissance dans le fait qu'il était rempli de l'Esprit Saint. Quelle folie de mettre quelqu'un en prison parce qu'il a guéri un impotent. Dieu permet que le mendiant vienne rendre témoignage par sa présence devant le sanhédrin, où, certainement, il n'avait pas été convié, c'était un témoin encombrant. Hier, il était impotent, aujourd'hui, c'est un homme en pleine santé grâce à la puissance du nom de Jésus qu'ils avaient crucifié ; là était leur crime, tandis que « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts », c'était la justice de Dieu.

Celui-ci est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire » (v. 11). Qu'était cette pierre ? Christ, bien sûr, Christ en gloire, comme tête de l'angle. Pierre se met en conflit avec ceux qui veulent construire sans Christ. Le Seigneur avait dit, en parlant de lui-même comme étant la pierre : « Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé ; mais celui sur qui elle tombera, elle le broiera » (Matt. 21:44). La pierre du coin, prête à tomber, est Christ venant en gloire pour détruire les nations sans Dieu, au jour de sa colère. Ceux qui tombent sur la pierre et qui sont détruits, ce sont les Juifs tombant sur Jésus dans son humiliation.

« Il n'y a point d'autre nom Sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (v. 12). Pierre dut faire chanceler l'auguste sanhédrin devant lequel ils se tenaient, lui et son compagnon. Impressionnés par « la hardiesse de Pierre et de Jean », ils tiennent une conférence secrète ; « voyant là présent avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à opposer » (v. 14). La foi et les faits sont des témoins inflexibles, qui ne peuvent que témoigner la grâce de Dieu.

« Il est apparent pour tous les habitants de Jérusalem, qu'un miracle notoire a été fait par eux, et nous ne pouvons le nier » (v. 16). Ils admettent leur défaite, font appeler les apôtres et leur défendent « avec menaces, de parler davantage en ce nom à qui que ce soit » (v. 17). Que faire ? à qui obéir ? à Dieu ou aux hommes ? Les apôtres ne tolèrent aucune équivoque. « Pierre et Jean, répondant, leur dirent : Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu » (v. 19). La défense des hommes n'a aucune prise sur eux ; Dieu leur avait commandé de prêcher Christ et l'Évangile « car, pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues » (v. 20). Les chefs religieux d'Israël n'étaient pas alors les interprètes de la volonté de Dieu, ils s'y opposaient même, tandis que le chemin des apôtres était clair : ils devaient obéir à Dieu.

Ils n'étaient nullement en contradiction avec l'Écriture qui enjoint : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu » (Rom. 13:1-2). Pierre lui-même dira plus tard : « Soyez donc soumis à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur, soit au roi comme étant au-dessus de tous, soit aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font le mal et pour louer ceux qui font le bien » (1 Pierre 2:13-14). Dans notre chapitre, il ne s'agit pas de pouvoir civil — reconnu par le chrétien comme l'épée de Dieu mise dans la main de l'homme — mais d'ecclésiastiques qui n'ont aucun droit sur la conscience. L'enfant de Dieu ne peut pas désobéir à Dieu pour obéir à l'homme. Le pouvoir civil peut ordonner des lois qui priveront le chrétien de privilèges, dont il désirerait jouir, cependant le croyant ne doit jamais désobéir à Dieu, pas même pour se conformer aux lois. Il doit endurer la privation de ses privilèges, ce que Pierre fait clairement ressortir ici.

« Et ayant été relâchés, ils vinrent vers les leurs » (v. 23). Il existait donc un groupe séparé, dont les membres se connaissaient les uns les autres ; c'est vers eux que se rendent les apôtres. Libérés des soucis terrestres, savons-nous goûter la joie de cette compagnie jour après jour ? C'est ce que faisaient les compagnons de Pierre ; ils prièrent ensemble, et virent le beau résultat.

14 L'Esprit du Seigneur tenté — Actes 4:23-37 ; 5:1-16

La fin du chapitre 4 et le début du chapitre 5 sont en étroite relation ; les apôtres et « les leurs » sont réunis pour la prière. « Comme ils faisaient leur supplication, le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé, et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse » (4:31). Au début du christianisme, chacun possédait l'Esprit, qui était sur la terre comme personne divine. L'Église était formée : cinq mille hommes venaient d'être convertis. Ce n'est pourtant qu'au chapitre 5 que nous entendons parler de femmes introduites dans l'assemblée ; depuis ce moment, la Parole parlera « d'une multitude tant d'hommes que de femmes » faisant partie de l'Église. Ce devait être une époque particulièrement riche et bénie. L'Église demeurait entièrement dépendante de Christ ; l'assemblée était formée et se maintenait non sur un fondement rendu instable par la loi, mais sur l'œuvre en grâce de Christ ; chacun ne pensait pas à soi-même, mais à son prochain, manifestation spontanée de l'amour divin dans les croyants, ils découvraient en même temps la place de bénédiction et le privilège qu'ils possédaient en Christ. « Les apôtres rendaient avec une grande puissance le témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus ; et une grande grâce était sur eux tous » (v. 33). La grande puissance et la grande grâce vont toujours de pair.

« Il n'y avait parmi eux aucune personne nécessaire ; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, et apportaient le prix des choses vendues, et le mettaient aux pieds des apôtres ; et il était distribué à chacun, selon que l'un ou l'autre

pouvait en avoir besoin » (v. 34, 35). Chaque croyant, au moment de sa conversion, perdait ce qu'il possédait, mais considérait comme une joie de souffrir pour le nom de Jésus. Personne ne manquait de rien, car l'amour des autres y suppléait. Ceux qui possédaient quelque chose, le déposaient aux pieds des apôtres ; tout cela se faisait volontairement, sans que personne y fût obligé. Barnabas (v. 36, 37) nous en donne un magnifique exemple ; d'un bel élan, il abandonna ses biens. Si Christ n'est pas « tout en tous », il ne peut y avoir de sincérité.

Quelle beauté se dégage de cette scène ! Hélas ! le serpent Satan y fait son entrée et introduit le mal. L'Église est l'habitation de Dieu par l'Esprit, l'Esprit de Dieu habite en elle ; Satan ne peut pas supporter de voir une communion et un attachement indéfectibles à Christ.

Le chapitre 5 signale une imitation d'attachement à Christ, comme celui de Barnabas. Nous avons des cœurs tels, que même le désir de paraître dévoué peut être imité. Ananias et Sapphira voulaient acquérir la même réputation que Barnabas aux yeux des hommes ; ils oubliaient qu'ils avaient à faire avec le Seigneur ; on ne se moque pas de Dieu. Dirigé par Dieu, Pierre survient et met en lumière l'état réel des choses.

« Un homme, nommé Ananias, avec Sapphira sa femme, vendit une possession, et, de connivence avec sa femme, mit de côté une partie du prix, et, en apportant une partie, la mit aux pieds des apôtres. Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint et que tu aies mis de côté une partie du prix de la terre ? » (5:1-3). Avait-il dit un mensonge ? Aucune parole n'a encore été prononcée ; Ananias a simplement posé son argent pour les besoins communs. Dieu était là, qui ne veut pas être trompé. Pierre continue : « Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu. Et Ananias, entendant ces paroles, tomba et expira » (v. 4, 5). Ananias désirait faire croire à un dévouement qui n'était pas sincère ; Dieu, au milieu de son assemblée, découvre la fausseté, la met au jour et la juge. Nous ne devons jamais oublier que Dieu est au milieu de son peuple, de son assemblée, et qu'il veut des cœurs vrais. « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié » (Lév. 10:3), disait l'Éternel, lorsqu'il jugeait l'impiété de Nadab et Abihu qui avaient offert du feu étranger ; ils moururent, comme, plus tard, Acan qui prit l'anathème.

Ananias meurt, car Dieu veut la vérité. Chez les deux sacrificateurs, il avait jugé l'impiété ; en Acan la cupidité, chez Ananias la fausseté. Il veut que nous pesions ces leçons dans sa présence, et que nous sentions combien il est solennel d'entrer dans son assemblée et de prononcer son nom. Plus nous demeurerons près de la vérité, plus sûrement nous serons découverts ; si nous conservons dans notre cœur un couvert de religiosité, ne nous approchons pas de la table du Seigneur.

Puis vient le tour de Sapphira. « Pierre lui répondit : Dis-moi, avez-vous donné le champ pour tant ? Et elle dit : Oui, pour tant » (v. 8). Elle est hardie et audacieuse dans son mensonge. « Et Pierre lui dit : Comment êtes-vous convenus entre vous de tenter l'Esprit du Seigneur ? » (v. 9). Dieu savait toutes choses, les deux époux avaient conclu un arrangement entre eux. Que veut dire Pierre par « tenter l'Esprit du Seigneur » ? Comment pouvaient-ils le faire ? Israël tenta Dieu dans le désert, lorsqu'il disait : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » (Ex. 17:7). Ils n'étaient pas assurés de la présence de l'Éternel parmi eux, pas plus qu'Ananias et Sapphira n'étaient certains de la présence du Seigneur dans l'assemblée. Le livre des Actes nous enseigne la grande vérité, qu'une personne divine habite sur la terre, dans l'assemblée de Dieu ; le Seigneur le manifeste en dévoilant à Pierre le cœur du mari et de la femme, et ainsi juge le mal. Dieu ne tolère pas le mal dans l'assemblée ; il le juge parmi ses enfants, parce qu'il se tient au milieu d'eux. Il ne peut pas tolérer le mal là où il n'habite pas, combien moins là où il habite. Plus sa présence sera manifestée et réalisée, moins il tolérera ce qui ne lui convient pas. Dieu est saint, il veut la sainteté parmi les siens. Cette triste scène prouve la subtilité avec laquelle le diable pénètre pour corrompre l'Église ; Ananias et Sapphira prétendaient suivre l'impulsion de l'Esprit Saint dont ils dédaignaient la présence, et en doutaient même. Ils tombent morts en présence de celui que, dans leur aveuglement, ils avaient oublié et ne pouvaient tromper, même s'ils trompaient ses serviteurs. Aucun témoignage de la présence de Dieu dans l'assemblée n'est plus puissant, bien qu'il soit pénible dans ses effets. La présence de Dieu au milieu des siens est une vérité de toute importance.

Nous ignorons tout d'Ananias et de Sapphira : étaient-ils convertis ? Ce que nous savons, c'est que, extérieurement, ils étaient membres de l'assemblée de Dieu sur la terre, et occupaient donc une position fautive. La main du Seigneur s'abat sur eux en jugement ; il en résulta qu'« une grande crainte s'empara de toute l'assemblée et de tous ceux qui entendaient parler de ces choses » (v. 11). L'assemblée, comme ceux du dehors, en furent grandement émus ; tous sentaient la présence de Dieu, et, en conséquence, « nul n'osait se joindre à eux » (v. 13). On ne se hâtait pas pour le faire, et ceux qui désiraient occuper une place en vue s'en abstenaient, car le manque de sincérité est toujours découvert.

« D'entre les autres, nul n'osait se joindre à eux, mais le peuple les louait hautement » (v. 13). « D'entre les autres » semble signifier ceux qui occupaient une place dans ce monde, religieux ou autre. Ils craignent d'offenser le monde qui leur a procuré une position en vue ; plus haute est la place que le monde nous donne, moins nous désirons manquer à son approbation. « Le peuple » — les gens du commun, sans doute — n'était pas autant touché par la faveur du monde ; il n'avait rien à perdre et tout à gagner en acceptant Christ. Gens simples, ils recevaient la vérité. Parmi eux on rencontre beaucoup d'âmes sincères : « une multitude tant d'hommes que de femmes » (v. 14).

La leçon à retirer, c'est que Dieu garde toujours les yeux sur nous. Il attend longuement, traite même quelquefois avec notre manque de loyauté ; mais si une âme reste simple et honnête, il aime lui dire comme le Psalmiste : « Éternel ! tu m'as sondé, et tu m'as connu » ; et : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:1, 23, 24). L'âme simple et dépendante qui s'appuie sur l'Éternel est toujours bien gardée.

15 **Signes et miracles — Actes 5:12-8**

Quoique Dieu ne se répète jamais, il existe pourtant, au début d'une nouvelle dispensation, une similitude dans ses voies avec les actions qui la précèdent. On peut faire cette observation dans la partie de l'histoire de Pierre qui nous occupe, en rapport avec l'établissement et les progrès de la nouvelle œuvre de Dieu — le christianisme — dont l'essence est la présence, et la puissance du Saint Esprit.

Quand le Seigneur Jésus commença son ministère public, ses attributs divins aussi bien que messianiques furent mis en valeur. Nous lisons : « Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l'évangile du royaume, et guérissant toute sorte de maladies et toute sorte de langueurs parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie ; et on lui amena tous ceux qui se portaient mal, qui étaient affligés de diverses maladies et de divers tourments, et des démoniaques, et des lunatiques, et des paralytiques, et il les guérit. Et de grandes foules le suivirent de la Galilée, et de Décapolis, et de Jérusalem, et de Judée, et de par delà le Jourdain » (Matt. 4:23-25). La plupart de ses miracles de guérison — tous de bonté, et non de jugement, comme quelquefois, dans les voies de Dieu, par le moyen de ses serviteurs — furent accomplis aux premiers temps de son ministère. Il voulait que l'on prît garde à sa présence et à sa mission : une personne divine, le Fils de Dieu, était sur la terre, sous une forme humaine. Nous faisons la même constatation dans les Actes avec la présence du Saint Esprit, descendu sur la terre, pour habiter dans l'assemblée et dans chaque croyant. On pouvait donc s'attendre à des signes et à des miracles — « le don de guérison », dont parle 1 Cor. 12 — une

personne divine, la troisième de la Trinité, était là, bien qu'invisible aux yeux mortels, sous une forme nouvelle. Sa présence se manifestait, selon qu'il est écrit : « Et beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient parmi le peuple, par les mains des apôtres ; ... de sorte qu'on apportait les infirmes dehors dans les rues, et qu'on les mettait sur de petits lits et sur des couchettes, afin que, quand Pierre viendrait, au moins son ombre passât sur quelqu'un d'eux. Et la multitude aussi des villes d'alentour s'assemblait à Jérusalem, apportant les infirmes et ceux qui étaient tourmentés par des esprits immondes ; et ils étaient tous guéris » (Actes 5:12, 15, 16). En somme, on revivait le chapitre 4 de Matthieu : l'Esprit de Dieu remplaçait le Fils de Dieu, et usait des apôtres, de Pierre tout spécialement, comme des canaux de sa puissance.

Le témoignage de Dieu produisait double effet : les gens venaient de près et de loin pour en profiter, et Satan commençait à craindre pour son royaume ; ses esclaves étaient « remplis de jalousie » (v. 17). Pierre, messenger du Seigneur, est employé à la guérison des hommes, aussi bien qu'à la bénédiction des âmes. D'amères oppositions s'élèvent, les apôtres sont jetés en prison ; mais le Seigneur ne veut pas voir son œuvre interrompue par Satan ; il veille et agit par le moyen des anges pour frustrer les plans de l'homme.

Il avait accompli des miracles par le moyen de ses serviteurs, maintenant il fait un miracle pour eux : l'ange du Seigneur ouvre les portes de la prison pendant la nuit, les fait sortir et leur dit : « Allez, et, vous tenant dans le temple, annoncez au peuple toutes les paroles de cette vie » (v. 20). « Toutes les paroles de cette vie », avons-nous bien saisi la signification de ces mots ? Nous aussi, nous avons ce message à porter : la parole de vérité, notre témoignage, c'est-à-dire, tout ce qui concerne Christ, le sujet de la rédemption, le pardon de nos péchés, la sanctification, la présence du Saint Esprit. Cette mission comporte une immense puissance : l'évangile est la puissance de Dieu ; lui seul peut subvenir aux besoins de l'homme. De nos jours, on attache une grande importance à l'éducation, au rang social, mais cela n'a aucune valeur aux yeux de Dieu ; l'homme pécheur, quel qu'il soit, doit, un jour ou l'autre, rencontrer Dieu ; seule la foi au Seigneur Jésus peut lui donner une vie nouvelle. « Morts dans nos fautes et dans nos péchés », telle est notre condition ; le seul remède réside dans « les paroles de cette vie » toutes-puissantes ; comme l'épée de Goliath, « il n'y en a point d'autre comme celle-là ». L'ordre du Seigneur est clair : « Prêchez la parole, insistent en temps et hors de temps » (2 Tim. 4:2). Pierre et les apôtres obéissent et se rendent au temple.

Pendant ce temps, les chefs tiennent conseil et les envoient chercher par les huissiers. Ceux-ci reviennent en disant : « Nous avons trouvé la prison fermée avec toute sûreté, et les gardes se tenant aux portes ; mais, ayant ouvert, nous n'avons trouvé personne dedans » (v. 23). Leur perplexité est grande, ils avaient à faire à Dieu et n'y avaient pas pensé. Une autre personne survient et ajoute à leur confusion en annonçant : « Les hommes que vous avez mis en prison sont au temple et enseignent le peuple » (v. 25). Cette fois, on les arrête, mais sans violence, par crainte de la foule.

On les interroge à nouveau : « Nous vous avons expressément enjoint de ne pas enseigner en ce nom-là » (v. 28) ; nous devons tous proclamer « ce nom-là », profitons du jour de grâce. « Vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire venir sur nous le sang de cet homme » (v. 28). Ces chefs avaient déjà condamné le Seigneur, ils avaient réclamé son sang, maintenant encore, ils cherchent à mettre à mort ses serviteurs. Remarquons le langage méprisant du souverain sacrificateur : « ce nom-là », sans nommer Jésus ; « votre doctrine », « cet homme ». Pierre, au nom des apôtres, témoigne dans sa réponse d'un but bien défini ; il ne cherche pas à faire des remontrances, ni à donner de la lumière, car il se voyait en face d'ennemis de Dieu.

« Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (v. 29). Il ne s'oppose pas au pouvoir temporel, le chrétien ne doit pas le faire ; mais le judaïsme reposait sur un principe ecclésiastique que Dieu avait jugé et mis de côté, et, de ce fait même, il s'opposait à Christ. « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa droite prince et sauveur, afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés : et nous, nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent » (v. 30-32). Il est un Sauveur dans la gloire aujourd'hui pour toute âme qui le cherche ; par lui, Dieu donne la repentance, le pardon des péchés, non seulement à Israël, mais à tout pécheur qui se courbe devant lui. Pierre se repentait quand il disait : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc 5:8 ; Job, également : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi ». Job 42:5, 6).

Le témoignage de Pierre émeut les chefs, mais ils ne se repentent pas ; ils veulent tout de même faire mourir ces hommes gênants pour eux. Gamaliel s'interpose et leur conseille : « Ne vous mêlez plus de ces hommes, et laissez-les ; car si ce dessein ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez les détruire ; — de peur que vous ne soyez même trouvés faire la guerre à Dieu » (v. 38, 39). Ils se rangent à cet avis ; mais, avant de les relâcher, ils font battre les apôtres et leur commandent de ne plus parler au nom de Jésus. « Eux donc... se réjouissent d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom » (v. 41) ; affaiblis, mais soutenus par Dieu, « ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ, dans le temple et de maison en maison » (v. 42).

L'opposition du souverain sacrificateur envers les serviteurs de Christ n'est mise que momentanément en échec. Au chapitre 7, Étienne prêche au nom du Seigneur Jésus, il est martyrisé et une persécution générale commence (8:1-4), Satan croyait le moment propice pour lui. La Parole se répand : Philippe, l'un des sept laissés à Jérusalem pour s'occuper des pauvres (6:1-5), est interrompu dans son travail par la persécution ; aussi le voyons-nous quitter la ville et se rendre à Samarie (8:5) afin d'annoncer l'évangile ; et « il y eut une grande joie dans cette ville-là » (v. 8). Il avait fait si bon usage du don reçu que, plus tard (21:8), il sera nommé : « Philippe l'évangéliste ». Le croyant éprouve toujours une grande joie chaque fois que Christ est prêché. Trop souvent l'enfant de Dieu est sans joie parce que, trop occupé de lui-même et de ses soucis, il ne regarde pas assez à Christ ; il connaît trop de Christ pour jouir du monde, et trop du monde pour jouir de Christ.

Puis le diable essaie d'imiter l'œuvre de Dieu, et envoie le magicien Simon afin de jeter du discrédit sur les croyants. Simon ne porte pas préjudice aux chrétiens, car le diable est toujours battu ; même ainsi, un faux témoin de Christ rend témoignage en faveur de la vérité.

Simon le magicien était un faiseur de miracles et cherchait à influencer les foules. Philippe prêchait Christ, Simon se voit surpassé. « Simon crut aussi lui-même ; et après avoir été baptisé, il se tenait toujours, auprès de Philippe ; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il était dans l'étonnement » (v. 13). La foi d'un homme qui assiste à des miracles et qui y croit, n'est pas nécessairement la foi. Simon confesse le Seigneur ; Philippe le baptise, croyant avoir fait une belle prise et l'amène à l'assemblée. Le Seigneur veillait, aussi bien sur l'assemblée, sur son serviteur que sur le pécheur ; et, par le moyen de Pierre, il fait paraître la condition réelle de l'homme.

Simon le magicien devait avoir gagné une quantité de Samaritains à sa cause avant l'arrivée de Philippe. Il « étonnait le peuple de la Samarie, se disant être quelque grand personnage ; auquel tous s'attachaient, depuis le petit jusqu'au grand, disant : Celui-ci est la puissance de Dieu appelée la grande » (v. 9-10). Philippe éloigna un grand nombre de gens de cette influence, ce que voyant, Simon dut estimer que le meilleur parti à prendre était de suivre la masse ; son intelligence consentit à se soumettre à l'autorité du Seigneur, mais sa conscience et son cœur n'étaient pas atteints ; son désir de briller subsistait. Il n'était donc pas capable de recevoir la lumière de Dieu, qui dirige les pensées du nouveau converti. Simon n'avait rien de cela ; Pierre sera l'instrument qui préserve l'assemblée de l'entrée d'un hypocrite dans son sein.

Pierre et Jean étaient descendus de Jérusalem à Samarie, où les croyants reçurent le Saint Esprit. « Simon, voyant que l'Esprit Saint était donné par l'imposition des mains des apôtres, leur offrit de l'argent, disant : Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent l'Esprit Saint. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé acquérir avec de l'argent le don de Dieu. Tu n'as ni part ni portion dans cette affaire ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu » (v. 18-21). Le cœur de Simon n'était pas droit ; l'apôtre a vu clair et il ajoute : « Repens-toi donc de cette méchanceté, et supplie le Seigneur, afin que, si faire se peut, la pensée de ton cœur te soit pardonnée ; car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité » (v. 22, 23).

À l'ouïe de ces paroles solennelles, que peut faire le magicien ? « Vous, suppliez le Seigneur pour moi, dit-il, en sorte que rien ne vienne sur moi de ce dont vous avez parlé » (v. 24). Prie pour moi, semble-t-il dire à Pierre ; rien ne dit que l'apôtre l'ait fait, et nous n'entendons plus parler de lui.

Simon le magicien est comme une bouée fixée par Dieu à un roc profond, afin de préserver les bateaux de passer par là ; il sert d'avertissement à ceux qui font fausse profession du nom de Christ. Il était baptisé, il disait vouloir suivre le Seigneur, et il cherchait à entrer dans l'assemblée de Dieu. Il n'était pas sauvé, car seule la possession réelle de Christ peut nous assurer le salut.

Ananias et Sapphira, nous l'avons vu, furent découverts au sein de l'assemblée ; Simon le fut au dehors et n'en fit jamais partie. Si Christ est notre vie, notre but, notre gardien, n'oublions pas qu'il est aussi l'époux qui va venir et nous prendra auprès de lui.

16 **Quinze jours avec Paul — Actes 9 ; Galates 1**

Après l'incident, relaté dans le dernier chapitre, Pierre et Jean retournent à Jérusalem, en prêchant l'évangile dans plusieurs villages de Samarie (Actes 8:25). Leur présence était nécessaire pour encourager l'assemblée de cette ville en butte à de grandes persécutions ; Dieu allait susciter une œuvre et un serviteur d'un autre caractère.

Avant de poursuivre l'histoire de Pierre, les Actes nous parlent de la conversion de Saul, dont la date se situe apparemment peu après le retour de Pierre à Jérusalem. Saul, appelé plus tard Paul, était bien connu à Jérusalem, et l'événement qui va nous occuper, ne se passe pas dans la ville. Saul avait été témoin de la mort d'Étienne et y avait consenti : « Saul, respirant encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur, alla au souverain sacrificateur et lui demanda pour Damas des lettres adressées aux synagogues, en sorte que, s'il en trouvait quelques-uns qui fussent de la voie, il les amenât, hommes et femmes, liés à Jérusalem » (v. 1, 2). Il se fait ainsi l'apôtre de la haine des Juifs contre le Seigneur Jésus. Engagé dans sa triste mission, il approche de Damas, lorsqu'une lumière du ciel, plus lumineuse que le soleil, l'éblouit. Il tombe à terre, et entend une voix lui dire : « Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? » (v. 5). Cette gloire et cette voix mettent fin pour toujours à sa carrière de propre volonté ; subjugué et humilié, il répond : « Qui es-tu, Seigneur ? » (v. 5). Il était conscient que c'était la voix de Dieu, mais quelle dut être sa surprise en découvrant que c'était Jésus lui-même, qu'il était le Seigneur de gloire, et qu'il considérait ses serviteurs comme s'ils étaient lui, ces disciples que Saul avait l'intention d'emprisonner et de mettre à mort.

« Je suis Jésus, que tu persécutes » (v. 6) : ces mots réveillent sa conscience. Il s'imaginait faire l'œuvre de Dieu (Jean 16:2) et découvre que, tout au contraire, il est l'ennemi du Seigneur, le chef des pécheurs. Il apprend en outre que les saints ne font qu'un avec leur Seigneur en gloire : cette vérité dirigea sa vie dès ce moment. Complètement brisé, il comprend qu'il n'est ni Juif, ni Gentil, mais « un homme en Christ » ; sa vie et son ministère désormais découleront du sentiment qu'il éprouvera d'être uni à Christ en gloire.

Saul, se laissant conduire par le Seigneur, se rend à la ville. « Ses yeux étant ouverts, il ne voyait personne ; et, le conduisant par la main, ils l'emmenèrent à Damas ; et il fut trois jours sans voir, et il ne mangea ni ne but » (v. 8, 9). En vision, il voit Ananias qui vient et lui fera retrouver la vue ; « et, lui imposant les mains, il dit : Saul, frère, le Seigneur, Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint » (v. 17). Quelle joie dut-il éprouver en s'entendant appeler : « Frère ! » Ananias ne s'était pas trompé, car Saul immédiatement confesse Jésus. Obligé de quitter Damas à cause des Juifs qui, dorénavant, chercheront à le faire mourir, Saul est descendu de nuit par la muraille ; à Jérusalem, il sera reçu dans l'assemblée, mais il dut avoir recours à l'appui de Barnabas : on le connaissait, et on se méfiait de lui. Ceci se passa probablement à une date postérieure au récit d'Actes 9 ; Galates 1 nous donne davantage de détails. « Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en (et non pas à) moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations, aussitôt, je ne pris pas conseil de la chair ni du sang, ni ne montai à Jérusalem vers ceux qui étaient apôtres avant moi, mais je m'en allai en Arabie, et je retournai de nouveau à Damas. Puis, trois ans après, je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je demeurai chez lui quinze jours ; et je ne vis aucun autre des apôtres, sinon Jacques le frère du Seigneur » (Gal. 1:15-19).

Dieu n'a pas jugé bon de nous faire savoir ce qui se passa durant ces quinze jours. Nous connaissons ces deux hommes, et nous pouvons être certains que Saul apprit beaucoup avec son frère en Christ, même si le laps de temps ne fut pas très long. Il est possible que Pierre se souvenait de la part prise par Saul à l'occasion de la mort d'Étienne ; est-ce peut-être la raison pour laquelle Paul attendit si longtemps avant de se rendre à Jérusalem ? L'assemblée le reçut aussi avec circonspection : « Étant arrivé à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples ; et tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple » (v. 26). Il fallut toute l'aide et la recommandation de Barnabas pour le faire admettre par les croyants. La nature de Pierre n'était pas de celles qui entretiennent le soupçon ; Paul lui-même était si simple et droit que le cœur du vieil apôtre sera gagné ; plus tard, en effet, il parlera de « notre bien-aimé frère Paul » (2 Pierre 3:15).

Pierre devait désirer entretenir Paul de la vie terrestre du Seigneur, comme de tout ce qui s'était passé avant leur rencontre ; il dut également écouter avec intérêt le récit de la conversion de Saul, de la vision et du message spécial qu'il reçut quant aux Gentils. Leur entrevue offre un intérêt particulier, bien que ni eux, ni leur entourage ne comprissent la valeur qu'ils en retireraient pour leur ministère. Une chose est certaine : c'est que, de tous ceux qui vivaient à ce moment-là, ces deux apôtres sont les plus connus ; d'autres peuvent avoir eu une notoriété passagère, ou avoir joué un rôle dans l'histoire, mais ces deux serviteurs de Dieu gardent une place merveilleuse dans les pages de l'Écriture. Leurs paroles et leur témoignage furent le moyen de la conversion de milliers d'âmes, et leurs écrits demeurent pour l'Église un héritage d'un prix inestimable.

Ces quinze jours ne furent pas stériles, car : « il était avec eux à Jérusalem, allant et venant, et parlant ouvertement au nom du Seigneur. Et il parlait et disputait avec les Hellénistes ; mais ceux-ci tâchaient de le faire mourir » (v. 28, 29). Pour sauver sa vie, les frères l'envoient dans sa propre ville, à Tarse.

Cette conversion dut causer une grande joie, mais aussi un immense soulagement aux chrétiens ; que de remerciements durent monter vers Dieu, lorsqu'ils entendaient dire : « Celui qui nous persécutait autrefois, annonce maintenant la foi qu'il détruisait jadis » (Gal. 1:23).

À ce moment, sous la bonne main de Dieu, les persécutions commencèrent à se calmer, et les assemblées de Judée, de Samarie et de Galilée pouvaient être édifiées. Nous retrouvons Pierre, mais en dehors de Jérusalem, pendant qu'il parcourait tout le pays d'Israël (9:32). L'Esprit de Dieu nous en informe après la conversion de Paul et avant le récit de son travail, sans doute pour nous rendre attentifs à l'énergie spirituelle et apostolique de Pierre, au moment où une nouvelle lumière surgissait. L'œuvre de Pierre, comme celle

de Paul, sont ainsi entremêlées pour garder l'unité de l'Église. Si Paul fut l'apôtre des Gentils, Pierre servit d'instrument pour les amener dans l'Église.

Tout d'abord, la place spéciale conférée à Pierre dans l'œuvre du Seigneur nous est présentée de façon frappante par la guérison d'Énée et la résurrection de Dorcas ; ces deux miracles sont faits parmi les saints, et non au dehors. C'est ici, pour la première fois, que nous trouvons ce terme de « saints » dans le Nouveau Testament, appliqué aux croyants. Bien des gens l'appliquent à des morts, et le limitent à quelques exemples particulièrement en vue, tels que : St-Jean, St-Pierre. Tous les morts sont nommés ainsi (voir Matt. 27:52), mais les Actes désignent ainsi des vivants par trois fois (9:13, 32, 41). Ce terme appartient à tous ceux qui sont nés de l'Esprit et lavés dans le sang du Sauveur, à tous ceux qui sont mis à part pour Dieu. Dans les épîtres ce mot désigne les enfants de Dieu. Pour pouvoir le porter, nous devons connaître ce que nous sommes devant Dieu et le réaliser dans la pratique.

À Lydde, bourgade entre Joppé et Jérusalem, Pierre trouve quelqu'un qui a été huit ans au lit, paralysé. « Énée ! Jésus, le Christ, te guérit ; lève-toi, et fais toi-même ton lit » (v. 34). Ces quelques mots suffisent pour guérir le malade, et tous ceux qui habitaient Lydde et Saron se tournent vers le Seigneur. Dieu use d'un miracle pour convertir toute une contrée, aussi facilement que par des prédications.

De Lydde, Pierre est appelé à Joppé, appelée actuellement Jaffa, port important, situé sur un promontoire, au sud de Césarée. L'occasion est offerte par la mort de Dorcas, femme remarquable, car « elle était pleine de bonnes œuvres et d'aumônes qu'elle faisait » (v. 36). « Toutes les veuves vinrent auprès de lui en pleurant, et en montrant les robes et les vêtements, toutes les choses que Dorcas avait faites pendant qu'elle était avec elles » (v. 39). Son nom signifie « gazelle » en grec, et se dit : « Tabitha » en syrochaldéen. Pierre écoute le témoignage laissé par cette femme, si profondément aimée. Il met tout le monde dehors, prie, et « se tournant vers le corps, il dit : Tabitha, lève-toi. Et elle ouvrit ses yeux, et voyant Pierre, elle se mit sur son séant ; — et lui ayant donné la main, il la leva ; et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur présenta vivante » (v. 40, 41).

Par ce miracle, Dieu désirait fournir un témoignage à la puissance du nom de Jésus ; il donne en outre une place importante à l'apôtre, comme instrument entre les mains de Dieu, aux yeux des croyants et du monde. On constate également la grâce qui reconforte ceux qui pleurent, d'une façon inconnue jusqu'alors, sauf pendant que le Seigneur était ici-bas. « Cela fut connu dans tout Joppé ; et plusieurs crurent au Seigneur » (v. 42) ; un grand réveil se produit, si bien que Pierre « demeura plusieurs jours à Joppé, chez un certain Simon, corroyeur » (v. 43). Depuis là, il est appelé à une œuvre plus importante encore, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant.

17 Corneille et sa maison — Actes 10-11:1-18

Un intérêt très particulier s'attache à cette partie du livre des Actes, car elle nous montre comment nous, les Gentils, pouvons être sauvés et la bénédiction qui nous atteint.

Dieu veillait sur cet homme, anxieux de recevoir la lumière et sur le serviteur qui la lui apporta. Remarquons que chacun d'eux était en prière au moment où la vision lui apparut (10:30 et 11:5). Corneille était probablement converti, mais ne possédait pas la paix ni le pardon, et désirait recevoir ce qui lui manquait. Son caractère moral nous le rend fort sympathique : un Gentil, de noble naissance peut-être, étant donné ses rapports avec la légion romaine, un homme pour lequel les Juifs devaient éprouver de l'estime. Il craignait Dieu « avec toute sa maison » (c'est-à-dire, avec ses enfants et ses domestiques) ; il faisait « beaucoup d'aumônes », donc il pensait aux autres et s'y intéressait ; et « il priait Dieu continuellement » : homme de prière, dans lequel l'Esprit de Dieu travaillait et provoquait des besoins spirituels ; homme pieux certes, mais qui ne connaissait pas la valeur du sang de Christ, car le pardon et l'évangile n'avaient pas encore été annoncés aux Gentils.

Dieu connaissait les désirs de son cœur, et envoie l'ange lui dire : « Corneille, ta prière est exaucée » (10:31), ainsi qu'il le raconte à Pierre. On commençait à entendre parler du christianisme, les Juifs affirmaient hautement obéir à la loi de Dieu, de sorte que toute personne pieuse pouvait à bon droit se demander où était la vérité. Philippe « évangélisait toutes les villes, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Césarée » (8:40) : la nouvelle de la mort et de la résurrection de Jésus se répandait, et Corneille avait sans doute demandé à Dieu de l'éclairer.

Ainsi cet homme né de l'Esprit (Dieu ne l'aurait pas accepté autrement, bien que l'ange lui eût dit : « Tes prières et tes aumônes sont montées pour mémorial devant Dieu »), touché, inquiet, exercé par l'Esprit de Dieu, mais ne connaissant pas la vérité, a une vision. Pendant qu'il priait « un homme se tint devant moi », narre-t-il, « dans un vêtement éclatant, et dit : Corneille, ta prière est exaucée, et tes aumônes ont été rappelées en mémoire devant Dieu. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre ; il loge dans la maison de Simon, corroyeur, au bord de la mer ; et lorsqu'il sera venu, il te parlera » (10:30-32). Pour être sauvé, il ne lui est pas dit de faire des œuvres, mais d'écouter. Quand Pierre raconte l'histoire à l'assemblée de Jérusalem, il ajoute : « Simon, qui est surnommé Pierre, ... te dira des choses par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta maison » (11:13, 14). En envoyant ce premier message aux Gentils, Dieu insiste sur le fait qu'il fallait écouter. Personne n'a jamais été sauvé par ses propres œuvres, et personne n'a été sauvé sans croire à la parole de Dieu.

« J'ai donc aussitôt envoyé vers toi » (v. 33), dit Corneille ; son obéissance immédiate et sans discussion prouve son sérieux et sa ferveur ; il n'attend pas, là où quelqu'un d'autre aurait peut-être voulu réfléchir, espérant recevoir des explications supplémentaires. Tôt après le départ de l'ange, il envoie trois domestiques à Joppé ; il ne perd pas un instant, pourtant les voyages n'étaient guère rapides, et les hommes durent s'arrêter quelque part pour la nuit (v. 9).

Quant à l'apôtre, Dieu le préparait également à rencontrer le Gentil. Il monte sur le toit de la maison pour prier, « vers la sixième heure » (midi environ), pas l'heure habituelle de la prière. Une fois déjà, Pierre avait été averti de veiller et de prier, et il ne l'avait pas fait, mais ici, il prie et le Seigneur lui apparaît en vision. « Il voit le ciel ouvert, et un vase descendant comme une grande toile liée par les quatre coins et dévalée en terre, dans laquelle il y avait tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre, et les oiseaux du ciel. Et une voix lui fut adressée, disant : Lève-toi, Pierre, tue et mange. Mais Pierre dit : Non point, Seigneur ; car jamais je n'ai rien mangé qui soit impur ou immonde. Et une voix lui fut adressée encore, pour la seconde fois, disant : Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur. Et cela eut lieu par trois fois, et le vase fut aussitôt élevé au ciel » (v. 11-16). On a cru qu'il s'agissait de l'Église ici ; mais Pierre n'est pas le vase employé par Dieu pour révéler la vérité concernant l'Église ; cette mission sera réservée à Paul. La vision avait pour but d'enseigner à Pierre que la croix a supprimé les barrières existantes entre Juifs et Gentils, que la grâce de Dieu est répandue sur chacun indifféremment, et que la même puissance apporte à tous la bénédiction. Incapable d'interpréter le sens de ces choses, il en cherche la signification, lorsque les hommes, envoyés par Corneille, arrivent à la porte. Dieu n'envoie pas un ange, mais un serviteur pour l'appeler ; « l'Esprit lui dit : Voilà, trois hommes te cherchent ; mais lève-toi, et descends, et va avec eux, sans hésiter, parce que c'est moi qui les ai envoyés » (v. 19, 20). L'apôtre commence à comprendre : jusqu'alors, comme tout bon Juif, il n'avait entretenu aucune relation avec ceux qui ne l'étaient pas ; mais la conception nouvelle veut que : « il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre mais où Christ est tout, et en tous » (Col. 3:11). Lui, Pierre, était le vase choisi pour l'appel des nations, bien que Paul fût distinctement l'apôtre des Gentils.

Sous la loi, Dieu avait défendu aux Juifs de se mêler aux autres peuples ; cette époque était révolue — ce que Dieu a purifié ne peut plus être considéré comme impur : l'apôtre met tout de suite cette vérité en pratique, il fait entrer les hommes et les loge (v. 23).

Nous avons remarqué quel homme impulsif, bouillant, étourdi était Pierre, mais, en ce cas, il se montre particulièrement prudent. Il prend avec lui six frères (10:23 ; 11:12), comme témoins de l'œuvre que Dieu allait accomplir.

En l'attendant, Corneille est anxieux de faire partager à d'autres la bénédiction et la lumière : « Corneille les attendait, ayant assemblé ses parents et ses intimes amis » (v. 24), toutes personnes que Dieu désirait bénir ; la maison est pleine : « Pierre trouva plusieurs personnes assemblées » (v. 27). « Et il leur dit : Vous savez, vous, que c'est une chose illicite pour un Juif que de se lier avec un étranger, ou d'aller à lui ; et Dieu m'a montré, à moi, à n'appeler aucun homme impur ou immonde. C'est pourquoi aussi, lorsque vous m'avez envoyé chercher, je suis venu sans faire de difficulté » (v. 28, 29). Il a saisi la clef de la difficulté à laquelle il réfléchissait ; en obéissant, il a nettement compris que la grâce de Dieu se répandrait désormais jusqu'aux confins de la terre.

Il éprouve Corneille, et cherche à connaître l'état réel de son âme. « Je vous demande donc pour quel sujet vous m'avez fait venir » (v. 29). Corneille reprend sa propre histoire avec un détail de plus : il jeûnait en même temps qu'il priait : « Il y a quatre jours que j'étais en jeûne jusqu'à cette heure-ci, et à la neuvième heure, je priais dans ma maison » (v. 30) ; et, après avoir mentionné la visite de l'ange, il ajoute : « Maintenant donc, nous sommes tous présents devant Dieu, pour entendre tout ce qui t'a été ordonné de Dieu » (v. 33). Pierre savait, avant de commencer à prêcher, que ces gens étaient tous ardemment désireux de connaître la vérité.

Il leur parle donc sans crainte : « En vérité, je comprends que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable » (v. 34, 35). La grâce divine s'étend au monde entier, et, où que ce soit qu'il y ait une âme cherchant Dieu, cette âme sera bénie. « Vous connaissez la parole qu'il a envoyée aux fils d'Israël, annonçant la bonne nouvelle de la paix par Jésus Christ (lui est Seigneur de tous) » (v. 36). On savait déjà que Jésus était Seigneur des Juifs, mais personne n'aurait jamais pensé qu'il pût être Seigneur de tous.

En un court verset, Pierre résume toute la vérité contenue dans l'évangile selon Matthieu : « On appellera son nom Emmanuel, ce qui, interprété, est : Dieu avec nous » (Matt. 1:23) ; il reprend ces trois vérités : Dieu avec nous (v. 38) ; Dieu pour nous (v. 40-43), et « Dieu en nous » (v. 44-47). « Dieu avec nous », c'est toute la vie de Jésus qui « a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui ; (et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites, au pays des Juifs et à Jérusalem) ; lequel aussi ils ont fait mourir, le pendant au bois » (v. 38, 39). Il n'incrimine pas ses auditeurs d'avoir eu part au crime, mais il leur en donne néanmoins tous les détails.

« Celui-ci, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et l'a donné pour être manifesté, non à tout le peuple, mais à des témoins qui avaient été auparavant choisis de Dieu, savoir à nous, qui avons mangé et bu avec lui après qu'il eut été ressuscité d'entre les morts » (v. 40, 41). Celui que l'homme a refusé, Dieu l'a ressuscité et l'a élevé dans la gloire, telle est la seconde vérité : « Dieu pour nous ». Aucun doute ne peut subsister quant à sa résurrection : l'apôtre lui-même l'a vu, il a même mangé et bu avec lui. Il se souvient du morceau de poisson cuit et du rayon de miel (Luc 24) que le Seigneur avait acceptés après sa résurrection ; de la braise et du poisson mis dessus, quand le Seigneur leur offrit de dîner, à lui et à ses six compagnons, au bord de la mer de Tibériade (Jean 21). Par sa mort, Jésus a fait une œuvre qui glorifie Dieu éternellement, et sa résurrection est la réponse de Dieu à cette œuvre. C'est pourquoi : « Il nous a commandé de prêcher au peuple, et d'attester que c'est lui qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts » (v. 42). Sa victoire, comme homme, sur la mort, lui confère le titre de juge (voir Jean 5:21-27) ; mais avant le jour du jugement, vient le jour où il sauve. « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés » (v. 43). Avant de juger l'homme, Dieu lui fait connaître ces deux vérités : le pardon offert à quiconque croit à son Fils ; et le Saint Esprit qu'il envoie pour habiter dans chaque croyant.

« Comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole » (v. 44). Ils reçoivent le sceau de Dieu, c'est-à-dire, le Saint Esprit, celui qui éloigne toute crainte, en nous faisant comprendre que Christ est mort sur la croix pour nous sauver. La descente du Saint Esprit est en rapport intime avec cette révélation. Qu'est-ce qui apporta cette immense bénédiction dans ce chapitre 10 ? Ils crurent au Seigneur Jésus. Comme des âmes simples ils crurent la parole, et Dieu leur envoya le Saint Esprit ; ils ne le reçoivent pas comme une aide pour croire, mais comme sceau de leur simple foi au Seigneur Jésus. Le Saint Esprit est descendu pour me parler des pensées de Dieu au sujet de Jésus ; du moment que je crois, il vient habiter dans mon cœur, comme le Consolateur. Donc « Dieu en nous », c'est le don du Saint Esprit.

Nous ne pouvons pas ôter à ces gens leurs privilèges, poursuit Pierre : « Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu l'Esprit Saint comme nous-mêmes ? » (v. 47). Non, dit-il, ils ont reçu le Saint Esprit, leurs péchés sont pardonnés, ils doivent être introduits dans la maison de Dieu sur la terre. Voici la seconde occasion pour Pierre d'user des clefs du royaume des cieux : il a ouvert la porte aux Gentils.

À son retour à Jérusalem, l'assemblée interroge l'apôtre sur les événements de Césarée. « Ceux de la circoncision disputaient avec lui, disant : Tu es entré chez des hommes incirconcis, et tu as mangé avec eux » (11:3). Pierre reprend le récit détaillé de sa visite et conclut : « Comme je commençais à parler, l'Esprit Saint tomba sur eux, comme aussi il est tombé sur nous au commencement. Et je me souvins de la parole du Seigneur, comment il a dit : Jean a baptisé avec de l'eau, mais vous, vous serez baptisés de l'Esprit Saint. Si donc Dieu leur a fait le même don qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus Christ, qui étais-je, moi, pour pouvoir l'interdire à Dieu ? » (v. 15-17). Ses auditeurs ne surent que répondre à pareils arguments et « ils se turent, et glorifièrent Dieu, disant : Dieu a donc en effet donné aux nations la repentance pour la vie ! » (v. 18).

Il est important de saisir la portée de cet événement. L'Église de Dieu, l'assemblée, existait déjà, mais la doctrine de son unité, comme corps de Christ, n'avait pas encore été proclamée. La réception de Corneille et de ses amis par Pierre ne l'annonçait pas encore, Paul la révélera ; mais cela prouvait que, en toute nation, quiconque craignait Dieu, lui était agréable, et qu'il n'était pas nécessaire d'être Juif pour obtenir le salut. Cela préparait le chemin aux révélations de Paul, le mystère de l'épître aux Éphésiens : « Les nations... cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile » (Éph. 3:6). On ne résiste pas à Dieu ; aussi, après ces explications, il est beau de lire qu'« ils glorifièrent Dieu », c'est-à-dire, qu'ils le louèrent pour sa grâce envers les Gentils.

Pierre dut éprouver un grand soulagement, quand même lui et tous les croyants étaient fortement imprégnés de l'éducation juive qu'ils avaient reçue. Malheureusement l'apôtre attachait encore trop d'importance à l'opinion des hommes, et négligeait l'Écriture qui dit : « La crainte des hommes tend un piège » (Prov. 29:25). Ce que fut ce piège, nous allons le voir.

18 *Il sort de prison — Actes 12*

Environ une année après les événements relatés au chapitre précédent, les persécutions contre les chrétiens reprirent ; la famine régnait, et Barnabas et Saul furent envoyés à l'aide des pauvres de Judée.

« Le roi Hérode mit les mains sur quelques-uns de ceux de l'assemblée pour les maltraiter » (v. 1). Cet Hérode était le petit-fils de Hérode-le-Grand, qui ordonna le massacre de Bethléhem au moment de la naissance du Seigneur, et le père du roi Agrippa, devant lequel comparut Paul. Il est généralement connu dans l'histoire sous le nom de Hérode Agrippa I. Son but essentiel consistait à vivre

en bons termes avec tout le monde, par n'importe quel moyen ; cette vanité se combinait à une attention pointilleuse aux rites de la religion juive, afin d'être bien vu de ses sujets ; c'est pour se concilier leurs faveurs qu'il persécuta à nouveau les chrétiens.

Sa première victime fut Jacques : « Il fit mourir par l'épée Jacques, le frère de Jean » (v. 2), l'un des trois apôtres présents à la résurrection de la fille de Jaïrus, à la transfiguration sur la montagne, et à l'angoisse du Seigneur au jardin de Gethsémani. Avec son frère, Jésus l'avait surnommé « Boanergès, ce qui est : fils de tonnerre » (Marc 3:17). Bien qu'il ne soit pas fait mention de sa vie dans l'Écriture, il doit avoir été un homme proéminent dans l'assemblée de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, Hérode le fait mettre à mort. Sa mère, Salomé, avait prié une fois : « Que mes deux fils que voici, s'asseyent, l'un à ta droite et l'un à ta gauche, dans ton royaume ». À quoi Jésus avait répondu : « Pouvez-vous boire la coupe que moi, je vais boire ? Ils lui disent : Nous le pouvons » (Matt. 20:21, 22). Ce moment était venu pour l'un des deux frères, l'autre la boira plus tard. Jean fut probablement le dernier des apôtres à souffrir le martyre, mais Jacques avait été le premier ; sa carrière fut courte, car il meurt environ douze ou treize ans après la crucifixion. Aucun détail ne nous est donné, mais nous pouvons être certains d'une chose, c'est que la prière de sa mère ne resta pas sans réponse et que, au dernier moment, il fut soutenu par la grâce de Dieu. Voyant que la mort de Jacques plaisait aux Juifs, Hérode met la main sur Pierre aussi, avec l'intention de le mener à l'échafaud après la Pâque.

Il croyait avoir fait là une action d'éclat et se préparait à monter un grand spectacle public à cette occasion. Mais, comme Pierre, une fois déjà, était sorti de prison d'une façon extraordinaire (Actes 5), le roi « le livra à quatre bandes de quatre soldats chacune, pour le garder » (v. 4) ; deux soldats étaient attachés à lui, d'autres gardaient les portes. Que de précautions pour un seul homme ! Hérode comptait sans Dieu ; Pierre, confiant, s'endort paisiblement, sachant que le Seigneur pouvait le délivrer encore s'il le jugeait bon.

« Pierre donc était gardé dans la prison ; mais l'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui » (v. 5). Il eût été vain de chercher à fléchir le roi ; leur seule ressource était de s'adresser à Dieu, car le cas semblait désespéré. Quand le Seigneur était sur la terre, il avait dit : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux ; car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:19, 20). Les croyants mettaient ces paroles en pratique, et, à l'arrivée de Pierre, « ils étaient assemblés et priaient » (v. 12). Le jour approchait où l'apôtre allait être mené à l'échafaud ; mais Dieu donna une réponse à la foi de ces quelques-uns ; ainsi l'homme propose, et Dieu dispose.

La Parole ne nous donne aucun détail sur les sentiments et les pensées de Pierre pendant son emprisonnement. Nous savons que, la nuit précédant son exécution, il dormait ; il avait enlevé ses sandales et dégagé ses vêtements ; ce geste témoigne de son entière confiance dans le Seigneur, d'une conscience et d'un cœur parfaitement tranquilles. Dieu choisit son moment pour faire sa volonté. Il envoie un ange dans la cellule du dormeur et « une lumière resplendit dans la prison » (v. 7). Dieu apporte toujours la lumière. Les deux gardiens de Simon dormaient aussi, car ils ne virent pas la lumière et ils n'entendirent pas la voix. L'ange frappe le côté de Pierre pour le réveiller et lui ordonne : « Lève-toi promptement ». « Et les chaînes tombèrent de ses mains » (v. 7). Quand Dieu desserre les entraves de l'homme, le travail se fait rapidement et sans bruit, le cliquetis des chaînes qui tombaient n'a pas même réveillé les gardiens. « Ceins-toi, et chausse tes sandales » (v. 8) : aucune hâte, tout se fait avec précision et avec ordre, puis : « Jette ton vêtement sur toi, et suis-moi » (v. 8). « Il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange était réel, mais il croyait voir une vision » (v. 9) ; Pierre suit son guide, ils passent la première et la seconde garde sans être inquiétés et « ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit à eux d'elle-même ; et, étant sortis, ils allèrent jusqu'au bout d'une rue ; et aussitôt l'ange se retira d'avec lui » (v. 10), Pierre se trouvant dans un lieu connu.

Imaginons l'état d'hébété dans lequel se trouvait l'apôtre : brusquement réveillé d'un profond sommeil, le voici dans la rue ; il s'était endormi croyant aller à la mort, le matin. ; il avait entendu un ange, s'était habillé, et tout d'un coup, se trouve en liberté, dans une rue bien connue. « Et Pierre, étant revenu à lui, dit : Je connais à présent certainement que le Seigneur a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple des Juifs » (v. 11). Il reconnaît que la main du Seigneur s'est étendue sur lui, et « s'étant reconnu, il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et priaient » (v. 12). Au moment où les croyants adressaient des prières ferventes à Dieu pour l'apôtre, il arrive d'une façon intempestive et frappe à la porte. Rhode, la servante, vient s'informer quel est ce visiteur inattendu ; en reconnaissant la voix de Pierre, elle n'ouvre pas, mais, de joie, elle court porter l'heureuse nouvelle. « Tu es folle », disent-ils, au lieu de réaliser la grâce de Dieu ; ils ne songent pas non plus à vérifier ses dires, et, devant les affirmations réitérées de la jeune fille, ils ajoutent : « C'est son ange » ; incrédules, ils croyaient que Rhode avait une vision !

« Mais Pierre continuait à heurter » (v. 16), si bien qu'ils se décident à aller ouvrir et « ils le virent et furent hors d'eux » (v. 16). Notre foi est si faible que, lorsque Dieu exauce notre prière, nous nous étonnons ; si nous étions simples et vrais devant lui, nous serions surpris de ce que la réponse se fait attendre. Dieu aime répondre aux prières de ses enfants ; il aime que nous nous attendions à lui : « Sans la foi il est impossible de lui plaire » (Héb. 11:6).

L'apparition de l'apôtre produit un effet extraordinaire, mais « leur ayant fait signe de la main de se taire, il leur raconta comment le Seigneur l'avait fait sortir de prison ; et il dit : Rapportez ces choses à Jacques et aux frères » (v. 17). Bien que libre, Pierre comprend le danger qui le menace, mieux que ses amis, et il leur recommande de ne rien divulguer.

« Le jour étant venu, il y eut un grand trouble parmi les soldats, au sujet de ce que Pierre était devenu » (v. 18) ; il était entre les mains de Dieu, Hérode ne pouvait pas le trouver. Déçu dans ses plans sanguinaires, le roi déverse sa colère sur les gardes de la prison, puis se rend à Césarée où il meurt, sous le jugement de Dieu, d'une horrible maladie. L'Esprit de Dieu se hâte d'ajouter au verset suivant, en contraste avec ce caractère méchant : « Mais la parole de Dieu croissait et se multipliait » (v. 24).

Retenons de ceci le contraste marqué entre les plans humains et l'intervention divine, en même temps que l'efficacité et la puissance de la prière. Que cela nous encourage à compter sur Dieu et à persévérer dans la prière faite avec foi. Le cas semblait totalement désespéré, mais Dieu y pourvut largement. Nous manquons de foi et d'assiduité pour assiéger le trône de la grâce, nous pouvons bien lui dire : « Seigneur, enseigne-nous à prier » (Luc 11:1).

Le chapitre se termine par ces mots : « Barnabas et Saul, ayant accompli leur service, s'en retournèrent de Jérusalem, emmenant aussi avec eux Jean, qui était surnommé Marc » (v. 25). Paul se trouvait donc à Jérusalem quand Pierre fut jeté en prison ; quelle joie dut être la sienne en voyant Simon de nouveau en liberté, prêt à continuer le travail du Seigneur. Dès lors, Paul semble devenir l'instrument spécial de l'Esprit ; Pierre occupe le second plan et ne réapparaît que momentanément au chapitre 15.

19 **Résistance à Antioche — Actes 15 ; Galates 2**

Quand Pierre se retire pour échapper à la vigilance d'Hérode, Paul se met au travail. Les chapitres 13 et 14 nous rapportent le récit de l'expansion prise par l'Évangile parmi les Gentils en Asie Mineure grâce au ministère de Paul et Barnabas. Le lien, existant entre ces deux hommes au moment de la première visite de Paul à Jérusalem après sa conversion (9:27) se renforça dans la suite.

Paul s'était rendu à Tarse, sa propre ville (9:30). Peu après parvint à Jérusalem la nouvelle qu'une œuvre commençait à Antioche, dans la province de Séleucie, par le moyen de « ceux qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Étienne » (11:19). Le Nouveau Testament parle de deux Antioche : celle dont il s'agit ici est plus importante que l'Antioche de Pisidie, visitée par

Paul (voir Actes 13 ; 14). Cette Antioche, construite par Seleucus Nicator en 300 av. J. C. et qu'il nomma d'après son père, se trouve sur les bords de l'Oronte, à environ cinq cents kilomètres au nord de Jérusalem, et à cinquante de la Méditerranée. Elle était composée de quatre quartiers, chacun ceint par un mur, et tous les quatre, entourés d'une muraille commune. Métropole de la Syrie, résidence de leurs rois — les Séleucides — elle devint plus tard la capitale des provinces romaines d'Asie, la troisième ville de l'empire après Rome et Alexandrie. Elle comptait environ 200,000 habitants, et offrit toujours un intérêt particulier pour les chrétiens, car « ce fut à Antioche premièrement que les disciples furent nommés chrétiens » (11:26).

Quand on apprit à Jérusalem que, dans cette ville importante, « un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur », l'assemblée envoya Barnabas pour leur venir en aide dans leur travail, « lequel, y étant arrivé et ayant vu la grâce de Dieu, se réjouit ; et il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur... et une grande foule fut ajoutée au Seigneur » (11:21-24). Barnabas, sentant l'importance de l'œuvre qui s'accomplissait, « s'en alla à Tarse, pour chercher Saul ; et, l'ayant trouvé, il le mena à Antioche. Et il leur arriva que, pendant un an tout entier, ils se réunirent dans l'assemblée et enseignèrent une grande foule » (11:25, 26). Barnabas et Saul furent dès lors compagnons de travail jusqu'aux événements rapportés en Actes 15, avec Antioche comme centre, pendant une période assez longue ; ils partirent de là pour une tournée d'évangélisation, spécialement recommandés aux prières de cette assemblée (Actes 13). « Et, étant arrivés, et ayant réuni l'assemblée, ils racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux, et comment il avait ouvert aux nations la porte de la foi. Et ils séjournèrent assez longtemps avec les disciples » (14:27, 28).

Ce voyage fut la première mission précise parmi les Gentils, dans laquelle des assemblées furent formées, et des « anciens » formellement désignés par les apôtres. La parole de Dieu se répandait parmi les nations, les convertissait et les rassemblait au nom du Seigneur Jésus, indépendamment de l'action exercée par les douze apôtres à Jérusalem, et sans l'obligation de se conformer à la loi de Moïse, qui faisait encore règle parmi les Juifs convertis. À Antioche, on souleva la question de savoir si cet état de choses pouvait encore durer ; elle venait, non des Juifs hostiles à l'Évangile, mais de ceux qui, l'ayant accepté, désiraient imposer le même joug aux Gentils. Le chapitre 15 nous présente le récit détaillé de cet important sujet, qui comporte la base même du christianisme.

« Et quelques-uns, étant descendus de Judée, enseignaient les frères, disant : Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés » (v. 1). Ceux qui venaient de Jérusalem avaient l'approbation de l'assemblée et des douze apôtres, ce qui donnait beaucoup de poids à leur avis. Paul et Barnabas, pleinement conscients de la gravité de leur erreur, eurent avec eux « une contestation et une grande dispute » (v. 2) ; insister sur l'obéissance à la loi de Moïse, c'était annuler l'Évangile, détruire la doctrine de la grâce ; si cette doctrine était vraie, la justification par la foi n'était qu'une illusion ; aussi pouvons-nous comprendre l'hostilité de Paul à l'égard de ces « faux frères » (Gal. 2:4).

Mais c'était la volonté de Dieu que cette grave question fût réglée à Jérusalem et non à Antioche. L'assemblée juive de Jérusalem n'aurait pas reconnu la valeur d'une décision prise à Antioche, même si elle concernait toutes les assemblées, l'unité de l'Église aurait encouru du danger ; mais une conférence, tenue à Jérusalem, tranchait définitivement la question : elle maintenait intacte l'unité et conservait aux apôtres leur autorité pour proclamer cette vérité.

La mention que Paul fait de ce sujet dans l'épître aux Galates montre toute la gravité de la crise, puisque cela concernait la base même du christianisme. Si quelqu'un était circoncis, il était sous la loi, rejetait la grâce et s'éloignait de Christ (Gal. 5:2-4), pour Paul, c'était parfaitement clair, mais pas pour ses adversaires. « Ils résolurent que Paul et Barnabas et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les anciens pour cette question » (v. 2) ; d'après ce verset, l'apôtre agit conformément aux désirs des frères d'Antioche, mais, en Gal. 2:2, il donne la véritable raison, la raison intime : « J'y montai selon une révélation », dit-il. Paul se laissa donc conduire par la volonté de Dieu et ne suivit pas son propre chemin. Plein de foi, d'énergie et de zèle, il fut obligé de se rendre à Jérusalem pour maintenir l'unité. Il prit Tite avec lui, Tite un incirconcis. Il fallait du courage pour emmener ce Grec, car la vérité était en jeu, et cela trancherait la décision entre lui et les chrétiens juifs. L'apôtre marchait dans la liberté de l'Esprit, et il gagna la partie.

« Et étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'assemblée et les apôtres et les anciens ; et ils racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux. Et quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il faut les circoncire et leur enjoindre de garder la loi de Moïse » (v. 4, 5). « Les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner cette affaire » (v. 6). Une grande discussion s'ensuivit, libre, sans contrainte ; nous retrouvons Pierre, il rappelle ce que Dieu avait fait par son moyen parmi les Gentils : « Hommes frères, vous savez vous-mêmes que, dès les jours anciens, Dieu m'a choisi entre vous, afin que par ma bouche les nations ouïssent la parole de l'évangile et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur ayant donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes ; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais nous croyons être sauvés par la grâce du Seigneur Jésus, de la même manière qu'eux aussi » (v. 7-11). Il use de toute son influence en faveur de la liberté accordée aux Gentils ; il ne dit pas : « Ils seront sauvés comme nous », mais « nous serons sauvés comme eux » ; c'est-à-dire : nous Juifs serons sauvés au même prix qu'eux, qui n'ont jamais été sous la loi. Son discours, bien que court, est énergique et acéré, et porte un coup direct au judaïsme.

« Et toute la multitude se tut ; et ils écoutaient Barnabas et Paul qui racontaient quels miracles et quels prodiges Dieu avait faits par leur moyen parmi les nations » (v. 12). Jacques parle ensuite, et cite le prophète Amos pour prouver que Dieu s'était choisi un peuple parmi les Gentils. Entièrement d'accord avec Pierre, il ajoute : « Je suis d'avis de ne pas inquiéter ceux des nations qui se tournent vers Dieu » (v. 19). Le discours de Jacques produit bon effet, et l'assemblée rend un jugement net. « Alors il sembla bon aux apôtres et aux anciens, avec toute l'assemblée, de choisir parmi eux des hommes, et de les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabas : savoir Judas, appelé Barsabbas, et Silas, hommes d'entre ceux qui tenaient la première place parmi les frères » (v. 22). Ils emportaient une lettre adressée aux frères des nations, qui mettait un terme à cette contestation. « Il a semblé bon au Saint Esprit et à nous de ne mettre sur vous aucun autre fardeau que ces choses-ci, qui sont nécessaires : qu'on s'abstienne des choses sacrifiées aux idoles, et du sang, et de ce qui est étouffé, et de la fornication. Si vous vous gardez de ces choses, vous ferez bien. Portez-vous bien » (v. 28, 29).

Ces choses rentraient dans les habitudes des Gentils. Il importe de remarquer que ce n'étaient pas des choses prohibées par la loi seulement, mais elles étaient contraires à l'ordre de Dieu comme Créateur ; les pratiquer n'avait rien à faire avec la loi de Moïse, mais c'était ignorer la connaissance de Dieu. Le mariage — c'est-à-dire la pureté — était l'institution de Dieu en Eden (Gen. 2:21-25). Après le déluge, quand Dieu autorisa Noé à manger de la viande, il lui défendit de manger le sang, car la vie appartient à Dieu (Gen. 9:3-5). Tout rapport avec les idoles constituait un outrage à l'autorité du Dieu vivant et vrai. Tout ceci, les Gentils l'avaient fait par ignorance et avaient besoin d'être instruits ; les apôtres s'adressaient donc à leur intelligence de chrétiens, tout en s'attachant aux véritables relations de l'homme avec Dieu dans les choses naturelles.

Cet arrêt n'est en aucun sens un compromis avec les préjugés juifs, ou une nouvelle loi imposée par le christianisme ; ce sont les principes que tout chrétien doit savoir : 1) un seul et vrai Dieu — donc la reconnaissance d'idoles, de n'importe quelle façon, provoque sa jalousie ; 2) la vie appartient à Dieu ; 3) l'ordre de Dieu, la pureté dans le mariage.

Pierre et Paul se trouvaient ainsi entièrement d'accord. Paul dut être réconforté par l'attitude courageuse de Pierre à soutenir cette vérité, que le croyant n'est en aucune manière placé sous la loi ; il éprouva certainement aussi un immense soulagement de ce que les apôtres et l'assemblée de Jérusalem non seulement écrivirent une lettre, mais encore envoyèrent avec eux des hommes importants à Antioche ; ce faisant, ils sanctionnaient dans leur ministère Paul et Barnabas, qui ne pourraient être accusés d'apporter leur seule opinion par ce message. Jérusalem avait décidé que la loi ne devait pas s'exercer sur les Gentils, et eux-mêmes purent se réjouir d'être libérés du joug qu'on voulait leur imposer.

Judas et Silas restent quelque temps ensemble à Antioche ; puis Silas demeure seul sur ce champ de travail, préférant travailler parmi les Gentils plutôt que de retourner à Jérusalem. « Et Paul et Barnabas séjournèrent à Antioche, enseignant et annonçant, avec plusieurs autres aussi, la parole du Seigneur » (v. 35). Cette phrase semble indiquer que l'assemblée y était devenue très importante, ce qui engagea plusieurs serviteurs de Dieu à y séjourner, même Pierre s'y rendit peu de temps après la rencontre de Jérusalem. À partir de ce moment il n'est plus fait mention de lui dans les Actes.

La date exacte de sa visite est incertaine ; il s'y comporta de telle façon que Paul fut obligé de lui résister en face, devant tous ; nous en trouvons un bref exposé dans le chapitre 2 de l'épître aux Galates.

Après avoir expliqué ce qui l'amena à Jérusalem, Paul raconte, ce que les Actes ne font pas, comment les apôtres le reçurent et l'effet produit par sa visite. Les frères convinrent que Paul avait reçu de Dieu un enseignement indépendant du leur ; son ministère et son apostolat, envoyés par Dieu, le faisaient travailler pour le Seigneur aussi bien qu'eux-mêmes. En outre il leur communiqua des vérités qu'il avait déjà enseignées aux Gentils ; mais eux ne purent rien lui apprendre. Paul reconnaît ensuite toute la grâce de Dieu envers Pierre : « Celui qui a opéré en Pierre pour l'apostolat de la circoncision a opéré en moi aussi envers les nations, et ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, Jacques, et Céphas, et Jean, qui étaient considérés comme étant des colonnes, me donnèrent, à moi et à Barnabas, la main d'association, afin que nous allussions vers les nations, et eux vers la circoncision, voulant seulement que nous nous souvenions des pauvres » (v. 8-10).

Puis vient le récit de la visite de Pierre. « Mais quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était condamné. Car, avant que quelques-uns fussent venus d'auprès de Jacques, il mangeait avec ceux des nations ; mais quand ceux-là furent venus, il se retira et se sépara lui-même, craignant ceux de la circoncision ; et les autres Juifs aussi usèrent de dissimulation avec lui, de sorte que Barnabas même fut entraîné avec eux par leur dissimulation. Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit, selon la vérité de l'évangile, je dis à Céphas devant tous : Si toi qui es Juif, tu vis comme les nations et non pas comme les Juifs, comment contrains-tu les nations à judaïser ? » (v. 11-14). L'histoire est bien simple : seul à Antioche, Pierre allait et venait parmi les Gentils, mangeait même avec eux ; à ce point de vue il jouissait de la même liberté que Paul. Mais d'autres frères arrivèrent de Jérusalem, centre de la religion de la chair, dont les coutumes subsistaient parmi les chrétiens. Pierre, particulièrement bien connu, se rendit compte que ses amis pourraient le désapprouver, eux qui, quoique chrétiens, restaient Juifs dans leurs pensées et leurs habitudes ; il craignit donc d'user de cette liberté et, par peur de leur opinion, « il se retira et se sépara des Gentils ».

Les frères juifs, à leur arrivée, soutinrent probablement plus d'une discussion avec Pierre pour lui représenter l'effet produit à Jérusalem par sa conduite ; ils avaient dû alléguer la perte d'estime et de confiance en lui, comme chef des croyants, et le risque de dissensions entre eux. L'apôtre écoute ces récriminations, aveugle quant aux résultats de cette marche rétrograde, et influencé par « la crainte des hommes qui tend un piège » (Prov. 29:25).

Nous avons toujours vu Pierre fervent, énergique et bouillant, mais trop attaché à l'opinion qu'on avait de lui, sentiment qui agira toujours sur nos cœurs, si celui de la présence de Dieu ne nous en libère pas. Nous nous sentons faibles en proportion de l'importance que nous croyons avoir devant les hommes. Si nous ne sommes rien à leurs yeux et aux nôtres, nous agissons indépendamment d'eux. C'est là que manqua Pierre, son action influença les autres Juifs : Barnabas — le dernier dont on aurait pu le croire — « fut entraîné avec eux par leur dissimulation ». Dans la mesure où l'opinion des autres croît d'importance sur nous, notre influence sur eux sera mauvaise, si nous désirons maintenir notre réputation selon leurs désirs, et contrairement à ce que nous savons être la vérité.

Mais pourquoi la conduite de Pierre et celle des autres Juifs est-elle qualifiée de « dissimulation » ? Pierre n'avait pas changé de convictions, il les avait courageusement exprimées en Actes 15 ; ici, pour plaire aux autres, il avait modifié sa conduite. Il ne voyait pas que refuser de manger avec les Gentils constituait en somme le refus de les considérer comme des frères en Christ ; il revenait à son ancien point de vue du pur et de l'impur, que la vision d'Actes 10 devait avoir écartée, en contradiction avec ses propres paroles à la rencontre de Jérusalem, et en violation des principes de la lettre qu'il aida à écrire à cette occasion. Sa conduite rappelle, dans une certaine mesure, celle qu'il eut dans la cour du souverain sacrificateur : le même courage impulsif, suivi d'une timidité tremblante à l'heure de l'épreuve. Nous ne savons pas si, comme autrefois, il « pleura amèrement », mais, le connaissant comme nous le connaissons, nous sommes portés à le croire.

Paul seul semble avoir été ferme dans cette crise. Pierre, malgré sa supériorité évidente, ne lui en imposait pas tant, qu'il fût obligé de se taire quand la vérité de Dieu était en jeu. Il lui « résista en face parce qu'il était condamné ». Paul, qui avait été converti par la révélation de la gloire divine et qui était rempli de l'Esprit Saint, sentait que tout ce qui exaltait la chair obscurcissait cette gloire. Moralement il vivait dans le ciel et dans la compagnie de Christ ; il avait un œil d'aigle pour découvrir tout ce qui pouvait ternir la gloire du Seigneur. Il vit que la conduite de Pierre était charnelle et non spirituelle ; lui-même occupé de Christ, il est hardi comme un lion pour défendre la vérité, et il n'épargne personne, pas même ceux qui occupaient une position élevée dans l'assemblée. Il ne se laisse pas arrêter par l'homme, et sa conduite en cela contraste avec celle de Pierre. « Les blessures faites par un ami sont fidèles, mais les baisers de celui qui hait sont fréquents » (Prov. 27:6). Judas avait fourni la preuve de la seconde partie de ce verset, Paul illustre la première dans sa manière d'agir avec Pierre. Il va franchement à lui, démontre en quoi il est coupable. Il savait que Pierre avait les mêmes convictions que lui, mais qu'il les avait trahies à la suite de la pression exercée par son entourage. Il était persuadé que Pierre aimait le Seigneur, les Gentils et lui-même ; cela explique la fidélité et la franchise avec laquelle il attaque.

« Si toi qui es Juif, tu vis comme les nations et non pas comme les Juifs, comment contrains-tu les nations à judaïser ? Nous qui, de nature, sommes Juifs et non point pécheurs d'entre les nations, sachant néanmoins que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, ni autrement que par la foi en Jésus Christ, nous aussi, nous avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi en Christ et non pas sur le principe des œuvres de loi : parce que sur le principe des œuvres de loi nulle chair ne sera justifiée. Or si, en cherchant à être justifiés en Christ, nous-mêmes aussi nous avons été trouvés pécheurs, Christ donc est ministre de péché ? Qu'ainsi n'advienne ! Car si ces mêmes choses que j'ai renversées, je les réédifie, je me constitue transgresseur moi-même. Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. Je n'annule pas la grâce de Dieu ; car si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien » (v. 14-21).

Lui, un Juif, se sentait libre de vivre comme les Gentils ; pourquoi obliger les Gentils à vivre comme des Juifs, soi-disant pour jouir de la communion entre chrétiens ? S'il se sentait la liberté de négliger la loi de Moïse peu de temps auparavant, il serait absurde d'exiger des Gentils de se conformer à ses exigences. Cela affecte le fondement même de l'Évangile ; car eux-mêmes, Juifs de naissance, et non pécheurs d'entre les nations, ils ont complètement abandonné les œuvres de la loi, et sont venus à Christ pour leur salut et leur

justification. Mais si, en le faisant, ils ont été trouvés pécheurs parce qu'ils ont négligé la loi comme moyen de salut, alors Christ les aurait incités à pécher et ils auraient fait un faux-pas. S'il faut reconstruire l'édifice de la loi pour obtenir la justice, pourquoi s'en être détournés ? Si Pierre avait tort de manger avec les Gentils, il le faisait selon le commandement reçu du Seigneur dans la vision de Actes 10, Christ alors l'avait enseigné à tort. Si, au contraire, il avait raison, il avait tort en cessant de le faire et devenait un transgresseur.

Quel pénible résultat de la faiblesse et de l'effort tenté pour plaire aux hommes ! Combien peu les chrétiens mesurent l'importance de cette scène entre les deux apôtres. Une quantité de gens s'arrêtent aux ordonnances ; s'appuyer sur les ordonnances, c'est s'appuyer sur la chair. Christ est tout pour l'âme croyante ; les ordonnances — le baptême, la cène — viennent à leur place. Il les a prescrites, non comme des moyens pour la grâce de s'appuyer sur elles, mais pour distinguer ses enfants du monde : d'un côté pour être morts avec lui par le baptême, de l'autre — la cène — pour être unis à lui dans l'unité du corps, sur le terrain de la rédemption.

Paul ressentait tout ceci très vivement, c'est ce qui lui fait dire : « Moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu ». Il avait appris que la chair n'est bonne à rien, et que la loi ne peut lui venir en aide. Dieu a condamné le péché dans la chair ; sa place est dans la mort et elle ne peut pas être améliorée. Être sous la loi, c'est en réalité se condamner soi-même à la mort. S'il est mort, il est mort à la loi dont le pouvoir ne va pas au-delà de la vie ; si la victime est morte, la loi n'a aucun pouvoir sur elle. Mais alors où trouver la vie ? Seulement en Christ ressuscité. Paul a été crucifié avec Christ, si bien que la condamnation de la loi a été annulée pour lui à la croix.

La loi l'avait atteint dans la personne du Fils de Dieu, qui l'aimait et s'est donné pour lui ; la vie du péché, dominée par la loi, s'est terminée à la croix. Néanmoins Paul vit, pas lui pourtant, c'est Christ qui vit en lui ; il est devenu une nouvelle créature, Christ est son but. « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ». C'est la vie personnelle, la foi individuelle qui s'attache à Christ et fait de lui l'objet précieux de la foi et des affections. Mais si, selon les principes juifs, la justice est en rapport avec la loi, alors Christ est mort pour rien, car notre justice consisterait à garder la loi. Ainsi nous perdriions Christ, son amour, sa grâce et la justice de Dieu qui est par la foi.

Nous ne savons pas comment Pierre reçut l'admonestation de Paul. S'il n'a pas reconnu ses torts et n'a pas cherché à les réparer, il ne serait pas le Pierre que nous avons suivi avec tant d'intérêt jusqu'à maintenant. Il ne garda certainement pas rancune à Paul, car, plus tard, il parlera de « notre bien-aimé frère Paul » (2 Pierre 3:15).

Le Seigneur a beaucoup à nous enseigner par cette scène. De l'attitude de Paul, apprenons à tenir bon pour la vérité à n'importe quel prix ; même si nous devons résister à un frère, faisons-le en face et non derrière son dos. Souvent celui qui est jugé coupable ou fautif est le dernier à l'apprendre ; quand nous avons quelque chose à dire à un frère, allons directement à lui. Si cette règle était observée, combien de chagrins seraient épargnés à l'Église de Dieu ! « Le rapporteur divise les intimes amis » (Prov. 16:28), les rapporteurs reçoivent trop facilement des encouragements.

De la conduite de Pierre, apprenons qu'une chute, même suivie d'une complète restauration en grâce, ne peut guérir une disposition naturelle. L'anneau faible de sa chaîne existait encore, sinon il n'aurait pas été arrêté momentanément. Si lui, un apôtre, pouvait agir ainsi après toutes les expériences vécues, combien plus chacun de nous peut-il crier à Dieu : « Soutiens-moi, et je serai sauvé » (Ps. 119:117).

20 Épîtres : 1 Pierre 1 — Notre appel céleste

Le grand sujet de la première épître de Pierre est le gouvernement de Dieu en relation avec son propre peuple — les justes, tandis que ce même gouvernement en rapport avec le monde est le sujet de la seconde.

Le chapitre 1 traite de la manière dont la grâce de Dieu agit envers nous pour nous maintenir dans le droit chemin malgré les tentations, et comment elle nous donne les encouragements nécessaires. Il parle spécialement des épreuves du chrétien, et le chapitre 2, de ses privilèges.

20.1 1 Pierre 1:1

« Pierre, apôtre de Jésus Christ, à ceux de la dispersion, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie ». Pierre écrit à des Juifs croyants, dispersés à cause des persécutions survenues après la mort d'Étienne. Il entreprend la tâche que le Seigneur lui a confiée, après sa restauration publique, en Jean 21 : « Pais mes brebis ». Auparavant, Pierre avait vu Jésus, seul à seul, ainsi que Luc 24:34 y fait allusion : « Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon ». Nous ne savons rien de cette entrevue ; ils durent certainement s'entretenir de la chute de Pierre, car, devant tous, le Seigneur confie à son disciple ses brebis, ceux qu'il aime le mieux, et lui donne ainsi la preuve de son entière confiance. Pierre avait nié trois fois connaître son Maître ; son Maître lui donne trois mandats concernant ceux qu'il aime. Le reniement de Pierre avait eu pour cause sa trop grande assurance en lui-même, maintenant le Seigneur peut avoir confiance en lui. Devant tous ses frères, Jésus avait rendu à l'apôtre sa place en lui remettant ses agneaux, ses brebis à soigner et à nourrir.

20.2 1 Pierre 1:2

« Élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ ». Au moment où l'apôtre écrit ses épîtres, tout ce qui est juif se trouve sous la sentence du jugement ; il révèle à ceux qui ont quelque attache avec le judaïsme l'appel céleste du croyant, au lieu de l'appel terrestre, maintenant mis de côté. L'appel céleste est une chose plus générale que l'Église : Abraham, par exemple, quoique ne faisant pas partie de l'Église, a part à l'appel céleste, « car il attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur » (Héb. 11:10).

L'Esprit de Dieu commence par assurer ces dispersés qu'ils sont « élus », situation dans laquelle la grâce de Dieu les a placés. Dans ce verset nous avons la Trinité ; bien rares sont les passages de la Parole qui la mentionne en une fois comme ici : l'élection du Père, la sainteté de l'Esprit et le sang du Fils. Le Père m'a choisi ; l'élection est individuelle et date d'avant la fondation du monde ; l'Église n'est jamais « élue » dans l'Écriture. Le verset 13 du chapitre 5 parle de « celle qui est élue », probablement une sœur en Christ à Babylone. L'Église n'est pas en vue avant la mort et la résurrection de Christ (sauf comme « le mystère caché dès les siècles en Dieu »), tandis que l'élection individuelle était déjà avant la fondation du monde. Ce sujet de l'élection peut paraître arbitraire à quelques-uns ; considérons-la comme une affaire de famille qui ne concerne pas le monde. Dans une maison règne la joie et le bonheur ; sur la porte, un écriteau porte ces mots : « Quiconque veut, peut entrer », c'est l'évangile. De l'autre côté de la porte, à l'intérieur, je lis : « Quiconque est entré ne sortira jamais » ; c'est ma sécurité, le fruit de l'élection. Rien ne peut troubler une âme qui est élue, au contraire, elle puise là toute sa consolation. Dieu nous a choisis, nous, croyants en Christ, avant la fondation du monde ; il réserve pour nous tout ce qui est au ciel, comme il nous garde en vue de cet héritage.

Ce verset 2 établit un contraste frappant avec le judaïsme : « Père » est un nom particulier au christianisme. El Shaddaï était le nom par lequel Dieu se révéla à Abraham, et Abraham marcha devant le Dieu Tout-puissant comme pèlerin, dépendant de lui (Gen. 17:1). Par son nom de l'Éternel, il se fit connaître à son peuple Israël, qui, pour être parfait, devait obéir à ses commandements (Deut. 18:13).

Mais Père est le nom par lequel il se révéla à nous, afin que nous soyons comme notre Père : « Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matt. 5:48). Quelle chose merveilleuse que d'avoir Dieu pour Père et de savoir que, par l'œuvre de son Fils, nous sommes en relations avec le Père. Après la résurrection, Jésus a dit : « Je monte vers mon Père et votre Père ». Nous avons ici mentionnée premièrement l'élection de Dieu le Père, puis la sainteté de l'Esprit. On aurait supposé que le sang de Jésus serait placé avant la sainteté de l'Esprit, mais ce n'est pas la pensée de Dieu, et pourquoi ? Parce que c'est une chose extrêmement belle de savoir que, à la conversion, nous sommes sous l'action directe de l'Esprit de Dieu. L'action de l'Esprit de Dieu sur l'homme et l'habitation de l'Esprit dans le croyant sont deux choses très différentes. Le Père choisit selon sa préconnaissance, de toute éternité il a les yeux sur nous. Au moment opportun, l'Esprit fit son œuvre en nous, et la première chose fut de nous mettre à part pour Dieu. Et voici le contraste avec le judaïsme : qu'est-ce qui mettait Israël à part pour Dieu ? Des ordonnances extérieures. Comment sommes-nous mis à part ? Par l'œuvre de l'Esprit de Dieu en nous, « pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ ». Nous devons constater que les choses se passent généralement ainsi. Prenons Saul de Tarse, le modèle d'une conversion dans l'Écriture. Quand il appelait Jésus : « Seigneur », l'Esprit de Dieu travaillait en lui. Lorsqu'il ajoute : « Que dois-je faire ? », c'est l'obéissance ; il ne connaissait pas encore la purification faite par le sang, mais sa volonté était brisée. Ainsi il était préparé à faire la volonté de Dieu, il demeura cependant encore dans une grande misère pendant trois jours. Puis Ananias vint vers lui et lui dit : « Lève-toi et sois baptisé, et te lave de tes péchés, invoquant son nom » (Actes 22:16) ; Saul acquit alors la connaissance du pardon. Telle est la manière dont Dieu travaille ; l'âme, sous l'action de l'Esprit, désire obéir à sa parole, ensuite vient la connaissance de la rémission des péchés par la foi en son sang.

20.3 *1 Pierre 1:3, 4*

« Une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible ». Tout espoir juif se concentrait sur le Messie ; lui mort, toutes les espérances de ce peuple se sont évanouies. Ils ont abîmé l'héritage que Dieu leur réservait ; leurs péchés l'ont souillé et il disparut de devant leurs yeux lorsqu'ils furent emmenés en captivité. Mais, par contraste, notre héritage, à nous croyants, est gardé pour nous, et nous sommes gardés pour l'héritage.

20.4 *1 Pierre 1:5*

« Gardés par la puissance de Dieu par la foi », c'est-à-dire par l'énergie de la foi, travail de l'Esprit de Dieu en nous. Dans les épîtres, Pierre fait quelquefois allusion à son propre passé. Il n'avait pas été gardé à cause de sa grande confiance en lui-même, mais, dit-il, Dieu le fera pour vous par sa puissance par la foi. Il devait se remémorer le moment où le Seigneur lui avait dit : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » — le moment où il croyait pouvoir se garder tout seul. Nous sommes gardés pour « un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps ». Pierre fixait toujours les yeux sur la gloire à venir, et le salut, pour lui (sauf au v. 9), est toujours la délivrance du croyant de cette scène présente, esprit, âme et corps, pour être avec Christ dans la gloire, salut qui est « prêt à être révélé ».

20.5 *1 Pierre 1:6*

« En quoi vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire ». Si vous pensez à la scène où est Christ, où vous serez avec lui, si vos cœurs s'appuient sur la pensée de l'héritage qu'il a en réserve pour vous et à la demeure que vous partagerez avec lui, où il y aura une joie éternelle, vous vous réjouirez. Puis l'apôtre ramène les pensées aux choses d'ici-bas en disant : « Tout en étant affligés par diverses tentations ». Ce n'est pas l'âme attristée par la perte de communion, c'est l'âme opprimée par des épreuves nombreuses, si le Seigneur en voit la nécessité. Le Seigneur sait ce qu'il fait. Nous n'aimons pas le joug, mais l'Écriture dit : « Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse » (Lam. 3:27) ; cela nous rend patients au fur et à mesure que nous avançons en âge. Le Seigneur ne commet pas d'erreurs. Quoi qu'il arrive, que nos cœurs s'en remettent au Père avec cette pensée : « Cela est nécessaire ». Ces épreuves ne sont pas toujours un châtiment, mais une discipline utile à ses enfants, pas seulement une instruction, mais aussi une éducation. Il désire développer, manifester le résultat de sa grâce dans nos âmes, le fruit de l'Esprit : « l'amour, la joie, la paix, la longanimité », etc., et il a ses propres voies pour produire ces fruits.

Voyons 2 Cor. 4:10-11 ; quelle différence merveilleuse entre ces deux versets ! Au verset 10, Paul désire que la vie de Jésus soit manifestée dans son corps ; au verset 11, c'est comme si Dieu disait : « Paul, je te place dans des circonstances telles que tu puisses réaliser ton désir et que tu ne puisses vivre rien d'autre que la vie de Jésus ». « Si cela est nécessaire », mais comme c'est seulement « pour un peu de temps », et que cela ne durera pas toujours, cela soutient le cœur. Cherchons toujours le côté lumineux de l'épreuve, et cherchons à avoir toujours des visages radieux et lumineux, même si nous sommes dans une grande tribulation. Pensons à Paul et Silas à Philippes. Quoi de plus sombre ? Jetés en prison, les pieds attachés au poteau, que font-ils ? « Ils priaient et chantaient les louanges de Dieu » (Actes 16:25) ; ils exerçaient leur sainte et royale sacrificature dans la prison. En chantant les louanges, ils étaient sacrificateurs ; en disant au geôlier terrifié : « Ne te fais point de mal ; car nous sommes tous ici » (Actes 16:28), ils étaient sacrificateurs du roi. La joie remplit leur cœur, le geôlier se convertit. La tribulation peut survenir de diverses manières, mais nous devons nous y préparer : « Sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance, et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:3-5).

20.6 *1 Pierre 1:7*

« L'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvée par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ ». Le chemin de l'épreuve a une fin lumineuse. La sphère de la foi est sur la terre, et Dieu l'éprouve. Il ne donne jamais une foi qu'il ne puisse éprouver ; ceci amènera le fruit qui apparaîtra peu à peu, quand tout sera manifesté à la révélation de Jésus Christ. L'épreuve « par le feu », dont il est question ici, est une allusion aux trois serviteurs hébreux que Nébucadnetsar jeta dans la fournaise (Dan. 3:12-30). Le feu eut pour seul effet celui de brûler leurs liens et de les rendre libres ; le Seigneur agit de même envers nous ; le feu nous fait éprouver le sentiment de la présence du Seigneur ; comme pour Daniel et ses compagnons : « Quelqu'un de semblable à un fils de Dieu » se trouvait au milieu du feu avec eux.

20.7 *1 Pierre 1:8*

« Lequel, quoique vous ne l'avez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse ». Il ne peut y avoir un enfant de Dieu qui n'aime pas le Seigneur, seulement nous ne l'aimons pas comme il devrait être aimé. Une précieuse relation existe entre ce : « Quoique vous ne l'avez pas vu » et Apoc. 22:4 : « Ils verront sa face ». Quelle joie pour nous de voir sa face, d'être dans sa présence, de voir ce visage qui fut « défait plus que celui d'aucun homme, et sa forme, plus que celle d'aucun fils d'homme » ! (És. 52:14).

« Croyant en lui, vous vous réjouissez ». Nos épreuves peuvent tourner à gloire et à honneur à la révélation de Jésus Christ, mais, en attendant, la foi doit être en exercice, et nous pouvons nous réjouir. Bien rares sont les enfants de Dieu qui, journellement, se réjouissent dans une personne « d'une joie ineffable et glorieuse », et non dans l'œuvre accomplie pour nous qui vient ensuite :

20.8 1 Pierre 1:9

« Recevant la fin de votre foi, le salut des âmes ». En croyant en lui, nous avons reçu le salut de nos âmes, une chose que nous possédons maintenant. Nous n'avons pas encore vu le Seigneur, mais, du moment que nous nous reposons sur lui par la foi, nos âmes sont sauvées.

20.9 1 Pierre 1:10-12

Dans les trois versets suivants (10-12), trois choses sont à relever : le témoignage des prophètes ; le témoignage du Saint Esprit ; et la venue du Seigneur — son apparition en gloire.

Dans leurs prophéties, les prophètes ont parlé des souffrances de Christ et des gloires qui suivraient, telles que Dieu les leur avait révélées : ils n'écrivaient pas pour eux, mais pour nous chrétiens.

« Dans lesquelles des anges désirent de regarder de près ». Nous sommes très négligents dans l'étude des Écritures, et nos cœurs sont, hélas ! bien peu désireux de pénétrer ces profondeurs cachées ; par contre les anges désirent les considérer. Les anges n'avaient jamais vu Dieu, avant d'avoir vu l'enfant Jésus à Bethléhem, car jusqu'alors il n'y avait pas eu de révélation de Dieu. À sa naissance il y eut un mouvement de l'armée céleste ; une multitude accompagna l'ange qui annonçait sa venue et chantait des louanges à Dieu. Le ciel entier s'occupait de ce qui se passait sur la terre, car le Fils de Dieu y était descendu. Les anges le servirent, quand il « eut faim » dans le désert, après que Satan l'eût quitté. Dans le jardin, pendant qu'il était dans l'angoisse, les anges vinrent le fortifier. Les anges se sont intéressés d'une façon merveilleuse à la naissance, à la vie, à la mort et à la résurrection du Seigneur Jésus, toutes choses dans lesquelles « ils désirent regarder de près », et pourtant il n'est pas descendu ici-bas pour les anges. Ils chantaient à sa naissance, mais pas à sa résurrection. Pourquoi ? Pour permettre aux rachetés, à ceux que cela concernait, à ceux pour lesquels Christ est mort, de célébrer la louange.

20.10 1 Pierre 1:13

« C'est pourquoi, ayant ceint les reins de votre entendement ». En Orient les hommes revêtent une robe flottante ; ainsi pour pouvoir travailler, il est nécessaire de porter une ceinture. Dans les reins gît le secret de la force. Ce verset nous engage donc à appliquer nos âmes à la recherche de ces choses : « Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis » (Col. 3:1) ; car, dit Paul, je vous donne quelque chose non seulement pour satisfaire vos affections, mais encore votre esprit, à condition que ce soit dans le ciel.

« Espérez parfaitement dans la grâce », etc. Dans ce chapitre, nous avons trouvé la foi dans le Seigneur, l'amour envers lui, et maintenant, l'espérance. Dans le Nouveau Testament, nous rencontrons à dix reprises ces trois choses ensemble : foi dans une personne, amour pour une personne, espérance dans une personne ; tout est lié dans une personne : « la personne de Christ ».

« La grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ », la grâce d'être amenés directement dans sa présence, d'être avec lui et semblables à lui pour toujours. Jude dit : « Attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle » (v. 21) ; quelle miséricorde pourrait être plus grande de la part du Seigneur que celle de nous enlever de cette scène de tristesse, d'épreuves et de mort, pour nous amener dans sa radieuse présence éternellement ? Ce que Jude appelle miséricorde, Pierre le nomme grâce.

20.11 1 Pierre 1:14-16

« Comme des enfants d'obéissance, ne vous conformant pas à vos convoitises d'autrefois pendant votre ignorance ; mais comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : « Soyez saints, car moi je suis saint ». L'apôtre nous ramène au temps présent et nous enseigne comment nous devons marcher : non comme nous voulons, mais comme le Père veut, car il s'attend à une sainteté pratique de notre part.

20.12 1 Pierre 1:17

« Et si vous invoquez comme père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas ». Il ne s'agit pas d'un Christ juge, mais du Père veillant chaque jour sur ses enfants ; nous moissonnerons comme nous aurons semé. L'enfant obéissant fait son possible pour que rien ne survienne dans son chemin qui puisse déplaire à son Père. Par grâce, celui-ci réprimande parfois, mais son jugement est bon et bienfaisant pour nos âmes.

C'est une grande erreur de supposer que les principes du gouvernement de Dieu ont changé, parce que le témoignage de Dieu, dans la lumière du christianisme, est différent de ce qu'il était pour le judaïsme. Le gouvernement moral de Dieu est exactement le même, bien que nous soyons sous la grâce ; c'est pourquoi Pierre ajoute : « Conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas ». Ce n'est pas la crainte qui engendre la servitude, ou la crainte quant à notre salut ; mais la connaissance de certaines vérités, telles que la rédemption et la jouissance de la place que Dieu nous accorde, doit rendre notre marche craintive ; si nous n'avons pas cette crainte, nous tombons ; aussi longtemps que nous vivons dans cette crainte, nous sommes préservés. C'est le jugement quotidien de Dieu sur ses enfants, non le jugement du grand trône blanc, ni le jugement de Christ sur les saints, mais le fait que le Père tient les yeux sur moi, et qu'il me traitera selon ce qu'il aura vu. « Le Père juge selon l'œuvre de chacun », c'est pourquoi je dois craindre, de peur de l'offenser ou de m'égarer. C'est la crainte de l'enfant envers son père.

20.13 1 Pierre 1:18-19

« Sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache ». Deux choses nous sont rappelées : la rédemption par le sang, et le fait que nous sommes nés de nouveau. Vous avez été rachetés, dit Pierre, par le sang précieux de Christ, comment pouvez-vous continuer à marcher dans le chemin du vieil homme ? Si nous avons été touchés par l'amour merveilleux de Dieu, et avons été rachetés de l'esclavage de Satan, quel genre de conduite devrait être la nôtre ! Nous avons été rachetés, et pas seulement achetés : le rachat, c'est l'esclave libéré de sa condition d'esclave, et mis dans une entière liberté. L'achat le laisse dans sa condition d'esclave, et ne lui fait que changer de maître. Toute âme inconverte appartient à Dieu ; dans sa seconde épître, Pierre parle du « maître qui les a achetés » ; il acheta le champ, c'est-à-dire le monde, et chaque habitant lui appartient. Même si les hommes le renient maintenant, le jour approche où ils devront le reconnaître comme Seigneur. Nous croyants, avons tous été rachetés et rendus libres pour le servir en toute liberté. Il ne reste aucun esclavage pour les enfants de Dieu, ils jouissent de ce que la grâce leur a donné.

L'apôtre, ne l'oublions pas, s'adressait à des gens, Juifs encore de pensées et d'esprit, et il emploie un langage beaucoup plus énergique. Le sang de l'agneau, qu'est-ce que cela disait à un Juif ? Cela lui remémorait la nuit d'Égypte, quand le sang de l'agneau

égorgé était répandu sur les linteaux des portes, afin d'éloigner le jugement de Dieu ; cela lui parlait des sacrifices offerts dans le désert pour maintenir la place du peuple devant Dieu. Quand l'Esprit de Dieu disait par le moyen de Balaam : « Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël » (Nomb. 23:21), n'y en avait-il vraiment point ? Dieu n'en voyait pas. De même pour nous : il voit le sang qui nous a amenés dans sa présence ; aussi le thème de notre louange sera-t-il éternellement : l'Agneau mis à mort.

Remarquons cette expression : « le sang précieux de Christ ». L'Écriture use rarement de qualificatifs, et plus spécialement encore quand il s'agit du Seigneur lui-même ; mais ici, elle fait exception : « le sang précieux », c'est ainsi que Dieu l'estime.

20.14 1 Pierre 1:20

« Préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous ». Déjà avant la fondation du monde, Dieu avait décidé d'envoyer l'Agneau de Dieu, car la bénédiction des saints célestes — l'Église — avait été décidée de toute éternité (cf. Éph. 1:4 ; Tite 1:2 et 1 Pierre 1:20 avec Matt. 25, 34 ; Apoc. 13:8 et 17:8). Du moment que le monde est créé, dit Dieu, j'aurai un peuple dans le monde (les Israélites), mais l'Église n'appartient pas au monde ; elle est céleste, elle était prévue de toute éternité et appartient à l'éternité.

20.15 1 Pierre 1:21

« Vous, qui, par lui, croyez en Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu ». L'homme n'a pas appris à connaître Dieu par les œuvres de la création, pas plus qu'on ne le trouve dans ses voies providentielles du temps de Moïse, ou dans ses révélations faites du haut du Sinaï. Dieu habitait alors dans la nuée, et personne n'osait approcher de la montagne, une bête même n'osait la toucher sans être lapidée ou transpercée d'un dard (Ex. 19:13). Celui qui descendit sous une forme humaine et mourut pour nos péchés, celui-là révéla le cœur de Dieu envers l'homme — l'Agneau de Dieu.

20.16 1 Pierre 1:21

« Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur ». Nous sommes pratiquement purifiés de nos anciens désirs et pensées ; ayons maintenant une « affection fraternelle sans hypocrisie ». Nous avons peut-être erré à travers le monde, inquiets et malheureux jusqu'à ce que la grâce de Dieu entrât dans nos cœurs ; maintenant « aimez-vous l'un l'autre ardemment ». Il est facile d'aimer des gens aimables, mais ce n'est pas aimer « d'un cœur pur » ; cet amour-là n'aime pas parce que l'objet le mérite, mais quand le contraire se présente : c'est l'amour de Dieu qui nous aime quand il n'y a rien d'aimable en nous. En Rom. 5, l'apôtre dit : « À peine pour un juste quelqu'un mourra-t-il ». Un homme juste est celui qui paie chacun et qui compte que chacun le paie, mais il ne récolte pas beaucoup d'amour. « Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir » : pour un philanthrope dont la vie s'est passée à faire du bien aux autres, l'apôtre n'en est pas même sûr. Quand nous étions sans justice, dépouillés de bonté, Dieu choisit ce moment-là pour nous aimer : amour d'un cœur pur, amour dont Dieu voudrait nous voir animés. Qu'il est misérable d'entendre quelqu'un se plaindre de manque d'affection ! si nous manquons d'affection, c'est que nous n'aimons pas nos frères. Nous disons volontiers : « Il est impossible d'aimer certaines personnes ». Pierre dit le contraire : aimez-les parce qu'ils sont rachetés, et parce que vous avez reçu la faculté de les aimer puisque vous êtes nés de nouveau.

20.17 1 Pierre 1:23

« Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu », la parole de Dieu qui nous a renouvelés.

20.18 1 Pierre 1:24-25

« Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement. Or c'est cette parole qui vous a été annoncée ». Cette citation d'Ésaïe 40 est très remarquable. Croyez-vous être meilleur que votre voisin, ou votre voisin meilleur que vous ? Dieu dit que toute chair est de l'herbe, et il le dit pour reconforter un peuple repentant ; Dieu sait que je suis indigne et il n'attend rien de bon de moi. Notre nature est comme l'herbe, mais la parole de Dieu demeure éternellement ; Dieu a mis dans nos âmes un principe de bénédiction immuable, éternel, qui vient de lui et qui est comme lui. Il a mis sa parole dans nos cœurs afin de nous rendre semblables à lui.

Comme il est facile à l'enfant de ressembler au Père s'il reçoit cette nouvelle vie. Pas d'effort dans l'amour, comme l'eau qui trouve son propre niveau ; nous jouissons de l'amour de Dieu, nous le répandons autour de nous. Quand nous étions tout à fait indignes, l'amour de Dieu mit en nous sa parole, qui rend l'enfant capable d'imiter son Père et d'aimer d'un cœur pur comme il aime. Nous avons été rachetés et renouvelés, et dans l'énergie de la nouvelle vie, nous désirerons suivre les traces de l'action du Père. Pour lui plaire, il faut agir comme lui ; si nous aimons le Père, nous aimerons les enfants.

20.19 1 Pierre 2:1-3

« Rejetant toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ». Puisque nous possédons cette nouvelle vie, mettons de côté tout ce qui faisait partie de notre vie ancienne. La fraude n'aime pas être découverte. Comme était belle la parole du Seigneur au sujet de Nathanaël : « Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a pas de fraude (Jean 1:48). Être sans fraude c'est être transparent ; le Seigneur était aussi pur que la lumière, car il était « la lumière ».

L'hypocrisie doit aussi être mise de côté, c'est-à-dire le défaut qui fait croire ce qu'on n'est pas, et cache ce qu'on est ; « et l'envie et toutes médisances ». L'Écriture nous met complètement à découvert et nous montre ce que sont nos propres cœurs ; aucun autre livre ne révèle Dieu, mais aucun autre livre ne révèle l'homme. Si nous nous soumettions à ce qui nous est enjoint dans ce second chapitre, les mauvaises herbes ne pousseraient pas dans le jardin du Seigneur. Il est très facile de découvrir les défauts des autres, mais ce n'est pas une façon de les aider.

(v. 2) « Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut ». Dans le premier chapitre nous étions nés par la parole, ici nous recevons la nourriture de la nouvelle vie. La Parole donne la vie, elle soutient et nourrit cette vie tout le long du chemin. Nous deviendrons des adultes seulement lorsque nous atteindrons le Seigneur dans la gloire, ici-bas nous porterons toujours le caractère d'enfants nouveau-nés. Nous croîtrons en proportion de la mesure dont nous nous nourrissons et jouissons de la Parole de Dieu. Que le Seigneur nous donne d'aimer sa Parole et d'en jouir de plus en plus, et de marcher dans l'obéissance jusqu'à ce que nous le voyions face à face. Trop facilement nous acceptons ce que les autres pensent de cette Parole, c'est-à-dire que nous la recevons déformée. Si nous voulons être heureux, nous devons la recevoir nous-mêmes. Si un arbre est dépourvu de sève, il ne peut pas porter de fruit. La Parole de Dieu est tout pour une âme. Saisissons-nous toutes les

occasions qui s'offrent pour étudier cette Parole ? Peut-être ne pouvons-nous pas y consacrer des heures, mais utilisons-nous nos minutes ? Est-elle notre guide journalier pour le chemin de la vie ? Nous n'avons jamais été pris par Satan qui nous a fait trébucher, nous n'avons jamais commis une faute dans notre vie qui n'ait été la conséquence de notre négligence de la Parole de Dieu. Le Seigneur, au désert, déjoua Satan parce qu'il était nourri de la Parole de Dieu, et non parce que lui-même était Dieu. Chaque fois que nous avons été battus par Satan, c'est parce que nous n'avions pas la Parole de Dieu pour nous accompagner. Nous trouvons dans la Parole tout ce qui nous est nécessaire pour nous guider en n'importe quelle circonstance pourvu que nous y soyons soumis.

Soyons seigneur et étudiants la Parole de Dieu avec prière afin de connaître sa volonté. En comparaison d'autres, la Bible est un petit livre ; comment se fait-il que nous la connaissions si peu ? La Bible est si profonde qu'elle doit être lue dans la dépendance de Dieu pour être comprise ; Satan fait tout ce qu'il peut pour nous empêcher de la cultiver dans nos cœurs parce qu'il connaît sa valeur. « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14 ; 21:23). Dans la mesure où nos âmes observeront la Parole écrite, nous trouverons l'Esprit de Dieu qui nous rendra capables de jouir de celui qui est la Parole vivante.

Ne nous étonnons pas que Pierre recommande si sérieusement l'étude de la Parole de Dieu ; il fait allusion à sa propre histoire. S'il s'était souvenu de la parole du Seigneur, il n'aurait jamais renié son Maître dans la cour de Pilate.

21 Épitres : 1 Pierre 2 — Notre sacrifice sainte et royale

Après nous avoir montré dans le premier chapitre le chrétien racheté, renouvelé et rendu puissant par le Saint Esprit pour marcher en nouveauté de vie, Pierre expose quelles doivent être dorénavant nos nouvelles relations : les chrétiens unis entre eux forment une maison spirituelle et une sacrifice sainte et royale — sainte par rapport à Dieu, royale par rapport à l'homme ; mais tout vient de Christ.

21.1 1 Pierre 2:4, 5

« Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu, vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrifice, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Pierre aime beaucoup le mot « vivant ». Souvenons-nous du témoignage qu'il rendit à Jésus en Matt. 16 : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et ici : « Vous êtes venus à une pierre vivante » ; et il ajoute l'appréciation de Dieu à son sujet : « choisie et précieuse ».

« Duquel vous approchant » ; nous avons à faire à une Personne ; si nous avons à faire avec le Fils de Dieu, comme étant une personne vivante, nous serons aussi « comme des pierres vivantes, édifiés ». Qu'est-ce qu'un chrétien ? Une pierre vivante ; qu'est-ce qu'une pierre ? Une parcelle de rocher. Quelle sécurité ! nous en avons eu une première illustration dans le cas de Pierre : Jésus lui dit : « Tu seras appelé Céphas (qui est interprété Pierre) » (Jean 1:43) ; c'est-à-dire, il devient le Seigneur de Simon, son possesseur. Changer le nom de quelqu'un indique que cette personne devient votre vassal, votre propriété. Pour l'obtenir, le Seigneur a parlé à Pierre ; nous deviendrons des pierres vivantes en écoutant la voix du Fils de Dieu. « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront » (Jean 5:25). Lui est la pierre vivante ; le chrétien, venu à Christ, devient une pierre vivante. Nous avons donc la vie du rocher, la même que la sienne ; sa vie est nôtre maintenant, car « notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3:3).

La maison spirituelle, dont Pierre parle ici, correspond à ce que Paul appelle « le corps ». Ce que Paul appelle « le corps », Pierre l'appelle « la maison », mais ce n'est pas du tout ce que Paul entend par maison. Quand il emploie cette expression, il veut désigner la profession dans son ensemble. Pour voir la maison spirituelle, en perfection, lisons Apoc. 21. Les pierres qui la composent sont exactement les mêmes que celles de notre chapitre ; elles brilleront alors d'un éclat merveilleux, car elles auront passé sur le tour du grand lapidaire, qui les aura nettoyées de toute impureté, de toute souillure, et rendues transparentes. Les pierres devraient briller pour Christ maintenant déjà. Que ce serait beau si le monde pouvait lire Christ en nous ! Peu à peu les nations marcheront dans la lumière de cette cité et verront Christ venant en gloire.

Les croyants composent non seulement la maison spirituelle, mais encore « une sainte sacrifice ». L'idée que l'homme se fait du prêtre est celle de quelqu'un qui s'interpose entre l'âme et Dieu, et fait le travail de l'âme avec Dieu, C'était exact pour l'époque de l'Ancien Testament, mais maintenant toute âme qui est sauvée devient un sacrifice. « Est-ce que j'exerce ma sacrifice ? » est une question de toute importance pour chaque croyant. Nous ne sommes pas tous des ministres, car Dieu ne nous a pas donné à tous la puissance de répandre sa Parole, mais nous sommes tous sacrifices. Le ministère est l'exercice d'un don spirituel, le moyen divin de présenter la vérité de Dieu aux âmes. Si le ministère public est limité selon le don reçu, la sacrifice appartient au plus jeune aussi bien qu'au plus faible, aux femmes aussi bien qu'aux hommes.

L'adoration est le résultat du service de la sainte sacrifice, le ministère est l'exercice du don que le Seigneur donne. L'adoration va de l'âme à Dieu ; le ministère vient de Dieu à l'âme. Les saints sacrifices offrent des sacrifices spirituels : « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15). Des louanges devraient s'élever continuellement de nos cœurs à Dieu. Le Seigneur nous unit pour louer, remercier et bénir Dieu. Dieu doit occuper la première place ; à lui, premièrement, nous devons rendre ce qui est dû. Nous n'avons pas à annoncer l'évangile d'abord, c'est l'erreur générale : mettre le monde et le salut des âmes comme premier but, chaque chose à sa place ; apportons tout le zèle et le sérieux nécessaires au salut des âmes, mais répondons d'abord aux droits de Dieu sur nous, saints sacrifices. En quoi consiste la grande œuvre de Dieu depuis le jour de la Pentecôte ? Qu'a-t-il cherché ? Le Père cherche des adorateurs ; et parce que le Père cherche des adorateurs, le Fils cherche des pécheurs ; quand il les a trouvés, il en fait des adorateurs. Une fois que nous sommes adorateurs et saints sacrifices, il nous est facile de remplir nos fonctions de sacrifice royale. Regardant à Dieu, nous sommes de saints sacrifices, et, en traversant ce monde, nous devons être des sacrifices royaux. Que donne la royauté ? Elle donne le sentiment de la dignité ; quoi de plus digne que d'être ambassadeurs de Dieu dans un monde qui s'oppose à sa grâce !

21.2 1 Pierre 2:9

« Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrifice royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». Nous devons exercer notre sainte sacrifice, c'est un de nos privilèges, l'exerçons-nous ? Pierre dit que les sacrifices spirituels sont agréables à Dieu, qui les désire et y trouve son plaisir. La sacrifice de l'Ancien Testament nous présente une image de notre position ; qu'est-ce que Dieu met entre nos mains ? Christ. Il ne nous demande pas d'être occupés de nous, de notre position, de nos bénédictions, mais d'être occupés de Christ, de ce qu'il est, de la valeur qu'il a pour Dieu, c'est-à-dire : « précieux ». Dieu le voit tel, et la foi voit comme Dieu. Ce serait une aide immense si, dans nos réunions d'adoration, nous étions tous remplis de la pensée que nous nous trouvons ensemble comme étant tous sacrifices, afin d'offrir à Dieu ce en quoi il prend plaisir. Notre condition individuelle influe beaucoup sur l'assemblée de Dieu ; si la plupart des

sacrificateurs sont mornes et inattentifs, toute l'assemblée s'en ressentira. Si nos âmes étaient illuminées par l'amour et la faveur de Dieu, nos réunions seraient remplies de Christ, et de Christ seulement.

Mais nous avons encore une sacrificature royale à exercer. Elle est de même nature que la sacrificature de Christ selon l'ordre de Melchisédec. Maintenant, le Seigneur exerce une sacrificature aaronique, mais selon l'ordre de Melchisédec. En regardant à son peuple, il ne rencontre que faiblesses et infirmités ; quand il reviendra comme sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, il n'y aura plus de faiblesse, mais il n'y aura que des louanges et la bénédiction, conséquence de sa victoire. En attendant, le Seigneur nous demande de témoigner pour lui, de répandre sa grâce et son amour, et de pourvoir à n'importe quel besoin d'âme ou de corps parmi ceux qui nous entourent. Qu'est-ce que la sacrificature de Melchisédec ? Une sacrificature de parfaite bénédiction ; un chrétien est donc une personne qui est bénie et qui apporte la bénédiction. Christ nous laisse dans ce monde pour que notre cœur s'élève à Dieu continuellement en louanges et en reconnaissance, et pour apporter aux hommes de la bienveillance et de la bonté.

21.3 1 Pierre 2:7-8

« C'est donc pour vous qui croyez, qu'elle a ce prix ; mais pour les désobéissants, la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin », « et une pierre d'achoppement et un rocher de chute », lesquels heurtent contre la parole, étant désobéissants, à quoi aussi ils ont été destinés ». Tel fut le chemin d'Israël comme nation. Pourquoi heurtent-ils contre la Parole ? Parce qu'ils ne veulent pas obéir à Dieu ; comme nation ils sont « destinés » à avoir cette pierre devant eux. Dieu leur donna le plus merveilleux privilège possible : il plaça Christ devant eux, mais ils ont trébuché contre lui, parce qu'il venait en grâce.

La « race élue », ce sont les croyants, le faible résidu d'Israël, qui se sont tournés vers Dieu, et qui peuvent ainsi jouir de toutes les bénédictions promises à la nation. Selon Exode 19, s'ils avaient été obéissants, ils auraient été pour Dieu « son trésor particulier » ; mais ils furent désobéissants, et ils ont tout perdu.

21.4 1 Pierre 2:10

« Vous, qui autrefois n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu ; vous, qui n'aviez pas obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde ». Pierre pensait au prophète Osée en écrivant ces mots. À cause de ses péchés, Dieu n'avait pas voulu faire miséricorde à Israël, et ne le reconnaissait plus comme son peuple. Néanmoins, peu à peu, Dieu les bénira au lieu même où ils auront été jugés (Osée 2:23), car la désobéissance ne peut pas frustrer les desseins de Dieu en grâce. Ces promesses s'accompliront dans la vallée d'Acor (Jos. 7:26 et Osée 2:15), l'endroit où le premier jugement fondit sur Israël. Mais, dit Pierre, vous croyants, vous recevrez cette miséricorde avant le moment où Dieu restaurera la nation.

Après avoir ainsi bien déterminé la place occupée par les croyants parmi les Juifs, l'apôtre commence ses exhortations ; dans la Parole de Dieu, les exhortations sont toujours basées sur la révélation des relations entre l'âme et Dieu. Elles arrivent ici simplement et naturellement. Au chapitre 1, Pierre a parlé de l'appel céleste ; les croyants, choisis par le Père, sont mis à part par l'œuvre de l'Esprit et protégés par le sang du Fils de Dieu ; un héritage est réservé dans les cieux pour eux, et eux sont gardés dans ce but ; malgré les épreuves, ils peuvent se réjouir en celui qu'ils aiment, bien qu'ils ne le voient pas. Ils sont donc enfants du Père, rachetés par le sang du Fils, renouvelés par l'Esprit et la Parole de Dieu. Le chapitre 2 les voit dans leur nouvelle position : ils composent une maison spirituelle dans laquelle Dieu habite, ils sont une sacrificature sainte et royale ; peuple de Dieu, ils ont obtenu miséricorde.

Telle est la situation du croyant pour Pierre : il est laissé ici-bas pour offrir à Dieu ce que lui, le Seigneur devrait recevoir des hommes, et pour montrer aux hommes ce que Dieu est dans sa grâce et son amour.

21.5 1 Pierre 2:11

« Bien-aimés, je vous exhorte, comme forains et étrangers, à vous abstenir des convoitises charnelles, lesquelles font la guerre à l'âme ». Les chrétiens sont « forains et étrangers » parce qu'ils sont loin de la maison ; nous sommes pèlerins parce que nous allons vers un lieu que nous désirons atteindre ; nos espoirs, nos joies et celui que nous aimons sont au ciel, aussi nous considérons le ciel comme notre demeure. Nés du ciel, nous appartenons au ciel. Notre Père est au ciel, notre Sauveur est au ciel, toutes nos ressources sont au ciel ; nous sommes ici-bas comme des plantes exotiques, étrangères à ce climat.

« Vous abstenir des convoitises charnelles », ce sont ces mille et une petites choses qui viennent interrompre la communion avec Dieu, et qui empêchent la croissance et la connaissance de Christ. « Vous connaissez, dit l'apôtre, les pièges qui peuvent vous faire trébucher, et vous devez vous préparer à renoncer à ces choses qui font la guerre à l'âme ». Pour être puissants extérieurement, il faut avoir premièrement de la pureté intérieure ; pour être heureux, il faut avoir de la sainteté. La sainteté est l'action de se juger soi-même, de se considérer comme mort, car Dieu nous a mis dans une telle position par la croix de Christ.

21.6 1 Pierre 2:12-15

« Ayant une conduite honnête parmi les nations, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme de gens qui font le mal, ils glorifient Dieu au jour de la visitation, à cause de vos bonnes œuvres qu'ils observent. Soyez donc soumis à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur, soit au roi comme étant au-dessus de tous, soit aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font le mal et pour louer ceux qui font le bien ; car c'est ici la volonté de Dieu, qu'en faisant le bien vous fermiez la bouche à l'ignorance des hommes dépourvus de sens ». C'est notre témoignage extérieur. Si le cœur est purifié par le Seigneur, notre témoignage extérieur sera bon. Mais nous devons prendre garde à notre conduite parmi les Gentils, c'est-à-dire les incrédules, afin qu'ils n'aient rien à dire contre nous. Il faut qu'ils puissent confesser devant Dieu que nos œuvres sont dignes du Seigneur, et qu'ils sachent que Dieu travaille en nous et par nous. Tel est le sens de la « conduite honnête » que nous avons à observer.

Le verset 11 est la règle de la vie extérieure, le verset 12, celle de la vie intérieure, et le verset 13, la soumission aux autorités pour l'amour du Seigneur. Si les autorités instituaient des lois injustes, le devoir du chrétien serait de s'y soumettre. C'est sous le règne du plus méchant des rois, Néron, que Paul écrivait aux chrétiens romains de se soumettre aux autorités parce qu'elles sont « ordonnées de Dieu ». Le Seigneur Jésus lui-même est venu dans ce monde, n'ayant aucun droit, baffoué, souffleté, et finalement banni de ce monde ; le chrétien de même doit suivre Christ. À moins que la loi n'enfreigne la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre, et témoigner par là des vertus qui sont en Christ. Si un chrétien prend part à la lutte ou se met du côté du monde, il ne pourra porter aucun témoignage de patience et de tolérance.

21.7 1 Pierre 2:16

« Comme libres, et non comme ayant la liberté pour voile de la méchanceté, mais comme esclaves de Dieu ». Le chrétien n'appartient pas au monde, mais au ciel ; il jouit d'une entière liberté, mais il doit en user comme serviteur de Dieu. Le but du serviteur est de suivre la volonté de son maître, et la volonté de Dieu est de nous voir soumis.

21.8 1 Pierre 2:17

« Honorez tous les hommes ; aimez tous les frères ; craignez Dieu ; honorez le roi ». Pierre entame la question de nos relations avec notre prochain. Rendons l'honneur à qui l'honneur est dû, un certain orgueil nous retient parfois de le faire, mais rien n'est plus contraire à Dieu, car, devant Dieu, tous les hommes sont égaux et ne sont qu'un dans le Christ Jésus. Dieu a élevé son Fils, et avec lui, chaque croyant est placé dans sa présence ; en Christ il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni esclave, ni homme libre. Dans ce seul verset, Pierre unit ces quatre choses : le monde, les frères, Dieu, le roi. Il est vain pour nous de dire que nous craignons Dieu si nous ne donnons pas à tous les hommes ce que Dieu désire, si nous ne cherchons pas à maintenir, devant lui, selon son désir, toutes les relations dans lesquelles il nous place.

21.9 1 Pierre 2:18

« Vous, domestiques, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi à ceux qui sont fâcheux ». L'apôtre ne s'adresse pas à des esclaves, mais à des domestiques, et leur recommande d'être soumis « en toute crainte ». Il peut y avoir des maîtres très durs, de mauvais caractères, ce n'est pas une excuse. Reconnaissons nos faiblesses, ne les justifions pas. La crainte ici est celle d'être, dans une position subordonnée, de mauvais témoins pour Dieu ; les maîtres peuvent être incrédules, mais nous devons témoigner pour Dieu.

21.10 1 Pierre 2:19-22

« Car c'est une chose digne de louange, si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement. Car quelle gloire y a-t-il, si, souffletés pour avoir mal fait, vous l'endurez ? mais si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car c'est à cela que vous avez été appelés ; car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, « lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude ». Si vous faites bien et que vous receviez des reproches, soyez patients. N'oublions pas que Christ a souffert ainsi pour nous. Pierre parle de souffrir à cause de la conscience, à cause de la justice, à cause de Christ. Nous pouvons souffrir à cause de la conscience parce que le maître peut donner un ordre contraire à Dieu, et il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. L'obéissance à Dieu est la toute première règle, le grand principe de la vie chrétienne. Si pour obéir à mon maître, je dois désobéir à Dieu, je suis condamné, selon ce que Pierre disait au chapitre 4 des Actes : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu ». Dans ce cas je souffre à cause de la conscience, et l'âme reçoit comme récompense la faveur et la bénédiction du Seigneur.

21.11 1 Pierre 2:23

« Qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement ». Tel est l'exemple que nous donne Christ : il se remettait entièrement entre les mains de Dieu, et acceptait toutes choses comme venant de Dieu. Si nous agissons de même, il en résultera une richesse de bénédictions pour nous.

21.12 1 Pierre 2:24-25

« Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice ; « par la meurtrissure duquel vous avez été guéris ; car vous étiez errants comme des brebis, mais maintenant vous êtes retournés au berger et au surveillant de vos âmes ». La perfection de Christ dirige les pensées de l'apôtre vers la grandeur de ses souffrances, car nos péchés l'ont mené à la croix ; maintenant nous sommes morts au péché, mais vivants à Dieu.

Jésus fait toutes choses bien ; nous nous étions éloignés, mais il nous a ramenés afin que nous ayons à faire à lui, lui le surveillant, celui qui prend soin de nos âmes, le berger qui veille sur ses brebis.

Que le Seigneur nous donne de jouir de plus en plus de lui, de le suivre, d'apprendre de lui, d'avoir sa Parole comme joie quotidienne de nos âmes, et de produire du fruit par nos vies.

22 Épitres : 1 Pierre 3 — Notre chemin de souffrance

On est frappé de voir comme Pierre, dans ses épîtres, considère toujours les difficultés de la vie de l'enfant de Dieu ; il suggère comment avancer pour glorifier Dieu au milieu d'elles. Cette remarque s'applique spécialement à ce chapitre. Il commence avec les femmes et suppose que beaucoup d'entre elles ont des maris inconvertis. Le Seigneur a recommandé à la femme d'être soumise ; elle est cependant en droit de se demander si elle doit obéir à un mari incrédule ; que devrait-elle faire au cas où il exigerait quelque chose qui déshonorerait le Seigneur ? La réponse est claire, car le chrétien ne doit pas déshonorer Christ.

22.1 1 Pierre 3:1, 2

« Pareillement, vous, femmes, soyez soumises à vos propres maris, afin que, si même il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans la parole par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte ». La question de la table du Seigneur peut survenir entre eux et le mari empêcher sa femme de s'y rendre. La réunion à la table du Seigneur n'étant pas un ordre, mais un privilège accordé au croyant, le devoir de la femme est de se soumettre jusqu'à ce que Dieu lui montre le chemin, ce qu'il fera en son temps. Le principe de la soumission demeure et nous ne pouvons aller contre la Parole du Seigneur sans que le jugement suive tôt ou tard ; attendons-nous à lui pour écarter la difficulté. Le Seigneur espère que le mari sera gagné par la conduite de sa femme ; plus d'un mari a été converti par le témoignage tacite de sa femme qui cherchait à plaire à Dieu. « La conduite dans la crainte » est le danger de dépasser la parole du Seigneur, la crainte de mal témoigner pour lui.

22.2 1 Pierre 3:3, 4

« Vous, dont la parure ne doit pas être une parure extérieure qui consiste à avoir les cheveux tressés, et à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu ». Allusion à la mode, car rien de plus changeant que la mode ; mais soyons possesseurs de la seule chose qui a un prix devant Dieu : un esprit doux et paisible. Nos vêtements même doivent convenir à Dieu, car tout lui appartient : esprit, âme et corps sont à lui, nous devons vivre pour Dieu et marcher devant lui.

22.3 1 Pierre 3:7

« Pareillement, vous, maris, demeurez avec elles selon la connaissance, comme avec un vase plus faible, c'est-à-dire féminin, leur portant honneur comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie, pour que vos prières ne soient pas interrompues ». Si la femme doit se soumettre à son mari, le mari doit lui rendre l'honneur, il doit la chérir et prendre soin d'elle parce qu'elle lui a été donnée par Dieu. Les deux sont ensemble héritiers de la grâce, ils possèdent la vie qui vient de Christ ; qu'ils veillent donc à ce que rien ne vienne empêcher leurs prières. Le secret de la puissance ne dépend pas de la réunion de prière publique, mais du fait de cultiver

l'esprit de prière quand nous sommes un ou deux ensemble. C'est un grand principe dans l'Écriture, et rien n'unit aussi bien que de s'agenouiller ensemble.

22.4 1 Pierre 3:8

« Enfin, soyez tous d'un même sentiment, sympathiques, fraternels, compatissants, humbles ». Ces mots s'adressent à des personnes de sentiments et d'intérêts divers ; mais l'apôtre recommande que nous ayons de l'amour entre nous, de la sympathie les uns pour les autres et d'être humbles.

22.5 1 Pierre 3:9

« Ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant, parce que vous avez été appelés à ceci, c'est que vous héritez de la bénédiction ». Nous rencontrons le mal parce que nous traversons un monde mauvais, mais le privilège de l'enfant de Dieu est de rendre le bien pour le mal. Il est appelé à hériter la bénédiction, mais aussi à apporter la bénédiction aux autres.

22.6 1 Pierre 3:10, 11, 12

« Car celui qui veut aimer la vie et voir d'heureux jours, qu'il garde sa langue de mal, et ses lèvres de proférer la fraude ; qu'il se détourne du mal, et qu'il fasse le bien ; qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive ; car les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal ». Cette citation du Ps. 34 nous prouve la manière dont Pierre, par l'Esprit de Dieu, s'appuyait sur les diverses parties de l'Écriture : au chapitre 1, il avait cité la loi ; au chap. 2 les prophètes, et ici, les Psaumes. Il les place devant nous pour nous présenter le gouvernement moral de Dieu sur son peuple dans ce monde.

(v. 10) Aucun chrétien ne doit se permettre de parler à tort et à travers ; s'il le fait, il ne peut pas être heureux, ni une lumière, au contraire, il vivra des jours sombres et tristes parce qu'il se permet une chose que le Seigneur n'autorise pas.

(v. 11) Cherchons la paix et poursuivons-la ; notre cœur doit s'appliquer à la rechercher en traversant ce monde, et si quelqu'un veut semer du trouble, soyons prêts à répondre : « Non, je cherche la paix ».

(v. 12) Si mon cœur est droit devant le Seigneur, je ne reculerai pas ; la présence de Dieu nous préserve de l'ennemi. La dépendance et la prière sont une nécessité, et si nous marchons dans un chemin droit, le Seigneur sera attentif à nos prières. Si nous marchons droit, les yeux du Seigneur sont sur nous et ses oreilles nous écoutent ; la présence du Seigneur est le résultat d'une marche qui convient à Dieu. Nous n'avons pas à craindre le pouvoir ou les ruses de Satan.

22.7 1 Pierre 3:13, 14

« Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon ? Mais, si même vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; « et ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs ». Nous rencontrons le mal ou l'épreuve, mais si nous marchons avec le Seigneur, qui peut faire du mal ? On ne fait pas du tort à ceux qui font le bien, mais à ceux qui font le mal. Puis Pierre cherche à nous rassurer comme Paul reconfortait les Thessaloniens, quand ils traversaient des épreuves. « Sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (ce n'est pas le Seigneur Dieu), c'est-à-dire sanctifiez celui que Dieu a exalté comme Messie et qu'il a fait asseoir à sa droite.

22.8 1 Pierre 3:15

« Soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous ». Nous sommes capables de donner la raison de notre espérance ; l'espérance, dans l'Écriture, n'est jamais incertaine, mais c'est une attente sûre. Nous devrions pouvoir donner une raison précise, mais nous avons à répondre « avec douceur et crainte », d'une manière qui exclue toute légèreté et qui fasse apprécier l'immense faveur de Dieu envers nous pécheurs.

22.9 1 Pierre 3:16

« Ayant une bonne conscience, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme de gens qui font le mal, ceux qui calomnient votre bonne conduite en Christ soient confus ». Si je n'ai pas une bonne conscience, je suis absolument sans force, je ne peux pas rencontrer Satan, ni l'homme ; mais je peux rencontrer Dieu, lui confesser mon péché, parce que je trouverai sa miséricorde, et sa grâce me pardonnera. Paul dit : « Je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche » (Actes 24:16). Conscience et communion ne travaillent pas ensemble. Si je suis en communion avec Dieu, je suis occupé de lui ; si j'ai une conscience exercée, je suis occupé de moi. La foi est la confiance en Dieu ; la cuirasse de la justice est la chose pratique, l'assurance que je n'ai pas fait une chose que Dieu ne puisse approuver.

22.10 1 Pierre 3:17

« Car il vaut mieux, si la volonté de Dieu le voulait, souffrir en faisant le bien, qu'en faisant le mal ». Cela paraît une chose très difficile, et pourtant c'est ce que Christ a fait.

22.11 1 Pierre 3:18

« Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu, ayant été mis à mort en chair, mais vivifié par l'Esprit ». Le résultat glorieux de ses souffrances sur la croix pour mes péchés est de m'amener devant Dieu, non pas au ciel ou dans la gloire, mais à Dieu par Christ.

22.12 1 Pierre 3:19-22

« Par lequel aussi, étant allé, il a prêché aux esprits qui sont en prison, qui ont été autrefois désobéissants, quand la patience de Dieu attendait dans les jours de Noé, tandis que l'arche se construisait, dans laquelle un petit nombre, savoir huit personnes, furent sauvées à travers l'eau ; or cet antitype vous sauve aussi maintenant, c'est-à-dire le baptême, non le dépouillement de la saleté de la chair, mais la demande à Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus Christ, qui est à la droite de Dieu (étant allé au ciel), anges, et autorités, et puissances lui étant soumis ». Ces croyants Juifs, en petit nombre, étaient souvent injuriés à cause de leur foi en un Christ qui ne vivait pas sur la terre. Il n'était pas non plus présent, lorsqu'il envoya son Esprit prêcher aux jours de Noé. Huit personnes alors furent sauvées. Le petit troupeau de Noé était formé de justes ; le monde d'alors était mauvais, le jugement le surprit, comme il surprendra la masse de la nation juive.

L'Esprit de Christ, entre la crucifixion et la résurrection, n'alla pas en enfer « prêcher aux esprits en prison », ainsi qu'on interprète souvent ce passage. Ailleurs il est dit : « Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol » (Ps. 16:10). Son âme alla certainement dans le hadès, le lieu invisible, qui est une condition, non un endroit ; c'est pourquoi il put dire au brigand crucifié avec lui : « Aujourd'hui tu

seras avec moi dans le paradis » ; et au moment de mourir, il s'écria : « Père ! entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23:43-46). Le hadès ne fut pas pour lui « la prison », dans laquelle étaient enchaînés les incrédules du temps de Noé.

L'Esprit de Christ : expression déjà trouvée en 1:11, était ce même Esprit qui avait permis aux prophètes de l'Ancien Testament de prophétiser ; l'Esprit de Christ parlait aux incrédules par le moyen de Noé pour leur annoncer le salut. « Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec l'homme » (Gen. 6:3), avait dit l'Éternel qui leur prêchait la justice et le jugement. Les esprits de ces hommes sont maintenant en prison parce qu'ils furent désobéissants à la parole de Dieu.

L'apôtre introduit ce sujet pour deux raisons. Les croyants juifs étaient si peu nombreux qu'ils étaient méprisés par le reste de la nation, et à cause du fait que Christ n'était pas corporellement avec eux. Pierre cherchait à les reconforter en leur montrant que, aux jours de Noé, huit personnes seulement étaient justes, et l'Esprit de Christ prêchait parmi eux, bien qu'il ne fût pas présent lui-même. Il fait ensuite allusion à notre condition présente, comme croyants, du fait que le Seigneur a été ressuscité d'entre les morts. L'eau, qui représente la mort du monde, sauva Noé ; ce n'est pas le baptême qui sauve, mais ce dont il est la figure.

Par la demande d'une bonne conscience, une âme désire savoir comment elle peut se tenir devant Dieu en justice. Ce n'est pas une purification du mal faite par nous-mêmes, mais Christ mourut pour nos péchés. Christ est mort et a ôté nos péchés, et le baptême est le signe de la mort ; comme Noé, le croyant est placé de l'autre côté de la mort et du jugement. En regardant en haut, nous voyons Christ ressuscité, dans le ciel, les anges même lui sont soumis. Le chrétien voit Christ assis dans la gloire, lui-même se trouve de l'autre côté de la mort et du jugement, assis en Christ à la droite de Dieu.

23 Épitres : 1 Pierre 4 — Notre administration

Les versets 19-22 du chapitre 3 forment une parenthèse qui avait pour but d'apporter quelque reconfort à ce petit groupe de chrétiens juifs méprisés ; on les accusait d'être dans l'erreur parce qu'ils étaient peu nombreux. Le verset 1 de notre chapitre se relie donc au verset 18.

23.1 1 Pierre 4:1-3

« Christ donc ayant souffert pour nous dans la chair, vous aussi, armez-vous de cette même pensée que celui qui a souffert dans la chair s'est reposé du péché, pour ne plus vivre le reste de son temps dans la chair pour les convoitises des hommes, mais pour la volonté de Dieu. Car il nous suffit d'avoir accompli, dans le temps déjà écoulé, la volonté des nations, alors que nous marchions dans la débauche, les convoitises, l'ivrognerie, les excès dans le manger et le boire et les criminelles idolâtries ». Comme homme, Christ mourut sur la croix ; Pierre nous expose le côté pratique de la question et nous prouve que nous aussi, comme chrétiens, nous devons nous attendre à souffrir. Jésus a parfaitement accompli la volonté de Dieu et il a souffert dans la chair. Satan vint à lui dans le désert et lui offrit toutes choses, pourvu qu'il se courbât devant le diable ; au jardin de Gethsémané, l'ennemi encore chercha à le détourner. Christ ne répondit rien à ces tentations, il souffrit « étant tenté », mais préférerait mourir plutôt que de ne pas faire la volonté de son Père. Maintenant, dit Pierre, armez-vous de cette même pensée.

Le mot « chair » n'a pas le sens de mal que Paul lui donne. Pour Paul, nous sommes dans la chair comme enfants d'Adam ; la chair est le principe du mal que porte en lui tout enfant d'Adam déchu, avec sa nature corrompue, loin de Dieu. Pour Pierre, la « chair » est notre vie ici-bas dans le corps. Christ souffrit ici-bas comme homme, et, si faire la volonté de Dieu produit la souffrance, nous possédons le privilège d'aller dans la gloire par le chemin de la souffrance.

(v. 1) Notre nature aime faire ce qui lui plaît ; mais, si nous faisons la volonté de Dieu, c'est toujours aux dépens de la nôtre, à condition de souffrir ici-bas.

(v. 2 et 3) Contraste entre les convoitises de l'homme et la volonté de Dieu : si je renonce aux convoitises humaines, je ne souffre pas, pas dans le sens où Christ souffrit. Faire la volonté de Dieu conduisit le Seigneur aux plus profondes souffrances, à la mort. Ainsi donc, si nous nous armons de cette même pensée, nous faisons la volonté de Dieu et ne péchons pas. Dieu nous a laissés ici-bas pour un peu de temps, et pour faire sa volonté. Il veut que nous passions par la souffrance ; celui qui ne souffre pas d'une manière ou d'une autre ne marche généralement pas selon Christ.

23.2 1 Pierre 4:4, 5

« En quoi ils trouvent étrange que vous ne couriez pas avec eux dans le même bourbier de corruption, vous disant des injures ; et ils rendront compte à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts ». Les Gentils disent que vous êtes étranges ; peu importe ; si vous marchiez avec eux, ils vous jugeraient inconstants. Nous ne marchons pas pour leur plaire, mais pour plaire au Seigneur. Souvenons-nous de ceci : Dieu jugera les vivants et les morts, tous auront à lui rendre compte. Le jugement des vivants, selon Matt. 25, se placera au début du royaume, celui des morts sera comme l'acte final du royaume, à la fin du millénium, au grand trône blanc.

Pierre emploie le mot « prêt » à trois reprises : au chap. 1, Dieu est « prêt » à nous enlever de ce monde ; au chap. 4, il est « prêt » à juger le monde ; entre ces deux moments, le chrétien doit toujours être « prêt » à répondre à quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui.

23.3 1 Pierre 4:6

« Car c'est pour cela qu'il a été évangélisé à ceux aussi qui sont morts, afin qu'ils fussent jugés, selon les hommes, quant à la chair ; et qu'ils vécutent, selon Dieu, quant à l'esprit ». C'est une allusion à ce qui a déjà été exprimé à la fin du chapitre 3, à ceux qui furent désobéissants au temps de Noé ; mais ces mots s'étendent à ceux qui sont morts avant la venue du Messie, auxquels des promesses avaient été faites. Dieu nous rend responsables non seulement de ce que nous avons reçu, mais aussi de nos privilèges, de ce que nous avons entendu. Le témoignage donné par Dieu, autrefois ou maintenant, veut que les hommes vivent par l'Esprit ; s'ils tournent le dos aux témoignages du Seigneur, ce témoignage se porte contre eux, et ils seront jugés selon ce qu'ils auront reçu.

23.4 1 Pierre 4:7

« Mais la fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres, et veillez pour prier ». L'apôtre envisageait sans doute l'accomplissement des paroles du Seigneur : les pierres du temple renversées, et un bouleversement général. Mais le verset a une plus longue portée ; l'enfant de Dieu devrait toujours se comporter comme s'il était sur le point de quitter ce monde, il devrait veiller et prier. Les chrétiens sont en danger de laisser s'écrouler le fondement de leur foi, et préparent ainsi le chemin à la croyance du mensonge. L'homme n'est pas né pour être incrédule ; le diable le sait, et cherche à éliminer les vérités du christianisme de façon que l'énergie d'erreur puisse se développer (voir Matt. 12:43-45 ; 2 Thess. 2:8-12). Les hommes ont besoin de croire en quelque chose ; s'ils se détournent de la vérité, ils accepteront les mensonges de l'Antichrist.

23.5 1 Pierre 4:8

« Mais, avant toutes choses, ayant entre vous un amour fervent, car l'amour couvre une multitude de péchés ». À l'égard de ceux du dehors, nous devons être sobres et vigilants ; mais, entre nous, il faut beaucoup d'amour. L'amour est une chose en laquelle Dieu se réjouit : « L'amour couvre toutes les transgressions » (Prov. 10:12) ; l'amour ne rapproche pas seulement les âmes de Dieu, mais il nous rapproche les uns des autres. Personne ne trouve autant d'occasions de querelles que ceux qui cherchent à marcher dans la foi et dans la vérité en dehors des systèmes humains. À moins que la grâce ne travaille, nulle part on ne peut autant se blesser mutuellement. C'est pourquoi Pierre insiste sur la nécessité de cette charité pour vivre tous ensemble. Déployons cet amour à l'occasion de la méchanceté de notre prochain, cela nous sera le prétexte de la cacher. « L'amour couvre une multitude de péchés », non pas un ou deux, mais une multitude — un millier de petites choses que le diable voudrait voir publier, afin de décourager les chrétiens et de déshonorer le nom du Seigneur.

23.6 1 Pierre 4:9

« Étant hospitaliers les uns envers les autres, sans murmures ». Les uns pourraient se plaindre, mais en Romains 12:13, nous lisons : « Subvenant aux nécessités des saints ; vous appliquant à l'hospitalité ». Regardons premièrement à ce que personne ne manque de rien, puis laissons notre porte largement ouverte. Que nos maisons servent à réunir nos frères, à les faire connaître, et que nous le fassions par amour et sans murmurer.

23.7 1 Pierre 4:10

« Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu ». Quand l'apôtre parle d'un don, il ne s'agit pas seulement d'un homme capable de prêcher ou d'enseigner ; chacun de nous possède un don dont il est responsable. Quoi que nous ayons, cela ne nous appartient pas, nous n'en sommes que les dispensateurs. Tout appartient à Christ, il nous demandera compte de notre administration, nous devons donc nous en acquitter avec soin.

23.8 1 Pierre 4:11

« Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu ; si quelqu'un sert, qu'il serve comme par la force que Dieu fournit, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ, à qui est la gloire et la puissance, aux siècles des siècles ! Amen ». Si nous parlons, c'est que nous avons reçu un don pour l'édification ; si nous servons — peut-être par quelque don à un pauvre — faisons-le selon notre pouvoir ; employons les choses de cette vie pour la gloire de Dieu. Il y prend autant plaisir qu'à l'exercice de dons spirituels : la prédication pour la conversion des âmes, le ministère en vue de l'édification du corps de Christ. Dans l'assemblée, nous n'avons la liberté que comme « oracles de Dieu », c'est une responsabilité. Si nous avons un don, nous sommes responsables de l'employer, bien qu'il n'y ait pas nécessité de l'employer toujours, et qu'il puisse y avoir bénéfice à écouter d'autres frères. Mais si quelqu'un se lève pour parler, il doit le faire comme porte-parole de Dieu et donner exactement la pensée que Dieu voudrait faire entendre.

23.9 1 Pierre 4:12-14

« Bien-aimés, ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport. Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, car l'Esprit de gloire et de Dieu repose sur vous : de leur part, il est blasphémé, mais quant à vous, glorifié ». Pierre revient aux circonstances et aux épreuves de ces croyants. Pour la première fois il émet la pensée d'être avec le Seigneur dans la gloire, comme réponse aux souffrances de Christ. La souffrance du v. 13 est différente de celle du v. 14 ; au v. 13, nous sommes participants des souffrances de Christ ; au v. 14, nous souffrons pour Christ.

Nous sommes tous participants des souffrances de Christ, c'est-à-dire des souffrances au travers desquelles il passa ici-bas, sauf celles de l'expiation. Chaque chrétien a part aux souffrances du v. 13, avec Christ. Souffrir avec Christ signifie souffrir en sympathie de ce qu'il ressentit ici-bas, comme homme parfait, en voyant toute la misère que le péché a introduite et combien Dieu est déshonoré.

Mais tous les chrétiens ne sont pas appelés à souffrir pour Christ, selon le v. 14. Si nous marchons dans le chemin du monde, il arrive que nous cherchions à nous sauver nous-mêmes, mais alors tout ce dont Pierre parle ici manquera. Si nous faisons selon ce que Moïse ne voulait pas faire, nous pouvons échapper à la souffrance. On peut nous insulter à cause du nom du Seigneur Jésus. Eh ! bien, dit Pierre, vous êtes bienheureux ; au lieu de vous laisser abattre, acceptez-le comme un privilège. Soyons donc animés du même esprit que les apôtres en. Actes 5:41 : « Eux donc se retiraient de devant le sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom ».

23.10 1 Pierre 4:15

« Mais que nul de vous ne souffre comme meurtrier, ou voleur, ou comme faisant le mal, ou s'ingérant dans les affaires d'autrui ». Sitôt que nous touchons aux choses qui ne nous appartiennent pas, nous sommes certains de souffrir. Ne soyons pas honteux de souffrir comme chrétiens, et n'oublions pas que, si Dieu juge bon de nous faire passer par l'épreuve, il a un but béni.

23.11 1 Pierre 4:17

« Car le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu ; mais s'il commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu ? » Dieu commence le jugement par les siens ; quelle sera la fin de ceux qui auront rejeté l'évangile ? La question est très sérieuse : leur fin est la mort, le jugement et l'étang de feu.

23.12 1 Pierre 4:18

« Et si le juste est sauvé difficilement, où paraîtra l'impie et le pécheur ? » Pourquoi sauvé difficilement ? Parce que le diable est contre nous, il nous dresse des pièges et des embûches ; mais Dieu permet les tentations et les épreuves pour nous rapprocher de lui, afin de nous conduire jusque dans la gloire. Pour lui rien n'est trop difficile ; les difficultés sont toutes du côté de l'homme, il les surmontera par la foi au Fils de Dieu.

23.13 1 Pierre 4:19

« Que ceux donc aussi qui souffrent selon la volonté de Dieu, remettent leurs âmes en faisant le bien, à un fidèle créateur ». Nous avons fait notre volonté dans des jours passés, souffrons maintenant selon la volonté de Dieu. Faisons ce que fit Jésus et nous en remettons à notre Dieu, il est tout puissant et il est notre Père.

Que le Seigneur nous garde pour faire toujours sa volonté, afin que cela tourne à louange, à honneur et à gloire par le Christ Jésus.

24 Épitres : 1 Pierre 5 — Exhortations

À la fin du chapitre 4, l'apôtre avait révélé certaines vérités concernant le gouvernement de Dieu envers sa maison, il revient maintenant aux exhortations, aussi bien pour les plus âgés que pour les jeunes. Il ne s'adresse pas à ceux chargés d'une responsabilité dans l'assemblée, mais à des personnes d'âge mûr ; « les anciens » ayant ici le même sens que dans les Actes des Apôtres et celui que les Juifs conféraient à ce terme. Pour Paul, l'ancien est celui qui possède un don qu'il fait valoir dans l'assemblée locale. 1 Tim. 5:17 parle de ces anciens qui travaillent et qui enseignent dans leur propre localité, spécialement désignés par les apôtres. Cette fonction ne se trouve plus de nos jours pour deux raisons : 1) — parce que le pouvoir compétent pour l'instituer n'existe plus, à moins que quelqu'un ne puisse prouver qu'il est un apôtre ; 2) — l'Église d'une localité ne se réunit plus ensemble. À supposer que quelqu'un ait reçu le pouvoir de nommer des anciens, il devrait commencer par réunir l'Église de Dieu, et la manifester comme formant un tout. Même Paul, s'il vivait encore, ne saurait où commencer, parce que l'Église est actuellement dispersée. Il existe des hommes qui remplissent la fonction d'anciens et n'en parlent pas ; ils servent Christ et recevront leur récompense. Autre chose n'est que prétention. Le Seigneur voyait venir le désordre dans sa maison, et, dans sa sagesse, il défendit de perpétuer un système qui aurait mis à part certaines personnes. Il savait ce qui arriverait, il laissa tomber certaines attributions officielles ; maintenant nous nous appuyons sur Dieu et sur la parole de sa grâce pour marcher simplement avec le Seigneur.

24.1 1 Pierre 5:1

« J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux, et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée ». Pierre s'attache aux deux extrémités de l'histoire de Christ : il a vu ses souffrances, et il va voir sa gloire ; entre deux, il trouve les enfants de Dieu dans ce monde et exhorte les anciens à prendre soin d'eux.

24.2 1 Pierre 5:2

« Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré ». En leur disant de paître le troupeau de Dieu, Pierre fait certainement allusion à ce que lui a dit le Seigneur : « Pais mes agneaux ; pais mes brebis » (Jean 21). L'Esprit de Dieu prévoyait que les fonctions de surveillant deviendraient une profession. Le laboureur est digne de son salaire ; mais l'apôtre Paul met au point ce principe que nous avons à pourvoir aux besoins de ceux qui veillent sur le troupeau et il ajoute : « Mais moi je n'ai usé d'aucune de ces choses, et je n'ai pas écrit ceci, afin qu'il en soit fait ainsi à mon égard » (1 Cor. 9:15). Le serviteur doit marcher par la foi, comptant sur le Seigneur qui prend soin de lui et pourvoit à tous ses besoins. On ne saurait trouver plus grande bénédiction que celle d'être désigné pour prendre soin du peuple de Christ.

24.3 1 Pierre 5:3

« Ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau ». Le ministère de la Parole de Dieu est devenu une affaire commerciale, l'Église de Dieu se partage en quantité de troupeaux humains ; en conséquence, des jalousies surviennent quand une brebis trouve sa place dans un des troupeaux. Paître les brebis est plus que les nourrir, cela implique qu'on va les chercher sous les haies, peut-être blessées par les ronces, les reconforter, les nourrir, les soigner de quelque manière que ce soit. Dieu a donné tous les dons nécessaires pour les soins de son Église, mais l'orgueil et la propre volonté de l'homme ont entravé le plein usage de sa grâce. Mais si l'on considère les croyants comme le troupeau de Dieu, quelle différence ! S'ils ont froid, vous essayez de les réchauffer ; s'ils ne vous aiment pas beaucoup, vous ne les aimez que davantage. Conduisez-les, soyez un exemple, un guide ; qu'on vous méprise ou vous insulte, peu importe ; continuez votre travail tranquillement, attendez l'apparition du Berger, et de lui vous recevrez la récompense.

Dans le chapitre 10 de l'évangile selon Jean, le Seigneur se nomme le bon Berger ; c'est ce qu'il fut dans sa mort quand il se livra lui-même pour nous. En Hébr. 13, il est le « grand pasteur des brebis » ; c'est ce qu'il est par sa résurrection, quand il montra sa toute-puissance : « Personne ne peut les ravir de sa main ». Mais pour prendre soin du troupeau ici-bas, il désigne un grand nombre de surveillants. Il aime son troupeau et, bien qu'absent, il reste le « souverain pasteur », et met au cœur de quelques-uns de prendre soin des brebis. Il n'oubliera pas leur service et leur donnera la couronne inférrissable de gloire.

Il y aura aussi une couronne de justice pour ceux qui aiment son apparition, c'est-à-dire pour toute âme née de Dieu, car il n'est pas possible d'être né de Dieu et de ne pas aimer son apparition (2 Tim. 4).

Jacques nous parle d'une couronne de vie, pour tous ceux qui l'aiment.

À l'assemblée de Smyrne, le Seigneur dit : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie » (Apoc. 2:10). Tu es éprouvée pour mon nom, dit-il, peut-être iras-tu même à la mort pour moi, mais moi j'ai passé par la mort pour toi. Tu te tiens d'un côté de la rivière, moi de l'autre, tu dois passer par les eaux pour venir jusqu'à moi ; je poserai une couronne sur ta tête au moment où tu émergeras des flots. Ton épreuve peut ne pas aller jusqu'à la mort, mais cette couronne de gloire est pour ceux qui aiment ce que le Seigneur aime, et pour ceux qui cherchent à lui témoigner leur amour en prenant soin des siens.

24.4 1 Pierre 5:5

« Pareillement, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens ; et tous, les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité, car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles ». « Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires, et il enseignera sa voie aux débonnaires » (Ps. 25:9). Si nous ne sommes pas revêtus d'humilité, nous ne pouvons pas être soumis, seul l'homme humble est approuvé de Dieu. « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur » (Matt. 11:29), dit le Seigneur. Notre nature est telle que la moindre chose nous gonfle d'orgueil. Paul dit que la chair est si entièrement corrompue qu'il risquerait de s'enorgueillir d'avoir été ravi dans la gloire ; pour l'en empêcher, le Seigneur lui a envoyé une écharde dans la chair. Nous pourrions plutôt nous enorgueillir de sa miséricorde à notre égard, de ce qu'il nous a amenés dans cette sphère de lumière et de liberté.

Le Seigneur détruira tout ce qui se glorifiera d'avoir reçu la vérité, la lumière et une position juste. Une chose est d'avoir obtenu cette place, mais une autre est de s'y maintenir, car la puissance de l'ennemi se déploie avec d'autant plus de force sur ceux qui l'ont occupée, de façon à déshonorer davantage le nom du Seigneur. Dieu doit nous résister parce que nous laissons l'orgueil pénétrer dans notre cœur. « Ce n'est que de l'orgueil que vient la querelle » (Prov. 13:10) ; la querelle n'existerait pas entre enfants de Dieu s'il n'y avait pas d'orgueil. Nous soutenons nos droits, le Seigneur nous abaisse ; même si nous obtenons ce que nous désirons, le Seigneur étendra la main contre nous. Le chrétien devrait toujours céder, ne jamais résister, sauf au diable.

24.5 1 Pierre 5:6

« Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu ». Combien c'est chose bénie que de nous humilier sous sa puissante main et d'être élevés par lui, plutôt que de nous élever nous-mêmes et qu'il soit obligé de nous abaisser ! « Quiconque s'élèvera sera abaissé » (Matt. 23:12). Le premier homme cherche à se faire Dieu et à s'unir à Satan ; le second homme, qui était Dieu, s'est abaissé plus bas que nous, Dieu l'a élevé jusqu'à la gloire la plus haute.

Dieu nous humilie de deux manières : par la découverte de ce qui est dans nos cœurs, et par la découverte de ce qui est dans son cœur. Rien ne peut nous humilier autant ; mais, si humbles soyons-nous, nous ne descendrons jamais à notre niveau véritable, c'est-à-dire, le niveau où Dieu nous voit. Il y a une différence entre : être humble et être humilié. Nous sommes humbles dans la présence de Dieu, occupés de ce qu'il est ; nous sommes humiliés quand nous sommes contraints de regarder à nous-mêmes, chose toujours attristante.

24.6 1 Pierre 5:7

« Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous ». Quel repos pour l'âme de savoir que, dans toutes les vicissitudes de la vie, il prend soin de nous. Pourquoi nous inquiéter ? Vaut-il la peine que deux prennent soin de la même chose ? Si nous nous préoccupons, nous lui enlevons sa sollicitude. Si nous nous en remettons à lui, nous apprenons à connaître la perfection de ses soins pour nous, et nous sommes libres pour nous occuper de ce qui le concerne et de ses intérêts.

24.7 1 Pierre 5:8, 9

« Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, étant fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances s'accomplissent dans vos frères qui sont dans le monde ». S'il prend soin de nous, ne demeurons pas inattentifs ; notre adversaire, le diable rôde et cherche qui il peut dévorer. Ici Satan vient comme un lion rugissant, parce que ces croyants hébreux allaient traverser la persécution. Chacun de nous croit que son lot est le pire ; non, dit Pierre, chacun a sa part de souffrances, mais il nous recommande au Dieu de toute grâce, dont nous avons besoin tout le long du chemin.

24.8 1 Pierre 5:10, 11

« Mais le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus, lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis, vous affermira, vous fortifiera, et vous établira sur un fondement inébranlable. À lui la gloire et la puissance, aux siècles des siècles ! Amen ». Il vous a appelés à la gloire par Jésus Christ ; maintenant que vous avez souffert, il vous rendra parfaits, il vous établira et vous fortifiera. « Un peu de temps », non pas seulement « un temps », qui indiquerait une durée plus longue. Vous avez besoin de patience, dit Paul, « encore très peu de temps » (Héb. 10:37), et Pierre dit : « Vous devez souffrir un peu de temps ».

« Affermis, fortifiés, établis », telle est la place que reçoit le croyant par l'appel de Dieu et par cette puissance qu'il fait connaître à ses enfants tout le long du chemin. Il nous rend parfaits, nous avons donc toutes choses en lui, tout pour encourager nos cœurs, pour les fortifier, les reconforter et les soutenir. Le but de Dieu, l'appel de Dieu, la grâce de Dieu nous conduisent pour finir dans sa gloire.

24.9 1 Pierre 5:12

« Je vous ai écrit brièvement par Silvain, qui est un frère fidèle, comme je le pense, vous exhortant, et attestant que cette grâce dans laquelle vous êtes est la vraie grâce de Dieu ». Combien est belle la manière dont Pierre parle de la grâce dans cette épître ! Il termine ce chapitre par la grâce accordée aux humbles, parce que Dieu est un Dieu de toute grâce. Le Seigneur nous donne de comprendre mieux ce qu'est sa grâce en étudiant sa Parole, et de nous réjouir en lui.

24.10 1 Pierre 5:13

« Celle qui est élue avec vous à Babylone vous salue, et Marc, mon fils ». L'opinion très généralement reçue veut que l'apôtre parle ici d'une assemblée élue à Babylone ; d'autres ont voulu voir sa femme, désignée ici : « La Co-élue » ; d'autres pensent qu'il s'agit d'une dame occupant une certaine position. Ce sont pures conjectures. Marc aussi n'a pas été déterminé ; était-il un fils de Pierre, ou un fils spirituel, comme pouvait l'être Marc l'évangéliste ?

24.11 1 Pierre 5:14

« Saluez-vous les uns les autres par un baiser d'amour. Paix soit à vous tous qui êtes en Christ ».

En revoyant cette épître, que de beautés ! Au chapitre 1, c'est l'appel céleste ; au chapitre 2, notre sacrifice sainte et royale ; au chapitre 3, la marche dans la soumission et la souffrance ; au chapitre 4, l'Esprit de Dieu et de gloire reposant sur nous ; et au chapitre 5, Dieu nourrissant, soutenant, fortifiant les siens et ne les abandonnant jamais jusqu'à ce qu'il les ait placés dans sa gloire avec son Fils.

25 Épitres : 2 Pierre 1 — Participants de la nature divine

Le soin pris par l'apôtre pour écrire une seconde fois à ces croyants hébreux prouve qu'il n'envisageait pas la continuation de l'ordination apostolique ; il tenait à leur donner des instructions concernant la route à suivre et à les avertir de se garder du mal ; dans ce but, il leur prédira, au chapitre 2, les terribles événements à venir et le jugement de Dieu sur le monde. Cette seconde épître ressemble en certains points à celle de Jude. Toutes les deux traitent de l'apostasie finale : Pierre de la corruption dans le monde, Jude de la corruption dans l'Église, c'est-à-dire, dans ce qui porte le nom du Seigneur. Pour aider et guider ces croyants, Pierre cherche à leur montrer comment s'appuyer sur le Seigneur et sur sa Parole.

25.1 2 Pierre 1:1

« Simon Pierre, esclave et apôtre de Jésus Christ, à ceux qui ont reçu en partage une foi de pareil prix avec nous, par la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus Christ ». Remarquons que Pierre s'intitule « esclave et apôtre » ; il adresse cette seconde lettre aux chrétiens juifs, quoique sa pensée englobe tous ceux qui ont reçu une foi semblable.

L'apôtre a une prédilection pour le mot « précieux » : « précieux sang », « pierre précieuse », « foi précieuse », « précieuses promesses » ; ici : « une foi de pareil prix » ; vous avez, dit-il, la foi, le fait de croire, par la fidélité de celui qui était l'Éternel d'Israël, le même qui descendit, comme Sauveur, et marcha à travers ce monde. Dieu est juste et fidèle et, malgré le péché de la nation, vous possédez la foi dans le Fils de Dieu.

25.2 2 Pierre 1:2

« Que la grâce et la paix vous soient multipliées dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur ! » salutation d'usage. La grâce est la faveur actuelle de Dieu ; la paix, la position dans laquelle peut se maintenir notre âme. Nous sommes en parfaite paix avec Dieu, reçus par Dieu dans sa faveur. La miséricorde, qui est une grâce individuelle, est omise ici. Même si, personnellement, je reçois la grâce et la paix, j'ai besoin de miséricorde jour après jour, car je vis dans un monde où tout est contre moi. Mais si l'Église est en cause, il n'est pas question de miséricorde, parce que l'Église est toujours considérée comme en relation avec Christ, et ayant déjà reçu miséricorde à cause de cela. Dans l'épître à Philémon, Paul écrit à lui et à « l'assemblée qui se réunit dans ta maison » et ne mentionne pas la miséricorde. Ce que l'on pourrait croire une exception ne l'est pas, mais prouve bien ce que nous venons d'avancer. Comment cette grâce et cette paix seront-elles multipliées ? « Par la connaissance de Dieu », seulement si nous marchons avec Dieu, si nous nous tenons près de Dieu, nous recevrons une paix toujours renouvelée. Il nous est difficile de marcher dans la grâce : d'une part nous avons tendance à la négligence, de l'autre à la légalité. Ces croyants, ayant à traverser maintes difficultés, avaient besoin que la grâce et la paix leur fussent multipliées.

25.3 2 Pierre 1:3, 4

« Comme sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété, par la connaissance de celui qui nous a appelés par la gloire et par la vertu, par lesquelles il nous a donné les très grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous participiez de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise ». Au v. 3, nous avons la puissance divine, au v. 4, la nature divine : nous sommes les objets de la puissance divine, une œuvre divine se fait en nous et nous donne tout ce qui concerne la vie et la piété. La vie éternelle est une vie qui plaît à Dieu, qui convient à Dieu ; la piété est un caractère qui est comme Dieu dans toutes ses voies, moralement semblable à lui. La première est une vie qui émane de lui, qui n'est jamais occupée d'autre chose que de lui, ensuite vient la piété, la ressemblance avec Dieu.

« Par la connaissance de celui qui nous a appelés par la gloire et par la vertu » : une profonde connaissance de Dieu nous a procuré un appel distinct ; nous oublions trop facilement l'appel dont nous sommes les objets, tandis que nous n'oublions ni nos dons, ni nos bénédictions. Dieu nous a appelés à la gloire ; au premier chapitre de la première épître, nous sommes appelés au ciel ; ici, le Dieu de gloire nous a appelés. Contraste frappant entre le chrétien et Adam dans l'innocence. Adam, responsable d'obéir à Dieu, devait s'arrêter où il était ; tandis que notre responsabilité n'est pas de nous arrêter où nous étions, car le péché et la souillure constituaient notre nature, mais Dieu nous dit : « Je vous ai appelés hors de tout cela par la gloire et par la vertu ». Abraham fut appelé à être pèlerin ; Moïse à être un législateur ; Josué un conducteur ; pour nous, notre appel est la gloire, but du chemin ; ce qui doit caractériser notre témoignage en l'attendant, c'est la vertu, c'est-à-dire l'énergie spirituelle. Cela exige le renoncement à la chair, au monde : comme Moïse qui « refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché » (Héb. 11:24, 25). Il refusa la terre et ses délices, il refusa la plus haute place en ce monde, et accepta une position de séparation avec les esclaves méprisés qui formaient le peuple de Dieu. Il refusa ce que la nature aurait choisi — le palais, le trône et la couronne d'Égypte — et préféra la compagnie d'esclaves, dont le travail consistait à faire des briques ; il comprit qu'ils étaient le peuple de Dieu, là gisait toute la différence.

Comme nous avons besoin de ce courage pour renoncer au monde sous toutes ses formes et pour marcher avec les quelques-uns qui aiment le Seigneur et sont unis à lui ! Rien de plus difficile que de briser avec nos anciennes habitudes, car les coutumes ont un grand pouvoir sur nous. Ces croyants juifs s'étaient séparés de leur religion, de leur temple, de leurs ordonnances, de leurs pratiques — de tout ce qui avait fait la tradition de la nature et de leurs ancêtres — ils étaient allés simplement à Jésus, hors du camp. Ils avaient besoin d'encouragements pour maintenir cette position de séparation, de mépris et de raillerie ; Pierre les leur dispense largement. Si nous ne cultivons pas dans nos âmes cette vertu, ce courage et cette énergie, nous glisserons dans les choses que nous avons l'intention d'abandonner.

25.4 2 Pierre 1:4

Les promesses sont toutes en rapport avec cette vie ou avec la gloire à venir ; elles nous lient à Christ afin que, nés de nouveau, nous participions de la nature divine par la conversion. « Participant de la nature divine » signifie être amené dans l'atmosphère qui convient à Dieu et devenir ainsi spirituel. Une âme fait des progrès en goûtant ce que Dieu est. Nous recevons d'abord la possibilité de jouir de la présence de Dieu, puis, en marchant avec lui, nous serons capables de savourer sa joie. Plus nous pénétrons dans ces choses, plus nous deviendrons participants de cette nature divine, et nous échapperons par là même à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. Qu'est-ce que la convoitise ? Autrefois, nous faisons notre propre volonté, nous en sommes délivrés maintenant, et respirons la sainte et pure atmosphère de la présence de Dieu où l'âme trouve sa joie à faire la volonté de Dieu. Dans la gloire, toute trace de péché aura disparu ; nous en pourrions goûter quelque chose déjà ici-bas puisque nous possédons la nouvelle nature qui plaît à Dieu. Paul exprime la même pensée : « Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit » (Gal. 5:25) ; si nous vivons par l'Esprit, nous vivons comme Christ, lui dont toutes les pensées étaient tournées vers Dieu.

25.5 2 Pierre 1:5-7

« Pour cette même raison aussi, y apportant tout empressement, joignez à votre foi, la vertu ; et à la vertu, la connaissance ; et à la connaissance, la tempérance ; et à la tempérance, la patience ; et à la patience, la piété ; et à la piété, l'affection fraternelle ; et à l'affection fraternelle, l'amour ». Après leur avoir donné les réconforts nécessaires à leurs cœurs, l'apôtre revient à l'état pratique ; il sait comme nous devenons facilement paresseux, aussi sommes-nous exhortés à mettre toute notre assiduité pour cultiver ces qualités. La vertu est l'énergie et le courage de l'âme qui sait renoncer, aussi bien que choisir, comme Moïse qui « refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction ». Nous avons la foi qui nous rapproche de Dieu, et nous croyons ce que nous ne voyons pas encore, mais nous devons y ajouter la vertu, le courage qui sait dire : « Non » aux milliers de choses qui surviennent journellement, et marcher sans dévier dans le chemin ouvert devant nous.

Il ne faut pas prendre ce mot « joignez » dans son sens ordinaire. Le verset 5 devrait se lire ainsi : « Dans votre foi ayez aussi la vertu, dans la vertu, la connaissance », etc., c'est-à-dire, vous avez toutes les qualités de la perfection, vous êtes parfaits quand vous ne manquez d'aucune de ces qualités. Nous disons facilement de quelqu'un : « C'est un bon chrétien, mais il manque de tempérance » ; le chrétien doit refléter la nature divine dans toutes ses qualités. Joindre signifie : unir les unes aux autres ces qualités de la vie, tandis que le sens véritable est : « Ne manquez d'aucune des qualités de cette vie divine — la vie de Christ ». Nous sommes laissés ici-bas pour manifester Christ, pour refléter ce qu'il est. Nous ne pouvons pas le faire si nous ne sommes pas participants de la nature divine. Nés de Dieu, nous recevons Christ ; puis nous devons montrer la vie de Christ, toutes les qualités de la nouvelle nature, être des lettres de Christ lues et connues de tous les hommes.

Nous pouvons être remplis d'énergie, mais être rudes dans nos manières ; ajoutez, dit Pierre, la connaissance de Dieu, l'esprit et le caractère de Dieu, ce qui convient à Dieu, car la simple connaissance enfle, mais la connaissance de Dieu maintient dans l'humilité. Celui qui connaît Dieu demeure près de lui, et celui qui vit avec Dieu acquiert de la douceur, même si l'énergie l'accompagne.

« Et à la connaissance, la tempérance » ; non pas une contrainte extérieure, mais le fait de nous dominer ; si nous ne pouvons pas nous maintenir nous-mêmes dans le devoir, nous ne pourrions pas diriger les autres. La tempérance est cette tranquille gravité de l'esprit, toujours égale en n'importe quelle circonstance, comme Christ, jamais déprimée par l'épreuve.

« Et à la tempérance, la patience » ; la tempérance nous garde de dire ou de faire une chose blessante ; la patience nous préserve d'être déprimés par quoi que ce soit qui nous peine. La tempérance est active, la patience passive. Si nous n'avons pas la connaissance, nous ne saurons pas comment atteindre l'esprit de Dieu ; sans la tempérance nous serions certains de faire quelque chose qui blesserait notre prochain ; sans la patience, nous ne serions pas capables de supporter les peines que d'autres pourraient nous faire.

« Et à la patience, la piété », c'est-à-dire ces rapports constants avec Dieu qui font que nous devrions lui ressembler. En marchant à travers ce monde, puisque nous possédons la nature divine, prenons garde à la refléter. Montrez-moi en quelle compagnie se tient un homme, et je vous montrerai quel genre d'homme il est. Vivons près de Dieu pour refléter sa nature divine, car nous devenons semblables aux personnes avec lesquelles nous vivons.

« Et à la piété, l'affection fraternelle et l'amour », deux qualités nullement identiques. L'affection fraternelle est chose purement humaine, qui peut dégénérer et même disparaître, car l'affection fraternelle peut aimer seulement les gens aimables, elle est partielle, tandis que l'amour est impartial et infaillible — il est divin. « L'amour ne périt jamais ». En 1 Cor. 13 il y a huit choses que l'amour ne fait pas, huit qu'il fait ; c'est ce dont nous avons le plus besoin dans ce monde où tout est contre nous. À supposer qu'une personne me repousse, et considère ma tentative de lui témoigner de l'amour mal à propos, l'affection fraternelle dira : « Je ne retournerai pas vers lui ». Mais l'amour, manifestation divine, dit : « Je pense à la bénédiction et au bien de mon prochain, pour la gloire de Dieu je retournerai et verrai si je puis être de quelque utilité ». L'amour ne cherche pas à découvrir le mal, mais le bien chez le prochain. 1 Jean 5:2 nous enseigne parfaitement ce qu'est l'amour : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ». Si nous aimons le Père, nous aimons ses enfants, nous cherchons la bénédiction des uns des autres, toujours prêts à agir comme ceux qui viennent de Dieu, dépendant de lui et lui obéissant ; par grâce nous chercherons à aider notre prochain. Que le Seigneur nous aide à tirer profit de sa Parole et à cultiver ces qualités morales dans notre foi.

Si nous ne veillons pas à les développer, nous sommes certains de reculer. « À quiconque a, il sera donné... mais à quiconque n'a pas, cela même qu'il a sera ôté » (Matt. 13:12). Si nous n'éprouvons pas le désir de nous appuyer sur le Seigneur, nous ne pourrions que retourner aux choses anciennes dont nous nous étions éloignés. Que le Seigneur nous donne d'être vigilants en ajoutant à notre foi et en progressant dans sa connaissance.

25.6 2 Pierre 1:8

« Car, si ces choses sont en vous et y abondent, elles font que vous ne serez pas oisifs ni stériles pour ce qui regarde la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ ». À voir l'importance que l'apôtre accorde aux huit choses mentionnées aux versets 5, 6 et 7, il est impossible d'en exagérer la valeur. Dieu veut nous faire toujours mieux apprécier la connaissance de Christ. Si un chrétien pratique les qualités de ces trois versets, il exprimera toute la valeur de la personne de Christ. Tout ce qui ne conduit pas à Christ n'est que pure perte. Plus nous nous approchons du Seigneur, mieux nous réalisons combien peu nous lui ressemblons. Plus d'un chrétien se croit bon pour le ciel, mais pas pour la terre, incapable qu'il est de faire face aux circonstances. Seule la connaissance de Christ nous rendra aptes à marcher comme il convient.

25.7 2 Pierre 1:9

« Car celui en qui ces choses ne se trouvent pas est aveugle, et ne voit pas loin, ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois ». Ce n'est pas un transgresseur, car il est assuré de son salut éternel ; il est aveugle, car les choses qui concernent le Seigneur sont devant lui, et il ne les voit pas ; il a même oublié qu'il est purifié de ses péchés d'autrefois — ses habitudes, son genre de vie quand il n'était pas converti — il les a retrouvés parce qu'il est retourné dans le monde ; il a perdu le sens de ce qu'est un chrétien, de son appel céleste, et pourtant il est lui-même un être céleste. Il a perdu de vue les choses de Dieu, il est retombé aux choses de la terre, si bien que le Seigneur est obligé de le réveiller.

25.8 2 Pierre 1:10

« C'est pourquoi, frères, étudiez-vous d'autant plus à affermir votre vocation et votre élection, car en faisant ces choses vous ne faillirez jamais ». Cette même exhortation : « Appliquez-vous » revient encore, et nous avons besoin de cette diligence pour garder nos cœurs attachés aux choses de Dieu. Pierre fait certainement allusion à sa terrible chute.

« Affermir notre vocation et notre élection », c'est être conscients que nous possédons la vie éternelle, et que nous pouvons nous en réjouir. Nous avons été appelés et choisis par notre Père, donc nous devons rendre manifeste aux yeux des hommes que nous sommes appelés par Dieu. Paul l'exprime ainsi : « Qu'ils saisissent la vie éternelle » (1 Tim. 6:19, en note).

25.9 2 Pierre 1:11

« Car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ vous sera richement donnée ». Ce n'est pas le pardon dont il est question ici, mais du gouvernement de Dieu. Si nous croissons dans les choses énumérées dans les versets précédents, nous serons préservés de tomber. Pierre envisageait la part et la récompense du chrétien dans le royaume à venir du Seigneur ; la grâce de Dieu nous donne une place dans la gloire céleste, mais il y en a une dans le royaume comme récompense des services rendus au Seigneur ici-bas.

La question des récompenses peut être comparée à deux vaisseaux se rendant ensemble au même port et essuyant les mêmes orages. L'un, mal équipé, mal commandé, atteint le port en piteux état, mâts et voiles arrachés et abîmés ; l'autre arrive parfaitement en ordre, pavillons flottants, la coque intacte.

25.10 2 Pierre 1:12-14

« C'est pourquoi je m'appliquerai à vous faire souvenir toujours de ces choses, quoique vous les connaissiez, et que vous soyez affermis dans la vérité présente. Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus Christ me l'a montré ». Pierre veille attentivement sur ses brebis de peur qu'elles ne tombent et n'estime pas de trop de revenir toujours sur les mêmes sujets. Satan fait tout son possible pour empêcher nos âmes de nous approcher de Dieu ; et « si nous ne nous

souvenons pas de ces choses », nous tomberons en chemin, et arrivera le moment où nous regretterons de n'avoir pas servi Christ de tout notre pouvoir.

25.11 2 Pierre 1:15

« Mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses ». « Ces choses », ce terme revient cinq fois ; nous n'estimerons donc jamais assez « ces choses » des versets 5, 6 et 7. Pierre savait qu'il n'aurait pas de successeur, personne pour faire son travail après sa mort et semble vouloir laisser, dans ses épîtres, ce qui peut être en bénédiction à ces chrétiens et une aide pour leurs âmes. Ses épîtres nous atteignent nous aussi directement, et nous parlent de Christ d'une façon qui répond bien à nos besoins actuels. Nous y voyons Satan présenté comme un lion rugissant, mais nous y trouvons aussi ce qui peut lui être opposé et ce qui nous préserve de ses attaques.

25.12 2 Pierre 1:16-18

« Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne ». L'idée que se faisaient les Juifs du royaume consistait en la venue du Messie en gloire, en majesté et en puissance, après qu'il aurait chassé tous ses ennemis ; le Seigneur ne vint pas de cette façon, c'est pourquoi ils le rejetèrent ; ils le considéraient comme mort et enterré, et pas monté dans la gloire. Pourtant, leur dit Pierre, nous avons vu ce royaume et nous avons été « témoins oculaires de sa majesté ». Il reviendra certainement, mais dans une gloire triplée : sa gloire comme Fils de Dieu qu'il a de toute éternité ; sa gloire comme Messie, roi des Juifs, et sa gloire comme Fils de l'homme, selon le Ps. 8. Pour le moment il est rejeté ; le Seigneur en avait fait la révélation aux disciples avant qu'ils assistent à la transfiguration sur la montagne (Matt. 17 ; Marc 9 ; Luc 9). « Je vais souffrir et serai rejeté, leur avait-il dit, celui qui me suit doit s'attendre à subir le même sort » ; il ajouta : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le fils de l'homme venant dans son royaume ». Les disciples avaient pu contempler ensuite l'image en petit du royaume. C'est ce dont Pierre parle ici ; il avait vu cette scène magnifique : le Messie, Moïse le législateur et Élie le justicier ; son cœur en était encore plein. Il aurait voulu perpétuer cette vision, mais cela aurait mis au même niveau le Messie, le législateur et le justicier, chose que Dieu ne pouvait tolérer ; alors vint la voix, comme le dit l'apôtre, « de la gloire magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Dans les évangiles, Dieu ajoute : « Écoutez-le », parce que Pierre avait besoin de cette recommandation, puisqu'il abaissait son Maître en élevant Moïse et Élie. Depuis lors, il avait compris la leçon, et ici il omet ces mots ; il avait appris à n'écouter aucune autre voix que celle de Jésus. Nous avons donc à contempler la gloire du Fils ; en même temps, Moïse et Élie sont des figures de ceux que le Seigneur va venir chercher : Moïse, ceux qui sont déjà morts ; Élie, ceux qui ne passeront pas par la mort. Enfin Pierre, Jacques et Jean représentent les saints qui, bien que voyant la gloire de Christ, demeureront sur la terre pendant le millénium. Cette image du royaume doit servir à fortifier la foi des croyants juifs.

25.13 2 Pierre 1:19

« Et nous avons la parole prophétique, rendue plus ferme, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs ». La prophétie se rapporte toujours à la terre, aux voies futures de Dieu sur elle quand il balayera tout ce qui n'est pas divin et qu'il préparera le règne du Seigneur Jésus Christ. Mais l'Église est céleste, et n'appartient pas du tout à la terre ; Pierre recommande donc : « Prenez garde à la prophétie parce qu'elle vous renseignera sur les circonstances au travers desquelles doit passer le monde ; et grâce à cette lumière, vous le traverserez comme une scène condamnée sans vous en mêler ». La prophétie nous dit comment Dieu rendra cette terre digne du règne de Christ après l'avoir jugée ; mais avoir seulement la prophétie devant nos yeux serait une grave erreur, parce que la prophétie n'est pas Christ, et rien ne remplace Christ pour le cœur.

Les prophéties de l'Ancien Testament n'ont pas trait au même sujet que celles du Nouveau. En Malachie 4:2, nous lisons : « Pour vous... se lèvera le soleil de justice ; et la guérison sera dans ses ailes » ; il s'agit du jour du Seigneur, et non pas de l'évangile comme on l'a souvent interprété à tort, et ce jour n'est pas encore venu. Pierre, en parlant de « l'étoile du matin », annonce la venue du Seigneur, de Christ lui-même, objet principal de l'espérance chrétienne. Pour les Juifs, il est « la racine et la postérité de David » (Apoc. 22:16) ; pour nos cœurs, « l'étoile du matin » ; à Thyatire, le Seigneur promet : « À celui qui vaincra... je lui donnerai l'étoile du matin » (Apoc. 2:28), c'est-à-dire, le vainqueur aura une part certaine, une joie céleste avec Christ, avant que le royaume n'arrive. Telle est notre espérance ; nous savons que notre part est avec Christ, qu'il nous prendra avec lui pour toujours, puis qu'il jugera la terre.

25.14 2 Pierre 1:20, 21

« Sachant ceci premièrement, qu'aucune prophétie de l'écriture ne s'interprète elle-même. Car la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint ». Ne limitons pas l'Écriture qui tire sa valeur du fait qu'elle nous parle de Christ. La prophétie n'aura atteint son but que le jour où Christ sera venu dans son royaume et dans sa gloire. Ceux qui prétendent voir l'accomplissement de la prophétie avant la venue de Christ pour nous perdent la joie de l'attendre. Ils voient quelque ressemblance entre un événement passé et la prophétie, mais ils ne savent pas ce que c'est que de veiller pour attendre la brillante étoile du matin.

Quelle chose bénie que de le connaître, de lui être fidèle maintenant qu'il est rejeté, sachant que le jour approche où il occupera de nouveau sa place légitime sur ce monde. La prophétie est bonne, mais Christ est une meilleure part, et c'est la nôtre. Qu'il nous donne de veiller et de l'attendre, lui, la brillante étoile du matin !

26 Épîtres : 2 Pierre 2 — Reniant le Maître qui les a achetés

Dans ces deux derniers chapitres, l'apôtre attire l'attention — l'attention de tous les croyants — sur deux formes de mal qui caractérisent les derniers jours. Le chapitre 2 nous met en garde contre l'enseignement faux et mauvais des méchants ; le chapitre 3 indique la croissance rapide de l'incrédulité et de la moquerie que nous voyons se développer autour de nous déjà maintenant — l'incrédulité qui se base sur la stabilité de la création pour nier le retour du Seigneur. Si nous éprouvions un doute quelconque sur la vérité de l'Écriture, la lecture de cette seconde épître de Pierre l'enlèverait, car nous assistons maintenant au développement du mal contre lequel l'Esprit de Dieu nous met en garde dans ces pages.

26.1 2 Pierre 2:1

« Or il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme aussi il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le maître qui les a achetés, faisant venir sur eux-mêmes une prompt destruction ». « Renier le

maître qui les a achetés », c'est renier les droits de Christ sur eux. Il ne faut pas confondre rédemption et achat, deux choses très différentes. Tout enfant de Dieu est racheté, et tous les hommes sont achetés. Matt. 13 dit que le marchand acheta le champ à cause du trésor caché, puis il explique que le champ est le monde. Par sa mort Christ, comme homme, a reçu autorité sur toute créature, il est donc notre Maître à tous. Pierre, au chapitre 10 des Actes, dit : « Il est Seigneur de tous » ; et Paul, en 1 Cor. 11, ajoute : « Le chef de tout homme, c'est le Christ ». L'esclave, qu'un propriétaire achète sur le marché aux esclaves, ne fait que changer de maître, la rédemption secoue les liens de l'esclave et lui donne une entière liberté.

26.2 2 Pierre 2:2

« Plusieurs suivront leurs excès ; et à cause d'eux la voie de la vérité sera blasphémée ». Nous savons que cela se réalise bien souvent dans la chrétienté. Les droits de Christ sont rejetés, même par ceux qui professent son nom, et ceux du dehors blasphèment la vérité.

26.3 2 Pierre 2:3

« Par cupidité, ils feront trafic de vous avec des paroles artificieuses ; mais leur jugement, dès longtemps, ne demeure pas oisif, et leur destruction ne sommeille pas ». Ce sont les prétentions religieuses par lesquelles Babylone vend les âmes d'hommes (Apoc. 18:13). Par cupidité et avec des paroles hypocrites, ces faux docteurs feront trafic de chrétiens pour retirer un gain ; mais le jugement de Dieu les atteindra.

26.4 2 Pierre 2:4-9

« Car, si Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais, les ayant précipités dans l'abîme, les a livrés pour être gardés dans des chaînes d'obscurité pour le jugement ; — et s'il n'a pas épargné l'ancien monde, mais a préservé Noé, lui huitième, prédicateur de justice, faisant venir le déluge sur un monde d'impies ; — et si, réduisant en cendres les villes de Sodome et de Gomorrhe, il les a condamnées par une totale subversion, les établissant pour être un exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété ; et s'il a délivré le juste Lot, accablé par la conduite débauchée de ces hommes pervers (car ce juste qui habitait parmi eux, les voyant et les entendant, tourmentait de jour en jour son âme juste à cause de leurs actions iniques), — le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux, et réserver les injustes pour le jour du jugement, pour être punis ». Il s'agit des voies de Dieu dans les temps passés et de ce que fait Dieu actuellement encore. Le verset 4, qui attire notre attention sur les anges, peut être comparé avec Jude 6. Pierre parle des « anges qui ont péché », Jude des « anges qui n'ont pas gardé leur origine » ; Pierre s'occupe de propre volonté ; Jude de l'apostasie, de la corruption dans l'Église et de l'enfant de Dieu obligé de choisir sa voie hors d'elle.

L'apostasie est le fait d'abandonner sa première condition, celle dans laquelle Dieu nous a placés, ainsi que le fit Adam. Ce qui était apostasie en Adam fut perfection en Christ. Adam abandonna son origine première de sa volonté propre et par sa désobéissance ; Christ fut parfaitement obéissant et fit la volonté de son Père. Il s'abaissa lui-même, et Dieu l'a haut élevé : « Qu'il y ait en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus » (Phil. 2:5).

Pierre est tout à fait explicite quant au jugement qui doit fondre sur les méchants. La foi s'appuie tranquillement sur Dieu, prend ses ressources en lui, assurée que le jour viendra où il manifesterà ses desseins ; en attendant il veille sur ses enfants, afin de les rendre capables de traverser le mal. Le Seigneur voudrait nous voir, comme Lot, garder une attitude pieuse en contraste avec le mal qui nous entoure : nos âmes justes irritées de la mauvaise conduite des méchants.

26.5 2 Pierre 2:10, 11

« Mais spécialement ceux qui suivent la chair dans la convoitise de l'impureté et qui méprisent la domination. Gens audacieux, adonnés à leur sens, ils ne tremblent pas en injuriant les dignités, tandis que les anges, plus grands en force et en puissance, ne portent pas contre elles de jugement injurieux devant le Seigneur ». C'est à quoi nous assistons de nos jours : au développement de la propre volonté ; ces gens sont caractérisés par une liberté sans retenue dans leur conduite, ils rejettent d'abord l'autorité de Christ, puis toute autorité quelconque. Dieu a un gouvernement établi dans le monde et dans l'Église, mais ce monde le méprise. Dans la présence de Dieu, il n'y a pas place pour la volonté de la chair ; nous ne pouvons pas nous opposer à son gouvernement sans grave préjudice. L'Écriture nous recommande très sérieusement la soumission, ne l'oublions pas. De tous côtés ce mépris de l'autorité se fait jour : c'est le principe qui ruine les familles, les nations et l'Église, et qui dirigera « l'homme de péché ».

26.6 2 Pierre 2:12-19

« Mais ceux-ci, comme des bêtes sans raison, purement animales, nées pour être prises et détruites, parlant injurieusement dans les choses qu'ils ignorent, périront aussi dans leur propre corruption, recevant la récompense de l'iniquité, estimant plaisir les voluptés d'un jour ; — des taches et des souillures, s'abandonnant aux délices de leurs propres tromperies tout en faisant des festins avec vous ; ayant les yeux pleins d'adultère, et ne cessant jamais de pécher ; amorçant les âmes mal affermiées, ayant le cœur exercé à la cupidité, enfants de malédiction. Ayant laissé le droit chemin, ils se sont égarés, ayant suivi le chemin de Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire d'iniquité ; mais il fut repris de sa propre désobéissance : une bête de somme muette, parlant d'une voix d'homme, réprima la folie du prophète. Ce sont des fontaines sans eau et des nuages poussés par la tempête, des gens à qui l'obscurité des ténèbres est réservée pour toujours ; car, en prononçant d'orgueilleux discours de vanité, ils amorcent par les convoitises de la chair, par leurs impudicités, ceux qui avaient depuis peu échappé à ceux qui vivent dans l'erreur ; — leur promettant la liberté, eux qui sont esclaves de la corruption ; car on est esclave de celui par qui on est vaincu ». Terrible description qui nous fait voir ce même caractère parmi ceux qui enseignent. Ils prophétisent pour un gain comme Balaam. N'oublions pas que quelque chose dans notre nature répond à toute forme de tentation, à tout ce que Satan nous présente. Nous ne croirions pas que cela puisse arriver parmi les enfants de Dieu, si le Seigneur lui-même ne nous mettait en garde. Ceux dont il s'agit ici se disent chrétiens, et pourtant ils tolèrent leurs propres convoitises, méprisent l'autorité de telle manière que les anges même reculent. Ils prennent part aux fêtes des chrétiens, en quoi ils se trompent eux-mêmes et corrompent les autres. Ils cèdent au mal, et, en promettant aux autres la liberté, ils deviennent esclaves de leur corruption morale. Voilà ce que devient la chrétienté.

26.7 2 Pierre 2:20

« Car, si, après avoir échappé aux souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus Christ, étant de nouveau enlacés, ils sont vaincus par elles, leur dernière condition est pire que la première ». Momentanément, ils ont échappé à la souillure du monde, non par la conversion, mais par une connaissance extérieure du Seigneur Jésus Christ. Mais s'ils se laissent reprendre par le mal, c'est pire que s'ils n'avaient pas connu du tout la vérité. Ceux qui refusent et méprisent le christianisme oublient de dire ce que l'homme lui doit. Le monde a bénéficié moralement et socialement de la lumière que Dieu a donnée par sa Parole ; on ne l'oublie que trop facilement, et on le méprise en traitant de fable ce que Christ nous a apporté. L'effet du christianisme a été de délivrer les hommes

de la corruption du monde. On a accepté la vérité, mais on ne l'a pas acceptée dans sa conscience, sinon elle s'y serait maintenue et aurait travaillé par la grâce dans les cœurs. En s'écartant de la vérité l'homme est devenu le pire ennemi de Christ ; c'est pourquoi veillons à ne pas nous écarter d'un fil de la vérité que Dieu nous a donnée. Il est bien pire d'avoir connu la vérité et de l'avoir abandonnée que de ne l'avoir jamais connue.

26.8 2 Pierre 2:21

« Car il leur eût mieux valu n'avoir pas connu la voie de la justice, que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été donné ». C'est le saint commandement, en contraste avec ce que les faux docteurs du début du chapitre essayaient d'enseigner.

26.9 2 Pierre 2:22

« Mais ce que dit le proverbe véritable leur est arrivé : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi lui-même, et la truie lavée, à se vautrer au borbier ». Le chien reste un chien, une bête impure ; et on a beau laver la truie, elle reste ce qu'elle est et retourne au borbier ; ainsi en est-il de l'incrédule ou de celui qui a fait une profession extérieure du nom de Christ. Il n'est pas « né de nouveau », mais n'est touché qu'extérieurement par la vérité chrétienne. L'homme reste l'homme, sitôt qu'il n'a plus de contrainte, il retourne aux choses qu'il aime. Si le chrétien s'éloigne de Christ, il se trouve mêlé à la souillure du monde et devient misérable. Le vrai croyant tombe souvent et pêche ; mais, comme Pierre, il ne sera pas heureux sans être retourné au Seigneur, lavé, restauré et jouissant de son pardon.

27 Épitres : 2 Pierre 3 — Où est la promesse de sa venue ?

L'homme livre des assauts contre la vérité de la révélation et prétend que la création a toujours existé telle qu'elle est maintenant, tel est le sujet de ce chapitre : matérialisme, confiance de l'homme en ce qu'il voit plutôt que de croire dans la parole de Dieu qui nous assure du retour du Seigneur Jésus.

27.1 2 Pierre 3:1-4

« Je vous écris déjà, bien-aimés, cette seconde lettre ; et, dans l'une et dans l'autre, je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance par les saints prophètes, et du commandement du Seigneur et Sauveur par vos apôtres, sachant tout d'abord ceci, qu'aux derniers jours des moqueurs viendront, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises, et disant : Où est la promesse de sa venue ? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création ». Pour suivre sa convoitise on commence toujours par railler. Peut-être les convoitises ne sont-elles ni grossières ni extérieures, mais l'homme désire être indépendant, faire ce qu'il lui plaît ; il s'imagine alors être libéré de Dieu et de son autorité, et serait même heureux de se débarrasser de Dieu, l'exclure de ce monde s'il le pouvait.

Ces moqueurs croient que la seule chose durable est la création : elle remonte loin dans l'espace, disent-ils ; comment elle débuta, nous ne le savons pas exactement, mais elle continue comme elle a commencé ; ils jugent d'après les apparences, croyant voir la nature immuable, bien que la Parole de Dieu nous assure du contraire. Quant à la promesse du retour du Fils de Dieu, c'est pour eux chose absurde et incompréhensible. S'ils s'en moquent, ils sont obligés d'admettre la création, et s'il y a une création, où est le Créateur ? Là ils ne peuvent pas répondre.

27.2 2 Pierre 3:5, 6

« Car ils ignorent volontairement ceci, que, par la parole de Dieu, des cieus subsistaient jadis, et une terre tirée des eaux et subsistant au milieu des eaux, par lesquelles le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau ». Il se trouve des gens pour nous dire de ne pas croire au déluge, ils estiment une chose pareille impossible. Ah ! dit Pierre, si vous admettiez le déluge, vous devriez admettre le jugement de Dieu sur les méchants, et, si vous admettiez le jugement de Dieu une fois, vous seriez obligés d'admettre un nouveau jugement. Ainsi donc les hommes ne veulent pas accepter et restent volontairement ignorants du châtement envoyé par Dieu sur les hommes. La terre émergea des eaux par la parole de Dieu ; puis ces mêmes eaux, sur son commandement, l'engloutirent avec tout ce qui l'habitait ; seuls ceux qui étaient dans l'arche furent sauvés.

27.3 2 Pierre 3:7, 8

« Mais les cieus et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies. Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance ». La parole de Dieu appela ces cieus et cette terre à l'existence, tels qu'ils sont maintenant ; par cette même parole, ces cieus et cette terre sont réservés pour le jour du jugement et pour la destruction des hommes impies. Le Seigneur n'est pas lent en ce qui concerne son retour, mais il supporte longuement en grâce, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. Il n'y a qu'une seule occasion pour laquelle Dieu est lent : c'est le jugement. Il ne juge jamais avant d'avoir averti et d'avoir donné le temps pour la repentance. Mais qu'il est prompt à sauver ! et qu'il apporte rapidement la paix à une conscience troublée, et quel support dans sa grâce !

27.4 2 Pierre 3:10

« Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et, dans ce jour-là, les cieus passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement ». Cela coïncidera avec le grand trône blanc ; les cieus et la terre s'enfuiront, comme le dit Apoc. 20:11. L'Apocalypse nous décrit les effets de cette puissante conflagration, Pierre nous en donne les causes. L'incrédule croit que tout est stable et ne changera jamais, le matérialisme est pour lui la seule doctrine valable. Au contraire, dit Pierre, ce n'est qu'illusion et tout doit être dissous ; tout ce qui forme un espoir pour la chair doit disparaître à toujours.

27.5 2 Pierre 3:11

« Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété ». Ce qui constitue l'erreur du moqueur devrait pousser l'enfant de Dieu à la sobriété et à une marche empreinte de piété ; la considération de ces perspectives devrait engager à occuper une place distincte et à se séparer complètement du mal.

Remarquons comme Pierre fait souvent allusion à notre conduite. Dans la première épître, « nous avons été rachetés de notre vaine conduite » (1:18), c'est-à-dire de l'impunité dont les sources sont dans la chair, et ses satisfactions dans les formes extérieures. Puis il

recommande d'avoir « une conduite honnête parmi les nations » (2:12) ; notre comportement doit nous maintenir dans une attitude qui s'élève au-dessus des hommes du monde, quoique toujours correcte dans nos relations avec autrui. Ensuite l'apôtre engage les femmes à gagner leurs maris incrédules par la pureté de leur conduite » (3:2) ; il voudrait que « notre bonne conduite en Christ » (3:16) fasse honte à nos calomniateurs et les fasse taire. Dans la seconde épître, il donne Lot en exemple pour nous avertir de ne pas nous mêler au monde, dont « la conduite débauchée l'accablait » (2:7). Par contraste, il insiste sur ce que devrait être le témoignage de l'enfant de Dieu : « une sainte conduite ». Quelle immense miséricorde une âme trouve dans la connaissance de Christ ! Elle nous délivre d'une conduite « vaine et débauchée », et produit au contraire ce qui est « honnête », « pur », « bon » et « saint ».

Pierre n'est pas seul à attacher de l'importance à notre conduite, c'est-à-dire nos paroles, nos habitudes, notre manière d'être et de vivre. Jacques dit : « Qui est sage et intelligent parmi vous ? Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse » (Jacques 3:13). Paul décrit l'importance et le pouvoir secret de ce maintien par ces mots : « Notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ » (Phil. 3:20).

27.6 2 Pierre 3:12, 13

« Attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieus en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieus et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite ». Le jour du Seigneur durera longtemps, cette conflagration se produira quand il prendra fin ; mais, pour nous, nous attendons l'état éternel.

Il n'y a que trois passages qui y font allusion : 2 Pierre 3, Apoc. 21 et 1 Cor. 15. Christ règne comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme tout au long du millénium ; au bout des mille ans, ce sera la fin, la mort elle-même sera détruite. Il la détruira en ramenant les méchants à la vie et en les jetant dans l'étang de feu (Apoc. 20:14). Il aura alors tous ses ennemis à ses pieds et remettra le royaume à son Dieu. Les rois humains ont tous vu leurs royaumes enlevés par la mort ou par la violence ; Christ seul cède son royaume après avoir régné mille ans. La justice peut se trouver dans trois conditions : maintenant la justice souffre ; durant le millénium, la justice règne ; dans l'éternité, la justice habite. Elle pourra se reposer là où Dieu sera pour toujours.

On comprend Pierre qui dit : « Vous qui attendez toutes ces choses pour l'éternité, prenez garde à être sans tache et sans blâme jusqu'à ce qu'il vienne » (v. 14).

27.7 2 Pierre 3:15, 16

« Estimez que la patience de notre Seigneur est salut, comme notre bien-aimé frère Paul aussi vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée, ainsi qu'il le fait aussi dans toutes ses lettres, où il parle de ces choses, parmi lesquelles il y en a de difficiles à comprendre, que les ignorants et les mal affermis tordent, comme aussi les autres écritures, à leur propre destruction ». Magnifique témoignage quant aux écrits de Paul. Pierre a oublié que Paul lui a résisté à Antioche et s'est vu obligé de lui faire honte devant tous. Tel est le résultat de la grâce. Quelque trouble que cette scène ait occasionné, tout est maintenant dissipé dans le cœur de Pierre ; il garde son affection pour Paul et l'aime d'autant plus profondément à cause de sa fidélité.

Paul, dans ses écrits, mentionne Pierre trois fois, outre l'affaire d'Antioche, dans la première épître aux Corinthiens. À Corinthe, quelques-uns disaient : « Moi (je suis) de Céphas » (1:12), paroles sectaires que Pierre n'aurait sans doute pas approuvées. Quand les droits apostoliques étaient mis en question, Paul dit : « N'avons-nous pas le droit de mener avec nous une sœur comme femme, comme font aussi les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ? » (9:5), d'où nous pouvons conclure que la femme de Pierre l'accompagnait probablement dans ses voyages. La troisième mention désigne Pierre comme ayant été témoin de la résurrection du Seigneur : « Il a été vu de Céphas » (15:5).

27.8 2 Pierre 3:17

« Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté ». Nous sommes entourés de ces éléments, le doute, le scepticisme, l'incrédulité, alors : « Prenez garde de peur que vous ne tombiez ».

27.9 2 Pierre 3:18

« Mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». Christ peut garder notre cœur et notre esprit ; mais prenons garde, car la révélation d'une vérité spéciale est toujours le point d'attaque de Satan.

Que le Seigneur fixe dans nos cœurs sa vérité et nous donne de veiller et de prier, de peur que nous ne nous écartions ; et que nous croissions dans sa connaissance jusqu'à son retour. « À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ».

Apollos, un des compagnons de l'apôtre Paul par Philippe Laügt

Apollos venait d'Alexandrie. Dans cette ville les « oracles de Dieu » (Rom. 3:2) avaient été traduits en grec (*). Il s'agissait alors seulement de l'Ancien Testament. L'essentiel au sujet d'Apollos peut être glané dans le chapitre 18 des Actes.

(*) version grecque de l'Ancien Testament, dite des Septante

On parle parfois de lui comme du grand rival de l'apôtre Paul. Mais c'est dans l'assemblée à Corinthe que ces deux serviteurs sont considérés, bien malgré eux, comme des chefs d'école, pratique toujours courante dans ce monde. Paul met au contraire l'accent sur leur complémentarité. Il écrit : « Celui qui plante et celui qui arrose sont un » (1 Cor. 3:8). De vrais hommes de Dieu refusent toujours de se laisser séduire, quand on cherche à créer une rivalité entre eux.

La Parole de Dieu met en évidence plusieurs traits de caractère chez Apollos. Il a de la facilité pour s'exprimer, c'est un bon orateur : Il est éloquent (Act. 18:24). Les Corinthiens laissent entendre que Paul, en revanche, ne l'est pas ! C'est, à leurs yeux, une raison sérieuse de douter de la valeur de son enseignement (2 Cor. 10:10). Toutefois, si l'éloquence n'accroît pas le don, elle ne le diminue pas non plus. Parler avec clarté est utile (Néh. 8:8). Mais « l'éloquence ne peut pas se substituer à l'action de l'Esprit, à la puissance qui résulte de la présence de cet Esprit chez un homme » (JND).

Quand Paul s'est rendu chez les Corinthiens, ce n'est pas « avec excellence de parole ou de sagesse », mais dans la faiblesse. Pourtant, là comme ailleurs, sa prédication a été en « démonstration de l'Esprit et de puissance » (1 Cor. 2:1-4). La foi se repose sur la puissance de Dieu, c'est un sûr fondement pour notre âme. Il est dangereux d'aller assister à une réunion avec l'intention d'écouter tel ou tel frère. On s'attache inconsciemment à l'instrument, à la nouveauté, à « quelqu'un qui joue bien » (Ézé. 33:32). Si quelqu'un parle, il est appelé à le faire comme « oracle de Dieu ». En bon dispensateur de la grâce variée de Dieu, il désire l'édification des âmes et ne cherche pas à attirer des disciples après lui (1 Pier. 4:10-11).

Tous les frères n'ont pas reçu de Dieu la capacité de présenter Sa Parole en public. Prétendre que tous peuvent enseigner dans l'Assemblée, est donc en contradiction avec l'Écriture. C'est aussi inexact d'affirmer qu'un homme a reçu tous les dons. Celui qui parle dans l'Assemblée doit s'étudier, sous la conduite du Saint Esprit, à présenter avec clarté « des paroles de vérité » (Ecc. 12:10).

Le choix de Dieu est souverain. Quand Moïse est appelé, il proteste : «Ah, Seigneur ! Je ne suis pas un homme éloquent, ni d'hier ni d'avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur ; car j'ai la bouche pesante et la langue pesante» (Ex. 4:10). Après quarante années passées comme berger au désert, il n'a plus confiance en lui-même. C'est un état heureux pour servir ! Mais il faut apprendre à se reposer entièrement sur Dieu, tout en appréciant les facultés qu'il nous donne. C'est souvent cet équilibre qui nous manque. L'Éternel répond à Moïse : «Qui est-ce qui a donné une bouche à l'homme ?» (Ex. 4:10-11). Il appelle ses serviteurs où et quand il le juge opportun. Peu importe leurs origines : Daniel appartient à une famille princière, Amos garde le bétail. Le fait d'être célibataire ou marié, le rang social, la race, tout cela est de peu d'importance pour Le servir. À Antioche (Act. 13:1), la plupart des «prophètes» et des «docteurs» sont de race juive. Mais l'un d'entre eux est très probablement africain, un autre, d'origine européenne. Paul rappelle qu'il a été élevé aux pieds de Gamaliel, docteur de la Loi fort réputé (Act. 5:34 ; 22:3). Mais, après sa conversion, comme Moïse, il devra plutôt désapprendre beaucoup de choses. C'est sans doute le motif de son long séjour dans le désert d'Arabie (Gal. 1:17). D'autres personnes, que l'on estime «illettrés et du commun» (Act. 4:13), comme Pierre et Jean, sont tout aussi utiles dans le service que le Seigneur leur confie. Ils ont été avec Jésus, ils l'ont suivi de lieu en lieu. Ils ont été les témoins oculaires du bien qu'Il faisait, et de Sa majesté sur la sainte montagne (Act. 10:38 ; 2 Pier. 1:16).

Apollos est «puissant dans les Écritures» (Act. 18:24). Seul, l'Ancien Testament est alors disponible. Comme Jérémie, il en saisit toute la valeur (Jér. 15:16), mais sa connaissance des conseils divins est encore limitée. Timothée aussi, dès l'enfance, connaissait «les saintes lettres qui pouvaient le rendre sage à salut» (2 Tim. 3:15-17). La Parole, toute la Parole, doit habiter en nous richement (Col. 3:16). Mais pour la lire avec profit, la méditer, il faut du zèle. Pour connaître la pensée de Dieu, il faut savoir écouter. Une étude sérieuse, avec prière, en fait découvrir les trésors ! Imitons les Béréens : Ils examinaient chaque jour les Écritures (Act. 17:11). Le Psalmiste la méditait jour et nuit (Ps. 1:2). Pour Job, elle a plus de prix que le propos de son coeur (23:12).

Actes 18:25 attire aussi notre attention sur la ferveur d'esprit d'Apollos (Rom. 11:12). Il est bouillant, très zélé. Dans ces conditions, sa présentation de la Parole ne peut être froide et monotone, comme elle l'est parfois ! Ce serviteur a les mêmes dispositions que les fils de Coré qui s'écrient : «Mon coeur bouillonne d'une bonne parole, je dis ce que j'ai composé au sujet du Roi, ma langue est le style d'un écrivain habile» (Ps. 45:1).

De nombreux serviteurs ont la même ferveur. C'est le cas par exemple pour Jean-Baptiste. Le Seigneur le compare à une «lampe ardente et brillante» (Jean 5:35) : sa présence rayonnante apporte la joie. Au milieu d'Israël, devenu sans fruit pour Dieu, le Précurseur prépare avec ardeur le chemin du Seigneur. Il désire être simplement connu comme une «voix qui crie dans le désert». Au milieu d'une si grande ruine, il s'écrie sans relâche : «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (Matt. 3:2-3).

L'apôtre Paul rend témoignage du grand travail de coeur d'un autre serviteur. Épaphras à Rome, est séparé des Colossiens, de visage mais non de coeur. Il ne les oublie pas, il combat toujours pour eux par des prières, et montre sa vive affection, par sa persévérance (Col. 4:12-13).

De tels hommes reflètent un peu le Serviteur parfait. Il est écrit prophétiquement de Lui : «Le zèle de ta maison m'a dévoré» (Ps. 69:9). Les disciples se souviennent de cette parole, quand avec un fouet de cordes, le Seigneur purifie le Temple, devenu une caverne de voleurs ! (Jean 2:17). Toute Sa vie est un témoignage rendu à ce parfait dévouement : Il est toujours occupé aux affaires de son Père ! Il arrive, par contre, hélas, que des enfants de Dieu cherchent avant tout leurs aises, leurs propres intérêts (Phil. 2:21). Toute une assemblée peut se trouver ainsi, peu à peu, gagnée par le formalisme : Le Seigneur déclare à Laodicée : «Tu n'es ni froid ni bouillant». Cette tiédeur lui est insupportable : «Je vais te vomir de ma bouche» (Apoc. 3:16-17). Et pourtant, endurcie, Laodicée pensait n'avoir besoin de rien !

Apollos prêche de tout son coeur la Parole. Il «enseigne diligemment les choses qui concernent Jésus» (Act. 18:25). Instruit dans «la voie du Seigneur», il a entendu parler, en partie au moins, de Sa vie et Son enseignement. Par Jean-Baptiste, il connaît le baptême de la repentance, destiné à préparer les coeurs à la prochaine venue du royaume des cieux, — un royaume qui sera finalement administré par le Fils de l'homme (Dan. 7:14). Mais Jean-Baptiste ne sait pas la forme que doit prendre ce royaume après le rejet du Messie. Apollos a besoin d'être éclairé sur tous les effets bénis de l'oeuvre du Seigneur à la Croix. Parfois un enthousiasme incontrôlé peut conduire à la négligence, même dans les choses de Dieu. Mais Apollos n'est pas en danger à cet égard ! Il est tout disposé à saisir, avec humilité, l'occasion de se laisser instruire plus exactement dans la voie de Dieu (Act. 18:26).

La Parole de Dieu met en évidence d'autres traits de ce serviteur. Quand Apollos parle dans la synagogue, c'est avec hardiesse : «Les justes sont pleins d'assurance, comme un jeune lion» (Prov. 28:1). En effet, souvent, pour présenter la Vérité, il faut de la vertu. Toutes les assistances sont loin d'être favorables ! (Act. 22:22). Quand Jérémie cherche à résister à Celui qui l'appelle, l'Éternel lui déclare : «Ne les crains point, car je suis avec toi pour te délivrer... dis-leur tout ce que je te commanderai ; ne sois point effrayé d'eux» (Jér. 1:8, 17). Chaque serviteur a besoin de recevoir de telles paroles d'encouragement de la part du Seigneur (Dan. 10:19).

On a déjà compris qu'Apollos est disposé à se laisser instruire. Or deux serviteurs du Seigneur, Aquilas et Priscilla ont quitté Corinthe avec Paul, mais tandis que l'apôtre poursuit son voyage missionnaire, ils restent à Éphèse. Le Seigneur conduit toujours merveilleusement ceux qui se montrent dépendants (És. 28:26). On trouve constamment dans l'Écriture ce couple chrétien agissant ensemble. Ce sont vraiment des vases à honneur, utiles au Maître, préparés pour toute bonne oeuvre (2 Tim. 2:21). Quant ils ont l'occasion d'entendre Apollos annoncer la Parole, ils sont tout prêts à jouer un rôle utile auprès de lui (1 Cor. 14:29). Dirigés par le Saint Esprit, ils discernent ce qui est encore défectueux dans l'enseignement d'Apollos. Ils le prennent avec eux, et lui enseignent «plus exactement la voie de Dieu». Quelle simplicité et quelle fidélité dans cette attitude et dans ce témoignage sans bruit !

L'enseignement doit s'adresser au coeur et à la conscience. Il doit être dispensé dans la dépendance du Seigneur, sinon nos paroles peuvent devenir accusatrices ou manquer, au contraire, de sel, par crainte de susciter de l'opposition.

Priscilla et Aquilas ne manquent pas de délicatesse. Apollos n'est pas repris bruyamment devant tous, à l'issue d'une réunion. On tombe parfois dans ce genre d'erreur ! Ici, tout se passe discrètement, très probablement à la maison. C'est un foyer lumineux (Luc 8:16), ouvert à tous les disciples (Act. 18:1-2) et à l'assemblée (Rom. 16:3-5 ; 1 Cor. 16:19). Ces deux disciples ont certainement beaucoup appris au cours de leurs entretiens avec l'apôtre Paul, tandis qu'ensemble ils tissent des tentes. Maintenant, en vrais compagnons d'oeuvre, ils partagent ce qu'ils ont reçu du Seigneur, par le moyen de Paul. Ils ne font pas étalage de leur savoir, ils exposent paisiblement, avec exactitude, les choses «par ordre» (Act. 11:4).

Et Apollos, désireux d'apprendre, ne se contente pas d'entendre, il écoute. Il est prêt à recevoir avec douceur la Parole implantée (Jacq. 1:19 et 21). Ce n'est pas toujours, hélas, le cas ! La prétention de connaître déjà toute la vérité (1 Cor. 8:2) est un grand obstacle quand Dieu se propose de nous éclairer davantage. Si l'on s'appuie sur son intelligence, sur ses connaissances, on en vient même parfois à refuser de se soumettre à ce que la Parole enseigne clairement. Évoquant une telle attitude, Paul déclare : «Si quelqu'un n'obéit pas à notre parole... notez-le» (2 Thes. 3:14).

Rappelons ici l'exemple d'une autre personne bien disposée à écouter et à mettre en pratique l'enseignement de la Parole de Dieu dans un jour de ruine : Il s'agit du pieux roi Josias. D'autres se seraient estimés satisfaits des réformes déjà menées à bien dans son royaume. Mais l'Éternel permet qu'Hilkija, le Souverain sacrificateur découvre le livre de la Loi dans le Temple, et Shaphan, le scribe est chargé de le lire au roi. Josias, en l'écoutant, comprend que les péchés du peuple sont encore plus terribles qu'il ne le pensait !

Son coeur est sensible, il déchire ses vêtements et s'humilie devant son Dieu. Il envoie aussitôt ses serviteurs consulter l'Éternel. Dieu a entendu, il a vu aussi les dispositions intérieures de son serviteur : Il annonce que Josias va être recueilli en paix, et ne verra pas tout le mal qui va venir sur le pays de Juda (2 Chr. 34:27). Josias encore aurait pu penser : C'est trop tard ! et avoir la même réaction qu'Ézéchias (És. 39:8). Mais sans se décourager, il rassemble tout le peuple, leur fait écouter la Parole. Il ordonne la destruction immédiate des innombrables idoles érigées jusque dans le temple à Jérusalem, à Béthel ou ailleurs ! (2 Rois 23). Le Seigneur voit-il aujourd'hui une telle disposition de coeur à obéir chez les siens ?

Le ministère d'Apollos à Éphèse s'achève. Il désire maintenant se rendre en Achaïe, probablement à Cenchrée et à Corinthe. Les frères, désormais tout à fait à l'aise à son égard, écrivent aux disciples pour les exhorter à le recevoir (Act. 18:27 ; 3 Jean 8). Cette lettre de recommandation, personnelle et précise, l'aidera dans un exercice fructueux de son ministère. Dans d'autres circonstances, Saul avait cherché à se joindre aux disciples à Jérusalem. Mais tout de suite des difficultés surgissent. Saul n'avait pas de lettre de recommandation, et il était encore plutôt considéré comme un « persécuteur de l'assemblée ». Heureusement Barnabas, ce « fils de consolation » se trouva là, et put rendre un bon témoignage à son sujet. Il présenta Paul, encore appelé Saul, aux Apôtres. Il raconta comment, sur le chemin, Saul avait vu le Seigneur et comment il avait ensuite parlé ouvertement à Damas au nom de Jésus (Act. 9:26-28). La communion put s'établir. Désormais, les frères prient grand soin de ce nouveau disciple.

Le séjour d'Apollos en Achaïe est en grande bénédiction. Il faut souvent du temps et beaucoup de patience pour aider un croyant à faire des progrès spirituels. Mais quelle joie ensuite d'entendre, comme Aquilas et Priscilla, de bonnes nouvelles au sujet du service d'un frère en Christ !

Apollos contribue beaucoup par la grâce, à l'avancement de ceux qui ont cru. L'aide qu'il apporte est variée, adaptée aux besoins.

Il réfute publiquement les Juifs avec une grande force (un mot traduit ailleurs par véhémence (Luc 23:10). Il démontre, par les Écritures, que Jésus est le Christ. Sa force de conviction est telle qu'il semble que les opposants soient incapables de lui résister ! Le message d'un serviteur de Dieu doit se fonder entièrement sur la Parole. Dans le livre des Actes, chaque fois qu'un message est adressé à la foule, les citations de l'Écriture abondent et confirment ce que dit le serviteur.

Le témoignage de Paul souligne l'utilité d'Apollos : C'est un serviteur par le moyen duquel les Corinthiens ont cru (1 Cor. 3:5). À Corinthe, il arrose un « champ » que Paul a planté : c'est le travail préliminaire à l'accroissement qui est opéré par Dieu. L'effet d'un tel service est en outre comparable à celui qu'une eau fraîche produit chez une âme altérée, — service très utile, en particulier dans les jours de faiblesse et de déclin. Philémon et Onésiphore étaient de ceux qui apportaient du « rafraîchissement » aux saints. Est-ce aussi notre rôle ? Si la Parole de Dieu exhorte et corrige, elle rafraîchit et console aussi (Philémon 7:20 ; 2 Thes. 2:17).

Finalement, si Apollos est toujours prêt à servir les saints, il a aussi un ferme propos de coeur. Paul l'a beaucoup prié de visiter à nouveau Corinthe. Mais Apollos sait qu'il y règne actuellement un grand désordre. Aussi, en écrivant aux Corinthiens, Paul précise qu'Apollos n'a pas du tout voulu s'y rendre maintenant, mais qu'il le fera quand il trouvera l'occasion favorable (1 Cor. 16:12).

Paul ne s'arroge aucune prérogative sur le service des autres. Sa démarche prouve aussi qu'il pense au bien des Corinthiens et qu'il n'y a aucune jalousie dans son coeur à l'égard de son frère Apollos.

C'est en vain que les Corinthiens cherchent à entretenir une rivalité entre ces deux serviteurs. On voit le même comportement chez Barnabas. Il vient chercher Paul à Tarse, pour qu'un enseignement plus solide soit donné aux saints à Antioche ! (Act. 11:25).

Le Seigneur seul choisit et utilise ses instruments au moment approprié. Apollos est, semble-t-il, humble et dépendant. Il s'attend au Seigneur pour savoir où et à quel moment il l'appelle à exercer son ministère. Il sait que la conduite des frères à Corinthe, hélas, est « charnelle ». Ils marchent « à la manière des hommes », se réclamant ouvertement soit de Paul soit d'Apollos (1 Cor. 3:1-3). Visiter dans ces conditions cette assemblée, c'est anticiper le travail de repentance que le Saint Esprit veut produire. Les Corinthiens pourraient même croire qu'il veut les encourager dans ce mauvais chemin ! Apollos refuse de se prêter aux ambitions d'un « parti » qui déclare le préférer à Paul. Ces frères n'ont pas compris que Dieu, dans sa grâce, leur envoie tour à tour ses serviteurs, selon le bon plaisir de sa volonté, pour l'édification du Corps de Christ.

Chaque serviteur a reçu de Sa part son propre service. Dès lors, sa responsabilité est d'obéir aux ordres que le Seigneur lui donne. On trouve un exemple de la façon dont on peut collaborer avec le Seigneur au tombeau de Lazare : À un instant donné, sur ordre du Seigneur, il fallait ôter la pierre et délier Lazare, pour le laisser aller » (Jean 11:39, 44). Mais la même scène montre que Jésus seul peut communiquer la vie, et c'est encore Lui qui veille sur son développement (1 Cor. 3:6).

Parfois quelqu'un cherche à persuader un serviteur d'abandonner le chemin qu'il suit. Mais s'il a discerné la volonté de Dieu, il doit rester là où le Seigneur le place, soucieux de Lui plaire à tous égards.

Frères et soeurs, vivons pour Christ. Ne nous laissons pas décourager par l'état de désordre qui règne alentour.

Dans l'obéissance à Sa volonté, on peut jouir avec Lui d'une aussi grande intimité qu'aux jours triomphants du début de l'Église sur la terre. Il faut marcher sur Ses traces, et chercher à manifester un peu les grâces qui ont brillé en Lui.

Il suffit au disciple qu'il soit comme son Maître et à l'esclave qu'il soit comme son Seigneur (Matt. 10:25).

Veuille, ô Jésus, mon Rédempteur

M'animer d'un saint zèle !

Fais qu'à jamais ton serviteur

Te demeure fidèle.

Le disciple Ananias, un vase utile au Maître Actes 9:10-19 ; 22:12-16 2 Timothée 2:21 par Philippe Laügt

2001

Table des matières

- 1 Saul et la mort d'Étienne
- 2 Saul persécuteur
- 3 La conversion de Saul
- 4 Le changement intérieur : un vase de miséricorde
- 5 Le visiteur de Paul : Ananias
- 5.1 Un instrument faible — un disciple obéissant
- 5.2 Ne pas craindre ce que Dieu demande
- 5.3 Un serviteur dépendant
- 5.4 Un serviteur pieux
- 5.5 Dieu dirige les détails
- 5.6 Un travail d'âme profond
- 5.7 Compassion et cœur pour les âmes
- 5.8 Un message fort
- 5.9 Un serviteur fidèle et exemplaire

1 Saul et la mort d'Étienne

Saul est mentionné pour la première fois dans la Parole de Dieu au chapitre 7 des Actes. Étienne, plein de grâce et de puissance, a été enlevé et comparait devant le Sanhédrin (Act. 6:8-12). L'accusé, rempli du Saint Esprit, fait un exposé très solennel de la conduite de ce peuple au cou roide (Ex. 32:9 ; 33:3). Il conclut : «Vous résistez toujours à l'Esprit Saint». Quel contraste entre la paix de ce disciple, absorbé par la vision glorieuse de Jésus, debout à la droite de Dieu, et la rage de ses adversaires ! (Act. 7:54-56).

Après ce simulacre de jugement, «d'un commun accord, ils se précipitent sur lui ; et l'ayant poussé hors de la ville, ils le lapidaient, et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme, appelé Saul» (Act. 7:57-58). Les témoins devaient en effet jeter la première pierre au condamné (Deut. 17:7 ; Jean 8:3-7).

Pendant sa lapidation, Étienne prie : «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Il se met à genoux et crie à haute voix : «Seigneur, ne leur impute point ce péché». Toute cette scène se déroule en présence de ce jeune homme, Saul. La Parole ajoute qu'il consentait à la mort d'Étienne» (Act. 8:1).

2 Saul persécuteur

Au début d'Actes 9 on le retrouve «respirant encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur». Ravager l'Assemblée était devenue sa raison de vivre (Act. 9:3). Il le confessera plus tard publiquement : «J'ai persécuté cette voie jusqu'à la mort, liant les hommes et les femmes, et les livrant pour être mis en prison» (Act. 22:4).

Le but précis du voyage de Saul à Damas est de «trouver dans les synagogues quelques-uns qui fussent de la voie, et les amener, hommes et femmes, liés à Jérusalem» (Act. 9:3). Les adeptes juifs de «la voie», c'est à dire de l'Église à ses débuts, (Act. 18:25-26 ; 19:9, 23 ; 22:4 ; 24:14, 22) s'exposaient à être poursuivis comme apostats.

Mais la puissance de Dieu va arracher à Satan un de ses meilleurs instruments et l'enrôler à Son service. Celui qui jusqu'ici était un blasphémateur, un persécuteur, un outrageux (1 Tim. 1:13-15 ; Gal. 1:13) est «saisi par le Christ», jeté à terre à proximité de Damas (Phil. 3:12). Il occupe désormais une grande et belle place dans le Nouveau Testament !

3 La conversion de Saul

Aveuglé soudain par une lumière qui brille du ciel comme un éclair autour de lui, il apprend que Celui qui l'interpelle en langue hébraïque, du haut de la gloire : «Saul ! Saul» (Act. 26:14) : est ce Jésus qu'il persécutait, en persécutant les siens. Le Seigneur, la Tête glorifiée dans le ciel, s'identifie toujours avec ses rachetés. Ils lui sont intimement liés, comme les membres de son Corps. Ses pauvres disciples que Saul voulait amener prisonniers à Jérusalem, font partie de Lui-même : (Matt. 25:40, 45 ; Luc 10:16).

Saul de Tarse (Act. 22:3) apprend soudain, à sa grande confusion, que Jésus qu'il croyait mort, est ressuscité et qu'Il est dans la gloire. Les croyants l'affirmaient (Act. 2:32 ; 3:15 ; 5:32), mais Saul avait rejeté leur témoignage. Plus tard, quelle différence ! Festus cherchera à résumer le conflit entre Paul et les principaux sacrificateurs des Juifs, en disant : il s'agit «d'un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant» ! (Act. 25:19) L'Apôtre défendra à son tour, avec vigueur, la réalité de la résurrection de Jésus-Christ, un point essentiel, constamment affirmé dans ce livre des Actes.

Maintenant la volonté de Saul est brisée, son orgueil terrassé, et son esprit soumis. Il demande : «Que dois-je faire, Seigneur ? Le premier signe de sa conversion et de sa repentance, comme le Seigneur le dit lui-même, c'est de prier.

Saul reçoit cet ordre : «Lève-toi et va à Damas, et là on te parlera de toutes les choses qu'il t'est ordonné de faire» (Act. 22:10). Au chapitre 26:14-18, Paul, dirigé par le Saint Esprit, raconte à nouveau cette scène devant le roi Agrippa. On apprend que le Seigneur lui a dit : «Il t'est dur de regimber contre les aiguillons». Peut-il avait-il été déjà repris dans sa conscience, en montrant tant de cruauté ? Mais «la conscience est comme un chien fidèle, à force de voir passer les mêmes choses, il n'aboie plus» (Félix Neff).

Saul va-t-il résister au moment où une si grande grâce se déploie en sa faveur ? Non. il dit au roi Agrippa : «Je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste» (Act. 26:19). Le Seigneur lui a dit : «Je te suis apparu afin de te désigner pour serviteur et témoin, et des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai» (1 Cor. 9:1). L'intervention d'Ananias, envoyé par Dieu, n'est pas mentionnée dans ce récit.

Plusieurs personnes accompagnaient cet orgueilleux pharisien. Leur intention était de l'aider à accomplir sa cruelle mission. Ils tombent tous à terre (Act. 26:14) mais après avoir seulement entendu le son d'une voix et avoir été ébloui par une lumière, sans voir personne (Act. 9:7). Ils s'arrêtent tout interdits, et quand Saul se relève, «ses yeux étant ouverts, il ne voyait personne» (Act. 9:8). Désormais il faut le conduire par la main, il est devenu entièrement dépendant. Il n'y voit plus, «à cause de la gloire de cette lumière» (Act. 22:11 ; 2 Cor. 4:6).

4 Le changement intérieur : un vase de miséricorde

Il arrive à Damas dans des conditions totalement différentes de celles qu'il avait prévues. Ce n'est plus un inquisiteur redouté, mais un pauvre aveugle brisé, plein d'angoisse. Il est seul avec Dieu : un travail profond se poursuit dans son âme. «Il fut trois jours sans voir et il ne mangea ni ne but» (Act. 9:10). Ce temps de solitude est nécessaire, à cause de la tempête furieuse qui s'est déchaînée en lui. Son terrible passé passe devant lui.

Il découvre d'abord que devant Dieu, il n'est qu'un pécheur perdu, prêt à tomber sous le juste jugement de Dieu. Dans l'ignorance, dans l'incrédulité, il avait pensé servir Dieu. Mais maintenant il comprend que devant Sa sainteté, toutes ses bonnes œuvres, sa propre justice, n'étaient qu'un vêtement souillé (És. 64:6).

Toutes ses valeurs de référence sont changées : «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte» (Phil. 3:4-8). Il passe par ces exercices qu'il décrira si bien au chapitre 7 des Romains.

Cet homme religieux, quant à la Loi, pharisien, qui était connu de tous pour le zèle déployé à persécuter les saints (Phil. 3:4-6) pourra bientôt dire : «Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2:20). «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ» (2 Cor. 5:17-18).

Il était, lui aussi, un de ces vases tout préparé pour la destruction (Rom. 9:22), mais il est devenu un vase de miséricorde. La grâce du Seigneur a surabondé en sa faveur, avec la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus» (1 Tim. 1:13-16).

Si Pierre avait suivi le Seigneur sur la terre, jusqu'au moment de son Ascension dans la gloire, Saul — qui sera aussi appelé Paul (Act. 13:9), reçoit son appel directement du Ciel. Il se voit confié, lui aussi, «le service de la réconciliation (2 Cor. 5:18-21). Il accomplira dans sa chair ce qui restait à souffrir des afflictions du Christ pour son Corps, qui est l'Assemblée (Col. 1:24). Sa course achevée, il est prêt à être rendu conforme à la mort de Christ, c'est-à-dire à mourir à tout ce à quoi Christ est mort, même si pour lui cela signifie finalement le martyre (Phil. 3:10).

Son apostolat commence au moment où Pierre achève le sien. Ce n'est plus le temps où le Messie vivait sur la terre, mais son service se situe après la résurrection du Seigneur d'entre les morts et Son élévation dans la gloire.

5 Le visiteur de Paul : Ananias

5.1 Un instrument faible — un disciple obéissant

Si nous avons été appelés à choisir un visiteur qui puisse aider Saul de Tarse, sans doute aurions-nous cherché quelqu'un de réputé pour sa connaissance et même pour ses capacités oratoires. Mais Dieu trouve son plaisir à se servir de faibles instruments, «en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Lui» (1 Cor. 1:27-29).

Souvent dans l'entourage de serviteurs de Dieu très connus, on peut trouver des croyants qui les ont aidés à surmonter des épreuves ou des moments de découragement. Dieu tient ses livres à jour et chacun d'eux recevra sa juste récompense : «Bien, bon et fidèle esclave, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton maître» (Matt. 25:21).

Il y avait à Damas un disciple — c'est plus qu'un frère — Ananias (un nom qui signifie : l'Éternel m'a fait grâce). Ce terme disciple se trouve déjà dans l'Ancien Testament (1 Chr. 25:8) mais aussi dans Ésaïe 8:16 : «Lie le témoignage, scelle la loi parmi mes disciples».

Un disciple écoute son Maître, reçoit ses enseignements et Le suit avec fidélité (Jean 12:26). Il n'est parlé d'Ananias que dans cette circonstance. Dieu l'a choisi, et il va accomplir son service avec fidélité. Il intervient au moment convenable, sans précipitation, ce qui suppose de sa part un vrai discernement (Prov. 15:23). L'on peut avoir beaucoup d'activité mais peu d'obéissance.

Dieu l'appelle par son nom, dans une vision. Sa communion avec Dieu est habituelle. Il est prêt : «Me voici, Seigneur» (Act. 9:10). Il connaît la voix du Berger (Jean 10:27). Jésus est-il pour chacun d'entre nous un Sauveur et un Seigneur connu ? Ceux qui vivent dans une réelle proximité avec Dieu discernent plus aisément Sa volonté (És. 50:4).

On trouve dans l'Ancien Testament trois personnes qui ont répondu aussi : «Me voici». Il y a d'abord Joseph (Gen. 37 :14) prompt à obéir à son père, ensuite Samuel (1 Sam. 3:1-7) disposé à apprendre de la part de l'Éternel et le prophète Ésaïe, prêt à servir aux desseins de Dieu (És. 6 :8).

Le parfait Serviteur dit prophétiquement : «Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir» (Ps. 40:7 ; cité dans Hébr. 10:7). Le croyant est invité à marcher sur Ses traces (1 Pier. 2:21).

5.2 Ne pas craindre ce que Dieu demande

L'exemple d'Ananias rappelle que nous ne devrions jamais être effrayés d'obéir à Dieu. Quand Il nous demande de suivre un chemin, Il nous y dirige du commencement à la fin.

Ananias fait part à Dieu de ses inquiétudes avec révérence, il répand son cœur devant Lui avec simplicité (Act. 9:13-14). Dieu est amour, c'est ce qui attire le cœur. Dieu est lumière, voilà ce qui remplit de crainte. Le Seigneur sait de quoi nous sommes formés (Ps. 103:14). Abraham pouvait lui dire : «Je te prie, j'ai osé parler au Seigneur, moi qui suis poussière et cendre» (Gen. 18:27).

La mauvaise réputation de Saul était connue jusqu'à Damas. «Seigneur, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a fait à tes saints à Jérusalem, et il a le pouvoir de la part des principaux sacrificateurs de lier tous ceux qui invoquent ton nom» (Act. 9:13-14). Nous sommes peut-être prompts à estimer qu'il manque de confiance en Dieu. Mais parfois nous lui ressemblons, au lieu de nous confier entièrement dans Son amour omniscient.

Dieu a compassion de son serviteur Ananias et il ne lui fait aucun reproche. Au contraire il répond avec bonté à ses difficultés, en lui exposant son propos merveilleux à l'égard de ce persécuteur, transformé par sa grâce.

5.3 Un serviteur dépendant

Ananias est le premier à apprendre les desseins de Dieu à l'égard de Saul. «Va, car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois et les fils d'Israël ; car je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom» (Act. 9:16 ; 2 Cor. 11:23-28). Porter le nom de Jésus implique la souffrance.

Israël est cité en dernier, car l'essentiel du service de Paul concernera les nations. Son ministère est consécutif à une rupture complète avec Israël selon la chair, après la mort d'Étienne. Les espérances du chrétien ne sont plus terrestres, mais célestes. Après la Croix, c'est «l'Israël de Dieu» qui est l'objet de Sa grâce (Gal. 6:16).

Pour servir l'Éternel, le jeune Samuel a dû apprendre à reconnaître Sa voix (1 Sam. 3:7) mais cet humble disciple est déjà préparé : «Et Ananias s'en alla». Un grand miracle avait eu lieu publiquement vis-à-vis de Saul. Ce travail doit se poursuivre en privé, et il est confié à Ananias. Il s'achèvera dans le désert d'Arabie (Gal. 1:16-17).

Le serviteur doit être dépendant pour délivrer le message qui convient. Il doit l'être aussi pour savoir à quel moment il convient de le porter. Ananias est envoyé vers Saul, après que ce dernier ait passé trois jours (ni deux ni quatre) sans manger ni boire. La communion avec le Seigneur est essentielle. Soyons à l'écoute, comme Jésus l'était durant son service ici-bas, pour recevoir les directions d'En Haut (Jean 7:6 ; 11:21, 32, 37). Que de fois l'on risque d'aller au gré de sa fantaisie, et la visite au lieu d'être en bénédiction, aura des conséquences malheureuses (Act. 7:23-28). Il faut aussi savoir attendre le moment de recevoir une visite, même si elle est ardemment désirée.

5.4 Un serviteur pieux

Quand l'apôtre Paul rappelle les circonstances qui ont entouré sa conversion, il parle d'Ananias. Il a été frappé par sa piété et son bon témoignage auprès de tous les Juifs qui demeuraient à Damas (Act. 22:12). La piété fait intervenir Dieu dans tout ce qui se présente dans notre vie. Les racines sont invisibles, mais les fruits sont manifestés. Quelle impression notre conduite laisse-t-elle sur ceux qui nous entourent ? (Phil. 2:15).

Ce que nous sommes en pratique et ce que Dieu fait en nous a plus d'importance que ce que nous savons et ce que Dieu fait par notre moyen.

Ananias était plein de sollicitude pour les intérêts du Seigneur et pour ceux des siens. Il garde un contact constant avec les saints – c'est la première fois qu'ils sont ainsi appelés. On le voit dans sa manière d'exposer les dangers qui menacent le Témoignage et aussi les disciples. Dieu peut lui confier un service en faveur de Saul. Peut être, au début, son état d'esprit rappelle-t-il celui de Jonas. Il n'a pas encore compris l'étendue de la grâce de Dieu. Pour en avoir une juste appréciation, il faut s'estimer soi-même, comme Paul, le premier des pécheurs (1 Tim. 1:15).

5.5 Dieu dirige les détails

Saul est averti par une vision de la venue d'Ananias (Act. 9:12). Au même moment Dieu commande à Ananias : «Lève-toi, et va dans la rue appelée la Droite, et cherche dans la maison de Judas, un nommé Saul de Tarse ; car voici il prie». Prier, c'est le premier cri d'une âme qui naît à la vie (Act. 9:11). Celui qui peut dire à Nathanaël qu'il le voyait sous le figuier, avant qu'il vienne à sa rencontre (Jean 1:47-48) aide Ananias et lui donne des indications précises pour chercher et trouver Saul. Quand Dieu estime le moment venu d'établir un contact spirituel entre l'apôtre Pierre et Corneille, le centurion romain. Il dirige tout en vue de cette rencontre, aux conséquences incalculables pour tous ceux qui appartiennent aux nations (Act. 10:3-6 ; 10:17).

5.6 Un travail d'âme profond

Dieu connaissait parfaitement l'état intérieur de Saul. Il savait que son comportement extérieur en était l'expression fidèle. En est-il toujours de même pour nous ? Dieu voit si nos cœurs sont déchirés plutôt que nos vêtements (Joël 2:13).

La puissance de Dieu peut librement se déployer si une âme est passée par ce temps spirituel où le jeûne et la prière sont à leur place. Le trésor, la connaissance de la gloire de Dieu, peut alors être déposé dans les vases de terre (2 Cor. 4:7).

On reçoit le salut en croyant à l'Évangile. Il présente le travail de Christ dans toute sa plénitude. C'est la réponse divine à toutes les questions susceptibles de se poser à une conscience et à un cœur, réveillés par le Saint Esprit.

Certains prédicateurs modernes emploient assez volontiers de petites phrases lapidaires, et surtout réductrices. À les entendre, la conversion se résumerait à «un seul regard jeté à la Croix». Ils parlent aussi volontiers de «délivrance immédiate». Mais ces formules ne sont pas en accord avec l'enseignement de l'Écriture.

Une confusion peut s'établir dans l'esprit de plusieurs entre la possession de la vie divine et une véritable jouissance du salut. Heureusement Dieu achève toujours le travail commencé dans une âme. L'exemple de Saul en est la démonstration. Outre les épisodes évoqués, il y aura son séjour dans le désert d'Arabie.

Il faut que l'homme soit entièrement jugé dans la lumière divine. C'est un travail souvent très douloureux et plus ou moins long (voir Romains 7 et, dans une mesure, le Ps. 88). Une réelle humiliation en est le fruit et alors le racheté peut jouir d'une paix solide et durable.

5.7 Compassion et cœur pour les âmes

À la différence de Jonas qui reste insensible vis-à-vis de la grande ville de Ninive (Jonas 4:5), Ananias est maintenant plein de compassion pour Saul. Il a ouvert avec révérence son cœur devant Dieu, et toutes ses craintes ont disparu. Faisons-Lui part de tous nos exercices. Celui dont les compassions sont nouvelles chaque matin, s'occupe avec amour de tout ce qui nous concerne, du début à la fin de notre course ici-bas (Héb. 4:15).

Ananias entre dans cette maison de Judas et, sans hésiter, appelle avec amour, cet inconnu : «Saul, frère». Ce terme, parfois galvaudé aujourd'hui, montre que Saul fait désormais partie de la famille de Dieu. C'est un de ceux qu'il était venu persécuter qui le traite ainsi. Avec quelle émotion Saul a dû entendre de telles paroles. Il se souviendra toujours de la chaleur de cet accueil. Il en rendra témoignage devant les Juifs à Jérusalem, des années plus tard (Act. 22:13). Comment accueillons-nous ceux qui s'approchent du rassemblement ?

5.8 Un message fort

Tout se déroule comme le Seigneur l'avait annoncé à Saul (Act. 22:14). Ananias lui impose ensuite les mains en disant : «Le Seigneur Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint». Il lui parle d'une Personne connue et précieuse à son cœur. Il mentionne son autorité (Seigneur) et son amour (Jésus). C'est Dieu qui a envoyé Ananias, d'où la force de son message.

Alors Il tombe des yeux de Saul» comme des écailles». Plus tard Paul dira : «Sur l'heure, levant les yeux, moi je le vis» (Act. 22:13). Sa vue naturelle lui est rendue, mais surtout les yeux de son cœur sont désormais éclairés pour voir ce qu'il n'avait encore jamais contemplé (Éph. 1:18). Il entre dans un tout nouveau domaine, où l'Esprit, qui sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu, enseigne aux rachetés ce que Dieu leur fait connaître : Les choses spirituelles ne peuvent être connues que par des moyens spirituels (1 Cor. 2:9-16).

Ananias annonce alors à Saul : «Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance pour connaître sa volonté et pour voir le Juste et entendre une parole de sa bouche» (Act. 22:14).

Se levant, Saul est baptisé par ce simple disciple et il est rempli du Saint Esprit, sans doute au moment de son baptême. Une visite spéciale des apôtres, alors à Jérusalem, n'est pas nécessaire. Saul lui-même va devenir le grand apôtre des nations. Dieu veille à réduire à néant toutes les prétentions humaines.

5.9 Un serviteur fidèle et exemplaire

Saul mange et reprend des forces. Puis il passe quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Cette communion d'esprit et de cœur avec eux est le sceau de sa conversion. Il prêche aussitôt Christ dans les synagogues, disant que Lui est le Fils de Dieu (Act. 9:19-20). Le lion est devenu un agneau, mais il n'a pas perdu son énergie !

Ananias est en exemple à chaque croyant. Il s'attache soigneusement à toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le chapitre 22 des Actes fournit des détails sur ce que Dieu lui avait commandé de faire et de dire. Il n'y a chez Ananias aucune place au fruit de l'imagination (2 Pier. 1:16) et part quand son Maître l'envoie. Il se comporte comme un fidèle serviteur de Dieu (1 Thes. 2:3-4).

IL EN ÉTABLIT DOUZE POUR ÊTRE AVEC LUI par Philippe Laügt

Bibliquest

Méditation sur différents passages des évangiles au sujet des disciples. Appel, formation, service, ressources, message, vie de foi
 Marc 3:13-19 ; 4:35-36 ; 5:3, 13-15 ; 6:7-12
 À propos des disciples du Seigneur
 Mai 2004

Table des matières

- 1 Le service du Seigneur
- 2 Choix, appel et formation des serviteurs
 - 2.1 Appel au service
 - 2.2 Formation
 - 2.3 Communion près du Seigneur
 - 2.4 Fidélité
- 3 Parole du Semeur
- 4 Celui qui a toutes les ressources
 - 4.1 Le Maître de la tempête
 - 4.2 Le démoniaque Légion
 - 4.3 La femme à la perte de sang
 - 4.4 La fille de Jaïrus
- 5 Passer à l'autre rive
- 6 Contenu du message à transmettre
- 7 Vie de foi

1 Le service du Seigneur

L'Évangile de Marc présente le Serviteur parfait. Si, dans la gloire de sa Personne, il demeure seul, dans son service, il est le modèle pour tous les serviteurs du Seigneur.

Le royaume de Dieu s'est approché. Jésus paraît et proclame : « Repentez-vous et croyez à l'évangile ». Il lit dans les cœurs la réponse à son invitation pressante. Ceux qui l'écoutent, reçoivent un appel individuel à Le suivre. Leur privilège sera d'accompagner Jésus durant son ministère ici-bas. Il enseigne avec autorité et ils seront des témoins oculaires de Sa marche (2 Pier. 1:17-18). Son service dévoué et incessant sera une instruction pour eux (Matt. 11:29 ; Rom. 12:11). Le Seigneur montrera souvent qu'il n'est jamais trop occupé pour consacrer tout le temps nécessaire pour s'entretenir avec une seule personne ! De même Il ne s'estimera pas trop grand pour s'occuper des petits enfants (Matt. 19:14).

Sur les sentiers de la Judée ou de la Galilée, Jésus était toujours prêt à faire du bien, chacun pouvait l'approcher sans crainte (Act. 10:38) ! Il refusait la popularité, car il ne cherchait pas sa propre gloire mais celle de Celui qu'il servait. Toujours prêt à se dévouer, la Parole présente Jésus souvent « ému de compassion » (Matt. 9:36 ; 14:14 ; 15:32 ; 20:34). Comme le bon Berger, Jour après jour, Il prenait soin aussi de chacune de ses brebis. Assis sur le trône de Dieu dans la gloire, il poursuit ce service en faveur de ses rachetés et il l'exercera encore quand ils seront avec Lui : « S'avançant, Il les servira » (Luc 12:37).

2 Choix, appel et formation des serviteurs

Le désir de servir se forme par l'Esprit dans le cœur de ceux qui connaissent le Seigneur Jésus comme leur Sauveur personnel et jouissent de sa merveilleuse grâce. C'est un des premiers signes en eux de la vie nouvelle (Rom. 12:1, 11). Il est instructif d'apprendre, en parcourant les Évangiles, comment le Seigneur prépare chacun à remplir le service qu'Il se propose de lui confier (Éph. 4:7). Une formation qui ne peut s'acquérir que dans Sa compagnie (Marc 1:17).

2.1 Appel au service

C'est après toute une nuit passée à prier Dieu (Luc 6:12-13) que le Seigneur appelle à Lui ceux qu'Il voulait. Ils viennent à Lui ; et il en établit douze pour être avec Lui (Marc 3 :14). Ils sont constamment nommés les douze dans cet évangile (Marc 4:10 ; 6:7 ; 9:35 ; 10:32 ; 11:11 ; 14:10, 43), sinon une seule fois, après la triste fin de Judas, où il est parlé des onze (Marc 16:14). Jésus les a déjà avertis : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les douze, et l'un d'entre vous est un diable » (Jean 6:70) ? Dans son choix, Il laisse de côté les sacrificateurs établis, les scribes instruits et les pharisiens religieux. Il appelle à Lui d'humbles pêcheurs, un Simon, par exemple, qui pourra dire : « je n'ai ni argent ni or (Act. 3:6). Les douze n'auraient pas été choisis par le monde. Ils ne répondaient pas aux critères habituels. Ils étaient « des hommes illettrés et du commun » (Act. 4:13). Ils n'avaient même pas une appartenance religieuse définie, comme un Saul de Tarse avant sa conversion (Phil. 3:5). Mais le service auquel le Seigneur appelle implique le renoncement à tout ce qui embarrasse et ralentit pour la marche ou le combat (2 Tim. 2:4).

Au moment de choisir un roi pour Israël, Dieu avait dit à Samuel, en parlant d'Éliab, « Ne regarde pas à son apparence, ni à la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté : car l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:6-7). L'apôtre Paul invite aussi les frères à Corinthe, encore très attirés par les fausses valeurs ayant cours dans ce monde, à considérer leur appel. Dieu a choisi les choses folles, faibles, viles, méprisées et celles qui ne sont pas, « en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Cor. 1:26-29).

2.2 Formation

Ces hommes que le Seigneur appelle ont souvent des traits de caractère et des faiblesses gênants pour leur service. Ils ont besoin d'apprendre, en la compagnie du Seigneur, à se renoncer (Matt. 16:24). Mais ils ont en commun un véritable amour pour Lui (Judas excepté), et Il leur communiquera le courage pour Le suivre dans ce monde où Il est méprisé et rejeté (Jean 11:16). Être à Son école, recevoir le sage enseignement dispensé pour notre profit (Prov. 3:11, Job 36:22) doit précéder le service. Avant d'être envoyés répandre l'Évangile, un précieux temps de formation en Sa compagnie est accordé aux douze (Ps 32:8 ; És. 48:17). Plus tard, ils pourront rendre témoignage de Sa mort et de Sa résurrection. Ils seront, rendus capables, sur Ses traces, de répandre l'Évangile, (Matt. 28:18). Mais d'abord ils peuvent contempler Jésus dans son activité incessante à la gloire de Dieu (Marc 3:20 ; Jean 11:6, 15). C'est probablement à ce moment-là qu'il faut placer ce qui est parfois appelé le sermon sur la montagne (Matt. 5 à 7). Marc ne le mentionne pas, conduit par le Saint Esprit probablement pour mettre l'accent sur l'activité du Seigneur plutôt que sur Ses paroles.

2.3 Communion près du Seigneur

La compagnie des Siens est plus précieuse encore au Seigneur que leur service, si dévoué soit-il. Auprès de Lui, séparés du monde comme Il l'était, ils font l'expérience bénie que « le secret de l'Éternel est pour ceux qui Le craignent » (Ps 25:14). Jésus leur dit aussi : « Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean 15:15). Vivre dans sa communion est indispensable pour que notre service puisse Lui être agréable. Près de Lui, son racheté est en sécurité, (1 Sam. 22:23).

Jésus leur dit : « C'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jean 15:16). C'est un choix souverain. Il s'est acquis, par ses souffrances et sa mort à la Croix, tous les droits sur ses rachetés. Comment ne pas être étreint par son amour ? Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité (2 Cor. 5:14-15).

David, un des beaux types de Christ dans l'Écriture, avait, du temps de son humiliation, des gardes du corps (1 Sam. 22:2). Le Seigneur n'est plus dans ce monde, pour que nous l'entourions, comme les disciples ont pu le faire. Mais notre privilège est de maintenir intact le grand mystère de la piété, touchant Sa sainte Personne (1 Tim. 3:16).

Au lieu de reprocher aux siens leurs pensées et leurs actes, parfois si déplacées et si contraires aux siens, Jésus dit avant de les quitter : « Mais vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations » (Luc 22:28 ; 2 Tim. 2:12) ! Il reconnaît la fidélité, pourtant souvent chancelante de ses disciples.

Les rachetés du Seigneur ont le privilège de partager son intimité, d'entrer dans son conseil secret (Jér. 23:22). C'est « à la maison » que chacun peut apprendre davantage de Lui (Marc 3:20 ; Matt. 11:29) ! Le Seigneur, dans le particulier, interprétait tout à ses disciples (Marc 4:34). Quel merveilleux privilège de pouvoir l'interroger en toute liberté (Marc 4:10 ; 13:3) ! Peut-être faut-il cesser de s'agiter, de courir ça et là et passer plus de temps à Ses pieds : « J'ai pris plaisir à son ombre et je m'y suis assise » (Cant. 2:3). Il trouve Ses délices à se révéler à ses bien-aimés. Sa Parole et son Esprit sont toujours à la disposition de ceux qui s'écrient, avec l'apôtre : « Le connaître, Lui » ! Il faut se laisser former, accepter cette règle d'or : « Il faut que Lui croisse, et que moi, je diminue » (Jean 3:30). Ainsi on pourra refléter quelques traits de Sa sainte humanité, sa douceur et sa bonté en particulier (2 Cor. 10:1).

2.4 Fidélité

Jésus est l'exemple parfait de « l'esclave fidèle et prudent », entièrement soumis à son Maître (Héb. 10:7). Il a été trouvé « faisant ainsi » et Dieu l'a établi sur les domestiques de sa maison et sur tous ses biens (Jean 8:29 ; Héb. 3:5-6 ; Jean 17:4 ; Matt. 24:45-47 ; 1 Pier. 3:22). Le Seigneur apprécie et récompense un service fidèle. Il déclare : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jean 12:26).

Dans cet évangile de Marc, chacun des douze est nommé seul. Un serviteur qui désire rester fidèle garde ses yeux attachés sur son Maître (Ps. 123:2). Il reçoit constamment de Lui la direction et le secours (Rom. 14:4). Il doit réaliser que l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu, est son arme en tous temps. Elle lui est indispensable pour mener à bien toute activité défensive ou offensive (Matt. 4:4, 7, 10 ; Éph. 6:17). C'est en maniant avec dextérité cette épée souveraine que l'Homme parfait a triomphé au désert du Serpent ancien (1 Jean 2:16 ; Ps. 17:4). Satan, qui retenait depuis si longtemps les hommes asservis, a dû s'enfuir (Marc 3:27).

3 Parole du Semeur

La parabole du Semeur montre l'effet souverain de la Parole semée « dans la bonne terre » préparée, c'est à dire sur ceux qui la reçoivent (Jacq. 1:22-25) : Dans ce chapitre 4 de Marc, il est, à treize reprises, question d'écouter. Mais l'on comprend que la foi n'est pas de tous (És. 50:2).

Sous l'effet sanctifiant de la Parole, un serviteur portera du fruit mûr, à la gloire de Dieu : « L'un trente, et l'un soixante, et l'un cent » (Marc 4:8, 20). Dans Matthieu 13, l'accent est mis sur notre responsabilité, et la quantité du fruit porté va décroissant. Mais quand il s'agit du Fils de l'Homme, il n'y a pas de variation, le fruit est toujours au centuple (Luc 8:8).

Le Seigneur souligne l'importance de cette parabole, en disant aux disciples : « Ne connaissez-vous pas cette parabole ? Et comment connaîtrez-vous toutes les paraboles » (Marc 4:13) ? En fait, elle est la clef de toutes paraboles. Dans sa grâce, sachant que nous sommes lents à comprendre, le Seigneur l'explique avec patience, pour nous amener à partager ses pensées.

Il est le Semeur et la semence est la Parole de Dieu. L'homme a montré son incapacité totale à produire du fruit pour Dieu. Vraiment il occupait inutilement la terre, mais le Seigneur lui a fait connaître le chemin du salut (Luc 13:6). Comprenons que la moisson dépend uniquement de la semence divine. Elle seule peut opérer une œuvre durable. Elle doit habiter richement dans le serviteur, comme elle habitait chez son Maître. C'est seulement ainsi qu'il sera un témoin fidèle (Jean 8:55 ; Col. 3:16). Faire briller la vraie lumière ne dépend pas d'un don reçu ou d'une capacité pour enseigner. Notre conduite a plus d'importance que nos paroles. C'est elle qui doit refléter quelques traits de Christ. Au milieu d'une génération tortue et perverse, soyons « sans reproche et purs ». Ainsi nous pourrions reluire comme des luminaires au milieu des ténèbres morales (Phil. 2:15).

Jésus n'avait pas besoin que quelqu'un rende témoignage au sujet des hommes (Jean 2:25). Il savait lesquels allaient recevoir la Vérité ! À tous l'occasion est donnée d'entendre, mais l'Évangile doit prendre racine dans le cœur. L'ennemi, le monde et la chair, conjuguent leurs efforts pour chercher à empêcher la semence de porter du fruit en Vie éternelle. Cette parabole montre comment l'action de la semence peut être gâtée par ce que représentent le boisseau ou le lit, ces figures des affaires de la vie et de la recherche de nos aises.

Dans la parabole suivante, qui ne se trouve que dans l'évangile de Marc, le Semeur paraît dormir. Mais en réalité, secrètement, de jour et de nuit, il veille sur sa précieuse semence, l'entoure de toutes sortes de soins pour qu'elle croisse jusqu'à maturité. Quel encouragement pour les rachetés ! Il entend leurs intercessions et n'abandonne jamais son œuvre ! Levons les yeux avec foi : Jésus invite ses disciples à le faire. Les campagnes ne sont-elles pas déjà blanches pour la moisson ? Après l'herbe, l'épi, puis le plein froment dans l'épi : Alors, le fruit est parvenu à maturité, le temps est venu d'y mettre la faucille. Ce sera pour Sa joie et la nôtre (Marc 4:26-29 ; Jean 12:24).

4 Celui qui a toutes les ressources

4.1 Le Maître de la tempête

Simultanément, l'occasion est offerte aux disciples stupéfaits, de contempler les effets de l'autorité souveraine du Seigneur, dont la gloire était le plus souvent voilée, sous les traits de son humanité. Sa puissance divine se manifeste d'abord vis à vis des éléments en furie, à l'occasion d'une grande tempête sur la mer. Il dort à la poupe, en apparence indifférent aux épreuves des siens. Mais voyant la nacelle s'emplier d'eau, les disciples, angoissés, Le réveillent (Marc 4:37-38). Aussitôt le Seigneur reprend le vent et dit à la mer : Fais silence et tais-toi ! Le vent tombe, et il se fait un grand calme : Il est le Dieu de paix (2 Thes. 3:16). Les disciples, saisis d'une grande peur, se disent entre eux : « Qui donc est Celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent » (Marc 4:38-41) ? Préoccupés par le grand tourbillon de vent et les vagues qui assaillent notre frêle embarcation, nous en venons à oublier le Seigneur, pour ne plus penser

égoïstement qu'à nous. Alors nous sommes prêts à nous écrier, comme les disciples : « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions » (Marc 4:38) ?

4.2 Le démoniaque Légion

Ils abordent le rivage et la première personne rencontrée est un homme possédé, furieux et indomptable. Alors le Serviteur montre aux siens sa puissance absolue sur le monde des esprits. Interrogé par le Seigneur, il décline son nom : Légion, reconnaissant que plusieurs démons se relaient pour le tourmenter. Il délivre de sa misère et de son esclavage ce pauvre démoniaque, tourmenté par les agents de l'Ennemi, et que les hommes sont incapables de soulager. Quel spectacle extraordinaire pour les disciples ! Ils ont vu l'état de ce forcené qui donnait un si terrible portrait moral de l'homme pécheur, devenu un jouet pour le diable. Chacun désormais peut le voir, assis aux pieds de Jésus. Lui qui n'avait plus de vêtements, est maintenant vêtu. Dans le passé, on pouvait l'entendre crier et le voir se meurtrir. Désormais, il est dans son bon sens (Marc 5:15).

Telle est l'heureuse condition du croyant : Il a la paix de la conscience et du cœur. Il est revêtu de justice, celle de Christ. Son entendement est renouvelé (Éph. 4:23) par l'opération du Saint Esprit, et il peut goûter la joie dans le Seigneur.

4.3 La femme à la perte de sang

Ensuite c'est un chef de synagogue, Jaïrus, qui accourt. Il supplie instamment le Seigneur de se rendre au chevet de sa fille. Elle est très malade, « à l'extrémité » (Marc 5:23). Jésus répond aussitôt, mais en route, une femme, qu'aucun médecin n'a pu soulager, cherche, avec foi, à recourir secrètement à sa puissance, en touchant le bord de son vêtement. Elle réalise combien son cas est sans espoir, si elle s'en tient aux capacités de l'homme. Si nous ne pouvons pas saisir Sa main, touchons le bord de son vêtement ! Cette femme réalise aussitôt qu'elle est guérie, et le Seigneur le sait aussi. Mais la puissance du Serviteur de Dieu sur cette maladie incurable, conséquence du péché, doit être mise en évidence devant tous. La confession publique de cette femme est l'occasion d'une de ces paroles pleines de grâce de Jésus : Elle met en évidence la relation qui est dorénavant la sienne avec Lui : « Ma fille, ta foi t'a guérie ; va en paix » (Marc 5:25-34 ; Luc 4:22). Quel encouragement pour sa foi !

4.4 La fille de Jaïrus

Entre temps, l'enfant est morte et la maison de Jaïrus retentit des cris d'un désespoir plus ou moins réel. Alors le Seigneur montre le tendre amour de son cœur en même temps que sa puissance sur la mort, le salaire du péché. Il recommande à ce père accablé, et aussi à chacun d'entre nous : « Ne crains pas, crois seulement ». Il est la Résurrection et la vie. Il ne garde avec lui que les parents, et trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, parmi ceux qui l'accompagnaient. Il prend la main de l'enfant, et il lui commande : « Talitha coumi : ce qui interprété est : Jeune fille, je te dis, lève-toi ». Aussitôt, elle se lève et marche. Le Seigneur s'est réservé le domaine de l'impossible (Luc 1:37). Tous les assistants sont transportés d'admiration. Jésus enjoint de lui donner à manger (Marc 5:40-43). Il est lui-même la vraie nourriture pour celui auquel il donne la vie. Ses serviteurs doivent s'en souvenir.

Ainsi Jésus montre successivement à ceux qu'il envoie, son pouvoir sur une mer qu'aucun marin ne pouvait affronter, sur un démoniaque que personne ne pouvait approcher, sur une maladie qu'aucun médecin ne pouvait guérir, et sur la mort, le roi des épouvantements, à laquelle aucun homme ne peut échapper, sans l'intervention du Seigneur. Celui qui Le sert comprend la nécessité de se reposer entièrement sur Son bras puissant : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » (Éph. 6:10). Aucune activité satanique ne peut Lui résister. Toutes Ses ressources sont à la disposition de notre faiblesse, pour autant qu'elle soit reconnue (2 Cor. 12:9-10).

5 Passer à l'autre rive

Le soir étant venu, le Seigneur commande à ses disciples : « Passons à l'autre rive » (Marc 4:35). Sur cette rive, Il a été entièrement rejeté (Marc 5:17). Les hommes lui ont craché au visage, et l'ont couronné d'épines. Il est sorti portant sa croix et ils l'ont crucifié. Ils se sont moqués de Lui, l'ont couvert d'injures, jusqu'au moment où, ayant baissé la tête et criant à haute voix, il a remis son esprit entre les mains du Père (Luc 23:35-46). Mais qu'en est-il à son égard sur l'autre bord ? Dieu le salue, un ordre est donné : « Portes, élevez vos têtes ! et élevez-vous, portails éternels, et le Roi de gloire entrera » (Ps. 24:7). Tout le ciel retentit des louanges des armées célestes et le Seigneur s'assied sur le Trône de sa majesté (Héb. 1:3).

Rachetés du Seigneur, sommes-nous déjà en esprit sur l'autre bord ? Nos affections, notre espérance sont-elles là ? Avons-nous déjà, autant que possible, rompu les liens avec un monde qui L'a rejeté ? Restons-nous tournés vers le saint lieu où Il est déjà exalté à la droite du Père (Act. 1:11) ? De quel monde faisons-nous partie ? Certainement plus à ce monde où il a été crucifié, mais à celui où il est couronné de gloire et d'honneur ! Tournons délibérément le dos à ce monde mauvais et à ses séductions : et passons déjà, de cœur, à l'autre rive !

Des disciples, la Parole précise : « Ils le prennent dans une nacelle comme il était » (Marc 4:36). D'autres sont prêts à dire : « Descends de la croix et nous croirons en Toi » ! — tant il est vrai que pour ceux qui périssent, la parole de la Croix est folie (1 Cor. 1:18). Dès que l'on prêche, comme l'apôtre Paul, Christ et Christ crucifié (1 Cor. 2:2), il faut s'attendre à rencontrer l'opprobre et l'opposition, car le diable est s'oppose toujours à Lui et à ceux qui Le suivent (1 Cor. 1:23).

Nos besoins et Sa grâce nous ont attirés vers Lui. Maintenant nous allons avec Lui vers l'autre rive, au cœur même de cette gloire où il se trouve déjà.

6 Contenu du message à transmettre

Le moment est venu pour ces disciples de se lever et de partir pour accomplir un service actif (Marc 6:7-13). Jésus les envoie, porteurs de Son message, appeler des pécheurs à la repentance. Choisis et formés, ils peuvent désormais servir selon sa pensée, après l'avoir suivi dans le chemin et appris en Le voyant agir constamment à la gloire de Dieu (Jean 8:29). Ils sont chargés d'un témoignage ultime ; le jugement est prêt de tomber sur ceux qui Le rejettent.

7 Vie de foi

Le Seigneur les exhorte à ne rien prendre pour le chemin. Notre vie doit être une vie de foi. A-t-elle ce caractère ? Au retour, ils reconnaîtront n'avoir manqué de rien (Luc 22:35-36). Moment après moment, ils vont recevoir du Seigneur ce qui leur est nécessaire, et pour remplir leur service et pour subvenir à leurs besoins. Lui qui pourtant ici-bas ne prenait pas toujours le temps de répondre à ses propres nécessités (Marc 6:31) ! Le cœur naturel pousse chacun à se munir de provisions, mais en agissant ainsi, le chrétien se prive de précieuses expériences ! Le lien qui l'unit au Maître, invisible mais toujours présent ; est perdu de vue. Quel est notre comportement personnel ? Mettons-nous vraiment toute notre confiance dans le Seigneur (Ps. 118:8-9) ?

Quel bienfait de retourner vers Lui après avoir accompli un service ! (Luc 17:10). Et de tout Lui dire, alors que nous sommes plutôt enclins à tout raconter aux autres. Prenons garde d'être vite plutôt occupés de nous-mêmes et de notre service. Jésus leur répond :

« Venez à l'écart vous-mêmes et reposez-vous un peu » (Marc 6:31). Il va à nouveau les enseigner (Luc 9:10, 18-27 ; Ps. 119:10). Il y a un danger réel d'être occupé du service au lieu de cultiver d'abord une vraie communion avec Lui. Le temps du service va prendre fin, soyons attentifs à ne pas gaspiller « le reste de notre temps » (1 Pier. 4:2). Pour cela, usons en abondance des ressources qu'Il met à notre disposition.

Le Seigneur lui-même va venir chercher les siens. Ils seront appelés à Sa rencontre en l'air. Déjà, nous pouvons nous écrier : « Ô jour heureux, lorsqu'en ta gloire, aux yeux des tiens, Tu paraîtras ! ». Alors Il fera asseoir ses serviteurs aux places préparées par Son amour.

Puisque bientôt tu vas paraître
À nos yeux
Nous désirons, Seigneur et Maître
Glorieux
Te servir, t'aimer, te connaître
Toujours mieux !

C'ÉTAIT LA MARIE QUI OIGNIT LE SEIGNEUR D'UN PARFUM Jean 11:2 par Philippe Laügt

Mars 2003

Table des matières

- 1 Trois circonstances — Marie incomprise, témoignant par sa conduite
- 2 Le choix de Marie : Écouter la Parole — Luc 10
- 3 L'attitude paisible de Marie dans la détresse — Jean 11
- 4 La piété fervente et intelligente de Marie de Béthanie — Jean 12

1 Trois circonstances — Marie incomprise, témoignant par sa conduite

Marie s'assied aux pieds de Jésus, pour être enseignée (Luc 10:39). « Qui enseigne comme Lui ? » (És. 48:17 ; Psaume 144 :1 ; Prov. 4:4). Dans l'épreuve, elle s'y jette aussi (Jean 11:32). Enfin, pour L'adorer, c'est encore à ses pieds qu'elle se tient et répand un parfum de grand prix, anticipant ainsi Sa sépulture (Jean 12:3-7). Écouter, prier, adorer : ces trois verbes résument son activité en présence du Seigneur.

Dans chacune de ces circonstances, Marie est incomprise et critiquée. Il en est souvent de même à l'égard de ceux qui se comportent comme elle. Quand la tiédeur et la mondanité prédominent, l'affection, la spiritualité et la droiture vis à vis du Seigneur sont incomprises.

Dans chacune de ces situations, Marie garde le silence. Elle ne répond pas aux reproches de Marthe, aux commentaires erronés des Juifs, venus en principe la consoler (Jean 11:31), elle reste muette devant la critique acerbe et intéressée de Judas. Elle sait attendre patiemment qu'un Autre prenne en mains sa cause (Ps. 37:5-6). Elle suit ainsi les traces du Seigneur : « Lorsqu'on l'outrageait, il ne rendait pas l'outrage, quand Il souffrait, il ne menaçait pas, mais se remettait à Celui qui juge justement » (1 Pier. 2:23). Souvent notre attitude est très différente. Des protestations et même des accusations fusent en retour, dès que nous estimons être attaqués !

Dans ces trois récits de la Parole de Dieu, Marie parle une seule fois (Jean 11:32). Ceux qui l'entourent, la connaissent davantage, semble-t-il, par sa conduite que par ses paroles. Il en est de même pour Dorcas (Actes 9:36-43). La Parole de Dieu n'a retenu aucune de ses paroles, mais, comme pour Marie, sa vie « pleine de bonnes oeuvres et d'aumônes » était un témoignage continu pour son entourage.

De tels exemples apportent de grands encouragements à nos sœurs. L'Écriture montre clairement qu'elles doivent garder le silence dans les rassemblements, mais leur piété et leur dévouement sont un exemple pour tous les rachetés et un témoignage constant devant les incrédules (2 Cor. 2:15-16).

2 Le choix de Marie : Écouter la Parole — Luc 10

Elle désire s'asseoir aux pieds de Jésus pour écouter Sa Parole (v. 39). Les paroles de Jésus sont la révélation de Dieu comme Père. Jésus accomplit dans le cœur de Marie une œuvre spirituelle profonde. Elle est très attentive à ses paroles, chacune est pour elle un trésor de grand prix (Jér. 15:16). Elle la cache dans son cœur, afin de ne pas pécher contre Dieu (Ps. 119:11)

Elle rappelle la « bien-aimée » du Cantique des cantiques. Elle compare son Bien-aimé à un pommier, et fait part du plaisir qu'elle a goûté, assise à son ombre (Cant. 2:3).

En chemin, le Seigneur passe par Béthanie et Il est invité, avec ses disciples. C'est une des nombreuses occasions où on Le voit entrer dans une maison. Il ne fait pas « acception de personnes » (Act. 10:34) et ses hôtes sont très différents. L'un d'entre eux est « un des principaux des Pharisiens » (Luc 14:1), un autre, est « chef de publicains » (Luc 19:2). Cette fois-ci, son hôtesse s'appelle Marthe (Luc 10:38). Marie est par contre mentionnée en premier lieu, quand il est question du village et de ses alentours. Elle est visiblement plus connue (Jean 11:1, 45).

De même aujourd'hui, certaines sœurs exercent plus particulièrement leurs activités dans le cadre de leur maison et dans son voisinage immédiat. D'autres, par exemple des infirmières, ont l'occasion de laisser un peu de la « bonne odeur de Christ » (2 Cor. 2:15) en se rendant auprès des malades, dans les hôpitaux ou dans les foyers où elles vont prodiguer leurs soins. Les activités de ces sœurs rappellent Marthe ou bien Marie. Elles sont complémentaires : les dons de grâce sont différents (Rom. 12:6).

Jésus approuve ici sa servante : « Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée » (Luc 10:42). Certains ont peut-être estimé son attitude anormale, voire dictée par une tendance à la paresse, à un moment où sa sœur était visiblement débordée, « distraite par beaucoup de service » ! Souvent les enfants de Dieu aussi se laissent absorber outre-mesure par leur travail séculier (Jean 6:27 ; Agg. 1:6). Ils semblent avoir oublié qu'il faut prendre le temps de cultiver d'abord des relations d'intimité avec le Seigneur. On réjouit ainsi Son cœur, au lieu de le blesser ! Son approbation est la seule qui doit avoir du prix pour le croyant. Sommes-nous assurés de l'avoir à l'égard de nos activités parfois si fiévreuses ? (1 Cor. 4:3-4 ; Rom. 16:12).

Marie a humblement saisi l'occasion de s'asseoir aux pieds de Jésus, pour l'écouter parler. Quel prix cet immense privilège a-t-il pour notre cœur ? Jésus doit dire : « Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule ; et Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée » (Luc 10:41-42). Celui qui nous enseigne toujours pour notre profit (És. 48:17-18), n'allait pas l'engager à abandonner cette place de choix pour aller aider sa sœur. Le Seigneur n'approuve pas les récriminations de Marthe. Tous nos murmures sont finalement contre Dieu (Luc 10:40 ; Job. 21:4)).

La leçon est claire : servir le Seigneur et les siens est notre raison de vivre. Mais même ce service-là ne doit pas prendre trop de place. Sinon le serviteur va restreindre le temps passé aux pieds du Seigneur, et ces haltes sont indispensables. Ne soyons pas paresseux au service du Seigneur (Rom. 12:11). Mais l'activité visible ne doit pas l'emporter sur la communion cachée.

Les sœurs en Christ ont l'heureuse responsabilité de répondre d'abord aux besoins matériels et spirituels de leur famille ; mais elles ont aussi le privilège de visiter les malades, de distribuer des traités et de venir parfois en aide à leurs voisins. Elles ont besoin de régler leur emploi du temps, de manière à pouvoir interrompre leur travail pour s'asseoir avec joie, à l'écart, aux pieds du Seigneur (Marc 6:31). Celui-ci prend plaisir à parler à notre cœur et à notre conscience, au cours de ces moments de prière et de méditation personnelle et quotidienne de Sa Parole. L'enseignement collectif, reçu au cours des réunions d'édification dans l'assemblée ne suffit pas. Un contact direct avec lui est toujours d'un grand prix (Osée 2:14). Cette communion intime avec Christ doit être entretenue : rien ne peut la remplacer.

Soyons sur nos gardes ! Toutes sortes de sujets d'intérêt, des choses apparemment petites et anodines sont souvent habilement suggérés par l'Ennemi. Elles peuvent envahir nos vies et accaparer tout notre temps (Cant. 2:15). Il faut savoir dire NON à de nombreuses distractions et choisir des activités réellement utiles. Sinon la Parole est étouffée, elle n'a plus d'effet sur notre vie (Marc 4:19). Le cœur se refroidit peu à peu et le Seigneur doit dire : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4).

Je fais UNE chose ... disait l'apôtre Paul (Phil. 3:7-9, 14). Rachetés du Seigneur, quelles sont nos priorités ? Pour prospérer dans notre vie spirituelle, il faut chercher premièrement le royaume de Dieu. Ensuite, si telle est Sa volonté, toujours bonne, agréable et parfaite, Il peut donner toutes choses par-dessus (Matt. 6:33 ; Rom. 12:2).

3 L'attitude paisible de Marie dans la détresse — Jean 11

Au chapitre 11 de Jean, une épreuve sévère atteint ces deux sœurs, Marthe et Marie. Le verset 2 précise que « c'était la Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ». Sa piété et son discernement sont décrits en détail dans la scène suivante. On pense peut-être qu'une si grande épreuve aurait pu être épargnée à Marie, du fait de sa vie de communion avec le Seigneur ? Mais plusieurs serviteurs fidèles, tels que Joseph, Job ou Asaph, au demeurant de grands exemples d'intégrité et de crainte de Dieu, ont dû traverser, eux aussi, de longues périodes de détresse (Deut. 8:14-16).

La tristesse et la souffrance de ces deux sœurs se trouvent accrues, du fait de leur vaine attente. Comment comprendre les motifs d'un si long délai, avant la réponse du Seigneur à leur appel angoissé ? Entre temps, leur foyer est devenu une maison de deuil. Pourtant dans leur complet désarroi, leur seul refuge était auprès de Lui ! Leur message était clair, pressant : « Seigneur, voici celui que tu aimes est malade » (Jean 11:3 ; Ps. 34:6). Mais seule l'obéissance à la volonté du Père conduisait le Seigneur sur cette terre. Modèle de dépendance, Il savait toujours discerner où Il devait se trouver, et à quel moment, afin de marcher seulement selon la pensée de Dieu (Jean 7:6, 14 ; Nom. 9:18-19).

Il annonce aux disciples que Lazare est mort et il s'en réjouit ! Son absence à Béthanie pendant la maladie de son ami, aller donner à tous l'occasion de croire, en voyant Jésus accomplir le plus grand de Ses miracles rapportés dans les évangiles (Jean 11:14-15, 40-43).

Les sœurs de Lazare ne connaissaient pas encore l'immensité de Son amour ! Quand Dieu, dans Sa sagesse, n'accorde pas une réponse immédiate à nos prières, ne perdons pas courage. En paix, soumettons-nous (Jean 13:7 ; cant. 232 des H. et C.). Paul disait : « Je sais Qui j'ai cru », c'est le fondement de toute attente paisible.

L'Écriture emploie pour parler de l'amour du Seigneur, au verset 5, le mot : « agapeo ». Il a une portée très supérieure à celui employé par les sœurs, au verset 3 : savoir « phileo ». Il ne s'agit plus simplement d'affection, mais de l'amour divin (Éph. 3:18-19). Marthe et Marie réaliseront bientôt combien cette grande épreuve et toute la tristesse qu'elle impliquait, était à la gloire de Dieu (Jean 11:4). Apprenons à accepter de Sa main les circonstances affligeantes (Rom. 8:18). « Celui que le Seigneur aime, il le discipline » (Héb. 12:6). Quand nous aurons souffert un peu de temps, Dieu nous rendra accomplis, nous affermira, nous fortifiera et nous établira sur un fondement inébranlable. À Lui la gloire et la puissance aux siècles des siècles ! Amen (1 Pier. 5:10-11).

Notre sûre consolation vient de la certitude que les coups nous sont infligés par Sa main d'amour, et tout ce qui vient de cette main est parfait. Dans les épreuves, Sa puissance et Sa miséricorde se déploient au moment opportun : « Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). La Parole de Dieu prend soin de rappeler : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur et Lazare » (Jean 11:5).

Quand Marthe entend dire enfin que Jésus venait, elle sort à sa rencontre (Jean 11:20). Elle semble jouer dans cette famille de Béthanie le même rôle que Pierre au milieu des disciples. Il y a déjà quatre jours que Lazare est enseveli, sa mort ne fait de doute pour personne. L'état de corruption est évident (Jean 11:39). La victoire du Seigneur sur la mort n'en sera que plus belle !

Marthe ne doute pas que le Seigneur peut encore, d'une manière ou d'une autre, les assister. Elle le Lui dit : « Mais même maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera » (Jean 11:22). Jésus lui répond : « Ton frère ressuscitera » (Jean 11:23). Mais Marthe ne connaît que la résurrection « au dernier jour » (Apoc. 20:5), elle ne connaît pas encore la première résurrection, celle d'entre les morts (1 Thess. 4:16). Alors Jésus lui révèle : « Moi, je suis la résurrection et la vie ». Il ajoute : « Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point à jamais » (Jean 11:25).

Que de vérités essentielles touchant la résurrection dans ces quelques paroles du Seigneur. Quand Il viendra lui-même enlever son Église, les morts en Christ ressusciteront premièrement. Tous les croyants alors vivants sur la terre, seront « changés » (1 Cor. 15:22-23 ; 1 Thes. 4:17) et iront à la rencontre du Seigneur en l'air. Tandis que les incrédules resteront dans les sépulcres, jusqu'au moment où ils seront « rendus vivants » pour comparaître devant le grand Trône blanc, après le Millénium (1 Cor. 15:22-23 ; Apoc. 20:12). Ces paroles du Seigneur ont aussi une autre précieuse portée : Il est présentement, pour les croyants, la résurrection et la vie. Ils étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, mais Christ les a déjà ressuscités spirituellement (Jean 5:25 ; Éph. 2:5-6).

Là où ces choses sont reçues, la joie remplace la tristesse, la paix règne là où était la souffrance, la louange est formée au lieu de l'accablement, le triomphe s'établit après l'épreuve. La résurrection du corps, elle, est encore future (Jean 5:28). « Crois-tu cela ? » Interroge le Seigneur ? La réponse de Marthe, montre jusqu'où va présentement la compréhension de sa foi : « Oui, Seigneur, moi je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui vient dans le monde ».

Elle comprend que Marie est plus capable qu'elle d'entrer dans les pensées du Seigneur et s'en va secrètement l'appeler. Marie est restée paisiblement assise dans la maison, mais elle se lève promptement, dès qu'elle entend que le Maître est là et qu'il l'appelle (Jean 11:28-29). Elle n'agit pas comme la Sulamithe. Celle-ci tarde à se lever et quand enfin elle se s'y décide, elle s'aperçoit, avec tristesse, que son bien-aimé s'est retiré, qu'il est allé plus loin. (Cant. 5:3, 6). Différer de répondre à l'appel du Seigneur peut avoir des conséquences désastreuses dans notre vie et engendrer beaucoup de souffrances. La communion peut être longue à retrouver.

Soyons animés du même état d'esprit que le centurion de Capernaüm. Cet homme, placé sous l'autorité d'autrui, était habitué à une obéissance sans réserve (Matt. 8:9). Prompts à répondre au Seigneur, on goûtera avec Lui des moments d'heureuse communion. Il pourra nous confier un service à Sa gloire. Une riche bénédiction en résulte pour notre âme, et de la joie pour Lui.

Quand Marie rencontre Jésus, elle se jette à ses pieds et lui dit, exactement comme Marthe : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort » (Jean 11:32). Elle regarde en arrière, comme tant de personnes dans le deuil. Mais elle se trouve en présence de « la Parole faite chair », venue habiter au milieu de nous (Jean 1:14). Il peut sympathiser parfaitement avec les douleurs et les peines

des siens. Au moment de les quitter, le Seigneur dira aux disciples : « Que votre cœur ne soit pas troublé » (Jean 14:1). « Jésus, quand il la vit pleurer, et les Juifs qui étaient avec elle pleurer, frémit en son esprit et se troubla » (Jean 11:33).

Rappelons la note du traducteur (J.N. Darby) : « Frémir, ici, c'est l'expression de la peine profonde, mêlée d'indignation, produite dans l'âme du Seigneur à la vue du pouvoir de la mort sur l'esprit de l'homme ». L'amour du puissant Créateur des mondes s'exerce, de façon active, à l'égard de tous ceux qui ont le cœur brisé, pour bander leurs plaies (Ps. 147:3-5). Sa sympathie a un caractère unique. Elle est déployée par Celui duquel il est écrit : « Certainement, LUI a porté nos langues et s'est chargé de nos douleurs » (És. 53:4). Il peut et il veut assister ses rachetés dans l'épreuve, tarir leurs larmes et remplir leurs cœurs de Sa joie.

Souvenons-nous continuellement de cette parole, adressée à chacun de ses rachetés : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jean 11:40). Dans la tristesse, prenons la place qu'Il nous offre à Ses pieds. Nous serons remplis de Sa vie en abondance (Jean 10:10).

Jésus pleure. C'est de Son cœur que jaillissent Ses larmes ! Il est étreint devant toutes les souffrances et les tristesses que le péché a engendrées au cours des âges. Il est venu visiter en grâce la vallée de larmes (Ps. 84:6). Il pleure avec ceux qui pleurent, jusqu'au jour où « Il essuiera toute larme de leurs yeux » (Apoc. 20:4).

Jésus se fait conduire au tombeau : Le Vainqueur de la mort est là. Il veut que devant la foule, la gloire de Dieu soit manifestée. Alors il attribue d'avance, dans son action de grâce, Son pouvoir à Celui qui l'a envoyé (Jean 11:41). Son puissant cri de commandement, dont il s'est déjà servi vis-à-vis de la mer et des démons, fait surgir Lazare hors de la mort (1 Cor. 15:55), les mains et les pieds encore liés de bandes, et le visage enveloppé d'un suaire.

« Jésus leur dit : déliez-le et laissez-le aller » (Jean 11:43-44). Débarrassé de ses vêtements de mort, il pourra marcher en nouveauté de vie (Rom. 6:4), et attentif à rester près de Lui, prendre part à un souper de communion, offert au Seigneur (Jean 12). Quel étonnement pour tous les spectateurs ! Quelle joie immense pour les sœurs de Lazare !

4 La piété fervente et intelligente de Marie de Béthanie — Jean 12

Elle se manifeste au temps convenable, quand Jésus « six jours avant la Pâque » vient, une fois encore, dans cette maison de Béthanie, « où était Lazare le mort, que Jésus avait ressuscité d'entre les morts » (Jean 12:1).

Là, pendant ce souper, préparé en Son honneur et servi par Marthe (Jean 12:26). Marie exprime son affection, sa gratitude et son adoration, en oignant les pieds du Seigneur avec un parfum de nard pur de grand prix. Elle a préparé et réservé cette onction précieuse pour Lui seul (Cant. 7:13). Marie montre clairement la place qu'Il occupe dans son cœur, la première. Il est digne de recevoir le meilleur. Marie sait, — la foi rend toujours intelligent, — que si cette onction n'a pas lieu maintenant, elle n'aura jamais lieu. C'est un instant d'adoration unique. Il faut veiller, de crainte que le Seigneur ne soit « frustré », privé de ce qui pourtant lui appartient absolument. Une attitude méprisante à l'égard de Ses droits, est, de la part des siens, une terrible offense (Mal. 3:8-9). Prenons garde de ne pas Lui offrir « des holocaustes qui ne coûtent rien » (2 Sam. 24:24).

On peut refuser de Lui apporter « les dîmes et les offrandes élevées » (Mal. 3:8-10). On peut employer son temps et ses capacités à des fins personnelles. Nous sommes appelés à apporter, pour le bien du peuple de Dieu, les dîmes de ce que nous avons recueilli dans le champ de la Parole. Dans ce domaine, on peut frustrer Dieu de deux manières. Soit on néglige de cultiver son champ et il ne produit rien (Prov. 24:30-34), et par conséquent il n'y a pas de dîmes disponibles ; soit on garde égoïstement pour soi ce qui a réjoui notre âme, sans en faire bénéficier d'autres. Si l'amour pour Christ nous étreint, on ne vivra plus pour soi-même, mais pour Celui qui pour nous est mort et ressuscité (2 Cor. 5:14-15).

La pauvre veuve avait grandement réjoui le Seigneur, en donnant discrètement à Dieu ses deux pites, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance (Marc 12:42). Il aime celui qui donne joyeusement (2 Cor. 8:3-5 ; 9:7). Marie de Béthanie, en son jour, apporte ce qui est en son pouvoir et qui, de l'appréciation même du traître, représentait le salaire du travail de toute une année. Judas était orfèvre en la matière, car il servait un autre dieu : l'argent.

En silence, Marie répand le nard et essuie les pieds du Seigneur avec ses longs cheveux, les pieds de Celui qui s'est tant fatigué à parcourir les sentiers de cette terre, pour apporter les bonnes nouvelles de l'amour de Dieu, pour annoncer la paix (És. 52:7), — ces pieds qui seront bientôt percés par des hommes iniques, ceux qui, pour Son amour, ont été ses adversaires (Ps. 22:16 ; 109:4).

Tous ceux qui étaient présents ont aussi respiré un peu de ce parfum, car son odeur remplissait toute la maison. Pendant le Culte, une adoration muette monte aussi du cœur de nos sœurs, vers le Seigneur. « Culte béni de cœurs qui t'aiment, encens dont le ciel est rempli » : c'est ce que nous exprimons dans une hymne.

La seule présence de Lazare, à table avec Jésus, était un puissant témoignage silencieux, rendu devant tous, que le Seigneur l'avait ressuscité d'entre les morts. « À cause de lui, plusieurs des Juifs s'en allaient et croyaient en Jésus » (Jean 11:11). Pendant ce temps, les principaux sacrificateurs tenaient conseil pour faire mourir Jésus mais Lazare aussi. Ils voulaient supprimer ce témoin gênant.

Rappelons que l'adoration a un triple effet. Quand un sacrifice de prospérité était présenté « comme action de grâce » (Lév. 7:12), Dieu a sa part, la première, le sacrificateur a la sienne aussi. Mais celui qui avait apporté le sacrifice et ses amis, ont aussi la leur. Réunis autour du Seigneur, pour nous souvenir de Ses souffrances et de Sa mort, DIEU est honoré par l'adoration commune, qui monte de nos cœurs vers Lui. Notre âme est remplie de la Personne de Christ, et une bénédiction est apportée à tous ceux qui, par leur « amen », s'associent aux actions de grâces. Exprimée dans la puissance du Saint Esprit, la louange des saints atteints les dimensions de l'infini.

De Marthe, il est simplement dit qu'elle servait. Instruite par le Seigneur, elle a compris « que la vraie grandeur consiste à servir inconnue et à travailler sans être vue » (JND). Désormais, le travail n'est plus pour elle une tâche pesante, générant murmures et amertume, mais un moyen de témoigner son amour pour le Seigneur et pour les siens.

Ce jour-là aussi, l'amour joint à un discernement spirituel profond, acquis aux pieds du Seigneur, va dicter à Marie sa conduite. Elle ne reste pas assise, elle saisit l'occasion et agit au moment convenable, quelques jours avant la crucifixion. Son acte d'adoration est précieux pour Celui qui se rend au Calvaire. « Jésus donc dit : Permits-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture » (Jean 11:7). Marie montre pratiquement à Celui qu'elle reconnaît comme Sauveur, la profondeur de son attachement. Jésus montre quel prix a, pour son cœur, cet amour qui ne calcule pas, qui est prêt à tout donner (Matt. 26:13).

D'autres aussi, par amour pour le Seigneur, ont acheté des aromates (Marc 16:1) et les ont préparés. Elles n'ont pas hésité devant la dépense et l'effort nécessaire. Mais quand elles sont venues apporter ces aromates, — pourtant de grand matin, le premier jour de la semaine, — c'était déjà trop tard. Le tombeau était vide et le Seigneur était déjà ressuscité (Luc 24:1-2) ! Apprenons de Lui à agir au moment opportun. Toute halte inutile peut être une occasion perdue et des conséquences éternelles (2 Cor. 5:10).

Autrefois de nombreux Israélites, hommes et femmes avaient désiré apporter leur contribution à la construction du Tabernacle. Leur cœur les y portait, Plusieurs femmes qui avaient un esprit libéral, se montraient intelligentes ou plutôt « sages de cœur » (Ex. 35:21, 25). Mais certains ont tardé à remettre leur offrande à ceux qui faisaient l'ouvrage. Ils en ont été finalement empêchés. D'autres avaient déjà répondu, avec empressement, et très au-delà des besoins ! (Ex. 36:5). « Moïse commanda et on fit crier dans le camp : Que ni homme ni femme ne fasse plus d'ouvrage pour l'offrande pour le lieu saint » (Ex. 36:6). Il était trop tard, une précieuse occasion

était perdue (Éph. 5:16) ! Parfois, peut-être, nous avons décidé, trop tard, de marcher dans ces bonnes oeuvres que Dieu avait pourtant préparé d'avance, afin que nous marchions en elles (Éph. 2:10). Que le Seigneur aide chacun de ceux qui L'aiment à discerner Sa volonté, pour agir comme Marie, au moment opportun.

Ah ! qu'à tes pieds, Seigneur, je reste,
Et, qu'ici bas, ma faible voix
Exalte, unie au chœur céleste,
Le Fils de Dieu mort sur la croix

Quelques réflexions sur le ministère de l'apôtre Pierre par Philippe Laügt

Et en ces jours-là, Pierre se levant au milieu des disciples... (Act. 1:15)

Table des matières

- 1 Changement de Pierre entre les Évangiles et les Actes
- 2 Service pour tous, service dans l'humilité
- 3 Actes chapitre 1
- 4 Actes chapitre 2
- 5 Actes chapitre 3
- 6 Actes chapitre 4
- 7 Actes chapitre 5
- 8 Actes chapitre 6
- 9 Actes chapitre 8
- 10 Actes chapitre 9
- 11 Actes chapitre 10
- 12 Actes chapitre 11
- 13 Actes chapitre 12
- 14 Pierre en Galates 2
- 15 Pierre dans ses épîtres
 - 15.1 1° épître de Pierre
 - 15.1.1 Privilèges
 - 15.1.2 Souffrances, épreuves
 - 15.1.3 Suivre Christ
 - 15.2 2° épître de Pierre
 - 15.2.1 2 Pierre chapitre 1
 - 15.2.2 2 Pierre chapitre 2
 - 15.2.3 2 Pierre chapitre 3
- 16 Conclusion

L'attention du lecteur de la Parole de Dieu se porte souvent sur la seconde partie du livre des Actes. Elle rend essentiellement compte des voyages missionnaires de Paul. Cet apôtre déclare : «l'évangile de l'incirconcision m'a été confié, comme celui de la circoncision l'a été à Pierre» (Gal. 2:7-8).

Notre intention est d'envisager plutôt maintenant le service confié à l'apôtre Pierre, au moment de la formation de l'Église. Ce livre en donne un précieux compte-rendu, dans ses deux premières parties (Act. 1-11).

1 Changement de Pierre entre les Évangiles et les Actes

Mais voyons d'abord un instant combien le comportement de Pierre dans les Évangiles et dans les Actes, est différent. À lui s'applique, de façon évidente, cette déclaration de l'Écriture : «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. Les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles» (2 Cor. 5:17).

Dans les Évangiles, Pierre a de la ferveur, mais il manque d'équilibre. Il est, par exemple, prompt à sortir de la barque à la rencontre du Seigneur, mais prompt aussi «voyant que le vent était fort», à douter (Matt. 14:28-31). Tandis que dans les Actes, il agit avec hardiesse mais fermeté aussi. Il est le premier à parler, le jour de la Pentecôte, et se montre plein de courage devant la foule de ceux qui ont mis à mort le Seigneur (Act. 2:22-23) et devant leurs chefs (Act. 4:13).

Appelé par le Seigneur alors qu'il lavait ses filets (Luc 5:10-11), Pierre a réalisé qui il est, et devenu un disciple, à cette question : «Et vous, qui dites-vous que je suis» ? il répond : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Jésus lui dit : «Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieus. Tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon Assemblée... Et je te donnerai les clefs du royaume des cieus» (Matt. 16:18-19).

Pourtant, peu après, quand le Seigneur annonce à ses disciples qu'il va être mis à mort, Pierre le prenant à part, se met à le reprendre, disant : «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point» ! Il est devenu, à son insu, un instrument dans la main de l'Ennemi. Le Seigneur lui dit : «Va, arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale, car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes» (Matt. 16:21-23).

Dans ce livre des Actes, au contraire, Pierre reçoit le Saint Esprit, et par son moyen un don de discernement (1 Cor. 10:12) ce qui lui permet de démasquer Ananias et Sapphira (Act. 5:3-10) et Simon le magicien (Act. 8:18-21). Il prononce des «paroles enseignées de l'Esprit» (1 Cor. 2:13) et applique, avec à propos, des versets tirés des Psaumes et des Prophètes, au cas de Judas. Il en rappelle ensuite d'autres qui annoncent que Dieu répandra son Esprit sur toute chair dans les derniers jours, et en cite aussi plusieurs qui ont trait à la résurrection du Seigneur (Act. 1:20 ; 2:16, 25, 34).

Dans les Évangiles, Pierre parle parfois sans réfléchir. Par exemple, sur la montagne de la Transfiguration, il propose à Jésus : «Faisons trois tentes, une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie, ne sachant ce qu'il disait» (Luc 9:33-34).

Dans une autre circonstance, averti pourtant par le Seigneur : «Ce que je fais maintenant, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite. «Pierre s'oppose au service d'amour du Seigneur, sans doute par déférence pour Lui : Tu ne me laveras jamais les pieds». Alors Jésus lui dit : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi», et Pierre, toujours aussi imprévisible, répond : «Non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête» (Jean 13:7-9).

Dans les Actes, ses paroles sont pleines de sagesse, ses prédications d'une conviction et d'un à propos remarquables. Prenez comme exemple sa réponse aux chefs du peuple. En termes concis, très clairs, il parle de la «bonne oeuvre» qu'ils viennent de faire, et met en évidence l'incrédulité de ses interlocuteurs. Il s'appuie sur l'Écriture et donne l'essentiel du message de l'Évangile, en termes

inoubliables (Act. 4:8-12). Ses interventions ont un caractère vraiment biblique, et montrent la force de conviction dont cet apôtre est désormais animé.

Avant la crucifixion, une servante a suffi pour faire trembler Pierre, et l'amener à nier toute relation avec son Maître ! (Matt. 26:70). Mais dans les Actes, il le confesse désormais, malgré les pires menaces, avec un courage indomptable. Il déclare : «Jugez devant Dieu s'il est juste de vous écouter plutôt que Dieu. Car, pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues». Plus loin, il affirme : «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Act. 4:19-20 ; 5:29).

Il se montre présomptueux quand il affirme au Seigneur, peu avant de le renier : «si tous sont scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi. Quand même il me faudrait mourir pour toi, je ne te renierai pas» (Matt. 26:33, 35).

Dans les Actes, après une expérience très amère, Pierre a appris à se connaître un peu. Il est plus mesuré dans ses paroles, et il accepte sans faiblir d'être jeté en prison, à plusieurs reprises. La seconde fois, aussitôt libéré, il retourne avec ses compagnons de captivité, dans ce temple où il a été pourtant arrêté ! Battus, les apôtres «se réjouissent d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom» (Act. 5:17-21 ; 41).

Enfin, on peut citer dans les Actes un exemple de cette puissance dont Pierre est désormais revêtu. Sous la direction du Saint Esprit, par son témoignage, il est à l'origine de la conversion d'environ trois mille âmes (Act. 2:41).

D'où vient donc ce grand changement dans son comportement ? Pierre, dans les Évangiles, avec ses qualités naturelles, est très confiant en lui-même et sa chair non bridée offre une prise facile à l'Ennemi. Dans les Actes, il est rempli du Saint Esprit (Act. 2:4 ; 4:8). Christ habite en lui par la foi. Il peut dire désormais, comme Paul : «Pour moi, vivre c'est Christ» (Phil. 1:21).

2 Service pour tous, service dans l'humilité

La prédication de Pierre, son activité en faveur de l'Évangile et pour l'édification des croyants, occupent donc la majeure partie des onze premiers chapitres du livre des Actes. Il se sert des clefs du Royaume des cieux, au chapitre 2, à l'égard des Juifs qui se repentent, au chapitre 10, en faveur des nations.

Dans l'Évangile, le Seigneur lui avait annoncé qu'il ferait de lui un pêcheur d'hommes (Luc 5:10). Avant même sa chute, il lui dit : «Et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères» (Luc 22:32). Plus tard, au moment de sa restauration publique, le Seigneur l'appelle, par trois fois, à prendre soin de Son troupeau (Jean 21:15, 16, 17). Pierre va accomplir, avec le secours du Seigneur, un grand travail dans l'Église. Mais il n'occupe pas la place qu'on a voulu lui donner par la suite. Jésus-Christ seul est le chef de l'Église ; il n'a pas de «vicaire» pour le remplacer sur la terre.

Comme son Seigneur, Pierre n'a ni argent ni or (Act. 3:6). Il ne donne «d'absolution» à personne, mais incite à maintes reprises le pécheur à se repentir de sa méchanceté : «Supplie le Seigneur, afin que, si faire se peut, la pensée de ton cœur te soit pardonnée» (Act. 8:22). Il n'accepte pas que l'on se prosterne devant lui (Act. 10:25-26). Au Concile de Jérusalem, tous apprécient fort son exposé, mais c'est Jacques qui en tire les conclusions, qui vont d'ailleurs dans le même sens, et elles sont acceptées de tous (Act. 15:19-20, 28-29). Enfin, le ministère de l'apôtre Paul occupe les seize derniers chapitres des Actes, et Pierre, loin de se sentir lésé, recommande la lecture des épîtres du «bien-aimé frère Paul», reconnaissant «la sagesse qui lui a été donnée» (2 Pier. 3:15-16). Il s'associe à lui et accepte d'être repris par ce serviteur, pourtant plus jeune que lui dans l'apostolat (Gal. 2:9-11, 14).

3 Actes chapitre 1

Au début des Actes, les disciples regardent fixement vers le ciel, tandis que le Seigneur s'en va (Act. 1:10). Une nuée le reçoit, Il est élevé dans le ciel. l'Église aurait toujours dû garder l'attitude de ces disciples. Avec quelle émotion, ils quittent ces lieux et montent dans la chambre haute. Là, séparés d'un monde agité, ils attendent avec confiance et dans la joie, la «promesse du Père», le Saint Esprit.

Ce n'est pas encore l'heure du témoignage public, il faut d'abord la descente du Saint Esprit. Mais, dans cette chambre haute, «ils persévèrent d'un commun accord dans la prière, avec les femmes et avec Marie, la mère de Jésus», dont le nom est cité ici pour la dernière fois dans l'Écriture (Act. 1:14).

Quel exemple pour les assemblées encore aujourd'hui. Hélas, l'action de la chair, destructrice de la communion et du «commun accord», s'est développée, très tôt et souvent, au cours de l'histoire de l'Église sur la terre.

Pierre, dans le récit inspiré, est toujours nommé «le premier» (Matt. 10:2). Il se lève en ces jours-là, au milieu des disciples (Act. 1:15). C'est un Pierre entièrement restauré après sa chute. L'Écriture a conservé le premier discours de cet apôtre, et d'autres encore, tous sous l'inspiration du Saint Esprit (Act. 2:14 ; 3:12 ; 4:14 ; 5:29 ; 10:34 et 15:7). Ils donnent un aperçu complet des vérités évangéliques, telles que Dieu les fait connaître à ce moment-là.

Trop souvent, la Parole de Dieu est mal connue, et quand des difficultés surviennent, elles semblent insurmontables. On est incapable de s'appuyer sur l'Écriture pour les vaincre. Les disciples, même dans ce chapitre premier, se tiennent sur le terrain sûr de la dépendance totale de Dieu. Pierre se réfère à la Parole de Dieu. Le Seigneur leur a ouvert l'intelligence pour les entendre (Luc 24:45) et le Saint Esprit, déjà reçu comme puissance de vie (Jean 20:22) vient en aide à l'apôtre Pierre. Pierre fait pourtant partie de ceux que les chefs des Juifs tiennent pour des «hommes illettrés et du commun» (Act. 4:13). Mais il applique avec à-propos les enseignements de la Parole à la situation présente et montre la nécessité de remplacer Judas, «qui a été le guide de ceux qui ont pris le Seigneur Jésus» (Act. 1:16). Des paroles inspirées, tirées des Psaumes de David, vont s'accomplir : «Que sa demeure soit déserte et qu'il n'y ait personne qui l'habite» et encore «Qu'un autre prenne sa place de surveillant» ! (Act. 1:20).

Douze apôtre (chiffre indiquant dans l'Écriture une parfaite administration) doivent être les témoins, «officiels» de la résurrection du Seigneur Jésus avec ses conséquences fondamentales (1 Cor. 15:4, 15-19). Constamment rappelée dans ce livre des Actes (2:24,31-32, 3:15 ; 4:2, 10, 30 ; 5:30 ; 10:40 ; 13:30, 34, 37 ; 17:18, 31-32 ; 23:6 ; 24:15, 21 ; 26:8, 23), la résurrection tient une place essentielle dans la prédication de l'Évangile. Mais les apôtres sont aussi appelés à rendre témoignage de ce que le Seigneur a dit et fait durant son ministère ici-bas (Act. 1:21-22).

Parvenus au terme de leurs exercices, les disciples estiment que deux frères parmi eux sont susceptibles d'être choisis : «Et priant, ils dirent :Toi, Seigneur, qui connais les cœurs de tous, montre lequel tu as choisi...» (Act. 1:24). La décision Lui appartient. Ils jettent le sort, étant encore sur le terrain de la Loi (Prov. 16:33). Matthias est désigné et «adjoint aux onze apôtres» (Act. 1:26). Par contre une décision, comme celle d'Actes 13:2, ne pouvait pas être prise avant la venue du Saint Esprit.

4 Actes chapitre 2

Quelques jours se sont déjà écoulés depuis l'ascension du Seigneur. Sa promesse, qui est aussi celle du Père, va s'accomplir (Luc 24:49 ; Act. 2:1). Le Saint Esprit, Personne divine, descend du ciel et se pose sous forme de langues divisées, sur les disciples, assemblés en un même lieu. Ils sont désormais tous unis par l'Esprit en un seul Corps, pour former l'Église ou l'Assemblée (1 Cor. 12:13).

La puissance du Saint Esprit se montre aussitôt en eux. Ils sont capables de s'exprimer dans des langues qu'ils ne connaissent pas. Or une foule considérable de Juifs, dispersés au milieu des nations, est montée à Jérusalem pour la Pentecôte. Ils sont confondus de les entendre annoncer dans leur propre langue «les choses magnifiques de Dieu» (Act. 2:11). Ainsi le Seigneur s'adresse à tous, par le moyen de ses serviteurs, revêtus de la puissance d'en Haut.

Certains, se moquant, disent : «Ils sont pleins de vin doux». Il y a toujours des moqueurs parmi les inconvertis et des professants. On n'est pas toujours disposé à recevoir la parole d'exhortation, on peut même être déterminé à la rejeter, à son propre détriment (Luc 7,29-30).

C'est au verset 14 de ce chapitre 2 des Actes que commence le second et très important discours de Pierre. Il se lève, et les onze avec lui, et parle avec la hardiesse qu'il reçoit du Saint Esprit. Après notre conversion, scellés du Saint Esprit, (Éph. 1,13), notre responsabilité est de rendre courageusement témoignage au Seigneur. Posons-nous la question : quelle est mon attitude quand l'occasion se présente ?

L'étendue et la clarté de l'exposé de Pierre, sont remarquables. La pensée centrale en est la résurrection et l'exaltation du Seigneur Jésus avec, pour conséquence immédiate, la descente du Saint Esprit sur la terre. Il affirme, de façon concise, des faits fondamentaux du christianisme et termine en s'appuyant sur un passage de l'Écriture.

1 — Les versets 14 à 22 du chapitre 2, s'adressent aux «hommes juifs, et à tous ceux qui habitent à Jérusalem». L'apôtre réfute brièvement l'accusation dont ils ont été l'objet, d'être ivres et cite un passage du livre de Joël (2:28-32), pour prouver que la puissance qui agit au milieu d'eux est d'origine divine. L'accomplissement complet de ces choses aura lieu après l'enlèvement de l'Église. L'Esprit sera répandu sur un Résidu repentant (Act. 2:17-18). Mais, aux jours de l'apôtre Pierre, le peuple d'Israël, dans son ensemble, n'est pas disposé à recevoir le témoignage du Saint Esprit.

2 — Dans les versets 22 à 28. Pierre parle aux «hommes israélites». Il rend un bref témoignage, propre à toucher leur conscience, — touchant d'abord la vie de «Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu» auprès d'eux par les miracles, — mais témoignage aussi concernant sa crucifixion et sa résurrection. Touchant la mort de Jésus, le côté de Dieu et celui de l'homme sont mis en évidence : «Il a été «livré par le conseil défini et la préconnaissance de Dieu» mais Pierre ajoute : «Lui, vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques» (Act. 2:23). Les hommes ont accompli, inconsciemment ce que Dieu a déterminé, mais leur responsabilité est indiscutable (Marc 14:21). L'apôtre cite un psaume et fait remarquer ses paroles ne peuvent pas s'appliquer à David. Touchant la résurrection, c'est le Seigneur qui montre toute sa confiance en Dieu : «Tu ne permettras que ton Saint voit la corruption», d'autres sont l'expression de sa sûre attente : «Tu me feras connaître les chemins de la vie et tu me rempliras de joie par le regard de ta face» (Ps. 16:8 à 11).

3 — Enfin, aux versets 29 à 36, dans la dernière partie de sa prédication, Pierre s'adresse aux «hommes frères» et établit que la descente du Saint Esprit sur la terre est directement liée à la résurrection et à l'exaltation du Seigneur Jésus : Christ a reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis et a répandu «ce que vous voyez et entendez» (Act. 2:33).

Finalement, il cite le plus court, mais peut être le plus saisissant des Psaumes messianiques : «Le Seigneur a dit à mon seigneur : «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'ai mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds» (Ps. 110:1). Il termine par cette déclaration capitale : «Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié» (Act. 2:36).

Plusieurs ont «le coeur saisi de componction», vraiment transpercé de douleur. Leur conscience est travaillée, et ils s'écrient : «Que ferons-nous, frères ?». Pierre répond : «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit». Et «par plusieurs autres paroles, il conjurait et exhortait, disant : Sauvez-vous de cette génération perverse», c'est à dire de la masse incrédule de ce peuple juif, sur lequel pèse le jugement de Dieu (Act. 2:38-41). La prédication de Pierre touche donc trois mille personnes. Elles se convertissent et sont baptisées. Pour elles la Loi a vraiment été leur conducteur jusqu'à Christ (Gal. 3:24). La grâce de Dieu est magnifiée à l'égard de ce peuple qui a crié : «Ôte ! ôte ! Crucifie-Le ! (Luc 19:15)

L'état, si remarquable, de l'Assemblée à Jérusalem, témoigne des effets de cette prédication. La fin de ce chapitre (Act. 2:42-47) précise qu'ils persévéraient dans la doctrine (c'est la base de tout), la communion des apôtres (auparavant, ils avaient plutôt tout en commun avec le monde), la fraction du pain (signe de la mort du Seigneur et expression de leur communion (1 Cor. 19:17) et les prières (ils n'ont pas de puissance personnelle, toutes leurs ressources sont en Dieu). Ces traits sont distinctifs de l'Église primitive. Ils devraient aujourd'hui caractériser l'Église ! Dieu attend des siens cette attitude de coeur : toute âme craignait de déplaire au Seigneur, et avait une sainte horreur du mal (Rom. 12:9). Cette crainte s'est grandement affaiblie aujourd'hui !

Dieu confirme Sa Parole par un déploiement de puissance spirituelle (Marc 16:20). L'amour des disciples se manifeste de façon pratique : «ils vendaient leurs possessions et leurs biens et les distribuaient à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin» (Act. 2:45).

Un témoignage puissant est rendu au peuple, cette attitude est tellement contraire à l'égoïsme foncier de notre coeur ! L'accent est mis sur leur persévérance à se retrouver dans le temple, un temple, qu'ils vont pourtant abandonner peu à peu, avec le changement de dispensation. Ils se réunissent aussi dans leurs maisons, pour y rompre le pain et prendre avec joie leur nourriture, en simplicité de coeur. Une part heureuse de leur vie appartient à la louange. «Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Act. 2:47).

5 Actes chapitre 3

On trouve, au début du chapitre 3 des Actes, une nouvelle prédication de Pierre. On ne sait pas exactement à quel moment elle a lieu, mais les circonstances en sont précisées. Une grande partie de l'activité apostolique n'est pas relaté dans ce livre historique. Seuls quelques faits le sont pour montrer comment le Saint Esprit opère pour rendre témoignage à Jésus ressuscité.

Pierre et Jean, ces hommes de caractère si différent, se rendent ensemble au Temple. Un homme, boiteux dès sa naissance, représentatif de l'état de l'homme en général, leur demande l'aumône. Pierre lui dit : «Regarde-nous». Il obéit, loin de s'attendre au don qu'il va recevoir : une guérison miraculeuse, opérée au seul nom de Jésus-Christ (Act. 3:6). En un instant, pour lui, tout est changé. À la porte jusqu'ici, il entre maintenant dans le Temple, tenant Pierre et Jean par la main : «Tout le peuple le vit, marchant, et sautant, et louant Dieu» (Act. 3:9).

Curieuse, admirative, cette foule accourt vers Pierre et Jean, au portique de Salomon (Act. 3:11). Mais Pierre, avec humilité, cherche aussitôt à attirer l'attention de la foule vers Jésus seul. Ce n'est pas par leur propre puissance ou par leur piété que cet homme s'est mis à marcher. C'est le nom de Jésus qui a raffermi cet homme. Jésus a marché en grâce au milieu d'eux, chassant les démons, ouvrant les yeux de l'aveugle, guérissant les malades et ressuscitant les morts. L'apôtre parle sans détours à leur conscience et montre quelle a été la méchanceté d'Israël. Remarquons dans ses paroles ces antithèses frappantes : «Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus, que vous, vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate. «Vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât un meurtrier, et vous avez mis à mort le Prince de la vie, lequel Dieu a ressuscité d'entre les

morts (Act. 3:13-15). La sainte hardiesse avec laquelle Pierre parle de leur reniement montre qu'il a vraiment l'assurance que Dieu lui a pardonné le sien ! Il poursuit en disant que la guérison de cet impotent montre de façon éclatante, la puissance du Prince de la vie. Pierre et tous les apôtres ont été témoins que Dieu l'a ressuscité (Act. 3:13-15). Il y a beaucoup de grandeur et de simplicité dans le témoignage de l'apôtre.

Les paroles de Pierre, sous la conduite du Saint Esprit, montrent que c'est au peuple Juif qu'il s'adresse d'abord. Il ne leur parle pas du «Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ», mais du «Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères». C'est sous ce caractère que Dieu a conclu une alliance avec son Peuple. Il n'y a pas d'autre mention de ce titre divin dans le reste du Nouveau Testament.

L'apôtre de la circoncision déclare ensuite : «Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi». Pour parler d'ignorance dans ce peuple, Pierre s'appuie sur les paroles du Seigneur sur la croix : «Père, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34 ; 1 Cor. 2:8).

Dans sa merveilleuse grâce, Dieu attend encore avant d'exécuter le jugement. Si maintenant ils se repentent et se convertissent, «des temps de rafraîchissement» (És. 35:6-7) ou le «le temps du rétablissement de toutes choses», deux expressions de portée voisine, viendront aussitôt de devant la face du Seigneur (Act. 3:19, 21), Christ, que le ciel a reçu, reviendra pour régner. Mais la suite du récit montre que le peuple ne s'est pas repenti. Toutefois les conseils de Dieu vont s'accomplir à l'aube millénaire. Alors «Ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé, et ils se lamenteront sur Lui, comme on se lamente sur un fils unique (Zach. 12:10).

Dieu a parlé aux pères par les prophètes. Pierre s'appuie sur l'Écriture et cite Moïse et Abraham. Il tient compte des origines de ceux qui composent de son auditoire. Il faut le faire aussi et se mettre à leur portée, avec le secours de l'Esprit (1 Cor. 9:20-22).

Pierre leur rappelle : «Vous, vous êtes les fils des prophètes et de l'alliance... à vous premièrement, Dieu ayant suscité son Serviteur (És. 42:1 ; 52:13), l'a envoyé pour vous bénir, en détournant chacun de vous de ses méchancetés» (Act. 3:25-26). Ce mot premièrement ouvre de vastes perspectives. D'autres peuples, jusqu'au bout de la terre, ont part aux bénédictions de l'Évangile (És. 49:6) ! Mais Pierre va avoir besoin d'une révélation spéciale, pour comprendre et accepter que le salut soit désormais présenté aux païens comme aux Juifs.

6 Actes chapitre 4

L'impact de ces deux premières prédications de Pierre, le nombre croissant de chrétiens d'origine juive, attire l'opposition des adversaires. À leur tête se trouve les sacrificateurs, le commandant du temple et les sadducéens. Ces derniers en particulier sont en peine de ce «que Pierre et Jean «enseignaient le peuple et annonçaient par Jésus la résurrection d'entre les morts» (Act. 4:2). Ces rationalistes estiment, sans se tromper, que c'est prêcher la doctrine de la résurrection générale (1 Cor. 15:12). Pierre et Jean passent la nuit en prison, mais malgré la persécution, un grand nombre se tourne vers le Seigneur, «environ cinq mille» hommes (Act. 4:4). C'est la dernière fois que le nombre des convertis est indiqué dans les Actes. Depuis lors, Dieu seul connaît le nombre des membres du Corps de Christ sur la terre.

Le lendemain, le Sanhédrin s'assemble et les fait comparaître. Il y a là les principaux responsables de la crucifixion du Seigneur : Caïphe, les sacrificateurs, les anciens et les scribes. Ces derniers posent habilement la question suivante : «Par quelle puissance et par quel nom avez-vous fait ceci ?». Ils savent bien que ce nom est celui de Jésus, mais ils veulent leur arracher cet aveu (Act. 4:10) pour les accuser d'être des blasphemateurs, en substituant le nom de Jésus à celui de Jéhovah. Même ce petit mot «ceci» montre leur ruse. Ils n'osent pas avancer comme grief, cette guérison miraculeuse, dont tous ont été témoins. De plus, l'homme en question est présent, «plein de santé» (Act. 4:10) !

Alors Pierre, «rempli de l'Esprit Saint», prononce sans crainte un nouveau discours, le plus bref de tous. D'accusé, il devient accusateur. Dieu lui accorde un secours particulier à cette heure si difficile (Luc 12:11-12). Il reçoit une «bouche» et une «sagesse» à laquelle les adversaires ne peuvent pas résister (Luc 21:15). Il s'étonne : Sont-ils «vraiment interrogés par les autorités pour avoir accompli une bonne oeuvre ? (Act. 4:9). Il affirme, à deux reprises, que ce miracle a été opéré au nom de Jésus-Christ le Nazaréen. Il ajoute courageusement : «Vous, vous l'avez crucifié», et il proclame que Dieu l'a «ressuscité d'entre les morts» (Act. 4:10). Il montre que dans l'Écriture, Jésus est dorénavant la pierre de touche par excellence. «Pour les uns» Il est la maîtresse pierre de coin, élue, précieuse», sur laquelle tout l'édifice repose. Pour ceux auxquels appartient en Israël la responsabilité de bâtir, et qui ont rejeté cette «pierre angulaire», Il devient une pierre d'achoppement et un rocher de chute (Act. 4:11 ; 1 Pier. 2:4-8). C'est une admirable application du Ps. 118:22.

L'enseignement des Actes, au chapitre 4, verset 12, est fondamental. La valeur unique et la nécessité absolue du nom de Jésus pour être sauvés est établie : «Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés». Ce nom merveilleux de Jésus est souvent rappelé dans ce chapitre (Act. 4:2, 10, 12, 18, 27, 33).

Les chefs du peuple, en particulier la caste des pharisiens, sont malgré eux impressionnés par ce double témoignage : la présence de cet homme boiteux, maintenant guéri, et la hardiesse de Pierre et de Jean, ces «galiléens», pour eux, un terme de mépris (Act. 2:7), réputés sans instruction ! Ils sont obligés de les reconnaître «pour avoir été avec Jésus» (Act. 4:13). Ils n'ont rien à opposer et s'interrogent «Que ferons-nous à ces hommes ?»

C'est l'une des circonstances où l'on peut se faire une idée de l'inspiration dans les Saintes Écritures. Personne n'a rapporté à Luc, l'écrivain des Actes, ce qui s'est dit dans le prétoire, après que l'on aie fait sortir les apôtres, mais le Saint Esprit, ici comme ailleurs, a tout vu et tout entendu.

Hélas, les membres du Sanhédrin ne montrent aucune repentance. Ils ne veulent pas accepter ce qui vient de leur être présenté avec puissance. Ils reconnaissent qu'il «est apparent pour tous les habitants de Jérusalem qu'un miracle notoire a été fait parmi eux» et qu'ils ne peuvent pas le nier» (Act. 4:16). Alors, que faire ? Ils veulent surtout empêcher que la nouvelle de ce miracle ne se répande davantage parmi le peuple ! À regret, ils décident de se contenter de défendre avec menaces aux apôtres de parler ou d'enseigner au nom de Jésus» (Act. 4:17).

Mais Pierre et Jean déclarent à nouveau, avec le courage que donne une foi vivante : «Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu. Pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues» (Act. 4:19-20). Il nous faut la même hardiesse pour faire cette belle confession devant beaucoup de témoins, durant l'absence de notre Seigneur (1 Tim. 6:13). Peu nombreux sont ceux qui ont une telle hardiesse. La crainte de l'homme conduit souvent à cacher ses convictions et à céder devant des autorités et des chefs ecclésiastiques qui rejettent le saint Fils de Dieu.

Dieu veille sur ses serviteurs, et contre toute attente, ils sont relâchés et s'en vont «vers les leurs», c'est à dire vers ceux qui ont reçu en partage une foi de pareil prix (1 Pier. 1:1). C'est une compagnie séparée du monde (Act. 4:23), en contraste avec ceux que la Parole appelle «les autres» (Act. 5:13).

Ensemble, les disciples d'un commun accord, s'adressent à Dieu : Une voix s'élève, mais c'est la prière de toute l'assemblée. La louange est la première note de cette prière. Les hommes peuvent-ils s'opposer à Celui qui a créé l'univers ? C'est en vain que les nations se déchaînent contre le Seigneur et contre son Oint (Ps. 2:1-2). Il y a une grande simplicité dans leurs requêtes : Regarde à

leurs menaces, donne à tes serviteurs d'annoncer la Parole avec hardiesse, étend ta main pour guérir (Act. 4:29-30). Ils ne cherchent pas leurs aises, ils ne demandent pas que l'opposition et les persécutions cessent, ils confient entièrement en Dieu (Act. 14:22). Un des caractères de la foi, la hardiesse, est souvent mentionnée dans le livre des Actes, et plus particulièrement dans ce chapitre (Act. 4:13, 29, 31 ; 14:3 ; 18:26 ; 19:8 ; 28:31). Elle n'a rien de commun avec l'énergie charnelle qui, dans le passé, poussait Pierre en avant, pour l'abandonner l'instant d'après.

7 Actes chapitre 5

Le chapitre 4 commence par un «mais» qui annonce une attaque contre ces serviteurs de Dieu, fomentée de l'Ennemi. Ses agents viennent du dehors. Tandis que le chapitre suivant débute aussi par un «mais», qui annonce le mauvais travail de l'Adversaire «audedans». Son but est de corrompre l'Assemblée en formation. Ananias et Sapphira sont des croyants et cette scène met en évidence ce que la chair peut produire chez un enfant de Dieu, si elle est laissée libre d'agir. Satan sait comment nous séduire et amorcer ces convoitises, toujours à l'état latent dans notre cœur.

Ananias et Sapphira cherchent à se donner une apparence de piété. Ils veulent faire croire à leur entourage qu'ils sont complètement détachés des biens de la terre. D'autres disciples, en effet, guidés par leur premier amour pour Christ, vendent leurs champs et leurs maisons. Ils en apportent, comme Barnabas, le prix aux pieds des apôtres. Ces dons sont distribués selon que l'un ou l'autre peut en avoir besoin. Il y a entre eux un amour réel et une grande sollicitude : «Une grande grâce était sur eux tous» (Act. 4:34, 37). Par contre, le mauvais état spirituel d'Ananias et de Sapphira produit en eux de l'hypocrisie et du mensonge. Ils ont oublié la présence du Seigneur dans l'Assemblée. «De connivence avec sa femme» est-il écrit. Sapphira ne se comporte pas comme une aide.

Ananias vend donc une possession et met de côté une partie du prix, qu'il veut conserver secrètement. Il porte ensuite le reste aux pieds des apôtres. Il veut faire croire qu'il s'agit du tout. Telle est la pensée de la chair, même chez un saint. Derrière ce mensonge, se cachent la convoitise et la vanité. Les péchés vont souvent ensemble.

Ici encore Pierre, qui a reçu un don de discernement, intervient (1 Cor. 12:10). Éclairé par le Saint Esprit, et rempli d'une sainte indignation, il interroge : «Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti au Saint Esprit ?». Ananias et sa femme n'ont pas menti aux hommes, mais à Dieu. Ce couple est frappé tour à tour par un effet du gouvernement de Dieu, dès que leur responsabilité personnelle est établie. «La convoitise, ayant conçu ; enfante le péché et le péché étant consommé, produit la mort» (Jac. 1:14). Cette discipline touche leur corps. Ce n'est pas un châtement de l'âme. Le sort éternel n'est pas en question. «Une grande crainte s'empare de toute l'assemblée». Cette discipline sévère au milieu d'eux les garde de ce que la Parole appelle le «peuple mélangé» (Néh. 3:13).

C'est un avertissement très sérieux pour tous les croyants, au moment où la crainte de Dieu fait sérieusement défaut. «D'entre les autres (c'est à dire des incrédules) nul n'osait se joindre à eux... mais des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur» (Act. 5:11, 13-14). Dieu bénit ceux qui Le craignent, et le montrent par leur conduite.

Aussitôt cette triste affaire d'Ananias et de Sapphira jugée, un déploiement de puissance extraordinaire se produit et le peuple loue hautement les apôtres (Act. 5:13). Une fois encore, le Méchant a donc fait une oeuvre trompeuse (Prov. 11:18). Comme le Seigneur l'a annoncé (Jean 14:12), beaucoup de miracles et de prodiges s'accomplissent par le moyen des apôtres. «Le peuple les louait hautement» (Act. 5:13). Ces manifestations de puissance préparent les cœurs à recevoir l'Évangile. Mais c'est seulement la Parole qui peut aujourd'hui encore agir sur la conscience, et conduire à une repentance à salut.

Lors du passage de Pierre, le peuple porte dans les rues des infirmes et ceux qui sont tourmentés par des esprits immondes, avec l'espoir qu'au moins son ombre passe sur eux ! Et «ils sont tous guéris» (Act. 5:16). C'est un avant-goût de ce que l'épître aux Hébreux appelle les miracles du siècle à venir (Héb. 6:5). L'Écriture ne dit pas que son ombre a guéri un seul infirme. Mais des miracles ne peuvent-ils pas s'accomplir de la sorte, tout aussi bien que par la main ou par le bras ? Ce sont des «moyens» que Dieu emploie, s'il le juge bon. Un malade peut évidemment être guéri sans intervention directe.

Satan, toutefois, ne tarde pas à reprendre l'offensive. Il excite la jalousie des Sadducéens, témoins du zèle pour Dieu des apôtres. Ces derniers sont à nouveau jetés en prison. Leur captivité est très courte, car de nuit, un ange du Seigneur leur ouvre les portes et leur dit : «Allez, et vous tenant dans le temple, annoncez au peuple «toutes les paroles de cette vie». Ce qui nous paraît impossible est aisé pour Dieu. Libres, la conduite des apôtres n'évoque pas celle de prisonniers échappés, qui cherchent à se cacher, mais plutôt celle d'hommes dérangés dans leurs occupations, et qui y retournent dès que possible.

Arrêtés à nouveau sans violence par les huissiers et leur commandant qui «craignaient d'être lapidés par le peuple» (Act. 5:26), ils comparaissent à nouveau devant le Sanhédrin. Le Souverain sacrificateur passe sous silence leur délivrance surnaturelle et les accuse d'avoir, malgré son interdiction formelle, enseigné au nom de Jésus. Mal à l'aise dans sa conscience, il affirme : «Vous voulez faire venir sur nous le sang de cet homme». A-t-il oublié les cris de son peuple : «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants» ? (Matt. 27:25).

Pierre et les apôtres, répondent sans hésitation : «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes». Une fois encore un témoignage éclatant à la résurrection de Jésus est rendu devant tous ces chefs religieux. Pierre rappelle que Celui qu'ils ont fait «mourir, le pendant au bois» (Act. 5:30), Dieu l'a exalté par sa droite Prince (Celui qui a toute autorité dans le ciel et sur la terre) et Sauveur (Celui qui a accompli l'oeuvre du salut). En se tournant vers Lui avec un cœur repentant, Israël peut recevoir la rémission des péchés. Les apôtres déclarent qu'ils sont témoins de ces choses, de même que le Saint Esprit, que Dieu a donné à ceux qui Lui obéissent» (Act. 5:29-32; Jean 15:26-27).

Devant un témoignage si clair, les membres du Sanhédrin «frémisssent de rage et tenaient conseil pour les faire mourir». Cette même haine conduit plus tard au martyr d'Étienne (Act. 7:54). Mais ici Dieu juge bon de se servir d'un pharisien, Gamaliel, «docteur de la loi, honoré de tout le peuple», qui a eu pour disciple, Saul de Tarse (Act. 22:3). Il donne d'abord l'ordre de faire sortir les apôtres pour un peu de temps. Puis il déclare à ses pairs : «Prenez garde à vous-mêmes et voyez ce que vous allez faire» (Act. 5:33-35). Il rappelle comment des hommes, tels que Theudas ou Judas le Galiléen, ont d'abord attiré un grand peuple après eux, pour être finalement «réduits à rien». Touchant les apôtres, il conseille à ces Juifs religieux ; Laissez ces hommes : «Si leur oeuvre est «de Dieu», personne ne pourra les détruire. «De peur que vous ne soyez même trouvés faire la guerre à Dieu» (Act. 5:39).

Les apôtres, rappelés dans la salle d'audience, sont battus ! Défense leur est faite à nouveau de parler au nom de Jésus. Relâchés, ils se réjouissent «d'avoir été estimés dignes de souffrir pour le nom de Jésus» ! (Act. 5:41 ; 1 Pier. 4:13-14). «Ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ, dans le temple et de maison en maison» (Act. 5:42).

8 Actes chapitre 6

Au chapitre 6, le tableau harmonieux offert jusqu'alors par l'Assemblée, est assombri par les murmures des Hellénistes contre les Hébreux. Ces Hellénistes étaient aussi des Juifs, mais leur langue maternelle était le Grec. Une rivalité et de la jalousie se manifestent entre ces chrétiens. Si la chair n'est pas tenue en bride, elle produit les mêmes fruits, aujourd'hui aussi, dans les assemblées. Le Destructeur cherche toujours à troubler la communion des enfants de Dieu et il trouve un allié dans nos cœurs ! (1 Cor. 10:10). Ces

difficultés, comme dans le cas d'Ananias et de Sapphira, sont en relation avec l'argent. Il s'agit ici d'assurer une distribution journalière équitable de l'aide que l'assemblée accorde aux veuves. C'est une conséquence inattendue, fâcheuse, de la mise en commun de toutes les possessions des fidèles.

Sans faire de reproches, «les douze» proposent que sept diacres, ayant un bon témoignage, remplis de l'Esprit Saint, soient choisis parmi eux pour qu'aucune veuve ne soit négligée. Étienne et Philippe, en particulier, sont présentés aux apôtres. Ces derniers pourront ainsi continuer à persévérer dans la prière et le service de la Parole (Act. 6:3-6).

Pierre est très souvent en compagnie de Jean dans ces premiers chapitres des Actes (Act. 1:13 ; 3:1:3, 11 ; 4:13, 19 ; 8:14). Il est bon et agréable que des frères habitent unis ensemble.

9 Actes chapitre 8

La lapidation d'Étienne (Act. 7:57-60) est suivie d'une grande persécution contre l'assemblée, et d'une dispersion générale. Mais Dieu se sert même de la colère de l'homme pour l'avancement de ses desseins à l'égard de la terre entière. Philippe, jusqu'alors un des diacres de l'assemblée à Jérusalem, va maintenant prêcher le Christ dans une ville de Samarie, selon la volonté du Seigneur (Act. 1:8). Les foules «d'un commun accord» sont attentives et la Parole, confirmée par des miracles, touche leur cœur. Nombreux sont ceux qui croient et sont baptisés,

Parmi eux se trouve un certain Simon, «qui jusqu'ici exerçait la magie et étonnait le peuple de la Samarie, se disant être quelque grand personnage» (Act. 8:9). Crédules, tous s'attachaient à lui, croyant reconnaître «la puissance de Dieu appelée la grande» ! Mais cet homme n'était qu'un trompeur ! Satan cherche toujours à imiter la puissance de Dieu. Après l'enlèvement de l'Église, quand le Saint Esprit aura quitté la terre, ces manifestations diaboliques atteindront leur apogée. Il y aura «toutes sortes de miracles et signes et prodiges de mensonge» (2 Thess. 2:9).

Il semble que la foi de Simon soit très superficielle, comme pour les personnes dont parle Jean 2:23-25. S'agit-il de la vraie foi, celle qui sauve ? En tout cas, impressionné devant les prodiges et les grands miracles de Philippe, Simon se tient toujours auprès de lui.

C'est à ce moment-là que «les apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean» (Act. 8:14). Ces derniers prient pour les croyants, leur imposent les mains, des mains apostoliques, et ils reçoivent le Saint Esprit (Act. 8:15-17). Ce que voyant, Simon leur offre de l'argent, pour recevoir, lui aussi, «ce pouvoir» de conférer le Saint Esprit ! Il voudrait trafiquer des choses saintes ! Cette pratique a d'ailleurs été depuis désignée sous le nom de «simonie». Cet homme montre ainsi ce qui se passe dans son cœur : «L'arbre est connu par son fruit» (Matt. 12:33). Le travail de la repentance n'a pas eu lieu en lui, sa manière de d'agir le trahit.

Deux Simons, dans des dispositions intérieures bien différentes sont face à face : Il y a ici Simon Pierre et Simon le magicien. Toute l'indignation qui fait vibrer l'apôtre Pierre est perceptible dans sa réponse : «Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé acquérir avec de l'argent le don de Dieu. «Tu n'as ni part ni portion dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu» (Act. 8:20-21). Ce n'est pas une condamnation définitive. Il exhorte Simon à la repentance et à la prière. Mais Pierre parle de façon dubitative. Rempli du Saint Esprit, il discerne que Simon est «dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité» (Act. 8:23). De fait Simon «le magicien» montre ensuite plutôt sa crainte du jugement qu'un sentiment d'horreur à l'égard de son péché. Il demande la prière des apôtres, il a peur du châtimeur. Il semble que Simon n'a pas trouvé la paix avec Dieu, sinon cette conversion aurait sans doute été rapportée dans la Parole, comme l'un des plus beaux trophées de l'Évangile.

Quant à Pierre et Jean, «après avoir rendu témoignage et annoncé la Parole du Seigneur, ils reprennent la route de Jérusalem, évangélisant au passage plusieurs villages de Samaritains (Act. 8:25). Les conseils de Dieu doivent s'accomplir. Le temps est venu d'aller dans les chemins et le long des haies, pour contraindre les gens d'entrer, afin que la maison de Dieu soit remplie. Tous ceux qui ont commencé unanimement à s'excuser, ne goûteront pas de Son souper (Luc 14:18, 23-24).

10 Actes chapitre 9

Chaque conversion est un miracle de la grâce de Dieu. Au début du chapitre 9 des Actes, la puissance divine arrache à Satan un de ses meilleurs instruments et l'enrôle au service de Dieu. Saul, devenu Paul, après un temps de retraite et de formation, deviendra l'apôtre des nations, et la seconde partie de ce livre des Actes nous entretient en détail de son service. Mais il passe d'abord «des jours en grand nombre» à Damas, où il prêche aussitôt Jésus dans les synagogues, à la surprise générale. Son témoignage fidèle provoque bientôt de la haine (Act. 9:20-21, 23). Les disciples dévalent Paul par la muraille, dans une corbeille (2 Cor. 11:23). Il échappe ainsi à ceux qui veulent le tuer et se rend à Jérusalem (Act. 9:25-26). Il est venu dans l'intention précise de faire la connaissance de Pierre, il sera son hôte pendant une quinzaine de jours (Gal. 1:16-19). Leurs entretiens sont certainement heureux : «ceux qui craignent l'Éternel, parlent l'un à l'autre». C'est à Jérusalem, alors qu'il prie dans le temple, que Paul reçoit cet ordre du Seigneur : «Va, car je t'envoierai au loin vers les nations» (Act. 22:21).

Mais pour l'heure le service de Pierre se poursuit et se poursuivra en tout cas jusqu'au v. 17 du chapitre 12. Il parcourt toute la contrée, descend vers les saints à Lydde, pour affermir et développer leur foi (Act. 9:32). Un homme paralysé depuis huit ans, couché sur son petit lit, s'y trouve. Il est rétabli sur le principe de la foi. Pierre lui dit : «Jésus Christ te guérit ; lève-toi, et fais toi-même ton lit». Énée ne raisonne pas, il obéit. «Tous ceux qui habitaient Lydde et le Saron le voient et se tourment vers le Seigneur.

Il ne faut pas s'attacher au serviteur, et si c'est le cas, l'on peut se demander si c'est vraiment le Maître seul qui a été présenté ? Énée signifie «louange», c'est une figure d'Israël.. Bientôt ce peuple sera guéri de sa paralysie et deviendra une manifestation éclatante de la grâce et de la miséricorde divines, ce récit est prophétique.

À Joppé, Dorcas, une disciple, «pleine de bonnes oeuvres et d'aumônes», tombe malade et meurt (Act. 9:37). Elle est mise dans la chambre haute et les disciples, ayant appris que Pierre est à Lydde, près de Joppé, envoient vers lui deux hommes avec ce court mais pressant message : «Ne tarde pas de venir jusqu'à nous. Et Pierre se levant, s'en alla avec eux» (Act. 9:38-39). Suit une scène émouvante, où les affections tiennent une grande place. Un frère a fait remarquer qu'un vrai chrétien n'est pas un saint de glace. L'attitude de Paul en est la démonstration (Phil. 2:27).

Notons la conduite ici de Pierre. Comme le Seigneur (Matt. 9:25), il les met «tous dehors». Seul avec Dieu, dans cette chambre haute, à genoux, il prie avec foi et dit : «Tabitha, lève-toi». Elle, voyant Pierre, se dresse sur son séant. Il lui donne la main et la présente vivante aux saints et aux veuves. Ils peuvent tous jouir des consolations du Saint Esprit (Act. 9:32-43). Plusieurs dans cette ville crurent au Seigneur. Dorcas, elle aussi, est une figure d'Israël. Ce peuple, relevé d'entre les morts, va devenir une source de bénédiction pour les nations. Prions pour sa restauration ! (Ps. 122:6 ; És. 62:7).

Ces miracles marquent la fin du ministère de Pierre à l'égard du peuple juif seul.

11 Actes chapitre 10

Il est tout à fait remarquable que Dieu ait choisi Pierre, l'apôtre de la circoncision, pour ouvrir la porte aux nations (Matt. 16:9), plutôt que Paul, qui leur sera pourtant envoyé. Pierre pour remplir cette mission aura besoin d'une préparation spéciale, même s'il est rempli par le Saint Esprit et formé par une vie de service dans la dépendance du Seigneur.

Il a déjà déclaré le jour de la Pentecôte : «À vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur, notre Dieu en appellera à lui» (Act. 2:39). Il ne mesure certainement pas alors la portée de cette déclaration, prononcée sous la direction du Saint Esprit : ceux qui sont loin, ce sont les nations ! (Éphés. 2:11-18). Cet événement décisif dans l'histoire du salut : l'entrée des païens convertis dans l'Église, est maintenant rapportée (Act. 10 et 11 ; És. 49:6).

Dans sa grâce immense, Dieu prépare son serviteur Pierre et Corneille, ce centurion romain, «pieux et craignant Dieu avec toute sa maison» (Act. 10:2). Leur rencontre aura des conséquences extrêmement bénies, pour Corneille et pour son entourage d'abord, mais ensuite aussi pour toutes les nations ensuite.

Au moment où ils reçoivent une révélation divine, l'un et l'autre vaquent à la prière. Corneille, en particulier, prie continuellement et jeûne aussi. Soudain, tout effrayé, il voit un ange de Dieu l'appeler par son nom : «Corneille» ! et lui annoncer que «ses prières et ses amônes sont montées pour mémorial devant Dieu». Puis cet ange lui donne l'ordre d'envoyer chercher Pierre à Joppé et lui indique même, avec précision, où le trouver ! (Act. 10:3-6).

Les auditeurs sont prêts, mais le prédicateur ne l'est pas encore ! L'apôtre est monté sur le toit où il prie, au moment même où les hommes, envoyés de Césarée par Corneille, approchent de Joppé. Il a brusquement très-faim, on lui apprête un repas, mais une extase lui survient inopinément (Comparer avec 2 Cor. 12:1-4). L'apôtre voit un vase, comme une grande toile dévalée du ciel en terre. Une voix l'invite à tuer et à manger de son contenu, composé de «tous les quadrupèdes, des reptiles de la terre, et des oiseaux du ciel» (Act. 10:13-16). Sa première réaction est de refuser : «Non point, Seigneur, car jamais je n'ai rien mangé qui soit impur ou immonde». Il reconnaît pourtant cette voix comme celle de Dieu, d'où un conflit de devoirs. Mais cette voix s'adresse de nouveau à lui, pour affirmer : «Ce que Dieu a purifié, toi ne le tiens pas pour impur» (Act. 10:15).

On peut comprendre ses réticences à obéir. Sans doute Pierre aurait pu choisir, parmi ces animaux, ceux qui sont purs. Mais il a compris l'intention divine d'effacer la distinction entre animaux purs et impurs, établie par la Loi (Lév. 11), et respectée par les Juifs, désireux de se soumettre à Dieu. Garder cette prescription est d'ailleurs, avec d'autres commandements mosaïques, un moyen de nourrir leur orgueil individuel et national, et un esprit de supériorité à l'égard de tous les païens, tenus pour souillés.

Le but de cette vision, trois fois répétée, n'est-il pas d'impressionner fortement l'esprit de Pierre ? Dieu veut convaincre son serviteur de ne plus faire de distinction entre un peuple, qui s'estime pur, et les nations, réputées impures. Juifs et nations sont, aux yeux du Dieu saint, des pécheurs souillés «renfermés dans la désobéissance» pour devenir les objets d'une même miséricorde (Rom. 10:12 ; 11:30-32). Pierre, conduit par l'Esprit de Dieu, doit comprendre l'application spirituelle de cette vision extraordinaire.

C'est à ce moment où Pierre, perplexe, médite sur la signification de cette vision, que les messagers de Corneille arrivent. Dieu s'occupe toujours des moindres détails. Apprenons à le laisser faire ! Tous ses conseils sont la fermeté même et ses desseins ne failliront jamais. Soyons sans inquiétude, il mène tout à bonne fin. L'Esprit avertit l'apôtre. «Lève-toi, et descends, et va avec eux sans hésiter, parce que c'est moi qui les ai envoyés» (Act. 10:20). Cette mise en garde est nécessaire, car ceux qui le cherchent sont des Gentils. Pierre peut fort bien refuser de les recevoir (Act. 10:28). Obéissant à Dieu, il les fait entrer. Aussitôt, ils exposent le motif de leur démarche. Corneille, «homme juste et craignant Dieu... a été averti divinement par un saint ange de faire venir Pierre dans sa maison, et d'entendre des paroles de sa part» (Act. 10:22). On voit comment Dieu aide l'apôtre à déchiffrer peu à peu l'énigme que lui pose la vision. Il reçoit ces hommes chez lui, ce qui est certainement contraire aux us et coutumes des Juifs. Le lendemain, c'est tout un groupe qui part pour Césarée, à dix heures de marche. Pierre ne ressemble du tout à Jonas, qui s'enfuit à Joppé, plutôt que d'aller à Ninive et d'obéir à Dieu. Pierre a pris sagement avec lui des frères, car il réalise de plus en plus l'importance de cette entrevue. Dieu va ouvrir la porte aux nations et détruire le «mur mitoyen de clôture», qui les sépare jusqu'ici des Juifs (Éph. 2:13-18). L'apôtre et ces frères qui l'accompagnent, pourront ensuite rendre compte à Jérusalem, de ce qui s'est passé (Act. 11:12 ; Deut. 19:15).

Corneille attend ce messager du ciel. Il assemble «ses parents et ses intimes amis» (Act. 10:24). Confiant en Dieu, il sait que Pierre va venir avec ses messagers. Aussi, au moment où l'apôtre franchit le seuil de sa maison, Corneille tombe à ses pieds pour lui rendre hommage. Mais Pierre le relève aussitôt, en disant : «Lève toi, et moi aussi je suis un homme». On doit se prosterner seulement devant Dieu (voir Apoc. 19:10 ; 22:9). Pierre explique ensuite pourquoi il accepte d'entrer dans la maison d'un homme des nations, chose illicite pour un Juif. Il déclare : «Dieu m'a montré «à moi» (noter l'insistance), «à n'appeler aucun homme impur ou immonde» (Act. 10:28).

C'est ensuite au tour de Corneille de raconter comment il a reçu l'ordre de faire venir Pierre. Dieu lui a révélé jusqu'au lieu où l'apôtre loge, chez Simon le corroyeur, au bord de la mer ! Il y a d'autres cas semblables (Act. 8:26 ; 9:11). Il conclut : «Maintenant donc nous sommes tous présents devant Dieu, pour entendre tout ce qui t'a été ordonné par Dieu (Act. 10:33). Avec un tel auditoire, la prédication portera certainement des fruits ! Que de personnes sont prêtes à entendre seulement des paroles réconfortantes tirées de l'Écriture, mais ne supporte pas la parole d'exhortation (Héb. 13:22).

L'apôtre Pierre fait part de la conviction que le Saint Esprit a, peu à peu, formée en lui : «En vérité, je comprends que Dieu ne fait pas acception de personnes» (Act. 10:34). Cette vérité, déjà énoncée plusieurs fois dans l'Ancien Testament, prend une toute nouvelle signification. «En toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable». La bonne nouvelle de la paix (És. 52:7) d'abord apportée aux fils d'Israël, l'est maintenant à quiconque croit en Lui. C'est le seul moyen de recevoir la rémission des péchés. Une pensée domine la déclaration si claire de Pierre : Parlant de Jésus Christ, il déclare : «Lui est Seigneur de tous» (Act. 10:37). Puis il décrit, d'une manière admirable de concision, le ministère du Seigneur, depuis son onction par le Saint Esprit jusqu'à sa mort sur la Croix. Sa vie sainte est une suite ininterrompue de bienfaits, «guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance» (Act. 10:38-40). De ces choses précieuses, les apôtres sont les témoins, «choisis de Dieu». N'ont-ils pas «mangé et bu avec Lui après qu'il eut été ressuscité d'entre les morts» ? Pierre proclame que «c'est Lui qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts». Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, quiconque croit en Lui, reçoit la rémission des péchés. L'universalité du salut offert est proclamée par Pierre, comme elle le sera par Paul (Rom. 3:22). Quelle joie pour ses auditeurs d'entendre de telles paroles ! Les paroles du Seigneur, quand il était sur la terre, s'accomplissent : «J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles aussi ; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul berger» (Jean 10:16).

De plus, au moment où Pierre commence à parler (Act. 11:15), le Saint Esprit tombe sur Corneille et les siens, «comme il était tombé sur nous au commencement» dira plus tard Pierre (Act. 11:15). La Parole est reçue, et le Saint Esprit vient sceller cette oeuvre divine. Aussitôt, ils parlent en langues et magnifient Dieu. L'apôtre s'incline devant ces faits merveilleux : «Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, afin que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu l'Esprit Saint comme nous-mêmes ? Il commande qu'ils soient baptisés au nom du Seigneur. Les assistants le prient de rester là quelques jours, réalisant leur besoin de recevoir d'autres enseignements, pour affermir leur foi.

12 Actes chapitre 11

Les apôtres et les frères qui sont en Judée apprennent sans tarder que les nations aussi ont reçu la Parole de Dieu. Voilà qui paraît proprement incroyable et pour certains, même inacceptable ! Aussi, dès son retour à Jérusalem, Pierre est soumis à rude épreuve. Il rencontre l'opposition de «ceux de la circoncision», ou plus exactement de la «concision» (Phil. 3:2 ; Gal. 5:2) qui forment déjà un solide parti dans l'Église. Ils disputent vivement avec lui : «Tu es entré chez des hommes incircocis et tu as mangé avec eux». C'était ce fait, rapporté de façon partielle et incomplète, qu'ils ont retenu. Leur émotion est toutefois compréhensible : ce sont des hommes qui ont pratiqué jusqu'alors toutes les ordonnances mosaïques. Nous sommes généralement si lents de cœur à croire à l'étendue de la grâce divine ! Ces Juifs pensent que Pierre s'est rendu impur dans sa démarche auprès des nations et qu'il a ouvertement méprisé la Loi.

Mais à travers le récit de Pierre, le Saint Esprit va leur enseigner que la miséricorde de Dieu est sans limite. L'apôtre ne répond pas sur le même ton qu'eux : «Une réponse douce détourne la fureur» (Prov. 15:1). Avec humilité, il entreprend de leur exposer les faits «par ordre», sans rien laisser dans l'ombre, ce qui est toujours une bonne chose quand une difficulté surgit. Il ne fait pas état de son autorité apostolique et de la mission reçue du Seigneur. Il présente les six frères qui sont venus avec lui. Leur témoignage est d'autant plus important, qu'ils sont, eux aussi, des Juifs convertis. Il conclut fermement : «Si donc Dieu leur a fait le même don (celui du Saint Esprit) qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour pouvoir l'interdire à Dieu» ? (Act. 11:17). Il s'est conformé à Sa volonté, clairement manifestée.

L'indignation cède la place à la joie. «Ils se turent et glorifièrent Dieu, disant que Dieu a donc donné aux nations la repentance pour la vie ! (Act. 11:18). Une nouvelle dispensation commence : Les nations deviennent «cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus» (Éph. 3:6).

Des Grecs en grand nombre se tournent vers le Seigneur. Une assemblée prospère se forme à Antioche, où Barnabas et Saul exercent leur ministère. C'est là que, pour la première fois, des croyants sont appelés chrétiens (Act. 11:26).

13 Actes chapitre 12

Le chapitre 12 est la conclusion de cette première partie des Actes, celle où l'activité de Pierre est prépondérante. Les frères en Judée vont connaître de nouvelles persécutions. Hérode Agrippa, triste successeur de son oncle Hérode Antipas et de son grand père, Hérode le grand, fait décapiter Jacques. Puis, voyant que cela était agréable aux Juifs» (Act. 12:3), dont il cherchait les faveurs, il fait prendre Pierre et le met en prison. Il le livre à quatre bandes de quatre soldats chacune, pour le garder». Son intention est de le produire devant le peuple, après la Pâque. Les conditions de l'emprisonnement de l'apôtre sont donc beaucoup plus dures que précédemment. Peut-être le pouvoir se souvient-il de la manière miraculeuse dont il a déjà été libéré ! (Act. 5:19, 23) ? Mais même dans ces conditions difficiles, ni les chaînes, ni les seize soldats qui se relaient autour de lui, ni les intentions meurtrières d'Hérode, n'empêchent Pierre de dormir paisiblement dans son cachot. Si seulement le peuple de Dieu savait toujours goûter ce repos paisible, repos de la foi !

Aucun obstacle ne peut toutefois empêcher le Seigneur de délivrer son cher serviteur, dès lors qu'il le juge convenable (Ps. 121:4). Quelques heures avant qu'Hérode ne mette à exécution ses sinistres projets, un ange réveille Pierre et le fait sortir de cette prison, avec puissance et sollicitude (Act. 12:7-10). Dieu connaît «l'attente criminelle des Juifs» et il entend aussi les «instantes prières» de l'assemblée en faveur de Pierre. Peut-être l'assemblée ose t'elle seulement demander à Dieu de le soutenir au moment du supplice ? Que de fois nous doutons... quand la délivrance est à la porte ! La réponse ne dépend pas de notre foi, mais de Sa fidélité. Pierre délivré, laissé par l'ange au bout d'une rue, s'oriente et se rend à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc «où plusieurs étaient assemblés et priaient». Il frappe à la porte du vestibule, sans obtenir de réponse. Rhode vient écouter, elle reconnaît sa voix, mais «de joie, elle n'ouvrit point». Elle rentre en courant et rapporte que Pierre est là. «Tu es folle», lui répondent-ils. Mais elle insiste, alors ils affirment : «C'est son ange». Enfin, ils ouvrent et le voient, et sont «hors d'eux-mêmes» ! (Act. 12:12-16).

Combien peu ils s'attendent à une délivrance si rapide ! Pierre leur raconte les circonstances de sa libération et demande qu'on avertisse les frères. En Actes 5:20, l'ange, avant de quitter les apôtres délivrés, leur dit : «Allez, et vous tenant dans le temple, annoncez au peuple toutes les paroles de cette vie». Rien de comparable ici.

Pierre sort, pour s'en aller «dans un autre lieu» (Act. 12:17). Il ne veut pas, probablement, faire courir des dangers à ses frères, en restant avec eux. Il n'est plus question de lui dans ce livre des Actes, en dehors de son intervention publique dans l'Assemblée à Jérusalem (Act. 15:7).

Actes chapitres 13 à 15

Désormais un rôle capital est confié à Paul, pour faire connaître les mystères que Dieu lui a révélé et accomplir son service au milieu des nations : Dieu se sert de ses serviteurs quant il lui plaît, en vue de l'utilité et pour l'édification de l'Assemblée. L'Esprit Saint dit à l'assemblée d'Antioche : «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Act. 13:2). Ils jeûnent, leur imposent les mains et les laissent aller, pour ce qui sera le premier voyage missionnaire de l'apôtre Paul (Act. 13:3).

C'est lors d'une «grande discussion» à Jérusalem, où la vérité et la liberté de l'Évangile sont en péril, qu'une dernière fois la voix de Pierre se fait entendre (Act. 15:7).

Par une attaque très subtile, l'Ennemi cherche à convaincre ceux qui sont issus du judaïsme que ces chrétiens tirés des nations doivent être assujettis aux exigences de la loi de Moïse. C'est affirmer que l'oeuvre de Christ ne suffit pas pour être sauvé. À défaut, Satan voudrait au moins provoquer une scission entre l'assemblée à Jérusalem et celles qui se forment désormais parmi les nations. Antioche est troublée par quelques personnes descendues de Judée. Elles enseignent que pour être sauvés, ceux des nations doivent se soumettre au rite de la circoncision.

Sagement, les frères «résolurent que Paul et Barnabas et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les anciens» pour s'occuper ensemble de cette question (Act. 15:2). Au passage, en Phénicie et en Samarie, et lors de leur arrivée à Jérusalem, Paul et Barnabas racontent «la conversion des nations». Devant cette oeuvre de Dieu, les frères se réjouissent d'une grande joie. Les dangers qui menacent l'Église n'ont pas ruiné le ministère de l'Évangile ! Toutefois «des pharisiens qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il faut les circoncire et leur enjoindre de garder la Loi de Moïse» (Act. 15:5). Ils ont gardé leur vieux goût (Jér. 48:11).

Les apôtres et les anciens s'assemblent pour examiner cette affaire. Pierre se lève et présente d'abord ses lettres de créance : «Dieu m'a choisi parmi vous afin que par ma bouche les nations entendent la parole de l'Évangile et qu'elles croient» (Act. 15:7). Lui qui «connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur a donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes, ayant purifié leur cœur par la foi» (Act. 15:8). Ils n'ont pas été circoncis, comme les autres chrétiens présents, d'origine juive. Personne d'ailleurs n'a pu, sinon l'Homme Christ Jésus, accomplir les exigences de la Loi. Tous les hommes, sans distinction de race, sont sauvés par la grâce seule, moyennant la foi (Éphés. 2:8).

Pierre demande alors avec raison : «Pourquoi tentez-vous Dieu, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter» ? (Act. 15:10). Tenter Dieu, entraîne son jugement. Nous connaissons sa volonté et lui opposons notre incrédulité et

nos révoltes. Pierre affirme : «Nous croyons être sauvés par la grâce du Seigneur Jésus, de la même manière qu'eux aussi». Il ne dit pas «ils sont sauvés comme nous». Les pharisiens s'en seraient servis pour chercher à placer les nations sur le terrain juif. Cette façon de parler fait ressortir la vraie humilité de l'apôtre Pierre. Il montre qu'il a retenu la leçon apprise en relation avec Corneille. Il ne le nomme pas, mais parle «des nations». Ce qui s'est passé à Césarée a une portée universelle

L'effet de ses paroles est remarquable : «Toute la multitude se tût» (Act. 15:10-12). Paul et Barnabas rendent témoignage des miracles et des prodiges que Dieu a fait par leur moyen au milieu des nations. Jacques intervient, et appuie par l'Écriture les paroles de Pierre. La prophétie d'Amos 9:11-12 aura son accomplissement complet dans le Millénium. Mais ce que Pierre vient de rapporter est en accord avec cette prophétie. Déjà, dans la dispensation présente, Dieu visite en grâce les nations. Jacques, dirigé par le Saint Esprit, ajoute ses conclusions : «Il ne faut pas inquiéter ceux des nations qui se tournent vers Dieu». La cause est entendue. Les nouveaux convertis ne doivent pas être asservis à de «faibles et misérables éléments» (Gal. 4:9). Le croyant, quelque soit son origine, n'est pas sauvé sur le principe des oeuvres, mais par la grâce, de sorte que personne ne se glorifie.

Pierre a servi, dans sa propre génération, comme David, au conseil de Dieu (Act. 13:36). «Que chacun travaille comme le Seigneur le lui a départi, chacun comme Dieu l'a appelé» (1 Cor. 7:17). C'est un apôtre choisi pour servir en faveur du peuple Juif (Gal. 2:8 ; Rom. 1:16). Dieu dirige les circonstances pour que Pierre soit à Césarée, au moment convenable. Il a ainsi l'occasion d'user de la «seconde» clé (Matt. 16:19). Dieu visite les nations pour en tirer un peuple pour son nom (Act. 15:14).

14 Pierre en Galates 2

Après le «concile de Jérusalem», la Parole de Dieu relate une défaillance de Pierre. Quand il vient à Antioche, Paul lui résiste en face (Gal. 2:11). Pourquoi donc une telle attitude ? Paul s'en explique : «Avant que quelques uns fussent venus d'après de Jacques», Pierre mange avec ceux des nations, c'est une marque de communion avec eux. Mais ensuite «il se retira, et se sépara lui-même, craignant ceux de la circoncision» (Gal. 2:12). D'autres Juifs l'imitent, et même Barnabas, le compagnon d'oeuvre de Paul ! On voit comment des pensées erronées se répandent et combien grande peut être l'influence de ceux qui sont à la tête !

Pierre placé dans la liberté, l'abandonne au lieu de tenir ferme (Gal. 5:1) et ne mange plus avec les Gentils. Or il s'agit du premier des apôtres ! Sa façon d'agir a des répercussions sur d'autres serviteurs du Seigneur. Paul réalise que ce changement d'attitude de la part de Pierre, vient d'un abandon de la vérité de l'Évangile. Même dans les affaires ordinaires de la vie, il faut faire intervenir Christ et se soumettre à la vérité révélée : sinon cela devient un mensonge contre la grâce. Paul s'entretenait habituellement avec Pierre dans le privé. Mais s'il s'agit du fondement de la grâce, il résiste à Pierre devant tous «parce qu'il était condamné». L'apôtre Pierre fait donc un faux pas justement là où Dieu lui a donné une responsabilité particulière pour maintenir la vérité. Prenons garde aux compromis, nous pouvons être guidés par une prudence purement humaine ou manifester une timidité de mauvais aloi. Veillons à garder ce que le Seigneur veut bien nous confier.

15 Pierre dans ses épîtres

Pierre est l'apôtre de l'espérance (vivante, dans une Personne vivante), comme Paul est l'apôtre de la foi, et Jean, celui de l'amour. Il faut lire attentivement les deux épîtres de Pierre, dont nous aimerions rappeler quelques traits essentiels.

15.1 1^o épître de Pierre

La première est probablement écrite à Babylone, où l'apôtre Pierre est en exil (1 Pier. 5:13). À cette époque l'évangile s'est déjà beaucoup répandu parmi les Juifs dispersés. Pierre écrit comme un vrai berger, qui prend soin de son troupeau. Il parle aussi comme un apôtre, choisi par le Seigneur. Il a reçu une autorité de Sa part, et cet ordre : «fortifie tes frères» (Luc 22:32).

Les mots clefs dans la première épître sont la souffrance (21 fois), l'espérance et ce qui est «précieux». Cette dernière pensée se retrouve souvent : 1 Pierre 1:7, 19 ; 2:4, 6, 7 ; 3:4 ; et aussi dans la seconde épître : 2 Pier. 1:1, 4. L'accent se trouve dans 1 Pier. 2:7 : «C'est pour vous qui croyez qu'elle a ce prix».

Ces chrétiens d'origine juive ont à endurer beaucoup de tribulations de la part de leurs frères de race et des nations où ils ont été dispersés, essentiellement, à ce moment-là, en Asie Mineure, la Turquie actuelle. Leur foi est mise à l'épreuve (1 Pier. 1:7).

15.1.1 Privilèges

Pierre rappelle les incomparables privilèges du racheté : le salut des âmes, et un héritage céleste à l'abri de toute atteinte (1 Pier. 1:4). Dieu garde cet héritage pour les siens, et eux-mêmes sont gardés pour l'héritage, dont ils ont un avant-goût, «une joie ineffable et glorieuse» (1 Pier. 1:8).

Cette épître est remplie de Christ, «lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez». Le Seigneur est présenté dès le début, comme le Fils du Père (1 Pier. 1:3), «préconnu dès avant la fondation du monde», pour accomplir l'oeuvre de la Croix (1 Pier. 1:19-20). Sa marche parfaite est proposée comme exemple aux «enfants d'obéissance» (1 Pier. 1:13 ; 2:21). Sa mort, comme notre Substitut devant la juste colère divine, sa victoire et son exaltation sont proclamés (1 Pier. 1:18-19 ; 2:24 ; 3:18 ; 4:1 ; 1:3, 21 ; 3:22 ; 4:13).

Ce message encourage le croyant et lui donne l'assurance du triomphe final. L'enseignement de l'apôtre repose sur l'appel céleste du chrétien, en contraste avec la part promise à Israël sur la terre. Cet appel «en haut» a des conséquences pratiques sur notre conduite. Le chrétien doit annoncer les vertus de Celui qui l'a «appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière» (1 Pier. 2:9). Ayant ceint les reins de son entendement, il est sobre et veille pour prier (1 Pier. 1:13 ; 4:7). Il rejette toute malice et toute fraude, l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances. Son ardent désir comme un enfant nouveau-né, est de recevoir le pur lait intellectuel (1 Pier. 2:1-2).

Les croyants, qui ont reçu l'évangile par la foi, forment maintenant le peuple de Dieu (1 Pier. 2:10). Ils sont désormais «forains et étrangers» sur la terre, en route vers leur patrie céleste et la gloire (Héb. 11:13-16). Ils ne possèdent rien dans le temps présent, (quel contraste avec Israël !), si ce n'est ces choses essentielles : la vie de Dieu et le Saint Esprit. Toutes les autres bénédictions spirituelles sont à venir, même si la foi s'en empare dès maintenant. L'épître aux Hébreux est écrite dans la même optique.

Les croyants assurés de leur salut par la foi (1 Pier. 1:9), sont les objets d'un salut journalier, qui se traduit par des délivrances temporelles. Comme des pierres vivantes, ils forment une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu. C'est aussi un peuple acquis pour annoncer Ses vertus ! (1 Pier. 2:5-9).

Leur privilège c'est de vivre le reste de leur temps pour la volonté de Dieu. Ayant reçu des dons variés de Sa grâce, ils s'en servent pour manifester un amour fervent les envers les autres (1 Pier. 4:8-10).

15.1.2 Souffrances, épreuves

La souffrance, nous l'avons dit, tient une grande place dans cette épître, plus grande que dans toutes les autres portions de l'Écriture. Elle est surtout la conséquence de la fidélité du croyant (1 Pier. 2:20), mais elle peut parfois être la conséquence de ses fautes : C'est alors un effet du gouvernement de Dieu.

Dans sa sagesse, Dieu permet l'épreuve. À son école, on apprécie mieux les choses à venir, et l'on se détache des choses présentes. Voyez comment dans cette épître, la gloire à venir est mise en contraste avec la souffrance actuelle (1 Pier. 4:13-14 ; 5:1, 10). Des épreuves diverses, sont envoyées seulement «si cela est nécessaire». Les unes sont liées à la foi (1 Pier. 1:6), d'autres traversées «par conscience envers Dieu» (1 Pier. 2:19). Certaines découlent d'une marche dans la justice pratique, au milieu des injustes (1 Pier. 3:14). Nous pouvons ainsi connaître un peu certaines souffrances de Christ, celles qu'Il a connu dans sa marche pure (1 Pier. 3:14 ; 4:13 ; 5:1) : l'ingratitude, le mépris, les insultes, la contradiction de la part des pécheurs (1 Pier. 4:12-14). Enfin, d'autres souffrances sont liées pour le racheté au fait qu'il résiste au diable, refusant de céder à ces convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme (1 Pier. 2:11 ; 5:8-9). À travers toutes ces tribulations, la puissance de Dieu garde les siens jusqu'au salut final, «prêt d'être révélé au dernier temps (1 Pier. 1:5).

15.1.3 Suivre Christ

L'apôtre Pierre dirige continuellement les yeux du croyant vers Christ. Il a souffert pour nous, a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pier. 2:21) : C'est la dernière injonction du Seigneur à Pierre : «Toi, suis-moi». Les motifs du cœur dévoué du Seigneur : son obéissance constante à la volonté du Père, son renoncement, dirigent-ils notre cœur aussi ?.

Christ est présenté comme l'Agneau de Dieu, qui nous a rachetés par son sang précieux, en contraste avec l'argent et l'or dans l'Ancien Testament (1 Pier. 1:19). Il a souffert dans sa chair, le juste pour les injustes, pour les péchés (1 Pier. 3:18 ; 4:5). Il est la Pierre vivante, choisie et précieuse auprès de Dieu, le fondement de la Maison de Dieu (1 Pier. 2:4-5). Il est aussi notre Souverain Pasteur (1 Pier. 5:4).

Pierre, lui-même marié (Matt. 8:14) exhorte les maris à demeurer vis à vis de leurs femmes «selon la connaissance, comme avec un vase plus faible, c'est à dire féminin, leur portant honneur, comme étant ensemble héritiers de la grâce de la vie, pour que vos prières ne soient pas interrompues» (1 Pier. 3:7).

Les femmes, doivent être soumises à leurs propres maris, «afin que, si même il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans la Parole, par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte». La vraie parure d'une femme, c'est cet «homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible». L'exemple de Sara, qui obéit à Abraham et l'appelle seigneur, est rappelé. S'il y a de telles dispositions de cœur, leur part est de faire le bien, et de ne craindre aucune frayeur (1 Pier. 3:1-6),

Les jeunes gens doivent être soumis aux anciens, et d'ailleurs, il convient à tous d'être revêtus d'humilité». Dieu résiste aux orgueilleux mais il donne la grâce aux humbles (1 Pier. 5:5).

Aux anciens, Pierre s'adresse avec une sollicitude particulière : «Moi qui suis ancien avec eux et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée». Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau. Il y a une promesse : «Quand le Souverain Pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire» (1 Pier. 5:1-4).

Aux domestiques et de façon plus générale, à ceux qui sont placés sous l'autorité d'autrui, l'apôtre recommande d'être soumis en toute crainte à leurs maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi à ceux qui sont fâcheux» pour l'amour du Seigneur» (2 Pier. 2:13). Ce grand motif doit guider toute notre conduite à la maison et dans l'Assemblée. Et si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement, c'est une chose digne de louange (1 Pier. 2:18-19).

Tous ensemble, soyons d'un même sentiment, sympathiques, fraternels, compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal» (1 Pier. 3:8), remplis de cet amour fervent qui couvre une multitude de péchés. N'oublions pas d'exercer aussi l'hospitalité sans murmures (1 Pier. 4:7-9).

15.2 2^e épître de Pierre

La seconde épître s'adresse aussi en premier lieu aux croyants d'origine juive. Toutefois l'intitulé de cette lettre : «À ceux qui ont reçu en partage une foi de pareil prix avec nous» (2 Pier. 1:1) élargit beaucoup le cercle des destinataires. L'apôtre fait connaître à tous les croyants de la période chrétienne, les voies de Dieu à l'égard d'un monde qui mûrit pour le jugement. La force de son style peut surprendre, mais l'expression est celle des écrits inspirés. C'est la même atmosphère de trouble, de souffrance et de persécutions que dans la première épître. Mais les mêmes principes invariables règlent la conduite des croyants dans toutes leurs relations.

Dans cette seconde lettre, le mot-clef c'est «connaissance» (16 fois employé). Les saints doivent croire non seulement dans la grâce, mais dans la connaissance, celle de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (2 Pier. 3:18). Pierre réveille à nouveau leur intelligence spirituelle (2 Pier. 1:13 ; 3,1) et annonce, dans un langage très simple, l'évolution désastreuse de la profession chrétienne. Cette épître contient aussi une mise en garde solennelle, adressée à ceux qui n'hésitent pas à se réclamer de la profession chrétienne, tout en «s'abandonnant aux délices de leurs propres tromperies» (2 Pier. 2:13).

15.2.1 2 Pierre chapitre 1

Dès le début, Pierre rappelle que «sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété» (2 Pier. 1:3). Notre foi s'empare de ces très grandes et précieuses promesses, mais elle doit s'accompagner de vertu (de courage moral), pour que nous parvenions à la vraie connaissance. Ce sont les premiers maillons d'une chaîne, les suivants étant la tempérance, la patience, la piété, l'affection fraternelle avec couronnant le tout, l'amour. Sans cela la vie d'un chrétien sera gâtée par l'oisiveté, la stérilité et la myopie spirituelle. «Il ne voit pas loin» ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois. Comment pourrait-il voir à l'horizon la cité céleste et Celui qui en est la gloire ? (Apoc. 21:23).

Pierre exhorte les rachetés à s'affermir dans la vérité présente. Il sait que «le moment de déposer sa tente s'approche rapidement» (2 Pier. 1:14) et redit sans se lasser les mêmes vérités. Il révèle comment, sur la montagne de la transfiguration, ils ont vu la gloire magnifique du Seigneur, recevant de Dieu «gloire et honneur». Témoin oculaire de Sa majesté, il dirige tout au long de cette épître le faisceau de la lampe prophétique sur la gloire prochaine : Il faut être attentifs à la parole prophétique (2 Pier. 1:19). Sans oublier que pour le croyant, Christ est déjà l'étoile du matin, levée dans son cœur (2 Pier. 1:20).

15.2.2 2 Pierre chapitre 2

Les rachetés du Seigneur sont fortement mis en garde contre les faux docteurs, nombreux durant l'ère chrétienne. Comme autrefois les faux prophètes, ils cherchent à introduire furtivement, par des enseignements pervers, l'iniquité et la mondanité au milieu des chrétiens (2 Pier. 2:1). La certitude du jugement est attestée par trois exemples tirés de la Parole : Le sort des anges déchus (Jude 6), le déluge (Matt. 24:36) et la fin de Sodome et de Gomorrhe (Jude 7). Mais au milieu d'une génération impie, Dieu «sait délivrer de la tentation les hommes pieux» (2 Pier. 2:9). Malgré sa position équivoque, Lot est un juste et il est sauvé comme à travers le feu (1 Cor. 3:15). Dieu entend chaque gémissement des siens (Ps. 38:9).

L'apôtre exhorte les croyants à s'affermir dans la vérité présente, dans une vie de continuelle communion avec Dieu. Il doit savoir que Satan emploie couramment deux moyens : Il s'acharne à corrompre (1 Pier. 2) ou il nie ouvertement (1 Pier. 3).

L'épître de Jude met aussi l'accent sur l'apostasie. Quel portrait effrayant la Parole trace de ces conducteurs religieux. Chez eux le mal moral va de pair avec le mal doctrinal : Ils suivent le chemin de Balaam, qui aimait le salaire d'iniquité (2 Pier. 2:12-17 ; Matt. 7:15). Par «d'orgueilleux discours de vanité, ils promettent aux autres la liberté et les amorcent par les convoitises de la chair, alors qu'eux-mêmes sont esclaves de leurs passions, «car on est esclave de celui par qui on est vaincu» ! (2 Pier. 2:19 ; Rom. 6:16). Ce monde souillé sait se montrer captivant : l'illusion dans laquelle vivent ceux qu'un christianisme simplement social ou intellectuel fait sortir momentanément de l'ornière du péché, est mis en évidence. Ils ont connu la voie de la justice, mais ils ne l'ont pas suivie. Simples professants sans vie, ils sont bientôt enlacés à nouveau et se vautrent dans le borbier du péché (2 Pier. 2:20 et 22). Une truie lavée n'est pas une brebis. C'est tout autre chose de se repentir et d'accepter Jésus comme Sauveur.

Seule la vie de piété permet d'échapper à la corruption. Au fidèle est promis une riche entrée dans le royaume de gloire de notre Seigneur Jésus-Christ (2 Pier. 1:11). Bientôt le Seigneur viendra donner aux combattants l'éternelle victoire !

15.2.3 2 Pierre chapitre 3

La fin cette épître a particulièrement en vue les derniers jours du christianisme. Les incrédules et les moqueurs vivent dans un matérialisme impie. Ils ignorent volontairement tout avertissement (Éphés. 4:18) et se refusent à accepter que le jour des rétributions approche (Ecc. 8:11). Mais ils sont réservés pour un jugement inexorable (2 Pier. 2:9) à la venue imminente du Seigneur (2 Pier. 3:3-5).

Alors le jour éternel de Dieu, celui de sa justice et de sa gloire, sera introduit (2 Pier. 3:10). L'apôtre conclut : «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu» ! (2 Pier. 3:11-12). Retenons ces exhortations dans nos cœurs. «Étudiez-vous à être trouvés sans tâche, et irréprochables devant Lui, en paix». Estimez que la patience du Seigneur est salut» (2 Pier. 3:14-15). Il n'y a pas de retardement, comme l'affirment les moqueurs.

Bien-aimés (un terme d'affection vis à vis des rachetés) se trouve cinq fois dans ce chapitre 3 (1, 8, 14, 15, et 17) «Prenez garde peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté. Croissez dans la grâce» (2 Pier. 3:17-18).

16 Conclusion

Pierre a accompli son service, servi son Seigneur et ses frères jusqu'au martyre, annoncé par le Seigneur au moment de sa restauration publique. «Quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduiras où tu ne veux pas» (Jean 21:18-19).

Son exemple est très encourageant. Voilà un homme, ayant les mêmes passions que nous, avec des élans magnifiques mais des chutes aussi. Il est, comme nous, totalement incapable de servir Dieu avec ses propres forces. Mais la grâce de Dieu le saisit, le Saint Esprit vient habiter en lui et le remplit. Il devient, en Christ un homme nouveau. Même son caractère est changé, son activité est désormais sanctifiée, il porte des fruits abondants pour Dieu.

Ce que Dieu a fait pour son serviteur Pierre, il veut le faire pour chacun des siens. Après la conversion, rejetons tout effort personnel et laissons Le seul agir. Ayant reconnu notre impuissance, laissons-le s'occuper entièrement de nos vies. Nos chutes et nos lâchetés nous humilient. Disons avec Pierre : «Seigneur, tu connais toutes choses et tu sais que je t'aime» (Jean 21:17). Le Saint Esprit veut habiter en nous sans entrave. Alors le racheté peut être un instrument docile dans Sa main. C'est en contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, que «nous sommes déjà transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18).

Qui me relève dans mes chutes ?

C'est Jésus-Christ.

Qui soutient mon âme en ses luttes ?

C'est Jésus-Christ.

Jésus a parlé ; Je veux croire,

Que je puis lutter pour sa gloire,

Car mon bouclier, ma victoire,

C'est Jésus-Christ

PIERRE ET JEAN, ensemble et séparément par Philippe Laügt

Bibliquest

La vie de ces deux apôtres, ensemble et en comparaison, au travers des Évangiles et des Actes
Pierre et Jean montaient ensemble à l'heure de la prière (Act. 3:1)
29.11.2003

Table des matières

- 1 L'école de Dieu
- 2 Le début de Pierre
- 3 Le début de Jean
- 4 Débuts de Pierre et Jean ensemble avec le Seigneur
- 5 Manifestations de la chair
 - 5.1 Fils de tonnerre, esprit sectaire
 - 5.2 Ceux qui ne recevaient pas le Seigneur
 - 5.3 Le sommeil
- 6 Jean 6 : manger sa chair et boire son sang
- 7 Fils du Dieu vivant — le royaume et l'assemblée
- 8 Ne pas éviter le chemin de la croix
- 9 Pierre Jacques et Jean ensemble dans les évangiles
 - 9.1 Leurs particularités
 - 9.2 La fille de Jaïrus et la transfiguration
 - 9.3 Gethsémané
- 10 Pierre et Jean à la dernière Pâque
- 11 Pierre et Jean quand Jésus est pris
 - 11.1 Pierre
 - 11.2 Jean
- 12 Pierre et Jean à la résurrection
- 13 Jean 21
- 14 Actes 1
- 15 Actes 2
- 16 Actes 3 et 4
- 17 Actes 8 et Gal. 2
- 18 Fonctionnement du corps de Christ
- 19 Conclusion

1 L'école de Dieu

Il est très utile d'apprendre à comprendre un peu la manière dont Dieu agit envers les siens pour les rendre capables de faire Sa volonté. Tous les hommes ont la même nature adamique et la chair, ce mauvais arbre, ne peut produire que de mauvais fruits. Mais après la conversion, le racheté, formé à l'école de Dieu, « comme l'argile dans la main du potier », va devenir « un vase à honneur, sanctifié, utile au Maître, préparé pour toute bonne œuvre » (Jér. 18:3-6 ; 2 Tim. 2:21). Dans sa sagesse et son amour, Dieu adapte parfaitement son enseignement aux besoins de chacun de ses enfants (Job 36:22). Ils sont ainsi peu à peu préparés pour le service qu'il s'est proposé de leur confier.

La période d'apprentissage est souvent douloureuse, mais toujours mesurée par Sa main d'amour. L'apôtre écrit : « Étant affligés maintenant par diverses tentations, si cela est nécessaire » (1 Pier. 1:6). La grâce de Dieu est toujours à l'œuvre, mais l'homme s'y oppose souvent. Par sa propre volonté, il entrave l'action divine. Chacun doit apprendre que seule la Croix de Christ libère le racheté de l'esclavage de la chair et de la puissance du monde.

Pierre et Jean sont formés à la même école, en relation avec leurs besoins particuliers. Ils ont des traits de caractère différents, ils se montrent plus ou moins prompts à apprendre leurs leçons, mais ils sont façonnés par la main de Dieu. Ils seront unis au Seigneur et entre eux, préparés pour combattre « ensemble d'une même âme, avec la foi de l'évangile et n'étant en rien épouvantés par les adversaires » (Phil. 1:27). Ils auront désormais une même pensée, un même amour. Ils seront d'un même sentiment et penseront à une seule et même chose. Leur désir sera de plaire à Celui qui les a enrôlés pour la guerre (Phil. 2:2 ; 2 Tim. 2:4). En retraçant le chemin qu'ils ont suivi, l'on est encouragé de voir que, malgré leurs erreurs, ils ont continué à jouir de la confiance du Seigneur, qui connaissait leur attachement personnel de cœur à sa Personne !

Le parcours des disciples est souvent le même. Ils sont confrontés aux mêmes circonstances. Mais, elles produisent des effets différents, suivant qu'ils sont prêts ou non à les accepter de la main du Seigneur. Ainsi la même épreuve, dans le désert de ce monde, produit des murmures ou des actions de grâces ! Reçue de Sa main, notre légère tribulation d'un moment sera l'occasion de précieux moments d'intimité avec le Seigneur (Luc 24:34).

2 Le début de Pierre

Pierre fera partie des apôtres. Il s'appelait d'abord Simon, et c'est, semble-t-il lors de sa première rencontre avec le Seigneur qu'il reçoit le nom de Céphas : un mot qui signifie pierre, en araméen comme en grec (Jean 1:43 ; Act. 10:5).

L'évangile de Luc est le seul à relater la pêche miraculeuse qui a tant impressionné Simon Pierre. Il venait de travailler toute la nuit, avec ses associés, sans aucun succès. Pourtant, sur la parole de Jésus, il mène à nouveau sa barque en pleine eau, et lâche le filet. Ils prennent alors une si grande quantité de poissons que le filet se rompt. Saisi de frayeur devant un tel miracle, Simon prend conscience de ses péchés. Il se jette aux genoux de Jésus, en disant : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ». Mais le Seigneur lui répond : « Ne crains pas, dorénavant tu prendras des hommes ». Il est désormais prêt pour répondre à l'appel du Maître. Dans cet évangile, il est simplement dit qu'ils quittèrent tout et Le suivirent (Luc 5:5-11 ; lire aussi Matt. 4:18 ; Marc 1:16).

3 Le début de Jean

L'apôtre Jean, dont nous aimerions parler aussi, ne se nomme jamais dans son évangile. Il parle de « l'autre disciple » et vers la fin de son récit, à cinq reprises, de ce « disciple que Jésus aimait » (Jean 13:23 ; 19:26 ; 20:2 ; 21:7 ; 21:20).

On suppose qu'il était l'un des deux disciples qui ont entendu Jean le baptiseur dire, en regardant Jésus qui marchait : « Voilà l'Agneau de Dieu » (Jean 1:36). Le Précurseur avait déjà proclamé quelle serait Son œuvre : Jésus était venu ôter le péché du monde. Il

souligne maintenant qui Il est, le cœur rempli de conviction et de joie en contemplant Jésus. Aussitôt les deux disciples le quittent pour suivre Jésus, qui leur pose une question importante : « Que cherchez-vous ? » (Jean 1:39). Oui, quels sont les désirs de nos cœurs, le but réel de notre activité ?

Ils répondent : « Où demeures-tu ? » et le Seigneur répond simplement : « Venez et voyez ». Ils Le suivent et demeurent avec Lui ce jour-là. Il les comble de ce qu'Il a toujours en réserve pour bénir spirituellement les siens. L'un d'entre eux, André, est le frère de Simon. Il s'empresse d'aller lui dire : « Nous avons trouvé le Messie (ce qui interprété est Christ) » et il le mène à Jésus. Son service fidèle, dans sa famille d'abord, aura des conséquences incalculables : son frère va devenir l'apôtre Pierre !

Quand Jésus trouve Jean, il raccommode des filets au bord de la mer, un travail qui demande beaucoup de patience, avec Jacques son frère et Zébédée, son père (Matt. 4:21). C'est un travail indispensable, sinon l'on perd par négligence une partie de la pêche. Le don qu'Il confiera, plus tard, à son apôtre sera, en particulier, celui de rapprocher les frères, de réparer ce qui a été déchiré ou qui s'est usé à force de servir (Néh. 4:10), d'insister sur l'importance de mettre en pratique l'amour entre les enfants de Dieu.

Il ne sera plus question de Zébédée, mais de Salomé, la mère de Jean et de Jacques. Elle se manifeste, au moment même où Jésus parlait à ses disciples de ses souffrances et de sa mort, et lui fait une demande intéressée : elle voudrait pour ses fils une place d'honneur, à la droite et à la gauche de Jésus (Matt. 20:20-21). Mais elle se tiendra aussi au pied de la Croix. Jacques et Jean, eux aussi, demandent cette faveur (Marc 10:35-37). Il faudra l'opération de la grâce de Dieu pour leur enseigner à montrer plus d'humilité. Si les dix autres disciples se montrent tellement indignés, ne convoitaient-ils pas secrètement d'occuper la même place.

4 Début de Pierre et Jean ensemble avec le Seigneur

Désormais, Pierre et Jean vont accompagner Jésus durant tout son parfait ministère sur la terre (Jean 20:30-31 ; 21:24-25). Ils seront les témoins émerveillés de tous les faits et gestes du Serviteur parfait. Il laissera un modèle aux siens, pour qu'ils suivent Ses traces (1 Jean 1:1 ; 1 Pier. 2:21). Ces disciples verront Jésus saisir par la main la belle-mère de Simon pour la guérir. La même étreinte retiendra Simon, au moment où il s'enfonce dans les flots (Marc 1:30-31 ; Matt. 14:30-31).

Ils contempleront souvent Jésus, quand il sortira seul, de grand matin, pour prier dans un lieu désert (Marc 1:35-37). Ils assisteront enfin, « à un jet de pierre », à ses supplications au Père, à Gethsémani (Luc 22:41). C'est d'ailleurs après toute une nuit de prière, seul avec Dieu sur la montagne, que Jésus choisit ses disciples (Luc 6:12). Le jour venu, « il appelle ceux qu'Il voulait ; et ils vinrent à Lui ; et Il en établit douze pour être avec Lui ».

Pierre et Jean feront partie autour du Seigneur du cercle le plus restreint. Plus tard, il les enverra prêcher et guérir (Luc 9:2). Mais d'abord ils ont le privilège d'apprendre en Sa compagnie (Marc 3:14). Ces premiers contacts de Jean et de Pierre avec le Seigneur sont pleins de ferveur. Ils ont tout quitté pour Le suivre, ils marchent après Lui dans une terre aride, ils n'ont qu'un désir, Le suivre et de Lui obéir !

5 Manifestations de la chair

Mais la Parole de Dieu ne cache pas les effets de la chair en eux, comme chez tous les autres croyants ! Cette chair, si elle est laissée libre d'agir, ne peut produire, même après la conversion, que des mauvaises œuvres (Gal. 5:19-20). Le racheté doit désirer tendre avec effort vers ce moment où il dira, avec Paul : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi » (Gal. 2:20). Dès lors le fruit de l'Esprit, avec ses neuf grains exquis, peut se manifester, à la gloire de Dieu (Gal. 5:22).

Notre état intérieur, ces pensées du cœur, se traduisent par nos paroles et par nos actes (Matt. 12:34). Il est nécessaire d'apprendre, comme ces deux disciples, à se connaître à la lumière de la Parole. C'est un travail douloureux, qui nous amène à nous écrier : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7:24), mais ensuite nous rendons grâce à Dieu, par Jésus Christ, notre Seigneur, et le Saint Esprit, qui habite dans le racheté, est désormais libre d'agir.

5.1 Fils de tonnerre, esprit sectaire

Jean, un de ces fils du tonnerre — Boanergès — d'après le surnom reçu du Seigneur lors de leur appel (Marc 3:17) montre son intransigeance, au moment même où Jésus vient d'inciter ses disciples à l'humilité. Ils se sont justement disputés pour savoir qui serait le plus grand (Marc 9:35-37) et pour leur donner un exemple, Jésus a placé un petit enfant au milieu d'eux ! Or nous sommes, hélas, souvent très longs à apprendre nos leçons. Au moment même où le Seigneur instituera la Cène, avec les symboles si précieux de son corps donné et de son sang versé pour nous, le même genre de contestation ressurgit au milieu des disciples ! (Luc 22:24-25).

La réponse de Jean au Seigneur en Marc 9 est très surprenante : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait des démons en ton nom, qui ne nous suit pas ; et nous le lui avons défendu (ou : nous l'en avons empêché), parce qu'il ne nous suit pas » (Marc 9:38). Dans le récit parallèle de l'évangile de Luc, il est ajouté : « Il ne te suit pas avec nous » (Marc 9:38-40 ; Luc 9:49-50). Veillons à bannir nos tendances sectaires. De nombreux chrétiens, tout en ne marchant pas avec nous, suivent de très près le Seigneur, avec son esprit de renoncement, en portant leur croix chaque jour (Matt. 16:24). Ils sont un exemple par leur conduite (Marc 8:34).

C'est la seule parole de Jean dans cet évangile de Marc ! Autrefois aussi, Josué s'était montré jaloux pour Moïse. Il était venu lui demander d'empêcher Eldad et Médad de prophétiser dans le camp, parce qu'ils n'étaient pas sortis vers la tente d'assignation (Nom. 11:26-29). Mais il est positivement déclaré que, malgré cette désobéissance, « l'Esprit reposa sur eux... et ils prophétisèrent ». Méditons la réponse de Moïse à Josué : « Ah ! Que plutôt tout le peuple de Dieu fût prophète, que l'Éternel mit son Esprit sur eux ». C'était pour lui une bonne nouvelle, dans ce temps de confusion !

Jean se montre animé par le même esprit. Quelle est la réponse du Seigneur ? Il ne leur dit pas : « Allez avec lui », mais : « Ne le lui défendez pas, car il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom, et qui puisse aussitôt mal parler de moi » (Marc 9:39).

Paul, emprisonné, apprendra, lui aussi, que « quelques-uns prêchaient le Christ par envie et par esprit de parti ». Quelle est sa réaction ? « Quoi donc ? — Toutefois, de toute manière, soit comme prétexte, soit en vérité, Christ est annoncé ; et en cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » (Phil. 1:15-18).

Le Dieu souverain, choisit et forme ses instruments. Quelle que soit leur infirmité, Sa grâce est puissante pour opérer en eux et par eux, à Sa gloire. C'est certes un grand sujet de reconnaissance de connaître le rassemblement au Nom du Seigneur ! Mais si l'on est l'objet d'une si grande grâce, il ne faut pas oublier l'ampleur des besoins aux alentours. Ne regardons pas avec une certaine condescendance d'autres instruments qui n'ont pas encore compris le chemin de la séparation, hors du Camp religieux, mais dont Dieu se sert pour amener des âmes à Christ et au salut par la foi.

5.2 Ceux qui ne recevaient pas le Seigneur

Peu après, Jésus qui avait dressé sa face résolument pour aller à Jérusalem, envoie des messagers pour lui préparer un logis dans un village de Samaritains. Or ceux-ci ne Le reçoivent pas justement « parce que sa face était tournée vers Jérusalem » (Luc 9:51-53). Quelle occasion unique perdue de recevoir le Sauveur ! L'inimitié était violente et constante entre les Juifs et les Samaritains. D'où l'étonnement de la femme de Sichar, en entendant Jésus lui dire : « Donne-moi à boire » ! (Jean 4:8-9).

Jean et Jacques s'indignent et proposent : « Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme aussi fit Élie ? ». Quel zèle charnel pour le Maître, fondé, pensent-ils, sur une référence tirée de l'Écriture, donc imparable ! Que d'égoïsme, de jalousie, d'étroitesse d'esprit, de rancune et de projets de vengeance. Il faut reconnaître, dans ces diverses circonstances, le triste esprit qui anime si facilement nos cœurs naturels ! Pourtant les disciples avaient vu le Seigneur user de grâce envers cette femme samaritaine, ouvertement méprisée par tous, connue comme une pécheresse. Jésus répond, en censurant fortement Jean et Jacques : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés » ! (Luc 9:52-56).

5.3 Le sommeil

Plus loin on verra encore Jean, s'endormir, comme les autres, à l'heure terrible pour son Maître, de Gethsémané et, l'instant d'après, profitant de la protection du Seigneur, s'enfuir avec les autres (Jean 18:6 ; Matt. 26:43, 56). Pourtant ce fils du tonnerre, formé peu à peu par les soins de Jésus, deviendra l'apôtre de l'amour !

6 Jean 6 : manger sa chair et boire son sang

Le Seigneur, enseignant ensuite dans la synagogue à Capernaüm, appelée sa ville, présente ce qui va paraître pour plusieurs une étrange nourriture. En contraste avec la manne, donnée autrefois au peuple d'Israël, Jésus se présente lui-même comme le pain vivant qui donne la vie éternelle. Il précise aussitôt que le pain qu'il donnera, c'est sa chair, qu'il donnera pour la vie du monde (Jean 6:51). Le Corps du Sauveur a été donné pour nous. Il a porté nos péchés en son corps sur le bois.

Par la foi en cette œuvre de Christ sur la Croix, nous recevons une vie nouvelle, impérissable. Manger sa chair et boire son sang, c'est se nourrir d'un Christ mort pour nous, ce qui se réalise au moment de la conversion (Jean 6:53-54).

Le racheté reçoit alors une vie nouvelle, impérissable. Elle doit être entretenue par cette même nourriture, la seule qui soit appropriée (Jean 6:56) : Le croyant jouit d'une communion intime avec son Sauveur. Il est identifié avec Lui dans sa mort, et appelé à réaliser pratiquement qu'il est mort avec lui au monde et au péché (Jean 6:53-56). Il ne s'agit pas, dans ces versets, de la Cène instituée par le Seigneur seulement la nuit qu'il fut livré. La Cène est un mémorial et un acte de communion. Tandis qu'ici Jésus parle de la nécessité de croire en Lui et de s'approprier la valeur de sa Personne et de son œuvre, Lui qui a donné Sa vie pour nous.

L'homme naturel ne peut pas comprendre ces choses : « Cette parole est dure, qui peut l'ouïr ? » (Jean 6:60). Il peut à la rigueur estimer que la conduite de Jésus est exemplaire, digne d'être imitée. Mais il refuse de reconnaître que son état de péché a rendu la mort de Christ indispensable, sinon l'homme ne pouvait pas être sauvé. Plusieurs donc qui avaient professé être des disciples du Seigneur, s'en vont, choqués par Ses paroles. Il ne cherche pas à les retenir en adoucissant la vérité. Il sonde le cœur de ceux qui restent : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » (Jean 6:66-70). Quelle joie d'entendre cette réponse de Simon Pierre, parlant au nom de tous : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que tu es le Saint de Dieu » (Jean 6:68-70).

7 Fils du Dieu vivant — le royaume et l'assemblée

Jésus monte alors aux quartiers de Césarée de Philippe et là, il interroge à nouveau ses disciples : « Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? ». Il leur demande aussi : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » (Matt. 16:13-15). Pierre est prompt à répondre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Alors Jésus lui répond : « Tu es bienheureux Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Il ajoute : « Tu es Pierre : et sur ce roc (c'est à dire la déclaration de Pierre) je bâtirai mon assemblée, et les portes du Hadès ne prévaudront pas contre elle ». Quelle merveilleuse certitude dans nos temps si troublés !

Il promet également à son apôtre de lui donner les clefs du royaume des cieux : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » ! De fait, après l'élévation du Seigneur dans la gloire, Pierre, envoyé par l'Esprit (Act. 10:19-20) ira sans hésiter dans la maison de Corneille, un centurion romain de la cohorte appelée Italique, « pieux, et craignant Dieu avec toute sa maison » (Act. 10:1). Et là, instruit par le Seigneur, il a le privilège de se servir encore de ces clefs : « Je comprends que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint lui est agréable » (Matt. 16:16-19 ; Act. 10:34-48). Il annonce Jésus-Christ (Lui est Seigneur de tous) tandis que le Saint Esprit tombe sur tous ceux qui entendaient la Parole. Pierre dira plus tard aux frères à Jérusalem : « Qui étais-je, moi, pour pouvoir l'interdire à Dieu ? ». Alors tous, en glorifiant Dieu, devront reconnaître que « Dieu a donc en effet donné aux nations la repentance pour la vie » ! (Act. 11:15-18).

8 Ne pas éviter le chemin de la croix

Mais pour l'instant, Jésus commence à enseigner ses disciples, en leur disant : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup et qu'il soit rejeté des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite après trois jours » ! (Marc 8:31). Il rencontre du côté des disciples une incompréhension totale. Le seul qui intervient, c'est justement Pierre. Il prend Jésus à part, et cherche à Le détourner de ce chemin qui conduisait à la Croix. Un chemin où le Seigneur était déterminé à marcher, à la gloire du Père ! (Marc 8:32).

Alors Jésus, se retourne, regarde ses disciples et dit à Pierre : « Va, arrière de moi, Satan, car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » ! (Marc 8:33 ; Matt. 16:21-23). Pierre, qui l'instant d'avant, avait parlé « comme oracle de Dieu », devient soudain, par manque de vigilance et de discernement, un instrument dans la main du Diable ! Ce dernier cherchait constamment à détourner Christ de son chemin d'obéissance, mais il est aussitôt reconnu par le Seigneur, même quant il agit dans sa ruse par le moyen de Pierre, et il est repoussé.

Combien les rachetés doivent veiller et prier pour que toutes leurs pensées soient amenées captives à l'obéissance de Christ ! Il leur faut rechercher une communion constante avec Lui. « Prenons l'habitude salutaire de juger la chair dans les petites choses, celles qui pourraient paraître anodines. C'est le secret pour être gardé de chute » (JND).

9 Pierre Jacques et Jean ensemble dans les évangiles

Quand le Seigneur désigne ses apôtres (Marc 3:17-19), Pierre, Jacques et Jean sont nommés les premiers. Déjà, au début de son ministère, le Seigneur avait appelé « ceux qu'Il voulait ». Avant de les quitter, il le rappelle : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisis ; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis » (Jean 15:16).

9.1 Leurs particularités

Le caractère de Pierre était énergique. Il était enthousiaste et impulsif. De ce fait, il entraînait facilement les autres à le suivre et à calquer leur conduite sur la sienne. Il avait une sorte de prééminence parmi les disciples. Il dira à Jésus : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux ». De fait, il n'hésite pas à descendre de la nacelle et il marche sur les eaux, pour aller à Jésus. Mais il réalise bientôt que le vent est fort et s'écrie : « Seigneur, sauve-moi » ! (Matt. 14:28-30). Toutefois, quand le temps de

l'apprentissage sera terminé, après l'avoir fait passer par une grande épreuve personnelle nécessaire, le Seigneur pourra lui confier un service : fortifier ses frères et annoncer avec zèle l'Évangile.

Jean paraît plus sensible, plus disposé peut-être à se laisser enseigner. Le secret de ses progrès plus rapides : rester le plus près possible de son Maître. Il sera le dernier à rester au milieu de ce monde corrompu et son service sera en particulier de défendre avec fermeté la vérité touchant la Personne de Christ.

Quant à son frère Jacques, il sera fidèle jusqu'à la mort, il recevra la couronne de vie (Act. 12:1-2 ; Apoc. 2:10).

Le Seigneur a voulu faire passer ces trois disciples par un chemin tout à fait particulier. Ils ont appris ensemble à mieux Le connaître, et à mieux s'estimer l'un l'autre, même si le Seigneur était d'abord l'unique Objet de leur foi.

9.2 La fille de Jaïrus et la transfiguration

Nous les trouvons ensemble dans la maison de Jaïrus, ce chef de synagogue, dont la fille unique était en train de mourir (Marc 5:37 ; Luc 8:40-41, 51). Ces trois disciples sont seuls à assister à une scène extraordinaire : À l'appel du Prince de la vie (Act. 3:15) la jeune fille se lève immédiatement. Les parents sont « hors d'eux », et l'on est fondé à penser que ces disciples ont partagé leur joie et leur reconnaissance ! Le Seigneur se fait connaître ici, de même qu'au tombeau de Lazare, comme la Résurrection et la Vie (Jean 11:25).

Jésus montre aussi Sa gloire à ses trois disciples, sur la montagne de la transfiguration (Matt. 17:1-8 ; Marc 9:2-8 ; Luc 9:28-36). Il les mène seuls à l'écart, et soudain une grande lumière émane de Son visage et de Ses vêtements, et resplendit autour d'eux. Moïse et Élie apparaissent, parlant avec le Seigneur de la mort qu'il allait accomplir à Jérusalem. Les disciples sont accablés de sommeil ; mais « quand ils furent réveillés, ils virent Sa gloire ». Les deux interlocuteurs du Seigneur disparaissent, l'effroi s'empare des disciples. Mais la Nuée envahit la montagne et une Voix, qui s'adresse aussi à nos cœurs, se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-Le » (Matt. 17:52).

Jésus est maintenant seul avec eux : Ils contemplent « la gloire magnifique », royale, celle du Messie (2 Pier. 1:16-18). Ils découvrent le Fils bien-aimé du Père, et Pierre et Jean en transmettront plus tard la révélation. Quand ils descendent de la montagne, ils ont désormais un secret dans le cœur. Cette lumière resplendissante brille désormais en eux. Il en sera pour ces disciples comme d'Ésaïe, dont il est écrit : « Il vit sa gloire et il parla de Lui » (Jean 12:41). Avons-nous contemplé cette gloire ?

Mais le Fils de Dieu revêt à nouveau l'humble forme d'esclave (Zach. 13:5) et, descendant de la montagne dans la plaine où règne l'incrédulité, il reprend son chemin vers la Croix.

9.3 Gethsémané

La dernière scène où l'on trouve seulement ces trois disciples se déroule à Gethsémané, qui signifie : pressoir à huile. Jésus s'y rend avec seulement onze disciples. Judas est déjà sorti dans la nuit pour aller Le livrer (Jean 13:30). À huit d'entre eux, Jésus enjoint : « Asseyez-vous ici jusqu'à ce que, m'en étant allé, j'aie prié là » (Matt. 26:36).

Trois autres, Pierre, Jacques et Jean, sont admis à l'accompagner un peu plus loin. Jésus commence alors à être attristé et fort angoissé. Il en fait part aux siens : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi ». Lui-même s'en va un peu plus avant et tombant sur sa face, prie en disant par trois fois : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ». Toutefois, dans sa parfaite soumission, il ajoute : « Non pas comme moi je veux, mais comme Toi tu veux ». Puis il ajoute : « Que ta volonté soit faite » ! (Matt. 26:37-45).

L'Écriture évoque Ses grands cris, Ses larmes, Ses prières et Ses supplications (Héb. 5:7). Jésus mesurait toute l'horreur de cette coupe remplie de la colère de Dieu contre le péché. « Dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre » (Luc 22:44). Il connaissait parfaitement tout ce que représentait la Croix, et Satan cherchait encore à l'en détourner.

« Et s'étant levé de sa prière, Il vint vers les disciples, qu'il trouva endormis de tristesse ; et il leur dit : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation » (Luc 22:45-46). Il le leur demande en vain à deux reprises et leur dit, finalement : « Dormez dorénavant et reposez-vous ; voici l'heure s'est approchée, et le fils de l'homme est livré dans la main des pécheurs » (Matt. 26:45).

C'était désormais trop tard pour veiller avec lui. À Pierre, il fait ce reproche : « Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure » ? (Marc 14:37). Pierre avait pourtant fait de si grandes protestations de loyauté. Quel avertissement le Seigneur lui donne, une mise en garde qui nous concerne tous ! Que Dieu nous garde d'avoir des cœurs assoupis, comme celui de ceux qui formaient pourtant — quelle part excellente ! — le cercle le plus intime autour de Lui. Ne sommes-nous pas parfois plus ou moins indifférents devant Sa gloire ou devant Ses souffrances, liées au fardeau qu'Il portait, celui de nos péchés ? Il devait en recevoir le salaire à notre place sur le bois : la mort (Rom. 6:23). Quand le traître s'approche, avec ceux qui sont venus prendre le Seigneur, ses disciples l'abandonnent.

10 Pierre et Jean à la dernière Pâque

Mais avant la crucifixion, à l'approche de la fête de Pâque, Jésus sachant que son temps était proche, avait fort désiré célébrer cette Pâque avec ses disciples. Il avait envoyé Pierre et Jean pour l'apprêter (Matt. 26:19). Ils Lui posent une importante question : « Où veux-tu que nous l'apprêtons ? ». Quel est le lieu où il convient, aujourd'hui encore, de se réunir autour de Lui ? (Matt. 18:20). Le Seigneur leur répond : Voici, quand vous entrez dans la ville, un homme portant une cruche d'eau (une figure du Saint Esprit) viendra à votre rencontre et vous indiquera une grande chambre garnie, où le Maître peut manger la Pâque avec ses disciples (Marc 14:12-16 ; Luc 22:7-13).

Jésus allait laisser ceux qu'Il aimait dans un monde corrompu et violent. Ils avaient tout le corps lavé par le sang de la croix (Jean 13:10). Mais leurs pieds de voyageurs seraient souvent couverts de poussière. Ils seraient, par leurs contacts incessants avec le mal, exposés à la souillure. Alors Jésus lave leurs pieds ; il nous purifie en nous amenant à nous juger à la lumière de la Parole, appliquée à notre conscience (Éph. 5:26 ; Hébr. 10:22). Pierre voudrait s'opposer à ce service de Jésus, qu'il estime humiliant pour Lui. Le Seigneur répond par une parole que chacun doit méditer : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (Jean 13:6-8). Pierre ne tardera pas à en reconnaître la nécessité, il sera le premier à en faire l'expérience. Sinon serait-il devenu après l'avoir renié ?

Quand « l'heure fut venue » (Luc 22:14), Jésus se met à table avec les disciples pour manger cette Pâque qu'il fallait (un verbe qui revient quinze fois dans Luc) sacrifier. Jean, à cette occasion, est « à table, dans le sein de Jésus ». Il est pénétré de l'amour du Seigneur pour lui. Jésus est troublé dans son esprit et rend ce témoignage : « En vérité, en vérité, je vous dis que l'un de vous me livrera » (Jean 13:21). Les disciples se regardent les uns les autres, perplexes, ne sachant pas de qui Il parlait. Ils commencent à s'attrister et à dire l'un après l'autre : « Est-ce moi ? » (Marc 14:19). Alors Simon Pierre fait signe à Jean de demander au Seigneur de qui Il parlait. Dans cette place d'intimité qu'il a su occuper et dont il jouit, penché sur la poitrine de Jésus, « le disciple que Jésus aimait » était tout désigné pour poser à Jésus cette terrible question : « Seigneur, lequel est-ce ? » (Jean 13:25).

C'est au cours de ce même repas que Jésus avait annoncé : « Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit ; car il est écrit : « Je frapperai le Berger, et les brebis du troupeau seront dispersées » (Marc 14:27). Les Écritures devaient s'accomplir ; le Seigneur y était

toujours attentif ! (Matt. 5:18). Pourtant Pierre, plein de confiance en lui-même, affirme son indéfectible dévouement, sans prêter attention à l'avertissement du Seigneur. « Si tous sont scandalisés en toi, moi je ne serai jamais scandalisé en toi ! ». Avec ses ressources charnelles, malgré ses bonnes intentions, la chute est proche. Jésus répond à Pierre personnellement : « En vérité, je te dis, que cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois » (Matt. 26:34). Au lieu de se soumettre, Pierre s'obstine : « Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point. Et tous les disciples dirent la même chose » (Matt. 26:35). Heureusement que le Seigneur, tout en leur révélant que Satan a demandé à les avoir pour les cribler comme on crible le blé, ajoute : « Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (Luc 22:31-32). Jésus révèle de quelle manière il sert et continuera à servir les siens. Son intercession devance leurs épreuves et il les soutient, quand ils les traversent (Jean 17:9, 11, 15).

11 Pierre et Jean quand Jésus est pris

Simon Pierre et « l'autre disciple » (Jean) vont suivre de loin Jésus, jusqu'au palais de Caïphe. Jean, qui est connu du souverain sacrificateur, entre sans problème, avec Jésus dans la cour. Tandis que Pierre se tient dehors, devant une porte fermée. Jésus l'a averti qu'avec ses propres ressources, il ne peut que Le renier ! Or, dans sa grâce, Dieu place encore un frein sur le chemin de Pierre. Fallait-il forcer cette porte ? On a parfois de bons désirs, mais si Dieu permet qu'une porte reste fermée, il faut l'accepter de sa main. Attendons avec patience que Son chemin s'ouvre (Act. 16:6-10), plutôt que de chercher à poursuivre un chemin qui sera celui de la propre volonté (2 Sam. 18:23 ; Jér. 23:21). Hélas, Jean se sert de ses relations et se montre serviable à l'égard de son cher compagnon Pierre.

Il parle à la portière et elle ouvre la porte à Pierre ! (Jean 18:16). En fait, il rend un mauvais service à son ami, en l'exposant à une occasion de chute. Quel avertissement pour chacun d'entre nous : cherchons la pensée du Seigneur avant d'agir (Ps. 119:59) !

11.1 Pierre

C'est justement cette servante, qui la première, dit à Pierre : « Et toi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? ». Et lui de lui répondre : « Je n'en suis point » (Jean 18:17). « Or les esclaves et les huissiers ayant allumé un feu de charbon, se tenaient là, car il faisait froid et ils se chauffaient ; et Pierre était avec eux, se tenant là et se chauffant » (Jean 18:18, 25).

En se tenant là et en se chauffant (ce détail est répété deux fois) avec ceux qui avaient saisi et lié son Maître, Pierre l'avait déjà pratiquement renié (Ps. 69:12 ; 1:1). Choisir volontairement nos compagnies dans un monde qui a crucifié Jésus, partager ses délésements, c'est s'exposer à déshonorer le Seigneur. Satan est derrière la scène et cherche à faire tomber Pierre encore plus bas. « Ils lui dirent donc : Et toi, n'es-tu pas de ses disciples ? Et il nia et dit : Je n'en suis point ». Mais l'un d'entre les esclaves du souverain sacrificateur, parent de celui auquel Pierre avait coupé l'oreille, dit : « Ne t'ai-je point vu, moi, dans le jardin avec Lui » ? Pierre, se voyant découvert, nia encore (Jean 18:25-27). Et « Il se met même à faire des imprécations et à jurer ». Il prend un langage grossier pour donner le change à son entourage. « Et aussitôt le coq chanta » (Matt. 26:74).

Jésus était alors interrogé par le souverain sacrificateur, « et se tournant, il regarda Pierre ». Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur » (Luc 22:61). Son cœur est brisé, il sort dehors et pleure amèrement (Luc 22:62). Le travail de restauration a déjà commencé. Par son infidélité, Pierre a échappé un court moment à l'opprobre et à la persécution. Il n'est pourtant pas plus grand que son Maître, qui lui, accepte de rencontrer la haine et le mépris des hommes dans toute leur rigueur (Jean 15:20 ; És. 50:6). L'esprit est prompt, mais la chair est faible (Marc 14:38). N'accablons pas Pierre : pensons plutôt de combien de manières nous pouvons renier le Seigneur, même par nos silences. Si comme Pierre, nous ne sommes pas prêts à reconnaître notre faiblesse, il faudra l'apprendre en faisant d'amères expériences.

11.2 Jean

Jean est, semble-t-il, resté dans la cour. Dans ce cas, il a assisté au reniement de son compagnon de service. En tout cas son évangile décrit la scène en termes aussi brefs et simples que possible.

À la Croix, seul des disciples, Jean se joint au petit groupe de femmes. La mère de Jésus est là. Siméon lui avait annoncé qu'une épée transpercerait sa propre âme (Luc 2:35). Salomé, la mère de Jean, et Marie de Magdala sont là aussi (Marc 15:40-41). Mais le Seigneur, crucifié, s'adresse à elle avec amour, en lui montrant Jean : « Femme, voilà ton fils » puis il dit aussi au disciple : « Voilà ta mère ». Dans sa tendresse, il la confie à ce disciple qu'il aimait, et qui, « dès cette heure-là, la prit chez lui » (Jean 19:25-27).

12 Pierre et Jean à la résurrection

On retrouve Pierre et Jean ensemble au jour de la résurrection. Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala, cette femme dont Jésus avait chassé sept démons, vient de grand matin au sépulcre, avec Marie, la mère de Jacques et Salomé. Elles se proposent d'embaumer le corps de Jésus.

Les hommes ont accompli le plus grand forfait de tous les temps. Ils ont crucifié le Fils de Dieu, sans lui épargner aucune forme de souffrance et d'humiliation. Mais l'amour l'a enseveli dans un sépulcre neuf. Joseph d'Arimatee et Nicodème ont été préparés pour ce précieux service.

Les femmes qui viennent au sépulcre, s'aperçoivent que la grande pierre, tant redoutée (Marc 16:3) a été roulée. Elles entrent et voient un jeune homme, assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche. Il leur dit : « Ne vous épouvantez point ; vous cherchez Jésus le nazarénien, le Crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre ; il s'en va devant vous en Galilée » (Marc 16:1-7). Alors elles s'enfuient du sépulcre et Marie de Magdala, le cœur rempli de crainte et de joie, vient vers Simon Pierre et « l'autre disciple » que Jésus aimait. Elle leur parle, devant les onze et tous ceux qui pleuraient. Que dit-elle ? « On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis » (Jean 20:2). Puis elle leur fait part de cette vision d'ange qu'elles ont eue (Luc 24:22-23).

Ses paroles semblent à leurs yeux comme des contes et ils ne les croient pas. Mais Pierre, s'étant levé, sort, avec « l'autre disciple » et ils s'en vont au sépulcre. Jean ne se désolidarise pas de son frère coupable : ils couraient les deux ensemble.

Toutefois l'autre disciple court plus vite et arrive le premier au sépulcre. Les pas de Pierre étaient-ils ralentis par une conscience encore chargée ? En tout cas Jean s'étant baissé, voit (regarde simplement) les linges à terre. Pierre arrive à son tour et considère de près les linges et le suaire. Jean entre alors dans le sépulcre et regarde plus attentivement. Pendant des années, ils ont suivi et contemplé l'Agneau de Dieu. Jean l'a considéré sur la croix. Maintenant il voit le tombeau vide, et il croit à Sa résurrection (Jean 20:8-9). Les linges sont intacts, le suaire soigneusement plié dans un lieu à part. Aucun signe d'un départ précipité. Rien non plus que l'on puisse comparer à ces bandes dont il avait fallu délier Lazare (Jean 11:44). Jésus est sorti du tombeau avant que la pierre soit roulée. L'ange est venu la déplacer pour montrer que le sépulcre était vide (Matt. 28:2).

Les disciples retournent chez eux ! (Jean 20:10). Seule Marie de Magdala reste au sépulcre. Tout est tellement changé pour ce cœur endeillé, elle a perdu sa raison de vivre. Mais une Voix se fait entendre : Marie ! La joie aussitôt l'inonde : elle voit, elle écoute le Seigneur, qui lui confie d'ailleurs un précieux message pour les disciples (Jean 20:17-18) !

Les deux disciples d'Emmaüs après leur rencontre avec le Seigneur, qui a fait brûler leur cœur, sont revenus en hâte à Jérusalem (Luc 24:32-33). Les disciples les accueillent en disant : « Le Seigneur est réellement ressuscité et il est apparu à Simon » (Luc 24:34). La restauration privée, toujours indispensable, a déjà eu lieu, et « comme ils disaient ces choses, Jésus se trouve là au milieu d'eux et leur dit : « Paix vous soit » ! (Luc 24:36)

13 *Jean 21*

Des disciples se rendent ensuite, comme le Seigneur le leur avait ordonné, en Galilée (Matt. 28:10). Ils sont sept, cinq d'entre eux sont nommés, deux autres les accompagnent. En tout cas Pierre et Jean en font partie. Mais au lieu d'attendre patiemment la venue annoncée du Seigneur, Pierre, prend une initiative surprenante : « Je m'en vais pêcher ». Les autres lui répondent aussitôt : « Nous allons avec toi » (Jean 21:3). Ils semblent disposés à reprendre leur ancien métier. Veulent-ils se procurer par ce moyen des moyens de subsistance, eux qui pourtant, au service du Seigneur, n'ont jamais manqué de rien (Luc 22:35) ? Comment s'étonner si, cette nuit-là, ces pêcheurs pourtant expérimentés ne prennent rien !

À l'aube, Jésus se tient sur le rivage, sans être reconnu. Il les interroge : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? ». On sent toute l'affection du Seigneur dans sa question : il leur faut bien confesser que non. Ils étaient partis à la pêche sans Lui, en oubliant Sa venue et ils n'ont rien pris ! À sa parole, comme autrefois (Luc 5), ils jettent le filet du côté droit de la nacelle, celui qu'Il a désigné, et le filet se remplit d'une multitude de poissons (Jean 21:5-6). Le disciple que Jésus aimait, c'est à dire Jean, reconnaît alors Celui qui a parlé à son cœur. Avec joie, il s'écrie : « C'est le Seigneur » !

Simon Pierre, l'ayant entendu, ceint sa robe de dessus et se jette dans la mer, pour rejoindre Jésus. Il a tout préparé d'avance pour ses serviteurs fatigués et déçus : nourriture et chaleur les attendent. Il vaut mieux se chauffer à ce feu. Le Maître n'a pas besoin de leur poisson (Jean 21:9) mais il ne méprise pas le fruit de leur travail, et en ajoute quelques-unes de leurs prises sur les braises.

Un travail d'amour reste à faire à l'égard de Pierre. À trois reprises, il a renié le Seigneur. Il sera sondé trois fois par cette question douloureuse pour son cœur : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci » (Jean 21:15, 16, 17) ? Il a prétendu avoir plus d'attachement pour le Seigneur que les autres disciples, mais eux, après tout, ne l'ont pas renié (Marc 14:29). « Où donc est cet amour ardent dont tu parlais volontiers ? Je n'en ai pas vu trace ». « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (Jean 21:17). Qu'il nous est précieux de pouvoir nous en remettre exclusivement à Lui. Jésus va-t-il le mettre de côté ? Au contraire, maintenant que Pierre a perdu confiance en lui-même, il est propre pour le service : « Pais mes agneaux, sois berger de mes brebis ».

14 *Actes 1*

Aussi, au début du livre des Actes, Pierre, un Pierre entièrement restauré, prend la parole au milieu des disciples. C'est son premier discours, il y en aura sept au total. Il rappelle la fin misérable de Judas et montre la nécessité de le remplacer pour compléter les témoins de la résurrection de Christ. C'est un fait fondamental du christianisme (1 Cor. 15:5).

Pierre cite deux passages qui montrent une réelle connaissance des Écritures, et il en fait une application spirituelle (Ps. 69:25 ; Ps. 109:8). Il avait déjà reçu, comme les autres apôtres, l'Esprit comme puissance de vie (Jean 20:22). Ne négligeons pas la lecture et la méditation de l'Écriture, elle sera très utile pour résoudre les cas difficiles.

Au terme de leurs exercices, deux frères semblent remplir les conditions voulues. Ils prient : « Toi, Seigneur, qui connais les cœurs de tous, montre lequel tu as choisi ». Ils jettent le sort, s'appuyant sur Prov. 16:33, et Matthias est adjoint aux onze apôtres.

15 *Actes 2*

Au chapitre suivant, un événement capital a lieu. Le Saint Esprit, Personne divine, descend sur la terre et demeure sur les disciples, sous forme de « langues divisées, comme de feu ». C'est la réalisation de la promesse du Seigneur qui est aussi celle du Père (Act. 1:4 ; 2:1-4).

Sa puissance se manifeste aussitôt en eux. À la surprise générale, ils deviennent capables de s'exprimer dans des langues qu'ils ne connaissaient pas. Or c'était la fête de la Pentecôte, qui amenait chaque année à Jérusalem une foule considérable. Chacun peut entendre, dans sa propre langue, les choses magnifiques de Dieu. Pourtant ceux qui parlent sont des galiléens sans instruction (Act. 4:13 ; Jean 7:15).

S'étant levé avec les onze, Pierre prend à nouveau la parole (Act. 2:14). Il le fera plusieurs fois jusqu'au chapitre 15. Il rappelle le chemin merveilleux du Seigneur ici-bas, sa mort et sa résurrection. Ce Jésus, que le peuple a crucifié, Dieu l'a fait asseoir à sa droite et le désigne à tous comme Seigneur et Christ. Atteints dans leur conscience, saisis de componction, c'est à dire de crainte et de confusion, les auditeurs demandent à Pierre et aux autres apôtres comment apaiser Dieu, après s'être rendus coupables d'un tel outrage (Act. 2:37) ! D'abord par la repentance, leur répond Pierre. C'est le jugement que l'on porte avec Dieu sur ses actes passés. Il s'accompagne de l'abandon de notre mauvaise conduite. C'est la première manifestation de la foi.

Trois mille personnes sont converties et baptisées à la suite de la prédication de celui que Jésus avait appelé à devenir « pêcheur d'hommes ». Le chapitre s'achève par un admirable tableau de l'Assemblée, à ses débuts. Il y avait, au milieu des rachetés du Seigneur, comme aujourd'hui, des réunions pour le Culte, l'édification et la prière (Act. 2:42). Toute âme avait de la crainte (Act. 2:43). Cette gravité et ce sérieux peuvent tout à fait s'accorder avec la joie dont parle le verset 46.

16 *Actes 3 et 4*

Puis, dans le chapitre suivant, la puissance du Saint Esprit va se manifester par des œuvres. Quel beau tableau offert à nos yeux que Pierre et Jean montant ensemble au temple pour prier ! Avant de guérir ce boiteux qui n'espérait recevoir qu'une aumône, « Pierre ayant avec Jean, arrêté ses yeux sur lui, dit : regarde-nous » (Act. 3:4). Il s'associe entièrement à Jean, dans cet acte de miséricorde, au nom de Jésus Christ. L'homme guéri, louant Dieu, entre avec eux au Temple. Il tient par la main Pierre et Jean. Ces deux disciples sont ensemble étroitement engagés dans le service du Seigneur.

Le lendemain, tous ceux qui étaient de la race souveraine sacerdotale les font comparaître et demandent : « Par quelle puissance et par quel nom avez-vous fait ceci ? » (Act. 4:7). Pierre, avec hardiesse, rempli du Saint Esprit, reconnaît qu'ils ont agi au nom de Jésus Christ, celui que vous, vous avez crucifié (Act. 4:10). Ces hommes religieux sont remplis de haine, mais la hardiesse de Pierre et de Jean les étonne. Ils sont obligés de reconnaître qu'ils ont été avec Jésus (Act. 4:13). Craignant la foule, témoin de ce miracle, ils leur défendent, avec menaces, de parler davantage de ce Nom à qui que ce soit ! Mais Pierre et Jean, d'un seul cœur, leur répondent : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu » (Act. 4:19).

Relâchés, ces deux disciples reviennent vers les leurs et leur rapportent tout ce qui vient de se passer. La louange s'élève alors d'un commun accord et ils demandent : « Maintenant, Seigneur, regarde à leurs menaces et donne à tes esclaves d'annoncer ta parole avec toute hardiesse » (Act. 4:23-31).

17 Actes 8 et Gal. 2

Il y aura donc sept discours de l'apôtre Pierre, ils forment un tout dans ces chapitres 1, 2, 3, 5, 5, 10 et 15 des Actes. Notons qu'une fois encore, Pierre et Jean partiront ensemble, à la demande des apôtres, pour visiter la Samarie, où l'évangile est parvenu.

Ils sont appelés à rendre le témoignage que ces Samaritains, si méprisés par les Juifs, ont vraiment reçu la Parole de Dieu. Ils reconnaissent qu'ils font désormais partie du Corps de Christ et prient pour eux. Puis ils sont baptisés. Pierre et Jean leur imposent les mains et ils reçoivent le Saint Esprit (Act. 8:14-17).

Simon le magicien qui assistait à cette scène, leur offre de l'argent pour recevoir lui aussi le Saint Esprit. Il n'y avait chez lui ni droiture, ni crainte de Dieu ni jugement de lui-même. Seule l'attitude ferme de Pierre et de Jean empêche dans cette affaire l'intrusion du mal dans l'Assemblée (Act. 8:19-23).

Une ultime fois Pierre et Jean seront mentionnés ensemble dans l'Écriture, avec Jacques. Ils sont « considérés comme des colonnes » et donnent à Barnabas et à Paul la main d'association pour aller vers les nations tandis qu'eux prendront soin de la circoncision (Gal. 2:8-10).

18 Fonctionnement du corps de Christ

À chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ. « Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité et a donné des dons aux hommes » (Éph. 4:7-8). Ce que Dieu a en vue, c'est le perfectionnement des saints pour l'œuvre du service, l'édification du Corps de Christ (Éph. 4:12). L'apôtre Paul déclare qu'à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit, précisant : en vue de l'utilité. Il énumère des dons, très divers, avant d'affirmer : « Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît » (1 Cor. 12:4-11).

D'ailleurs pour illustrer l'unité de l'Église et la diversité des services, il se sert de l'exemple du corps humain. Il est composé de beaucoup de membres et d'organes, dont aucun ne peut fonctionner harmonieusement sans les autres. C'est un organisme unique, conduit par la seule volonté de la tête. Ainsi aussi le Corps de Christ est composé de beaucoup de membres, en fait chaque vrai croyant est un de ces membres. C'est un organisme vivant, un ensemble complexe dont le plus infime a sa raison d'être. Les membres qui paraissent les plus faibles sont nécessaires.

Nous n'avons pas à choisir notre activité (v. 11) ni la place où elle doit s'exercer (v. 18) mais il faut s'appliquer à garder cette merveilleuse unité dans la diversité (Éph. 4:3). Que chacun se garde de mépriser sa propre fonction ou d'envier celle des autres (1 Cor. 12:15-16, 21). Par exemple, l'œil et le petit doigt ne peuvent pas se remplacer l'un l'autre. Mais le second permet d'ôter la poussière venue irriter le premier !

Voyant Jean qui suivait, lui aussi le Seigneur, Pierre s'enquiert : « Et celui-ci, que lui arrivera-t-il ? ». Nous ressemblons souvent sur ce point à Pierre. Mais Jésus lui répond : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi » (Jean 21:21-22). « Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le Corps comme il l'a voulu » (1 Cor. 12:18, 28). Il l'a composé (1 Cor. 12:24) en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait. Que chacun s'applique désormais à employer pour les autres membres de ce Corps ce qu'il a reçu, comme un bon dispensateur de la grâce variée de Dieu (1 Pier. 4:10).

Si nous désirons avec ardeur des dons spirituels plus grands, comme la Parole nous y encourage, demandons en même temps d'être maintenus dans l'humilité, ce qui nous empêchera de nous glorifier d'un don pourtant simplement reçu (1 Cor. 4:7). Il n'est pas pour nous, mais pour l'assemblée (1 Cor. 14:1, 12). En outre, n'oublions jamais que sans l'amour versé dans notre cœur par l'Esprit Saint qui nous a été donné (Rom. 5:5) nous ne sommes rien. Il est le mobile indispensable pour l'exercice de tous les dons. Christ a suivi en perfection à cet égard aussi, son chemin de Serviteur ici-bas. La liste de tout ce que l'amour fait et surtout ne fait pas devrait suffire à parler très fort à notre conscience (1 Cor. 13).

19 Conclusion

Ainsi, en parcourant le récit de la vie de ces deux disciples, Pierre et Jean, cherchons à comprendre un peu mieux le travail patient de Dieu à l'égard de chacun des siens. Il veut les rendre « conformes à l'image de son propre Fils » et les amener à ce support mutuel, qui se réalise dans cet amour de Christ qui nous unit.

Membres du seul Corps de Christ, comprenons mieux quelle est notre responsabilité de nous « appliquer à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (Éph. 4:2-3, 15-16).

Enfants de Dieu, vivons sans cesse

Dans cet amour qui nous unit,

Il est l'éternelle richesse

De ceux que le Sauveur bénit.

Abreuvés à la même source,

N'ayons ensemble qu'un seul cœur,

Poursuivons notre heureuse course,

Les yeux fixés sur le Sauveur.

LE DISCIPLE ANANIAS par Alfred Guignard

Actes 9:10-18 Me voici Seigneur — Être prêt pour faire la volonté du Seigneur

ME 1923 p. 316

La Parole nous dit peu de chose du pieux disciple, Ananias, qui fut envoyé vers Saul de Tarse pour qu'il recouvrât la vue ; mais le peu que nous savons de lui est si précieux, et si plein d'enseignements, qu'il vaut la peine de nous y arrêter. Cela nous fera comprendre pourquoi le Seigneur l'a honoré, dans ce service, en faveur du vase d'élection qui devait porter son nom devant les nations, et les rois, et les fils d'Israël.

«Il y avait à Damas un disciple nommé Ananias ; et le Seigneur lui dit en vision : Ananias ! Et il dit : Me voici, Seigneur». Que cette parole est simple, mais belle ! Ananias était un disciple. Il ne nous est pas dit qu'il fût un croyant ; cela est vrai de tous les rachetés du Seigneur ; mais un disciple est celui qui écoute les enseignements du Maître, qui apprend de lui et marche selon ses enseignements. Il se tenait là à ses pieds et avait fait son profit de ce qu'on apprend à une pareille école. La preuve en était qu'il ressemblait à son divin Maître et Seigneur : «Me voici, Seigneur», dit Ananias. «Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté», disait le Seigneur. Quelle conformité entre le disciple et son parfait modèle ! «Me voici !» c'est l'entière mise de côté de toute propre volonté. Je ne dis pas un cœur soumis à la volonté divine, mais un cœur qui trouve son bonheur dans l'accomplissement de cette volonté : je suis à ta disposition, fais de moi ce que tu trouveras bon ; tu es mon Seigneur, je n'ai d'autre désir que de faire ce qui t'est agréable. Nous trouvons déjà, dans l'Ancien Testament, quelques exemples de ce genre, quelques rayons de la gloire de Christ qui brillent dans les saints d'autrefois : «Me voici, car tu m'as appelé», dit Samuel. Il servait l'Éternel dès sa jeunesse, son oreille était attentive à la voix du représentant de l'Éternel. Celui-ci lui apprend à dire : «Parle, Éternel, car ton serviteur écoute». En conséquence, l'Éternel allait pouvoir se faire connaître à son serviteur, car «il ne connaissait pas encore l'Éternel, et la parole de l'Éternel ne lui avait pas encore été révélée» (1 Sam. 3:1-7). C'était un : Me voici, pour apprendre !

«Me voici, envoie-moi», répond Ésaïe quand Celui dont il venait d'apprendre à connaître la gloire et la grâce dit : Qui enverrai-je ? (És. 6:1-9). Aussi l'Éternel put mettre dans sa bouche les paroles adressées à son peuple. C'était un : Me voici, pour servir !

«Me voici», disait Joseph à son père (Gen. 37:11) ; et Jacob l'envoie vers ses frères qui le haïssent et le jettent dans la fosse. Comme il ressemblait, n'est-ce pas à Jésus venu chez les siens qui ne l'ont pas reçu, à Jésus mis dans la poussière de la mort ! C'était un : Me voici, pour refléter les gloires de Christ !

Peut-être le Seigneur nous met-il à l'écart pour écouter sa voix et apprendre de lui ; ou veut-il nous confier un service quelconque, ou encore, veut-il montrer par nous les rayons de sa gloire devant le monde qui l'a crucifié. Sachons dire, nous aussi : «Me voici». Dans Ananias nous trouvons les trois choses réunies : il avait appris du Seigneur, il allait accomplir son service, et la gloire de Christ brillait dans sa personne. Quand un saint est dans de telles dispositions, le Seigneur peut l'employer d'une manière utile, bénie. «Lève-toi et va dans la rue appelée la Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse ; car voici, il prie, et il a vu en vision un homme nommé Ananias, entrant et lui imposant la main pour qu'il recouvrât la vue». Comme l'étonnement d'Ananias devait être grand en entendant cette parole ; sans parler de la crainte, bien légitime, qui devait s'emparer de lui, en pensant à la haine, bien connue, de ce Saul de Tarse, pour tous ceux qui invoquaient le nom du Seigneur ; et voici que le Seigneur l'envoyait vers cet homme ! Mais quelle sainte liberté et quelle confiance chez ce pieux disciple ! Il parle au Seigneur de ses craintes comme il l'aurait fait à son plus intime ami. Nous trouvons chez lui une grande intimité jointe à une sainte révérence. Il connaît celui qui est son Seigneur, qui a toute autorité sur lui, il est prêt à lui obéir ; mais il connaît aussi son cœur et il lui parle librement de tout ce qui peut le préoccuper. Celui qui est dans la gloire est aussi l'humble Jésus qui était dans le monde, accessible à tous, et qui n'a jamais repoussé personne, le même Jésus qui était au milieu de ses disciples, plein de tendresse et de miséricorde. Ce Sauveur et Seigneur, souvenons-nous-en, est le même aujourd'hui, que lorsqu'il était ici-bas. Sa séance de bientôt deux mille ans à la droite du Père n'a changé en rien son amour envers nous. Il est avec nous comme il était avec Ananias ; comme il était avec ses disciples sur la mer orageuse. Si nous le connaissions mieux, si nous vivions plus près de son cœur, comme nous lui parlerions de toutes nos peines, de toutes nos craintes, de toutes nos détresses, au lieu de nous fatiguer nous-mêmes à porter des fardeaux trop lourds pour nos épaules. Ananias fait part au Seigneur de ce qui était dans son cœur ; Celui-ci le rassure et même lui confie ses secrets au sujet de l'homme vers lequel il l'envoie. Qu'il est précieux de rencontrer un cœur, vivant si près du Seigneur, et n'ayant d'autre désir que de lui obéir, de faire tout ce qui lui est commandé ! Ananias va ; le Seigneur l'avait envoyé, et lui, avait répondu : Me voici. — «Saul, frère, dit-il, le Seigneur, Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint». Dès les premiers mots, il lui présente une personne connue et précieuse à son cœur, le Seigneur Jésus, un objet béni capable de remplir le cœur de Saul, comme il remplissait le sien. Il le lui présente dans sa seigneurie et dans sa grâce ; Saul avait déjà dit : Que dois-je faire, Seigneur ? (Actes 22:10), mais cela ne suffisait pas ; il fallait qu'il le connût comme Jésus le Sauveur. Il lui annonce le Seigneur Jésus et immédiatement le voilà tiré des ténèbres dans lesquelles il était plongé et amené dans la lumière. Ses yeux sont ouverts.

Quelle grandeur et quelle beauté dans cet humble disciple, qui aura éternellement la gloire d'avoir été envoyé pour annoncer le Seigneur Jésus à celui qui devait être le grand apôtre Paul, un instrument si puissant dans la main du Seigneur pour la bénédiction de tant de milliers de rachetés. Le Saint Esprit ne nous parle, au sujet d'Ananias, ni de dons merveilleux, ni de zèle pour annoncer l'Évangile, ni d'activité dans l'assemblée ; mais il nous le présente comme un disciple qui, vivant près du Seigneur, était prêt à lui obéir, et pouvait parler de Lui. Qu'il nous accorde les mêmes grâces ; nous en avons d'autant plus besoin aujourd'hui où l'on rencontre tant d'activité avec si peu d'obéissance, et où la personne du Seigneur est peu connue, peu présentée et a peu de prix pour les cœurs.

JEAN - BAPTISTE par Henri Rossier

Tables des matières

- 1 - CHAPITRE 1 — La nation et le résidu — Luc 1 à 3
- 2 - CHAPITRE 2 — Naissance de Jean Baptiste — Luc 1:15
- 3 - CHAPITRE 3 — Jean Baptiste dans le désert — Luc 1:80 ; Matthieu 3:4
- 4 - CHAPITRE 4 — Jean Baptiste prophète — Matthieu 3
- 5 - CHAPITRE 5 — Jean Baptiste, homme et témoin — Jean 1 ; 3:28-31
- 6 - CHAPITRE 6 — Défaillance de Jean Baptiste — Matthieu 11
- 7 - CHAPITRE 7 — Mort de Jean Baptiste — Matthieu 14:1-12 ; Marc 6:14-29

1 - CHAPITRE 1 — La nation et le résidu — Luc 1 à 3

Que le lecteur ne se méprenne pas au titre de ce petit ouvrage. Le sujet en est moins Jean le Baptiseur, que Christ. Tout importante et intéressante que soit sa personnalité, Jean ne peut être que comme un fond de tableau, destiné à mettre en relief Celui qui était plus grand que lui ; et c'est ainsi, ses paroles et toute sa vie en font foi, que le prophète lui-même aurait écrit son histoire.

Le chapitre 1^o de l'évangile de Luc nous fait pénétrer d'une manière très vivante dans les circonstances d'Israël, telles que les trouva le précurseur et qu'elles précédèrent la manifestation du Messie. Un grand changement était survenu dans les circonstances d'Israël, depuis les jours de Néhémie : le dernier empire universel des gentils avait assujéti le peuple ; mais moralement, l'état de ce dernier ne différait guère de celui que le prophète Malachie nous révèle 450 ans avant le Christ. Israël n'était plus en guerre ouverte avec l'Éternel ; les faux dieux avaient disparu de la maison balayée et parée ; le figuier était couvert des feuilles d'une profession bien apparente, mais sous cette apparence se cachait une stérilité absolue. L'indifférence et l'insensibilité, pires que la haine, étaient au fond du cœur de ce peuple. L'un des caractères de l'apostasie est d'estimer que Dieu ne vaut plus la peine qu'on pense à Lui, et les hommes d'aujourd'hui sont en train de le jeter au rebut comme un Dieu vieilli. Ce qui courbera dans la poussière le front repentant du résidu d'Israël, lorsque leurs yeux seront enfin ouverts sur Christ, ce sera d'avoir pu passer avec indifférence à côté de l'homme de douleurs, sans éprouver pour lui aucune estime (És. 53).

Tels étaient déjà au temps de Malachie les rapports d'Israël avec Dieu. Quand l'Éternel, de sa voix la plus tendre, leur disait : «Je vous ai aimés», ils répondaient : «En quoi nous as-tu aimés ?» car ils ignoraient le cœur de Dieu. Lorsqu'il disait aux sacrificateurs : «Vous avez méprisé mon nom», ils répondaient : «En quoi avons-nous méprisé ton nom ?» aveuglés qu'ils étaient sur leur propre état et sur leurs transgressions. Ils apportaient la souillure à la table de l'Éternel et lui offraient des victimes tarées, parce que, malgré toutes leurs formes religieuses, Dieu était absent de leur cœur et de leur vie, et qu'ils n'avaient pas la moindre conscience du déshonneur qu'ils jetaient sur Lui (Mal. 1).

Une telle religion finit une fois ou l'autre par sembler superflue à ceux qui la pratiquent. À quoi bon ? «Quel ennui», disent-ils (Mal. 1:13). C'est ainsi que le cœur du professant s'exprime, et si, sous l'ennui religieux, il ne redevient pas idolâtre lui-même, il retourne bientôt au monde idolâtre, se joint à lui, «épouse», comme dit le prophète, «la fille d'un dieu étranger», et devient une même chair avec elle aux yeux du Dieu vengeur qui exercera le jugement sur tous deux (Mal. 2:11-16).

C'est là, pour le chrétien lui-même, un grand danger en ces temps de ruine. Asaph l'exprimait ainsi : «C'est pourquoi son peuple se tourne de ce côté-là» (du côté des méchants), «quand on lui verse l'eau à plein bord», quand arrivent pour lui des temps d'affliction qui contrastent avec la prospérité croissante du monde (Ps. 73).

Mais il est pour le croyant un second danger plus subtil que celui-là, parce qu'il est plus plausible, c'est de s'isoler à mesure qu'il voit grandir l'indifférence et la mondanité générales au milieu du peuple de Dieu. Or cette tendance est exactement l'opposé de la pensée de Dieu pour les siens. C'est précisément pour ces temps de ruine que le prophète nous dit : «Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre» (Mal. 3:16). L'apostasie n'isole pas ceux qui craignent l'Éternel, elle les pousse à se réunir, comme il est dit dans un Psaume : «Je suis le compagnon de tous ceux qui te craignent» (Ps. 119:63). Il en est de même en tous les temps fâcheux de l'histoire du peuple de Dieu ; il en fut ainsi pour les jeunes témoins de la captivité de Babylone (Dan. 2:17) ; tel est aujourd'hui le cas dans les temps périlleux de la fin (2 Tim. 2:22) ; il en fut ainsi, dans les heures mornes qui suivirent la croix, quand les disciples, ignorants encore, parlaient l'un à l'autre sur le chemin d'Emmaüs, et nous voyons cette parole se réaliser d'une manière immédiate et éclatante dans ces premiers chapitres de l'évangile de Luc.

«Ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre» ; c'est la ressource de la part de Dieu pour les temps de ruine. Au milieu du désert aride de la profession sans vie, voyez ces quelques fidèles se chercher, se trouver, s'entretenir ensemble. Marie et Élisabeth parlent l'une à l'autre, Zacharie et ses voisins s'entretiennent de ces choses, les bergers les divulguent, Siméon les annonce, Anne en parle «à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance».

Or, remarquons-le, il n'y a qu'un seul sujet d'entretien pour tous ces fidèles : c'est la consolation d'Israël, c'est Christ, le Messie, c'est la personne du Sauveur ; et une telle conversation plaît à Dieu, qui y est attentif et y prête l'oreille. Il enregistre ces choses dans un livre de souvenir, dans un livre spécial. Rien n'est plus agréable à Dieu que des cœurs qui apprécient son Fils bien-aimé. Cher lecteur, il prend note de la valeur qu'a le nom de Jésus pour vous et pour moi. Ceux qui auront apprécié Christ en ces jours d'affliction auront un jour futur, au jour de la gloire, l'intime approbation de Dieu : «Ils seront à moi, dit l'Éternel des armées, mon trésor particulier, au jour que je ferai» (Mal. 3:17). Une telle promesse n'est-elle pas bien faite pour encourager nos âmes ?

«Ils ont parlé l'un à l'autre». Cette occupation des fidèles s'allie avec les devoirs journaliers les plus simples de la vie, car Zacharie remplit ses fonctions sacerdotales, offre le parfum, Élisabeth est à la campagne, Marie voyage, les bergers gardent leurs troupeaux. Elle s'allie même avec l'inactivité apparente d'un Siméon qui habite Jérusalem, d'une Anne, vieille de 106 ans environ, cassée par l'âge, confinée au temple, mais conservant intacte la part la plus précieuse de son activité, la vie cachée de l'âme avec Dieu, nuit et jour. Mais voyez quel élément de fraîcheur et de joie la personne de Christ apporte dans les rapports de ces fidèles entre eux : les âmes débordent, l'entretien tourne à l'adoration ; ceux qui parlent l'un à l'autre réalisent nécessairement ce qu'est le culte (Luc 1:46, 68 ; 2:29).

Deux messages avaient été apportés par l'ange Gabriel, l'un touchant Jean Baptiste, l'autre touchant Jésus. Ces deux messages font naître des louanges dans la bouche de ceux auxquels ils s'adressent, mais dès avant sa naissance, Jean Baptiste, comme il le fera toujours, disparaît devant le Christ, pour laisser la place au cantique universel qui, des bouches de tous les fidèles, s'élève autour de ce petit enfant.

Élisabeth, qui célèbre-t-elle ? non pas son fils, mais le Seigneur. Et Zacharie, tout en annonçant la glorieuse mission de son enfant qui vient de naître, n'en parle que pour exalter le Seigneur, le Dieu d'Israël, la corne de délivrance, le Christ, le Très-Haut. Il en est toujours ainsi des vrais témoins. Les bénédictions que Dieu leur accorde ne sont pour eux que l'occasion de faire monter leurs louanges vers Celui qui est l'origine et le centre de ces bénédictions.

Les circonstances qui accompagnèrent et précédèrent la première venue du Sauveur me semblent s'appliquer en bien des points aux jours actuels. Comme alors (voyez Luc 3:1, 2), le monde s'organise toujours davantage et cherche dans ses institutions même une

cause de sécurité ; comme alors, sous la direction du monde, règne une religion traditionnelle et orthodoxe, indifférente et propre juste, toute mûre pour l'apostasie ; comme alors les sectes fleurissent, semblables aux sadducéens rationalistes, aux Hérodiens qui déclarent excellent le régime qu'ils traversent ; comme alors, le Seigneur est près de venir ou plutôt de revenir... Mais l'heureux message produit-il aujourd'hui dans les cœurs des fidèles les mêmes fruits qu'aux jours d'alors ? Ah ! qu'il y ait dans nos cœurs cette fraîcheur d'espérance, ces divins rayons de l'astre du matin, paraissant pour la foi dans la splendeur de son aube première, de l'astre couronné de grâce, introducteur de la gloire, et dont la vue fait déborder le cœur d'une ineffable adoration ! Chers lecteurs, si nous l'attendons, nous parlerons l'un à l'autre, jusqu'au jour de gloire où nous serons le trésor particulier de Celui qui vient.

2 - CHAPITRE 2 — Naissance de Jean Baptiste — Luc 1:15

L'ange Gabriel fut chargé d'annoncer deux bonnes nouvelles, l'une à Zacharie le sacrificateur, l'autre à Marie de Nazareth, mais les circonstances et la portée de ces deux messages offrent plus de contraste que de similitude. Zacharie et sa femme étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur, sans reproche ; et cependant la vieillesse était arrivée pour eux et Élisabeth était stérile. Ne pouvons-nous pas voir en eux l'image d'Israël pieux sous la loi, et de l'incapacité de cette dernière pour produire du fruit même en l'homme régénéré ? Or elle ne produit pas plus d'intimité avec Dieu que de fruit, car Zacharie, cet homme d'une piété exemplaire, voyant l'ange, fut troublé, et la crainte le saisit. Enfin, elle ne produit pas la confiance, que la grâce seule peut faire naître. Le sacrificateur sous la loi est incrédule au message de grâce que Gabriel lui apporte, aussi restera-t-il muet, ce représentant d'Israël, jusqu'au jour où la promesse divine ayant son accomplissement en grâce, il pourra, comme le résidu plus tard, célébrer l'auteur de son salut.

Marie est non seulement une âme pieuse, mais une âme humble et simple, un objet de grâce et non pas un représentant de la loi. «Tu as trouvé grâce devant Dieu», lui dit l'ange. Elle est soumise : «Voici l'esclave du Seigneur», et sa confiance est en la parole de Dieu, car elle ajoute : «Qu'il me soit fait selon ta parole» (Luc 1:30, 38).

Remarquez, maintenant, le contraste entre les deux messages. Jean devait être «grand devant le Seigneur». De Jésus, l'ange dit : «Il sera grand». Nous reviendrons sur ce sujet dans une autre méditation. Toute la grandeur de Jean Baptiste dépendait de la personne dont il était le héraut, tandis que Jésus était grand en lui-même et par lui-même. Au soleil levant je vois, du lieu où j'écris, l'ombre d'un châtaignier prendre des proportions gigantesques, toutefois elle n'est pas l'image de la grandeur de l'arbre, mais le témoin du lever et de la splendeur du soleil. Tel fut Jean : grand, parce qu'il eut l'honneur insigne d'être le messager de Celui dont l'ange disait : «Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume !» (Luc 1:32, 33).

Mais ces paroles de Gabriel : «Il sera grand devant le Seigneur», n'expriment pas tout ce qui devait caractériser le Baptiseur, car il ajoute : «Et il ne boira ni vin, ni cervoise». C'est le nazaréat ; c'en est du moins la première marque. Jean ne pouvait être grand devant le Seigneur qu'en étant nazaréen. Au chap. 6 des Nombres, nous voyons que le nazaréat consistait à «se séparer afin d'être à l'Éternel». Il avait trois signes distinctifs : d'abord, le nazaréen s'abstenait de vin et de boissons fortes ; ensuite il laissait croître les cheveux de sa tête, et enfin n'entrait en contact avec aucune personne morte. Il se privait de vin, signe de joie pour le cœur de l'homme naturel en la société de ses semblables. Ses longs cheveux annonçaient qu'il abandonnait la dignité et les droits de l'homme pour être soumis à la volonté de Dieu, dont il reconnaissait les droits sur lui ; il évitait enfin tout ce qui amenait en contact avec le péché dont la mort est les gages. Tel était l'ordre et le secret du nazaréat. La séparation pour Dieu ne pouvait subsister qu'au prix de ces trois choses. Elles furent réalisées dans la vie de Jean Baptiste. Mais dans ce passage, il nous est présenté comme particulièrement séparé de ce qui constitue la joie de l'homme sociable. Le monde, en le voyant, disait sans doute : Ce personnage est un triste et lugubre misanthrope. Erreur ! cette joie naturelle, la seule que le monde connaisse, était remplacée dans le cœur du prophète par une joie ignorée du monde et qu'il ne pouvait apprécier — la joie que donne la communion du Sauveur. Ces deux joies se combattent et ne peuvent subsister ensemble, et ce n'est que dans la mesure où nous renonçons à la première que nous jouissons de la seconde. La joie divine fut un des traits caractéristiques de cet homme austère, tout le long de sa carrière. Enfant miraculeux dans le sein de sa mère, son premier mouvement est un tressaillement de joie, quand parvient aux oreilles d'Élisabeth la salutation de la mère de son Seigneur (Luc 1:44) ; et, quand il termine sa course, il dit encore : «Cette joie qui est la mienne est accomplie» (Jean 3:29).

N'oublions pas que tout chrétien est appelé à être nazaréen, et qu'il ne s'agit plus, sous ce rapport, d'une classe spéciale de personnes parmi le peuple de Dieu. Il n'est aussi plus question pour nous, comme pour le Juif nazaréen, d'une séparation extérieure ou de formes ; le nazaréat actuel, la séparation pour Dieu, est intérieure. Sans que le monde les comprenne, il en voit les effets, en vie, en joie, en puissance, mais la séparation elle-même est un secret entre l'âme et Dieu. Proclamer que je suis séparé, c'est occuper les autres de moi-même ; dire que je suis dépendant de Dieu, c'est ne l'être déjà plus, puisque je rapporte quelque chose à moi ; je livre ainsi mon secret au monde et je prête, comme Samson, ma longue chevelure à ses ciseaux. Dès que Satan, dès que le monde, auront appris le secret de ma force, ils n'auront pas de repos qu'ils ne me l'aient dérobé.

Mais s'il est des chrétiens assez satisfaits d'eux-mêmes pour divulguer la source de leur nazaréat, on en voit d'autres qui ne cessent de parler de leurs souillures ; deux extrêmes, sans doute, mais deux formes du même orgueil. L'un ne voit pas les taches de son habit et l'autre les étale, mais tous deux négligent les seules choses nécessaires, l'humiliation et la purification.

Si, en quelque point, nous avons manqué au vœu de notre nazaréat, si nous nous sommes souillés avec un mort, la restauration est possible (Nomb. 6:9-12) ; rentrons en nous-mêmes. Avec l'humiliation nous trouverons la purification. Mais, hélas ! chose bien sérieuse, avec le péché, une joie comme celle dont jouissait le Baptiseur, une puissance comme celle de l'homme de Tzorha, sont perdues. Tout est à recommencer ; il faut bien du temps pour que Samson retrouve, avec sa chevelure, la force de briser les colonnes du temple de Dagon.

À cette parole : «Il ne boira ni vin ni cervoise», Gabriel ajoute : «Il sera rempli de l'Esprit Saint déjà dès le ventre de sa mère». Ici, la puissance spéciale du Saint Esprit est comme liée au nazaréat. Beaucoup de chrétiens s'imaginent qu'être rempli du Saint Esprit est une grâce spéciale qui ne pouvait appartenir qu'à des personnes privilégiées parmi le peuple de Dieu. Il n'en est rien. Cette condition est de fait l'état normal du chrétien ; il est qualifié pour être rempli du Saint Esprit, c'est-à-dire pour que l'Esprit comprime et annule toute manifestation de cette chair que l'enfant de Dieu porte en lui. Tout croyant est un temple du Saint Esprit, mais tout croyant n'en est pas rempli. Pourquoi ? Est-ce de la part du Saint Esprit manque de puissance pour le faire ? Non certes, car il ne serait pas le Saint Esprit de Dieu. Est-ce peut-être que nous ne pouvons faire autrement que de le contrister ? Dans ce cas, nous ne sommes pas des croyants affranchis. Mais que manque-t-il donc, même aux chrétiens affranchis, pour être remplis de l'Esprit ? La réalité du nazaréat ; comme il est dit en Éph. 5:18 : «Ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit».

Oh ! bien-aimés enfants de Dieu, mes frères, quelle puissance de jouissance, de témoignage, de conformité à Christ n'aurions-nous pas, si, véritables nazaréens, nous étions remplis de l'Esprit ! Avons-nous jamais goûté, ne fût-ce que pour un moment, une telle bénédiction ? Étienne la goûta pleinement, pendant sa courte carrière de témoin : «Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit Saint», est-il dit, dès la première mention qui est faite de lui ; Étienne, «plein de grâce et de puissance», ajoute la Parole, quand ce nazaréen, plein de l'Esprit Saint, exerçait son activité parmi le peuple ; Étienne, «étant plein de l'Esprit Saint», dit-elle encore, quand le sanhédrin

grinçait les dents contre lui (Actes 6:5, 8 ; 7:55). Et là, devant ceux qui le lapidaient, la puissance non contristée de l'Esprit, attachant les yeux d'Étienne sur le ciel, il y voit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. Ses yeux et son cœur, que l'Esprit remplit de la vision céleste, s'arrêtent sur un objet, sur Jésus dans la gloire. Cet homme sur la terre voit le Fils de l'homme dans le ciel et se réjouit en Celui qui, ayant terminé son oeuvre, lui a, dans sa propre personne, préparé la place glorieuse. Notre incapacité de «voir Jésus», notre manque de connaissance personnelle de ce précieux Sauveur, se lie, pensons-y bien, à la manière dont nous réalisons cette recommandation de l'apôtre : «Soyez remplis de l'Esprit».

Mais Étienne n'a pas seulement la jouissance de Christ ; il rend témoignage et dit : «Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu». Ce dont il est rempli par l'Esprit, découle abondamment sur ses lèvres.

Il ne se dit pas qu'il lui faut rendre témoignage ; le fleuve abondant s'épanche au-dehors et coule sur la terre, alimenté par la source céleste, devenue dans le cœur de cet homme une fontaine d'eau jaillissante. Et ce bienheureux martyr fait plus encore que de rendre témoignage : il est transformé lui-même en contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur ; il reflète ici-bas, sans les obscurcir, le caractère, les voies et les paroles du Sauveur bien-aimé. Tout cela, je le dis encore, n'est pas un don spécial, mais le fruit sans entraves de l'Esprit Saint, agissant dans nos cœurs. Exhortons-nous donc par cette parole : «Soyez remplis de l'Esprit».

Hélas ! nous manquons tous en plusieurs manières ; Jésus seul, le vrai Nazaréen, n'a jamais manqué. Jésus, conçu de l'Esprit Saint, baptisé de l'Esprit, plein de l'Esprit (Luc 1:35 ; 3:22), a réalisé toutes ces choses dans une perfection absolue, sans une ombre de défaillance. Homme de douleurs ici-bas, il connaissait une joie parfaite ; humble entre les humbles, il réalisait une force divine qui le rendait victorieux dans le combat contre Satan, quand l'Esprit le menait dans le désert, qui le rendait puissant dans son ministère, quand l'Esprit le conduisait en Galilée (Luc 4:1-14) ; Lui pur et saint pouvait dire : «Satan n'a rien en moi». Qu'il soit le modèle de notre nazaréat, Lui, «le Nazaréen entre ses frères». Alors nous le suivrons, dans la puissance de l'Esprit Saint, à la distance de deux mille coudées, sans doute, comme Israël suivit l'arche, mais nous le suivrons néanmoins, et le suivre c'est Lui ressembler !

3 - CHAPITRE 3 — Jean Baptiste dans le désert — Luc 1:80 ; Matthieu 3:4

Les deux passages mis en tête de ce chapitre nous présentent la vie de Jean Baptiste depuis sa naissance «jusqu'au jour de sa manifestation à Israël». «L'enfant», est-il dit, «croissait et se fortifiait en esprit». Être nazaréen, telle est, comme nous l'avons vu, la première condition du développement normal de l'homme de foi. L'Esprit peut alors exercer son action pour nous faire croître et nous fortifier puissamment dans l'homme intérieur. Rien ne le contristera, et il n'aura pas à s'employer pour nous reprendre et nous corriger ; nous serons comme un arbre, planté dans un bon terrain, arrosé de ruisseaux d'eau vive, et recevant en plein les rayons fortifiants du soleil. L'arbre se développe sous cette action bienfaisante. Ses boutons deviennent des fleurs, et ses fleurs des fruits, selon les saisons. Tels étaient les caractères du prophète encore enfant, et cependant il n'était que la faible image de Celui dont bientôt il allait annoncer la venue. Il est dit de Jésus, le Seigneur de Jean Baptiste, qu'étant enfant «il croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui». Et encore : «Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes» (Luc 2:40, 52). Il n'aurait pas été vraiment homme, s'il n'avait passé depuis sa naissance à travers les phases du développement de l'homme ; il n'aurait pas été Dieu, s'il n'y avait passé dans une perfection absolue. Jean avait besoin d'aide pour croître et se fortifier en esprit, aussi l'évangéliste dit-il : «La main du Seigneur était avec lui» (Luc 1:66). Jésus croissait et se fortifiait de lui-même, pour ainsi dire, quoique dans une dépendance absolue comme homme. On trouve en Luc la perfection de cet épanouissement. La fleur est en bouton, pas une tare ; elle est pleinement ouverte, pas une flétrissure ; la faveur divine, la rosée des cieux, remplit son calice ; elle est d'un parfum, d'une grâce, capables de faire les délices de Dieu et des hommes. Elle promet le fruit qui paraît en son temps, développement divin d'une pleine maturité.

Nous avons vu l'état moral du fils de Zacharie. Considérons un peu sa condition extérieure, telle que, dès sa jeunesse, elle dut frapper les regards des hommes. La Parole nous dit : «Il fut dans les déserts». Quel contraste avec le monde qui l'entourait ! La «Bête» romaine était en pleine prospérité, stable comme aucun empire ne l'avait jamais été (Luc 3:1). L'administration, l'armée, les arts, les religions, même la religion judaïque (3:2), étaient organisées d'une manière remarquable. Certes, cela ne ressemblait pas au désert et il faisait bon vivre sous ce régime. Entre le désert et la Judée d'Hérode, un Lot n'aurait pas hésité. Jean Baptiste n'y trouve rien qui l'attire ; il fut dans les déserts, entièrement, visiblement séparé du monde. Aussi, quand Dieu l'envoie et qu'il franchit le seuil du désert pour prophétiser au milieu du monde et de son activité bruyante, son cœur n'y rencontre que le vide et le silence : «Voix de celui qui crie dans le désert», dit-il, car le monde est un désert pour lui. Il ne lui demande rien, il ne va pas y chercher des «vêtements précieux», il y apporte les habitudes du pays de son choix. Son vêtement est de poil de chameau, le seul habit grossier que le désert pût lui offrir ; il a une ceinture de cuir autour des reins, comme en d'autres temps le prophète Élie quand il se présenta aux envoyés d'Achazia (2 Rois 1:8) ; sa nourriture est des sauterelles et du miel sauvage qu'il récolte dans les lieux désolés. Comme Élie au torrent de Kérith, il dépend entièrement pour sa subsistance de ce que Dieu lui a préparé dans une terre aride ; dépendance pénible à la chair, mais mille fois bénie, car elle est la puissance de tout vrai ministère. C'est la vie et l'expérience du désert qui qualifient le Baptiseur pour être la «voix» de Celui qui s'y fait entendre et, comme Élie, pour accomplir sans crainte sa dangereuse mission.

Mais un autre a distancé Jean Baptiste dans cette expérience, Celui dont il est dit au Psaume 110 : «Il boira du torrent dans le chemin», courte phrase qui résume toute la carrière terrestre du Sauveur. David, dans ce Psaume, le voit d'avance à la droite de Dieu, mais d'avance aussi il contemple le chemin qui le conduira là. Que de choses nous disent ces mots : Il boira du torrent dans le chemin ! Ce petit tableau nous présente un homme en marche, ayant hâte d'accomplir sa mission. Immédiatement nos pensées se reportent à l'histoire des compagnons de Gédéon, suscités par l'Éternel pour la délivrance du peuple, et qui burent du torrent dans le chemin (Juges 7). Ils étaient trois cents, choisis pour une délivrance temporelle. Jésus fut seul et prit la responsabilité d'un salut éternel. Rien ne l'arrête, même pour un instant. De provisions il n'en a pas, non plus que d'eau pour étancher sa soif, et il ne s'écarte pas du chemin pour en chercher. Les ressources que Dieu met sur sa route lui suffisent, car il n'a qu'un but : accomplir sa mission, et son cœur y est entièrement dévoué. Ce n'est pas lui qui ira s'établir à genoux au bord du torrent et se mettre à l'aise pour y boire.

Avez-vous jamais cherché dans les évangiles combien de fois le Sauveur a bu du torrent dans le chemin ? On les a bien vite comptées, ces sources de rafraîchissement qu'il rencontre après les longues étapes parcourues sous le soleil brûlant, sources produites par quelque pluie bienfaisante que le ciel a versée un moment sur sa route, et auxquelles il a puisé sans ralentir sa marche. Quand, au puits de Sichar, une misérable femme de Samarie vit sa conscience atteinte par Celui qui lui demandait à boire, sans qu'elle sût même lui donner une goutte d'eau, le torrent coulait dans le chemin du Sauveur. Et avec quelle joie il s'y désaltère en passant : «J'ai de la viande à manger que vous ne connaissez pas». «Celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble» (Jean 4:32, 36). Quand, à la table du pharisien, une pauvre pécheresse, déjà convaincue de péché, venait apporter aux pieds de la Grâce qui seule pouvait pardonner, ses larmes, ses baisers et son parfum, ce n'était pas au repas de Simon que le Sauveur prenait part, c'était à la table que Dieu lui dressait dans le cœur de cette femme. Quand Marthe, se mettant en souci et se tourmentant, préparait tout à grand-peine, pour recevoir Jésus dans la maison, lui buvait du torrent dans le chemin, en reposant ses yeux sur Marie qui, assise à ses pieds dans le silence, l'écoutait et trouvait en lui la bonne part. Et à la dernière borne de sa dernière étape, où sous le feu consumant il allait s'écrier : «J'ai soif», il trouve pour la seconde fois, non pas à la table de Béthanie, mais chez Marie, le torrent

préparé pour lui, alors que, devant le moment de sa sépulture, elle vint répandre tout son parfum sur les pieds et sur la tête du Sauveur qui allait mourir.

Ah ! ces occasions furent rares, mais elles suffisaient à ce cœur parfait, entièrement soumis au Père et dépendant de Lui. Précieux Sauveur ! tu as bu du torrent dans le chemin, mais tu lèveras haut la tête. Maintenant déjà, te voilà au poste le plus élevé, assis sur le trône du Père, à sa droite. Tu as la satisfaction d'avoir accompli ton oeuvre à la gloire de ton Père, et ta séance là-haut en est irrécusable témoin. En vertu de cette oeuvre, tu as été acclamé de Dieu souverain sacrificateur éternellement pour nous selon l'ordre de Melchisédec. Mais il te reste encore à occuper ton trône, à y monter en foulant tes ennemis comme le marchepied de tes pieds. Alors, tu nous y auras avec toi. Tu verras le fruit du travail de ton âme, et tu en seras rassasié !

4 - CHAPITRE 4 — Jean Baptiste prophète — Matthieu 3

Le chapitre 3 de l'évangile de Matthieu introduit Jean Baptiste dans son ministère public. Ce ministère me paraît être caractérisé par deux mots du Sauveur, quand il prend la défense de Jean devant les foules : « Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète » (Matt. 11:9).

Jean Baptiste était un prophète, mais, même comme tel, sa position et son ministère s'élevaient au-dessus de ceux des prophètes anciens. Ces derniers parlaient, soit à Jérusalem, soit en Israël, soit au milieu du peuple captif ou remonté de la captivité. Jean-Baptiste se sépare du peuple ; il vit dans le désert. Le seul prophète auquel il doit être assimilé sous d'autres rapports est Élie, mais ce dernier fut conduit au désert par sa défaillance, et non par l'Éternel (1 Rois 19).

Un résidu de Juda était remonté de la captivité babylonienne, mais il n'en était pas même un aux yeux du prophète. Il n'y avait désormais qu'un résidu de ce résidu qui pût être reconnu comme Israël.

C'est pourquoi Jean Baptiste ne fait plus appel à la masse du peuple, comme les prophètes qui l'avaient précédé. Il dit : « Voix de celui qui crie dans le désert ». Israël lui-même était un désert pour Dieu. L'appel prophétique est basé désormais sur la ruine irrémédiable du peuple, tandis que celui des prophètes anciens supposait toujours la possibilité d'un retour national à l'Éternel. Alors, le jugement divin n'était pas définitivement prononcé sur la race humaine. Les prophètes étaient autorisés, par leur mission, à chercher s'il n'y avait pas en l'homme quelque bien par lequel il pût être ramené à Dieu. Comme eux, sans doute, Jean Baptiste a prêché la repentance, mais une repentance basée sur une ruine sans remède. C'est pourquoi Ésaïe, décrivant le ministère de Jean Baptiste, ajoute : « Une voix dit : Crie. Et il dit : Que crierai-je ? — Toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée ; car le souffle de l'Éternel a soufflé dessus. Certes, le peuple est de l'herbe ». Que reste-t-il de l'homme ? Rien ; le souffle de l'Éternel a soufflé dessus. — Désormais la repentance reconnaissait cela ; on avait à se juger dans la présence de Dieu, et l'on sortait vers le prophète, confessant ses péchés, mais pour être baptisé par lui dans le Jourdain. Le pécheur ne se bornait pas à confesser ses fautes, mais reconnaissait que désormais la seule réponse à son état était la mort, qu'il n'y avait pas de remède. Or la période dans laquelle le monde entrait, rendait un tel ministère nécessaire. Le Seigneur paraissait sur la scène. L'histoire du premier homme était virtuellement close (elle fut terminée de fait à la croix), pour faire place à l'histoire du second homme, auquel il s'agissait d'appartenir désormais. Le moyen d'appartenir à ce Messie vivant sur la terre (*) était de passer condamnation sur soi-même et de se jeter dans les bras de la grâce. Aussi Zacharie, père de Jean Baptiste, prophétise-t-il du petit enfant : « Tu iras devant la face du Seigneur... pour donner la connaissance du salut à son peuple, dans la rémission de leurs péchés, par les entrailles de miséricorde de notre Dieu, selon lesquelles l'Orient d'en haut nous a visités, afin de luire à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort » (Luc 1:76-79). Aussi quelles classes de gens voit-on se rendre au baptême du prophète ? Des publicains, hommes d'un caractère ouvertement méprisable, des gens de guerre habitués à écraser le peuple. La corruption et la violence, mais reconnues et jugées, se donnent rendez-vous au baptême de la repentance. « Jean », dit le Seigneur, « est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru ; mais les publicains et les prostituées l'ont cru » (Matt. 21:32). Pour de telles gens, il n'est plus de ressource, et Dieu ne peut reconnaître en eux que le fruit de son oeuvre. « De ces pierres, Dieu suscitait des enfants à Abraham » (3:9).

(*) Jean baptisait pour un Christ vivant, le baptême chrétien est pour la mort de Christ.

Il est un autre côté du ministère prophétique qui ne peut manquer à Jean Baptiste, et qu'il présente d'une manière plus complète et définitive que ses prédécesseurs : c'est le jugement, en contraste avec la grâce. Les pharisiens et les sadducéens se rendaient avec la foule à son baptême ; ils n'y venaient pas en coupables, mais en propres justes ; la vue de l'oeuvre de Dieu dans les publicains et les prostituées ne produisait chez ces gens ni remords, ni foi (21:32) ; aussi leur sentence est définitivement prononcée. Une « race de vipères » ne peut être destinée qu'à « la colère à venir » ; on ne peut lui apprendre à la fuir. S'ils acceptaient ce jugement, ils porteraient le fruit qui convient à la repentance. La descendance d'Abraham selon la chair était mise de côté ; Dieu susciterait des enfants à Abraham, en donnant la vie à ce qui était mort et dur comme la pierre (vers. 9).

Le Baptiseur ajoute : « Et déjà la cognée est mise à la racine des arbres ». Comme, dans une forêt, on marque de la hache les arbres qu'il faut abattre, déjà les objets du jugement étaient désignés ; mais il ne s'agissait plus de retrancher les branches ou même le tronc ; la racine était mauvaise. Il ne restera rien de vous, dit le prophète, en présence du jugement qui est à la porte. Et ce jugement qui l'exécutera ? Le Christ. « Lui », dit-il, « vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu » (vers. 11). Il possède les deux moyens d'anéantir le péché : l'Esprit, don de la grâce, comme conséquence de l'oeuvre du Sauveur, le feu, jugement qui consume. Moi, semble dire le prophète, je ne puis faire une oeuvre en votre faveur, je baptise d'eau, mais Lui apporte pour vous une pleine délivrance, pour le monde un jugement définitif. Puis, décrivant ce que le Seigneur va faire en Israël, il contemple dans l'avenir le résultat final de son action : « Il a son van dans sa main », un jugement qui sépare la balle mais conserve le grain pour le récolter dans le grenier. C'est ce qui aura lieu pour Israël. Alors l'aire de l'Éternel sera entièrement nettoyée, il n'y restera plus aucune souillure, mais le feu inextinguible détruira toute la paille. Tel est donc ce côté du ministère de Jean Baptiste : la plénitude du jugement et la grandeur de la délivrance, apportées toutes deux dans la personne du Messie.

Cela nous conduit à la seconde parole du Seigneur : « Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète ». Jean Baptiste est le seul prophète annoncé par les prophètes eux-mêmes (És. 40 ; Mal. 3:4), mais ce n'est pas en cela proprement que consiste la grandeur spéciale qui le met au-dessus des prophètes. Il annonce au milieu d'Israël, non plus des gloires futures introduites par la venue du Messie, mais il est le messager du Seigneur lui-même, envoyé pour préparer son chemin devant Lui (Mal. 3:1 ; Luc 1:76). Le Messie qu'il annonce est un Messie qui vient, déjà présent au milieu de son peuple. Message unique ! Le royaume des cieux était là, non pas proche, mais s'étant approché dans la personne de Christ (3:2). Le Seigneur allait, s'il était reçu, prendre immédiatement en main les rênes du gouvernement de la terre. Jean ne faillit pas à sa mission. Il prépare le chemin devant le Seigneur (Mal. 3:1). Il fait appel à la foi, et il y a une réponse dans le cœur d'un pauvre résidu d'Israël ; il crie : « Préparez le chemin ». Ce chemin dans lequel le Seigneur pouvait entrer, c'étaient des cœurs convaincus de péché, confessant leurs fautes, repentants, trouvant la fin de la chair dans la mort, n'ayant que la grâce pour ressource. À peine Jean a-t-il dit ces mots : « Celui qui vient après moi », que Jésus vient lui-même (Matt. 3:13). Jean ouvre la porte, et déjà paraît sur le seuil le Messie d'Israël, dans la personne de cet homme pauvre et humilié, Jésus.

En ce moment-là, combien Jean Baptiste, le grand prophète, est admirable : il s'abaisse au-dessous des courroies des sandales de Christ (Matt. 3:11 ; Jean 1:27). Il déclare avoir besoin d'être baptisé par Lui (Matt. 3:14). En s'abaissant, il exalte d'une part la dignité

personnelle de son Seigneur, et reconnaît, de l'autre, en présence d'une telle perfection, sa propre condition de pécheur. Mais mille fois plus admirable encore est le Sauveur lui-même. Il s'abaisse, Lui, le Très-Haut, au-dessous de Jean, qui s'abaissait aux sandales de ses pieds. Laisse faire, dit-il, et prenant part en grâce au baptême de Jean avec ceux qui se repentent, il trouve ses délices dans ces cœurs brisés et froissés et veut s'associer avec ces «excellents de la terre». Puis, non content de s'abaisser, il ajoute : « Il nous est convenable d'accomplir toute justice», élevant Jean Baptiste jusqu'à Lui, faisant de lui son compagnon dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Le ciel s'ouvre sur une telle perfection et la considère, et nos cœurs peuvent s'ouvrir aussi pour la contempler.

5 - CHAPITRE 5 — Jean Baptiste, homme et témoin — Jean 1 ; 3:28-31

Nous venons de considérer la grandeur de Jean Baptiste comme prophète, selon la parole du Seigneur, en Matthieu 11:9. Une seconde parole de ce même chapitre nous présenterait plutôt sa grandeur comme homme. «En vérité», dit le Seigneur, «parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le Baptiseur (*)» (vers. 11).

(*) Nous n'oublions pas que Luc 7:26 applique ce même passage au prophète Jean Baptiste.

Dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, il est grand de trois manières : personnellement, en témoignage et moralement.

Considérons d'abord sa personne. Dès le début de l'évangile, après nous avoir présenté, pour emprunter les paroles d'un autre, «ce que le Seigneur est divinement, en lui-même» (vers. 1-5), le Saint Esprit introduit solennellement sur la scène un homme, distingué par sa mission de tous les autres hommes : «Il y eut un homme envoyé de Dieu ; son nom était Jean» (vers. 6). Ensuite (vers. 8), il le caractérise par un signe négatif : «Lui n'était pas la lumière». Quelle valeur personnelle avait donc cet homme, pour que le Saint Esprit jugeât bon de déclarer qu'il n'était pas ce que Dieu lui-même est dans son essence ! Ce qu'il était positivement, le Seigneur le déclare au chap. 5 : «Celui-là était la lampe ardente et brillante ; et vous vous avez voulu vous réjouir, pour un temps, à sa lumière» (chap. 5:35) ; comme lampe, sa clarté était si grande qu'elle apportait presque la joie de l'astre du jour, quand elle paraissait.

Lorsque les Juifs envoient, de Jérusalem, des sacrificateurs et des lévites pour lui demander ce qu'il est, Jean répond : «Moi, je ne suis pas le Christ...» ni le prophète (annoncé en Deut. 18:15-18). Il avait une telle valeur aux yeux des hommes, qu'il déclarait n'être pas le personnage le plus élevé en Israël ! Sauf le Christ, jamais il n'y eut, dans le monde, un homme plus grand que lui.

Examinons maintenant son témoignage. Il était presque illimité, en rapport avec le caractère divin de Christ dans cet évangile ; il était multiple, bien qu'il se rapportât à un seul et unique objet.

Premièrement , «il vint pour rendre témoignage de la lumière», mission sans précédent dans l'histoire de l'homme ! Moralement, le monde était une contrée désolée, ensevelie dans une nuit perpétuelle ; Jean Baptiste paraît, annonçant l'apparition d'un astre qui va dissiper les ténèbres et apporter aux misérables la santé, la joie et la vie. Tel est le premier témoignage de cet homme. Hélas ! son résultat aurait dû être en raison de son importance, car Jean vint «afin que tous crussent par lui» (vers. 7), mais l'astre annoncé ne fut pas compris des ténèbres, ni connu du monde, ni reçu des siens (Israël). Ces derniers ont bien voulu se réjouir, pour un temps, à la lumière de la lampe, mais ils n'ont pas voulu venir au soleil pour avoir la vie (Jean 5:35, 40).

En second lieu, Jean Baptiste rend témoignage à la Parole devenue chair (vers. 15), à Dieu fait homme, descendu ici-bas pour remédier à notre état et pour révéler le Père. Quel témoignage que celui-là, en contraste avec ce que Dieu avait révélé dans les siècles passés. La loi était venue par Moïse, mais ce qui répondait en grâce à l'état de l'homme, tout en le dévoilant, était resté inconnu jusqu'alors. Israël avait pu connaître Dieu comme l'Éternel ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, nous a mis en rapport avec le Père. Or, le témoignage de Jean comporte cette révélation.

Au verset 19, on trouve un troisième témoignage, témoignage négatif, direz-vous, car Jean nous dit ici ce qu'il n'est pas. C'est à cela que le Seigneur semble faire allusion au chap. 5:33, quand il dit : «Vous avez envoyé auprès de Jean (conf. 1:19), et il a rendu témoignage à la vérité». Or, ce témoignage met Jean Baptiste entièrement de côté. La vérité, c'est que lui n'était rien et que le Christ, ce prophète qu'il n'avait pas encore vu, était tout. Je trouve ce témoignage d'une grande beauté : Jean Baptiste s'anéantit pour le triomphe de la vérité. Plus tard, ce Christ annoncé par Jean, après s'être anéanti lui-même, paraît devant Pilate, rend témoignage à la vérité qu'il est roi, et ne tient pas compte de sa vie afin de la maintenir. Jean Baptiste avait dit : «Je ne le suis pas». Jésus dit : «Je le suis». En cette occasion, le Seigneur aurait pu garder le silence, mais, quand il s'agit de la vérité, il parle, il répond, et sa parole est comme la signature de sa condamnation.

Voici maintenant un quatrième témoignage (v. 29), particulièrement important dans la carrière de cet homme de Dieu. Jusqu'ici, Jean ne connaissait pas le Seigneur personnellement. «Il voit Jésus venant à lui», et pousse un cri de joie. Il ne dit pas : Voilà la lumière, ou la Parole faite chair, ou le Christ, mais : «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde !» La valeur de l'oeuvre de Christ s'ouvre à lui en même temps que celle de sa personne. Il découvre en Jésus la victime parfaite et le Sauveur, «l'Agneau de Dieu», et voit son oeuvre ; il la voit jusqu'à la limite des temps éternels ; il la contemple, dans ses résultats, jusqu'à l'établissement des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, où la justice habite, où le péché sera ôté de la scène pour toujours. Il la contemple encore dans ses résultats, quand, rendant témoignage, il dit : «J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui... c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint» (vers. 32, 33). Le croyant, par ce baptême, est désormais assuré de l'efficacité de cette oeuvre en sa faveur ; il est rempli de l'espérance d'être bientôt avec Christ et semblable à Lui dans le ciel.

Cher lecteur, ce qui arrive ici à Jean devrait nous arriver à tous. Nous n'apprécions bien la valeur de l'oeuvre de Christ, que lorsque nous le connaissons en personne. Si Jean Baptiste a une intelligence étendue de ces choses, c'est que Jésus occupe toute la place dans ses pensées. La connaissance personnelle de Christ élargit, dans nos cœurs, la connaissance de toutes choses, en même temps qu'elle nous réduit à rien dans notre propre estime et dans l'estime du monde, ou plutôt dans la manière dont nous cherchons à être estimés par lui. L'apôtre Paul, en voyant les richesses insondables de Christ, dit : «Moi, qui suis moins que le moindre de tous les saints». Mais cette personne n'est connue que par la foi. Voyez ce que les hommes découvrent quand leur intelligence s'applique à connaître Dieu. Ils estiment Jean Baptiste le Christ, ils disent de Christ qu'il est Jean le Baptiseur ! (Matt. 16:14).

Ce témoignage, remarquez-le bien, n'est pas proprement prophétique ; Jean, enseigné d'avance, a compris ces choses comme nous pouvons les comprendre, en faisant la connaissance de l'Agneau de Dieu. Aussi trouvons-nous, au vers. 34, un cinquième témoignage : «Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu». Il peut dire : Maintenant j'ai vu et rendu témoignage de ce que j'ai vu. Cet homme, auquel Dieu lui-même rend témoignage par la descente du Saint Esprit, est le Fils de Dieu ! Un témoin tel que Jean Baptiste aurait pu, n'est-il pas vrai, avoir une haute opinion de lui-même. Mais ce qui le rend moralement grand, c'est (nous avons déjà touché ce point) qu'il est moins que rien à ses propres yeux, non parce qu'il cherche à s'anéantir lui-même, mais parce que pour lui Christ remplit la terre, le ciel, l'éternité, et son propre coeur, et qu'il est pour lui tout ce qu'expriment ces noms si précieux : Seigneur, Christ, Prophète, Agneau de Dieu, Objet du ciel, Fils de Dieu, Époux. Son coeur tout entier est saisi par cet homme qui vient après lui, mais qui est avant lui. Aussi, quand les émissaires des Juifs lui demandent : «Que dis-tu de toi-même ?» il leur répond : «Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert». Je ne dis rien de moi-même ; je suis une voix. Il aurait pu dire : Je suis le porte-voix de Dieu ; mais non ; un instrument pourrait encore se considérer comme quelque chose ; «je suis la voix de celui qui crie» — cela lui ôte, pour ainsi dire, sa personnalité — «qui crie dans le désert» : une voix qui reste sans écho, sans valeur aux oreilles

des hommes ! Pourquoi donc baptises-tu ? lui demandent-ils. Il répond : Moi, je baptise d'eau. Qu'est-ce que mon baptême à côté du sien !

Puis, le lendemain, en compagnie de ses disciples, il se tient là et regarde ; il regarde marcher le Fils de Dieu. Son cœur vole vers Lui : «Voilà l'Agneau de Dieu», dit-il. Un maître éminent aime à rassembler des disciples qui écoutent ses enseignements. Ce maître est-il envoyé de Dieu ? sa satisfaction sera doublée par la pensée qu'il leur communique un enseignement divin. Eh bien ! Jean pousse ses disciples vers Jésus et reste seul — non pas seul dans le désert, il y était habitué ; mais seul au milieu de ce qui allait devenir la famille de Dieu !

Au chapitre 3:26, ses disciples n'ont pas la même abnégation. Ils viennent à lui et lui disent : «Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, à qui tu as toi-même rendu témoignage, voilà, il baptise et tous viennent à lui». Ils font de Jean l'homme important, et de Christ le personnage secondaire. Voilà, disent-ils à Jean, comme il te traite ! Jean rappelle à ses disciples son propre témoignage à l'égard du Christ. Puis, il ajoute : «Celui qui a l'épouse est l'époux» (vers. 29). L'épouse, ce n'est pas Jean Baptiste, il le sait, mais le grand prophète se contente d'une place secondaire, car il a Christ. Il est «l'ami de l'Époux». Il assiste à des épanchements qui ne s'adressent pas à lui, mais que lui importe, il entend la voix de l'Époux et sa joie est accomplie. D'autres auront leur joie dans des relations plus intimes, mais la joie de Jean Baptiste est parfaite dans une relation inférieure ; le Seigneur la lui a donnée, ce n'est pas la plus haute, mais elle est de Lui, et cela suffit à cet homme de Dieu ; sa joie est accomplie en Celui qui est l'Époux d'une autre. Touchante humilité chez le plus grand de ceux qui sont nés de femme ! N'est-il pas vrai que la joie de Jean Baptiste qui se tenait à l'écart était beaucoup plus grande que n'est habituellement la nôtre, à nous chrétiens qui avons le privilège de nous appeler l'épouse de Christ, et ne sommes-nous pas humiliés à cette pensée ? Jean appréciait notre relation, gardait la sienne, n'en désirait pas d'autre. Il n'y avait pas en lui plus de jalousie que chez les anges, quand, à la naissance de Christ, ils célébraient le bon plaisir dans les hommes et exaltaient une oeuvre qui ne leur était pas destinée, mais s'adressait à des pécheurs souillés et perdus. Jean «assistait», les yeux fixés sur la face de l'Époux, l'oreille tendue pour l'écouter. Il trouvait tout son bonheur dans l'oubli de lui-même, comme Marie aux pieds du Sauveur, et laissait, comme un vase, son cœur se remplir du flot des perfections d'un Époux qui n'était pas le sien. «Il faut que Lui croisse», ajoute-t-il, «et que moi je diminue». Christ a crû, Jean a diminué jusqu'à s'anéantir. Ce grand témoin, après avoir rendu témoignage, a réuni ses disciples autour de Jésus, et a vu son témoignage entièrement remplacé par celui de Christ. Sa gloire est d'avoir fait ressortir la gloire de Celui qui seul a mérité la gloire. Qu'il en soit ainsi de nous. Nous ne sommes pas appelés à revêtir la grandeur prophétique et personnelle de Jean Baptiste, mais qu'il nous soit donné, dans l'oubli de nous-mêmes, de revêtir quelque chose de sa grandeur morale, Christ étant le tout de nos âmes.

6 - CHAPITRE 6 — Défaillance de Jean Baptiste — Matthieu 11

Jusqu'ici nous avons considéré Jean Baptiste dans les différentes phases de son développement comme homme de foi. Nous arrivons au seul point de son histoire où se montre, chez lui, la faiblesse et la défaillance. Comme Élie, Jean, le grand prophète, eut son heure de découragement. Il était en prison, sans que son Maître eût rien fait pour le délivrer ; ses espérances déçues, le fruit de sa mission nul en apparence. Le peuple, scandalisé en Christ, ne s'était pas rassemblé sous ses ailes ; le Messie méconnu n'avait pas une place où reposer sa tête. Ce Seigneur glorieux, annoncé comme venant «soudainement à son temple» sur les pas de son messager (Mal. 3:1), ayant son van dans sa main pour nettoyer son aire, était rejeté de tous comme un objet vil et méprisable. Hélas ! en de telles circonstances, le découragement était naturel chez le prophète, mais ce n'était pas la foi, car le découragement conduit Jean Baptiste à douter de Christ, à se demander s'il était bien le Messie promis, «Celui qui vient», selon la parole de Malachie (3:1). Jean Baptiste ne se demande pas, dans son incertitude, si lui-même était bien le messager ; nos défaillances nous portent plus vite à douter de Dieu que de nous-mêmes. Toutefois, cette scène offre quelque chose de consolant ; s'il est porté à mettre en question le caractère messianique du Sauveur, Jean ne doute pas de Lui sous d'autres rapports. La parole de Jésus est sa seule ressource et lui suffit. «Es-tu Celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ?» C'est un déclin dans une carrière de foi ; mais grâce à Dieu, c'est encore de la foi, et cette dernière, quelque petite qu'elle soit, trouve, ce qu'elle trouvera toujours, une réponse parfaite. Cependant ici, Jean, ce grand témoin, a failli dans son témoignage. Il en est toujours ainsi de l'homme ; il manque en quelque chose, fût-il un Jean Baptiste, et ne peut tenir devant Christ. Nous n'y perdons pas. Le Seigneur seul reste immuable. Il était beau de voir, en Jean 1, l'homme de foi s'abaissant devant le Seigneur ; le Seigneur lui-même est plus admirable quand, l'homme ayant dû disparaître, Lui reste seul debout.

Considérons plus en détail le rôle du Sauveur dans cette scène. Tandis que Jean doute de Christ, le Seigneur répond à sa défaillance en plaçant sa grâce devant lui : «Allez, et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez» (ses paroles et ses oeuvres) : «Les aveugles recouvrent la vue et les boiteux marchent ; les lépreux sont rendus nets et les sourds entendent, et les morts sont ressuscités, et l'évangile est annoncé aux pauvres» (vers. 4, 5). Tous ces miracles, accomplis sous les yeux des envoyés de Jean étaient le signe de la présence du Messie en Israël (Ésaïe 61:1, 2), mais du Messie en grâce. La grâce était-elle donc une chose moindre que la gloire attendue par le Baptiseur ? À sa question, Jésus répond : La grâce demeure en puissance et «la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres». Il m'est précieux de penser que, dans le temps actuel, temps de misère où tous les miracles ont cessé, je puis reconnaître Jésus dans la prédication de l'évangile aux pauvres, et dire : Moi-même j'ai entendu le Seigneur ! Jésus ajoute : «Et bienheureux est quiconque n'a pas été scandalisé en moi» (vers. 6). En face de l'abandon du peuple, il y a un résidu bienheureux qui, convaincu de péché au lieu d'attendre la gloire du Messie, a trouvé la grâce dans un Sauveur rejeté, venu pour l'homme pécheur. Connaître la grâce en Jésus constitue le bonheur pour ces quelques-uns. Douce et délicate réprimande adressée à Jean Baptiste ! N'aurait-il pas dû se souvenir de cette grâce, lui qui avait salué Jésus du titre d'Agneau de Dieu ? N'es-tu donc plus de ces bienheureux-là ? semble lui dire la voix du Sauveur. Mais, pour la gloire de Christ, il faut que le grand prophète Jean Baptiste soit un objet de grâce comme les autres.

Tandis que le précurseur emprisonné se décourage et abandonne, un moment, son témoignage, le Seigneur lui-même rend témoignage à Jean devant les foules. Quelle grâce ! Quelle divine délicatesse dans le choix d'un tel moment pour revendiquer le caractère de Jean Baptiste, que ses doutes rabaissaient aux yeux de tous, dans son caractère de prophète. «Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ?» Un homme faible et incertain dans l'épreuve ? Ah ! s'il se montre tel au moment où Jésus parle, il n'en avait pas été ainsi au début de sa carrière, et c'était alors qu'ils avaient été appelés à le connaître. Ou bien étaient-ils allés voir un homme riche vêtu comme les grands de ce monde ? Rien de semblable. Mais Jean Baptiste restait le grand messager, dont parle Malachie 3, quand même le Seigneur n'était pas entré dans son temple. Un peu plus bas, Jésus, faisant allusion, non plus à Malachie 3, mais à Malachie 4:5, ajoute : «Et si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Élie qui doit venir». S'ils recevaient le Seigneur Jésus, le royaume pouvait être établi, la malédiction encore suspendue sur le peuple, écartée, les relations selon Dieu rétablies en Israël, et dans ce cas-là, une mission future d'Élie ne serait pas nécessaire et Jean Baptiste, venu dans l'esprit et la puissance d'Élie, remplaçait, pour ainsi dire, le prophète futur (*). Dans ce qui suit (vers. 16-19), Jésus ne se contente pas d'affirmer la grandeur de son message ; en grâce, il l'élève devant les foules au niveau de son Maître, ou plutôt se l'associe en témoignage. Leurs deux témoignages ne se ressemblaient pas : Jean Baptiste était figuré par ceux qui chantaient des complaintes, lorsqu'il appelait le peuple à la repentance ; le Seigneur était comme ceux qui jouaient de la flûte ; il apportait à tous la suave mélodie de la grâce. Le

premier se présentait dans la sévérité d'un prophète, séparé du peuple sur lequel le jugement était prononcé ; le second se rendait familier à l'homme, afin de gagner à Dieu, s'il était possible, la confiance des pécheurs. Ces deux témoignages n'avaient trouvé aucun écho ; les deux témoins avaient été rejetés ; et l'homme faisait pis que de ne pas leur répondre, il accusait Jean d'avoir un démon, Christ de participer aux souillures de ceux qu'il venait sauver. En rejetant la grâce, en la rejetant ainsi, quel poids de souffrances les hommes ont-ils accumulé sur le coeur du Sauveur !

(*) Cela explique aussi pourquoi Jean Baptiste dit aux envoyés des Juifs qu'il n'est pas Élie. En vertu de la réjection du Messie, il est réservé à un autre d'accomplir la mission de Mal. 4. Qui sera cet Élie futur ? «Élie, le prophète», est-il dit. Il faut se souvenir qu'Élie n'a pas vu la mort. Cet homme sera un digne précurseur de Celui qui viendra en jugement.

Tandis que Jean Baptiste, chancelant sous le poids du rejet et de l'opprobre, est comme un roseau agité par le vent, Christ, seul debout au milieu des ruines, demeure. Le prophète et l'homme de foi, les sages et les intelligents de ce monde, Israël avec ses villes, rien ne reste ; Lui demeure éternellement. Il demeure, non seulement dans un calme divin qui fait face à tout, mais dans une joie sereine et ineffable, alors que son coeur humain saigne et se déchire sous l'opprobre immérité. «En cette heure, Jésus se réjouit en esprit», nous dit l'évangile de Luc (10:21). Les espérances d'Israël étaient interrompues par le fait du rejet de Christ, mais cela même ouvrait d'autres horizons vastes et infinis. L'Éternel cachait sa face... le Père était révélé. Le ciel s'ouvrait, quand la terre fermait la porte à Christ. Les petits enfants, des êtres sans valeur, étaient élevés à la jouissance des bénédictions suprêmes, quand les sages et les intelligents étaient aveuglés. Le moindre dans le royaume des cieux était, désormais, plus grand que le plus grand des prophètes (vers. 11), par la jouissance de privilèges inconnus aux plus éminents d'entre les représentants de la loi. Désormais, un petit enfant serait plus près de Christ, en position, en connaissance et en gloire, que le plus grand témoin de la venue de son royaume. Je le répète, le Seigneur voit dans sa réjection le fondement des bénédictions actuelles et futures du royaume pour le peuple de Dieu. Le peuple selon la chair avait misérablement failli ; c'en était fini de tout droit au royaume selon la descendance charnelle. Désormais on s'en emparait par violence, on n'y entrait point par droit d'héritage ; il fallait, pour y avoir part, un acte nécessaire de foi, l'abandon des relations précédentes, la rupture des liens naturels.

Le peuple, en masse, s'était détourné, mais un résidu restait selon l'élection de grâce, établi en vertu de l'oeuvre accomplie à la suite du rejet du Sauveur. Ceux qui en faisaient partie n'étaient pas scandalisés en Lui ; à ces violents le royaume appartenait désormais ; enfants de la sagesse, engendrés par elle, ils justifiaient leur mère en acceptant la grâce. En ces quelques-uns, le Seigneur trouvait ses délices, et quand même son oeuvre de grâce n'aurait amené à Lui qu'une seule pauvre femme de Samarie, cela suffisait pour lui faire dire : Les campagnes sont blanches pour la moisson.

Jésus, rejeté, reste seul au milieu des décombres, ferme, assuré, rempli de joie, louant le Père, quand il n'y a plus d'espérance du côté de l'homme. Il est, non pas plus parfait (il ne pouvait l'être), mais démontré dans une perfection plus absolue, dans les circonstances mêmes qui, mettant la foi de l'homme à l'épreuve, accusaient l'insuffisance et la faiblesse de l'homme. Resté seul, une haute tour, un refuge assuré, il dit : Venez à moi. On ne pouvait aller ni à Jean Baptiste, ni à aucun autre ; les travaillés, les chargés de ce monde ne pouvaient trouver le repos qu'auprès de Christ. La grâce, qui révélait à de pauvres pécheurs le coeur du Père, ne pouvait être connue que dans sa personne. Et la paix pratique du coeur, dans l'abandon de la volonté propre, ne pouvait être réalisée que lorsqu'on l'avait apprise de Lui, l'homme parfait, soumis au joug, à la volonté du Père.

Jean Baptiste a disparu ; Celui qu'il annonçait reste seul, seul capable de répondre, en grâce, à la défaillance de son serviteur, seul capable de porter tout le poids d'une oeuvre de grâce qui pose le fondement de la nouvelle création, seul centre d'attraction pour tout pauvre pécheur qui a soif de la grâce, seul modèle parfait pour quiconque veut l'imiter.

La loi et les prophètes ont eu leur fin ; en Christ, la grâce demeure, établie pour l'éternité !

7 - CHAPITRE 7 — Mort de Jean Baptiste — Matthieu 14:1-12 ; Marc 6:14-29

Nous ne pouvons terminer ces méditations sans dire quelques mots sur l'issue de la carrière de Jean Baptiste. Venu dans la voie de la justice (Matt. 21:32), il y persévéra jusqu'à la fin ; séparé pour Dieu dès le ventre de sa mère, il garde aussi ce caractère précieux jusqu'au bout. Hérode le savait «homme juste et saint» (Marc 6:20). Sa justice et sa sainteté pratiques se montrent, quand il dit au roi : «Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère». Mais le témoignage des fidèles, au lieu d'améliorer le monde, le condamne, et c'est ce que ce dernier ne peut supporter. On trouve dans cette histoire un développement effrayant du caractère d'Hérode, aux prises avec la vérité. La convoitise de la chair était à l'oeuvre dans le coeur de cet homme. Pour la satisfaire, il est conduit à l'injustice et à la souillure. Mis en demeure de cesser de mal faire, le pécheur ne le peut pas ; il garde son péché en se débarrassant du témoin qui le condamne. Hérode fait prendre, lier et emprisonner Jean Baptiste (Marc 6:17). La violence suit nécessairement la corruption, mais, contenue d'abord, elle fraie le chemin au désir du meurtre (Matt. 14:5). La conscience s'endurcit de plus en plus. Ce qui s'oppose au crime, c'est non pas la crainte de Dieu, mais celle de l'opinion publique, et la peur égoïste de nuire à son influence et à son prestige (Matt. 14:5). C'est aussi un certain respect pour un homme supérieur dont on ne peut se débarrasser sans autre forme de procès, et le profit qu'on peut tirer de ses avis pour se faire valoir (Marc 6:20). Hérode est conduit par Hérodiade, femme passionnée, dominée par sa haine, et sentant, dans la réprimande du prophète, un affront qu'elle ne peut pardonner ; elle aussi aurait désiré de le faire mourir (Marc 6:19), mais elle trouve un obstacle dans les sentiments de respect d'Hérode pour Jean Baptiste (Marc 6:20).

Les passions de ces deux êtres convergent au même point, mais celle d'Hérode avec quelques scrupules et de la ruse (Luc 13:32), celle d'Hérodiade, plus énergique pour accomplir le mal et pour triompher des obstacles.

«Un jour favorable» arrive ; la main de Satan est là, et poussera ses instruments jusqu'à l'action définitive. Les hommes aveuglés croient accomplir leur volonté ; ils ne voient pas qu'ils sont les jouets du diable et qu'il les mène à la guerre contre Dieu. Il ne reste qu'à faire jouer un ou deux autres ressorts cachés dans le coeur de l'homme, et le crime sera consommé. — Le jour est bien choisi ; c'est l'anniversaire de la naissance d'Hérode, où sa puissance somptueuse et sa richesse sont déployées de manière à satisfaire l'orgueil de la vie. Les grands seigneurs, les chiliarques, les principaux de la Galilée, entourent le roi en cette occasion (Marc 6:21). La fille d'Hérodiade entre, danse, plaît à Hérode et à ceux qui sont à table avec lui. La convoitise des yeux entre avec cette jeune fille et s'empare du roi. Il promet, il s'engage par serment : «Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, jusqu'à la moitié de mon royaume» (Marc 6:23). Poussée par sa mère, cette jeune fille légère et sans aucune conscience, habituée à voir ses caprices obéis, demande avec empressément (Marc 6:25), sur-le-champ, la tête de Jean le Baptiseur.

Hérode est très attristé, mais qu'importe ? il est pris dans les filets de Satan. Au désir secret de son coeur s'ajoute, maintenant, le faux point d'honneur et la honte de manquer à sa parole devant ses courtisans. L'orgueil l'entoure comme un collier. Le diable ne lui laisse pas de temps pour la réflexion ; il s'est pleinement emparé de sa victime, et réussit enfin à étouffer le témoignage de Dieu qui s'opposait à lui. Le but est atteint ; l'instrument est laissé à lui-même et à sa misère. Quel avantage a-t-il eu de son crime ? Désormais ce dernier l'accompagnera partout. Hérode entend parler de Jésus et des miracles qu'il faisait : «C'est Jean, dit-il, que j'ai fait décapiter ; il est ressuscité d'entre les morts» (Marc 6:16). Chose frappante, cet homme endurci croit à la résurrection, comme les pharisiens, mais croire une doctrine ne donne ni satisfaction, ni repos à la conscience, c'est au contraire un moyen d'augmenter le tourment. «Il était en perplexité» (Luc 9:7). Le désir de se délivrer de cette vague épouvante qui s'est emparée de lui à la pensée de

retrouver celui qu'il a tué, le fait chercher à voir Jésus (Luc 9:9), pour le tuer aussi peut-être (Luc 13:31). On préfère tout à l'incertitude. Mais l'incertitude reste malgré tout ; Hérode, quand il voit enfin le Sauveur ici-bas, ne peut voir ses miracles ni l'entendre. Il rencontre sur la terre un Christ muet, dont il n'entendra la voix que lorsque plus tard il le verra comme Juge ! (Luc 23:8-10). Débarrassé de Jean Baptiste, Satan réussira, plus tard, à se débarrasser de Christ en faisant agir, contre Lui, d'autres ressorts dans le coeur des hommes. Mais, béni soit Dieu, Satan, trompé lui-même, n'est qu'un instrument par lequel Dieu réussit à accomplir ses desseins.

Cependant, toute cette méchanceté attire la vengeance divine. Le Seigneur exercera le jugement sur les hommes, et le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds. Alors aussi, les saints affligés auront du repos, et Christ sera glorifié en eux et admiré, sans restriction, dans un Jean Baptiste et dans tous ceux qui auront cru !

L'APOTRE PIERRE ET SON MINISTÈRE aux PREMIERS JOURS de L'ÉGLISE (Actes 1-6)
par Henri ROSSIER (notes incomplètes)

ME 1977 p. 19 / 47 / 107 / 159

Table des matières

- 1 - Une période de transition — Actes 1
- 2 - Pierre témoin
- 3 - Pierre évangéliste
- 4 - Pierre administrateur du royaume des cieux — Actes 2, 37 à 47
- 5 - Pierre conjure et exhorte
- 6 - Guérison d'un boiteux
- 7 - Caractère de l'évangile de Pierre
- 8 - Pierre insiste sur le Nom
- 9 - Pierre et la sainteté dans l'Assemblée (ch. 5)
- 10 - L'ordre dans l'Assemblée (ch. 6)

Il est temps, semble-t-il, de nous acquitter d'une promesse faite il y a 30 ans à propos de l'histoire de Simon Pierre (Simon Pierre par H. R., p. 4 — M. E. 1888, p. 18). Le Ministère de l'apôtre, que nous n'abordions pas alors, est rempli d'instruction pour tous les chrétiens auxquels il ne suffit pas d'être chrétiens, mais qui ont compris que Dieu nous a confié à tous une mission dont l'apostolat nous offre les traits principaux. Non pas que le chrétien puisse prétendre, le moins du monde, à l'inspiration dans son service — l'inspiration étant réservée à ceux, apôtres ou non, qui devaient être les fondements de l'Assemblée par leur enseignement, comme le Seigneur en était le seul fondement en vie spirituelle, en vie de résurrection. Mais, à part l'inspiration, le ministère apostolique nous offre tous les éléments du témoignage et du ministère chrétiens, dans le Saint Esprit qui en est le moteur, le directeur et la puissance : la même vie éternelle, le même don du Saint Esprit, la même puissance de cet Esprit en nous, puissance qui n'a de limites que celles que le vieil homme lui impose ; la même séparation du monde, les mêmes affections, le même dévouement, le même chemin, le même but, le même Objet !

Puisse l'exemple de Pierre apôtre nous servir d'enseignement. Comme lui, nous avons reçu de la divine puissance toutes les choses qui regardent la vie et la piété (2 Pierre 1:3-11) : ajoutons, comme lui, ces choses l'une à l'autre de sorte que l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ nous soit richement donnée, comme à lui.

1 - Une période de transition — Actes 1

Le chapitre 1 des Actes nous présente une période transitoire, de courte durée, dans le ministère de Pierre et des autres apôtres avec lui. Ce chapitre, suite immédiate de l'évangile de Luc, est écrit par le même auteur inspiré. Déjà les disciples avaient eu les yeux ouverts pour reconnaître le Seigneur, et l'intelligence ouverte pour entendre les Écritures (Luc 24:31, 45). Le soir même de la résurrection, ils avaient en outre reçu des bénédictions infinies en rapport avec cet événement capital du christianisme. Le message de Marie de Magdala leur avait apporté la certitude de leurs relations de famille avec leur Sauveur et de leur union avec Lui dans ses propres relations avec son Dieu et son Père. Réunis les portes fermées, ils avaient eu le privilège de voir le Seigneur venir se placer au milieu de leur assemblée. L'intelligence et la réalisation de ce grand fait étaient réservées aux jours qui devaient suivre la Pentecôte, mais d'ores et déjà le nouveau fruit de la résurrection : le Seigneur au milieu d'eux, leur était révélé. Il leur avait dit : Paix vous soit ! en leur montrant ses mains et son côté, leur signifiant ainsi que, par sa mort, la paix avec Dieu leur était acquise. Sur la base de cette même paix, comme point de départ de leur mission, il les envoyait maintenant comme le Père l'avait envoyé lui-même. Leur apostolat avait désormais pour objet un Christ ressuscité et non point seulement un Christ vivant ici-bas.

Ensuite le Seigneur souffle en eux et leur dit : «Recevez l'Esprit Saint». Ce n'était pas encore le don du Saint Esprit, la «puissance d'en haut» dont ils devaient être revêtus (Luc 24:49), ni l'habitation personnelle du Saint Esprit en eux, mais la communication d'une vie qui mettait l'âme en relation avec le Dieu qui s'était révélé à elle. Cette vie, «soufflée en eux «par le Seigneur lui-même, était bien différente de la «respiration de vie «que Dieu souffla dans les narines d'Adam et qui fit de lui une âme vivante, capable d'entrer en relation avec son créateur. Elle les rendait capables d'entrer dans la jouissance des relations nouvelles qui leur étaient acquises par l'oeuvre désormais parfaite de leur Sauveur. Ils recevaient en même temps l'administration du pardon des péchés ici-bas, pardon que le Seigneur avait exercé tant de fois sous leurs yeux et qu'ils allaient maintenant exercer en son absence (Actes 2:38 ; 3:19 ; 10:43 ; 13:10, 38 ; 22:16).

Telle était donc la position des disciples, depuis la résurrection jusqu'au jour où le Seigneur fut «élevé au ciel après avoir donné par l'Esprit Saint des ordres aux apôtres qu'il avait choisis». Toutes leurs bénédictions revêtaient un caractère spirituel ; ils avaient la vie par l'Esprit, l'intelligence par l'Esprit, et une grande joie en était la conséquence (Jean 20:20 ; Luc 24:52) ; mais ils n'avaient pas encore la bénédiction complète. La puissance leur manquait (Luc 24:49). Ils ne devaient l'avoir que lorsqu'ils seraient baptisés de l'Esprit Saint, que lorsque cette Personne divine serait venue faire sa demeure chez chacun d'eux, en même temps qu'habiter au milieu d'eux, car dès que l'Esprit est donné il devient en nous une source de puissance (Actes 1:8).

Jusqu'à-là donc, c'était un intérim ou période transitoire, fort bénie sans doute, mais n'ayant pas encore le caractère permanent que le christianisme revêt depuis la Pentecôte. On le remarque aisément dans ce premier chapitre des Actes. Si l'Esprit leur donnait la jouissance de leurs relations célestes, il ne leur enseignait pas encore toutes choses ni ne leur rappelait toutes les choses que le Seigneur leur avait dites ; il ne leur annonçait pas encore les choses à venir, dont leur question au Seigneur en Actes 1:6 trahit l'ignorance. Ces fonctions du Saint Esprit, le Seigneur les leur avait annoncées d'avance (Jean 14:26 ; 16:13) et ils en attendaient encore la réalisation. En vertu de cette période transitoire, le conseil, comme fruit de l'Esprit (2 Tim. 1:7), manquait encore aux apôtres et il ne leur vint que par la suite ; mais, ensemble avec les disciples, ils pouvaient déjà se réunir, vaquer ensemble à la prière,

rechercher enfin la direction de la Parole pour prendre une décision selon Dieu, car n'ayant pas la direction immédiate de l'Esprit, ils avaient par l'Esprit l'intelligence des Écritures.

L'apôtre Pierre devient l'agent de cette période de transition. Il se lève au milieu des disciples et montre dans ses paroles l'intelligence qu'il avait reçue pour comprendre les Écritures (Luc 24:45). «Il fallait», dit-il, «que fût accomplie cette écriture que l'Esprit Saint a dite d'avance par la bouche de David, touchant Judas». Comme il avait bien compris le : «Il fallait» de la grâce (Luc 24:46) et le «Il fallait» de l'accomplissement des Écritures au sujet de Christ ! Il insiste ici sur l'accomplissement de ces mêmes Écritures quant au traître Judas (le : «il fallait» du jugement). L'Esprit Saint en avait parlé d'avance par la bouche de David. Pierre aurait pu citer d'autres passages, mentionnés par le Seigneur lui-même (Ps. 41:9 ; Jean 13:18) sur le caractère de Judas. Au v. 18 l'acquisition du champ lui est attribuée, tandis que ce n'était pas lui qui l'avait acquis (Matt. 27:7). Ici tout en décrivant le jugement terrible qui a atteint le traître, l'apôtre est occupé de ce que la Parole prescrit en vue de reconstituer un témoignage complet quant au ministère, à la mort — de là le il faut du v. 21 — et à la résurrection de Christ. Le témoignage des disciples devait avoir pour sphère le service de Christ sur la terre : le baptême de Jean en était le point de départ, et son élévation d'avec les disciples au ciel (dont la résurrection était le prélude) en était le terme. Les apôtres choisissent deux témoins qui répondent à ce caractère et les présentent au Seigneur. L'Esprit ne leur était pas encore donné pour opérer directement ce choix : c'est le sort qui décide ou plutôt, c'est par le sort que le Seigneur décide. Cette pratique était bien connue, ordonnée et approuvée par la loi (Lév. 16:7-10 ; 1 Sam. 14:42 ; Néh. 10:34 ; Josué 14:2 ; 18:10 ; Luc 1:9). Après le don du Saint Esprit, on ne voit plus rien de semblable (voyez 6:1 à 5).

Il est utile de constater ici que ces pratiques sont encore en usage dans certaines communautés chrétiennes, unies souvent à une piété véritable, mais prouvant clairement que ces chrétiens n'ont réalisé ni l'affranchissement de la loi, ni surtout la liberté que leur confère le don du Saint Esprit et la puissance qui l'accompagne.

2 - Pierre témoin

Dès le premier pas de sa nouvelle carrière, Pierre donne l'exemple complet d'un témoin. Il l'est devant et avec ses frères et il l'est devant le peuple. Jusqu'au don du Saint Esprit, les apôtres avaient été préparés pour le témoignage public dont Christ est de fait le seul objet. N'est-il pas remarquable qu'ils ne soient pas appelés à être témoins d'un Christ mort sur la croix, mais d'un Christ vivant dans le ciel, après avoir été serviteur dans un chemin de souffrances et d'abaissement, d'un Christ ressuscité nous ouvrant les relations d'enfants avec son Père, d'un Christ céleste donnant le Saint Esprit en puissance.

Nous voici au grand jour de la Pentecôte, la deuxième des trois grandes fêtes israélites. La première était la Pâque, avec les Pains sans levain, rappelant la sortie d'Égypte. La troisième était «la fête de la récolte, à la fin de l'année» (Ex. 34:29) : elle avait lieu au 7^e mois, après la jubilation du premier jour et les propitiations du dixième jour, et se célébrait conjointement avec la fête des tabernacles, à partir du 15^e jour. L'antitype de cette troisième fête, à la différence des deux autres, est encore à venir ; elle était le témoignage, une fois la moisson et la vendange rentrées, qu'ils avaient été pèlerins mais qu'ils avaient été amenés dans le repos de la terre promise.

La Pentecôte, elle, ou «fête des semaines» — ou encore «fête de la moisson des premiers fruits de la terre» ou «des premiers fruits de la récolte», ou «jour des premiers fruits» — avait lieu 50 jours après l'offrande de la «gerbe des prémices», qui avait lieu peu après la Pâque (*).

(*) Sur ces fêtes, voir : Ex. 23:16 ; 34:22 ; Lév. 23 ; Nomb. 28:29 ; Deut. 16. Il est intéressant de noter que la dédicace du temple de Salomon a eu lieu lors de la fête de la récolte, au 7^e mois (2 Chron. 7:1-3 et 10), alors qu'ici, en Actes 2:3, 4, nous avons, le jour de la Pentecôte, la dédicace d'une nouvelle maison, une maison spirituelle, la maison de Dieu puisque Dieu y habite, mais une maison faite de pierres vivantes, qu'en un instant le divin architecte a bâtie, et où il laisse place indéfiniment pour des pierres nouvelles. On remarquera aussi le contraste entre 1 Rois 8:11 et ce que nous avons ici.

Le souffle violent et impétueux dont il est question au v. 2 indique la présence d'une personne. Ce n'est pas un vent. C'est une puissance personnelle qui se fraie sa voie depuis le ciel sur la terre et cela dans une enceinte restreinte, où, prenant possession de personnes toutes préparées pour cela, elle enveloppe ceux qui sont les témoins à la fois du service, de la mort, de la résurrection et de l'enlèvement du Sauveur. Le souffle «remplit toute la maison». Il n'y a pas une seule place qu'il n'occupe. Les disciples sont constitués par là en un corps entièrement à part des autres.

Des «langues divisées comme de feu» se posent sur eux. Ce n'est pas là à proprement parler «être remplis de l'Esprit Saint», mais une puissance extérieure manifestée sur chacun. Les langues sont divisées. Le don du Saint Esprit ne change pas le jugement prononcé jadis sur l'homme lors de la tour de Babel, mais fait autre chose : il réunit en un les hommes divisés par le jugement en sorte qu'ils se comprennent maintenant et jouissent ensemble d'une bénédiction commune. Le feu des langues est le pouvoir pénétrant de la Parole discernant les pensées et les intentions du cœur. La même puissance qui produit l'unité de l'Esprit est comme un feu qui détruit tout ce qui est de la chair.

C'est l'Esprit s'emparant en puissance personnelle du domaine qui lui a été préparé par le Seigneur. C'est le Seigneur venant à eux en cette personne et ne les laissant pas orphelins. C'est aussi l'Esprit les revêtant, sous forme de langues, de puissance d'en haut en témoignage ; c'est encore l'Esprit en puissance ne permettant pas à la chair de se montrer, car ces langues sont de feu, prêtes à consumer toute manifestation charnelle. Enfin cette puissance est communiquée à chacun d'eux, de telle sorte que chacun en est rempli et devient le vase par lequel l'Esprit peut s'énoncer (v. 4). Il se trouve là à la fois une puissance sanctifiante sur eux en sorte qu'ils peuvent s'énoncer sans entraves mises par la chair — et une Personne faisant sa demeure en eux en sorte qu'il n'y ait place que pour cela. Il n'y a pas ici diffusion, dispersion en tous sens, comme si la Personne se divisait entre un grand nombre de vases ; l'admettre serait tout simplement la négation de cette personne divine. La Personne est comme versée intégralement dans chaque vase, chaque croyant en est et en reste le temple ; mais il y a effusion : ce sont les langues se posant sur chacun, le don miraculeux communiquant un témoignage au monde. Ce chapitre 2 confirme l'enseignement de 1 Cor. 14 : Les langues servent de signe, non à ceux qui croient, mais aux incrédules, à la différence de la prophétie qui est pour les croyants, tout en convainquant les incrédules que Dieu est réellement au milieu de nous.

Le Saint Esprit envoyé du Père nous met en rapport avec lui, en sorte que nous disons : Abba. Le Saint Esprit envoyé par le Fils nous révèle Ses gloires dans le ciel. Tout cela est individuel : le Saint Esprit, Dieu Esprit descendant sur la terre, habite dans chaque croyant, y demeure inséparable de l'esprit et du corps de celui-ci, et le scelle pour toujours. En même temps, et par là-même, il habite dans l'ensemble des croyants, formant ainsi l'Église, le corps de Christ qui en est la tête, en unité.

Le caractère que revêt ici l'Esprit est en rapport avec le témoignage. Il était venu sur Jésus comme une colombe, ne trouvant au milieu du «déluge» du péché dans ce monde qu'un seul lieu de refuge et de repos : une personne sainte, innocente, sans souillure, séparée des pécheurs. Il vient sur l'Église sous forme de langues de feu : la Parole en puissance réunissant ce que le péché avait divisé, jugeant tout mal, mettant à part et formant un témoignage de Christ dans ce monde, unissant en amour les frères pour en former une seule famille.

Par l'Esprit qui forme l'Église, celle-ci devient témoin des «choses magnifiques de Dieu». Magnifiques, elles le sont en effet ! Dieu, satisfait de l'oeuvre, déclare que par elle tout est accompli, que le péché est ôté, et il proclame la réconciliation. L'Esprit sort ici des

limites du judaïsme pour s'adresser à toutes les nations sous le ciel. Le don des langues a remplacé en un sens la confusion des langues à Babel. Il ouvre la grâce à toutes les nations de manière à les réunir en un, au lieu de les disperser. Du moment qu'il est donné, c'est pour porter l'Évangile à toutes les nations.

Des témoins juifs du monde entier assistent à l'inauguration de cette maison (5 à 13). En 2 Chron. 7, les sacrificateurs ne pouvaient entrer dans la maison de l'Éternel parce que la gloire de l'Éternel la remplissait. Ici, au contraire, comme nous l'enseigne 1 Pierre 2:5, ceux qui sont constitués une sainte sacrificature sont les pierres vivantes dont est bâtie la Maison spirituelle en sorte que la gloire de Dieu, au lieu de les repousser, les remplit. Seuls ceux du dehors ne peuvent aucunement en faire partie.

Ces choses magnifiques de Dieu, Pierre va en être le témoin. Au v. 11 commence le sujet de ce témoignage, résumé au v. 36 qui est la conclusion de tout le discours de Pierre.

Les v. 11 et 13 font apparaître deux résultats de ce grand fait suivant l'état moral des auditeurs. Les uns y voient l'annonce des choses magnifiques de Dieu, les autres une manifestation de l'ivresse charnelle !

Le v. 14 met en évidence un très remarquable changement dans le caractère de Pierre. Autrefois, il avait coutume d'agir et de parler sans s'occuper des autres. Maintenant que l'Esprit le dirige et le fait parler, c'est en association avec les onze, leur porte-parole. Au chap. 3, c'est conjointement avec Jean (*), qu'il accomplit l'acte miraculeux. On ne trouve ici plus rien de lui-même, ni de ses expériences propres. Il est simplement le témoin de Jésus de Nazaréen et des résultats de son oeuvre. Ce n'est plus chez lui comme en Luc 24 l'intelligence ouverte pour comprendre les Écritures, mais la puissance du Saint Esprit appliquant celles-ci à des circonstances toutes nouvelles dans sa carrière.

(*) Déjà dans le passé, on le voit associé avec Jean : chez le souverain sacrificateur, pour courir ensemble, lors de la pêche, et dans Actes 1:13.

À partir du v. 15 de Actes 2, Pierre, s'appuyant sur l'Écriture, explique à tous le phénomène éclatant qui avait lieu. Ce n'était pas l'accomplissement de la prophétie de Joël. En effet le prophète avait décrit les effets de l'Esprit quand il sera répandu sur toute chair et il ne s'agissait pas ici de toute chair, mais seulement d'un Résidu juif constitué en maison de Dieu par le don du Saint Esprit. Ce don du Saint Esprit allait être conféré ensuite aux Samaritains par Pierre et Jean envoyés par les apôtres de Jérusalem, ch. 8:14. Puis il descendrait librement sur les nations après la prédication de Pierre (10:44).

Toutefois le point capital du discours de Pierre n'est pas l'explication du don du Saint Esprit, mais un témoignage à Jésus le Nazaréen. En vertu de la descente du Saint Esprit, il arriverait comme ce sera le cas à la fin, lors de l'accomplissement de la scène de Joël, que quiconque invoquerait le nom du Seigneur serait sauvé (v. 21). Ce fait allait aussi se réaliser dans ce même chapitre 2, v. 37 à 41. Pierre est donc témoin, par l'Esprit, d'un Christ approuvé de Dieu comme homme par des miracles, livré par le conseil défini et la préconnaissance de Dieu, en même temps que par l'iniquité des hommes, cloué à la croix et mis à mort — d'un Christ ressuscité, élevé au ciel comme étant fait Seigneur et Christ, et envoyant le Saint Esprit.

C'est un témoignage admirable et complet à Christ et à son oeuvre. Il a été exalté à la droite de Dieu. Il est Seigneur et Christ. Il a répandu le Saint Esprit — et Pierre déclare : Nous en sommes tous témoins (v. 32). La position céleste donnée par le Saint Esprit n'est pas décrite ici ; elle était réservée au ministère de Paul.

Résumons les principaux objets du témoignage de Pierre dans ce discours : Le Saint Esprit donné rend témoignage (par un homme) à un Christ rejeté, à un Christ glorifié et à tout le résultat de son oeuvre. Dieu est pleinement satisfait au sujet du péché. Le Saint Esprit dit tout ce qu'il a entendu (Jean 16:13).

3 - Pierre évangéliste

Pierre est aussi un évangéliste (2:36 à 41). De fait un témoin doit nécessairement porter l'évangile aux âmes — au Juif premièrement puis au Grec. L'évangéliste, comme le témoin présente Christ, mais en outre il dit : Repentez-vous.

Ainsi Pierre s'adresse en premier lieu à Juda et à Jérusalem, le v. 14 répondant d'abord aux moqueurs. C'est comme s'il leur disait : Si vous vous moquez de ceci, pourquoi ne pas vous moquer de Joël ? Ce que le prophète annonce précédera la grande journée du Seigneur. Vous assistez en ce moment à quelque chose d'analogue. Seulement aujourd'hui, c'est en grâce et le jugement n'a pas encore paru. Joël, nous l'avons vu, parle d'un événement qui n'arrivera pas à Israël seulement mais bien à toute chair sans prérogative de classe, d'âge ou de sexe. Ce n'est pas encore le jour où par la grâce de Dieu l'Esprit sera répandu sur toute chair, sauf qu'il va dépasser les limites d'Israël, mais déjà il est répandu sur ceux que Dieu appelle mes serviteurs, mes servantes, et non les comme dans Joël. Dans Joël, tous les signes de jugement précèdent la grande journée du Seigneur. Ici, il ne s'agit que de la manifestation de sa grâce et du salut offert à quiconque invoquera le nom du Seigneur. En effet, le grand sujet de tout ce discours c'est que Jésus le Nazaréen a été fait par Dieu Seigneur. C'est ce qu'annoncent deux prophéties de David — Ps. 16 et 110 — rappelées respectivement dans les v. 25 et 34. Et surtout cette proclamation finale : «Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié» (v. 36).

Au v. 22, Pierre s'adresse non plus à Jérusalem et Juda, mais aux «hommes israélites». Le témoignage s'étend. Il commence par «Jésus le Nazaréen», présente ce que Dieu a fait de cet «homme», selon son conseil et sa préconnaissance, et ce que l'homme en a fait, le clouant sur la croix et le faisant «périr par la main d'hommes iniques». Mais il le présente lui-même. Quelle merveille de dépendance, d'obéissance, de foi, de confiance, d'assurance, d'espérance, de certitude, que la vie de Jésus ! Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité après l'avoir livré. La prophétie a annoncé cette résurrection et tous en sont aujourd'hui les témoins. Oui, dit Pierre, ce Jésus que vous avez crucifié est Seigneur de David ; et Dieu lui parle comme à Dieu, à lui qui disait : «Ma bonté ne s'élève pas jusqu'à toi». Le grand mot ici est : résurrection. L'Esprit divin témoigne par ceux qu'il remplit que Jésus est Seigneur, et, parlant à Israël, qu'il est Christ. S'ils le reconnaissent comme tel, s'ils l'invoquent comme Seigneur, ils sont sauvés.

Nous verrons plus tard (ch. 10) Pierre évangélisant les Gentils, et le caractère de cette évangélisation. Mais nous constatons dès le début que les Actes sont une longue évangélisation, quel que soit l'instrument employé. Ici (2:21-41) un Juif évangélise les Juifs ; au ch. 8:5, un Helléniste (cf. 6:5) évangélise les Samaritains ; en 8:35, le même Helléniste évangélise un Gentil ; en 13:16-52, Paul, Juif, apôtre des nations, évangélise les Juifs, puis les nations. En 17:22 à 31, Paul évangélise devant les nations idolâtres ; en 24:24 à 26, il le fait devant Félix.

Aux v. 37 à 40 on voit le résultat de l'évangélisation de Pierre, adressée à tout le peuple (v. 22). La terrible conviction s'impose à eux que ce Jésus est Seigneur et Christ et que ce sont eux qui l'ont crucifié. Ils s'écrient : «Que ferons-nous ?» Ils se sentent en présence de la grande journée de l'Éternel, que, non sans but, Pierre avait citée d'après Joël (v. 20). Comment échapper ? Ils mesurent maintenant l'outrage qu'ils ont fait à une telle personne, mais il leur faut encore avoir part à son oeuvre et à ses effets. Que leur reste-t-il à faire ? À se repentir de l'outrage commis contre le Fils de Dieu, le Seigneur. À recevoir par la foi la rémission des péchés. À reconnaître le nom de Jésus Christ comme le seul moyen de salut. Tous leurs péchés dès lors sont ensevelis dans la mort de Christ. Et du moment qu'ils sont purifiés, ils ont part au baptême du Saint Esprit. Il y a ici les deux baptêmes. L'un pour la rémission des péchés, l'autre pour recevoir le don qui fait de nous des êtres nouveaux, vivants de la vie de Dieu, ne pouvant jamais le perdre — parfaits pour toujours devant Lui ! Ces hommes sont ainsi immédiatement séparés du monde. Ils étaient autrefois des iniques eux-

mêmes (v. 23). Maintenant ils sont appelés à sortir de la génération perverse (v. 40) à laquelle ils n'appartiennent plus, car ils ont part à la vie de Dieu. Et c'est ainsi qu'on fait partie de la maison de Dieu.

4 - Pierre administrateur du royaume des cieux — Actes 2:37 à 47

Nous assistons ici à une scène dans laquelle nous voyons le Seigneur seul ajouter à l'Assemblée ; toutefois Pierre a les clefs du royaume, il l'administre, il est responsable de la partie administrative de l'oeuvre, selon Matthieu 16. Il rend ici témoignage aux Juifs, il en agira de même plus tard envers les Gentils (Corneille). De même, il agit administrativement vis-à-vis du mensonge contre celui qui a formé l'Assemblée : le Saint Esprit. Il annonce que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus qu'ils ont crucifié (36) et qu'il reviendra en puissance pour accomplir les prophéties (3:20, 21). Dans le cas de Corneille et même pour la fondation de l'Église, Pierre ne prêche jamais que Jésus est le Fils de Dieu, mais Seigneur et Christ, juge des vivants et des morts. Dans cette administration, le ciel met un sceau sur les actes par lesquels il lie ou il délie sur la terre — et non dans le ciel.

5 - Pierre conjure et exhorte

N'est-il pas frappant que l'Écriture ne rapporte aucun discours public des disciples avant que le Saint Esprit soit donné ? Le Seigneur seul en prononce avant la croix, et aussi après.

Ici (ch. 2:40), Pierre conjure et exhorte, car il y a de tout dans sa prédication, et cependant elle ne présente jusqu'ici que le côté juif. Mais elle distingue : 1° le saint serviteur rejeté des hommes, exalté à la droite de Dieu ; 2° la génération perverse qui l'a mis à mort ; 3° un Résidu qui, atteint dans sa conscience, se reconnaît coupable de son rejet et se retire en hâte du milieu qui l'a rejeté.

Il est très frappant de remarquer dans tous ces chapitres les titres donnés à Jésus. Il est avant tout Seigneur et Christ (ch. 2). Puis il est le Nazaréen, le méprisé (peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?) mais en même temps celui qui est entièrement séparé pour Dieu. Ensuite, il est désigné comme le serviteur, le saint serviteur.

6 - Guérison d'un boiteux

Le mendiant boiteux dès le sein de sa mère et dépendant de tous, vivant d'aumônes, est un vrai type du peuple juif. Pierre étant associé à Jean (3:1, 3, 5, 8, 11) disparaît personnellement, cependant il agit seul en tant qu'administrateur, ch. 3, v. 6. Tout dépend de la foi, que ce soit la foi au nom de Jésus Christ le Nazaréen dans Pierre et Jean (voyez v. 16), ou la foi qui est par Lui, c'est -à-dire produite par Lui dans le coeur du mendiant. On voit le pouvoir instantané de Christ produisant cette foi dans un coeur qui, tout en ayant des besoins, n'en voit la satisfaction que dans les choses de la vie matérielle. Pierre, lui, n'a aucune de ces choses, mais il a le nom du méprisé, qui donne non pas du soulagement mais une complète guérison (v. 8). Le résultat c'est que le boiteux a trouvé non seulement la guérison mais la puissance : se tenir debout, marcher, sauter. Dès qu'il est guéri, c'est la marche et même le saut qui franchit l'obstacle ; c'est aussi la louange à Dieu, car cet homme n'attribue sa guérison qu'à Dieu seul, et non à Pierre et Jean — bien qu'il reconnaisse et apprécie les instruments que Dieu emploie.

7 - Caractère de l'évangile de Pierre

L'évangile de Pierre contient d'abord la mise de côté absolue de l'homme, de sa puissance et de sa piété (Actes 3:12). D'où vient ce miracle ? Du Dieu d'Israël, du Dieu de leurs pères. Pourquoi ? parce qu'au sein de ce peuple infidèle, Il a trouvé un serviteur. Eux l'ont livré, renié et ont choisi un meurtrier à sa place. Remarquons qu'au ch. 3 Pierre insiste beaucoup plus sur leur péché qu'au ch. 2. Or qui ont-ils renié ? Le saint et le juste. Ils lui ont préféré un meurtrier. Bien plus, ils ont mis à mort Celui en qui est l'origine, la source de toute vie, en sorte que le monde est resté depuis lors privé de la fontaine de la vie. Voilà le côté de l'homme ; il est désespéré. Maintenant vient le côté de Dieu : Il «l'a ressuscité d'entre les morts» ! Le moyen d'avoir part à ce qui en découle, c'est la foi, tant la foi chez ses agents qu'opèrent pour Lui, que la foi chez ceux qui Le reçoivent. Les arguments développés par l'apôtre sont donc : 1° La nécessité de la foi — 2° S'ils ont agi par ignorance, ainsi que leurs chefs, tout cela était pourtant dirigé par Dieu, car il fallait que son Christ souffrit — 3° Pourquoi ? Pour que leurs péchés fussent effacés (v. 19), ce qui est inséparable de l'oeuvre de la repentance et de la conversion — 4° C'est sur cette base du pardon des péchés qu'est fondé le rétablissement de toutes choses annoncé par les prophètes — 5° Les prophètes, à commencer par Moïse, avaient annoncé le Prophète par excellence qui ramènera le peuple à Dieu. Il s'agit de l'écouter : voilà l'évangile ; sinon, c'est le jugement — 6° Ce n'est toutefois pas seulement de jours futurs que les prophètes ont parlé (v. 24), c'est des jours actuels. Quelle importance avait par conséquent le jour d'«aujourd'hui» ! — 7° C'est donc bien à Israël que s'adresse tout d'abord l'Évangile, ainsi que les promesses faites à Abraham.

v. 26 : Israël n'ayant pas été ce serviteur attendu, Dieu a envoyé le sien annoncé par les prophètes ; son but en l'envoyant était de les bénir et pour qu'il pût les bénir il était nécessaire que leur méchanceté prît fin.

8 - Pierre insiste sur le Nom

Satan concentre ses forces à mesure que l'Esprit triomphe. Il suscite les Sadducéens (quand il s'agit de mener un suprême assaut contre la prédication de la résurrection de Christ) et de plus, avec eux tout le corps sacerdotal (4:6). En attendant, l'Église augmente. Ici (v. 4), cinq mille hommes, non plus des âmes (sans doute hommes et femmes) comme en 2:41.

Dans son 3° discours, Pierre insiste sur le Nom. Il ne reste que cela, mais il est tout-puissant. C'est le nom du Nazaréen, grande appellation qu'emploie Pierre en ces jours décisifs 2:22 ; 3:6 ; 4:10. Au v. 10 remarquons le contraste : de la part des hommes, la crucifixion — de la part de Dieu, la résurrection ; de la part des hommes, la pierre méprisée — de la part de Dieu la pierre angulaire (v. 11), seul moyen de salut sous le ciel, parmi les hommes. Le nom seul accomplit ce miracle de salut (12). Au v. 13 Pierre et Jean sont de nouveau ensemble devant le sanhédrin, comme jadis Aaron et Moïse l'étaient devant le Pharaon, pour accomplir des miracles et faire ainsi connaître en puissance le nom de l'Éternel. L'Esprit donne la hardiesse à ceux qui ne sont que des hommes illettrés et du commun — mais qui ont été avec Jésus. Jésus n'a pas changé leur apparence extérieure, mais le Saint Esprit, Dieu lui-même en nous, suffit ! Les chefs du peuple se concertent : le miracle est public, notoire ; ils ne peuvent le nier. Alors, mettons l'éteignoir sur le nom, la seule chose sur laquelle nous puissions agir ! Le sujet de la prédication est le Nom (8 à 12), l'opposition est au Nom (17:18). Maintenant (v. 19), Pierre et Jean répondent, font appel à la justice, puis ils vont vers les leurs — appellation de toute beauté !

Ces derniers parlent du nom du saint serviteur. Quelle belle expression ! Ils n'ont pas encore une complète révélation mais ils voient dans ce nom les prophéties accomplies (Ps. 2). Ils demandent la hardiesse pour annoncer la Parole, et la puissance pour lui rendre témoignage. Aussitôt, l'Esprit les remplit ; non qu'il soit en aucune façon donné à nouveau, mais il intervient pour supprimer tout obstacle à la puissance du témoignage. Ils demandaient la hardiesse, l'Esprit leur donne pleine hardiesse. Il n'y a, je le répète, nullement nouvelle effusion, bien que le lieu soit ébranlé, mais suppression de tout obstacle sur la terre. Le bref discours de Pierre dans ce chapitre est une manifestation de puissance plus grande que dans les chapitres précédents.

Dans tous ces chapitres, l'Esprit en Pierre exprime la pensée de tous. Il y a une communauté formée, «les leurs», entièrement distincte du reste et dont quelques-uns sont l'expression. Cela n'est pas donné à tous, mais tous considèrent ce qui est donné à Pierre comme

venant de la même source dont ils participent : il ne s'agit point dans ces chapitres, de l'édification de l'Assemblée, mais c'est la pensée de l'Esprit dans l'Assemblée pour être portée au-dehors par ceux que l'Esprit désigne pour cela, et qui sont par cet Esprit les porte-parole des apôtres, des leurs, de toute l'Assemblée.

9 - Pierre et la sainteté dans l'Assemblée (ch. 5)

À peine l'Assemblée est-elle formée par la puissance du Saint Esprit que le mal se montre. Le péché d'Ananias et de Sapphira est, dans de telles circonstances, odieux : mentir au Saint Esprit ! Deux motifs sont en jeu : l'avarice qui tient à son argent, et le désir d'avoir une réputation, savoir le renom de tout sacrifier pour le Seigneur, en sacrifiant aussi peu que possible pour l'acquérir. Ces deux motifs conduisent au mensonge. Si cela avait été simplement devant les hommes, il pouvait arriver que personne n'en sût rien, et Ananias serait arrivé à ses fins ; mais mentir sous les yeux du Saint Esprit, cette personne invisible mais puissamment présente ! Mentir aux hommes est chose facile, mais mentir à Dieu ? Ananias et Sapphira sont convenus entre eux de «tenter l'Esprit du Seigneur», méconnaissant sa capacité de discernement, sa puissance de jugement, et ne reconnaissant pas eux-mêmes le caractère et la gravité de leur péché. Le premier agent en tout cela, Satan le père du mensonge, s'empare du cœur naturel. Il dit : Essayez, vous verrez qu'il n'en sortira que ce que vous voulez. Alors ils renient l'Esprit comme Personne, le considérant tout au plus comme une influence. C'est là le tenter. De fait c'est le renier.

Pierre, mis en avant pour délier sur la terre, est l'instrument employé pour que le mal soit jugé. Ce jugement est le moyen de tenir le monde en dehors et d'amener les croyants «à se joindre au Seigneur». Loin d'écarter, la sainteté attire ce qui est né de Dieu (14). Aussi, après ce miracle en jugement, avons-nous les miracles de la grâce en puissance (14 à 16). Ainsi la gloire de «Jésus» est restaurée et comme offerte au peuple s'il veut se repentir. Les miracles et les guérisons se font par tous, mais Pierre évidemment est le porte-parole et aussi en quelque sorte le porte-miracles.

v. 29 à 32 : La première fois les apôtres ont fait appel à la conscience et au jugement des chefs du peuple (4:19). Ici, ces derniers n'ont plus affaire qu'à Dieu et à sa volonté, opposée à celle des hommes. Eux sont sous un jugement inexorable : «Vous l'avez fait mourir, le pendant au bois» leur est-il dit. Voilà votre part et nulle autre. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, voilà sa part à Lui. Mais, chose merveilleuse, pourquoi ? 1° D'abord pour qu'il ait la première et seule place : «Dieu l'a exalté par sa droite «comme prince». 2° Mais il est en même temps exalté pour être «sauveur» c'est la grâce pour vous, ses meurtriers. 3° Mais aussi afin de donner la repentance à Israël. Sans cela, pas de rémission des péchés. C'est donc le crime de l'homme et son jugement, mais le don de grâce de Dieu et ses résultats par suite de la repentance. Tout l'Évangile, la responsabilité de l'homme, son jugement, la grâce à salut, tient dans ce peu de paroles. Notre part à nous, disent-ils, c'est d'être des témoins, mais associés par là à cette personne : l'Esprit Saint. Là Pierre est encore mis en avant, mais non comme porte-parole. Tous ensemble parlent (v. 29).

Gamaliel prend leur défense. On aime à croire que cela lui fut compté. On l'écoute, mais comment ? En faisant battre les apôtres et en réitérant leur injonction. Quelle folie après ce qu'ils ont entendu ! et il en est ainsi parce que le cœur révolté de l'homme ne veut pas se rendre. Tout plutôt que se repentir !

10 - L'ordre dans l'Assemblée (ch. 6)

En Ananias et Sapphira, l'Esprit réprimait l'hypocrisie. Ici l'Esprit produit l'ordre là où l'ennemi sème la division et trouble la paix de l'Assemblée.

Je ferai seulement remarquer que si, dans l'affaire d'Ananias et de Sapphira, l'Esprit de Dieu intervient directement par un apôtre pour juger le mal, dans l'affaire des Hellénistes et des Hébreux les apôtres remettent la chose à la responsabilité de l'Assemblée, afin que l'ordre soit rétabli et que le service de la Parole ne soit pas entravé. Alors l'Assemblée choisit — mais non sans l'exercice et le discernement que donne l'Esprit — sept hommes pour servir aux tables. Ensuite elle les présente aux apôtres. Eux donnent leur assentiment à ce choix par l'imposition des mains, mais nullement comme un acte dépendant de leur autorité, car ils le font dans la dépendance du Seigneur exprimée par la prière préalable.

Nous ne voyons nullement que les apôtres interviennent quand il s'agit des dons : Étienne et Philippe en sont des exemples. Tous deux étaient déjà en évidence parmi les sept à cause de leurs dons. La foi, l'Esprit Saint agissant sans entraves distinguent le premier ; aussi quand Étienne agit nous voyons son don se déployer librement et richement. Le don de l'Évangile caractérise le second, mais ni lui ni Étienne ne sont l'objet d'aucune consécration officielle, pas même un signe d'approbation des apôtres. C'est en dehors de l'homme qu'ils s'acquitteront de la tâche qui leur est confiée, le premier au prix de sa propre vie (ch. 7).

Dans sa prédication de Christ, le point de départ de Pierre est la terre, tandis que celui de Paul sera le ciel et la gloire. Pierre prêche que ce Jésus, rejeté par les Juifs, Dieu l'a élevé (Actes 2:32-36 ; 7:13, etc.) et Saul prêchera que Christ est le Fils de Dieu (9).

SIMON PIERRE par Henri Rossier

Tables des matières

0 - AVANT PROPOS

- 1 - Chapitre Premier — «Je suis un homme pécheur». — Luc 5:1-11
- 2 - Chapitre 2 — Pierre allant à Jésus sur les eaux — Matthieu 14:22-33
- 3 - Chapitre 3 — Connaissance personnelle de Christ — Matthieu 16:13-23
- 4 - Chapitre 4 — Venir après Lui — Matthieu 16:24-28
- 5 - Chapitre 5 — Le contempler dans la gloire — Matthieu 17:1-8 ; Luc 9:28-34 ; 2 Pierre 1:16-19
- 6 - Chapitre 6 — La maison du Père — Luc 9:34-36
- 7 - Chapitre 7 — La relation avec le Fils — Matthieu 17:24-27
- 8 - Chapitre 8 — Sacrificature et communion — Jean 13
- 9 - Chapitre 9 — Pierre entre en tentation — Luc 22:31-62
- 10 - Chapitre 10 — Le sépulcre — Jean 20:1-18
- 11 - Chapitre 11 — Le service et la nourriture des serviteurs du Seigneur — Jean 21:1-14
- 12 - Chapitre 12 — L'âme restaurée — Jean 21:15-19
- 13 - Chapitre 13 — Suis-moi — Jean 21:18-19

0 - AVANT PROPOS

L'histoire de Simon Pierre est profondément instructive. Chaque chrétien peut y reconnaître les grands traits de son histoire, depuis le premier pas qu'il a fait dans la connaissance de Christ, jusqu'à l'état, hélas si rarement atteint ou maintenu, dans lequel l'Esprit Saint agit sans entraves et déploie en nous sa puissance. Entre ces deux limites, se déroule toute l'activité de la grâce qui nous fait pénétrer dans la connaissance de Christ et des privilèges chrétiens. Nous assistons aussi au brisement d'âme nécessaire, pour que le croyant, après avoir perdu toute confiance en soi-même, puisse enfin réaliser ses privilèges et suivre le Seigneur dans le chemin qu'Il a tracé.

L'histoire de Pierre se divise naturellement en deux parties que nous trouvons dans la Parole de Dieu. Les évangiles présentent l'une, l'autre se trouve dans les Actes et les épîtres. À la première partie correspondent les vérités dont nous venons de parler ; la seconde, qui nous occupera plus tard si Dieu le permet, est remplie, non pas toutefois sans défaillance de la part de l'homme, de l'activité du Saint Esprit dans le ministère de Pierre, et de la puissance divine qui le soutient, comme témoin de Christ, au milieu des obstacles et des combats.

1 - Chapitre Premier — «Je suis un homme pécheur». — Luc 5:1-11

La manière dont Pierre entre en rapport avec le Seigneur, dans l'évangile de Luc, est digne de remarque (*). La belle-mère de Simon (4:38-39) était malade d'une grosse fièvre qui la rendait incapable de toute activité. Jésus la guérit et la rend propre à le servir. C'est ainsi, bien souvent, que l'âme rencontre Christ pour la première fois ; elle entre en contact avec lui par les bénédictions qu'il dispense à d'autres. Quand le moment est venu, où il se révélera à notre propre cœur, nous découvrirons qu'il ne nous est pas tout à fait étranger. Le Seigneur emploie cette connaissance préparatoire pour abrégier le travail par lequel nos consciences sont ouvertes au sentiment du péché, et nos cœurs à celui de la grâce. Dans notre évangile, Simon Pierre connaissait donc Jésus pour l'avoir vu à l'oeuvre dans sa maison.

(*) J'omets à dessein les considérations si intéressantes auxquelles peut donner lieu la première rencontre de Pierre avec le Seigneur, dans les autres évangiles. Dans l'évangile de Jean (1:42, 43), entre autres, Pierre le connaît pour lui avoir été présenté par son frère André, qui avait déjà trouvé en lui le Christ.

Quant à sa vocation, le fils de Jonas était pêcheur ; il possédait les engins nécessaires pour prendre le poisson, une nacelle et des filets. Pierre en avait fait usage pour obtenir ce qu'il désirait et avait travaillé toute la nuit dans ce but, mais sans aucun résultat. Ainsi l'homme naturel se sert de ses facultés et des moyens mis à sa disposition pour arriver à quelque chose qui remplisse et satisfasse son cœur ; mais c'est en vain, le filet reste vide. Son labeur ne rapporte rien qui réponde aux profonds besoins de son âme. La nuit s'écoule et le jour va se lever où la pêche, le travail à la poursuite du bonheur, ne lui sera même plus possible.

N'ayant rien pris, Simon et ses compagnons quittent leurs nacelles et lavent leurs filets. Ils s'occupent à les nettoyer, car ils n'avaient ramassé que la vase du fond de la mer, et quand ils auront fini, la pêche recommencera. N'en est-il pas ainsi de l'homme dans ce monde ? Chaque jour voit se renouveler ses labeurs pour ne jamais arriver au but après lequel il soupire.

Mais, quand l'impuissance de l'homme a été mise en évidence, Jésus entre en scène, occupé en apparence de toute autre chose que de Pierre. Il enseigne les foules, mais, au milieu de son ministère, son cœur est avec Simon et ne le perd pas de vue. «Montant dans l'une des nacelles qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre». Il le sépare un peu avec lui de la foule. Pierre entend ainsi tout le discours du Seigneur. Auparavant, Jésus ne lui était point étranger ; maintenant, il entend sa parole, et sa position d'isolement avec lui contribue à l'y rendre attentif. Cependant, il ne retient, semble-t-il (v. 5), de cette parole que la conviction de son autorité.

Alors le Seigneur s'occupe plus spécialement de lui. «Mène en pleine eau, dit-il, et lâchez vos filets pour la pêche». Pierre avait fait cela toute la nuit, mais jusqu'ici c'était par la volonté de l'homme, maintenant c'est sur la parole du Seigneur. Pierre croit à cette parole et s'y soumet. Tel est le premier résultat de la parole de Dieu. Elle produit la foi ; celle-ci accepte son autorité et lui obéit. Le Seigneur a parlé ; cela suffit à la foi.

Mais Jésus va s'adresser à Pierre d'une manière plus puissante. Il va lui montrer en présence de qui il se trouve et atteindre ainsi sa conscience. Lui, le Créateur, qui commande à toutes choses, rassemble en plein jour les poissons, là où de nuit il n'y en avait point, et en remplit les filets de Pierre. Il les remplit de bénédictions que des vases humains sont incapables de contenir sans se rompre, et qui débordent les besoins du disciple. Ses compagnons viennent avec une seconde nacelle ; elle enfonce aussi, tant les richesses données par le Seigneur de gloire sont abondantes.

Pierre voit (v. 8) toute cette bénédiction, mais elle le place pour la première fois, tel quel, en présence de Celui qui en est la source et qui l'administre. Ainsi, ce n'est plus seulement la parole de Jésus qui le frappe, mais Jésus lui-même et la gloire de sa personne. Un phénomène se passe dans son âme : La bénédiction ne lui cause pas de la joie, mais lui apporte la conviction de péché et la frayeur, parce qu'elle l'amène en présence du Seigneur de gloire. D'autre part, le sentiment de son état, en lui donnant la certitude effrayante que l'Éternel devrait le repousser, le jette aux pieds de Jésus, comme sa seule ressource.

De même, le Psaume 130:1-4, nous montre l'âme appelant au secours Celui qu'elle a offensé. S'il prend garde aux iniquités, c'en est fait d'elle ; elle est perdue, si la question des péchés n'est pas réglée. Mais le Dieu offensé pardonne : Dieu est connu dans son amour !

Connaissance bénie pour le pécheur que celle de sa vraie condition, du jugement qui lui est dû, et de la sainteté du Seigneur ! «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Pierre se juge pécheur et indigne de la présence de Dieu ; il tremble devant sa sainteté et sa justice. Il ne sait encore que d'une manière presque instinctive ce qu'est la grâce, il ignore que Dieu peut rester juste en justifiant celui qui est de la foi de Jésus ; mais il est à ses pieds, il ne s'enfuit pas, parce que, s'il y a quelque espoir, c'est là.

Tant qu'il était occupé à laver ses filets, il ne connaissait ni Dieu, ni lui-même. Maintenant il connaît l'un et l'autre. Chose remarquable, il ne juge pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il est. Bien des âmes reconnaissent qu'elles ont à se repentir de leurs actes coupables et les jugent, mais n'ont pas été amenées à voir la source de ces actes. Au-dessous des péchés se trouve «un homme pécheur». Le sentiment de la présence de Dieu nous ouvre les yeux, nous montre ce que nous sommes, et nous fait voir qu'il n'y a de refuge qu'auprès de Celui qui pourrait nous condamner.

«La frayeur l'avait saisi» ; mais le Seigneur ne laisse jamais subsister la crainte en sa présence ; il parle et bannit la crainte, parce qu'il est le Seigneur de grâce. Il laisse subsister tout le reste ; il n'atténue en rien les effets de l'oeuvre produite dans l'âme, mais il ôte la frayeur. «Retire-toi ?» Non, le Seigneur ne se retirera jamais ; il dit : «Ne crains pas ; dorénavant tu prendras des hommes». Si je ne t'avais rencontré pour te sauver, je ne pourrais sauver d'autres par ton moyen. Il fait plus que de rendre Simon Pierre heureux, il lui donne une nouvelle bénédiction ; il lui promet le service. Au lieu de rester un pêcheur, Pierre est devenu un serviteur, capable de tout quitter pour suivre Jésus.

2 - Chapitre 2 — Pierre allant à Jésus sur les eaux — Matthieu 14:22-33

Jésus venait de rassasier de pain les pauvres d'Israël, selon la prophétie du Psaume 132, v. 15, accomplissant son rôle de Messie au milieu d'un peuple qui ne le recevait pas. Après leur avoir fait du bien, il avait renvoyé les multitudes, se séparant en figure d'Israël qu'il allait abandonner pour un temps. Le soir était venu ; le Seigneur était monté seul sur une montagne à l'écart pour prier. Alors la nuit était arrivée pour les douze, que Jésus avait contraints à monter dans la nacelle. Il avait terminé ses relations avec le peuple, mais il avait pour lui un résidu voguant vers l'autre rive. Les disciples étaient pleins d'angoisse, seuls pendant ces heures ténébreuses, sur la mer soulevée par l'orage, quand, à la quatrième veille de la nuit, vers trois heures du matin, le Seigneur se met en route pour venir à eux. Sa venue est le signal de la reprise de ses relations avec ceux qu'il appellera de nouveau son peuple. Il vient à eux sur la mer irritée, au milieu des difficultés qui ne sont rien pour ses pieds divins, mais qui seront leur chemin pour apprendre à le connaître. C'est

ainsi qu'il se servira de la «détresse de Jacob». Scène touchante, et dont nous, chrétiens, pouvons aussi tirer la leçon morale, mais ce qui nous concerne plus personnellement, c'est la scène qui se passe entre Jésus et Pierre.

Le premier acte de Pierre avait été de se jeter aux genoux de Jésus, en reconnaissant son état de péché, le second est de se mettre en route pour aller au-devant de lui. On ne peut trop insister sur ce point (*). Ce qui doit suivre la conversion, c'est de nous mettre en route pour aller au-devant du Sauveur. Cela précède le service. Pierre n'ayant encore que la promesse d'être fait pêcheur d'hommes, était déjà poussé à se rendre au-devant de lui. Il jette ici ses regards sur Celui qui vient du sommet de la montagne, et ce n'est que le début des glorieuses révélations qu'il recevra sur la personne de Christ. Cher lecteur, êtes-vous sorti à sa rencontre ? Si vous ne l'avez pas fait dès le début de votre conversion, vous n'avez pas encore dépassé la connaissance du salut, car vous ne pouvez prétendre à la connaissance plus approfondie de Christ, que Pierre acquit plus tard, si, d'abord, le Seigneur venant du ciel n'est devenu votre objet et ne vous a rempli du désir d'aller à lui.

(*) Nous ne faisons ici qu'une application individuelle de ce passage, qui nous présente proprement, pour compléter le tableau si étendu du chap. 14, la position de l'Église, sortie du judaïsme, pour marcher à la rencontre de Christ, par la foi à sa parole et les yeux fixés sur lui, là où, en apparence, il n'y avait pas de chemin.

Au premier moment, cette connaissance est encore peu développée chez Pierre : «Seigneur, si c'est toi», dit-il. Mais elle lui suffit pour se mettre en route ; pour lui, tout dépend de l'identité de cette personne, et, si c'est lui, sa parole suffit à Pierre pour quitter la nacelle : «Commande-moi d'aller à toi sur les eaux». C'était une chose grave que de quitter l'endroit de sécurité apparente, pour marcher où il n'y avait pas de chemin, mais, je l'ai dit, la parole de Christ lui suffit. Il en connaissait bien la puissance. À sa parole, il avait lâché le filet ; à sa parole, il se met en route. Elle suffit pour le faire marcher sur les eaux, comme elle avait suffi pour lui faire connaître le Sauveur.

«Commande-moi d'aller à toi». En demandant cette grâce, Pierre n'a pas l'idée de tenter une expérience, ni de faire montre de son habileté à surmonter les obstacles ; ce qu'il veut, c'est d'aller à lui. Christ l'attire. Pour le moment, il ne pense pas au vent, ni aux vagues, car si le cœur naturel ne connaît pas le chemin qui mène à Christ, la foi trouve un chemin dans les difficultés de toute espèce, dans la nuit et dans l'orage, et en profite pour se rapprocher du Seigneur. Elle quitte le bateau, seul abri apparent, ne l'estimant pas comme le vrai endroit de sécurité, et, selon l'expression remarquable d'un philosophe ancien, elle «s'embarque sur une parole divine», pour arriver à Jésus, dont la présence vaut plus encore pour elle que d'arriver à l'autre bord.

Hélas ! on commence bien ; la première foi et le premier amour, la simplicité d'un cœur rempli d'un objet nous soutiennent, puis le regard se laisse détourner de son objet. Satan avait cherché à troubler les disciples en leur faisant peur de Jésus (v. 26) ; ils apprennent bien vite de sa bouche qu'ils peuvent avoir bon courage. Alors l'ennemi effraye Pierre par les difficultés. Quelle folie à nous de l'écouter ! Les difficultés ne mènent-elles pas à Christ ? Pauvres incrédules que nous sommes ! Dans les épreuves, comme dans les besoins, la seule chose que nous devrions ne pas perdre de vue, la puissance divine, est la seule chose que nous oublions ! Dans la scène qui précède, au v. 17, les disciples n'avaient pas oublié de compter leurs pains et leurs poissons, ni de supputer les ressources des villages, mais ils n'avaient nullement compté sur la présence du Seigneur ; Pierre aussi, après s'être mis en route, se prend à penser à la violence du vent et à faire un retour sur ses forces, et il oublie qu'il a devant lui une puissance d'attraction plus forte que l'aimant du pôle, pour l'amener infailliblement auprès de Jésus ; alors il commence à enfoncer.

Qui donc n'a pas été sur le point d'enfoncer comme Pierre ? L'Église, les individus n'ont-ils pas eu le même sort ? Mais un cri sort de la bouche du disciple : «Seigneur, sauve-moi !» non pas : «Retire-toi de moi», mais le contraire, car le Sauveur est connu du croyant ; il sait que son caractère est de sauver. Pierre crie au secours, au moment où il se trouve sur le point d'arriver au but ; Jésus n'a qu'à étendre la main pour l'amener à lui. Une minute de foi de plus, et le disciple n'aurait pas enfoncé ! Et nous, douterons-nous encore ? Il nous est permis de douter de beaucoup de choses, mais jamais de Christ. Ayons confiance en Celui qui est capable de nous sauver jusqu'au bout, car l'orage ne s'apaisera que lorsque le Seigneur et les siens seront définitivement réunis.

3 - Chapitre 3 — Connaissance personnelle de Christ — Matthieu 16:13-23

Pierre avait appris à connaître le Seigneur comme Celui qui répondait à ses besoins : Sauveur en vue de ses péchés, Sauveur en vue de sa faiblesse. Maintenant, le disciple va être introduit dans une connaissance plus profonde et plus merveilleuse. Il apprendra ce que le Seigneur est en lui-même.

Il en est toujours ainsi : le croyant marche pas à pas dans la connaissance de Christ. Toutefois, ce n'est pas la fidélité de Pierre qui lui acquiert cette nouvelle bénédiction ; elle lui est accordée par la fidélité de Dieu, qui l'avait séparé des hommes pour lui faire une telle révélation. C'était le Père, et non la chair et le sang, qui lui avait révélé ces choses (v. 17).

Introduit par le Père au centre de la bénédiction, Pierre est mis en présence du Dieu vivant. Dans le Fils de l'homme, il reconnaît le Christ, objet de toutes les promesses, et auquel se rattachent tous les conseils de Dieu ; mais ce Christ est le Fils du Dieu vivant. Il n'est pas seulement cet homme né dans le monde que Dieu avait déclaré son Fils, en disant : «Tu es mon Fils ; je t'ai aujourd'hui engendré» ; mais il est Fils du Dieu vivant ; il possède une puissance de vie qui appartient à Dieu seul, et dont toute la plénitude se trouve en Christ.

Les hommes, dont Pierre avait été séparé pour recevoir cette glorieuse révélation, ignoraient entièrement la grandeur de Jésus. Il n'était pour eux que le fils de Joseph, tout au plus l'un des prophètes. Ils se trouvaient devant cette majesté sans la connaître, car il faut une révélation du Père pour cela. Désormais, Pierre connaît le Sauveur dans sa gloire personnelle, source et centre de toute bénédiction ; aussi Simon, fils de Jonas, est-il déclaré bienheureux par Jésus lui-même. Le ciel lui est ouvert, il possède un bonheur que rien ne peut égaler (*).

(*) Je ferai remarquer qu'il ne s'agit pas, dans cette méditation et les suivantes, de la manière dont Pierre a saisi les choses qui lui ont été révélées, mais de la portée des révélations qui lui furent faites. En réalité, Pierre et ses compagnons ne comprirent ces choses et n'en jouirent qu'après le don du Saint Esprit.

Mais le Père ne peut révéler à Simon la gloire personnelle de son Fils, sans que le Fils révèle à son disciple les relations de cette gloire avec la bénédiction individuelle et collective des rachetés. «Et moi aussi, je te dis...». Christ aussi lui déclare ce qui découle de son caractère de Fils du Dieu vivant.

1° Tu es Pierre ; comme le Père t'a révélé mon nom, moi je te fais connaître le tien. Tu as individuellement et officiellement une place dans l'édifice qui sera établi sur cette révélation.

2° Le fondement de cet édifice étant connu désormais (il devait être posé plus tard dans la déclaration du Fils de Dieu en puissance, fruit de la résurrection d'entre les morts), le Seigneur déclare qu'il bâtit sur lui cette assemblée ; dont le disciple est une pierre vivante. «Je bâtirai mon assemblée». Elle devait être l'assemblée de Christ, et lui appartenir, objet de son intérêt et de son affection. Pour nous, la chose est faite ; l'assemblée existe, elle lui appartient.

Et vous, chers lecteurs, partagez-vous en quelque mesure l'intérêt et les sentiments de Christ pour son assemblée ? Il y a, grâce à Dieu, des cœurs chrétiens qui battent pour elle et qui, en dépit de sa ruine, sont capables de comprendre sa beauté, parce qu'ils la

regardent avec les yeux du Sauveur et l'estiment au prix dont il l'a acquise, disant d'elle, comme autrefois l'Esprit le disait d'Israël : «Dieu n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël».

Ce fondement, un Christ ressuscité et exalté dans le ciel, donne à l'Église un caractère céleste. Sans doute, elle est bâtie sur la terre, mais son fondement est dans le ciel, au delà des portes du hadès. C'est là qu'elle se trouve déjà. La puissance de la mort, brisée par Christ ressuscité qui tient les clefs de la mort et du hadès, ne peut et ne pourra jamais rien contre elle.

3° En vertu de cette déclaration, une nouvelle dispensation allait s'ouvrir ici-bas. Israël devait être remplacé par le royaume des cieux, dont Pierre aurait les clefs ; il serait appelé à introduire les Juifs et les gentils dans une scène nouvelle de bénédictions sur la terre. Il y aurait dans ce monde, en vertu de la révélation du Fils du Dieu vivant, un terrain sur lequel on professerait lui appartenir. Pierre allait être, comme nous le verrons dans les Actes, l'instrument pour introduire dans cette profession bénie. Il aurait, pour ainsi dire, l'administration extérieure et intérieure du royaume, les clefs et le pouvoir de lier et de délier. La connaissance personnelle de Christ ouvre tous les cercles de bénédictions aux yeux de Simon Pierre ; il est placé au centre de la bénédiction, qui est Christ, pour contempler le domaine immense qui en dépend (*).

(*) Voyez la note précédente.

C'en était fait (v. 20) de toutes les relations d'Israël avec un Messie terrestre. Plus tard, ces relations seront reprises ; mais dès ce moment, le Seigneur révélait aux disciples un changement total dans leurs espérances et leur position qui, de terrestres, allaient devenir célestes.

Glorieuses vérités que celles contenues dans la révélation faite à Pierre. Précieux privilèges ! Mais voici une nouvelle révélation inattendue : ces privilèges sont la conséquence de la mort de Christ ; ils nous sont acquis par elle, et, pour les avoir, il nous faut accepter la croix : «Dès lors, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait... qu'il souffrît beaucoup... et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour» (v. 21). Pierre ne peut admettre que Christ ait à subir un tel opprobre ; ne pouvait-il accomplir ses glorieux desseins sans mourir ? Le disciple prend son maître à part, et se met à le reprendre, disant : «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point !» Il y avait, dans cette parole, de l'affection naturelle pour Christ, mais on y découvre que Pierre n'avait pas compris et apprécié la révélation qu'il avait reçue et qui ne peut nous appartenir qu'à ce prix. De plus, ces mots dénotent qu'il ne voulait d'un pareil avilissement, ni pour le Christ qui lui promettait de tels avantages, ni pour lui-même qui, avec les douze, faisait cortège au Messie.

Mais si nous pouvons, en quelque mesure, distinguer les motifs naturels de Pierre pour reprendre Jésus, un fait, dont lui-même ne pouvait se douter, c'est que Satan se servait de lui pour mettre une occasion de chute sous les pas de Christ. Les pires et les plus dangereux instruments de Satan sont des croyants possédant la vérité et en jouissant, peut-être, mais craignant l'opprobre et l'inimitié du monde.

Reculer devant la croix, c'est renier le christianisme, et c'est la tendance de tous nos coeurs naturels. Nos rapports avec le monde ne le constatent que trop. Il nous tolère quand nous avons osé lui parler d'événements futurs, ou de telles vérités qui ne touchent pas aux sources mêmes du christianisme, mais si nous parlons de la croix et du sang de Christ, il nous méprise. Nous n'aimons pas cela, car nous voudrions éviter l'opprobre, et nous méritons ainsi la sévère réprimande du Seigneur.

Quelle humiliation pour Pierre, tombant de la hauteur des révélations à la conviction de jouer le rôle de l'Ennemi vis-à-vis de Christ ! Lui, confesseur du Fils du Dieu vivant, lui, future pierre vivante de l'Église, lui, revêtu de l'autorité du royaume, s'entendre dire par le Maître qu'il aimait : «Arrière de moi, Satan !»

Mais aussi, quelle folie de venir au Fils du Dieu vivant, pour le reprendre et lui suggérer ce qu'il avait à faire ! Ah ! que Pierre se connaissait peu et connaissait peu Celui que le Père venait de lui révéler.

Tout ce récit nous dévoile ce qu'est la chair dans le croyant, vue dans son meilleur jour, avec ses meilleures intentions. Elle recule devant l'opprobre, offense Christ, et Satan peut s'identifier avec elle. Après avoir été introduit en présence du Dieu vivant, Pierre apprend que ses pensées naturelles ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. Ce mot dit tout : les choses des hommes sont celles sur lesquelles Satan a la haute main. Les hommes et Satan sont en parfait accord !

4 - Chapitre 4 — Venir après Lui — Matthieu 16:24-28

Nous voyons, ici, les disciples appelés à venir après Christ. Pour venir après lui, il faut les deux choses que nous avons vues au chapitre précédent : la connaissance personnelle de Christ et la connaissance de la croix. Pierre avait reçu la première et reculait devant la seconde ; mais la croix seule enlève tout empêchement à venir après Christ. C'est là notre point de départ, notre premier pas dans le chemin chrétien, car le croyant ne peut faire un seul pas, s'il n'est parti du pied de la croix. Cela contredit toutes les pensées habituelles, tout l'enseignement journalier, de l'homme religieux. Cet enseignement revient à ceci : Faites un premier pas vers Christ, abandonnez vos vices, consacrez-vous à Dieu, et sa grâce vous aidera. Jamais Dieu n'a tenu un semblable langage. Le début même de l'histoire de Pierre en est une preuve. La Parole nous enseigne que Dieu a fait le premier pas vers l'homme, que ce premier pas a conduit le Seigneur à la croix, que par elle seule l'homme commence à Lui être agréable. Tel est donc notre point de départ pour venir après lui. Voyons à quelles conditions nous pouvons marcher dans ce chemin. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même». La plupart des chrétiens traduisent ces mots ainsi : Il faut renoncer à certains péchés, à certaines convoitises ; la Parole nous dit qu'il faut se renoncer soi-même. Mais le peut-on ? Pas autrement que dans la puissance du nouvel homme, car le vieil homme ne peut se dépouiller lui-même. Il faut être un nouvel homme pour pouvoir se considérer comme ayant dépouillé le vieil homme et dire : «Je suis crucifié avec Christ et je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi». Pour l'homme nouveau, la chair n'a plus de droits, ni de place ; il se tient pour mort. La conséquence en est que le chrétien, et lui seul, peut renoncer à tout. Que sont au nouvel homme les habitudes et les convoitises charnelles ? Remarquons-le ; il ne s'agit pas de faire un effort sur soi-même pour se débarrasser de ses liens. C'est la connaissance d'un jugement passé sur nous à la croix, et de la nouvelle position de l'homme en Christ, qui nous affranchit. La lutte entre les deux natures vient ensuite. Se renoncer soi-même, c'est faire ce que Christ a fait, seulement d'une autre manière que nous, car en lui, il n'y avait pas de vieil homme à juger. Il marchait dans la puissance absolue de l'homme nouveau, car il était comme la génisse sans tare qui n'avait jamais porté le joug (Nombres 19). Mais Christ, comme homme, avait une volonté parfaite ; il l'a soumise entièrement : «Que ce ne soit pas ma volonté, dit-il, mais la tienne qui soit faite». Christ avait des droits, il y a renoncé ; il avait tout pouvoir, il a été crucifié en faiblesse. Entré sur la scène avec le renoncement de soi-même, il en est sorti avec le même renoncement absolu, consommé dans le don de sa propre vie.

«Et qu'il prenne sa croix». C'est la conséquence du renoncement de soi-même. Celui qui se serait complètement renoncé, ne trouverait aucune attraction dans ce que le monde lui offre, mais uniquement un sujet de douleurs. Christ a répondu aux tentations, non par l'indifférence, mais par la souffrance : «Il a souffert étant tenté». Des milliers de chrétiens croient prendre leur croix, quand ils sont éprouvés, ou que la main de Dieu s'appesantit sur eux en discipline. Il n'y a rien de la croix dans cela. Remarquez le mot : «Prendre sa croix». Ce n'est pas recevoir des afflictions de la main de Dieu, mais prendre volontairement, je dirais «volontiers», le fardeau des souffrances que le monde nous présente. Ce fardeau est d'autant plus réel et d'autant plus lourd que, pour suivre Christ,

nous marchons davantage dans la puissance du nouvel homme qui, n'ayant aucune attache ici-bas, ne trouve dans le monde que l'inimitié contre son Sauveur et contre ce qui est né de lui.

«Et me suive». Le suivre est la conséquence des deux conditions précédentes. Le suivre, c'est l'imiter ; l'imiter, c'est former sur lui ses actes et ses pensées.

Il faut ces trois choses pour venir après lui. Où est la puissance pour les réaliser ? Pierre, au chap. 22 de Luc, v. 33, se faisait illusion à cet égard. Il pensait que cette puissance était dans ses bonnes intentions, dans ses décisions, dans son amour pour le Sauveur. Combien de chrétiens pensent de même ! Ils diraient volontiers : «Je te suivrai en prison et jusque dans la mort». Mais cette puissance n'est pas de l'homme (nous reviendrons plus tard sur ce sujet), elle est essentiellement liée à deux choses : au don du Saint Esprit, puissance d'en haut pour notre marche, à la perte de toute confiance en la chair. Cette défiance de lui-même, Simon Pierre l'acquiesça avec Satan, par une chute ; Paul avec Dieu, par la connaissance d'un Christ glorieux. Lorsque Pierre est entièrement brisé, le Seigneur lui dit définitivement : «Suis-moi» (Jean 21:19). Et le disciple, à la suite de Jésus, se met en marche à travers la mort jusqu'à ce qu'il atteigne Christ dans la gloire. Frères, suivons-le jusqu'au bout ! Comme nous allons le voir au chap. 17 de notre évangile, nous en aurons maintenant la récompense bénie, nous apprendrons, dès ici-bas, à le connaître dans la gloire.

5 - Chapitre 5 — Le contempler dans la gloire — Matthieu 17:1-8 ; Luc 9:28-34 ; 2 Pierre 1:16-19

Nous arrivons à un nouvel événement dans la vie spirituelle du disciple. Après avoir appris que les bénédictions ne pouvaient être acquises que par la mort et la résurrection de Christ, Pierre et ses deux compagnons obtiennent la faveur de contempler dès ici-bas le Seigneur Jésus venant en gloire. Ils ont le privilège de voir où aboutit le chemin pénible qui commence à la croix, et de jouir d'une telle vision. Ce spectacle a laissé une impression profonde dans l'esprit de Pierre, et il en a plus tard compris toute la portée. Au chap. 1 de sa seconde épître, après avoir placé devant les yeux des saints les conditions d'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, se souvenant de la transfiguration, il leur expose en quoi ce royaume consiste : «Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1:16-18).

Toutes les vérités qui avaient trait au royaume se résumaient dans la personne de Christ. C'était sa puissance et sa venue ; sa majesté y était visible ; l'honneur et la gloire lui étaient donnés là par Dieu le Père, du sein de la gloire magnifique. C'était donc, avant tout, de lui-même qu'il s'agissait dans la transfiguration. Il fallait que les disciples connussent dès ici-bas quel était ce Christ qui venait de leur parler de son humiliation et de sa croix. Il fallait que Pierre apprît à le connaître, non seulement comme le Fils du Dieu vivant, dispensateur pour les siens de toutes les bénédictions célestes, mais comme un homme déclaré Fils bien-aimé du Père dans la gloire. Il fallait qu'il contemplât, comme centre de cette gloire, un homme duquel non seulement découlait toute bénédiction, comme au chap. 16, mais auquel remontaient tout honneur et toute gloire, comme à l'objet unique de la terre et du ciel. Il fallait qu'aux oreilles du disciple retentît cette voix suprême qui déclarait que toutes les affections et toutes les pensées de Dieu étaient concentrées sur cet homme. Hors lui, il ne restait rien. Quand cette voix eut dit : «Écoutez-le», ils ne virent que Jésus seul, et s'il leur eût été ôté, le ciel lui-même serait resté solitaire et vide !

La seconde vérité révélée à Pierre sur la montagne, c'est que des hommes, sujets aux mêmes infirmités que nous, étaient associés au Fils de l'homme dans sa gloire. Fait remarquable. Moïse et Élie manquèrent l'un et l'autre à leur responsabilité, et durent être arrêtés avant d'avoir parcouru jusqu'au bout le chemin de la foi. La bénédiction qui s'y attache leur fut retirée, pour Élie, du moins, quant à sa charge de prophète (1 Rois 19:16). Notez-le bien, ces deux hommes étaient très grands, car ils représentaient, aux yeux des disciples, la loi et les prophètes. Cependant, Moïse frappa le rocher par deux fois, oubliant de «sanctifier l'Éternel au milieu du peuple», et dut mourir sur le Nébo, en face de la terre promise ; Élie se coucha sous le genêt et désira mourir, puis plaida contre Israël devant Dieu, et dut remettre son office de prophète en oignant un autre à sa place. Et néanmoins, merveilleuse grâce, ils sont dans la même gloire que Jésus, gloire due à Christ, et conférée aux siens en vertu de son oeuvre. Moïse et Élie n'adorent pas ici ; ils parlent avec lui, signe d'une intimité complète. Le sujet de leur entretien, c'est sa mort. La gloire est le résultat de sa mort, et sa mort est le sujet dont on s'entretient dans la gloire !

En troisième lieu, Pierre a, sur la sainte montagne, une vision complète de tout ce qui constitue le royaume : un Christ glorieux, des saints ressuscités ou transmués, apparaissant avec lui en gloire, des saints terrestres associés à cette scène bénie, vérités prophétiques bien connues, que je touche seulement en passant, et dont l'apôtre pouvait dire : «Et nous avons la parole prophétique, rendue plus ferme, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs !»

6 - Chapitre 6 — La maison du Père — Luc 9:34-36n

Nous venons de voir comment les disciples furent appelés à jouir de la gloire de Christ avant le moment de sa manifestation. Cette scène, dont ils ne comprenaient pas alors la portée, devait plus tard servir d'appui à l'autorité de leur apostolat. À ce point de vue, nous n'avons pas été appelés à la contempler, et nous ne la connaissons que sur leur témoignage ; mais nous avons aussi notre scène actuelle de gloire ; car il est dit que «nous tous, c'ontemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18).

Toutefois, la sainte montagne n'est pas seulement la scène de la vision future ou de la contemplation présente de la gloire, elle offre aux disciples une part intime avec Christ. Ce Pierre qui, peu de jours auparavant, avait encouru la réprimande du Seigneur, est appelé par grâce à entrer avec ses compagnons là où jamais homme n'était entré avant eux. La nuée couvre les disciples, et ils y entrent avec Jésus. Chose terrible pour un Juif ! Comment ne pas avoir «peur» de pénétrer en la présence de Jéhova, dont la nuée était la demeure solitaire ? Comment ne pas trembler en se souvenant que même le souverain sacrificateur devait, pour ne pas mourir, s'envelopper d'un nuage d'encens, quand il se présentait dans le sanctuaire devant Dieu ? Mais que les disciples se rassurent : la nuée n'est plus désormais pour eux la demeure du Jéhova d'Israël, elle est la maison du Père ! La présence de Christ dans la nuée avec eux est le moyen de leur révéler le nom de Celui qui y habite. Ils deviennent, non seulement comme Moïse et Élie, les compagnons du Fils de l'homme dans sa gloire, mais du Fils dans la maison de son Père. Demeurer dans la gloire est, de fait, une bénédiction future qu'aucun saint, même endormi, n'a encore atteinte ; demeurer dans la maison du Père est une part présente aussi bien que future. Si je puis dire en parlant de l'avenir : «Mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours» (Ps. 23:6), je puis tout aussi bien m'écrier, en parlant du présent : «J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (Ps. 27:4). C'est dans cette maison du Père, qu'à peine converti, le fils prodigue est introduit ; c'est là que, revêtu de la plus belle robe, et marchant dans la dignité de fils, il lui est donné d'avoir part à tous les biens du Père et à la joie qu'il a de les lui communiquer. Cette maison est la demeure secrète de la communion. Dans la transfiguration, bien des choses attirèrent les regards des disciples : le visage de Christ

resplendissant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la lumière, Moïse et Élie, ces personnages fameux, paraissant en gloire. Dans la nuée, rien de semblable. Comme Paul ravi dans le paradis, les disciples ne voient rien, car Moïse et Élie disparaissent ; mais c'est pour qu'ils puissent prêter leur attention tout entière à une parole dans laquelle toute la pensée de Dieu se résume.

Tant qu'il voyait Moïse et Élie, Pierre oubliait la prééminence de Christ. «Faisons trois tentes», dit-il. Comme tant de chrétiens le font d'une manière inconsciente, il voulait mettre la loi et les prophètes au même niveau que Christ, en les associant avec lui. Pauvre disciple ! comme il se montre peu digne de ce spectacle ! Ses paroles, son sommeil et sa crainte, trahissaient l'état de son âme ! Plus la perfection de Jésus resplendissait, plus les imperfections de Pierre se multipliaient. Jusqu'à ce qu'il arrive au plein jugement de lui-même, nous le trouvons ainsi dans chaque occasion. L'Esprit lui communique la puissance, la chair la lui ôte ; l'Esprit lui donne la connaissance, la chair se montre ignorante, surtout de la croix ; l'Esprit lui fait contempler la gloire, la chair rabaisse cette gloire au niveau d'hommes qui ont failli. Il en sera de même dans la scène des didrachmes, et au souper, et en Gethsémané, et dans la cour du prétoire, jusqu'à ce que Pierre ait appris ce qu'est la chair et reçu la puissance d'en haut.

Mais la gloire magnifique, au lieu de repousser les disciples, les attire à Christ, les place à ses pieds comme disciples, en leur disant : «Écoutez-le», et Pierre, avec les autres, est introduit dans les pensées du Père au sujet du Fils de son amour. Oui, la maison du Père est le lieu de cette révélation. Les disciples, nous l'avons dit, y entendent une seule parole, brève expression de la pensée que la présence du Fils fait sortir de la bouche du Père, mais un mot qui résume tout ce qui se trouve dans son cœur : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le». Telle est notre bénédiction actuelle. Nous avons reçu la communication du secret du Père ; il nous introduit aujourd'hui dans une intimité avec lui qui sera plus complètement goûtée, mais ne pourra pas être plus grande dans l'état éternel. Là, nous verrons tout le déploiement de la gloire de Christ et nous serons vus dans cette gloire, mais maintenant nous sommes dépositaires de la pensée du Père nous révélant le Fils, du Père que le Fils nous révèle. La voix s'étant fait entendre, Jésus reste seul avec nous. En l'écoutant, nous apprendrons toujours mieux ce que le Père est pour lui et pour nous.

7 - Chapitre 7 — La relation avec le Fils — Matthieu 17:24-27

Sur la montagne, Pierre avait vu des hommes associés avec Christ dans la gloire du royaume ; puis introduit dans la nuée, il était entré en communion avec le Père au sujet de son Fils (*). Ici, dans la scène des didrachmes, le Seigneur associe son disciple avec lui, non pas dans une gloire future, ni dans une jouissance céleste actuelle, mais ici-bas, sur la terre, comme un fils de Dieu marchant dans la conscience de sa dignité de fils (*). Quand le Seigneur montre à ses disciples les compagnons de sa gloire, un moment arrive où ils disparaissent, faisant place à Jésus seul, pour que la gloire de Christ, «plus excellente que celle de Moïse», soit reconnue dans toute sa prééminence ; mais lorsque le Seigneur associe Pierre avec lui comme fils, il le place et le garde dans la même relation que lui vis-à-vis du Père. Ces trois paroles : «Les fils en sont donc exempts» ; «afin que nous ne les scandalisions pas», et «Donne-leur pour moi et pour toi», sont l'expression bénie de cette relation.

(*) Voyez les deux notes précédentes.

Combien nous connaissons et apprécions peu cette dernière ! Être fils de Dieu, posséder une relation qui n'est pas inférieure à celle de Jésus homme avec Lui, chose incroyable, impossible, si elle ne nous était affirmée de Dieu. Hâtons-nous d'ajouter que Christ est Fils de Dieu sous deux aspects : comme «le Fils unique qui est dans le sein du Père», il a une relation que nous n'avons pas et que nous n'aurons jamais, mais comme homme il est appelé Fils de Dieu (Ps. 2 et Luc 1:35), et nous place dans cette relation, qui n'offre qu'une seule différence entre lui et nous, c'est que lui s'y trouve selon sa valeur et sa dignité personnelle (aussi Dieu, quand Jésus paraît dans ce monde, le salue-t-il de ces mots : «Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré»), tandis que nous, nous sommes fils uniquement en vertu de son oeuvre. Mais il est merveilleux de penser que notre relation est absolument la même : «Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu». «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père» (conf. Marc 14:36) ; «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ !»

Mais hélas ! comme en toute occasion la misère des pensées naturelles est mise à nu chez le pauvre disciple ! Quand il disait : «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point», ses pensées étaient humaines, c'est-à-dire sataniques ! Comme si Jésus avait pu penser à s'épargner lui-même ! Sur la montagne, Pierre «ne savait ce qu'il disait» (Luc 9:33). C'était l'inintelligence, voulant faire d'une scène future une scène actuelle. On pourrait comparer ces paroles de Simon : «Il est bon que nous soyons ici», à celles des chrétiens de nos jours qui attendent pour l'économie présente un règne de Christ sur la terre par l'Évangile. En outre, son inintelligence introduisait quelque chose à côté de Christ, une autorité à côté de la sienne. Je l'ai dit plus haut : c'est comme tant de chrétiens qui font un mélange de loi et de grâce, la grâce, ce qui nous sauve, la loi, notre règle de conduite. Les pensées terrestres de Pierre étaient en scandale à Christ, aussi tança-t-il fortement son disciple ; mais, sur la montagne, Dieu répond en grâce à son ignorance (quelle condescendance !), en plaçant Christ devant lui comme le seul qu'il dût écouter.

Dans la scène des didrachmes, on trouve chez le disciple le désir de revendiquer pour son Maître le caractère d'un Juif zélé. C'est comme le besoin, si fréquent de nos jours, d'accommoder Christ à la religion d'un monde qui l'a rejeté, pour le faire accepter, reconnaître et honorer. Pierre voudrait que Jésus ne fût pas traité en étranger dans le système officiel et n'eût pas l'air de s'en séparer. Le Seigneur montre à son disciple que lui marche en vue de Dieu, et non pas en vue d'un système. Si Christ était désormais étranger au système juif, c'est que ce dernier était étranger à Dieu, tandis que, vis-à-vis de Dieu, Jésus est Fils. De plus, le Seigneur du temple ne doit pas payer l'impôt pour le temple ; lui, le Créateur, qui a tout pouvoir sur la création, ne peut être assimilé à la créature ; lui, auquel un poisson même, du fond de la mer, apporte le tribut, ne doit pas payer le tribut.

Qu'elles sont misérables, les meilleures pensées de l'homme, livré à lui-même pour apprécier Christ ! Aussi le Seigneur ne peut-il jamais, dans ses communications, reconnaître l'intelligence de Pierre, sauf dans le cas où ce dernier avait reçu directement une révélation du Père que la chair et le sang ne pouvaient lui enseigner. Mais, nous l'avons dit, la grâce répond à la folie du disciple. Le souverain accepte cette position d'humiliation non méritée, pour ne pas les scandaliser. Il ne cherche pas à combattre un système que Dieu avait abandonné, mais n'avait pas encore jugé. Celui qui était déjà réellement rejeté ne veut pas scandaliser des hommes qui le rejettent. Quoique étant Fils, il accepte la position de dépendance qui lui est faite. De plus, il ne veut pas, en refusant de payer les didrachmes, humilier et démentir son pauvre disciple devant le monde. Quelle condescendance !

Mais il fait plus ; dans sa réponse, il révèle à Pierre son association avec Christ, comme Fils du Dieu souverain. Sur la montagne, les disciples avaient reçu la révélation du Père au sujet du Fils ; ici, Jésus révèle à son disciple une merveilleuse relation de famille. Ils sont tous deux fils de Dieu ; mais Pierre l'est seulement en vertu du fait que Christ s'est abaissé pour nous sauver. De telles bénédictions sont actuelles ! Sur la montagne, il y avait trois pauvres pêcheurs plongés dans la frayeur, le sommeil et l'ignorance, appelés à entrer dans la maison du Père, pour avoir communion avec lui au sujet de son Fils ; ici, à Capernaüm, nous voyons un faible disciple dont le zèle humain pour honorer Christ, a pour effet de le rabaisser, appelé tel qu'il est à marcher avec lui, dans l'humilité toujours, mais aussi dans la conscience de la dignité d'un fils de Dieu.

8 - Chapitre 8 — Sacrificature et communion — Jean 13

La scène du souper révèle à Pierre un nouveau côté du caractère de Christ et de son oeuvre, sa sacrificature en rapport avec la communion. Sur la sainte montagne, le disciple avait déjà été introduit au lieu même de la communion, et avait entendu le Père exprimant le bon plaisir qu'il trouvait en son Fils, mais Pierre avait à apprendre ce qui lui était nécessaire pour avoir cette communion, ou pour la maintenir, ou pour y être réintégré s'il l'avait perdue. Nous pouvons, comme le disciple au chap. 17 de Matthieu, jouir en quelque mesure de nos relations avec Dieu, sans communion réelle avec lui. La communion, c'est avoir une pensée et un coeur avec le Père et avec le Fils. Le Seigneur l'exprime dans notre chapitre, quand il dit à Pierre : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi» (v. 8). Avons-nous, sans réserve, part avec Christ dans ses appréciations, ses pensées et ses affections ? Avons-nous, avec Dieu, un même jugement au sujet de l'homme, du monde, du péché, une même pensée au sujet de l'oeuvre de Christ et de la valeur de son sang ; avons-nous les mêmes affections que le Fils pour le Père, que le Père pour le Fils ; une commune jouissance avec Dieu au sujet de la perfection de Christ, une commune pensée avec le Fils au sujet du Père pour le glorifier, lui plaire, faire sa volonté, nous confier en lui, jouir pleinement de sa présence ?

Hélas ! quand, il s'agit de réaliser de telles choses, nous sommes bien forcés de l'avouer cette communion, nous la connaissons à peine ! En vérité, les instants où nous jouissons de la communion divine sont comme submergés par l'ensemble de notre vie chrétienne. Et cependant, rien ne nous manque pour l'avoir toujours, car nous avons la vie éternelle qui nous y introduit (1 Jean 1). Mais si la communion nous est si peu familière, ne nous contentons pas de notre mesure et, d'autre part, ne nous décourageons pas. Dieu a pourvu à toute notre incapacité et à tous nos manquements par la sacrificature de Christ.

Cette sacrificature a pour base l'amour, manifesté une fois, mais non épuisé à la croix, car il reste et restera le même jusqu'à la fin : «Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (Jean 13:1). Il ne suffit pas au Seigneur de nous sauver ; son amour veut nous sauver jusqu'au bout, et c'est à quoi il s'emploie comme sacrificateur. Il a une «sacrificature qui ne se transmet pas. De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement (jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Héb. 7:24, 25). Rien ne peut arrêter ou même entraver ce service sacerdotal en faveur des siens. C'est au moment même de la trahison de Judas (13:2), qu'il se ceint pour laver les pieds de ses disciples. La possession de toutes choses, sa propre dignité comme venant de Dieu et allant à Dieu, ne l'éloignent pas non plus de ces fonctions serviles ; bien au contraire, il se sert de sa toute puissance pour la mettre, en s'abaissant, au service de ses bien-aimés (v. 3). Tel est l'amour manifesté dans la sacrificature.

La sacrificature de Christ a des fonctions multiples. Sans parler de sa nécessité pour faire propitiation (Héb. 2:17), nous la voyons s'exercer pour secourir ceux qui sont tentés (Héb. 2:18), et pour nous rendre capables de nous approcher du trône de la grâce (Héb. 4:16). Nous la voyons en activité pour que nous puissions avoir communion avec le Seigneur là où il est (Jean 13), et enfin, pour nous faire retrouver cette communion quand le péché nous l'a fait perdre (1 Jean 2:1). Dans son exercice en notre faveur, cette sacrificature a deux faces, une du côté de Dieu, une du nôtre. Il est devant Dieu pour nous, notre intercesseur ; et il nous porte secours de sa part.

Au point de vue de la communion, nous trouvons dans notre chapitre le côté secourable de la sacrificature. Quand Jésus dit plus tard à Pierre : «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (Luc 22:32), c'est l'activité de la sacrificature devant Dieu pour la restauration de son disciple. Ici, nous voyons le Seigneur nous mettant en contact avec la Parole (l'eau de purification), qu'il applique lui-même à nos consciences et à notre marche, afin de nous donner une part actuelle — non pas future — avec lui : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». C'est ce que nous voyons avec de si précieux détails dans le type de la génisse rousse, au chap. 19 des Nombres (*).

(*) Nous renvoyons au traité : «La Génisse rousse», H. R.

Mais, à cette sacrificature de Christ qui lui était ainsi présentée, Pierre ne comprenait rien encore et ne pouvait entrer là où elle voulait l'introduire. Pour cela, deux choses lui manquaient, exprimées dans ces deux paroles : «Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite» (v. 7) ; et : «Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard» (v. 36). Ces deux choses sont la connaissance et la puissance.

Pierre avait une réelle affection pour le Seigneur, mais cette affection ne put le préserver de la chute la plus grave. Il lui manquait une chose indispensable : la connaissance, dont on peut jusqu'ici constater l'absence dans les actes les plus marquants de sa vie. Quand il disait (Matt. 16:22) : «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point !» c'était son affection qui parlait ainsi, et pourtant, à ce moment même, Pierre était un Satan qui, faute de connaître le coeur de Christ, osait penser que le Dieu d'amour consentirait à être un égoïste. — Lorsque, sur la montagne, il disait : «Faisons trois tentes, une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie», c'était encore de l'affection pour Jésus, mais la connaissance de la gloire de cette personne lui manquait totalement, quoique ses yeux en vissent la manifestation. Il mettait la grâce divine au même niveau que «la loi venue par Moïse» pour condamner, et que la prophétie qui annonçait le jugement. — Dans la scène des didrachmes, le «oui» de Pierre à la question : «Votre Maître ne paie-t-il pas ?» dénote encore de l'affection pour son maître qu'il pensait honorer devant ses compatriotes, mais sans aucune connaissance de la dignité de celui qui était Dieu, Créateur, Seigneur du temple, Fils du souverain sur son trône. Dans un sens, la connaissance précède les affections, car au fond, elle n'est pas autre chose que l'appréhension par le Saint-Esprit de l'oeuvre, de l'amour et de la personne de Christ ; elle les suit aussi, car les affections pour Christ sont le meilleur moyen de le mieux connaître. Dans le chapitre qui nous occupe, ces mots de Pierre : «Tu ne me laveras jamais les pieds», dénotent de nouveau son affection, jointe au sentiment de la dignité de Christ, mais aussi l'ignorance de la sacrificature du Sauveur, et d'un amour qui trouvait sa satisfaction dans le dévouement du service. Puis, quand le Seigneur lui dit : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi», il demande à avoir non seulement les pieds lavés, mais aussi les mains et la tête. Certes, c'était de l'affection pour Christ, puisqu'il estimait comme une chose des plus précieuses d'avoir part avec lui ; mais cette affection était accompagnée d'une ignorance complète de l'oeuvre qui avait déjà accompli la purification une fois pour toutes (*).

(*) Je dis : «accompli», parce que, dès ce chap. 13 jusqu'à la fin du chap. 17, le Seigneur se présente à nous comme étant au delà de la croix, son heure étant venue pour aller de ce monde au Père.

C'est dans cette connaissance de l'oeuvre et de l'amour de Christ que se trouve aussi le secret de toutes nos relations avec nos frères. Comme le Seigneur les avait aimés, les disciples devaient s'aimer les uns les autres (v. 34) ; comme il avait lavé leurs pieds, eux aussi devaient se laver les pieds les uns aux autres (v. 14) . À ce propos, remarquons en passant que, lorsque nous avons besoin de la sacrificature pour être nous-mêmes restaurés, ce n'est pas le moment de l'exercer vis-à-vis de nos frères. Pour faire aspersion avec l'eau de la purification sur celui qui avait été souillé par un mort, il fallait un homme pur qui lui-même ne se fût pas souillé (Nombres 19). Si nous manquons de vigilance dans notre marche, nous perdons, avec la communion qui en est la conséquence, le grand privilège du service sacerdotal envers les autres.

Comme nous l'avons dit plus haut, la seconde chose qui manquait à Pierre était la puissance. Humainement, il était caractérisé par une énergie, qui lui faisait affronter les difficultés, mais qui, étant l'énergie de la chair, ne le rendait pas capable de les surmonter. «Je te suivrai». «Je laisserai ma vie pour toi». «Je ne t'abandonnerai pas», tel est son langage habituel. C'était de l'affection toujours, mais sans la puissance divine ; et cette affection n'empêche pas le disciple de renier son maître. La puissance qui lui manque est celle de

l'Esprit, qui est exactement l'opposé de celle de la chair, et qui ne se développe que dans la mesure où la chair est jugée. Il faut, pour qu'elle se manifeste pleinement, que l'homme ait la conscience de sa complète impuissance.

Pierre ne pouvait avoir ni cette connaissance, ni cette puissance, avant la mort et la résurrection de Christ, et avant le don du Saint-Esprit, mais les expériences qu'il a dû faire, alors qu'il ne possédait pas encore ces deux choses, lui ont été profitables, le sont et le seront à d'autres. Dans les Actes, tout est changé dans la carrière -de Pierre. Connaissance de Christ, puissance, oubli de soi, action bénie sur les autres, se rencontrent à chaque pas. Les choses vieilles sont passées, c'est la nouvelle carrière d'un nouvel homme.

9 - Chapitre 9 — Pierre entre en tentation — Luc 22:31-62

Pierre avait appris dans la scène du lavage des pieds, ce qui était nécessaire pour être en communion avec le Seigneur. En repassant les bénédictions déroulées devant lui dès le début de sa carrière, il semblerait que le cercle en est complet et qu'il ne lui reste rien à apprendre... Il reste une chose, sans laquelle toutes ces bénédictions seraient sans effet, la connaissance et le jugement de la chair et de son absolue incapacité devant Dieu. Le v. 31 du chap. 22 de Luc introduit cette nouvelle scène : Satan avait demandé à avoir les pauvres disciples pour les cribler comme le blé. Comme dans le cas de Job, l'Ennemi s'était présenté devant Dieu pour les accuser. Se prévalant du moment favorable à ses desseins, où le Seigneur leur serait retiré et où ils seraient extérieurement sans défense, il avait demandé à les mettre sur le crible, bien certain qu'il n'y resterait rien que Dieu pût accepter. Satan pensait les arracher ainsi à Christ ; il se trompait. Sans doute, sur le crible il ne resterait rien de l'homme, mais ce que Dieu avait produit dans les disciples devait y rester. Dans sa haine, Satan ignore que, s'il a toute puissance sur la chair, il n'en a aucune sur Dieu et sur ce qui vient de lui. Dieu accorde à Satan sa demande, parce qu'il a des vues de grâce et d'amour, envers Pierre et les disciples comme jadis envers Job. Simon va être abandonné aux mains de l'Ennemi pour apprendre à se connaître. Il fallait de telles voies pour le bénir ; elles furent autres envers Saul de Tarse. Ce dernier, à sa première rencontre avec Christ, acquit la connaissance de lui-même sur le chemin de Damas. Quelque pénible qu'elle fût, il eut le bonheur de la faire avec Dieu, et ne fut pas obligé d'y revenir. Dès le début, il put dire : «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», et aussi : «Nous qui n'avons aucune confiance en la chair». Avant cette rencontre, son caractère naturel arrivé à son entier développement, s'était manifesté pleinement dans ses fruits. Les circonstances avaient prouvé que sa chair était animée, sans raison et sans cause, de la plus terrible inimitié contre Christ qu'il fût possible de voir. Sa conscience, et il en avait beaucoup, car il dit : «J'ai pensé en moi-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen», l'avait constitué en ennemi acharné de Jésus. Pierre, nous l'avons dit souvent, avait beaucoup d'amour pour le Seigneur. Si quelque chose était capable d'empêcher sa chair d'agir, et de la garder, c'était bien cela. Eh bien ! son amour pour Christ ne faisait que donner confiance à sa chair ! Même chez Paul qui avait appris sa leçon, la chair aurait voulu se servir plus tard de la communion avec Dieu, pour s'enorgueillir. Il faut à Paul l'ange de Satan pour le garder de chute, à Pierre il faut la chute et le crible de Satan pour lui ouvrir les yeux.

Mais si l'Ennemi avait déployé son activité, Christ s'était mis à l'oeuvre avant lui et avait devancé le moment du crible : «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (v. 32). Il avait intercédé pour Pierre, avant même qu'il se passât quoi que ce fût dans la conscience du disciple. La première fonction de la sacrificature, celle qui regarde Dieu, avait eu lieu sans que Pierre en sût rien, et en vue d'une chute qui n'était pas encore arrivée ; la seconde fonction commence après la chute, quand «le Seigneur se tournant, regarde Pierre» (v. 61), et atteint sa conscience. Un seul regard de Christ est le point de départ de toutes les bénédictions qui suivront, en rappelant au coeur du disciple tout l'amour qui s'était employé à prévenir sa chute, en l'assurant que cet intarissable amour n'était pas altéré par son infidélité, en atteignant enfin sa conscience pour lui faire répandre les pleurs amers du repentir en présence de la grâce.

Alors seulement Pierre, une fois revenu, sera capable de fortifier ses frères (v. 32), pourra commencer à agir sur le coeur et la conscience des autres. L'action du ministère ne peut s'exercer que dans le jugement de soi-même : tout ce que Pierre avait appris auparavant, ne pouvait le qualifier pour une action bénie auprès de ses frères ; ce qui l'en rend capable, c'est la connaissance de la grâce, prenant son point de départ dans l'expérience qu'il a dû faire de son absolue indignité.

Maintenant (v. 33), le Seigneur laisse Pierre mettre au jour toute sa confiance en lui-même : «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort». Je suis prêt ; c'est bien la chair ! Prêt à tout affronter ! La chair, même avertie, a toujours confiance en elle-même. Si elle avait seulement un atome de force, l'avertissement si solennel du Sauveur aurait dû l'empêcher de tomber. Le moment arrive où Pierre, abandonné à ses propres ressources (v. 35-38), accompagne le Seigneur en Gethsémani. Le Maître aussi est laissé seul ; pas un de ses disciples ne veille une heure avec lui. «Veillez et priez», dit-il, «afin que vous n'entriez pas en tentation» (Matthieu 26:41). Veiller et prier, c'est ce que fait Jésus. Si Pierre eût écouté (il dormait devant la tentation, comme il dormait devant la gloire), la tentation l'eût trouvé sur ses gardes et dans la dépendance de Dieu, et il n'y serait pas entré. Entrer en tentation, pour des êtres charnels, c'était succomber. Christ seul pouvait y entrer et en sortir divinement victorieux, et cette victoire, il ne la remporte que par la dépendance. Il aurait pu user de sa puissance pour se délivrer : rien qu'à sa vue, ses ennemis reculaient et tombaient en arrière ; il aurait pu demander des légions d'anges, mais il se soumet, supporte la trahison de Judas, abandonne tous ses droits (et quels droits !) entre les mains des hommes, muet comme une brebis devant celui qui la tond, sans une protestation, sans un murmure. Pierre ne veille ni ne prie, entre en tentation et succombe aussitôt. Impatient, il tire l'épée pour se défendre, fait couler le sang, au lieu d'accompagner le Seigneur pour être frappé comme lui. Il suit de loin, et entre dans la cour du souverain sacrificateur — la chair peut le mener jusque-là. Ici, toute sa force charnelle tombe et se réduit en poussière devant la parole d'une servante !

10 - Chapitre 10 — Le sépulcre — Jean 20:1-18

Quelques femmes et le disciple bien-aimé avaient assisté au dernier acte de la croix. Avant de baisser la tête et de remettre son esprit, le Seigneur avait prononcé cette parole : «C'est accompli». Bénédiction d'une portée infinie pour le coeur des disciples, qui recevaient ainsi l'assurance d'un amour divin prenant en pitié leur état et ayant fait à tout prix ce qui était nécessaire pour y pourvoir. C'est accompli ! une telle oeuvre ne laissait rien à faire. La croix ne pouvait plus garder la victime. Joseph d'Arimatee et Nicodème sont les instruments choisis de Dieu pour donner au Sauveur une place avec le riche dans son sépulcre, et c'est là que nous mène le passage que nous venons de lire.

En effet, connaître un amour qui avait fait descendre pour eux le Seigneur jusque dans la mort, n'était pas tout, il restait un grand point à connaître : que contenait le sépulcre ? La mort qu'avait-elle fait du Sauveur, sinon le Sauveur qu'avait-il fait de la mort ? Si le tombeau l'avait retenu, son oeuvre était vaine et pas un seul de ceux pour lesquels il s'était donné n'était acquitté, ni justifié. Marie trouve le sépulcre ouvert, Pierre et Jean constatent qu'il est vide. Pierre entre et voit ; les attributs de la mort sont là, témoignant par leur présence qu'elle n'a pu retenir sa proie, et qu'elle est vaincue, d'une victoire paisible, sans lutte et sans combat. Le suaire était plié dans un lieu à part, comme on fait d'un vêtement quand on s'apprête à sortir. La preuve du «c'est accompli» était livrée ; l'amour qui avait entrepris l'oeuvre, l'avait menée à bonne fin, et les disciples qui ne connaissaient pas encore l'Écriture, sont convaincus par le témoignage de leurs yeux ; ils croient et s'en retournent à la maison avec la connaissance d'une oeuvre désormais terminée (*).

(*) Pierre semble en avoir été moins convaincu que Jean (Luc 24:12).

C'est beaucoup, sans doute, mais, à la confusion des deux disciples, c'est peu en comparaison de ce que trouve au sépulcre une pauvre femme ignorante. Marie de Magdala, témoin dans sa personne de l'amour de Christ qui l'avait délivrée de la plénitude démoniaque, aimait le Seigneur d'une affection produite par la grandeur d'un tel amour, et qui dépassait de bien loin sa connaissance. Heureuse femme après tout, car la connaissance de Pierre et de Jean peut s'attacher à une oeuvre et en être satisfaite, l'affection de Marie ne le peut ; il lui faut autre chose, elle veut la personne qui est son objet. Pierre qui était entré dans le sépulcre, n'y avait vu que les linges et le suaire ; Marie, cherchant une personne, se baisse en pleurant dans le tombeau et voit des anges. Les linges avaient suffi aux disciples, mais les anges ne suffisent pas à Marie. Même en leur présence, et sans attendre leur réponse, elle se retourne, car il lui faut son Seigneur. D'abord son ignorance complète des choses qui «devaient arriver», l'empêche de le reconnaître, mais «Jésus lui dit : Marie», — un seul mot : Marie.

Quoi d'étonnant qu'il pût y avoir un lien d'affection de Marie à Jésus ! que la personne si parfaite du Sauveur attirât toutes les pensées et tout l'amour d'un être ignorant et imparfait, et surtout quand cet être avait été l'objet de tels bienfaits et d'une si grande délivrance ! Mais qu'il y eût un lien d'affection de Jésus à Marie, voilà la chose merveilleuse ! Entre des milliers de milliers, il la connaissait par son nom comme sa brebis, il se rappelait la plus misérable. Elle s'écrie : Maître ! Il répond, non pas : Va vers mes serviteurs, mais : «Va vers mes frères, et dis leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». L'affection de Marie, en s'attachant à Christ, a trouvé une révélation plus grande que toutes celles que Pierre avait reçues jusque-là. L'amour qui s'attache à sa personne devient le dépositaire d'une connaissance plus étendue. Avec la simple connaissance de son oeuvre, les disciples s'en étaient retournés chez eux ; avec l'amour qui s'attachait à sa personne, Marie de Magdala avait trouvé, aux pieds du Sauveur, la connaissance des résultats les plus glorieux de son sacrifice ! Et voilà pourquoi Pierre et Jean jouent un rôle si effacé dans cette scène ; une faible femme, restant dans la modestie de son rôle, les devance. Leurs pieds sont prompts, sans doute, pour les mener au sépulcre ; Marie, la première, a connu le chemin qui mène directement au Père et, revenant sur ses pas avec cette merveilleuse révélation, en a porté le message aux disciples !

11 - Chapitre 11 — Le service et la nourriture des serviteurs du Seigneur — Jean 21:1-14

Nous trouvons dans ce passage quelques enseignements au sujet du service et de la nourriture des serviteurs du Seigneur. Examinons-le avec quelque détail.

Après toutes les expériences qu'il a faites, Simon Pierre semble désormais qualifié pour le service. Suivi de six autres disciples, il s'en va pêcher sur la mer de Tibérias. Cette entreprise est caractérisée par le fait que Pierre se met à l'oeuvre de sa propre initiative pour obtenir les résultats de son travail. Ils sont nuls, et la nuit s'écoule sans que l'apôtre et ses compagnons voient leur activité couronnée de succès. Pierre employait les mêmes procédés que ceux dont il avait usé dans la scène qui précéda sa conversion. Que de fois, lorsque Dieu nous confie une activité pour son service, nous avons la manière d'agir et les décisions de l'homme selon la chair, et notre travail reste stérile. Il est important de comprendre que dans le ministère tout, absolument tout, doit être de Dieu et rien de l'homme.

Quand Jésus se tient sur le rivage, la scène change aussitôt ; l'aurore d'un jour de bénédiction paraît avec sa présence. C'est sa présence qu'il faut avant tout. Tant qu'ils avaient travaillé, lui absent, loin de son regard, leur travail avait été stérile.

Cette scène a lieu au point du jour. Il y a un moment spécial, déterminé de Dieu pour le service, et les disciples, qui ignoraient ce moment, avaient perdu leur temps toute la nuit. Ils trouvent du poisson au côté droit de la nacelle, dans un endroit spécial, connu de Jésus seul, et Pierre doit s'en remettre à cette connaissance pour voir son activité couronnée de succès.

Les disciples jettent le filet à sa parole : ils ne peuvent dépendre que d'elle. Ils capturent cent cinquante-trois gros poissons : leur pêche, à cette place, est close avec un nombre déterminé que le Seigneur seul pouvait connaître. Dès ce moment, ils ont autre chose à faire : ils apportent le résultat de leur travail à Jésus (v. 10). Ils ne pêchent pas pour eux, ni pour les autres, mais pour le Seigneur seul.

Ah ! que nos coeurs, chers serviteurs de Christ, apprennent tous cette leçon. Quand, où, avec qui, par qui et pour qui travaillons-nous ? Notre vie est-elle une longue nuit d'activité humaine dirigée par la volonté de l'homme, ou est-elle comme une aurore illuminée de la présence du Seigneur, et dans laquelle nous voyons nos filets se remplir, parce que nous travaillons sous sa dépendance ?

Voici maintenant la nourriture : le Seigneur se tient sur le rivage et dit : «Enfants, avez-vous quelque chose à manger ?» «Non», répondent-ils. Ils pensent, sans doute, que cet étranger qu'ils n'ont pas encore reconnu, a besoin de nourriture. Mais la question du Seigneur les force à l'aveu que tout leur travail n'a pu jusqu'ici donner quelque chose à Christ. Alors viennent ces mots : «Jetez le filet». C'est comme s'il leur disait : Si vous voulez me donner quelque chose, il faut que vous l'ayez reçu de moi. Dès lors, Jean ne peut plus le méconnaître, lui que Jésus aimait, car le Seigneur était pour lui celui qui donne et auquel on ne donne pas.

Mais un autre point ressort ici : les disciples, eux-mêmes, n'avaient rien à manger. Le travail ne nourrit pas, il donne faim. Même un travail productif, une pêche miraculeuse, laissait les disciples aux prises avec la faim. Que d'âmes, en nos jours d'activité, restent arides malgré leur travail, parce qu'elles se font illusion sur les bénéfices que cette activité leur apporte pour leur vie spirituelle. Ce n'est pas sur la mer, au milieu de l'effort et de l'agitation qui les entoure, c'est sur le rivage, dans le calme, que les disciples entendent cette parole du Seigneur : «Venez, dînez». Ce repas n'est pas apprêté avec les poissons qu'ils ont tirés de leur filet. Il a été préparé par le Seigneur lui-même qui le leur distribue. Ils se nourrissent du résultat du travail de Christ, de ce que lui a fait tout seul pour eux (*). Qu'il en soit ainsi pour nous, bien-aimés. Après avoir apporté au Seigneur le fruit du service pour qu'il en fasse ce qu'il juge bon, sachons nous asseoir au repas auquel il nous convie, nous nourrir de lui dans la retraite du rivage. Revenons toujours, non seulement pour les autres, mais avant tout pour nous-mêmes, à la sainte Parole qui révèle Christ. Ayant pris nos repas, Pierre fut introduit dans un meilleur service où il fut capable de distribuer la nourriture aux agneaux et aux brebis du Seigneur.

(*) Je n'entends nullement expliquer ici la signification typique de toute cette scène. D'autres l'ont fait, et je ne puis que renvoyer le lecteur à leurs écrits.

12 - Chapitre 12 — L'âme restaurée — Jean 21:15-19

Après avoir rassasié tous ses disciples, témoignant ainsi d'un amour qui ne faisait aucune distinction entre eux, le Seigneur isole Pierre avec lui, et lui demande : «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ?» Pierre aimait le Seigneur ; or il y avait un disciple qui l'aimait, je ne dirai pas davantage, mais mieux que Pierre. Tandis que ce dernier était occupé de son service, Jean était occupé du Seigneur. Il ne se nomme jamais : le disciple qui aimait Jésus, mais le disciple que Jésus aimait . Ce qui lui semble merveilleux à enregistrer, c'est que Jésus aimât un être tel que lui, et il ne se lasse pas de le répéter. Jonathan aima David comme son âme, et cependant ne sacrifia pas sa position pour lui ; l'amour d'Abigail, auquel celui de Jean ressemble davantage, n'était que la conscience de pouvoir être aimée d'un tel homme, elle, «l'esclave pour laver les pieds des serviteurs de son seigneur». Jean, comme Marie de Magdala, était occupé de la personne et de l'amour de Christ, aussi est-il prompt à reconnaître Jésus et n'a-t-il pas besoin, comme Pierre, de quelqu'un qui lui dise : «C'est le Seigneur». Pierre se jette à la mer, avec toute l'impétuosité de sa nature, pour le rejoindre et lui montrer son affection ; Jean se contente d'être l'objet de l'amour de Jésus.

«M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? «Pierre avait dit qu'il l'aimait davantage et l'avait renié. Le Seigneur le prend, pour ainsi dire, par la main et remonte avec lui au point de départ de sa chute, à sa confiance en ses forces et en son amour pour Christ. Dans les derniers entretiens du Sauveur avec ses disciples, trois paroles de Pierre exprimaient clairement l'état de son âme. «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé» (Matt. 26:33). «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» (Luc 22:33), et : «Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je laisserai ma vie pour toi» (Jean 13:37). Le Seigneur va reprendre ces trois paroles, en commençant par la première : «Si tous étaient scandalisés». «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ?» Tous hélas ! l'avaient abandonné, mais Pierre seul l'avait renié ! Pierre ne peut donc plus s'appuyer sur son amour pour se comparer à d'autres. Dans son humiliation, il fait appel, non à ses sentiments, mais à la connaissance du Sauveur. Celui-ci savait... «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime». Il n'ajoute pas : «plus qu'eux», car il se compare à Christ, et dans l'humilité il estime les autres supérieurs à lui-même.

Alors Jésus lui dit : «Pais mes agneaux». C'est de l'humilité, jointe à l'amour pour le Seigneur, que découle le pastorat pour les jeunes âmes. Quand le Seigneur trouve ces choses chez les siens, il peut leur confier cet office. D'autres dons, peut-être, ne sont pas aussi absolument liés à l'état intérieur ; mais on ne peut réellement s'occuper des besoins des âmes tendres sans abnégation et sans beaucoup d'amour, non seulement pour elles, mais pour Christ.

«Pais mes agneaux». Ce seul mot nous montre ce qu'ils sont pour Jésus et la valeur de ce que le Seigneur confie à Pierre. Ils sont sa propriété. Le cœur de Christ n'avait pas changé à l'égard de Simon ; au premier pas que fait le disciple dans le pénible chemin qui mène à une pleine restauration, le Seigneur lui confie ce qu'il aime. Le cœur de Pierre était brisé, mais soutenu par Christ dans ce brisement. Jésus ne le sonde pas trois fois pour ne lui donner une réponse qu'à la troisième, il la donne déjà à la suite de la première. Quelle délicatesse d'affection et de soins dans la discipline ! Si les trois questions eussent été posées sans l'encouragement d'une promesse, à chacune, ce cœur affligé de sa faute, aurait été accablé d'une trop grande tristesse. La promesse, au contraire, le soutient chaque fois sous le coup destiné à le briser. C'est comme le buisson en feu que la grâce empêche d'être consumé. Jésus sonde Pierre trois fois, il avait renié Jésus trois fois. À la dernière, que reste-t-il de lui ? Rien que ce que le Seigneur peut voir et a produit. De l'affliction, sans doute, mais jointe à la certitude que cet amour, fruit de Son amour, enseveli aux yeux de tous sous les manifestations de la chair, le regard seul de Christ et sa toute connaissance saurait le distinguer et le connaître. «Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime». À la deuxième question, la surveillance des brebis, à la troisième, la nourriture de tout le troupeau, sont enfin placés entre les mains de Pierre. C'est quand, les yeux tournés, par la grâce, sur lui-même, il est obligé de faire appel au Seigneur pour qu'il découvre ce que Pierre renonce à découvrir, c'est alors qu'il se trouve en possession de la bénédiction complète et sans réserve.

13 - Chapitre 13 — Suis-moi — Jean 21:18-19

Pierre, confiant en lui-même, avait dit : «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort» (Luc 22:33). L'âme du disciple ayant été brisée, le Seigneur peut l'instruire : «En vérité, en vérité, je te dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais». Au commencement de sa carrière, il disposait, pour ainsi dire, de sa propre force (la ceinture est ce qui fortifie les reins de l'homme^(*)) ; la confiance en lui-même en était le résultat. Il allait où il voulait et marchait ainsi dans l'indépendance. «Mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas». À la fin de sa carrière, quand la vieillesse aurait abattu sa force naturelle, il dépendrait d'autrui pour sa force et devrait consentir à être guidé par d'autres qui le mèneraient où sa volonté ne l'aurait jamais conduit. Pierre avait dit : «En prison et à la mort». La chose aurait lieu, mais nullement avec les forces de l'homme ; elle se réaliserait au milieu de la faiblesse du vieillard. «Or il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu». Dieu serait glorifié dans ce brisement complet de l'homme, alors que vieux, faible, et conduit par d'autres contre son gré, il semblerait être devenu un instrument inutile. Comme nous jugeons mal d'habitude ce qui convient à Dieu et ce qui l'honore ! Quand, frappés dans nos corps, dans notre intelligence peut-être, nous sommes mis au rebut par les hommes, quand, sentant notre inutilité, nous serions tentés de dire comme le monde, que nous ne sommes plus bons à rien, Dieu déclare que nous lui sommes utiles. Jusqu'ici le disciple, avec toute son énergie, avait plus déshonoré que glorifié le Seigneur. Maintenant l'homme va vieillir, s'affaiblir, mourir, et devant sa mort Dieu dit : Voilà ce qui me glorifie. C'est que cette gloire n'est réalisée que dans des vases brisés, dépendants, et n'ayant pour force que celle de Dieu.

(*) Il est intéressant de voir dans la Parole que l'on se ceint pour la marche (Ex. 12. 11). pour le service (Luc 12:35), et pour le combat (Éph. 6:14).

C'est alors que Jésus dit : «Suis-moi». Il répond à la parole prononcée jadis par Pierre : «Pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ?» (Jean 13:37). Désormais celui-ci va pouvoir le suivre.

Pierre se retourne et voit suivre Jean, «le disciple que Jésus aimait, qui aussi, durant le souper, s'était penché sur sa poitrine, et avait dit : Seigneur, lequel est celui qui te livrera ?» (v. 20). Trois choses caractérisent ici le disciple bien-aimé. Il était l'objet de l'amour de Christ et en avait conscience, il avait confiance en Christ seul, et son attitude pendant le souper montrait qu'il avait une intimité de communion avec le Maître, que d'autres ne possédaient pas. Aucun motif n'est plus simple pour suivre Jésus, que celui-ci : son amour, qui nous est connu, nous attire après lui, cet amour gagne naturellement notre confiance et nous met en communion avec le Seigneur. Il était donné à Pierre de suivre maintenant le Seigneur pas à pas, à travers la mort. Les expériences de lui-même, avant d'être «revenu» (Luc 22:32), étaient désormais terminées ; il avait perdu confiance en lui, gagné confiance en Christ, et il entrait maintenant dans le chemin béni où il allait apprendre à réaliser la dépendance jusqu'à la mort. Je dis : «allait apprendre», car cette dépendance ne s'apprend pas d'un seul coup et en une fois, quelle que soit la profondeur du travail opéré dans l'âme. «Quand tu seras devenu vieux», dit le Seigneur ; Pierre avait à être éprouvé jusqu'à la mort et là, comme pour son Maître, se trouverait le couronnement d'une vie appelée à glorifier Dieu. Jean a une autre mission : il ne lui est pas donné de suivre le chemin de Christ dans la mort violente, mais de demeurer figurativement jusqu'à ce que le Seigneur vienne, assistant au déclin et à la ruine de l'Église et, en rapport avec elle, à cette puissante venue du Seigneur, dont les disciples avaient vu le tableau sur la sainte montagne en rapport avec le royaume. Mais Jean suit aussi le Seigneur. Il n'avait pas besoin, comme Pierre, d'un ordre ou d'un encouragement pour le suivre ; l'amour l'attirait après lui. En suivant le Seigneur, Pierre n'a pas à s'occuper des autres. «Que t'importe ? Toi, suis-moi». Du moment qu'on se retourne, on cesse de suivre et l'on s'arrête. La chose est sérieuse. Pour le suivre, il faut unité de pensée et l'oeil simple. Pierre ne pouvait être occupé à la fois de Jean et de Christ. Pour bien suivre le Seigneur, il faut qu'il se soit emparé si puissamment de nous que nous ne nous appartenions plus. C'est là le seul moyen du renoncement à nous-mêmes, le seul moyen de porter, courageusement notre croix ; nous estimons que Jésus seul vaut la peine d'être suivi ici-bas, même au prix d'une vie de souffrances. Les disciples l'ont suivi de deux manières : avant et après la croix. Au premier chapitre de Jean, Jésus dit à Philippe : «Suis-moi», au dernier chapitre, il dit à Pierre : «Suis-moi». Dans le premier cas, avant la croix, les disciples avaient tout abandonné pour le suivre, car ils avaient foi en lui, mais leur marche s'arrêta devant le Calvaire, et ils s'enfuirent tous. Pierre persista le dernier, et le suivit de loin ; nous avons vu où cela aboutit. Au delà de la croix, le chemin interrompu recommence, mais les disciples suivent désormais un Christ ressuscité, céleste, qui imprime son caractère à leur marche. Cette marche devient céleste. Avant la croix, bien qu'avec d'autres motifs et d'autres sentiments que les

disciples, les foules pouvaient le suivre ; après la croix, le monde ne le peut plus, car il faut pour cela la fin du vieil homme et la puissance de l'Esprit, deux choses trouvées par le croyant seul, dans la mort et la résurrection de Christ.

Que Dieu nous donne une intensité soutenue et toujours croissante d'énergie pour le suivre. En le suivant, lui qui « nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces » (1 Pierre 2:21), nous deviendrons des modèles pour d'autres. Notre immense privilège est de posséder en lui l'homme modèle marchant ici-bas dans une perfection absolue, et l'homme modèle sanctifié dans le ciel pour nous ; mais en le suivant, je le répète, nous pouvons devenir nous-mêmes des modèles pour nos frères. L'apôtre Paul disait : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi, suivant le modèle que vous avez en nous » (Phil. 3:17). Paul ne se donnait pas comme devant être suivi, ce qui aurait été se substituer à Jésus, mais il offrait l'exemple d'un homme qui, n'ayant pour objet que cette personne bénie, s'était mis à la suivre ici-bas et courait vers elle, l'ayant pour but dans la gloire. Ainsi la personnalité de Paul ne cachait pas le Seigneur à ses frères, mais, bien au contraire, le mettait en pleine lumière comme le seul objet digne d'être suivi, digne d'être atteint !

Les femmes dans l'évangile de Luc par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME1943 p. 124 , 156

Table des matières

- 1 Discerner ce qui est agréable au Seigneur
- 2 Les femmes dans les évangiles
- 3 Marie et Élisabeth
- 4 Anne, fille de Phanuel
- 5 La belle-mère de Pierre
- 6 La veuve de Naïn
- 7 La pécheresse dans la maison de Simon
- 8 Celles qui assistaient le Seigneur de leurs biens
- 9 La femme avec la perte de sang
- 10 Marthe et Marie
- 11 La femme courbée par un esprit d'infirmité
- 12 La veuve et le juge inique
- 13 La veuve avec deux pites
- 14 Les femmes au sépulcre du Seigneur

1 Discerner ce qui est agréable au Seigneur

Ce que cherche l'oreille c'est le cœur qui l'acquiert. « Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18:15). Vérité importante à retenir dans notre vie chrétienne. Sans doute, il est nécessaire que notre oreille soit toujours ouverte pour écouter, mais une riche connaissance des pensées de Dieu et de la personne de Christ sera acquise dans la mesure seulement où notre cœur sera en activité. Si le Seigneur est l'unique objet de nos affections, nous discernons toujours ce qu'il convient de faire pour Lui être agréables et tout sera facile dans le chemin : témoignage, service, adoration. Tel est l'enseignement que nous pourrions retirer du sujet dont la méditation nous est proposée par le titre de cet article.

2 Les femmes dans les évangiles

Les femmes nous présentent en général, dans les Écritures, le côté de la faiblesse, mais aussi celui des affections. Que de cas nous aurions à considérer à cet égard dans le Nouveau Testament surtout et plus particulièrement dans les Évangiles.

Il est bien remarquable qu'aucun autre évangile ne nous parle des femmes comme celui dans lequel est mis en relief le côté humain de la personne du Sauveur. Cela n'a rien de surprenant, car c'est bien en accord avec le caractère de cet Évangile. Le Seigneur Jésus y est vu comme un homme sur la terre, le « pauvre » (2:7-24 ; 8:3 ; 9:58) et, durant les jours de son abaissement, Il a rencontré des cœurs attachés à sa personne, d'humbles femmes qui, malgré leur faiblesse, l'ont aimé, l'ont suivi, l'ont servi. Quel exemple pour nous ! Il n'est plus sur la terre mais, dans un monde ennemi, Il reste le rejeté, méprisé et délaissé des hommes... Puisse-t-Il jouir de l'affection des siens ! Puisse nos cœurs s'attacher à Lui pour le suivre !

3 Marie et Élisabeth

Les deux premières femmes dont il nous est parlé sont Marie et Élisabeth. Elles ont été choisies par Dieu pour l'accomplissement de ses conseils ; c'est le choix de sa grâce. Dans l'humble habitation de Zacharie, toutes deux sont occupées, de Celui qui va venir. Seules ces deux femmes réalisent la pensée de Dieu à ce moment-là ; l'objet du cœur de Dieu est aussi l'objet de leur cœur. Zacharie, muet à cause de son incrédulité, s'est privé d'une telle bénédiction ; sa bouche est fermée quand il convenait de louer le Seigneur. Seules, Elisabeth et Marie, retirées « au pays des montagnes », inconnues du monde dont elles veulent se tenir à l'écart, parlent « l'une à l'autre » de Celui qui fait brûler leur cœur. Un livre de souvenir a été écrit pour ceux qui pensent à son Nom !

Par le cœur, quelle connaissance elles ont acquise ! Cela les conduit à louer et exalter le Seigneur et le cantique de chacune d'elles exprime ce qu'elles ont ainsi appris de Lui. Elisabeth parle de Celui qui vient comme d'une personne connue ; elle sait qu'Il est le Béni, le Seigneur, le grand sujet de joie des siens et l'accomplissement de tout ce qui a été annoncé. Comme elle, ne pouvons-nous pas dire aussi : « Bienheureux ceux qui ont cru... » ? Car de la même façon que cela eu lieu lors de la première venue de Christ ici-bas, il y aura un accomplissement de toutes les choses qui ont été dites de la part du Seigneur. Le cœur acquiert ainsi la connaissance, connaissance qui fortifie la foi et devient une source d'encouragement et de consolations pour ceux qui l'attendent. Marie a aussi un cantique à chanter dans lequel elle célèbre, non pas comme Élisabeth ce que Christ est, mais ce qu'Il fera. Elle parle comme si déjà tout était accompli et c'est la foi seule qui peut voir les choses ainsi. Se réjouissant de ce qu'Il « a fait », elle loue son Nom et exalte sa miséricorde.

Telle est l'heureuse part de ceux qui peuvent se grouper « au pays des montagnes » — ne seraient-ils que deux, et même deux femmes, la plus faible expression du témoignage numériquement le plus réduit — loin de l'agitation du monde, pour être occupés de Celui qui vient, exalter sa personne et proclamer ce qu'Il a fait comme aussi ce qu'Il fera. Quelle part ! Elle est pour le cœur !

4 Anne, fille de Phanuel

Dans le chap. 2, c'est Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Fort avancée en âge, elle n'a autour d'elle, si elle dirige ses regards en bas, que des sujets de tristesse : elle est veuve (Luc nous entretient de quatre femmes veuves : 2:37 ; 7:12 ; 18:3 et 21:2 — outre la

veuve de Sarepta dont il rappelle l'histoire : 4:25) et elle est à la fin de l'histoire d'Israël avant la venue du Messie, longue succession d'incrédulités et d'infidélités. Mais elle ne s'arrête à rien de cela. Que fait-elle ? Sept choses :

1. Elle ne quitte pas le temple. C'est la présence du Seigneur qu'elle cherche — seule source de joie — et c'est dans cette présence qu'elle vit continuellement.
2. Elle sert Dieu « nuit et jour », incessant et précieux service dont le fruit sera en vie éternelle.
3. Dans le jeûne — séparée du monde et de tout ce qui le caractérise dans son esprit.
4. Dans la prière. Elle n'est pas indifférente à tant de sujets de tristesse. Comme pour Daniel, c'est sans doute l'un des motifs de son jeûne et l'un des thèmes de ses prières.
5. Elle loue le Seigneur. Quelle gloire pour Lui ! Car « celui qui sacrifie la louange le glorifie ».
6. Elle parle de Lui. Pour parler de quelqu'un, il faut nécessairement le connaître. Anne le connaît parce qu'il remplit son cœur ! C'est par le cœur qu'elle a appris quelque chose de Lui et de l'abondance du cœur la bouche parle.
7. Elle attend la délivrance. D'autres aussi attendent... Elle va les encourager en leur parlant de la Personne aimée, après laquelle les cœurs soupirent.

Anne est de la tribu d'Aser. Elle a été pour la nourriture et la joie du cœur du Seigneur, « le pain excellent » et « les délices royales » (Genèse 49:20). Comment a-t-elle acquis cette connaissance de Lui et de ce qu'il convenait de faire à la veille du jour où Il allait paraître, si ce n'est par le cœur ?

5 *La belle-mère de Pierre*

Nous avons, au chap. 4, la belle-mère de Pierre. Elle était « prise d'une grosse fièvre », nous dit Luc, le médecin bien-aimé. Image de l'état de l'homme pécheur, agité, sans repos, n'ayant pas la paix avec Dieu. Mais « on le pria pour elle ». Prions aussi pour les âmes qui périssent dans ce monde agité ! — Alors, le Seigneur qui se plaît à répondre à de telles prières, « se pencha sur elle ». Quelle tendresse dans cette expression ! Comme elle nous dit bien l'amour qui l'a conduit à s'abaisser jusqu'à nous. Il s'est penché sur nous dans notre profonde misère et nous a délivrés : « la fièvre la quitta ». Désormais, plus d'agitation ; c'est le repos, la paix avec Dieu. Mais nous avons été délivrés pour quoi ? Quelle est alors notre responsabilité ?

1. À l'instant... Ne perdons pas de temps !
2. s'étant levée... Il y a une activité à déployer.
3. elle les servit... C'est le service auquel nous sommes appelés.

Il n'est pas écrit : elle le servit. Notre service embrasse le Seigneur et tous les saints. « En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matt. 25:40).

N'est-ce pas par le cœur que nous pourrions comprendre — comme la belle-mère de Pierre l'avait compris — ce qu'il convient de faire ? C'est bien dans la faiblesse que nous pouvons servir (quelle force y avait-il chez la belle-mère de Pierre tout juste guérie de cette grosse fièvre ?) et nous réalisons quelque peu tout ce que notre service comporte d'imperfections. Mais pour servir, une chose est nécessaire : il faut aimer ceux que l'on sert. C'est dans l'affection de nos cœurs que nous pourrions discerner et accomplir ce que le Seigneur attend de nous !

6 *La veuve de Naïn*

La veuve de Naïn (chap. 7) est dans une grande détresse, plus grande encore, semble-t-il, que celle d'Anne : elle est, comme elle, privée de tout ce qu'est un mari en tant que soutien et affection, mais encore son fils unique lui a été retiré. Profonde douleur pour un cœur de mère ! (Nous remarquerons d'ailleurs en considérant l'histoire des quatre veuves de cet Évangile que, chaque fois, nous allons plus loin dans la faiblesse et la souffrance). Sans doute « une foule considérable » est avec elle, mais quelle sympathie peut-elle lui procurer ? Bien peu de chose en vérité ! — quel changement quand elle rencontre Jésus, Celui qui, « la voyant, fut ému de compassion envers elle » ! Riche et efficace sympathie que la sienne ! Sympathie qui est accompagnée de puissance « Jeune homme, je te dis : lève-toi » et d'amour « et Il le donna à sa mère ».

Grande était la faiblesse de cette veuve et son cœur était brisé. Mais il vaut la peine d'aller jusque-là, car c'est là que le cœur acquiert la connaissance ! Ce n'est pas à l'intelligence de cette femme, à « son oreille », que quelqu'un a parlé de la sympathie de Jésus, de sa puissance, de son amour. Elle a connu cela par le cœur, au travers de l'épreuve !

7 *La pécheresse dans la maison de Simon*

Un peu plus loin, dans le même chapitre, nous voyons le Seigneur entrer dans la maison de Simon, propre juste qui n'a aucun égard pour sa personne. Tandis qu'il s'y trouve, une femme — elle n'a qu'un seul titre : « une pécheresse » — s'enhardit et pénètre dans cette demeure, car elle a besoin de salut, de paix, de pardon. Elle se tient derrière, à ses pieds ; elle pleure et arrose les pieds du Sauveur de ses larmes, puis les essuie avec les cheveux de sa tête, les couvre de baisers et les oint d'un parfum. Qu'est-ce que ce dut être pour le cœur du Seigneur ! En présence d'une scène d'un caractère aussi élevé, le pharisien parle « en lui-même », mais le Seigneur lui répond, car Il est Celui qui lit dans les cœurs. Il attire les regards de Simon sur cette pauvre pécheresse : « Vois-tu cette femme ? ». Cette parole n'est-elle pas aussi pour chacun de nous ? Considérons celle dont le Seigneur lui-même a pu dire : « elle a beaucoup aimé ». Et imitons-la quelque peu, il nous a tant été pardonné ! Quelle affection dans son cœur pour la personne de Jésus. Comme elle avait appris à le connaître par le cœur et à discerner ce qu'il convenait de faire en un tel moment ! Nous disons parfois que nous l'aimons et sans doute c'est vrai, malgré toute la faiblesse qui est la nôtre, car l'amour de Dieu a été versé dans nos cœurs. Mais trop souvent nous nous contentons de le dire. Cette femme n'a pas prononcé un seul mot tout au long de cette scène : elle n'a pas dit qu'elle aimait le Seigneur, elle l'a montré par des actes ! Témoignage muet. Combien il est plus puissant encore que celui s'exprimant par des paroles. Elle a beaucoup aimé !

8 *Celles qui assistaient le Seigneur de leurs biens*

Les trois premiers versets du chap. 8 ne se trouvent que dans l'évangile selon Luc. Dans cet évangile, Christ nous est présenté comme Homme, l'homme pauvre du Ps. 41. Ceux qui lui appartiennent sont appelés à le suivre dans ce chemin et à entrer dans la condition qui fut la sienne ; au milieu de ce monde, ils sont aussi « les pauvres ». (Il faut noter les divers passages de cet Évangile où il nous est parlé des riches et des pauvres, généralement mis en opposition : 1:52-54 ; 6:20-24 ; 12:15-34 ; 14:12-14 ; 16:1-13 et 19-31 ; 18:22-25 ; 19:1-10 ; 21:1-3). Le Seigneur Jésus, né dans une crèche, ses parents ayant offert pour Lui le sacrifice des pauvres, n'aura pas, durant son ministère, « un lieu où reposer sa tête » et, quand Il veut réunir ses disciples pour la pâque qu'Il a « fort désiré » de manger avec eux, Il n'a pas un logis pour ce repas au cours duquel la cène sera instituée ! Ici aussi, nous le voyons n'ayant rien. Quelques pieuses femmes ont eu le privilège de l'assister de leurs biens, sans doute celles qui l'avaient suivi depuis la Galilée, en le servant (Matt. 27:55-56). Mettre nos biens à la disposition du Seigneur, c'est encore notre privilège aujourd'hui. Ce qu'Il nous a confié,

Il désire que nous l'administrions pour Lui, en pensant à l'avenir comme le faisait l'économiste infidèle. C'est ainsi que nous pourrions nous faire des trésors dans le ciel.

Il y a deux classes de personnes dans ce passage : les disciples et les femmes. Les disciples « étaient avec Lui », c'est vrai et c'est très précieux ; mais seules les femmes, dans leur affection profonde pour le Maître, ont pu discerner le service qu'il fallait accomplir dans ce jour-là. Quelle connaissance acquiert le cœur !

9 La femme avec la perte de sang

C'est le côté du témoignage qui nous est présenté au chap. 8. « Une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans » s'approche de Jésus. Son cas illustre l'histoire de l'homme pécheur et la multiplicité de ses efforts pour guérir. Triple résultat de ces efforts : elle a dépensé tout son bien, souffert d'un grand nombre de médecins et son état va en empirant ! Elle sent le besoin de venir à Jésus pour être en contact avec Celui en qui il y a une puissance de vie. À l'instant, elle est guérie. Mais il y a un témoignage à rendre. Elle doit dire :

1. devant tout le peuple... c'est un témoignage public.

2. pour quelle raison elle l'avait touché... confession de son état précédent.

3. comment elle avait été guérie instantanément... témoignage rendu à la puissance et à l'amour du Sauveur. Comment le rendre ? À ses pieds, dans la dépendance et l'humilité.

Elle est la faiblesse même (peut-il y avoir beaucoup de force en cette femme, dans le moment qui suit sa guérison, après les douze années qu'elle vient de passer ?) mais son affection pour Celui qui l'a délivrée la conduira à rendre non pas un témoignage qui lui est expressément demandé (car le Seigneur prononce seulement les paroles du verset 46), mais celui qu'elle a compris devoir être rendu. Sa foi, l'affection de son cœur, l'ont rendue intelligente et lui ont donné la connaissance du témoignage qui convenait.

10 Marthe et Marie

Il suffit sans doute de citer le nom de Marthe et de Marie, sans qu'il soit besoin d'en rien dire. Une seule remarque : il est parlé d'elles dans trois scènes différentes que chaque lecteur connaît bien ; mais c'est seulement dans celle de Luc 10 qu'il ne nous est parlé que d'elles, Lazare étant laissé entièrement de côté. Peut-être est-ce, entr'autres raisons, parce que Luc a surtout en vue ce côté de la faiblesse et des affections, illustré par les femmes ? Chez l'une et l'autre il y avait une profonde affection pour Celui qui était entré à leur foyer. Servir c'est être avec Lui (Marc 3:13), c'est ce que Marthe n'avait pas encore saisi. La connaissance lui en a été donnée, acquise par le cœur, de telle sorte que plus tard elle pourra servir avec sagesse et discernement. Marie, aux pieds de Jésus, dans sa communion et la contemplation de sa Personne, l'oreille ouverte et le cœur tout vibrant d'amour pour lui, acquiert la connaissance nécessaire pour accomplir, le moment venu, avec l'intelligence de la foi, un service sans prix. Le nard pur dont elle a rempli son vase, n'est-ce pas la Personne même de Celui dont le nom est un parfum répandu ? Quelle riche connaissance de ce qu'il convenait de faire, de la Personne même du Seigneur ! La maison fut remplie de l'odeur du parfum...

11 La femme courbée par un esprit d'infirmité

Le chap. 13 nous parle d'une femme « ayant un esprit d'infirmité ». C'est bien une des formes sous lesquelles s'exerce la puissance de l'ennemi : l'homme est courbé sous son joug et ne peut se redresser. Christ seul peut lui apporter la délivrance. Guérie, que va faire cette femme ? Elle aussi, après ces dix-huit années, ne peut avoir beaucoup de force ; sa faiblesse est grande. D'autre part, rien ne lui est demandé. Mais par le cœur elle a saisi que ceux qui ont été délivrés l'ont été pour adorer. Elle glorifie Dieu ! Comment adorer si ce n'est avec des cœurs remplis de la connaissance de Celui qui a fait de grandes choses pour nous ?

12 La veuve et le juge inique

Il faut toujours prier et ne pas se lasser. C'est ce que savait bien la femme veuve du ch. 18. Sa situation inspire peut-être davantage de compassion que celle de la veuve de Naïm : celle-ci était privée de son mari et de son fils bien-aimé, mais elle avait quelque sympathie autour d'elle, pas d'hostilité en tout cas ; tandis que celle qui nous occupe est en présence d'un juge inique qui, de son propre aveu, ne craint pas Dieu et ne respecte pas les hommes. Tout est contre elle et elle n'a plus aucun secours. Elle n'a vraiment pas d'autre ressource que la prière ! Le cœur comprend qu'il y a un chemin pour atteindre le cœur de Dieu ; il connaît Dieu comme le secours dans la détresse, toujours facile à trouver, et il crie à Lui « jour et nuit » jusqu'à ce qu'Il intervienne, car Il ne peut décevoir l'attente de la foi.

13 La veuve avec deux pites

Des quatre veuves dont nous entretenons l'évangile selon Luc, c'est bien celle du chap. 21 qui est dans la situation la plus critique — du point de vue humain. Privée de toute affection sur la terre, n'ayant plus aucun soutien ici-bas, sans espérance, elle est venue jeter au trésor « tout ce qu'elle avait pour vivre ». La voilà sans aucune ressource, dépouillée de tout. Mais il en est un qui « regardait ». Il lit jusqu'au plus profond de nos cœurs et son œil voit tout. Cette veuve, dans l'affection de son cœur, n'avait rien gardé pour elle et tout donné pour Lui : Il apprécie non d'après ce que nous donnons, mais d'après ce que nous gardons. Ensuite, pour le jour de demain, sa confiance était en Dieu seul. Quelle connaissance elle avait de ce que Dieu est, dans sa puissance et dans son amour, vrai Boaz, « un ami... homme puissant et riche ». Il ne suffit pas d'avoir entendu dire qu'Il pourvoit à tout, il faut le connaître pour pouvoir jeter deux pites au trésor quand on n'a plus que deux pites ! Répétons-le, c'est le cœur qui acquiert cette connaissance.

14 Les femmes au sépulcre du Seigneur

Ce sont quelques femmes qui, de très grand matin, sont venues au sépulcre. Elles avaient suivi Jésus sur la terre et il y avait dans leurs cœurs une ardente affection pour sa Personne. Aussi, quelle détresse quand elles voient le sépulcre vide ! Mais c'est bien l'amour pour le Seigneur qui est le vrai chemin de l'intelligence spirituelle. Nombre de croyants restent étrangers à ce qu'enseigne la Parole — bien que parfois leur oreille soit ouverte pour chercher la connaissance — parce que la personne du Seigneur n'est pas l'objet de leur cœur. Ces femmes avaient certes bien des choses à apprendre, mais leur cœur était en activité. Il y a toujours, alors, une réponse d'en haut ! Deux anges sont envoyés pour leur dire que Celui qu'elles cherchaient, parmi les morts était vivant. Ils rappellent à leur souvenir les paroles qu'Il avait prononcées quand Il était encore en Galilée, de sorte qu'elles entrent maintenant dans la pleine connaissance de ce qui leur avait été annoncé.

C'est un riche sujet de méditations — à peine effleuré — qui est là devant nous dans cet Évangile. Puissions-nous le considérer non avec notre intelligence, mais en nous rappelant que c'est le cœur qui acquiert la connaissance. Ces quelques femmes sont autant d'exemples pour nous. Ce qu'il convenait de faire n'a été dicté à aucune d'entre elles, c'est par le cœur que chacune l'a discerné. Sans doute leur faiblesse illustre la nôtre ; Dieu veuille que l'affection de leur cœur nous caractérise aussi ! Alors, nous serons « remplis de

la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9-10).

PIERRE par Paul Fuzier

Table des matières abrégées

- 1 Les défaillances de Pierre
- 2 Enseignements tirés de 1 Pierre 1 et 2 (Caractères de la vie chrétienne)
- 3 « Fortifie tes frères » (Luc 22:32)

Table des matières détaillée

- 1 Les défaillances de Pierre
 - 1.1 Enseignements et instructions tirés des défaillances
 - 1.2 Pierre, effrayé par la violence du vent et commençant à enfoncer dans les eaux du lac de Génézareth (Matt. 14:22-33)
 - 1.3 Pierre, cherchant à arrêter le Seigneur sur le chemin qui le conduisait à Jérusalem (Matt. 16:21-23)
 - 1.4 Pierre, sur la montagne, désireux de « faire une tente » pour le Seigneur, tout comme pour Moïse et Élie (Matt. 17:1-8)
 - 1.5 Pierre répondant aux receveurs des didrachmes (Matt. 17:24-27)
 - 1.6 Pierre, lors de la scène du lavage des pieds (Jean 13:1-11)
 - 1.7 Pierre, dans les différentes scènes de Matthieu 26
- 2 Enseignements tirés de 1 Pierre 1 et 2 (Caractères de la vie chrétienne)
 - 2.1 Élus, régénérés
 - 2.2 La vie nouvelle se développe par l'action de la Parole et de l'Esprit
 - 2.3 Désirer ardemment la Parole de Dieu
 - 2.4 Sens du lait en 1 Pierre 2:2 - 1 Cor. 3:2 - Hébr. 5:12-14
 - 2.5 Méditer la Parole, non pas seulement la lire
 - 2.6 Rechercher la proximité du Seigneur
 - 2.7 Côté collectif : la sacrifice spirituelle, la maison spirituelle
 - 2.8 La sacrifice royale
 - 2.9 Conclusion - Résumé
- 3 « Fortifie tes frères » (Luc 22:32)
 - 3.1 Pierre fortifié par le Seigneur
 - 3.1.1 Matthieu 14:24-33
 - 3.1.2 Matthieu 16:13-20
 - 3.1.3 Matthieu 26:36-46
 - 3.1.4 Luc 22:31-32
 - 3.1.5 Jean 21:15-18
 - 3.2 Autres leçons apprises par Pierre pour notre profit, selon sa 1ère épître
 - 3.2.1 Actes 3
 - 3.2.2 Actes 4
 - 3.2.3 Actes 5
 - 3.2.4 Actes 12
 - 3.3 Pierre a été attentif aux circonstances qu'il a traversées
 - 3.4 Tirons profit des circonstances et exercices traversés

1 Les défaillances de Pierre

ME 1956 p. 113, 141

1.1 Enseignements et instructions tirés des défaillances

Les différentes circonstances qui marquent la vie de Pierre, telles qu'elles nous sont rapportées dans les Évangiles, ont été considérées bien des fois, sans doute toujours avec profit. Il n'est pas dans notre intention de les reprendre dans tous leurs détails — cela a été fait dans nombre d'écrits qui sont à notre disposition — mais de passer brièvement en revue ce qu'il a plu à Dieu de rapporter des manquements de celui que pourtant le Seigneur a voulu employer à son service et auquel Il a confié, malgré son reniement, mais après l'avoir restauré, le soin de ses agneaux et de ses brebis. Il est à peine besoin de l'ajouter, si nous désirons nous arrêter sur cet aspect de la vie de Pierre, ce n'est pas du tout pour nous complaire dans la recherche de ce qui a pu le marquer du sceau de l'humaine faiblesse, mais pour y retrouver, à travers les siennes, nos propres défaillances, de telle manière que nous puissions en retirer, chacun pour ce qui nous concerne, une instruction profitable. C'est dans l'esprit de Proverbes 24:32 que nous voulons considérer ce sujet : « Et je regardai, j'y appliquai mon cœur ; je vis, et je reçus instruction ».

Que surtout le récit de la vie de Pierre ne nous décourage pas, ou encore, ne nous conduise pas à dire : si la vie d'un disciple qui pourtant aimait tellement son Maître a comporté autant de faiblesses, pourquoi s'étonner qu'il en soit ainsi de la nôtre ? c'est en vain que nous essayerions de réaliser, en paroles ou en actes, ce que Dieu attend de nous... De telles pensées ne seraient pas selon Dieu. Le découragement ou une facile résignation à tant de faux-pas que nous laissons sur le chemin ne sont pas les fruits de l'activité du nouvel homme en nous et n'auront jamais par conséquent l'approbation divine. Que tout au contraire, la méditation des enseignements qui se dégagent des scènes sur lesquelles nous nous arrêterons soit, pour chacun de nous, un précieux encouragement : voyons-y toutes les applications pratiques que nous pouvons en faire à nos propres circonstances, tous les avertissements qui sont là pour tenir notre conscience en éveil, nous rendre attentifs et vigilants ; voyons-y également la grâce fidèle de Celui qui s'est occupé de son cher disciple pas à pas. Les défaillances de Pierre n'ont jamais ni lassé la patience ni fatigué l'amour du Seigneur ! Chaque fois, Il a su redresser, enseigner, soutenir celui qui avait manqué. Avec la même patience et le même amour Il veut encore aujourd'hui s'occuper de chacun des siens.

Répétons-le, il serait grave de prendre notre parti des défaillances qui marquent nos vies chrétiennes, comptant sur le déploiement de la grâce divine et sous prétexte qu'elle surabonde là où le péché a abondé. La grâce saurait encore nous arrêter sur un tel chemin, mais nous y rencontrerions les conséquences de nos fautes sous le juste gouvernement de Dieu. Exercés au sujet de nos faiblesses et de nos manquements, désireux d'être gardés fidèles dans la crainte et la dépendance du Seigneur, apprenons et retenons les leçons que la Parole nous enseigne en retraçant, pour nos cœurs et nos consciences, l'histoire de Pierre, et comptons sur la patience, le support, la grâce de Celui qui nous entourera de ses soins jusqu'au bout, quoi qu'il puisse en être de nous !

1.2 Pierre, effrayé par la violence du vent et commençant à enfoncer dans les eaux du lac de Génézareth (Matt. 14:22-33)

L'appel de Simon avait eu lieu au cours d'une scène antérieure, sur ce même lac de Génézareth. La parole de Jésus lui avait alors révélé, tout à la fois, la grandeur de Celui en présence duquel il se trouvait et son propre état, de sorte qu'il avait dû s'écrier : « Seigneur, retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur ». C'est sa condition de péché qu'il juge devant Dieu, mais pour un tout autre résultat que celui auquel il avait pensé. Le Seigneur ne se retire pas ; bien au contraire, Il dit à Simon : « Ne crains pas ; dorénavant, tu prendras des hommes » (Luc 5:1-11). Maintenant appelé à suivre le Seigneur et à le servir, après avoir éprouvé la puissance de la Parole qui sauve entièrement, Pierre devra expérimenter que le chemin dans lequel il faut marcher est un chemin difficile : on ne peut y avancer que par la foi, car il faut aller « sur les eaux ». Mais le but c'est Jésus : « aller à toi » ; et la puissance pour marcher est en sa parole seule. Pierre l'avait fort bien compris et discerné par la foi, ce qui l'avait amené à dire : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux ». Combien c'est différent du : « retire-toi de moi » de Luc 5 ! En outre, Pierre avait fait l'expérience qu'il ne s'était pas trompé : après que le Seigneur lui eut dit : Viens, il avait quitté la nacelle et, effectivement, il avait marché sur les eaux, allant à Jésus. C'était donc la confirmation de sa foi ; cela eût dû, par conséquent, l'enraciner et la fortifier. Hélas ! tout au contraire, sa foi défaille : il cesse de regarder à Jésus, il voit « que le vent était fort » et il a peur ; aussi commence-t-il à enfoncer. Fâcheuse inconséquence dont nous nous sommes rendus coupables, nous aussi, souvent peut-être !

Au cri de détresse du disciple : « Seigneur, sauve-moi ! », Jésus répond « aussitôt ». Il étend la main et le délivre. Grâce fidèle, puissance infinie de Celui qui jamais n'abandonne les siens ! Quel bonheur d'avoir affaire avec un « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur... à même de secourir ceux qui sont tentés » (Hébr. 2:17, 18). Non seulement Il délivre son disciple, mais encore Il lui adresse ensuite la parole propre à toucher sa conscience et à lui faire sentir en quoi il avait manqué, pourquoi il commençait à enfoncer : « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? ». Tout est parfait en Jésus ! Lorsque le manque de foi de l'un de ses rachetés provoque une défaillance dans le chemin, il y a d'une part, la main puissante qui délivre et, d'autre part, la parole qui exerce la conscience afin que, de cette circonstance, une leçon utile soit retirée. Le Seigneur se plaît ainsi à s'occuper de nous pour nous secourir dans la détresse et pour que nous puissions tirer profit de nos manquements même.

1.3 Pierre, cherchant à arrêter le Seigneur sur le chemin qui le conduisait à Jérusalem (Matt. 16:21-23)

Ceux-là mêmes qui ne rejetaient pas ouvertement le Seigneur et avaient pour Lui une certaine estime, ne le considéraient cependant que comme l'un des prophètes ; et, bien que plusieurs eussent été disposés à le mettre au rang des plus grands d'entre eux : Jean le baptiseur, Élie ou Jérémie, ils n'allaient pourtant pas plus loin. Seul Pierre avait « discerné le Fils », de manière à pouvoir répondre à la question du Seigneur : « Qui disent les hommes que je suis, moi le fils de l'homme ? » : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Parce qu'il avait compris quelque chose de l'excellence de la Personne de Celui qui, homme parmi les hommes, jamais ne cessa d'être Dieu, parce qu'il avait fait la belle déclaration que nous venons de rappeler, Pierre était un « bienheureux », le Seigneur Lui-même le lui assure, ajoutant : « car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Et, Pierre ayant exprimé la juste appréciation de la Personne du Seigneur, que le Père lui avait révélée, Jésus lui dit à son tour ce qu'il est, lui : « Je te dis que tu es Pierre », ou : une pierre, « pierre vivante » devant faire partie de la « maison spirituelle » l'Assemblée que le Seigneur allait bâtir, qu'Il bâtit présentement et qui est fondée « sur ce roc » : « le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Matt. 16 :13 à 18 : 1 Pierre 2 :3 à 5). Double faveur accordée au disciple : il reçoit une révélation du Père touchant la gloire de la Personne de Christ et une déclaration du Seigneur relative à l'Assemblée, bâtie sur le Fils du Dieu vivant et dont il est, comme chaque croyant de l'époque actuelle, une « pierre ».

Dans une autre circonstance, le Seigneur disait aux foules : « Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ». Il a la vie éternelle, il est une « pierre vivante », celui qui a « discerné le Fils et cru en lui », pas seulement Pierre mais « quiconque ». Comme pour Pierre aussi, il faut un travail de Dieu : « Nul ne peut venir à moi », ajoute le Seigneur, « à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire » (Jean 6:40, 44). Toute âme en qui il y a eu un travail de Dieu, qui a été ainsi amenée à « discerner le Fils » et peut dire : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », possède la vie éternelle ; elle est une « pierre vivante » de l'Assemblée que le Seigneur bâtit. « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu... Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:1, 11-13). — Mais pour donner aux siens la vie éternelle, pour pouvoir, de « pierres vivantes », bâtir son Assemblée, le Seigneur devait d'abord entrer dans la mort. C'est pourquoi, « dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour » (Matt. 16:21).

Pierre, objet de la double faveur qui venait de lui être accordée, entre pourtant si peu dans les pensées du Seigneur et, d'autre part, est tellement plein d'amour pour Lui qu'il se refuse à accepter la nécessité dont Jésus venait de parler à ses disciples. Au fond, il y a chez lui, mal discerné peut-être, un manque de soumission à la parole de Jésus ; il affirme : « Cela ne t'arrivera point ! », alors que le Seigneur avait pourtant dit : il le faut. Et cependant, Luc 5:5 et Matthieu 14:28 nous montrent quelle autorité cette parole avait eu pour Pierre, dans les deux circonstances où il en avait expérimenté la puissance, pour le salut et pour la marche, en vue de son péché et en vue de sa faiblesse. Ne nous arrive-t-il pas, comme à lui, de manifester une certaine insoumission à la parole du Seigneur — avec peut-être, nous aussi, d'excellents motifs à mettre en avant — alors que nous avons cependant déjà éprouvé si souvent la valeur et l'autorité de cette parole ? Cela nous montre combien est nécessaire une vigilance constante et une pleine acceptation de la parole de Jésus, avec entière soumission de cœur.

Tel est le point de départ de la défaillance de Pierre en cette circonstance. Cela le conduit à faire ce qui nous est dit au verset 22 : « Et Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre, disant : Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! ». On prend quelqu'un à part quand on a quelque chose de très important à lui dire, que seul il doit entendre ou encore, quand on a de sérieux reproches à lui faire, que l'on ne veut pas formuler devant tous. Et cela comporte, généralement, une certaine position de supériorité vis-à-vis de celui que l'on prend ainsi à l'écart. C'est à un manquement d'une telle gravité que Pierre est conduit par la disposition de son cœur qui n'a pu accepter le « il fallait » prononcé par le Seigneur.

Il ne s'agissait pas là de vérités qui devaient être révélées à Pierre mais de ce que le Seigneur avait dit à ses disciples et qu'ils devaient croire. Le Seigneur n'avait pas posé une question à laquelle il fallût, pour y répondre, une révélation du Père. Il avait dit « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem... qu'il souffrît... qu'il fût mis à mort »... et, malgré cela, Pierre avait déclaré : « cela ne t'arrivera point ». Sans doute, c'était son amour profond pour son Maître qui le conduisait à s'exprimer ainsi, mais ce n'était pas un amour selon Dieu. Pierre laissait parler les sentiments de son cœur ; c'était la chair qui agissait chez lui, la chair vue sous l'un de ses meilleurs aspects mais la chair tout de même. Aussi le Seigneur doit-il lui dire : « Va derrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes ». Après avoir déclaré ce que jamais la chair et le sang n'auraient pu lui faire connaître, mais que le Père lui avait révélé, Pierre, mis en présence des souffrances et de la mort que devait endurer son Maître,

laisse parler la chair et le sang, et c'est ainsi qu'il devient un instrument de l'adversaire ! Nous voyons jusqu'où peut conduire une défaillance, même avec les meilleures intentions du cœur et un amour profond pour le Seigneur. Combien cela devrait nous rendre attentifs, nous garder de considérer à la légère ce qui demande une sainte crainte et une vraie dépendance du Seigneur ! Des croyants, ayant éprouvé la valeur et l'autorité de la Parole pour le salut et pour la marche, peuvent en arriver cependant à perdre de vue, sur tel ou tel point, la soumission qu'il convient de manifester à son égard en tout temps, se laissent entraîner par les sentiments de leur cœur et risquent souvent ainsi d'accomplir inconsciemment le travail de l'ennemi, tout en pensant montrer beaucoup d'amour pour le Seigneur. Il peut nous advenir, hélas ! de ressembler à Pierre à cet égard. Combien nous avons besoin d'être gardés de tout ce qui est purement sentimental, de tout ce qui n'a que belle apparence et suscite ainsi parfois de grands enthousiasmes, d'être au contraire fermement attachés à la vérité et soumis à la Parole ! La connaissance de la volonté du Seigneur et la soumission à cette volonté nous garderont de toute défaillance.

1.4 Pierre, sur la montagne, désireux de « faire une tente » pour le Seigneur, tout comme pour Moïse et Élie (Matt. 17:1-8)

Jésus avait pris avec Lui Pierre, Jacques et Jean et, les menant à l'écart sur une haute montagne, Il « fut transfiguré devant eux ». Il voulait fortifier leur foi en leur montrant que le chemin de l'opprobre et de la souffrance aboutit à la gloire. Mais, là encore, l'histoire de Pierre sera marquée d'une défaillance.

Moïse et Élie apparurent aux trois disciples, parlant avec le Seigneur. Certes, nous comprenons bien que Pierre ait désiré prolonger une telle scène : « il est bon que nous soyons ici ». Mais que veut-il « faire » pour cela ? « Si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie ». Le Seigneur de gloire, centre de la gloire céleste, mis au même rang que Moïse et Élie ! Combien c'était méconnaître l'excellente grandeur de sa Personne, ce qui le caractérisait Lui seul, Dieu « manifesté en chair », qui devait aussi être « élevé dans la gloire » (1 Tim. 3 :16) ! Et c'était Pierre qui témoignait d'une pareille méconnaissance, Lui qui, nous l'avons vu, alors que précisément certains disaient du Seigneur qu'Il était Jean le baptiseur, Élie, Jérémie ou l'un des prophètes, avait déclaré : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ! Le Père lui avait révélé la gloire de son Fils, venu ici-bas comme « le fils de l'homme », et combien Il était au-dessus des plus grands hommes de Dieu de l'ancienne économie, que ce soit Jean, Élie, Jérémie ou l'un des prophètes ; et Pierre, ayant oublié cette scène pourtant unique, la double faveur dont il avait été l'objet, mettait le Seigneur sur le même plan qu'un Moïse ou un Élie, manifestant ainsi une défaillance apparemment inexplicable.

Ici, ce n'est pas le Seigneur qui reprend Pierre, comme dans la scène précédente (Matt. 16 :23). Le Père Lui-même, qui avait donné au disciple la révélation si remarquable de Matthieu 16 :16, revendique la gloire du « Christ, le Fils du Dieu vivant » et Le présente comme son Fils bien-aimé, Celui en qui Il a trouvé son plaisir. Celui pour lequel Pierre voulait « faire une tente », exactement comme pour Moïse et Élie, c'était le Fils bien-aimé du Père, son Unique... Nul autre ne pouvait être mis sur le même plan que Lui. Après avoir entendu « une voix de la nuée », les disciples « tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une très grande peur » ; c'est à la parole de Jésus qu'ils se levèrent, et alors, ils « ne virent personne que Jésus seul ». Jésus seul ! Ni le service de Moïse ni celui d'Élie ne peuvent être mis en parallèle...

Sur la montagne, Pierre a manifesté une défaillance et il aurait dû être le dernier à faire preuve d'une semblable faiblesse, en raison de la révélation qui lui avait été faite. Mais quelle grâce ! au travers de nos manquements, Dieu opère et met en lumière les gloires et l'excellence de son Fils unique et bien-aimé. Puisse-t-on ainsi ne voir que « Jésus seul » !

1.5 Pierre répondant aux receveurs des didrachmes (Matt. 17:24-27)

Pierre aura-t-il désormais compris ce que le Père avait voulu lui faire connaître des gloires de Christ ? Ses défaillances auront-elles porté quelque fruit ? Pour que soit donnée la réponse à ces questions, Dieu va le mettre à l'épreuve. C'est en effet vers lui et non vers un autre que se dirigent les receveurs de l'impôt : « Votre maître ne paye-t-il pas les didrachmes ? ». Sans la moindre hésitation, Pierre répond : Oui. C'était méconnaître que Jésus était Seigneur du temple et qu'à ce titre, Il ne pouvait être soumis aux lois relatives à son entretien. Sur la montagne de la transfiguration, Pierre avait perdu de vue la gloire suprême du Seigneur et le Père avait fait entendre sa voix pour la revendiquer hautement ; mais Pierre avait oublié et ce qu'il avait dit lui-même, le Père le lui ayant révélé (Matt. 16:16) et ce que le Père avait fait entendre sur la montagne (Matt. 17:5), de sorte qu'il plaçait son Maître parmi ceux qui étaient assujettis à l'impôt du temple. Défaillance nouvelle dans l'histoire du disciple !

Que nos cœurs sont oublieux ! Comme nous sommes lents à nous emparer de ce que notre Dieu et Père veut nous apprendre touchant son Fils, facilement portés à rabaisser les gloires et l'excellence de la Personne de Christ ! Mais avec quelle douceur et quelle patience nous sommes enseignés par le Père, enseignés par le Fils, comme Pierre l'a été...

Entré dans la maison, le Seigneur s'adresse à son disciple : venu ici-bas dans l'humiliation, Il se soumet aux ordonnances de la loi, mais sans cesser pour autant d'avoir conscience de sa gloire, car Il est Dieu manifesté en chair. Il est le Créateur, disposant de toutes ses créatures, en même temps qu'Il est l'homme abaissé, n'ayant rien, même pas la pièce de monnaie réclamée par les receveurs des didrachmes. Cette pièce de monnaie, Pierre la trouvera dans « le premier poisson » pris à l'hameçon qu'il est invité à jeter dans la mer et il la donnera, lui dit le Seigneur, « pour moi et pour toi » : dans la conscience de la dignité de fils de Dieu, Pierre est associé au grand Dieu Créateur et Souverain, au Seigneur du temple. Le Seigneur s'est servi des paroles de son disciple, alors qu'elles exprimaient sa faiblesse et traduisaient une nouvelle défaillance, pour lui révéler une association aussi précieuse avec Lui.

1.6 Pierre, lors de la scène du lavage des pieds (Jean 13:1-11)

Le Seigneur voulait donner aux siens « une part avec lui », ce qui impliquait la purification de toute souillure car la souillure contractée dans la marche constitue un obstacle à la communion avec le Seigneur. Peu après, le Seigneur allait instituer la Cène ; pour y participer, il convenait — et il convient, aujourd'hui encore — d'avoir les pieds lavés. Un souvenir aussi précieux des souffrances et de la mort de Christ ne pouvait être associé à la présence d'un Judas — la Cène fut instituée après qu'il fut sorti — ou à la souillure chez les disciples.

Pierre eût dû se réjouir de voir le Seigneur préparer les siens pour goûter la communion avec Lui, alors qu'Il allait instituer la Cène. Tout au contraire, là encore, il manifesta sa faiblesse en refusant d'accepter le service que le Seigneur voulait remplir : « Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds ? ». Sans doute, comme dans la scène de Matthieu 16:21-23, ce qui le conduisit à parler inconsidérément, c'est un sentiment d'amour pour son Maître : en Matthieu 16, il ne veut, pour le Seigneur, ni des souffrances ni de la mort ; ici, il ne veut pas Lui voir prendre la place d'un serviteur, aux pieds des disciples. Tout cela partait, dirait le langage courant, d'un très bon naturel mais, en fait, montrait bien la faiblesse spirituelle de Pierre et marquait, chez lui, une défaillance nouvelle. C'est ce qui l'empêchait de discerner que la place d'humiliation prise par le Seigneur faisait partie de sa gloire.

« Jésus répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite ». Si Pierre n'avait pas compris la portée du service que le Seigneur accomplissait, s'il n'avait pas vu briller, dans son abaissement même, quelques rayons de Sa gloire, il eût dû pourtant se confier en Jésus et accepter simplement ce qu'Il lui disait, attendant de « savoir dans la suite ». Mais une défaillance en entraîne souvent une autre ! Au lieu de s'en remettre entièrement à la parole de Jésus, Pierre s'écrie : « Tu ne me

laveras jamais les pieds ». Il refuse le service d'Avocat de Celui qui venait à lui avec le linge et le bassin. Et cette défaillance était plus grave encore que la précédente puisque, la première fois, il avait seulement manifesté sa surprise de voir le Seigneur Lui-même s'abaisser pour lui laver les pieds, tandis qu'ensuite il s'oppose avec énergie : « Tu ne me laveras jamais les pieds ».

Et quand le Seigneur lui a expliqué qu'à moins d'avoir les pieds lavés, il ne pouvait goûter « une part avec lui », Pierre manifeste son ignorance ; au lieu de laisser le « maître et seigneur » accomplir le service nécessaire à l'égard des siens, il demande : « non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête ». Ce n'était pas ce que le Seigneur voulait faire : il n'était nul besoin de laver les mains et la tête, il suffisait de laver les pieds mais il était indispensable qu'ils le fussent.

Pierre manifeste donc sa grande faiblesse, allant en quelque sorte de défaillance en défaillance, puisque nous le voyons, à trois reprises successives, s'étonner de voir le Seigneur s'approcher pour lui laver les pieds, ou bien se refuser à ce qu'il remplisse ce service à son égard, enfin demander autre chose que ce que le Seigneur voulait faire.

Comme nous ressemblons souvent à Pierre, soit lorsque le Seigneur désire remplir à notre égard son service d'Avocat, soit lorsqu'il veut s'occuper de nous dans l'exercice de tous ses soins variés ! Au lieu de le laisser faire, heureux de nous sentir les objets de sa tendre sollicitude, appréciant toutes les marques de sa fidèle bonté qui veut nous conduire à jouir d'une « part avec lui », nous raisonnons parfois, imitant Pierre résistant par trois fois au Seigneur au cours de cette scène. Puisse-nous apprendre à laisser agir le Seigneur ! Confions-nous entièrement et sans réserve aux soins de son amour : ce qu'il fait, nous ne le savons pas toujours « maintenant », mais nous le saurons « dans la suite ». La foi du racheté doit être constamment en exercice, qu'il s'agisse du salut de l'âme, de la marche « sur les eaux » ou de ce que le Seigneur veut opérer à son égard, qui est toujours en vue de son bien ! Si nous raisonnons, au lieu de croire ce que le Seigneur nous dit et d'accepter ce qu'il veut faire, nous irons de défaillance en défaillance, à l'exemple de Pierre en Jean 13:1-11.

1.7 Pierre, dans les différentes scènes de Matthieu 26

L'histoire de Pierre est émaillée, nous l'avons vu, de maintes défaillances. Elles deviennent plus nombreuses encore, semble-t-il, alors que se termine la première phase de cette histoire ; elles auront leur aboutissement dans le reniement si douloureux du disciple qui cependant aimait tellement son Maître ! Le chapitre 26 de l'Évangile selon Matthieu nous en présente plusieurs avec, à la fin, la scène du reniement.

Après avoir institué la Cène, Jésus dit à ses disciples : « Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit ». Pas plus qu'il n'avait accepté le « il fallait » de Matthieu 16:21, Pierre n'accepte ce que le seigneur dit ici aux siens et il répond avec assurance : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi ». Cela témoignait sans doute d'une certaine confiance en lui-même mais surtout d'une confiance, illimitée pourrait-on dire, dans son amour pour le Seigneur. Comme l'ennemi est rusé et subtil ! Comme il sait occuper un croyant de son amour pour Christ, le conduisant ainsi à avoir une haute opinion de lui-même, à se croire supérieur aux autres, pour être ensuite accablé par le découragement quand il s'aperçoit, comme Élie autrefois, qu'il n'est pas « meilleur que ses pères », et pour finir peut-être par une chute douloureuse, comme ce fut le cas de Pierre !

L'ennemi a su opérer de telle manière que même la parole du Seigneur : « En vérité, je te dis, que cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois », parole qui eût dû faire trembler le disciple et le remplir de crainte, ne l'empêche pas de dire encore : « Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point ».

Une fois de plus, nous voyons Pierre refuser d'accepter la parole de Jésus et de s'y soumettre humblement : le Seigneur a dit : « tu me renieras trois fois ». Pierre ose répondre : « je ne te renierai point ».

Si nous ne jugeons pas dès le début semblable tendance de nos cœurs, nous risquons fort de tomber à fois répétées dans les mêmes manquements ; une certaine accoutumance se produit, un endurcissement peut-être, qui nous empêche de discerner la gravité de nos fautes et peut nous conduire aussi loin que ce que Pierre a été. C'est toujours l'adversaire qui agit dans nos cœurs afin de produire l'insoumission à la Parole et de telles défaillances dans nos vies chrétiennes peuvent avoir les plus douloureuses conséquences.

En Gethsémané, Pierre dort, alors que pourtant le Seigneur avait dit aux trois disciples qu'il avait pris avec Lui, Pierre et le deux fils de Zébédée : « Demeurez ici et veillez avec moi ». Les disciples dormaient tous les trois sans doute, mais c'est à Pierre que le Seigneur s'adresse : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? » Pierre était en effet le plus responsable des trois. Si « tous les disciples dirent la même chose » (Matthieu 26:35), c'était parce que Pierre, le premier, avait assuré qu'il ne renierait pas le Seigneur, quand bien même il devrait aller à la mort avec Lui. Cela nous montre quelle influence ont nos égarements sur ceux qui nous entourent : nos défaillances entraînent souvent celles de nos frères. — Le Seigneur va à l'écart par trois fois, s'adressant à son Père, le suppliant de faire passer « cette coupe » loin de Lui, s'il était possible, mais demeurant entièrement soumis à sa volonté. Chaque fois Il revient vers les disciples, et Il les trouve dormant ! Lui traversait l'agonie du combat de Gethsémané, mais en communion avec son Père ; Pierre dormait au lieu de veiller et de prier, alors que le Seigneur avait dit aux trois disciples : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible ». Nous comprenons que les expériences faites par Pierre le conduisent à adresser, plus tard, cette exhortation : « Veillez pour prier » (1 Pierre 4:7).

Nous avons déjà vu chez Pierre et en plusieurs circonstances, un manque de soumission à la parole de Jésus, dont il avait cependant expérimenté la puissance et l'autorité dans les scènes de Luc 5:1-11 et Matthieu 14:22-33. Ici, nous voyons son manque de vigilance et sa négligence dans le service de la prière ; de là découle un manque de communion avec le Seigneur et, par suite, l'absence de toute force lorsqu'il s'agit de livrer le combat. Un croyant qui en arrive là sera d'autant plus en danger, d'autant plus vulnérable en présence des attaques de l'ennemi, qu'il y a malgré tout dans son cœur des sentiments d'affection pour Christ et un réel désir de Le suivre en comptant sur la puissance attribuée à de tels sentiments : les autres disciples ont fui, tandis que Pierre a voulu suivre le Seigneur, bien que ce fût « de loin », et il a déshonoré son Maître.

Mais avant même la scène du reniement, Pierre a encore manifesté une nouvelle défaillance, conséquence de son manque de soumission à la parole de Jésus, de son défaut de vigilance, de sa négligence dans le service de la prière. Quand Judas et ceux qui l'accompagnaient viennent pour se saisir de Lui, Jésus, qui avait prié en Gethsémané, gardé dans une paix parfaite, se laisse mener comme un agneau à la boucherie ; Pierre, au contraire, après avoir dormi à l'heure où il eût fallu prier, tire l'épée et frappe l'esclave du souverain sacrificateur, lui emportant l'oreille. Quel contraste entre les deux attitudes, dans les deux moments ! C'est la chair qui est en activité chez Pierre, tandis que brillent les gloires de l'homme parfait.

Nous ne dirons rien de la scène si douloureuse et si connue qui termine le chapitre et la première phase de l'histoire du disciple qui, pleinement restauré ensuite, dans sa conscience et dans son cœur, pourra recevoir du souverain pasteur des brebis le service précieux dont nous parle Jean 21:15-19, paître les agneaux et les brebis pour lesquels le Seigneur venait de mettre Sa vie ! Maintenant « revenu », il pourra « fortifier ses frères » (cf. Luc 22:31, 32).

Conclusion

Histoire riche en instructions que celle de Pierre ! Les expériences faites dans les différentes circonstances dont nous nous sommes occupés n'ont en définitive pas été sans fruits. Il nous suffit de lire les épîtres de Pierre, la première en particulier, pour n'avoir aucun

doute à cet égard : à maintes reprises, l'apôtre parle de l'obéissance et de la désobéissance, de la soumission, de la conduite et de la crainte, de la sobriété, de la vigilance et de la prière. Nous laissons le soin à nos lecteurs de poursuivre, dans ces épîtres, l'autre aspect du sujet que nous avons considéré dans les Évangiles ; en le faisant, nous serons frappés de voir tout ce que l'apôtre a retenu des leçons enseignées au disciple. Les exhortations que Pierre est ainsi amené à nous adresser prennent d'autant plus de valeur qu'elles découlent, sous l'inspiration divine, des expériences qu'il a personnellement faites.

Que les faiblesses, les manquements sur lesquels nous avons arrêté notre attention soient pour nous comme autant d'avertissements afin que nous demeurions sans cesse soumis à la Parole, vigilants dans la prière, comptant sur Celui qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie ! Qu'à Lui, au seul Dieu, notre Sauveur, par notre seigneur Jésus Christ, soient gloire, majesté, force, et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles ! Amen. (Jude 24, 25).

2 Enseignements tirés de 1 Pierre 1 et 2 (Caractères de la vie chrétienne)

ME 1978 p.316

2.1 Élus, régénérés

Nous avons été « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père », « régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts », « régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:2, 3, 23). Tout est de Dieu, tout a été opéré par lui, par son Fils bien-aimé : l'élection en Christ « avant la fondation du monde » (Éph. 1:4), le fondement de notre régénération : la mort et la résurrection de Christ — ajoutons que c'est l'action de la Parole et du Saint Esprit qui nous communique une vie nouvelle, une nouvelle nature. Certes, nous avons reçu tout cela par la foi, nous avons cru au nom du Fils unique de Dieu, mais l'apôtre Paul peut écrire : « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éph.2:8). Ayant ainsi tout reçu de Dieu, la reconnaissance s'élève de nos cœurs vers lui pour tout ce qu'il a pensé à notre égard de toute éternité, pour tout ce qu'il a voulu opérer, pour tout ce qu'il nous a donné en son Fils et par lui.

Étant enfants de Dieu par grâce, comme tout enfant qui naît dans ce monde est appelé à grandir, nous avons à croître, à nous développer spirituellement. Nous en sommes responsables, pensons-y !

2.2 La vie nouvelle se développe par l'action de la Parole et de l'Esprit

D'une part, Dieu appelle à l'existence et, d'autre part il en assure la conservation, cela aussi bien pour ce qui est de la création — « Dieu... nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance... » (Héb. 1:2, 3) — aussi bien, disons-nous pour ce qui est de la création, que pour le corps et l'âme de tout homme. Et il en est de même dans le domaine de la nouvelle création : à ceux qu'il a élus en Christ avant la fondation du monde, Dieu donne la vie éternelle et ensuite tout ce qui est nécessaire à son entretien, à sa nourriture. Par la Parole et le Saint Esprit nous est communiquée la vie nouvelle et c'est encore l'action conjuguée de la Parole et du Saint Esprit qui en assure le développement.

Pas plus qu'un enfant nouveau-né ne saurait demeurer dans l'état où il est à sa naissance, un croyant ne doit rester dans l'état où il se trouve lors de sa « nouvelle naissance » : l'un et l'autre sont appelés à croître. L'enfant nouveau-né a besoin du lait de sa mère, le croyant, du « pur lait intellectuel », qui est la Parole de Dieu. La Parole assurera la croissance d'un racheté dans la mesure où il aura d'abord « rejeté » tout ce qui est le fruit de la chair, et réalisé que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24). Tout ce qui vient de la chair — « les œuvres de la chair » (ib. 19 à 21) — non seulement ne saurait constituer un aliment pour la nouvelle nature mais ne peut que nuire à son développement. En premier lieu, donc, est à rejeter ce qui vient de la chair (1 Pierre 2:1).

2.3 Désirer ardemment la Parole de Dieu

Mais ensuite le propre de la nouvelle nature est de « désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » (ib. 2). Imitons l'exemple du prophète qui pouvait dire : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Jér. 15:16) ! Y a-t-il en chacun de nous un « ardent désir » de nous nourrir de la Parole ? S'il fait défaut, notre vie spirituelle dépérira, au lieu de s'enrichir ; ce sera une perte pour nous mais aussi pour l'assemblée, car l'état spirituel de chacun des membres du corps a des répercussions sur la vie de l'assemblée, ne le perdons jamais de vue, et en outre, Dieu sera frustré de ce qui lui est dû car le service de la « sainte sacrificature » en souffrira. Pourquoi y a-t-il, dans le culte que nous rendons à Dieu, bien des faiblesses et des imperfections ? Sans doute parce que nous n'avons pas « désiré ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » — et cela, peut-être parce que nous n'avons pas commencé par réaliser 1 Pierre 2:1.

Pourquoi désirons-nous les aliments dont notre corps a besoin ? D'abord parce qu'ils sont nécessaires, indispensables à son développement, ensuite parce que Dieu les a dotés d'un goût agréable qui fait de la nécessité de se nourrir un plaisir pour le palais. Est-ce que nous nous nourrissons de la Parole parce que nous avons conscience qu'elle est un aliment indispensable pour assurer notre développement spirituel ? Et est-ce que nous apprécions vraiment la saveur de cette nourriture, pouvant dire nous aussi : « Que tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche ! » (Ps. 119:103) ?

La croissance spirituelle s'opère sans que nous nous en rendions compte, tout comme celle d'un enfant. On ne constate pas d'un jour à l'autre la croissance d'un enfant, mais elle apparaît nettement au bout d'un certain temps ; de même pour un croyant. Peut-on toujours dire, lorsqu'on revoit un enfant de Dieu après une séparation de quelque durée : ses progrès sont « évidents à tous » (1 Tim. 4:15) ? Il en sera ainsi s'il s'occupe de la Parole, y être « tout entier ».

2.4 Sens du lait en 1 Pierre 2:2 - 1 Cor. 3:2 - Hébr. 5:12-14

Un enfant nouveau-né désire ardemment le lait de sa mère et, quand il a faim, rien ne saurait le distraire. Avec la même ardeur, désirons « le pur lait intellectuel », c'est-à-dire la Parole, qui est pour nous l'aliment complet, celui qui convient à tous les croyants, du plus jeune au plus âgé. L'expression employée ici n'a pas le même sens que celle dont se sert l'apôtre en 1 Cor. 3:2, ou encore que celle d'Hébr. 5:12 à 14 ; dans ces deux derniers passages, le « lait » est mis en contraste avec la « nourriture solide » qui est pour « les hommes faits », alors que lui est la nourriture des « petits enfants », des « hommes charnels ». — Le « pur lait intellectuel », c'est une nourriture qui ne comporte aucun mélange, c'est la Parole dans toute sa pureté, le « sain enseignement » (2 Tim. 2:15 ; Tite 2:1). Si à cette nourriture se mêlent des pensées humaines, des conceptions intellectuelles ou des spéculations philosophiques, ce n'est plus le « pur » lait, c'est un aliment plus ou moins frelaté.

2.5 Méditer la Parole, non pas seulement la lire

Il ne suffit pas de lire la Parole, il est nécessaire de la méditer ; il faut pouvoir dire comme le Psalmiste : « Combien j'aime ta loi ! Tout le jour je la médite » (Ps. 119:97). Appréciant la valeur inestimable de la Parole, il ne ressemblait pas au « paresseux » qui « ne rôtit pas sa chasse » (Prov. 12:27). Le « paresseux » éprouve un certain plaisir à courir la campagne à la poursuite du gibier, mais c'est une activité sans aucun profit puisqu'il « ne rôtit pas sa chasse ». De même, un croyant peut éprouver une heureuse satisfaction à lire les Écritures mais, s'il ne les médite pas, ne se les assimile pas, il est probable qu'il n'en retirera guère de profit pour la nourriture de son âme et pour sa croissance spirituelle.

2.6 Rechercher la proximité du Seigneur

« Comme des enfants nouveau-nés » : combien il est petit auprès de sa mère, l'enfant nouveau-né ! De même, que nous sommes petits en présence des grandes choses que Dieu se plaît à nous révéler, en présence de Celui dont nous parlent les Écritures du commencement à la fin ! Tenons-nous près du Seigneur comme l'enfant nouveau-né se tient près de sa mère ; plus nous serons petits à nos propres yeux, plus nous rechercherons la proximité du Seigneur. En outre, près de sa mère, l'enfant nouveau-né n'aura jamais un aliment frelaté, mais seulement « le pur lait ».

Quel est le secret pour réaliser ces choses ? « Si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre 2:3). Plus nous jouirons de lui, plus nous apprendrons à le connaître dans nos circonstances, plus nous désirerons le connaître dans la Parole, l'y contempler, voir ses gloires et ses beautés. Si nous n'avons pas « goûté que le Seigneur est bon » et si, de ce fait, la « faim » n'est pas produite dans nos âmes, alors notre Dieu, bon et fidèle, nous fera passer par des circonstances humiliantes et éprouvantes, comme il l'a fait autrefois pour son peuple : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne... » (Deut. 8:3).

2.7 Côté collectif : la sacrificature spirituelle, la maison spirituelle

Dans ces trois premiers versets du chapitre 2 de la première épître de Pierre, nous avons le côté individuel. Chacun pour ce qui nous concerne, nous avons à réaliser ces exhortations afin que nous puissions, collectivement, manifester que nous sommes une « sainte sacrificature » et une « sacrificature royale ». Rejeter tout ce qui est du vieil homme, désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, croître et prospérer spirituellement afin d'être en toute réalité — « pierres vivantes » ajoutées à l'édifice, pierres solidement établies sur le « roc » qui en est le seul fondement (cf. Matth. 16:16 à 18) — la maison spirituelle, la sainte sacrificature pouvant offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui sont agréables par Jésus Christ. Nous comprenons donc ce que nous avons dit plus haut : si, entre autres choses, nous n'avons pas ce désir ardent de nous nourrir du « pur lait intellectuel », ce sera non seulement une perte pour nous et pour l'assemblée, mais encore Dieu sera frustré de ce qui lui est dû, les sacrifices spirituels ne pourront être offerts comme il faudrait qu'ils le soient.

Méditons ce que l'apôtre inspiré écrit dans ces versets ! Ayons à cœur de faire face à nos responsabilités quant à notre croissance, à notre développement spirituel, afin que nous puissions exercer la « sainte sacrificature » de telle manière que monte vers notre Dieu et Père la louange qu'il désire recevoir de l'assemblée, « laquelle il a acquise par le sang de son propre fils » (Act. 20:28).

2.8 La sacrificature royale

Il nous appartient aussi d'exercer la « sacrificature royale ». « Offrir » est en rapport avec la sainte sacrificature, « annoncer » avec la sacrificature royale. Ce sont deux activités distinctes qu'ont à remplir ceux qui, par pure grâce de Dieu, ont été faits rois et sacrificateurs. Le verset 5 nous dit ce qu'est la première : « pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » ; le verset 9, ce qu'est la deuxième : « Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière... ». Présenter Christ comme Sauveur implique donc, en premier lieu, la réalisation pratique de ce qui nous est enseigné au début de ce chapitre 2, c'est-à-dire une condition morale, une marche qui ne démentent pas nos paroles ; et cela, qu'il s'agisse du témoignage individuel ou du témoignage collectif. Un croyant qui ne marche pas « d'une manière digne de l'appel » dont il a été appelé (Éph. 4:1), une assemblée au sein de laquelle ne se trouve pas manifesté l'ordre qui doit y régner, qui ne porte guère les caractères de « l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15), sont prêts à perdre, l'un aussi bien que l'autre, le privilège d'exercer la sacrificature royale, d'annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés « des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». Pour pouvoir parler de cette merveilleuse lumière, encore faut-il que nous en manifestations les caractères, que nous marchions « comme des enfants de lumière (car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité), éprouvant ce qui est agréable au Seigneur » (Éph. 5:8 à 10 — voir l'ensemble des versets 3 à 16). C'est seulement en marchant ainsi qu'il nous sera donné de « saisir l'occasion » d'exercer la sacrificature royale.

2.9 Conclusion - Résumé

Élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu, qu'il nous soit accordé tout d'abord de réaliser notre mort avec Christ, la fin de l'homme dans la chair, et ainsi de « rejeter » tout ce que la chair peut produire en nous. Ensuite, désirons ardemment, comme des enfants nouveau-nés, « le pur lait intellectuel » pour notre accroissement, afin que, réunis en assemblée, nous remplissions à la gloire de Dieu le service qui nous incombe comme étant une « sainte sacrificature » — afin qu'il nous soit donné aussi de réaliser pratiquement que nous sommes une « sacrificature royale ».

Nous avons des privilèges d'une inestimable valeur, jouissons-en avec une grande reconnaissance, sans perdre de vue qu'à tous les privilèges se lient des responsabilités ; mieux nous saurons y faire face et plus nous jouirons des privilèges !

3 « Fortifie tes frères » (Luc 22:32)

ME 1977 p.85

Dans sa première épître, l'apôtre Pierre fait allusion au moins à cinq circonstances par lesquelles il est passé tandis qu'il suivait le Seigneur, circonstances au cours desquelles il a appris des leçons qu'il lui a été donné de retenir. En ayant retiré un enseignement pour lui-même, il a voulu que ceux auxquels il a été conduit à écrire puissent, à leur tour, apprendre quelque chose qui leur soit utile et profitable. Il a vraiment réalisé ce que le Seigneur lui avait dit, à un moment particulièrement difficile : « Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (Luc 22:32).

3.1 Pierre fortifié par le Seigneur

3.1.1 Matthieu 14:24-33

La première de ces circonstances nous est rapportée au chapitre 14 de Matthieu (v. 24 à 33). Pierre était avec les disciples dans la nacelle, « déjà au milieu de la mer, battue par les vagues, car le vent était contraire ». Le Seigneur vient vers eux, « marchant sur la

mer », ce que voyant, les disciples sont troublés, crient de peur, et disent : C'est un fantôme. Jésus les rassure aussitôt : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur ». Pierre a alors une heureuse pensée : il désire aller à Jésus et il voudrait que lui-même le lui commande, assuré qu'il aurait ainsi le secours nécessaire pour avancer « sur les eaux ». Jésus répond à son désir et lui dit ce seul mot : « Viens ». Pierre expérimente alors la puissance de la parole de Jésus : « étant descendu de la nacelle », il « marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Seule la puissance divine pouvait lui permettre d'avancer ainsi, cette puissance se déployant en réponse à la foi du disciple qui a cru la parole de Jésus et fort de cette parole, s'est engagé sur les eaux. Pierre est « gardé par la puissance de Dieu par la foi » pour reprendre l'expression qu'il emploiera lui-même lorsqu'il écrira sa première épître (1:5).

Mais lorsqu'au lieu de compter sur la puissance qui est dans la parole de Jésus, il considère la violence du vent, sa foi faiblit : il a peur, commence à enfoncer et s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ! ». « Et aussitôt, Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? ».

C'est sans doute, comme nous venons de le suggérer, en se remémorant cet épisode de sa vie de disciple que Pierre a écrit : « Vous qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi ». Il avait bien compris, que la puissance divine seule pouvait le garder, le faire marcher sur les eaux, mais aussi que cette puissance s'exerce en réponse à la foi. Si la foi chancelle la puissance de Dieu ne se déploie plus pour faire marcher ; elle s'exerce seulement pour empêcher le disciple d'enfoncer. La puissance de Dieu est toujours la même, elle est infinie ; ce qui faiblit, c'est la foi du disciple. Ne soyons pas des « hommes de petite foi » qui doutent de la puissance de Dieu ; qu'au contraire nous sachions toujours et au travers de tout L'honorer d'une confiance entière et sans réserve !

3.1.2 *Matthieu 16:13-20*

La deuxième circonstance est relatée au chapitre 16 du même Évangile (v. 13 à 20). En réponse à la question de Jésus : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? », les uns répondent : Jean le baptiseur, les autres : Élie, ou Jérémie, ou encore : l'un des prophètes. C'est alors que Jésus pose la question à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ». Sans aucune hésitation, le premier, Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Une telle connaissance ne peut être donnée que par la foi ; elle est révélée, dit Jésus, par « mon Père qui est dans les cieux ». Il déclare en effet à Pierre : « Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (v. 17, 18). Pierre est donc « une pierre » de l'édifice que le Seigneur bâtit, l'assemblée fondée sur le « roc », qui est « le Christ, le Fils du Dieu vivant ». C'est ainsi qu'il pourra écrire : « Si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ; duquel vous approchant comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu, vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables, à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5). Parce qu'on trouve dans l'écriture « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre de coin, élue, précieuse ; et celui qui croit en elle ne sera point confus » (1 Pierre 2:3 à 6).

Par la foi au Fils de Dieu, chaque croyant devient une « pierre vivante » et l'ensemble de ces pierres vivantes constitue l'Assemblée que le Seigneur bâtit. « Je bâtirai mon assemblée », dit le Seigneur ; c'est le temple qui s'élève, non encore achevé, l'édifice qui repose sur le « roc », « Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre de coin » (Éph. 2:20, 21), la « pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu », les croyants « comme des pierres vivantes » étant « édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5).

Là encore, Pierre écrit sa première épître, divinement inspiré sans doute mais aussi ayant été instruit par le Seigneur lui-même dans une circonstance dont il a gardé le souvenir, ayant compris et retenu ce que le Seigneur lui a dit alors et, à son tour, l'enseignant à ceux auxquels il s'adresse.

3.1.3 *Matthieu 26:36-46*

La troisième circonstance est rapportée toujours dans le même évangile (26:36 à 46) ; elle est aussi mentionnée dans Marc (14:32 à 42) et dans Luc (22:39 à 46). Dans les deux premiers évangiles, le Seigneur s'adresse spécialement à Pierre (Matt. 26:40 ; Marc 14:37) lorsqu'il trouve les disciples « dormant », mais l'exhortation est pour les trois, aussi bien Jean et Jacques que Pierre : « Veillez et priez ». Pierre n'oublie pas ce que le Seigneur leur a dit dans le jardin de Gethsémané, ce qu'il lui a dit à lui tout particulièrement : « Et il vient, et les trouve dormant ; et il dit à Pierre : Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Marc 14:37, 38). Aussi, à son tour, adresse-t-il à ceux auxquels il écrit sa première épître cette exhortation si importante pour eux comme elle l'est pour nous : « Mais la fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres et veillez pour prier » (4:7).

Combien nous avons à prendre garde de ne pas nous laisser gagner par le sommeil spirituel ! Nous avons à « veiller » et à « veiller pour prier ». Pierre n'a pas oublié la leçon apprise dans le jardin de Gethsémané, comme aussi sur la montagne de la transfiguration, où « Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil » ; ce n'est que « quand ils furent réveillés » qu'ils « virent sa gloire » (Luc 9:32). Quiconque « dort » ne peut voir Sa gloire ! — Pierre, Jean et Jacques n'ont su veiller ni dans le lieu de la souffrance, ni dans celui où était manifestée la gloire du Fils de l'homme. Fort des leçons apprises dans ces deux circonstances, Pierre nous exhorte à « veiller pour prier ». Pussions-nous retenir et surtout mettre en pratique cette exhortation !

3.1.4 *Luc 22:31-32*

C'est dans l'évangile selon Luc que nous avons le récit de la quatrième circonstance. « Et le Seigneur dit : Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (22:31, 32). Ces paroles du Seigneur n'auraient-elles pas dû inciter Pierre à prendre garde ? Satan, le terrible ennemi, désirait « cribler » les disciples, et Pierre — Simon, le vieil homme en lui — était tout particulièrement en danger. Le Seigneur lui dit en effet : « mais moi, j'ai prié pour toi ». Il avait certainement prié pour tous les disciples, mais spécialement pour Pierre. Malgré cela, Pierre n'hésite pas à déclarer : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (ib. 33) ; il va même jusqu'à dire : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » (Matt. 26:33). Il pense que son amour pour son Maître peut le rendre capable de faire ce que les autres disciples ne feront pas et, d'autre part, de ne pas faire ce que les autres feront ! Combien l'ennemi est rusé ! — Le Seigneur dit alors clairement à Pierre : « le coq ne chantera point aujourd'hui, que premièrement tu n'aies nié trois fois de me connaître » (Luc 22:34).

L'adversaire, « comme un lion rugissant », rôdait autour des disciples ; il voulait les faire passer par le crible, « cherchant qui il pourrait dévorer ». C'est ce que Pierre écrira plus tard : « Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre 5:8) ; il avait fait l'expérience des ruses de ce « lion », qui sait si bien se dissimuler sous de trompeuses apparences pour essayer d'arriver à ses fins ! Il rôdait autour des disciples, cherchant qui il pourrait dévorer, et ce « qui » c'était Pierre ! Et Pierre, bien qu'averti par le Seigneur, est quand même tombé dans le piège de l'adversaire.

Étant passé par ce chemin où il a souffert et versé des larmes amères, à son tour, Pierre met en garde ceux auxquels il s'adresse. Cette mise en garde n'est-elle pas aussi pour nous ? Nous avons besoin de « veiller », de « résister » au diable, « étant fermes dans la foi » (ib. 9) ; Dieu, par la plume de celui qui une fois est tombé dans les filets de l'adversaire, nous y exhorte !

3.1.5 Jean 21:15-18

Après son reniement Pierre a été restauré dans sa conscience et dans son cœur. Le Seigneur s'est adressé à lui (Jean 21:15 à 18), lui posant trois questions qui remuaient les affections de son cœur pour son Maître. C'est ainsi que Jésus lui confie le soin de paître ses agneaux et ses brebis, d'être le berger de ses brebis — précieux privilège, grande responsabilité en même temps. Pierre a appris à se connaître, à discerner les pièges de l'adversaire, il sait d'autre part combien les agneaux et les brebis du troupeau sont chers au bon Berger. Il pourra ainsi exhorter ceux qui auront à s'occuper du « troupeau de Dieu » : « paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau ; et quand le souverain pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire » (1 Pierre 5:2 à 4).

3.2 Autres leçons apprises par Pierre pour notre profit, selon sa 1ère épître

Dans le livre des Actes, nous avons quatre circonstances sur lesquelles nous désirerions nous arrêter (3:4, 5 à 12 ; 5:17 à 42 et 12:1 à 17). Elles ont été traversées par Pierre dans l'exercice de son ministère et là encore, l'apôtre désire que ce qu'il lui a été donné d'apprendre soit profitable à tous ; il en parlera donc à plusieurs reprises dans sa première épître.

3.2.1 Actes 3

En Actes 3 nous le voyons, avec Jean, monter « au temple, à l'heure de la prière » ; « on portait un homme qui était boiteux dès le ventre de sa mère ». Ce n'était pas pour obtenir sa guérison, mais seulement « pour demander l'aumône à ceux qui entraient dans le temple » (v. 1, 2). Nombreux sont ceux qui pensent ne pouvoir être délivrés de leur condition misérable et se contenteraient d'obtenir une certaine amélioration de leur état — et souvent on ne leur propose pas autre chose — ils se contenteraient de recevoir « une aumône » ! Pierre ne remet pas « une aumône », il n'a « ni argent ni or » — et ce ne sont pas « des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or », qui peuvent racheter des pécheurs de leur « vaine conduite », c'est seulement « le sang précieux de Christ », écrira-t-il plus tard (1 Pierre 1:18 à 21) — mais il apporte à ce pauvre boiteux une entière délivrance « au nom de Jésus Christ le Nazaréen » (Actes 3:6).

Dans la circonstance dont nous venons de parler, Pierre exerce en fait la « sacrificature royale » dont il est question dans sa première épître : « Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (2:9). — Cette circonstance a donc comme son écho dans ce que Pierre a été conduit à écrire 1 Pierre 1:18 à 21 et 2:9.

Le boiteux guéri peut désormais « entrer avec eux au temple » — c'est-à-dire avec les deux apôtres — au lieu de rester « à la porte du temple » où on le mettait tous les jours, et louer Dieu (Actes 3:8). Il est donc à même d'exercer, en quelque sorte, la « sainte sacrificature » dont parle Pierre (1 Pierre 2:5).

3.2.2 Actes 4

Le lendemain, est-il dit au chapitre 4 des Actes, Pierre et Jean comparaissent devant le sanhédrin pour répondre à la question suivante : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? ». Pierre déclare alors : « Sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été par le nom de Jésus Christ le Nazaréen, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; c'est, dis-je, par ce nom que cet homme est ici devant vous plein de santé. Celui-ci est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (v. 7 à 12). C'est ce qui conduit Pierre à écrire : « Parce qu'on trouve dans l'écriture : « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre de coin, élue, précieuse ; et celui qui croit en elle ne sera point confus ». C'est donc pour vous qui croyez, qu'elle a ce prix ; mais pour les désobéissants, « la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre de coin », « et une pierre d'achoppement et un rocher de chute », lesquels heurtent contre la parole, étant désobéissants, à quoi aussi ils ont été destinés » (1 Pierre 2:6 à 8).

3.2.3 Actes 5

Un peu plus tard, Pierre et Jean sont jetés « dans la prison publique », mais ils sont délivrés par un ange qui, de nuit, en ouvre les portes. Ainsi libérés, les deux apôtres entrent dans le temple et annoncent « au peuple toutes les paroles de cette vie ». Lorsque « le souverain sacrificateur... et ceux qui étaient avec lui... assemblèrent le sanhédrin... ils envoyèrent à la prison pour les faire amener ». Les huissiers constatent que la prison est « fermée avec toute sûreté, et les gardes se tenant aux portes », mais il n'y a personne dedans. Cette délivrance miraculeuse aurait dû parler à ceux qui avaient l'intention de faire comparaître, pour les juger et les condamner, Pierre et Jean. Ils demeurèrent en « perplexité » tandis que « quelqu'un arriva et leur rapporta : Voilà, les hommes que vous avez mis en prison sont au temple et enseignent le peuple ». Ils sont alors amenés « sans violence ; car ils craignaient d'être lapidés par le peuple », et c'est l'occasion pour Pierre de rendre témoignage. — Dieu se sert de Gamaliel pour faire libérer les deux apôtres, alors que le souverain sacrificateur et les chefs du peuple, « ayant entendu ces choses, frémissaient de rage, et tenaient conseil pour les faire mourir ». Après l'intervention de Gamaliel, « ils leur enjoignirent, après les avoir battus de ne pas parler au nom de Jésus, et les relâchèrent ». Que font alors les deux apôtres ? « Eux donc se retiraient de devant le sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom ; et ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ, dans le temple et de maison en maison » (Actes 5:17 à 42).

Pierre pouvait bien penser à cet épisode de son ministère lorsque, pour encourager les saints éprouvés, il écrit : « Bien-aimés, ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais, en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport » (1 Pierre 4:12, 13).

3.2.4 Actes 12

Le chapitre 12 du livre des Actes nous est bien connu, aussi n'entrerons-nous pas dans beaucoup de détails, renvoyant nos lecteurs à un article récemment paru (M. É. 1971, p. 253). Dans ce chapitre, Pierre se trouve dans une situation qui, à vue humaine, semble sans aucun espoir. Le roi Hérode, qui déjà avait fait mourir par l'épée Jacques, le frère de Jean, avait pris les précautions les plus sérieuses pour que Pierre — qu'il avait fait emprisonner et qu'il voulait mettre à mort après la Pâque — ne puisse être délivré. Mais plus grandes sont les précautions prises par les hommes, plus merveilleux est le déploiement de la puissance de Dieu ! — Pendant ce temps,

« l'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui » et Dieu y a répondu. Lorsque l'ange du Seigneur apparaît pour le faire sortir de la prison, « Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes » et les détails qui nous sont donnés montrent qu'il dormait profondément. Nous aurions compris que, « en souci » au sujet du lendemain, il ne puisse trouver le sommeil... Mais il avait fait lui-même ce à quoi il exhortera les lecteurs de sa première épître : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (5:7). Puisseons-nous réaliser en tout temps cette exhortation, que nous connaissons si bien mais que nous avons tant de peine à mettre en pratique !

3.3 Pierre a été attentif aux circonstances qu'il a traversées

Les passages des Évangiles et des Actes que nous avons rappelés, rapprochés des citations de la première épître de Pierre, nous montrent combien l'apôtre a été attentif aux circonstances par lesquelles le Seigneur a trouvé bon de le faire passer. Il a retenu ce qu'il a pu ainsi apprendre et le Saint Esprit l'a conduit à faire profiter des leçons apprises ceux qu'il a eu à servir. En vérité, il n'a pas oublié ce que le Seigneur lui avait dit : il a « fortifié ses frères » !

3.4 Tirons profit des circonstances et exercices traversés

Quel exemple est ainsi placé devant nous ! Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! de passer à la légère sur bien des circonstances que Dieu nous amène à traverser, et de ne pas comprendre ou retenir ce qu'Il voudrait nous enseigner par ce moyen ? Qu'il nous soit donné, dans le chemin que nous sommes appelés à suivre, au milieu des circonstances et des exercices que nous avons à connaître, de tirer grand profit de ce que le Seigneur veut nous enseigner et d'en amener d'autres à en recevoir aussi du bien ! Nous ne comprenons pas toujours pourquoi Dieu permet dans nos vies telle ou telle difficulté, telle ou telle épreuve, tel exercice douloureux... Soyons assurés qu'Il veut, par ce moyen, nous instruire, nous former, nous enrichir et Il désire que, par ce que nous avons ainsi appris et reçu de Lui, nous puissions à notre tour être utiles à d'autres, fortifier nos frères !

Les trois Marie par Edward Dennett

Table des matières abrégée

- 1 Préface
- 2 Marie la mère de notre Seigneur
- 3 Marie de Béthanie
- 4 Marie de Magdala

Table des matières détaillée

- 1 Préface
- 2 Marie la mère de notre Seigneur
 - 2.1 Une place prééminente, mais le Seigneur est au-dessus
 - 2.2 Luc 1:26-38 — La mission de Gabriel auprès de Marie
 - 2.3 Luc 1:39-45 — La visite de Marie à Élisabeth
 - 2.4 Luc 1:46-56 — Le Magnificat
 - 2.5 Luc 2:1-7 — Marie à Bethléhem
 - 2.6 Luc 2:8-20 — Marie et les bergers
 - 2.7 Luc 2:21-39 — Marie au temple
 - 2.8 Luc 2:40-52 — Marie et Joseph trouvent Jésus dans le temple
 - 2.9 Jean 2:1-11 — À Cana de Galilée
 - 2.10 Matt. 12:46-50, Marc 3:31-35, Luc 8:19-21 — La mère et les frères du Seigneur
 - 2.11 Jean 19:25-27 — Marie près de la croix de Jésus
 - 2.12 Actes 1 — La dernière mention de Marie
- 3 Marie de Béthanie
 - 3.1 Introduction
 - 3.2 Luc 10:38-42
 - 3.2.1 Le foyer de Béthanie et la différence entre les deux sœurs
 - 3.2.2 Assise aux pieds du Seigneur
 - 3.2.3 Pour écouter Sa Parole
 - 3.2.4 L'intervention de Marthe
 - 3.3 Marie et la mort de Lazare — Jean 11
 - 3.3.1 La maison de Béthanie — Jean 11:1
 - 3.3.2 Lazare malade. L'intervention différée du Seigneur — Jean 11:2-19
 - 3.3.3 Marthe et Marie : les exercices communs dans la douleur — Jean 11:20, 21
 - 3.3.4 Comment le Seigneur s'occupe de Marthe — Jean 11:20-27
 - 3.3.5 L'appel de Marie — Jean 11:28-31
 - 3.3.6 Marie rencontrant le Seigneur — Jean 11:32
 - 3.3.7 Souffrance et sympathie du Seigneur — Jean 11:33-38
 - 3.3.7.1 Jésus frémit en Son esprit
 - 3.3.7.2 Jésus pleura
 - 3.3.8 Encore Marthe. Résurrection de Lazare — Jean 11:38-44
 - 3.3.9 L'épreuve porte son fruit — Jean 11-12
 - 3.4 Marie oignant les pieds de Jésus — Jean 12:1-8
 - 3.4.1 Effets de la résurrection de Lazare sur le peuple — Jean 11:45-54
 - 3.4.2 Le dernier souper — Jean 12:1-2a
 - 3.4.3 Marthe et Lazare — Jean 12:2b
 - 3.4.4 Avant l'onction. L'état de Marie — Jean 12:3a
 - 3.4.5 Sens et valeur de l'onction — Jean 12:3b
 - 3.4.6 La maison remplie de l'odeur du parfum — Jean 12:3c
 - 3.4.7 Judas — Jean 12:4-6
 - 3.4.8 Portée profonde de l'acte de Marie — Jean 12:7-8
 - 3.5 Dernières pensées à propos de Marie de Béthanie
- 4 Marie de Magdala
 - 4.1 Qui était-elle ? — Différentes femmes à ne pas confondre
 - 4.2 Luc 8:1-3
 - 4.2.1 Son origine
 - 4.2.2 Son affection intense
 - 4.2.3 Son service en exemple pour nous
 - 4.3 Marie de Magdala à la croix du Seigneur Jésus
 - 4.3.1 Marie en premier — près de la croix. Jean 19:25
 - 4.3.2 Ceux qui étaient présents à la croix
 - 4.3.3 Le sens profond de la présence de Marie à la croix. La mort avec Christ
 - 4.3.4 Ce qui occupait les cœurs à la croix. Psaume 22
 - 4.3.5 Marie de Magdala à distance de la croix — Matt. 27:55-56
 - 4.3.6 Sentiments du Seigneur à la croix
 - 4.4 Marie de Magdala et l'ensevelissement du Seigneur
 - 4.5 Marie de Magdala et son Seigneur ressuscité
 - 4.5.1 Selon le récit de Matthieu, Marc et Luc
 - 4.5.2 Selon le récit de Jean 20
 - 4.5.2.1 Jean 20:1-10
 - 4.5.2.2 Jean 20:11-13
 - 4.5.2.3 Jean 20:14
 - 4.5.2.4 Jean 20:15-17a
 - 4.6 Marie, messagère du Seigneur — Jean 20:17b-18

1 *Préface*

Ce titre « Les trois Marie » ne signifie pas qu'il n'y ait pas d'autres Marie dans le Nouveau Testament, mais il veut simplement dire que les trois choisies ici — Marie la mère de notre Seigneur, Marie de Béthanie et Marie de Magdala — occupent une place privilégiée. Il est en effet probablement évident pour tout lecteur des Écritures que ces trois Marie furent manifestement choisies par Dieu pour être associées à Son Fils bien-aimé pendant Son séjour ici-bas, afin d'être pour nous des modèles de grâce, de dévouement et d'amour, de communion et de fidélité dans le service. La prière de celui qui écrit ces lignes est que d'autres puissent partager avec lui les bienfaits et la bénédiction que lui-même a retirés de ses méditations sur ces exemples saints et bénis, afin que le Seigneur Lui-même en soit plus abondamment glorifié.

2 *Marie la mère de notre Seigneur*

2.1 *Une place prééminente, mais le Seigneur est au-dessus*

Si ce n'était que « toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner » (2 Tim. 3:16), on pourrait presque craindre d'aborder le sujet de cette femme tellement honorée et bénie entre toutes les femmes. Une autre raison a peut-être dissuadé bien des croyants de se pencher sur ses privilèges et sur sa personne : c'est le péché d'idolâtrie dont elle est l'objet pour tant de millions de chrétiens professants. L'antidote à cette tendance — si attristante pour l'Esprit de Dieu et si déshonorante pour le Seigneur lui-même — se trouve dans l'étude des passages relatifs à ce vase d'élection que nous ont conservés les évangiles. Telle est la tâche que nous avons été conduit à entreprendre, dans l'espoir de mieux comprendre, éclairés par le Saint Esprit, la grâce merveilleuse de Dieu qui a distingué cette pauvre femme par cet honneur inouï, ainsi que les fruits de cette grâce manifestés dans sa confiance simple et inébranlable dans le Seigneur, et dans sa vie humble et dévouée.

Remarquons que seuls les évangiles de Luc et de Jean rapportent les paroles et les actes de Marie. Matthieu fait mention d'elle, avec beaucoup de détails en rapport avec la naissance du Seigneur Jésus dans ce monde, mais rien de plus. En fait, dans cet évangile, c'est Joseph qui tient la première place, car c'est par lui, généalogiquement, que Jésus est déclaré fils de David (Matt. 1:16-20). Il n'en reste pas moins que c'est Marie qui avait été choisie et préparée par Dieu pour l'ineffable privilège de devenir le vase par lequel Jésus allait être introduit au milieu d'Israël, comme Celui qui sauverait Son peuple de leurs péchés ; car comme le dit l'évangéliste : « tout cela arriva afin que fût accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète, disant : « Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, ce qui, interprété, est : Dieu avec nous » (Matt. 1:22-23). Une fois cette prophétie accomplie et l'enfant né, la gloire rayonnante de Celui-ci ne pouvait que rejeter Marie dans l'ombre. C'est pourquoi dès le chapitre suivant, il est dit cinq fois : « le petit enfant et sa mère », et non pas « la mère et son Enfant ». Comment aurait-il pu en être autrement avec un enfant nouveau-né qui n'était rien moins qu'Emmanuel, Dieu avec Son peuple ? Une juste appréciation de ce fait aurait éteint pour toujours le désir d'exalter Marie au-dessus de son Fils, comme le Seigneur Lui-même l'a enseigné, d'une autre manière, lorsqu'un auditeur plein d'admiration s'écria : « bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées » (Luc 11:27), et que Lui répondit : « ... mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:28). Ce n'était pas la femme si favorisée fût-elle, mais sa Semence qui devait briser la tête du serpent, Celui en qui tous les conseils de Dieu devaient être révélés et accomplis. C'est donc Lui, le Fils bien-aimé de Dieu, et non pas Marie, qui doit remplir de louange et d'adoration le cœur des enfants de Dieu.

2.2 *Luc 1:26-38 — La mission de Gabriel auprès de Marie*

Dans l'évangile de Luc, c'est Marie qui occupe la première place dans le récit de la nativité. Il n'est fait aucune allusion aux exercices de Joseph. Il est seulement dit que Marie était « une vierge fiancée à un homme dont le nom était Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie » (Luc 1:27). C'est à elle, dans sa demeure de Nazareth (*), que l'ange Gabriel fut envoyé de la part de Dieu. Assise dans sa maison — comme il ressort de ces mots « l'ange étant entré auprès d'elle » — Marie reçut cette salutation : « Je te salue, toi que Dieu fait jouir de Sa faveur ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes » (1:28). Gabriel, qui se tenait devant Dieu (1:19), était dans le secret divin touchant cette vierge choisie ; et comme cela ressort du caractère de cette salutation, il appréciait l'immense faveur, ainsi que l'exaltation entre toutes les femmes dont Dieu l'avait comblée dans Sa grâce. Ses paroles, en fait, ne font qu'exprimer son propre ravissement en communion avec les pensées de Dieu.

(*) Il n'est pas dit dans Matthieu que Joseph et Marie habitaient Nazareth avant la naissance de Jésus. Le but de cet évangile est de montrer l'accomplissement de la prophétie dans la naissance du roi des Juifs à Bethléhem, et ce n'est qu'après qu'il nous est dit que Joseph, de retour d'Égypte, « alla et habita dans une ville appelée Nazareth » etc. Les deux récits sont complémentaires, chacun nous informant de ce qui était nécessaire en rapport avec son point de vue particulier.

Or lorsque Marie vit l'ange, apparut sans aucun doute sous une forme humaine (voir Luc 24:4), « elle fut troublée à sa parole ; et elle raisonnait en elle-même sur ce que pourrait être cette salutation » (1:29). Autrement dit, elle raisonnait en elle-même sur la portée et le sens des paroles de Gabriel. Cela se comprend aisément si l'on se souvient du caractère de sa personne et de sa position. C'était une femme pieuse, craignant Dieu, et malgré sa généalogie, il semble bien qu'elle était d'humble condition. La débonnairité, l'humilité et la foi, voilà ce qui caractérisait manifestement sa vie spirituelle. Elle avait donc bien de quoi être troublée par ce qu'elle avait entendu, et de quoi raisonner, non pas selon les pensées naturelles qu'engendre le doute, mais dans la perplexité quant au sens des paroles de l'ange ! Avec une intelligence toute divine des sentiments de Marie, Gabriel commence par apaiser son esprit, puis, pour la préparer à la communication merveilleuse qu'il était chargé de lui faire, il l'assure qu'elle a trouvé faveur auprès de Dieu (*). Nous disons bien « pour la préparer » à recevoir son message, car tant que l'âme n'a pas trouvé la paix et la liberté, elle ne saurait recevoir de message divin (voir Dan. 9:19).

(*) À propos des versets 28 et 30, quelqu'un a fait remarquer que les expressions « toi que Dieu a fait jouir de Sa faveur » et « tu as trouvé grâce » ne sont pas du tout synonymes. Elle avait personnellement « trouvé grâce », si bien qu'elle n'avait rien à craindre. Mais Dieu, dans Sa souveraineté, lui avait prodigué cette grâce, cette immense faveur, d'être la mère du Seigneur. En cela, elle était l'objet de la faveur souveraine de Dieu. — On peut ajouter que l'expression « trouver grâce auprès de Dieu » fait allusion à l'état spirituel de Marie, tandis que « jouir de la faveur de Dieu » parle plutôt de ce que Dieu l'avait choisie pour être celle qui donnerait naissance à Jésus. Mais ces deux choses sont bien sûr liées entre elles.

Et quel message que celui que Gabriel avait pour mission de délivrer ! « Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom JÉSUS ; Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume » (Luc 1:31-33).

Nous n'avons pas l'intention de nous étendre sur l'ineffable mystère de l'incarnation de notre adorable Seigneur et Sauveur, pas plus que sur les titres de gloire qui Lui sont attribués ici, puisque c'est la personne de Marie qui est le sujet de notre méditation. Remarquons seulement que la gloire de Sa personne est assurément contenue dans le nom de Jésus qui signifie en fait « l'Éternel Sauveur », et que tous les titres mentionnés ici sont en relation avec la terre, et avec Son exaltation sur la terre, comme le « Fils du Très-haut » et le « Fils de David » qui devait exercer pour toujours la souveraineté sur la maison de Jacob. C'est comme héritier des droits royaux de David, mais comme étant à la fois Seigneur de David et Fils de David, qu'Il est présenté ici. Que le lecteur n'oublie

pas que toutes ces promesses ne sont pas encore accomplies, mais qu'elles le seront infailliblement par la puissance de Dieu selon Ses conseils éternels. Les rois et les chefs de ce monde peuvent bien se dresser et se liguier contre le Seigneur et Son Oint, mais malgré la fureur des nations et de leurs chefs, Dieu, dans Ses conseils éternels, a placé Son Roi sur Sa sainte montagne de Sion, et Il régnera « jusqu'à ce qu'Il ait mis tous les ennemis sous Ses pieds » (Actes 4:26 ; Ps. 2:2, 6 ; 1 Cor. 15:25).

Lorsque Dieu promet un fils à Abraham, Sara rit en elle-même, car elle doutait, ne connaissant pas la toute puissance de Celui qui faisait la promesse. Zacharie aussi eut de la difficulté à croire quand Gabriel lui annonça que sa femme Élisabeth lui enfanterait un fils. En ce qui concerne Marie, elle dit à l'ange : « Comment ceci arrivera-t-il... » ? (Luc 1:34). Bien que l'objet de cette promesse fût contraire à l'ordre de la nature, ce n'était pas, comme dans les cas précédents, de la méfiance qui lui inspirait cette question. La preuve en est qu'il fut permis à Gabriel de répondre à cette question d'une manière parfaite et sans réserve. Cette réponse révèle deux choses, d'une part la conception miraculeuse de notre Seigneur, et d'autre part le fait que l'Enfant qui naîtrait serait appelé Fils de Dieu, le Fils de Dieu né dans ce monde selon le psaume 2 (*). Pour fortifier sa foi qui lui était donnée d'en haut, et qui existait déjà, Gabriel reçut la mission de l'informer de la grâce que Dieu faisait aussi à sa cousine Élisabeth, — « car rien ne sera impossible à Dieu » (1:37), dit-il en exprimant ainsi le fondement immuable de toute foi. Dieu ne serait pas Dieu s'il en était autrement. C'est pourquoi notre Seigneur Lui-même a dit : « toutes choses sont possibles à celui qui croit » (Marc 9:23). C'est cette leçon que Marie venait d'apprendre tout au fond de son âme, comme le prouve sa réponse : « Voici l'esclave du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole » (Luc 1:38).

(*) Il est important de faire la distinction entre ce titre et celui de Fils éternel dont parle Jean, en particulier, dans son évangile.

Non seulement Marie venait d'apprendre que rien n'était ni ne serait impossible pour Dieu, mais aussi, rendue consentante par la grâce de Dieu, elle s'offrait, certainement par la seule puissance du Saint Esprit, à l'accomplissement de Sa volonté bénie, et cela sans aucune réserve. Dans toute l'Écriture, il n'y a pas d'exemple de foi plus admirable ni de plus parfaite soumission. Elle ne pouvait s'aveugler quant aux conséquences possibles qui en découleraient pour elle dans ce monde, et en effet, nous apprenons en Matthieu qu'elle éveilla même les soupçons de Joseph, et fut pour lui un sujet d'exercice. Mais la foi ne raisonne jamais, et n'est jamais troublée ; elle compte simplement sur Dieu, dans l'assurance que s'Il nous appelle à tel service ou à marcher dans tel chemin, Il nous guidera et nous soutiendra quelles que soient l'épreuve ou la persécution qui en découleront. La paix d'une âme qui se repose sur la volonté de Dieu est indicible ; telle était la part de Marie à ce moment-là. La faveur qui lui était accordée était infinie, tout autant que la grâce qui la rendait capable de l'accepter en toute humilité et toute tranquillité. À cet égard aussi, autant que parce qu'elle fut le vase choisi par Dieu pour la naissance de Jésus, toutes les générations la diront bienheureuse (Luc 1:45, 48).

2.3 Luc 1:39-45 — La visite de Marie à Élisabeth

Toutes les fois que la grâce agit dans des âmes, celles-ci sont attirées les unes vers les autres par les liens de l'amour divin. Il en fut ainsi pour Marie et Élisabeth. Gabriel avait révélé à Marie que Dieu avait aussi visité sa cousine Élisabeth, et, consciente de ce qui allait s'accomplir en elle (qu'elle comprît ou non la portée de la communication reçue), elle avait senti qu'il y avait une amie à qui elle pouvait ouvrir son cœur. C'est pourquoi « Marie, se levant en ces jours-là, s'en alla en hâte au pays des montagnes dans une ville de Juda. Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth » (Luc 1:39-40).

Le cœur plein de ce qui lui avait été annoncé — qui était en outre une preuve de la fidélité de Dieu à Sa parole et de Son amour inépuisable pour Son peuple — elle ne pouvait que s'en aller « en hâte ». Quelles pensées devaient remplir son cœur dans l'adoration tandis qu'elle se hâtait d'accomplir sa mission ! Comme toute sainte femme de Juda, elle connaissait bien les écritures annonçant la venue du Roi et la gloire de Son royaume, par exemple : « Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la paix, qui apporte des nouvelles de bonheur, qui annonce le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règne ! La voix de tes sentinelles ! — elles élèvent la voix, elles exultent ensemble avec chant de triomphe ; car elles verront face à face, quand l'Éternel restaurera Sion. Éclatez de joie, exultez ensemble, lieux déserts de Jérusalem ; car l'Éternel console son peuple ; il a racheté Jérusalem » (Ésaïe 52:7-9) ; ou encore : « Réjouis-toi avec transports, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi... » (Zach. 9:9). Les paroles mêmes de l'ange ne pouvaient manquer de lui rappeler ces glorieuses prophéties, et de faire déborder son cœur de louange, du fait qu'elle, une humble vierge, participait à leur accomplissement !

Que sa visite à Élisabeth fût de Dieu, on le voit dans la salutation qui l'accueillit — salutation qui, en outre, dut confirmer sa foi d'une manière remarquable. Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de sa parente, elle se souvint de sa propre condition et, en même temps, remplie de l'Esprit Saint, elle fut inspirée par Lui pour proclamer la bénédiction de celle que le Seigneur, dans Sa grâce, avait tellement honorée entre toutes : « Elle s'écria à haute voix et dit : Tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de ton ventre ! Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? Car voici, dès que la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles, le petit enfant a tressailli de joie dans mon ventre. Et bienheureuse est celle qui a cru ; car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur » (Luc 1:41-45).

Quelques réflexions sur ces paroles remarquables, avant de considérer la réponse de Marie à Élisabeth. On remarquera tout de suite qu'Élisabeth, « remplie du Saint Esprit », est dans une entière communion avec la pensée de Dieu quant à Marie. Gabriel avait dit à celle-ci : « Tu es bénie entre les femmes » (1:28), et Élisabeth dit maintenant : « Tu es bénie entre les femmes » (1:42) avant d'ajouter « ... et béni est le fruit de ton ventre ». Ses yeux ayant été ouverts par la puissance de Dieu, elle voyait comme Dieu Lui-même voit, et prononce la même appréciation concernant celle qu'Il avait choisie pour être l'objet de cette faveur unique. Remplie de l'Esprit, Élisabeth reconnaît en outre en toute soumission et humilité, l'élévation de Marie par la grâce de Dieu : « Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi » ? (1:43). Bien qu'elle-même fût l'objet de la faveur divine, elle prenait pourtant la dernière place en face de celle qui allait devenir la mère de son Seigneur !

Puisse cet enseignement pénétrer nos cœurs, à savoir que, lorsque l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans des âmes, toute envie, tout esprit de querelle et toute jalousie sont bannis. L'amour jaillit alors librement ; or l'humilité est le fruit de l'amour. Puis, après avoir décrit l'effet produit sur elle-même par la salutation de Marie (1:44), elle proclame une troisième caractéristique de cette bénédiction : Marie était bénie en tant qu'objet de la faveur souveraine de Dieu, et en tant que vase choisi pour l'incarnation de notre Seigneur, mais elle était aussi bénie à cause de sa foi (1:45), une foi victorieuse de tous les obstacles, fondée sur la toute-puissance de Dieu. Comme Abraham, elle « ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité, mais fut fortifiée dans la foi, donnant gloire à Dieu » (cf. Rom. 4:20-21). Elle s'était ainsi emparée résolument de la parole de Dieu, pleinement persuadée que ce qu'Il avait promis, Il l'accomplirait certainement. C'est ainsi qu'elle honorait Dieu, et voilà maintenant qu'elle recevait l'assurance divine par la bouche d'Élisabeth, que s'accompliraient les choses qui lui avaient été dites de la part du Seigneur (Luc 1:45).

2.4 Luc 1:46-56 — Le Magnificat

« Magnificat » est le terme par lequel furent désignées ces paroles de Marie, dans les premiers temps de l'Église (du latin « magnificare » = exalter, glorifier)

Nous rapportons intégralement les paroles de Marie, afin que le lecteur en perçoive mieux le sens divin et la beauté :

« Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon sauveur, car Il a regardé l'humble état de son esclave ; car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse ; car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint ; et sa miséricorde est de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a agi puissamment par son bras ; il a dispersé les orgueilleux dans la pensée de leur cœur ; il a fait descendre les puissants de leurs trônes, et il a élevé les petits ; il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches à vide ; il a pris la cause d'Israël, son serviteur, pour se souvenir de sa miséricorde (selon qu'il avait parlé à nos pères) envers Abraham et envers sa semence, à jamais » (Luc 1:46-55).

Un écrivain bien connu a dit : « Il est remarquable qu'il n'est pas dit que Marie était remplie de l'Esprit Saint. Il me semble que c'est tout à son honneur. Le Saint Esprit avait visité Élisabeth et Zacharie d'une manière exceptionnelle. Mais, bien que Marie fût indubitablement sous l'influence de l'Esprit de Dieu, l'effet produit sur elle était plutôt un effet intérieur, plutôt lié à sa foi personnelle, à sa piété, aux relations habituelles de son cœur avec Dieu (ces relations étaient le fruit de cette foi et cette piété), et cet effet sur Marie s'exprime plutôt sous la forme de ses sentiments personnels : reconnaissance pour la grâce dont elle, humble femme, était l'objet, en rapport avec l'espérance et la bénédiction d'Israël ». Ces remarques nous aideront à mieux comprendre ce cantique de louange extraordinaire dont on a dit fort justement qu'il célébrait la joie d'Israël dans le don de Christ. Car tout en étant l'expression des sentiments produits dans le cœur de Marie par le Saint Esprit — sentiments qui convenaient et répondaient à cette grâce dont elle était l'objet exceptionnel, — Marie elle-même disparaissait pour ainsi dire, devant Israël dont elle était le type (cf. 1:54).

On voit tout de suite que ce cantique a un caractère typiquement juif, en ce qu'il ne va pas plus loin qu'Abraham et sa semence. À cet égard on l'a souvent comparé à celui d'Anne qui, elle aussi, sans remonter comme Marie jusqu'aux promesses faites à Abraham, évoque toutes les voies de Dieu envers Son peuple, et anticipe triomphalement sa délivrance complète grâce à l'intervention de l'Éternel, lorsqu'elle dit : « Ceux qui contestent contre l'Éternel seront brisés ; il tonnera sur eux dans les cieus. L'Éternel jugera les bouts de la terre, et il donnera la force à son roi, et élèvera la corne de son oint » (1 Sam. 2:10). Marie, de son côté, considère la délivrance comme ayant déjà eu lieu, opérée en Celui qui allait naître, et elle l'exprime en disant : « Il a pris la cause d'Israël, son serviteur, pour se souvenir de sa miséricorde (selon qu'il avait parlé à nos pères) envers Abraham et envers sa semence, à jamais » (Luc 1:54-55).

Deux choses ne manqueront pas d'attirer notre attention dans le cantique de Marie : D'abord elle attribue tout à Dieu ; et ensuite, faisant totalement abstraction d'elle-même, elle célèbre Sa grâce. À ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de citer ce qui suit : « Marie reconnaît Dieu, son Sauveur, dans la grâce qui l'a remplie d'une telle joie, en même temps qu'elle confesse sa propre insignifiance. Car quelle que fût la sainteté de l'instrument choisi par Dieu — sainteté qui caractérisait vraiment Marie — Marie n'était cependant grande que dans la mesure où elle s'effaçait elle-même, car alors Dieu était tout. Si elle s'était fait valoir en quelque manière, Marie aurait perdu sa vraie place ; mais elle ne le fit pas. Dieu l'en garda afin que Sa grâce fût pleinement manifestée ». Puissions-nous être attentifs à cette leçon bénie, car il est impossible que la grâce agisse pleinement dans nos âmes si nous ne sommes pas à notre vraie place devant Dieu, une place de néant.

S'il est pénétré de ces pensées, le lecteur de ces lignes comprendra facilement le sens de ce cantique de louange. Toutes les fois qu'une véritable travail de l'Esprit de Dieu s'opère dans l'âme des Siens, leur cœur s'élève jusqu'à la source d'où vient leur bénédiction. Il en est ainsi pour Marie. Sa première pensée est pour le Seigneur qui l'avait visitée d'une grâce aussi ineffable : « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur ». Sous la puissante action du Saint Esprit, sa propre personne se confond momentanément avec le peuple d'Israël, et c'est pourquoi elle se réjouit dans le Dieu et Sauveur d'Israël. Il est vrai qu'elle parle d'elle-même au verset suivant, en disant que Dieu a regardé l'humble état de son esclave, et que désormais toutes les générations la diront bienheureuse. Cependant, même alors, elle n'est que l'instrument choisi de cette bénédiction destinée à Israël. C'était la pensée du salut d'Israël arraché à son bas état qui remplissait son cœur lorsqu'elle dit : « Le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint » (1:49), car elle ajoute aussitôt : « et sa miséricorde est de génération en générations sur ceux qui le craignent » (Luc 1:50). Cela montre, en outre, que c'était l'Israël élu de Dieu qui remplissait ses pensées, l'Israël duquel Balaam avait été contraint de dire que Dieu n'avait pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni d'injustice en Israël (cf. Nombres 23:21) — en un mot, c'était l'Israël selon les conseils et les pensées de Dieu qui remplissait le cœur de Marie.

Les trois versets suivants (1:51-53) exposent les principes des voies de Dieu en grâce, et l'état spirituel requis pour recevoir cette grâce. Les orgueilleux dans l'imagination de leur cœur, les puissants sur leurs trônes, les riches, ceux qui se suffisent à eux-mêmes, ne sauraient se tenir devant un Dieu saint en train de juger. C'est aux pauvres que s'adresse toujours l'évangile. Ce sont donc ceux de bas état que Dieu élève, et ceux qui ont faim qu'Il nourrit de ce qui est bon. Le Seigneur Lui-même l'avait déjà proclamé lorsqu'Il disait : « Bienheureux, vous pauvres, car à vous est le royaume de Dieu ; bienheureux, vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés ; bienheureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez... » (6:20-21), avant de s'adresser aux autres en ces termes : « Mais malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ; malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim ; malheur à vous qui riez maintenant, car vous mènerez deuil et vous pleurerez » (6:24-25). Que ces paroles solennelles retentissent partout, paroles d'encouragement et de consolation pour les pauvres, pour les enfants de Dieu dans la souffrance et l'affliction, et paroles d'avertissement pour ceux qui cherchent leur propre satisfaction et l'élévation dans ce monde !

Marie termine son cantique sur ces paroles auxquelles nous avons déjà fait allusion : « Il a pris la cause d'Israël, son serviteur, pour se souvenir de sa miséricorde (selon qu'il avait parlé à nos pères) envers Abraham et envers sa semence, à jamais » (1:54-55). « La foi est l'assurance des choses qu'on espère », et Marie, en cet instant, aussi éprouvantes que fussent les étapes qu'Israël devrait encore franchir avant l'accomplissement de cette promesse, contemplait la réalisation de tous les desseins de grâce de Dieu envers Son peuple terrestre. En vérité, tout était assuré et établi dans la Personne de Celui qui allait naître dans ce monde, selon ce qu'annoncent les anges dans leur cantique de louange au chapitre suivant : « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre, paix, et bon plaisir dans les hommes » (2:14).

Pendant trois mois, Marie demeura près de sa parente (« fort avancée en âge », comme son mari) avant de retourner chez elle. L'Écriture ne dit rien sur les instants de communion entre ces saintes femmes, mais nous pouvons être sûrs qu'elles s'enrichirent mutuellement dans leur foi et leur joie dans le Seigneur. La visite terminée, Marie s'en retourna chez elle, poursuivant son humble chemin jusqu'à l'accomplissement des propos divins. Et cette maison était le centre d'attrait de toute l'attention du ciel.

2.5 Luc 2:1-7 — Marie à Bethléhem

Si Dieu est souverain dans Ses plans, cette souveraineté ne se manifeste pas moins dans les instruments qu'Il choisit pour les accomplir. Plus de 700 ans avant la naissance de Christ, le prophète Michée avait dit, au nom de l'Éternel : « Et toi, Bethléhem Ephrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité » (Michée 5:2). On considérerait cela comme une prédiction du lieu de naissance du Messie, comme le montre la citation qu'en firent les principaux sacrificateurs et les scribes en réponse à Hérode qui s'enquerrait du lieu où devait naître le Christ. Mais Marie habitait à Nazareth de Galilée, et le temps de la naissance de l'enfant divin approchait. « Or il arriva, en ces jours-là qu'un décret fut rendu de la part de César Auguste, portant qu'il fût fait un recensement de toute la terre

habitée » (c'est-à-dire l'empire romain ; Luc 2:1). Ce décret eut pour effet d'obliger Joseph (ainsi que Marie, la femme qui lui était fiancée, laquelle était enceinte) à monter « de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David qui est appelée Bethléhem » (Luc 2:4-5). L'empereur romain était loin de se douter des conséquences de cette pensée qui lui était venue à l'esprit. Comme l'a fait remarquer quelqu'un : « Cet édit ne fait qu'accomplir le merveilleux propos de Dieu, en faisant naître le Roi Sauveur dans le village où, selon le témoignage de Dieu lui-même, devait avoir lieu cet événement ». Il est aussi remarquable que, bien que ce décret eût été proclamé, et que Joseph et Marie, sans aucun doute avec beaucoup d'autres, se fussent déjà rendus à Bethléhem pour y être enregistrés, il semble que « le recensement lui-même se fit seulement lorsque Cyrénus fut gouverneur de Syrie » (2:2). Que la sagesse de Dieu et la perfection de Ses voies sont admirables ! Joseph doit emmener Marie, sa femme, à Bethléhem, et Dieu contraint l'empereur à déclencher cette migration générale pour obliger Joseph à partir ! Quelle preuve de ce que Dieu Lui-même tient encore les rênes du gouvernement, et de ce qu'Il incline le cœur des hommes là où Il veut ! Le chrétien le croit et le sait et demeure donc en paix au sein des activités fiévreuses des hommes, de la confusion, des turbulences et des luttes qui l'entourent de tout côté.

C'est pendant le séjour de Joseph et Marie à Bethléhem que cette dernière « ...mit au monde son fils premier-né, et l'emballota, et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (2:7). Nous n'avons pas l'intention de considérer ici le mystère de l'incarnation, mais plutôt l'histoire personnelle de Marie. Nous nous permettons cependant de rapporter ces réflexions de quelqu'un d'autre sur cet événement prodigieux, ce mystère des mystères : « Le Fils de Dieu est né dans ce monde, mais n'y trouve pas de place. Le monde est chez lui, ou, tout au moins, grâce à sa richesse, il trouve une place à l'hôtellerie. C'est selon sa richesse que l'homme est reçu et trouve place dans le monde. Le Fils de Dieu, Lui, n'en trouve pas, sauf dans une crèche. Est-ce pour rien que le Saint Esprit nous rapporte cette circonstance ? Non ! Il n'y a pas de place pour Dieu, ni pour ce qui est de Dieu dans ce monde. Il en est donc d'autant plus merveilleux, l'amour qui L'a fait descendre ici-bas. Il a commencé dans une crèche, et a fini sur une croix, et le long de Son chemin, Il n'a pas eu de lieu pour y reposer Sa tête (9:58) ». Devant ces faits, nous, croyants, sommes contraints de nous courber, remplis de respect et d'adoration devant notre Dieu, en contemplant le manière dont Il s'est fait « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16), et la grâce de notre Seigneur Jésus Christ qui, bien qu'Il fût riche, a vécu dans la pauvreté pour nous, afin que par Sa pauvreté nous fussions enrichis (2 Cor. 8:9). Prosternés ainsi devant Lui, rappelons-nous que, pour réaliser Ses desseins de grâce et d'amour, pour racheter Son peuple — que ce soit Israël ou l'Église — Il a dû vivre rejeté des hommes et mourir crucifié. Cet enfant couché dans la crèche était l'objet de tous les conseils de Dieu, le soutien et l'héritier de la création, le Seigneur de tous ceux qui hériteront de la gloire et de la vie éternelle. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne soit nullement question de Marie pendant tout ce temps-là ; rien n'est dit de ses sentiments ni de ses pensées, car en vérité elle était cachée derrière la gloire de son Fils.

2.6 Luc 2:8-20 — Marie et les bergers

Si nous parlons de ces hommes pieux choisis par Dieu pour recevoir l'annonce d'un « Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (2:11), ce n'est qu'en rapport avec leur rôle dans l'histoire de Marie. Ce n'était pas des grands de ce monde dont Dieu s'occupait à ce moment-là, mais des pauvres et des affligés de Son peuple, et ces bergers en faisaient partie. Les communications divines ne peuvent être reçues que par ceux dont les cœurs ont été divinement préparés. Nous pouvons donc être assurés que ces humbles bergers étaient de ceux qui attendaient la délivrance à Jérusalem (voir 2:38). C'est donc vers eux qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, que l'ange fut envoyé pour leur annoncer ce grand sujet de joie qui serait pour tout le peuple ; et pour affermir leur foi, un signe leur fut donné : « ...vous trouverez un petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche » (2:12). À peine eut-il délivré son message que « soudain il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes » (2:13-14).

Laissons notre pieux lecteur méditer ces paroles (elles déclarent au moins que tous les desseins de Dieu en vue de la bénédiction de Son peuple Israël, étaient déjà réalisés dans la Personne de Son Fils bien-aimé), et suivons les bergers. Avec une foi simple, ne mettant point en doute la vérité de ce qu'ils avaient entendu, ils se dirent l'un à l'autre : « Allons donc jusqu'à Bethléhem, et voyons cette chose qui est arrivée que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils allèrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche » (2:15-16). Quel spectacle s'offrait à leurs yeux ! Peut-être ne saisirent-ils pas tout le sens de ce qu'ils voyaient, ni la gloire de l'Enfant. Toujours est-il qu'ils Le virent, sans aucun doute avec des cœurs remplis d'adoration ! Rien n'est rapporté de ce que purent dire les bergers, Marie ou Joseph. Peut-être ne pouvaient-ils s'arracher à la contemplation du Sauveur, Christ le Seigneur, couché là dans cette crèche ? Et pourtant ils durent parler, puisque, après la mention de ce qu'« ils divulguèrent la parole qui leur avait été dite », et l'indication de l'effet produit (« ceux qui l'ouïrent s'étonnèrent des choses qui leur étaient dites par les bergers »), il est dit que Marie gardait toutes ces choses par devers elle, les repassant dans son cœur » (2:17-19).

De ceci, combiné à la dernière phrase du v. 57, nous pouvons déduire que Marie était une âme calme, méditative, réfléchie. Choisie pour une telle mission, et chargée d'une telle responsabilité, il ne pouvait guère en être autrement. Même en ne réalisant que faiblement qui était son Enfant, elle devait être remplie de crainte dans la présence de Dieu, et parler aurait été déplacé. On voudrait plus en savoir sur ses pensées lorsqu'elle contemplait le visage de cet Enfant merveilleux, Celui dont Ésaïe avait prophétisé en disant : « ... on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix » (És. 9:6). Mais si grande que fût la faveur faite à Marie, ce n'est pas elle, mais son Fils dont le ciel s'occupait, qui était l'Objet des conseils de Dieu, Celui en qui la gloire de Dieu serait magnifiée, proclamée, réalisée même ici-bas ! Nous pouvons toutefois admirer les beaux traits du caractère de Marie, qui ressortent si bien de sa vie de piété et de fidélité.

2.7 Luc 2:21-39 — Marie au temple

Il y a une preuve de la piété et de la fidélité de Marie et de Joseph dans l'attention qu'ils portaient à la Parole de Dieu dans ses moindres détails. Pour la circoncision du saint Enfant Jésus aussi bien que pour la purification de Marie, ils agirent en parfaite obéissance aux prescriptions de la loi (cf. Lévi. 12), de même que lorsqu'ils présentèrent Jésus au Seigneur, « selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, que tout mâle qui ouvre la matrice sera appelé saint au Seigneur » (Luc 2:23). Quarante jours devaient donc s'écouler avant que Marie pût paraître dans le temple de Jérusalem, et c'est pendant ce temps que dut avoir lieu la visite des mages de l'Orient selon le récit de Matthieu. Dans cette scène, comme dans la visite des bergers, Marie reste au second plan, et nous pouvons affirmer sûrement que c'était de son plein gré. En communion avec la pensée de Dieu — au moins dans sa mesure — elle se réjouissait de reconnaître la gloire à venir de Celui qui était « né roi des Juifs » (Jean 18:37), et elle n'était nullement étonnée de voir les mages se prosterner, Lui rendre hommage, et ouvrir leurs trésors et Lui offrir des dons, « de l'or, et de l'encens, et de la myrrhe » (Matt. 2:11). Le fait d'avoir été le vase choisi pour Sa naissance était sa joie, mais elle devait dorénavant apprendre qu'avoir d'étroites relations avec l'Oint de Dieu — jusqu'à Lui être identifiée — attirerait sur elle la persécution du dieu de ce monde. Dès l'instant où l'enfant divin naquit, le dragon (Satan) qui guettait cet événement, chercha à Le dévorer (Apoc. 12). Marie, Joseph, ainsi que Jésus, devinrent l'objet de la haine du méchant roi. Mais divinement abrités, protégés et guidés lorsqu'ils durent fuir en Égypte comme lors de leur retour dans la terre d'Israël, en Galilée où ils demeuraient précédemment, Marie et Joseph jouirent de l'honneur et du privilège inestimables d'entourer de leurs soins Celui qui n'était rien moins que le Fils de Dieu.

Après avoir évoqué ces faits pour faire la relation entre les divers éléments dont on a le récit, considérons maintenant la scène du temple. Malachie avait écrit : « Le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple » (Mal. 3:1), et voici qu'il était venu, lorsque Ses parents portèrent l'Enfant à Jérusalem, « pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur » (Luc 2:22). Ce jour là, à Jérusalem, la vie poursuivait son cours ; ses habitants achetaient et vendaient, vaquaient à leurs devoirs domestiques et occupations quotidiennes ; leur roi iduméen, sanguinaire et cruel, misérable et malheureux, éblouissait ses sujets par sa munificence et la splendeur de ses édifices, et cherchait comme toujours à satisfaire ses mauvaises convoitises. Tous sans exception étaient dans l'ignorance du fait merveilleux que Dieu avait visité Son peuple, et que le Messie glorieux chanté par les prophètes et dont la domination devait s'étendre « jusqu'aux bouts de la terre » (Ps. 72:8) était déjà parmi eux, porté dans l'enceinte sacrée du temple.

Mais quelle que fût l'attitude ou l'incrédulité de la nation, Dieu veillait toujours à ce que Son Fils bien-aimé fût reconnu, de quelque manière qu'il fût présenté. C'est ainsi qu'en cette circonstance, Il avait préparé pour accueillir Son Christ le cœur de quelques-uns qui attendaient la rédemption à Jérusalem ; et deux d'entre eux avaient été choisis pour Le contempler de leurs yeux à ce moment-là. Marie et Joseph avaient parcouru les rues de la ville avec leur précieux fardeau, comme n'importe quels humbles croyants Juifs l'auraient fait en pareille circonstance, et ils étaient arrivés dans l'enceinte sacrée en passant inaperçus, et sans rien savoir eux-mêmes de ce que Dieu venait de faire. Or comme l'écrit l'évangéliste : « ...Il y avait à Jérusalem un homme dont le nom était Siméon ; et cet homme était juste et pieux, et il attendait la consolation d'Israël ; et l'Esprit Saint était sur lui. Et il avait été averti divinement par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort, que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur. Et il vint par l'Esprit dans le temple... » (Luc 2:25-27). Il se trouvait donc là quelqu'un entièrement conduit par l'Esprit Saint, que Dieu avait appelé et qualifié pour recevoir Son Fils, lorsque Marie et Joseph apportèrent le petit enfant Jésus pour faire à Son égard selon l'usage de la loi (cf. 2:27).

Attardons-nous quelques instants sur cette scène merveilleuse, avant de poursuivre notre sujet, cela nous sera profitable, mais n'oublions pas que nous sommes ici sur un terrain sacré. Nous lisons que Siméon « prit » Jésus entre ses bras (2:28) ; il faudrait traduire en réalité « Siméon Le reçut dans ses bras ». Tout lecteur respectueux sentira immédiatement que ce terme est d'autant plus approprié qu'il est plus juste. Nous pouvons être sûrs que Siméon « reçut » dans ses bras l'Enfant que lui tendait Marie. Quel spectacle que celui de cette mère pieuse et dévouée déposant son Enfant dans les bras du vieillard Siméon, et Siméon jouissant de l'incalculable privilège de recevoir dans ses bras cet Enfant en qui tous les conseils de Dieu devaient être établis et accomplis !

Et qui était cet Enfant ? Il était la Parole devenue chair, dont il est écrit : « Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la PAROLE ÉTAIT DIEU » (Jean 1:1). Il était « l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création ; car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans le ciel et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; et lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui » (Col. 1:15-17). Cet enfant était Celui en qui « toute la plénitude s'est plu à habiter » (Col. 1:19), « le Fils que Dieu a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes... le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance... » (Héb. 1:2-3). Par ailleurs, du fait qu'il était né dans ce monde, Il était la semence de la femme, la semence d'Abraham, et le Fils de David. Toutes ces gloires, et bien d'autres encore — car Il était une Personne divine ayant daigné devenir chair — enveloppaient ce saint Enfant et émanaient de Lui quand Marie Le déposait dans les bras de Siméon. Regardons ce divin mystère dans toute son étendue, avec révérence, car plus nous le contemplerons, plus nos cœurs se courberont dans l'adoration devant le don inexprimable de Dieu, devant cette grâce insondable et cet amour qui surpasse toute intelligence !

Siméon se tenait devant Dieu, avec CET ENFANT dans les bras. Le cœur débordant, il bénit Dieu disant : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples : une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple Israël » (Luc 2:29-32). Tous ses désirs étaient satisfaits, tout lien avec la terre était brisé dès l'instant où il avait vu le salut de Dieu, et il était prêt à s'en aller en paix. Tel Moïse, et même plus encore que Moïse au sommet du Mont Pisga, regardant le pays que Dieu avait donné à Son peuple, Siméon avec le saint Enfant dans ses bras, était au centre des conseils de Dieu, contemplant les temps à venir où les nations seraient amenées à la lumière, et où Christ serait la gloire de Son peuple Israël.

Joseph et la mère de l'Enfant s'étonnaient des choses qui étaient dites de Lui, autant qu'il leur était possible de le faire, car ici-bas nous ne connaissons qu'en partie, et ce n'est que progressivement que nous acquérons et entrons dans la puissance de la vérité que nous professons reconnaître. Deux choses viennent ensuite. Être associé à Christ dans ce monde est source de bénédiction, mais aussi de souffrance, selon l'exemple de Marie ici. Siméon, après avoir « béni » Dieu, bénit maintenant Joseph et Marie ; puis, s'adressant à Marie, il dit : « ...Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira (et même une épée transpercera ta propre âme), en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (Luc 2:34-35). C'est ainsi que Dieu dans Sa grâce et par le moyen de Son serviteur Siméon, préparait Marie au chemin de souffrance et de réjection qui serait celui de son Enfant. Et qui peut douter de ce que c'est surtout lorsqu'elle se tint près de la croix de Jésus, contemplant Sa douleur, que l'épée transperça sa propre âme ? Quelle grâce, dans les voies de Dieu, que nous n'entrions dans les douleurs de l'épreuve que graduellement, et que, quand elles arrivent, on découvre que la douleur est adoucie par Son amour ! Marie n'oublierait jamais ces paroles, mais les « repassant dans son cœur » (2:19), elle les exposerait constamment devant Dieu dans ses méditations et ses prières. Mais si durant toute sa vie, il allait lui falloir vivre à l'ombre de la croix, nous pouvons être sûrs qu'elle allait trouver amplement compensation et soutien dans la compagnie de son Fils. Il y avait certes beaucoup de choses qu'elle ne pourrait pas comprendre, mais elle se reposerait certainement dans l'assurance que Jésus, l'Éternel Sauveur, était avec elle, et que sur toute la terre il n'y avait personne jouissant d'un tel privilège inexprimable et d'une telle bénédiction ineffable ! À cause de Lui, et par amour pour Lui, la force lui serait donnée de faire face à l'avenir, le remettant entièrement entre les mains de Celui qui l'avait choisie pour marcher dans ce chemin-là.

On trouve incidemment une preuve de la pauvreté de Joseph et de Marie dans la nature du sacrifice qu'ils offrirent à l'occasion de la « présentation » de Jésus. En Lévitique 12, nous lisons, au sujet de la loi de la purification de celle qui a enfanté : « Si ses moyens ne suffisent pas pour trouver un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste, et l'autre pour le sacrifice pour le péché ; et le sacrificateur fera propitiation pour elle, et elle sera pure » (Lév. 12:8). Marie n'était pas en mesure d'offrir un agneau, et l'Esprit de Dieu attire ainsi notre attention sur le fait que notre Seigneur est né dans d'humbles conditions de vie, et que « Sa pensée » (Phil. 2:5) était dès le commencement de s'humilier ; c'était même Sa pensée avant Sa venue sur la terre. Quelle mère, si elle en a les moyens, ne voudrait pas entourer son enfant de tout le confort, voire même de tout le luxe possible ? Mais tout était disposé par la sagesse divine, et en considérant non seulement les circonstances de la naissance de notre Seigneur, mais le chemin de Celui qui n'eut pas un lieu où reposer Sa tête, nous n'en sommes que plus impressionnés par Sa grâce ineffable.

Les rites du temple, ainsi que les paroles prophétiques de Siméon, étaient terminés, et lorsque Joseph et Marie « eurent tout accompli selon la loi du Seigneur », ils quittèrent le temple, en descendirent les marches et franchirent les portes, chargés de leur précieux

fardeau, et « s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville » (Luc 2:30). Là, ils reprirent leurs occupations journalières, riches d'un secret divin qu'ils étaient seuls à connaître à Nazareth.

2.8 Luc 2:40-52 — Marie et Joseph trouvent Jésus dans le temple

Douze années s'écoulèrent. De toute cette longue période, il ne nous est rapporté que deux choses : la première est que « l'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui » (2:40) — la seconde est que « ...ses parents allaient chaque année à Jérusalem, à la fête de Pâque » (2:41). Ceci est à nouveau un témoignage de la piété de Marie et de Joseph. Peut-être même est-ce dans ce but que ce fait est rapporté, car il n'est même pas dit si Marie emmenait l'enfant Jésus avec elle en ces occasions. Pas un mot n'est ajouté pour satisfaire la curiosité humaine ; on n'a que les indications de ce qui est nécessaire au but que l'Esprit de Dieu se propose. Tout est divinement parfait, car chaque mot de l'Écriture est l'expression de la sagesse divine. En fait, le verset 41 ne fait qu'introduire l'incident suivant, que nous allons maintenant considérer, dans la mesure, au moins, où il concerne Marie.

Les deux premiers versets nous ouvrent la voie : « Et quand il eut douze ans, comme ils étaient montés à Jérusalem, selon la coutume de la fête, et qu'ils avaient accompli les jours de la fête, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem ; et ses parents ne le savaient pas » (2:42-43). Il semble d'après les récits juifs, que l'âge de douze ans était celui où les jeunes Juifs étaient considérés comme assez mûrs pour assumer leurs responsabilités personnelles devant Dieu. Un jeune garçon atteignant cet âge était appelé « fils de la loi », et était désormais soumis aux obligations légales (*).

(*) Voir le Testament grec de Alford, vol. 1 p. 418

Quoi qu'il en soit, il est dit ici que Joseph et Marie emmenèrent Jésus à Jérusalem à l'âge de douze ans, ce qui est nécessairement important puisque cela nous est expressément rapporté. Il n'est rien dit de ce qui se passa à la fête. Notre attention est plutôt attirée sur le fait que, lorsque Joseph et Marie revinrent avec la troupe des voyageurs (*), Jésus s'attarda à Jérusalem. Il était tout naturel que ses parents aient supposé qu'il était parmi les voyageurs, et qu'ils aient ainsi marché le chemin d'un jour sans s'inquiéter. C'est alors que, ne le trouvant pas parmi leurs parents et leurs connaissances, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Trois jours durant, plongés dans l'inquiétude et l'angoisse, ils le cherchèrent. Tout était sans doute divinement programmé, car jusqu'à ce que « l'enfant Jésus » eût accompli la volonté de Son Père, il était impossible qu'il fût interrompu. C'est au bout de ces trois jours qu'ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant » (Luc 2:46). Que le lecteur remarque, ici, comment le Saint Esprit, avant de rapporter les paroles de Marie, attire l'attention sur la sagesse manifestée par ce saint Enfant, sagesse si frappante que « tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses » (2:47). N'est-il pas vrai que Dieu trouve Ses délices à nous occuper des perfections de Son Fils bien-aimé ? Marie et Joseph, humbles gens qu'ils étaient (bien que Joseph fût fils de David — cf. Matt. 1:21) furent « frappés d'étonnement » quand ils le virent, et Marie, poussée par son cœur de mère, intervint tout de suite et dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en grande peine » (Luc 2:48).

(*) On dit que tous ceux qui montaient à Jérusalem et venaient d'une même région, voyageaient ensemble, par souci de commodité et de sécurité (le verset 7 du Psaume 84 fait-il allusion à cette coutume ?)

Avant de considérer la réponse de Jésus, réfléchissons à ces paroles de Marie. Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis l'annonce merveilleuse de Gabriel, et presque autant depuis le discours prophétique du vieillard Siméon. Ces années, entrecoupées seulement par les voyages annuels à Jérusalem à la fête de Pâque, s'étaient passées tranquillement à Nazareth, chacun vaquant aux occupations quotidiennes de la vie domestique. Il n'est pas impensable que, quelles que fussent les perfections de son Fils, toujours plus évidentes durant Sa croissance au fil des ans, le discernement de Marie ait été quelque peu obscurci par ce qu'avait de naturel la vie quotidienne de son Fils, ou au moins qu'elle oubliât parfois la destinée qui L'attendait. Nous n'avons pas le droit d'imaginer ni d'aller au-delà de ce qui est écrit, mais il y a deux choses dans ce que dit Marie à Jésus, qui semblent bien justifier ces suppositions. La première est le reproche sous-entendu dans ses paroles : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? » (2:48), et la seconde est l'expression « ton père » par laquelle elle joint Joseph à elle-même. Il n'est pas nécessaire de qualifier ces choses de manquements, bien qu'elles soient certainement le fruit de sentiments et de relations purement naturels. Il est d'ailleurs évident que cette manière de parler jaillissait de l'amour profond de Marie pour cet Enfant parfait.

Dans Sa réponse à Sa mère, Jésus non seulement déclare qu'il est conscient de Sa filiation divine, mais annonce aussi qu'il est venu pour faire la volonté de Son Père. Marie avait dit à Jésus « ton père » en parlant de Joseph. Jésus répond qu'il était resté à Jérusalem parce qu'il Lui fallait être aux affaires de Son Père (2:49). La volonté de Son Père devait être la loi suprême de Sa vie, et c'était Sa joie de le reconnaître ; en le faisant, il répondait pleinement à la question de Marie, tout en annulant son reproche ouvert. Nous ne saurions être surpris du fait qu'ils ne comprennent pas la parole qu'il leur disait » (2:42).

Nous lisons aussitôt après : « Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth, et leur était soumis » (2:51). Sa réponse à Marie au temple jette un flot de lumière sur toutes ces années entre Sa première pâque et Son baptême, car Il avait ainsi clairement défini Sa position : Il était ici-bas « aux affaires de Son Père », et par conséquent, en étant soumis à Joseph et à Marie, Il accomplissait la volonté de Son Père de la même manière que lorsqu'Il s'était attardé en restant en arrière à Jérusalem. Il n'y avait, ni ne pouvait y avoir, aucune discordance entre Sa vie quotidienne et ce que les gens appellent les « devoirs sacrés ». Chaque souffle, chaque sentiment, chaque pensée, chaque parole et chaque acte du Seigneur n'étaient que les fruits de Son entière consécration à la volonté de Son Père, car Il faisait toujours les choses qui Lui plaisent (Jean 8:29). Quel spectacle que celui offert chaque jour aux yeux de Marie et de Joseph dans l'humble demeure de Nazareth !

« Sa mère », nous est-il dit en conclusion, « conservait toutes ces paroles dans son cœur » (Luc 2:51), — celles prononcées à Jérusalem, et sûrement aussi celles prononcées à Nazareth. Tandis qu'elle les gardait et les méditait, nous pouvons être sûrs que l'Esprit de Dieu lui en faisait déjà quelque peu saisir le sens pour la soutenir, la guider et la reconforter dans les années à venir. Il est certain que, de toutes les femmes qui ont jamais vécu, aucune n'a jamais eu un privilège aussi béni que celui de Marie. Elle fut en vérité « bénie entre les femmes ». En écrivant ces mots, nous nous rappelons la réponse du Seigneur à cette femme qui s'écriait au milieu de la foule : « Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées. Et il dit : Mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:27-28). Cette bénédiction est accessible à tout enfant de Dieu.

2.9 Jean 2:1-11 — À Cana de Galilée

Des années s'écoulèrent avant que Marie réapparaisse dans le récit sacré. On l'avait vue pour la dernière fois quand Jésus avait douze ans, à Jérusalem où elle et son mari étaient allés célébrer la fête de Pâque. De là, ils étaient retournés à Nazareth où pendant au moins dix-huit ans il n'est plus question de Jésus ni de Sa mère. Durant tout ce temps où Il demeura caché, elle le fut aussi. Il en est, ou il devrait en être de même pour le chrétien. Présentement, notre vie est cachée avec Christ en Dieu, mais lorsque Christ qui est notre vie paraîtra, alors nous aussi paraîtrons avec Lui en gloire (1 Jean 3:2). C'est ainsi que, dans l'évangile, dès que Jésus commence à être manifesté à Israël (Jean 1:31), Marie réapparaît. Mais afin de bien comprendre cette réapparition de Marie, et celles

qui suivront, remarquons bien que son histoire personnelle est terminée. Si on la retrouve plus tard, ou s'il est question d'elle, c'est soit en type, soit pour nous donner quelque précieux enseignement touchant notre Seigneur. Aussi favorisée fût-elle, elle ne doit pas attirer notre attention lorsque son Fils, Jésus, est là : ce sont Ses perfections à Lui, Sa sagesse, Sa consécration à la volonté de Son Dieu, Sa gloire, qui doivent occuper le lecteur, même si celui-ci ne peut pas oublier le caractère unique de la relation existant entre Marie et son Enfant.

Le troisième jour, nous est-il dit : « il y eut une noce à Cana de Galilée, et la mère de Jésus était là. Et Jésus fut aussi convié à la noce, ainsi que ses disciples » (Jean 2:1-2). Comment douterions-nous, si du moins nous connaissons l'enseignement prophétique concernant la restauration future d'Israël — du caractère symbolique de toute cette scène ? Le fait qu'il soit dit que la noce eut lieu le troisième jour, en est une preuve — soit que, par ce troisième jour, on entende la période de bénédiction (et de jugement, si l'on y ajoute la purification du temple) qui suit les deux jours de témoignage (celui de Jean le Baptiseur, et celui de Jésus Lui-même) rapportés au chapitre 1, — soit que, comme c'est si souvent le cas, ce troisième jour symbolise la résurrection, annonçant en type que la bénédiction du peuple terrestre, comme celle du peuple céleste, ne peut avoir lieu qu'en résurrection. La clef de ce récit passe par la compréhension du caractère symbolique de cette noce (qui eut lieu tout à fait réellement, mais elle fut choisie à dessein) : il est nécessaire de le dire, car des gens, et même des chrétiens, se sont laissés entraîner à discuter la conduite personnelle du Seigneur à l'égard de Marie dans cette circonstance, oubliant, dans leurs raisonnements humains, la gloire de Celui qui manifeste ici, comme partout, Sa perfection dans toutes les relations où Il se trouve (*).

(*) Une bible bien connue a réellement falsifié la traduction des paroles adressées par Jésus à Marie au v. 4 ; cette falsification est faite pour en cacher le sens réel, comme si Jésus lui avait dit : « Qu'est-ce que cela pour moi et toi ? » Quelqu'un a dit : « ce n'est pas là une erreur, mais une déformation volontaire » — accusation certes solennelle, mais exacte !

Note du Traducteur : l'auteur utilise, pour ce v. 4, le texte de la version autorisée (anglaise) du roi Jacques, à savoir « Femme, qu'ai-je à faire avec toi ? » La version française de JND traduit : « qu'y a-t-il entre toi et moi, femme ? »

Il est écrit : « Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont pas de vin. Jésus lui dit : Qu'ai-je à faire avec toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira » (2:3-5). Quelqu'un a fait la remarque suivante qui aidera à élucider le sens de ce passage : « À cette noce, Il ne voulait pas connaître Sa mère ; c'était le lien qui L'unissait naturellement à Israël qui lui tenait lieu de mère, si on Le considère comme né sous la loi ; Il se sépare d'elle afin d'apporter la bénédiction ». Cette remarque éclaire le caractère « typique » de cette scène auquel il a déjà été fait allusion. En vérité, il en était bien ainsi : si Jésus était né de femme, sous la loi, il fallait qu'Il mourût à toutes ces relations, après avoir parfaitement glorifié Dieu en elles, et racheté ceux qui étaient sous la loi en étant fait malédiction pour eux ; alors seulement, Il pourrait réaliser la bénédiction d'Israël. Il fallait que le grain de blé tombe en terre et meure pour pouvoir porter beaucoup de fruit.

Mais souvenons-nous d'autre chose. Jésus avait déjà dit à Sa mère, comme nous l'avons vu, qu'il Lui fallait être aux affaires de Son Père. Étant venu pour faire Sa volonté, Il la faisait à chaque pas en communion avec le Père, en tout temps et de toute manière. Comme Il l'a dit Lui-même, « le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, le Fils aussi de même le fait » (Jean 5:19-20). Il Lui était donc impossible de recevoir une suggestion de Marie quant à ce qu'Il devait faire. Et même, en faisant une telle suggestion, Marie s'immisçait dans un domaine exclusivement réservé au Père et au Fils. On ne saurait nier que ses paroles étaient inspirées par l'affection, ainsi que par sa foi en la puissance de Jésus. Mais quant à l'entière et parfaite consécration de Christ, Il ne pouvait écouter aucune voix sinon celle de Dieu dont Il était venu faire la volonté. C'est ce qui explique ces paroles : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (*).

(*) Certains commentateurs se trouvent cruellement embarrassés pour savoir si ces paroles sont une répréhension. Ce qui vient d'être dit suffit pour répondre ; on peut quand même ajouter que, si c'est une répréhension, elle a été exprimée de la meilleure manière possible pour laisser l'impression désirée sur le cœur de Marie.

Il est clair que ces paroles de Jésus à Sa mère produisirent l'effet voulu : on le voit en ce qu'elle ne chercha pas à répondre, tout en ne cessant de compter sur Son intervention et sur le déploiement de Sa puissance ; en effet elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira » (Jean 2:5). C'est de toute beauté, car si Marie avait été tentée de sortir de sa place à cause de sa profonde affection, et peut-être aussi à cause de son désir de voir son fils publiquement reconnu — dès que le Seigneur eut parlé, elle reprit sa place d'effacement, tout en attendant que brille quelque éclat de Sa gloire divine (2:11), et tout en commandant aux serviteurs de Lui obéir sans discuter. Concilier son amour maternel et sa foi en Jésus comme Celui qui devait être appelé Fils du Très-Haut et Fils de Dieu, cela dut être une tâche toujours difficile dans la routine de la vie quotidienne, lorsqu'elle voyait Jésus manger, boire et dormir. Mais Dieu Lui-même veillait sur elle, ouvrant chaque jour son cœur à l'instruction nécessaire, comme on le voit à cette noce de Cana de Galilée. Son souci en rapport avec le manque de vin fut plus qu'apaisé tandis qu'elle assistait en silence à la suite des événements ; elle put donc jouir de l'inestimable privilège d'être témoin du commencement des miracles de Jésus, lorsqu'Il manifesta Sa gloire et que Ses disciples crurent en Lui (2:11). Toute manifestation de ce qui est divin, fait partie de la gloire de Dieu qui révèle ce qu'Il est, et ce fut le cas pour cette transformation d'eau en vin par Sa force toute-puissante ; un des effets en fut que Ses disciples crurent en Lui. Ils L'avaient déjà reçu précédemment, si faible que fût leur foi, mais celle-ci était désormais affermie, comme aussi celle de Marie, certainement.

Ayant accompli Sa mission à Cana de Galilée, Jésus descendit à Capernaüm, ainsi que Sa mère, Ses frères et Ses disciples. Ils y demeurèrent quelque temps (*).

(*) Il semble d'après ce passage, et surtout Marc 2:1, que Marie avait déménagé de Nazareth pour s'installer à Capernaüm. Il est aussi probable que Joseph était maintenant mort, car il n'en est plus fait mention après Luc 2:48 ; c'est peut-être la raison du déménagement. Ces suppositions n'ont pas de conséquences particulières, sauf qu'en ce qui concerne la mort de Joseph, on peut bien percevoir qu'il y avait une raison divine pour qu'elle ait lieu avant l'entrée de Jésus dans Son ministère public.

2.10 *Matt. 12:46-50, Marc 3:31-35, Luc 8:19-21 — La mère et les frères du Seigneur*

Si l'on compare les deux premiers de ces passages, il semble que l'incident dont il est question et qui rappelle Marie à notre attention, ait eu lieu à Capernaüm. Le Seigneur y était alors pleinement occupé à Son ministère béni, et les foules étaient si fortement attirées à Lui que ni Lui ni Ses disciples « ne pouvaient même manger leur pain » (Marc 3:20). Alors Ses proches (Ses « amis » dit la version anglaise), soit par souci envers Lui, soit dérangés par ce qui se passait, « sortirent pour se saisir de lui ; car ils disaient : Il est hors de sens » (Marc 3:21). C'est cet incident qui explique ce qui suit immédiatement dans l'évangile de Marc, et que nous allons maintenant considérer. Nous Le retrouvons donc, poursuivant diligemment Sa mission divine, et « la foule était assise autour de lui » (Marc), et « comme il parlait encore aux foules » (Matthieu), « voici, sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler ». Mais selon Luc, « ils ne pouvaient l'aborder, à cause de la foule ». Alors, « se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler » (Marc). Ce message arriva donc jusqu'au cercle intérieur de Ses auditeurs les plus proches : « Voici, ta mère et tes frères se tiennent dehors, cherchant à te parler » (Matthieu).

À première vue, il peut paraître étrange qu'après la leçon reçue à Cana, Marie ait ainsi osé interrompre le Seigneur dans Son service. Nous ne pouvons le comprendre qu'à la lumière de l'incident déjà signalé en Marc 3:20-21. Bien qu'il eût déjà été révélé à Marie qui et quel était Jésus, elle ne pouvait qu'avoir de profondes affections naturelles, et ces sentiments ne pouvaient évidemment que s'approfondir et croître lorsqu'elle contemplant Sa vie pure et sainte, une vie toute d'amour parfait pour Dieu et pour les hommes, et d'équilibre entre les exigences d'en haut et celles de la terre (car en tant qu'Enfant, Il fut soumis à Joseph et à Marie). Que Marie n'ait pu apprécier tout le parfum et toute la beauté de la vie de son Fils, cela se conçoit aisément, mais ce qu'elle en saisit ne pouvait manquer d'absorber son cœur pour Le lui rendre de plus en plus cher. Quand donc elle Le vit se consacrer à Son service jour après jour, sans aucun souci de Lui-même ni de Ses aises, sans jamais se ménager le moins du monde, mais cherchant au contraire, inlassablement jour et nuit, à saisir toutes les occasions d'être aux affaires de Son Père, elle dut être fort inquiète à son sujet, dans la mesure où c'était son cœur naturel qui la guidait. C'est la seule manière d'expliquer et de comprendre pourquoi Marie « cherchait à Lui parler ».

Avant de considérer la réponse du Seigneur, il peut être utile d'attirer l'attention sur une caractéristique de la sagesse divine dont nous avons ici un exemple. Les évangiles nous rapportent souvent des défaillances des disciples du Seigneur, et des manifestations de l'inimitié de l'esprit charnel ; et pourtant Dieu tire immédiatement parti de toutes choses, soit pour attirer l'attention sur quelque aspect de la gloire de la Personne de Christ Lui-même, soit pour dispenser quelque enseignement précieux sur la vérité divine. Rien ne prouve plus clairement que Dieu est derrière tout, et qu'Il se sert de tout pour accomplir Ses propres desseins, soit en grâce soit en jugement. Il en est ainsi, comme nous le voyons ici, de Marie interrompant le Seigneur en train de parler. Les paraboles de Matthieu 13 montrent clairement que le ministère du Seigneur avait atteint un point critique. Il n'est pas exagéré de dire que ces paraboles ne pouvaient pas être prononcées avant que, par Son enseignement, Il ait rompu Ses relations avec la nation juive selon la chair. C'est justement ce que le Seigneur trouve l'occasion de faire à partir du message de Marie. Quelle perfection divine dans Sa sagesse, ainsi que dans la Parole qui la met en valeur ! Et qui d'autre qu'une Personne divine aurait pu tout prévoir et faire tout concourir à Ses propres desseins ?

La réponse du Seigneur à Sa mère et à Ses frères est digne de toute notre attention : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Et étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Matt. 12:48-50).

Bien que le sujet principal de nos méditations soit l'histoire personnelle de Marie, il n'est guère possible de négliger ce dont cet incident nous instruit. En ce qui concerne Marie elle-même, la leçon est à peu près identique à celle qu'elle avait reçue à Cana de Galilée. Occupé comme Il l'était à accomplir la volonté de Dieu dans Son précieux service, le Seigneur ne pouvait accepter d'être interrompu, même par Sa mère selon la chair. Dans Sa consécration aux « affaires » de Son Père, Il n'avait rien à faire avec elle (cf. Jean 2:4). En cela, nous pouvons Le considérer comme le vrai et parfait Lévitte. Lorsque Moïse, avant son départ, bénit les tribus d'Israël, Il dit au sujet de Lévi : « ...Qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance ... » (Deut. 33:9, cf. Ps. 69:8). Quel exemple merveilleux nous avons de tout cela en Christ dans la scène que nous considérons ! Il était entièrement et totalement pour Dieu, et ainsi en dehors de toutes les exigences des relations naturelles. Il fut véritablement le Conducteur de Son peuple dans tous les chemins où Il l'appelait à marcher (cf. 1 Jean 2:6). De la même manière, Il a accompli la pensée de Dieu touchant le Nazaréen, car pendant tout le temps de sa séparation, Il fut saint envers l'Éternel. Et tandis que Son nazaréat se poursuit désormais maintenant d'une autre manière et dans une autre condition (car en ce qu'Il vit, Il vit pour Dieu ; Rom. 6:10), au cours de Sa carrière terrestre, Il a été pour Dieu d'une manière absolue.

Mais, comme cela a déjà été dit, il y avait un autre sens. La fin du chapitre 11 de Matthieu montre qu'Il était désormais rejeté, et que l'élu de Dieu avait mis de côté la nation qui ne voulait pas recevoir son Messie. Si les bénédictions de la grâce étaient désormais cachées aux sages et aux intelligents, Dieu avait révélé « ces choses aux petits enfants », et Jésus pouvait louer le « Père, Seigneur du ciel et de la terre » pour l'exercice de Sa souveraineté selon Ses conseils éternels. Désormais donc, comme cela était maintenant révélé : « toutes choses m'ont été livrées au non Père : et personne ne connaît le Père ; si ce n'est le Père ; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Matt. 11:27). Lorsque le Seigneur répondit à celui qui Lui disait que Sa mère et Ses frères cherchaient à Lui parler : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? », Il déclarait en fait que ses liens naturels avec le peuple juif n'étaient plus reconnus. D'où le fait, comme on pouvait s'y attendre, qu'on Le voit au chapitre suivant aller comme un semeur, cherchant à produire du fruit ; car, en effet, Il était bien venu chercher du fruit, mais Il n'en avait pas trouvé.

Nous apprenons en même temps qu'Il avait créé des liens très intimes avec Ses disciples, car « étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Matt. 12:49-50). Quelle grâce précieuse ainsi manifestée, quand Il déclare devant tous Son entière identification avec ce résidu pauvre et faible qui Le suivait d'un pas si hésitant, et qui pourtant, grâce à Ses soins et à Son soutien, persévérerait avec Lui dans ses tentations (Luc 22:28) ! En accomplissant la volonté de Son Père — ce qu'ils faisaient en écoutant Son appel — ils étaient introduits dans le cercle béni dont Il était à la fois le centre et le Chef, et où Il trouvait Son plaisir (Ps. 16:3). Nous voyons pourtant de quels tendres soins Il entoura Sa mère une fois Son service achevé ; et cela aussi faisait partie de Sa perfection comme homme sur la terre ; il n'en est pas moins vrai que les liens qu'Il reconnaissait comme étant les plus étroits étaient ceux qui L'unissaient aux enfants que Dieu Lui avait donnés (És. 8:18).

Remarquons qu'en cela aussi Il est notre parfait Modèle. Combien d'entre nous n'arrivent pas à trouver le juste équilibre entre les droits de Dieu et des Siens, et ceux des liens familiaux ! Être dépourvu d'affections naturelles est un signe certain des temps fâcheux de la fin (2 Tim. 3:3). Mais si ces affections nous absorbent, ou si elles sont placées au-dessus de l'amour de nos frères, et qu'elles deviennent le motif suprême gouvernant nos vies, alors nous ne pouvons pas être dans l'esprit de ces paroles de notre bien-aimé Seigneur. Mais si Christ Lui-même possède nos cœurs, nous considérerons les Siens à la lumière de Ses propres affections, et, réalisant ainsi la vérité de l'Assemblée, nos maisons et nos familles occuperont leur vraie place. Puissent nos cœurs être éclairés par ces paroles de grâce prononcées par notre Seigneur à cette occasion !

2.11 **Jean 19:25-27 — Marie près de la croix de Jésus**

Le vieillard Siméon, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, avait dit à Marie : « Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira (et même une épée transpercera ta propre âme), en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (Luc 2:34-35). Ce qui est entre parenthèse vise spécialement Marie, et trouve sûrement son accomplissement dans la scène de Jean 19:25-27. Il n'est pas dit si Marie avait suivi Jésus allant à la croix, ni si elle avait assisté aux insultes, aux moqueries et aux coups dont Il avait été l'objet devant Ses juges. Un voile recouvre les sentiments de Marie, son attente et son angoisse, pendant cette sombre nuit où Il fut trahi. Bien que l'épée dût la transpercer au plus profond de son cœur durant la nuit et le jour qui suivirent la Pâque, c'est du Seigneur Lui-même, et non de Marie, que l'Esprit de Dieu nous entretient. C'est Son attitude, Son comportement, Sa douceur, Sa patience, Son humilité et Ses paroles à Lui que nous sommes appelés à contempler. Mais maintenant que Ses douleurs et Ses souffrances tirent à leur fin, le voile est soulevé un bref instant pour que nous puissions

contempler Marie à la croix, ou plutôt pour que nous puissions contempler la perfection de Jésus dans le soin qu'Il prend de Marie, maintenant qu'Il a accompli la volonté de Dieu dans Son service terrestre. D'autres sont avec elle : sa sœur Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala, mais c'est à Marie Sa mère et au disciple bien-aimé qui « se tenait là » que le Seigneur s'adresse. Nous n'avons pas d'hypothèses à faire là où la Parole de Dieu ne dit rien, mais nous pouvons cependant affirmer que Marie ne put pas assister à la crucifixion de son saint Fils sans une souffrance indicible, ni sans que son cœur fût déchiré par ce spectacle atroce. Depuis plus de trente ans, elle L'observait et n'avait pu qu'être touchée par la beauté morale qui se dégageait comme un parfum de Sa vie de consécration, et elle avait dû saisir au moins quelques aperçus de la gloire de Sa Personne. Et voilà qu'elle devait maintenant Le voir rejeté, insulté, outragé et crucifié ! Nous ne pouvons assurément pas douter de ce qu'elle fût divinement soutenue dans une épreuve aussi terrible. Néanmoins, ce dut être avec un cœur brisé qu'elle Le contemplait sur la croix et qu'elle voyait le plaisir diabolique de Ses ennemis parvenant à réaliser leurs abominables desseins.

Nous ne pouvons cependant nous attarder sur ces réflexions, que nous ne nous sommes permis de faire que pour mieux apprécier les tendres soins dont le Seigneur entoura Marie dans sa douleur. Pour Lui, la coupe était désormais bue jusqu'au bout, car nous lisons presque aussitôt : « Jésus, sachant que toutes choses étaient accomplies... ». Sachant donc aussi ce qui se passait dans le cœur de Marie, Il était disponible pour se tourner vers elle et lui adresser des paroles de consolation et de réconfort. Se trouvait-elle dans un abîme de chagrin en ces moments d'épreuve suprême ? La lumière était là pour dissiper les ténèbres et l'assurer que Celui qu'elle avait contemplé avec une douleur indicible comprenait sa peine, car, lorsqu'Il voit Sa mère et le disciple qu'Il aimait, Il dit : « Femme, voilà ton fils ! Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jean 19:26).

En méditant ces paroles, on remarquera que l'évangéliste a été conduit à utiliser le terme « mère » (19:25-26), tandis que Jésus s'adresse à elle en tant que « femme ». Marie était bien la mère de Jésus, et cette faveur de Dieu avait conduit Gabriel à la saluer en lui disant : « tu es bénie entre les femmes ». Mais comme nous l'avons vu, les liens naturels ne pouvaient être reconnus comme ayant un droit quelconque sur la vie d'un pieux et parfait Nazaréen. Et maintenant que la mort du Seigneur était proche, ce lien de tendresse et d'intimité allait lui-même être rompu du fait de Son départ de cette scène où, par Son incarnation, Il avait été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. C'est pourtant à ce moment précis que le Saint Esprit nous rappelle qu'elle était la mère de Jésus. Cela nous apprend de manière incontestable que l'honneur que Dieu accorda à Marie, ne lui sera jamais ôté, dans la sphère qui lui est propre. L'erreur, et l'erreur fatale qu'on a faite, c'est de transférer cet honneur de la terre au ciel, et d'exalter ainsi Marie au-dessus même du Fils bien-aimé de Dieu.

Dans ces paroles de notre Seigneur, il y a deux choses faciles à comprendre. La première, c'est que, dans le deuil de Marie, Il lui donne une consolation et un objet pour sa vie. Le disciple bien-aimé, qui connaissait la pensée de son Seigneur mieux qu'aucun autre (car il avait « penché sa tête sur la poitrine de Jésus » ; Jean 13:25), devait être désormais comme un fils pour Marie, et Marie pouvait le prendre à cœur d'une manière nouvelle, comme lui étant donné par le Seigneur Lui-même. C'était un précieux legs (don) des affections de Son cœur, la plus grande consolation qu'Il pouvait lui dispenser dans ces circonstances.

La seconde chose, c'est que le Seigneur transfère sur Jean sa propre relation terrestre lorsqu'Il lui dit : « Voilà ta mère », distinguant ainsi le disciple qu'Il aimait pour avoir la charge de toutes les responsabilités d'amour qu'impliquait une telle relation. En un mot, le Seigneur confiait Marie aux soins de Jean qui, désormais, devrait s'occuper d'elle et répondre à ses besoins avec une affection toute filiale. Le Seigneur savait ce qui était dans le cœur de chacun d'eux, et c'est selon cette connaissance, et selon l'amour qu'Il leur portait, qu'Il les confiait ainsi l'un à l'autre, unissant leurs cœurs pour le reste de leur pèlerinage ici-bas.

2.12 Actes 1 — La dernière mention de Marie

Le disciple bien-aimé, obéissant au désir exprimé par le Seigneur avant de baisser la tête et de remettre Son esprit (*), avait pris Marie chez lui. Dès lors, hormis une brève allusion, nous n'entendons plus parler d'elle. On ne la voit ni à l'ensevelissement du corps du Seigneur, ni au jardin le matin de la résurrection. Mais après l'ascension du Seigneur à laquelle les apôtres avaient assisté (voir Actes 1:1-11), ceux-ci étaient revenus de la montagne des oliviers, et arrivés à Jérusalem, ils montèrent dans une chambre haute où ils demeuraient. C'est alors qu'apparaît Marie pour la dernière fois dans le récit divin. À propos des onze, il est dit : « tous ceux-ci persévéraient d'un commun accord dans la prière, avec les femmes, et avec Marie la mère de Jésus, et avec ses frères » (Act. 1:14) (**).

(*) Le lecteur se rappellera qu'en Jean 10:18 Jésus avait dit qu'Il avait le pouvoir de laisser Sa vie ; c'est en accord avec Ses paroles, qu'Il est écrit qu'Il « remit Son esprit », comme quelqu'un qui en disposait pleinement. Il nous est ainsi permis de Le contempler dans cet acte, en train de parachever Sa sainte vie d'obéissance, glorifiant le Père et achevant l'œuvre qu'Il Lui avait donnée à faire.

(**) Le verset suivant montre qu'ils étaient 120 à être assemblés ; mais jusqu'au v. 13, seuls les apôtres apparaissent, car ils étaient les seuls témoins désignés par le Seigneur.

Le fait que la présence de « Marie, la mère de Jésus » parmi les disciples soit spécifiquement mentionnée, est d'une grande importance.

Sans aucun doute, le but de cette mention est d'attirer notre attention sur le nom de Marie, et de nous enseigner par là que Marie avait maintenant compris QUI était Celui qui avait daigné devenir son Fils selon la chair ; et qu'en même temps que la lumière s'était faite dans son âme au sujet de Sa mort et Sa résurrection, et au sujet de Sa gloire à la droite de Dieu, elle avait maintenant pris sa place parmi Ses disciples sur la terre, et s'identifiait à eux. Elle n'en appréciait pas moins l'ineffable privilège qui lui avait été accordé d'avoir été la mère de Jésus, et elle n'allait jamais cesser d'être celle qui avait joui de la faveur de Dieu, et qui était bénie entre les femmes. Mais, désormais, ayant mis sa foi dans son Seigneur glorifié, et comptée parmi les excellents de la terre en qui Il avait trouvé tout Son plaisir (Ps. 16), ses sentiments et ses affections naturels se fondaient en adoration et en louange. Elle avait été le vase choisi pour mettre Christ au monde, et elle était désormais comptée parmi Ses humbles disciples, un simple membre de cette assemblée bénie qui devait bientôt devenir l'habitation de Dieu par l'Esprit. Comme le Seigneur l'enseignait aux soixante-dix, il était de beaucoup meilleur d'avoir son nom écrit dans les cieus que d'être un instrument de Sa puissance contre l'ennemi (Luc 10:20). De même, il était meilleur pour Marie d'être une pierre vivante dans la maison spirituelle de Dieu (ce qu'elle devint au jour de Pentecôte) édiflée sur Celui qui est la Pierre Vivante, choisie par Dieu et précieuse (1 Pierre 2:4), plutôt que d'avoir été la mère de son Seigneur sur la terre. Ajoutons seulement que tous les enfants de Marie crurent en Jésus (Actes 1:14). Eux aussi furent au nombre des élus de Dieu, et reçurent la grâce de confesser Son nom et de faire partie des Siens dans cette nouvelle famille céleste. Tout comme Marie leur mère, ils avaient été élus en Christ avant la fondation du monde, et furent ainsi manifestés au temps propre comme Lui appartenant. Comme Marie elle-même, ils comprenaient désormais qu'il était meilleur d'entendre et de garder la Parole de Dieu, que d'avoir été associé à Jésus durant Sa vie terrestre, par des liens naturels intimes. Exalter Marie aux dépens de son Seigneur glorifié, c'est être aveugle à ce que l'Écriture enseigne de plus clair, et c'est pervertir tout le caractère du christianisme.

3 *Marie de Béthanie*

3.1 *Introduction*

Si Marie, la mère de notre Seigneur, fut bénie entre les femmes en ce qu'elle fut le « vase d'élection » choisi pour introduire Christ dans le monde, Marie de Béthanie fut l'objet d'une faveur presque égale. Elle était membre de ce foyer bien connu, de trois personnes, dont il est dit : « Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » (Jean 11:5). Il semblerait que le Seigneur se soit parfois retiré, et certainement rafraîchi, chez ces disciples qui Lui étaient attachés, et qui L'aimaient parce que Lui les avait aimés le premier. Cette affection simple et dévouée réjouissait Son cœur dans la nuit toujours plus épaisse de Sa réjection. Parmi ces trois personnes, Marie était celle qui a le mieux répondu aux désirs de Son cœur, et qui était le plus en communion avec Ses pensées. Ceci est particulièrement vrai par comparaison avec Marthe ; par rapport à Lazare, bien qu'il n'en soit que peu parlé, on ne peut guère douter qu'elle le surpassait, lui aussi, par son dévouement absolu envers son Seigneur. Mais qu'il s'agisse de Marie, de Marthe ou de Lazare, tout était grâce, et les faiblesses de Marthe, tout autant que les qualités excellentes de Marie, se rajoutent les unes aux autres pour nous donner de précieuses leçons et des avertissements, et pour guider les enfants de Dieu de tous les temps. Mais c'est tout particulièrement Marie qui sera le sujet de ces méditations, même si nous devons la considérer en rapport avec sa sœur et son frère, afin d'apprécier plus justement ses qualités spirituelles. Elle n'apparaît sous son nom qu'en Luc 10, Jean 11 et 12, mais Matthieu et Marc font tous les deux le récit de l'onction des pieds du Seigneur par Marie avec un parfum de grand prix, la veille de son arrestation et de sa mort.

3.2 *Luc 10:38-42*

3.2.1 *Le foyer de Béthanie et la différence entre les deux sœurs*

En Luc 10, Marie est pour la première fois signalée à notre attention, d'une manière toute simple. Aussitôt après la parabole du bon Samaritain, nous lisons :

« Et il arriva, comme ils étaient en chemin qu'il entra dans un village. Et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Et elle avait une sœur appelée Marie, qui aussi, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole » (Luc 10:38-39).

Avant de considérer ce que signifie cette attitude de Marie, voyons brièvement le rapport entre ces deux récits. Le bon Samaritain avait bandé les plaies de l'homme trouvé à demi-mort, en y versant dessus de l'huile et du vin. Il l'avait chargé sur sa propre bête, installé dans l'hôtellerie, puis il avait pourvu à toutes les dépenses jusqu'à son propre retour par une provision. Et maintenant, en considérant ce que faisait Marie, nous apprenons ce que doit être le service diligent de ceux qui sont sauvés, en attendant le retour du Seigneur : écouter la parole de Jésus est en vérité la bonne part qui ne leur sera pas ôtée.

Il y a un contraste évident, et voulu, dans la manière dont les deux sœurs nous sont présentées. Marthe reçut Jésus dans sa maison (Luc 10:38), et il est ajouté qu'« elle avait une sœur appelée Marie, qui aussi, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole » (10:38, 39). Le mot « aussi » fait ressortir ce contraste. Il se peut fort bien que Marthe fût l'aînée, comme il est dit que la maison était à elle, mais il n'y a cependant pas l'ombre d'un doute que Marie s'était jointe à sa sœur pour recevoir le Seigneur. Si cette supposition est exacte, le mot « aussi » prend un sens tout particulier : il signifie que Marie non seulement Le reçut, mais qu'en outre elle s'assit à ses pieds pour écouter Sa parole. Deux sortes d'âmes nous sont ainsi présentées : d'une part celles qui « reçoivent » le Seigneur comme leur Sauveur et en restent là, même si elles rendent un service quelconque qu'elles croient être le meilleur ; et d'autre part celles qui, après L'avoir reçu, ont à cœur d'aller plus loin, avec le désir de cœur d'apprendre Ses pensées et de Le connaître de près. Comme David, tout leur désir, tout ce qu'elles recherchent, c'est de contempler la beauté du Seigneur et d'apprendre de Lui dans son temple (Ps. 27:4). Et parce qu'elles trouvent ainsi leur joie dans le Seigneur, Il leur accorde les désirs de leur cœur. Il nous sera donc profitable de faire un effort pour fouiller l'action de Marie décrite ici.

3.2.2 *Assise aux pieds du Seigneur*

Il nous est dit, tout d'abord, que Marie était assise aux pieds de Jésus. Le récit insiste sur ce fait (le mot utilisé est un terme fort) et semble impliquer que telle était son habitude lorsqu'elle en avait l'occasion. Mais c'est au fait d'être assise que nous devons avant tout être attentifs. À propos du démoniaque, il est dit qu'on le trouva aux pieds de Jésus « assis, vêtu et dans son bon sens » (Marc 5:15). Cette attitude même est une indication que tout était réglé dans l'âme de Marie, et que, selon toute l'interprétation chrétienne que nous pouvons en donner, elle avait la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, et était délivrée du pouvoir de Satan et de tout ce dont Satan se sert pour garder les âmes en esclavage ; et ainsi, délivrée d'elle-même, dans la liberté de l'âme, et par la puissance du Saint Esprit, elle était libre d'être occupée du Seigneur seul. Non pas que Marie fût déjà entrée dans la jouissance de ces bénédictions, au sens pleinement chrétien du terme, mais elle avait Christ Lui-même, et l'ayant Lui elle avait tout. Son cœur était donc au repos, elle était richement satisfaite, et Celui aux pieds duquel elle était assise était tout pour elle. Le cœur débordant, elle aurait pu s'écrier « Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi » (Cant. 7:10)

Son attitude disait encore autre chose. Le fait d'être assise à ses pieds proclamait qu'elle était devenue Son disciple. Ainsi, Paul, s'adressant aux Juifs à Jérusalem, leur rappelle qu'il avait été élevé dans cette ville-ci et avait été instruit « aux pieds de Gamaliel », « selon l'exactitude de la loi de nos pères »... (Act. 22:3). Comme nous l'avons déjà dit, tous les chrétiens ne deviennent pas des disciples, c'est pourquoi cette attitude de Marie mérite d'être notée ; son sens est encore plus profond si nous adoptons la variante de traduction préférée par le plus grand nombre : « aux pieds DU SEIGNEUR ». Il est remarquable de voir l'Esprit de Dieu attirer notre attention, dans ce récit, sur les droits de Jésus en tant que Seigneur, en nous donnant l'exemple d'une personne dont l'âme toute entière reconnaissait ces droits, et qui, en demeurant assise à Ses pieds, confessait Sa suprématie absolue. Quel moment béni pour toute âme qui en arrive là, quand Il occupe cette place suprême dans le cœur, et que Sa volonté devient la loi unique qui gouverne la vie quotidienne, parce qu'on comprend Sa parole : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (Jean 14:15).

3.2.3 *Pour écouter Sa Parole*

Mais Marie était assise aux pieds du Seigneur pour écouter Sa parole, ce qui réjouissait tout spécialement le cœur du Seigneur. À maintes reprises, Il s'était écrié : « qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende » (Matt. 11:15 ; voir aussi Apoc. 2 et 3), et voilà qu'Il avait trouvé quelqu'un qui avait reçu la grâce de vouloir écouter, et dont le cœur avait été préparé à recevoir les communications divines qu'Il avait à faire. À ses disciples, Il disait : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean 15:15). Cela nous aidera à comprendre la nature des paroles qu'Il adressait à Marie. Quelle joie pour le Seigneur d'annoncer ces choses célestes à une âme toute prête, par grâce, à se laisser instruire. Au milieu de cœurs engraisés et d'oreilles pesantes et de regards obscurcis qui L'entouraient de tout côté (És. 6:10), quel rafraîchissement extraordinaire pour Son âme de rencontrer cette âme tellement avide d'écouter Ses paroles ! Et avec quelle sainte crainte, et avec quelle joie répondant à Son cœur, elle écoutait, tandis qu'Il lui parlait de Ses affaires et de celles de Son Père ! Le Père qui L'avait envoyé Lui avait Lui-même commandé ce qu'Il devait dire, et ce dont Il

devait parler (Jean 12:49). Et c'était l'ineffable privilège de Marie d'écouter le message que le Père avait donné au Fils pour le proclamer (cf. És. 1:4).

La parole qu'Il disait était en outre la révélation de Lui-même, car lorsque les Juifs dirent : « Toi, qui es-tu ? » Il répondit : « Absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25), c'est-à-dire que Ses paroles L'exprimaient Lui, parfaitement. Mais nous devons aussi nous rappeler que le Père était révélé dans et par Lui-même, Ses paroles et Ses œuvres. Comme Il le disait à Philippe : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jean 14:9). Ne pensons pas que Marie comprenait tout ceci, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'était pas encore glorifié (Jean 7:39). Cependant, en considérant le contenu de Ses paroles, nous comprenons d'autant mieux l'immense bénédiction pour Marie d'avoir pu s'asseoir aux pieds de son Seigneur. Et, pour nous-mêmes, quel encouragement à suivre son exemple ! En le faisant, non seulement nous réjouissons Son cœur, mais nous serons nous-mêmes dans une position de bénédiction ineffable, insondable. Tel est le secret de toute croissance spirituelle, et du bonheur qu'une âme peut trouver dans le Seigneur Lui-même et dans les choses d'en haut.

3.2.4 *L'intervention de Marthe*

Et maintenant, considérons un instant l'intervention de Marthe ; elle nous fera d'autant mieux comprendre combien le Seigneur a apprécié que Marie se soit occupée de Lui. Marthe était distraite par beaucoup de service, d'un service à sa manière, qui convenait, pensait-elle, à quelqu'un qui recevait un tel invité ! Elle désirait Lui DONNER, plutôt que de RECEVOIR de Lui ! Elle voulait Le traiter selon sa propre conception de l'hospitalité, et il lui déplaisait de voir Marie ne pas se joindre à elle dans ce service. Elle s'approcha donc et Lui dit : « Seigneur, ne te soucies-tu pas de ce que ma sœur me laisse toute seule à servir ? Dis-lui donc qu'elle m'aide » (Luc 10:40). Le Seigneur aimait Marthe, comme nous le savons, et nous pouvons être sûrs que Marthe aimait le Seigneur, sinon elle n'aurait pas osé Lui parler sur ce ton abrupt, voire de commandement. Cher lecteur, réalisez-vous que le Seigneur de vie et de gloire s'est assis dans cette demeure de Béthanie comme un humble invité, et que dans Sa condescendance et Sa grâce infinies, Il a permis à Marthe de Lui parler en ces termes et qu'elle s'attende à ce qu'Il demeurât tranquillement assis dans la maison à sa convenance ? Bien plus, Il la laissa Lui reprocher implicitement que ce n'était pas bien de Sa part de laisser Marie demeurer si longtemps à Ses pieds ! Mais Sa réponse, débordante d'une grâce et d'une tendresse infinies, ne pouvait qu'ouvrir les yeux de Marthe sur le caractère inconvenant de son intervention. « Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule ; et Marie a choisi la bonne part lui ne lui sera pas ôtée » (Luc 10:41, 42).

Il n'y a pas grand chose de plus à dire à propos de cette scène, étant donné que les paroles du Seigneur sont parfaitement explicites. Il se peut que ce « beaucoup de service » dût être accompli à sa place et en son temps ; cependant, même dans ce cas, si nous sommes dans la présence du Seigneur et que ce service soit pour Lui, il ne doit pas être une source de souci ou de trouble. Mais l'important ici, c'est que Marie avait choisi « la bonne part » qui consistait à s'asseoir aux pieds du Seigneur et à écouter Sa parole. Ce qu'elle reçut ce jour-là était d'un caractère éternel, et ne pouvait lui donc être ôté. Le lendemain, au lever du soleil, les soucis domestiques de Marthe recommenceraient étant donné son état d'esprit, tandis que Marie s'éveillerait avec le ciel dans son âme, parce que Christ remplissait son cœur. Tout son chemin à venir serait illuminé par Sa présence et par la jouissance de Son amour, et elle ferait d'autant mieux face à ses responsabilités quotidiennes, et d'autant plus selon Dieu, que, les recevant des mains de son Seigneur, elle s'en acquitterait en Son Nom, avec un cœur débordant de reconnaissance envers Dieu. Il y a sans doute beaucoup d'âmes représentées par Marthe, mais n'oublions jamais que le Seigneur a scellé de Son approbation éternelle la bonne part choisie par Marie, de même que par tous ceux qui marchent sur ses traces.

3.3 *Marie et la mort de Lazare — Jean 11*

3.3.1 *La maison de Béthanie — Jean 11:1*

Dans l'évangile de Luc, il n'est plus question de Marie ni de Marthe ; ce n'est que dans l'évangile de Jean que nous apprenons qu'elles avaient un frère et que celui-ci, semble-t-il, faisait partie de ce foyer de Béthanie si favorisé. Cela nous paraît ressortir du verset 4 où il est dit : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». Le verset 1 nous dit seulement : « Or il y avait un certain homme malade, Lazare, de Béthanie, du village de Marie et de Marthe sa sœur ». Tous les trois semblent tellement, au verset 5, n'avoir fait qu'un comme objets de l'amour du Seigneur, de même que par les liens étroits qui les unissaient comme le prouve la douleur des deux sœurs dans leur deuil, que nous ne pouvons qu'en conclure qu'ils formaient une seule famille et un seul foyer. Remarquons aussi que l'intérêt proprement « typique » de ce chapitre se concentre sur Lazare ; celui-ci représente Israël dans un temps encore à venir où, comme l'enseigne Daniel, « plusieurs qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront » (Dan. 12:2), faisant sans doute allusion à la résurrection morale du résidu d'Israël dans un jour à venir, dont la résurrection physique de Lazare dans notre chapitre est un type, c'est-à-dire une figure. Mais nous ne nous étendrons pas plus sur cette question, notre sujet principal étant Marie, la sœur de Lazare. Cependant, Marthe, Marie et Lazare sont si étroitement liés dans ce récit, que nous ne pouvons faire autrement que de considérer Marie dans ces relations familiales, car c'est dans ce contexte même et dans les circonstances du moment que se révèle son caractère.

3.3.2 *Lazare malade. L'intervention différée du Seigneur — Jean 11:2-19*

La pensée de l'Esprit accorde une place prééminente à Marie avant même le début de ce récit, comme on le voit au verset 2 : « C'était la Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, de laquelle Lazare, le malade, était le frère ». Quelle touchante allusion à cet acte de Marie, qui nous montre combien il fut agréable à Dieu, au point que son parfum montait encore, soixante ans plus tard (*), jusqu'à Son trône ! Après cette précieuse et touchante parenthèse, le récit commence par l'information que les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade » (11:3). Il est clair qu'il ne s'agissait pas d'une maladie ordinaire, mais d'une maladie qui éveillait dans le cœur de Marie et de sa sœur les plus sombres pressentiments. Elles n'étaient toutefois pas sans ressource, car elles connaissaient Celui qui chassait les mauvais esprits par Sa parole, et guérissait tous ceux qui étaient malades ; c'est donc vers Lui qu'elles se tournèrent dans leur extrémité. Une souffrance commune les poussa à faire appel au Seigneur ensemble. Il en est souvent ainsi chez les enfants de Dieu, y compris dans les familles ; une supplication commune est toujours la source de riches bénédictions, au travers de la réalisation d'une dépendance commune et d'une attente pleine d'espoir devant Dieu. Dans le cas qui nous occupe, la réponse à la prière se fit attendre ; elle fut différée en vue d'une bénédiction plus grande, comme le Seigneur le laissa très clairement entendre lorsqu'Il dit : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (11:4). Ces paroles nous aident à comprendre ce verset qui resterait mystérieux autrement : « Après donc qu'il eut entendu que Lazare était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était » (11:6).

(*) On pense généralement que l'évangile de Jean n'a pas été écrit avant l'an 90, soit 60 ans après l'ascension du Seigneur.

Peut-être pouvons-nous dire que le Seigneur avait trois raisons de ne pas répondre immédiatement à l'appel des deux sœurs.

La première découle du verset 4 déjà cité. Si le Seigneur était allé tout de suite guérir Lazare, la gloire aurait pu encore en être attribuée à Dieu, mais Dieu était sur le point de rendre un témoignage frappant à la Personne de Son Fils bien-aimé par la résurrection,

et c'est pourquoi Il n'intervint pas avant que Lazare fût mort. Ordonner à Lazare de sortir du tombeau, tout en étant par excellence pour la gloire de Dieu, était le témoignage manifeste que Jésus était le Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts (Rom. 1:4) (*).

(*) La phrase est mieux rendue par « par résurrection des morts » : elle est construite de telle manière à inclure aussi bien les résurrections opérées par le Seigneur que Sa propre résurrection.

La seconde raison est la position que le Seigneur, bien que Fils de Dieu, occupe dans cet évangile où Il ne parle ni n'agit que selon la volonté du Père (Jean 5:19 ; 12:49 ; 14:10). C'est ainsi qu'Il resta où Il était jusqu'à ce que ce fût la volonté du Père qu'Il allât à Béthanie. Aussi grand que fût Son amour pour ces sœurs dans l'affliction, ce ne sont pas Ses sentiments qu'Il écouta, mais la volonté de Son Père à laquelle, dans Sa perfection, Il obéissait toujours et sans réserve.

Finalement, il ne fait aucun doute que ce délai eut pour effet d'exercer le cœur des deux sœurs, et de les préparer, chacune dans sa mesure, à l'éclat resplendissant de la gloire de Dieu (11:40) qu'elles allaient contempler lors de la résurrection de leur frère. C'est là l'un des secrets des voies du Seigneur envers les Siens. Ils crient à Lui, et apparemment Il n'entend pas. Mais, en vérité, Il entend, et si le secours désiré n'est pas immédiatement accordé, c'est seulement parce qu'Il veut, par cet exercice, préparer l'âme à être dans l'état convenable pour recevoir la bénédiction qu'Il va accorder. Ses voies, comme nous le confessons certainement tous, sont toujours parfaites, et exigent seulement de nous qui connaissons Son amour, de nous reposer sur Lui avec une confiance inébranlable en toute circonstance.

Passons rapidement sur l'enseignement que le Seigneur dispense à Ses disciples à propos de la mort de Lazare, et le soin qu'Il prend d'eux pour affermir leur foi (11:7-16). Nous lisons ensuite que lorsque Jésus arriva à Béthanie, Il trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre (11:17). Lorsqu'Il avait ressuscité la fille de Jaïrus, elle venait juste de mourir. Quant au fils de la veuve de Naïn, on était en train de le transporter vers sa tombe lorsque le Seigneur le rencontra et le rendit à la vie. Mais pour Lazare, la mort avait fait de lui sa proie depuis déjà quatre jours, afin que la puissance divine pût se déployer d'une manière encore plus significative dans sa résurrection. Par ailleurs « plusieurs d'entre les Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie, pour les consoler au sujet de leur frère » (11:19), si bien qu'ils étaient prêts à être les témoins oculaires de la puissance de Jésus pour ressusciter les morts.

3.3.3 Marthe et Marie : les exercices communs dans la douleur — Jean 11:20, 21

Aussitôt après, nous sommes frappés une fois de plus par le contraste entre Marthe et Marie. Marthe, dès qu'elle entend que Jésus venait, elle va à Sa rencontre, mais Marie reste assise à la maison (11:20). Les exercices qu'elles avaient traversés en attendant la réponse du Seigneur à leur message, ne sont pas décrits par des paroles, mais nous discernons sûrement leur effet dans le contraste de leur conduite. Marthe avait certainement été autant éprouvée que Marie, car le fait qu'elles emploient les mêmes termes en arrivant devant le Seigneur (11:21, 32) révèle que Son retard les avait rendues perplexes et qu'elles en avaient parlé ensemble, courbées dans l'attente et le chagrin. Mais Marthe n'en était pas encore au point béni recherché par l'épreuve, car elle manifeste encore des signes de précipitation, et on peut dire d'impatience. Marie, de son côté, avait appris sa leçon, et pouvait ainsi attendre calmement que son Seigneur l'appelât. Sa douleur était toujours là, car son lien terrestre le plus cher avait été brisé, et il était normal qu'elle souffrît dans son deuil. Mais sa douleur était illuminée par sa confiance et son assurance dans le Seigneur ; elle pouvait donc demeurer tranquillement assise à la maison, tandis que Marthe, dans sa hâte et son impatience, alla au-devant de Lui. Sans aucun doute, elles avaient des caractères très différents, et demeureraient jusqu'au bout des « vases » très différents. Cependant, cela n'explique pas tout. Ce contraste réside plutôt dans le fait que Marie étant restée assise aux pieds de Jésus à écouter Sa parole tandis que Marthe avait été distraite par beaucoup de service ; la première avait beaucoup plus appris que sa sœur du cœur de son Seigneur.

3.3.4 Comment le Seigneur s'occupe de Marthe — Jean 11:20-27

Il est bon de ne pas passer trop vite sur la grâce du Seigneur à l'égard de Marthe. Marthe alla à Sa rencontre (11:20) et, apparemment sans attendre une minute, elle laissa éclater l'impatience de son cœur et ses reproches à peine voilés, disant : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort » (11:21). Cela était vrai, car la mort n'aurait pas pu se produire en présence du Seigneur. Cependant dans la bouche de Marthe, cette vérité était l'expression d'une plainte, de ce que le Seigneur n'avait pas été là avant la mort de son frère. En outre, ce qui trahit clairement son état d'âme, elle alla jusqu'à dire, dans son ignorance du vrai caractère de la Personne de Celui auquel elle s'adressait, et comme pour Lui suggérer ce qu'elle-même pensait qu'Il pouvait faire : « Mais même maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera » (11:22). Elle avait donc la foi, tout au moins la foi dans le Seigneur comme détenteur de la puissance de Dieu comme un prophète — Élie par exemple. Mais il est clair que, bien que L'ayant accepté comme le Christ de Dieu, elle ne réalisait absolument pas qu'elle se tenait devant le Fils de Dieu. Avec quelle tendresse, cependant, le Seigneur agit avec elle, malgré sa faiblesse et l'insuffisance de sa foi ! Et avec quelle douceur, s'abaissant jusqu'à elle dans l'état où Il la trouvait, Il l'amena à la vérité de ce qu'Il était, Lui, dans Sa propre Personne : à la fois la résurrection et la vie ! « Ton frère ressuscitera » dit-Il. « Oui » dit Marthe, « je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour », car elle croyait, comme tout Juif pieux, qu'au « dernier jour » il y aurait une résurrection des justes. Alors, saisissant l'occasion que Lui offrait l'incrédulité même de Sa servante, le Seigneur proclama, à l'intention de Marthe, et de tout Son peuple à travers elle : « Moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra ; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais » (11:25-26). Révélation bénie de ce que bientôt le jugement de mort qui pesait sur Son peuple serait ôté, et révélation aussi bénie d'une vie de résurrection en Celui qui subirait le jugement à notre place, et qui, en tant que Ressuscité, serait la vie de tous les croyants ! « Crois-tu cela » ? demanda-t-Il encore à Marthe. Elle Lui dit : « Oui, Seigneur, moi je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde » (11:27), c'est-à-dire le Messie, selon l'enseignement du Psaume 2.

3.3.5 L'appel de Marie — Jean 11:28-31

Après avoir prononcé sa confession de foi — car c'était vraiment de la foi, quoique bien en deçà du témoignage qu'elle venait d'entendre — Marthe s'en alla, comme consciente de ne pas avoir compris les paroles du Seigneur, mais de ce que Marie, pourrait en saisir le sens : « Elle appela secrètement Marie, sa sœur, disant : Le Maître est venu, et il t'appelle » (11:28). C'est ainsi que Marie réapparait devant nous. On ne saurait douter de ce que, même si Marthe n'avait pas directement reçu pareil message de la part du Seigneur, c'était pourtant la pensée du Seigneur qu'elle appelât sa sœur. L'état d'âme de Marie est immédiatement révélé par sa réaction aux paroles de sa sœur : « Celle-ci aussitôt qu'elle l'eut entendu, se lève promptement et s'en vient à lui » (11:29). C'est l'amour qui la contraignait à obéir si rapidement. Elle était tranquillement assise chez elle, en attendant qu'Il l'appelât, et lorsque Son appel lui parvint, elle se hâta d'y répondre. Attendre devant le Seigneur est le sûr moyen d'être rendu capable d'obéir à Son commandement. Quel soulagement ce dut être, pour son cœur si lourd, de venir à LUI ! Mais avant de révéler le caractère de cette rencontre, l'Esprit de Dieu s'arrête pour signaler deux détails : 1) « Jésus n'était pas encore arrivé dans le village ; mais il était au lieu où Marthe l'avait rencontré » (11:30), et 2) « Les Juifs donc qui étaient avec Marie dans la maison..., ayant vu que Marie s'était levée promptement et était sortie, la suivirent, disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer » (11:31). Tout était divinement arrangé, et les

témoins oculaires de la puissance de Jésus divinement mis en place, car le propos de Dieu était de rendre un témoignage frappant à Son Fils bien-aimé.

3.3.6 Marie rencontrant le Seigneur — Jean 11:32

Considérons maintenant la manière dont Marie s'approcha de son Seigneur, et avec quelles paroles tendres et touchantes cela est rapporté : « Marie donc, quand elle fut venue là où était Jésus, et qu'elle l'eut vu, se jeta à ses pieds, lui disant : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort » (11:32). Chaque mot de cette description est important. Lorsque Marthe alla à la rencontre du Seigneur, elle se mit tout de suite à parler, alors que Marie fit deux choses avant d'exprimer le chagrin de son cœur : c'est une fois qu'elle l'eut vu, et qu'elle se fut jetée à Ses pieds, qu'elle put donner libre cours à sa douleur. Bien plus, le fait que Marie se soit jetée à Ses pieds semble être une conséquence directe de ce qu'elle avait contemplé Sa face. Elle connaissait mieux le Seigneur que sa sœur, et son amour vif et sensible lui faisait lire sur Lui ce que sa sœur n'avait pas pu percevoir. Et que voyait-elle ? L'expression d'un cœur courbé sous la douleur qui accablait son esprit à elle, courbé sous la douleur causée par le jugement de mort pesant à ce moment-là sur tous ceux qui L'entouraient ; elle y voyait encore l'expression de Sa profonde sympathie envers ceux qu'Il aimait, en cette circonstance si douloureuse ! Voyait-elle encore autre chose ? Nous ne saurions le dire, mais sûrement, au moment où Il allait « manifester Sa gloire » (Jean 2:26), il y en avait quelques signes visibles pour celle qui avait tellement appris à Le connaître... Nous ne le savons pas, mais nous pouvons être sûrs que c'est ce que Marie vit dans ce visage — tendresse, douleur et amour — qui la fit se jeter à Ses pieds. Alors que les mêmes paroles ont jailli de la bouche des deux sœurs, c'est l'attitude de Marie qui confère aux siennes un sens tout différent. Peut-être y avait-il, dans son cas, de la perplexité, mais certainement aucune plainte ni aucun reproche sous-entendu. C'était plutôt la confession de son cœur que, s'Il avait été à Béthanie, son frère ne serait pas mort ! Elle n'en a pas dit plus, car aussi grande que fût sa peine, elle se confiait à Lui sans réserve. Quelle bénédiction d'être aux pieds de Jésus dans nos peines, car là, la lumière divine les éclaire, et, même si nous souffrons, accablés peut-être par l'épreuve, nous ne douterons pas de Son amour tant que nous serons à Ses pieds.

3.3.7 Souffrance et sympathie du Seigneur — Jean 11:33-38

3.3.7.1 Jésus frémit en Son esprit

Suivent deux choses absolument merveilleuses, se rapportant au Seigneur, qui ne sauraient être passées sous silence, même si elles dépassent notre compréhension ; car ce sont les larmes de Marie, et celles des Juifs qui l'accompagnaient, qui en sont la cause. Il est dit explicitement « Jésus donc, quant Il la vit pleurer, et les Juifs qui étaient venus avec elle, pleurer, frémit en son esprit, et se troubla » (11:33-34). C'est la première de ces choses. Il nous est sûrement permis de nous demander ce qui fit frémir ainsi le Seigneur en Son esprit, Le troublant jusqu'au plus profond de Lui-même. Quelle que soit la force exacte de l'expression traduite ici par « frémit en son esprit », nous pouvons au moins affirmer que cette émotion si profonde, ce « frémissement » intérieur, était le résultat de Son propre accablement sous le fardeau de la douleur qui pesait sur le cœur de Marie ainsi que de tous ceux qui l'entouraient. Par sympathie, Il partageait leur peine, s'identifiait à elle, et la portait Lui-même, pour ainsi dire, sur Ses propres épaules. Il en sentait tellement le poids — du fait qu'Il en connaissait parfaitement la cause, et en appréciait le véritable caractère devant Dieu — qu'Il en « frémit en Son esprit », comme cela est écrit. Et n'oublions pas que l'essence même de cet accablement était la mort, car la mort, à ce moment-là, pesait sur les cœurs de ceux qui menaient deuil ainsi que sur toute cette scène.

Mais la mort est le jugement de Dieu sur l'homme. Nous pouvons donc dire que, dans cette scène, le Seigneur anticipait Sa propre mort sur la croix. Seulement ici, Il prenait et portait ce jugement dans Sa compassion et Sa sympathie, tandis que sur la croix, Il le subit pour la gloire de Dieu en faisant propitiation pour le péché. Combien le Seigneur en est rendu précieux à nos propres cœurs, lorsque nous contemplons une telle manifestation de Son amour et de Sa sympathie pour les Siens dans leurs peines, et que nous constatons une nouvelle fois que « dans toutes leurs détresses, il a été en détresse » (És. 63:9).

3.3.7.2 Jésus pleura

Lorsqu'Il « frémit dans son esprit et se troubla » (11:33), c'est à Lazare dans le sépulcre qu'Il pensait, car aussitôt Il dit : « Où l'avez-vous mis ? Ils lui disent : Seigneur, viens et vois » (11:34). Vient ensuite ce court verset, que nous devons prononcer avec révérence : « JÉSUS PLEURA ». Il n'existe point de mot pour exprimer notre émerveillement devant un tel verset ! C'est un verset qu'il convient de relire et de méditer dans la présence de Dieu, le cœur débordant d'actions de grâce de ce qu'Il nous soit permis d'être pour ainsi dire témoins de cette précieuse preuve de l'ineffable sympathie de notre précieux Seigneur ! Nous savons tous que les versets de notre Bible ne sont qu'un simple arrangement humain ; et pourtant, qui douterait de ce que l'Esprit de Dieu ait conduit celui qui, de ces deux mots, a fait ce seul verset ? Ces deux mots, en effet, forment un tout à eux seuls, en ce qu'ils nous offrent un tel aperçu des profondeurs les plus cachées du cœur du Seigneur. Ils ont réconforté des générations d'âmes endeuillées, et continueront à consoler les Siens jusqu'à ce que Dieu Lui-même essuie toutes larmes de leurs yeux. Ajoutons que les larmes du Seigneur exprimaient Sa sympathie, mais que cette sympathie elle-même débordait de Son cœur plein d'amour insondable et intarissable.

Ce qui est remarquable, c'est que Marie n'apparaît plus dans ce récit. Après avoir répandu l'accablement et la douleur de son cœur aux pieds de Jésus, elle disparaît à nos yeux. Elle était pourtant là, et fut certainement témoin de Ses larmes (*). En outre, lorsque Jésus, « frémissant encore en lui-même » vint au sépulcre, Marie devait être avec Lui.

(*) Il n'est pas dit que le frémissement ait été audible. Nous lisons que le frémissement était dans Son esprit (11:33), puis une nouvelle fois qu'Il était en Lui-même (11:38), en sorte qu'on ne l'a pas nécessairement entendu. Ses larmes, par contre, n'étaient pas cachées. Le frémissement était devant Dieu ; Ses larmes étaient l'expression de Sa sympathie avec les Siens.

Nous nous permettons quelques réflexions à ce sujet. Étant donné qu'il n'est plus question d'elle dans le reste du chapitre, on peut en conclure que les exercices par lesquels elle était passée aux pieds du Seigneur avaient déjà atteint leur but à ce moment-là. S'il en est bien ainsi, ce sont Ses larmes qui lui ont apporté la consolation de Sa sympathie. Puis, marchant avec Lui jusqu'au sépulcre, elle fit l'expérience du soutien de Sa présence. Désormais, tout ce qui concernait Lazare était entre Ses mains, et nous pouvons dire assurément qu'elle se reposait dans Son amour, sans l'ombre d'une crainte. Elle savait désormais, qu'Il agirait de la manière la plus excellente, même si sa foi n'avait pas encore saisi (mais nous pensons qu'elle l'avait saisi) que la délivrance était proche. Les nuages qui s'étaient amoncélés sur son âme s'étaient donc déjà dissipés, comme la brume au soleil levant, et elle se dirigeait vers la tombe en compagnie de son Seigneur, à l'abri (au-dessus et au-delà) du pouvoir de la mort, la seule âme paisible au milieu de cette foule plongée dans la douleur. De plus, à partir de ce moment-là, l'objet principal de l'Esprit de Dieu n'était plus ni Marthe ni Marie, mais la gloire de Dieu Lui-même, et le témoignage rendu à la gloire de la Personne de Jésus comme Fils de Dieu.

3.3.8 Encore Marthe. Résurrection de Lazare — Jean 11:38-44

Marthe réapparaît une fois sur la scène ; Quand Jésus, frémissant encore dans Son esprit, fut arrivé au sépulcre (« or c'était une grotte, et il y avait une pierre dessus »), Il dit : « ôtez la pierre » (11:38-39). Aussitôt Marthe, loin d'être remplie de crainte, muette et

dans l'expectative, s'écria : « Seigneur, il sent déjà, car il est là depuis quatre jours ». Pauvre Marthe ! Ainsi, elle osait même corriger son Seigneur, en jugeant, comme ici, d'après ce qu'elle voyait ! Avec quel calme, mais aussi quelle solennité, le Seigneur la reprend dans sa folie, en lui répondant : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » ? (11:40). La pierre fut donc ôtée. Tout était prêt désormais pour que se manifestât cette gloire éclatante. Mais d'abord, comme toujours glorifiant le Père dans tout ce qu'il faisait, Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé » (Jean 11:41-42). Tout en rendant gloire à Dieu, Son cœur brûlait pour les âmes de ceux qui l'entouraient, afin qu'ils Le reçoivent comme l'Envoyé du Père — ce dont ils allaient avoir tout de suite le témoignage frappant : « Et ayant dit ces choses, il cria à haute voix : Lazare, sors dehors ! Et le mort sorti, ayant les pieds et les mains liés de bandes ; et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller » (Jean 11:43-44).

3.3.9 L'épreuve porte son fruit — Jean 11-12

Il fut ainsi démontré que Jésus, envoyé dans ce monde de la part du Père, était le Fils de Dieu. De Marie et de Marthe, il n'est plus rien dit dans ce chapitre, mais nous pouvons déduire du chapitre suivant que le but du Seigneur, en les éprouvant, était pleinement atteint, et que les deux sœurs avaient été divinement enseignées par leurs expériences et par ce dont elles avaient été témoins : — Le Seigneur était plus que jamais la portion bénie du cœur de Marie parce qu'elle avait plus pleinement saisi les gloires de Sa Personne — Quant à Marthe, son anxiété naturelle et ses soucis ayant été chassés par cette nouvelle révélation faite à son âme, elle était désormais une servante paisible et dévouée.

3.4 Marie oignant les pieds de Jésus – Jean 12:1-8

3.4.1 Effets de la résurrection de Lazare sur le peuple — Jean 11:45-54

Peu de temps s'était écoulé depuis la résurrection de Lazare, lorsque Jésus se trouva de nouveau à Béthanie. Le miracle remarquable qu'il y avait accompli, attesté par un si grand nombre de témoins — même d'entre ceux qui rejetaient encore Christ (11:46) — fit tellement sensation à Jérusalem qu'un conseil spécial fut convoqué par les autorités juives afin de décider ce qu'il fallait faire. Chose remarquable, personne n'essaya de nier le fait que Lazare avait été ressuscité des morts. Le fait était reconnu tacitement, car certains disaient : « Que faisons-nous ? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation » (Jean 11:47-48). Dieu agissait par eux à leur insu, et se servit de Caïphe, comme autrefois de Balaam, pour prophétiser que Jésus devait mourir pour cette nation. Et « depuis ce jour-là donc, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir » (11:53). Jésus se retira avec Ses disciples de devant l'hostilité des Juifs (car Son heure n'était pas encore venue) et attendit dans une ville appelée Éphraïm.

3.4.2 Le dernier souper — Jean 12:1-2a

Mais le temps approchait où le véritable agneau pascal devait être immolé, bien que nous ne devions jamais oublier que personne ne Lui prit Sa vie, mais qu'il l'a laissée de Lui-même : « Jésus donc, six jours avant la Pâque, vint à Béthanie où était Lazare, le mort, que Jésus avait ressuscité d'entre les morts » (Jean 12:1). Là, dans la maison de Simon le lépreux, comme le précisent Matthieu et Marc, « on lui fit donc un souper » (12:2). Jean ne précise pas où ce souper fut servi. Il ne fait aucun doute que cette imprécision est voulue, son but étant plutôt d'attirer l'attention sur ce que Marthe, Marie et Lazare étaient tous présents, jouissant du fruit de leurs exercices et de l'enseignement divin touchant la maladie, la mort et la résurrection de Lazare. Quelle bénédiction pour l'âme quand le but des exercices par lesquels Dieu l'a faite passer est atteint !

3.4.3 Marthe et Lazare — Jean 12:2b

La première chose que nous dit l'Esprit de Dieu est que « Marthe servait ». Elle avait déjà servi auparavant, mais elle avait été « distraite » par son service, et elle l'avait exercé à sa manière, le ressentant comme une charge. Maintenant son cœur était en repos, et elle jouissait, dans une véritable liberté de l'âme, de l'heureux privilège de servir son Seigneur, de pourvoir à Ses besoins. Quoique très différente de Marie, elle occupe la place qui lui convient, pour laquelle elle avait été préparée, et cela pour la joie de son Maître. « Et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui » (12:2). Il était passé par la mort et avait été ressuscité (quoique toujours dans sa condition humaine) par Celui qui était et qui est toujours la Résurrection et la Vie. Ainsi était-il assis avec le Seigneur, partageant avec Lui un même repas. De la même manière, vivifiés ensemble avec Christ, et ressuscités ensemble, nous sommes assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Mais Lazare, tel que nous le voyons ici, est plutôt une figure de ceux avec qui le Seigneur, dans un jour à venir, boira le « vin nouveau » dans le royaume de Son Père. Remarquons au passage que le souper était préparé pour Jésus, dont ils réjouissaient le cœur, de même que Lévi, en une autre occasion, Lui avait préparé chez lui un grand festin auquel il avait convié un grand nombre de publicains et de pécheurs — ceux que le Seigneur venait appeler à la repentance.

3.4.4 Avant l'onction. L'état de Marie — Jean 12:3a

Tout cela ne sert que d'introduction à notre sujet principal, l'onction par Marie des pieds du Seigneur. L'importance et même la valeur de cet acte, selon l'estimation de Dieu, ressort de ce que son récit se trouve non seulement dans l'évangile de Jean, mais dans ceux de Matthieu et de Marc, avec des différences caractéristiques dans les détails.

Si ces trois âmes pieuses, dévouées au Seigneur et attachées à Lui par les liens impérissables de cet amour divin que Lui-même avait engendré dans leurs cœurs au temps de Sa réjection — si ces trois âmes pieuses, dis-je, représentent ce résidu dont elles faisaient réellement parti, et que Dieu avait préparé à recevoir Son Fils bien-aimé (cf. Jean 1:12-13), Marie, elle, dépasse de beaucoup ce rôle, car elle avait cette foi qui l'attachait à Christ Lui-même comme à son unique Objet (un Objet qui l'absorbait) ; elle devient ainsi un modèle pour tous les chrétiens de tous les temps. Comme Marie de Magdala, à cet égard, elle était morte au monde et le monde était mort pour elle. Christ seul remplissait son cœur. Elle offre un exemple parfait de ce que l'on appelle le « premier amour », d'où l'éloge sans aucune réserve qu'elle reçut de la bouche du Seigneur Lui-même.

Rien ne laissait prévoir le geste de Marie, mais à peine venons-nous de lire qu'« on lui fit donc là un souper », qu'il est ajouté : « Marie, donc, ayant pris une livre de parfum de nard pur... ». En fait, le prélude à cet acte de Marie se trouve dans les chapitres précédents. Les âmes n'atteignent pas une telle élévation spirituelle en un instant, Marie pas plus que les autres. Mais le dévouement de Marie venait de ce qu'elle était restée assise aux pieds de Jésus à écouter Sa parole, ainsi que de ses expériences bénies en rapport avec la mort de son frère. Dans sa douleur, après des profonds exercices, elle avait réalisé la sympathie de son Seigneur, puis de Sa forte main, Il la soutint, et en outre l'attira tout près de Lui. Ainsi l'avait-elle rejoint (en utilisant le langage décrivant le vrai sens de son état) au-delà de la mort. Elle le connaissait comme la Résurrection et la Vie, et dans cette sphère-là, Sa gloire, la gloire de Sa Personne en tant que Fils de Dieu, inondait son âme. C'est ainsi que Christ était devenu tout pour elle, et, en outre, elle-même faisait les délices du cœur de Christ.

3.4.5 *Sens et valeur de l'onction — Jean 12:3b*

C'est de cette seule manière que l'on peut apprécier l'acte que nous allons maintenant considérer. Mais peut-être pouvons nous auparavant ajouter encore une chose : ce n'est pas seulement l'acte lui-même, mais aussi le sentiment qui en fut la cause, qui nous instruisent d'une manière aussi bénie. Comme quelqu'un l'a dit fort justement : « c'était l'instinct de l'amour qui pressentait que la mort profilait son ombre sur Celui qui était la Vie, comme Jésus Lui-même le sentait — le seul cas où Jésus a trouvé de la sympathie sur la terre ! ». Voici donc le secret de l'onction de Marie : un cœur si plein d'amour qu'il entraînait dans la position de Jésus, et s'identifiait avec elle, et non seulement avec la position de Jésus, mais aussi avec Ses sentiments, puis répandait sur Lui ce qu'elle avait de plus précieux ! Sans doute n'y a-t-il que l'amour qui puisse comprendre l'amour et pénétrer dans les secrets du cœur du Bien-Aimé. Notre attention est attirée sur le fait que ce parfum de nard pur était « de grand prix », assurément pour nous apprendre que, selon l'estimation de l'amour, rien n'est trop précieux pour Celui qui remplissait le cœur de Marie. Par son geste, elle exprimait encore deux autres choses, nous semble-t-il : premièrement son sentiment de la valeur sans prix de Christ, secondement son adoration. Ces deux choses n'en font qu'une en Apocalypse 5, et sont toujours intimement mêlées dans les cœurs qui jouissent véritablement de l'amour de Christ, et selon lesquels rien n'est trop élevé pour Lui, sur la terre comme au ciel.

Marie était sur la terre, et Christ allait être offert comme le véritable Agneau pascal, mais Marie avait le sentiment inébranlable qu'aucune place, sur la terre comme au ciel, n'était trop élevée pour Celui qui était assis à table avec les Siens, ce soir-là, à Béthanie. D'où le fait, que pour exprimer ce sentiment, elle oignit les pieds de Jésus et les Lui essuya avec ses cheveux, cependant que toute son âme s'inclinait devant Lui en reconnaissance et en adoration ! Nous ne saurions dire si toute la vérité de Sa glorieuse Personne s'était déjà révélée à elle, mais l'instinct de l'amour qui l'avait amenée à comprendre que Sa mort était proche, avait aussi pour effet d'élargir ses pensées quant à Celui qui était assis à table devant elle. Marie était en fait une vraie adoratrice, et son cœur débordant déversait son tribut d'hommage de la manière qui convenait le mieux à cette circonstance, sous la conduite, croyons-nous, de l'Esprit de Dieu. Confondue devant cette vision de Sa grâce et de Sa beauté, le cœur débordant d'adoration et en pleine communion d'esprit avec Lui quant à Sa réjection et à Sa mort, elle trouvait un moyen d'épancher les émotions dont son cœur était plein en brisant ce vase d'albâtre rempli de parfum de nard pur et de grand prix, en le répandant sur Sa tête (Marc 14:3) et sur Ses pieds (Jean 12:3). Ce faisant, elle proclamait que Christ était tout pour elle, et qu'Il était digne de ce que le cœur d'un racheté avait de plus précieux à donner.

3.4.6 *La maison remplie de l'odeur du parfum — Jean 12:3c*

Ces considérations nous préparent à mieux comprendre comment « la maison fut remplie de l'odeur du parfum ». C'était un fait matériel, mais derrière lui se cache cet enseignement que rien n'est plus précieux au cœur de Dieu — ou au cœur des saints s'ils sont en communion avec Lui — qu'un acte de parfaite dévotion à Christ. Le parfum s'en répand alentour, telle la lueur de l'aube, jusqu'à ce qu'il parvienne à tous ceux qui sont dans la maison, l'habitation de Dieu par l'Esprit. Qui donc, en effet, ne l'a pas senti, même dans une faible mesure, lors d'une réunion de saints autour du Seigneur ? Une note de louange a jailli de l'âme d'un adorateur, et elle s'est élevée jusqu'au Père en reconnaissance, et en même temps elle a rempli également tous les cœurs de l'assemblée de son parfum béni ! Il est donc vrai, dans tous les temps, que lorsqu'une « Marie » oint les pieds de son Seigneur avec un parfum de grand prix, la maison toute entière est remplie de l'odeur de ce parfum.

3.4.7 *Judas — Jean 12:4-6*

« Un peu de levain fait lever la pâte toute entière » (1 Cor. 5). Jean nous dit que Judas trouva à redire à cet acte de Marie, et Matthieu que « les disciples, le voyant, en furent indignés, disant : À quoi bon cette perte » ? (Matt. 26:8). Jean découvre la racine de cette défection générale dans la convoitise du cœur de Judas dont il semble que l'affectation de piété et d'intérêt pour les pauvres ait influencé tous les disciples. Quel contraste ! Tandis que l'odeur du parfum de Marie remplissait toute la maison, la méchante pensée de Judas répandait son influence maligne dans les cœurs de tous les disciples ! C'est ainsi que nous sommes encouragés d'un côté et mis en garde de l'autre. Cependant, la méchanceté de Judas ne fut que l'occasion, pour le Seigneur, d'exprimer Son appréciation de ce qu'avait fait Marie. Pour arriver à ses fins — ou peut-être par dépit de ne pouvoir y parvenir — il se donnait faussement une allure de philanthrope, et aurait voulu faire croire que le bien des pauvres devait être le souci majeur des cœurs des disciples du Seigneur. C'était de la pure hypocrisie, comme Jean nous le dit : « non pas qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'il avait la bourse et portait ce qu'on y mettait ». Quel avertissement solennel ! Une tendance mauvaise, si nous la cultivons, peut en arriver à nous dominer complètement et à nous faire commettre les péchés les plus affreux, comme ce fut le cas pour Judas ! La convoitise, l'amour de l'argent qui est la racine de tous les maux, conduisirent progressivement Judas, en aveuglant son âme, jusqu'à commettre l'iniquité effrayante de trahir son Seigneur pour trente pièces d'argent. Par cette transgression, il fut déchu pour s'en aller en son propre lieu (Actes 1:25).

3.4.8 *Portée profonde de l'acte de Marie — Jean 12:7-8*

Au verset 6, le cœur de Judas est entièrement dévoilé, afin que nous puissions comprendre les démarches secrètes de son esprit inique. Au verset suivant, le Seigneur répond à la question posée par Judas au verset 5 : « Permits-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture. Car vous avez les pauvres toujours avec vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours » (Jean 12:7-8). C'est ainsi que le Seigneur mit tendrement Marie à l'abri de tout reproche, en proclamant à tous ceux qui avaient des oreilles pour entendre que, d'une manière ou d'une autre, elle avait saisi le secret de Sa mort, et que, en communion avec Ses pensées sur cette mort, elle s'y était identifiée. C'était donc pour elle un moment suprême, et elle saisit cette occasion unique, qui ne se reproduirait plus, d'oindre ce Corps saint pour Sa sépulture. Nous ne savons si elle comprenait tout cela, mais c'est la portée que le Seigneur attribua à son acte. Elle n'aurait pas toujours le Seigneur avec elle de cette manière, et c'est pourquoi, de tout son cœur, elle répandit à Ses pieds ce tribut d'affection profonde, tandis qu'Il était assis à table six jours avant la Pâque. Le Seigneur ajouta autre chose, comme le rapportent Matthieu et Marc : « En vérité, je vous dis : En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle » (Matt. 26:13). Cela nous apprend combien cet acte de Marie avait réjoui le cœur du Seigneur, et quelle récompense inexprimable allait en découler pour Marie. Aussi longtemps que seront lus les évangiles, l'acte de Marie sera célébré, et son souvenir en sera gravé dans le cœur des enfants de Dieu. En ce sens également, la maison sera à toujours remplie de l'odeur du parfum.

3.5 *Dernières pensées à propos de Marie de Béthanie*

Après cet incident, il ne sera plus jamais question de Marie. En particulier, remarquons ce fait souvent noté, qu'à la différence de Marie de Magdala et des autres femmes, Marie n'apparaît pas au sépulcre. Si l'interprétation suivante est juste, comme nous n'en doutons pas, de même qu'elle avait été d'une certaine façon en communion avec Lui dans Sa mort, elle avait aussi appris l'inutilité de chercher le Vivant parmi les morts. Par Sa mort, une espérance au-delà de la mort, concernant son Bien-Aimé Seigneur, dut poindre dans son

âme, la détachant de la terre pour lier son cœur au Sien, dans ce lieu nouveau et cette scène nouvelle où Il était sur le point d'entrer. N'oublions pas, en effet, que Marie avait eu le privilège d'être assise à Ses pieds et d'écouter Sa parole, d'être l'objet de Sa sympathie, de Son soutien et de Son secours à la mort de Lazare ; elle avait vu la gloire de Dieu lorsqu'Il avait ressuscité Lazare, et Jésus Lui-même glorifié alors comme Fils de Dieu. Il lui était donc quasiment impossible de penser qu'Il pût être retenu dans la mort, ou que le Saint de Dieu vît la corruption (Ps. 16). Elle n'alla donc pas au sépulcre, car c'eût été démentir sa foi.

Il nous est profitable, à coup sûr, de méditer sur cette âme admirable, préparée par l'enseignement et la puissance de Dieu pour rafraîchir le cœur de Christ à l'heure de Sa réjection, ainsi qu'à nous encourager à marcher dans le même chemin d'amour profond et d'entier dévouement. Tout bien considéré, il n'y a pas, dans toute la Bible, de plus bel exemple de profonde spiritualité que celui de Marie de Béthanie, la sœur de Marthe et de Lazare.

4 Marie de Magdala

4.1 Qui était-elle ? — Différentes femmes à ne pas confondre

S'il est juste de supposer que « Marie Magdeleine » signifie tout simplement que Marie était originaire de la ville de Magdala, elle était donc galiléenne et avait été élevée près des rives de la mer de Galilée. Les indications données en Luc 23:49, 55 qui s'appliquent certainement à Marie (voir Luc 8:2, 3), montrent clairement qu'elle venait de Galilée, et confirment donc l'exactitude de ce que nous venons de dire. Ceci étant, la confusion qui, autrefois, a été souvent faite en l'identifiant à Marie de Béthanie, est absolument sans fondement. De même, il est faux, croyons-nous, de vouloir l'assimiler à la femme pécheresse qui arrosa de ses larmes les pieds du Seigneur, et les Lui essuya avec les cheveux de sa tête, les couvrant de baisers et les oignant de parfum, selon Luc 7. Rien n'est plus évident, pour quiconque examine soigneusement ce récit, que cette pécheresse, Marie de Béthanie et Marie de Magdala, sont trois personnes distinctes, et que l'onction de notre Seigneur en Luc 7 est distincte de celle dont il est question dans les évangiles de Matthieu, de Marc et de Jean. Il y a inévitablement des similitudes, mais moralement, et dans leur sens profond, ce sont deux circonstances totalement différentes. Si l'on s'attache à saisir l'esprit plutôt que la lettre de ces récits, on s'aperçoit aussitôt qu'ils nous décrivent et nous présentent des âmes dans deux états spirituels, et parvenues à deux niveaux d'expérience spirituelle fort différents.

4.2 Luc 8:1-3

4.2.1 Son origine

Marie de Magdala apparaît pour la première fois en Luc 8:1-3. Nous citerons intégralement ce passage, afin d'en saisir correctement la vraie portée. « Et il arriva après cela, qu'il passait par les villes et les villages, prêchant et annonçant [litt : évangélisant] le royaume de Dieu ; et les douze étaient avec lui, et des femmes aussi qui avaient été guéries d'esprits malins et d'infirmités, Marie, qu'on appelait Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons, et Jeanne, femme de Chuzas intendant d'Hérode, et Suzanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens ». Dans ce bref exposé, nous trouvons l'essentiel du sujet de ce chapitre, c'est-à-dire le ministère de la Parole, la bonne nouvelle du Royaume de Dieu et ses effets produits dans les âmes par la puissance divine. Marie de Magdala est citée en premier après les douze à titre d'exemple. Son état antérieur avait été choquant au plus haut point, puisque sept démons étaient sortis d'elle (Luc 8:2) et qu'elle avait été ainsi assujettie à leur direction diabolique. Il ne nous est pas dit de quelle manière cela s'était produit, ni sous quelle forme cette puissance satanique s'était manifestée, mais on ne peut guère concevoir que Satan ait pu exercer sa puissance sur une âme à un tel degré sans la livrer à une coupable vie de péché. L'exemple du démoniaque, dans ce même chapitre, montre bien les terribles conséquences encourues par ceux qui vivent sous l'empire de Satan. Mais il nous suffit de savoir que sept démons s'étaient installés dans l'âme de Marie de Magdala, et en avaient fait le vase de leur puissance maudite. Les hommes avaient pu la considérer comme une aliénée dangereuse, et la fuir pour cette raison. Elle était en tout cas un objet de répulsion, jouet de ses propres passions incontrôlables, indiciblement pitoyable et malheureuse.

Mais le regard de Dieu, poursuivant Ses desseins éternels de grâce en Christ, était posé sur cette pauvre âme déchue et souillée. Son chemin croisa celui du Seigneur Jésus en son temps à Lui, car elle était une de ces âmes perdues qu'Il était venu chercher et sauver. Il ne nous est pas révélé où Il la trouva, mais ce que nous savons, c'est que notre Sauveur béni parcourait alors les rivages de la mer de Galilée ; or Magdala n'était pas très loin de Capernaüm où le Seigneur habita plusieurs fois au cours de son ministère (cf Marc 2:1). Il rencontra donc cette malheureuse femme rejetée de tous, et par la parole de Sa puissance, Il chassa d'elle les sept démons, la délivrant ainsi du pouvoir des ténèbres et la transportant dans le royaume de Dieu qu'Il était venu proclamer. Quel changement béni ! Celle qui avait été l'esclave de Satan, contrainte d'obéir à ses ordres même les plus horribles et les plus iniques, dominée par lui corps et âme, — celle-là même était maintenant introduite dans le cercle béni où régnait une grâce suprême, où Dieu était exalté et où elle était assise aux pieds du Seigneur Jésus, vêtue et dans son bon sens. En vérité, elle était passée des ténèbres à la lumière, de l'esclavage à la liberté, et nous pouvons être sûrs que de son cœur montait un chant de joie et de reconnaissance vers son Libérateur ! Quel changement béni, on peut bien le répéter ! Jadis, les sept démons la retenaient captive, mais désormais le Seigneur Jésus possédait son cœur, y faisant Sa demeure, et l'entraînait à Sa suite sur le chemin du dévouement et de l'amour.

4.2.2 Son affection intense

La parole du Seigneur eut donc d'abord pour effet de la délivrer, puis ensuite de l'attirer. Nous lisons que « les douze étaient avec lui [Jésus], et des femmes aussi qui avaient été guéries d'esprits malins et d'infirmités, Marie, qu'on appelait Magdeleine... ». Marie était donc de ceux qui eurent l'ineffable privilège d'être avec le Seigneur dans certaines de Ses tournées d'évangélisation. Comment était-elle ainsi arrivée à faire partie de ceux qui l'accompagnaient, et presque d'anticiper la bénédiction de ceux qui, dans la gloire du Royaume, suivront l'Agneau où qu'Il aille (Apoc. 14:4) ? La réponse à cette question est simple : Marie fut tirée et attirée par la grâce de son Libérateur. L'une des caractéristiques de cet évangile, c'est que la grâce jaillissait si puissamment de notre Seigneur et Sauveur, que ceux qui en avaient été les objets, dans leurs besoins et leurs souffrances, en demeuraient subjugués. Détachés de tout ce qui aurait pu les entraver, ils étaient comme Lévi, attirés vers Lui et conduits à marcher à Sa suite comme des disciples dévoués. Ils ne pouvaient désormais se passer de Lui, car Il était devenu l'objet qui absorbait toutes leurs affections. Il en était ainsi de Marie. Ce qui la caractérisait avant tout, depuis le jour de sa délivrance, c'était une affection intense : elle aimait Celui qui l'avait aimée le premier, et, comme on l'a souvent remarqué, rien ne satisfait celui qui aime sinon la présence de l'être aimé. C'est ainsi qu'il arriva à Marie de se trouver avec Jésus, avec Lui dans sa joie débordante d'avoir été arrachée au pouvoir de Satan, avec Lui dans les souffrances de Son pèlerinage, avec Lui au jour de Sa réjection, et avec Lui dans l'adoration parce que, dans une certaine mesure, ses yeux avaient été ouverts pour discerner la gloire de Sa Personne. Sans aucun doute, elle avait encore beaucoup à apprendre (la suite de son histoire le montre bien), mais elle était désormais dans la compagnie du Fils bien-aimé de Dieu, de Celui qui était au centre de toutes les pensées et de tous les conseils de Dieu ; elle se réjouissait en Celui qui faisait les délices du cœur de Dieu ; et Celui en compagnie duquel elle se trouvait était le seul canal par lequel elle pût recevoir quelque bénédiction. Il n'y avait donc aucun endroit sur terre, pour Marie et ses compagnes ou compagnons, comparable à celui où ils se trouvaient avec Christ.

4.2.3 *Son service en exemple pour nous*

La révélation de Christ au cœur de Marie, par Sa parole, eut encore un autre effet. Après l'énumération détaillée de « Marie, Jeanne, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, et Suzanne... », il est ajouté « et beaucoup d'autres qui l'assistaient de leurs biens » (Luc 8:3), ce qui englobe, pensons-nous, toutes les femmes ci-dessus mentionnées. Si cela est juste, Marie de Magdala est l'une de celles qui eurent le privilège de jouir de la faveur d'exercer ce ministère béni. D'où il découle 1) la reconnaissance de ce qu'elle appartenait entièrement au Seigneur, et 2) que tout ce qu'elle possédait était à Sa disposition, pour Son service. Ces deux choses montrent bien que Marie avait été complètement rachetée de l'emprise de l'ennemi, et qu'elle reconnaissait parfaitement les droits de Son rédempteur. Une autre belle illustration de ce fait est le cas de la belle-mère de Simon, qui était en proie à une forte fièvre. En réponse à la fervente supplication de ceux qui l'entouraient, le Seigneur s'étant penché sur elle « tança la fièvre, et la fièvre la quitta ; et à l'instant s'étant levée, elle les servit » (Luc 4:38-39). Nous ferons bien de nous demander si nous-mêmes avons suivi ces exemples, celui de Marie, et celui de la belle-mère de Pierre. Tel devrait être le point de départ de toute âme convertie, et non pas le but atteint après de longues années d'indifférence et d'expériences douloureuses. Nos vies chrétiennes en seraient beaucoup plus heureuses, et notre témoignage rendu à Christ brillerait avec éclat au milieu des ténèbres qui nous entourent. Si le fait d'avoir considéré l'exemple de Marie Magdeleine nous aidait dans ce sens, quelle bénédiction ! Mais pour que cet exemple agisse puissamment et positivement dans nos cœurs, nous devons laisser la lumière y pénétrer et en révéler tout ce qui les entrave. Il faut ensuite implorer la grâce de juger ces entraves, afin que nos âmes, dans une heureuse liberté, puissent être avec le Seigneur dans l'intimité de Ses affections, Le suivant partout où Il voudra nous conduire, et étant occupés à Le servir selon le privilège et les occasions qu'Il nous donnera de pouvoir le faire.

4.3 *Marie de Magdala à la croix du Seigneur Jésus*

4.3.1 *Marie en premier — près de la croix. Jean 19:25*

Depuis le moment où il est fait mention d'elle en Luc 9, jusqu'à la crucifixion de notre bien-aimé Seigneur, il n'est plus question de Marie. Tous les évangélistes (même Luc, sans la nommer) font allusion au fait qu'elle fut témoin de la mort du Seigneur, ou tout au moins des circonstances de Sa mort, et partout où nous la voyons, pendant ces derniers jours, en compagnie des autres femmes, elle est citée en premier, sauf une fois : en effet, dans l'évangile de Jean (19:25), c'est la mère de Jésus qui est citée en premier : « Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie [femme] de Clopas, et Marie de Magdala ». Ici, la pensée première du Seigneur (comme cela est beau de le constater !) était pour Sa mère, au moment où, ayant accompli l'œuvre que Dieu Lui avait donnée à faire, Il allait la confier aux soins du disciple bien-aimé. En Matthieu et Marc, Marie de Magdala qui est en compagnie d'autres femmes, est au premier plan, ce qui montre certainement que le Seigneur avait reconnu la profonde affection de son cœur. Luc dit seulement, et cela à deux reprises : « Et des femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée... » (23:49, 55), mais Matthieu 27:55 précise bien que Marie de Magdala était l'une d'elles. Il ne nous est rien dit de ces voyages au cours desquels Marie et ces autres femmes galiléennes accompagnèrent Jésus, mais il est certain qu'elles étaient avec Lui lors de Sa dernière visite à Jérusalem, où Il allait s'offrir Lui-même à Dieu, par l'Esprit éternel, comme un Agneau sans tache. Quelle immense faveur, accordée à ces âmes pieuses, que d'entendre Ses paroles et de voir Sa face pendant les dernières semaines de Sa vie sur la terre ! Mais elles demeurèrent cachées jusqu'à la fin, car ce n'est ni d'elles-mêmes ni de leurs privilèges qu'était occupé l'Esprit de Dieu. Le ciel tout entier, pourrions-nous dire en vérité, fixait son attention sur l'Agneau qui ôte le péché du monde. Cependant, lorsque l'œuvre merveilleuse de l'expiation eut été accomplie, le Saint Esprit put remarquer la fidélité de Marie de Magdala et de ses compagnes, et faire en sorte qu'en soit transmise la mémoire.

4.3.2 *Ceux qui étaient présents à la croix*

Pourquoi donc Marie se trouvait-elle à la croix, si ce n'est par amour pour Celui qui l'avait rachetée de l'esclavage de Satan ? Jésus possédait son cœur, et c'est ce qui l'attirait partout où Il allait. De même qu'elle avait été avec Lui, identifiée à Lui pendant Sa vie, elle voulut l'être aussi dans Sa mort. Nous l'apercevons deux fois à la croix : une fois avant Sa mort, et une fois après. Jean seul fait allusion à la première fois : « Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie [femme] de Clopas, et Marie de Magdala » (Jean 19:25). Le disciple bien-aimé faisait également partie de ce petit groupe. Au début, dans la terreur de l'heure de Ses ennemis et de la puissance des ténèbres (Luc 22:53), tous les disciples s'étaient enfuis, abandonnant leur Maître. Jean était revenu de sa frayeur, ainsi que, dans une certaine mesure, Simon Pierre qui « ...le suivit de loin, jusqu'au palais du souverain sacrificateur, et qui, étant entré, s'assit avec les huissiers pour voir la fin » (Matt. 26:58). Mais, hélas, Pierre y entra en se fiant à sa propre force et malgré les avertissements reçus, si bien qu'il tomba dans l'horrible péché de renier son Seigneur ! Des autres disciples, il n'est pas dit un seul mot. Quelle douceur ce dut être pour le cœur du Seigneur, de voir ces quatre fidèles disciples à Ses côtés, au pied de la croix ! Il avait souffert profondément, à Gethsémané, de ce que les trois disciples choisis n'aient pu veiller une heure avec Lui. Mais maintenant, Il était réconforté de ce qu'il s'en trouvait quatre ayant reçu la force de tenir en face de la puissance du mal et de son triomphe implacable en ce moment-là, au moins en apparence ; quatre qui surmontaient leur inexprimable douleur de contempler Ses souffrances et Sa douleur, et qui étaient prêts à affronter tous les dangers dans leur profonde affection pour Celui qui était devenu leur tout à chacun !

4.3.3 *Le sens profond de la présence de Marie à la croix. La mort avec Christ*

Mais c'est Marie de Magdala qui est le sujet de cette méditation. C'est pourquoi nous ne nous attarderons pas ici sur la grâce exquise du Sauveur mourant, recommandant Marie, Sa mère, aux soins du disciple bien-aimé — d'autant plus que cela a déjà retenu notre attention précédemment. Nous nous occuperons maintenant de Marie de Magdala, de laquelle Jésus avait chassé sept démons. Et ce dont nous désirons faire le constat, c'est la portée morale de cette place qu'elle choisit d'occuper près de la croix. On a déjà dit, et le plus jeune croyant pourra le comprendre, qu'elle y fut poussée par amour pour son Seigneur. C'était donc l'expression de son entier dévouement. Elle aurait pu, en vérité, s'écrier comme Itthaï : « L'Éternel est vivant, et le roi, mon seigneur, est vivant, que dans le lieu où sera le roi, mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur » (2 Sam. 15:21). Tel était le cri du cœur de Marie, tandis qu'elle assistait à la crucifixion de son Seigneur. Cependant, si nous voulons en saisir le sens en l'appliquant à nous-mêmes, il y a quelque chose de plus. La mort de Christ présente deux aspects. Dans Sa mort, Il a glorifié Dieu dans tout ce qu'Il est ; c'est l'expiation, le juste fondement du salut accordé à tous Ses rachetés. D'un autre côté, cette mort peut être considérée en rapport avec nous dans ce monde. C'est ce dont parle l'apôtre Paul lorsqu'il dit : « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort ? » (Rom. 6:3). Et il nous montre que lui-même avait saisi cette vérité, lorsqu'il dit : « Je suis crucifié avec Christ » (Gal. 2:20). De la même manière, Marie de Magdala (comme ceux qui l'accompagnaient), en se plaçant auprès de la croix, s'était identifiée à la mort de Christ. Elle ignorait ce sens profond de son acte, et pourtant il en était bien ainsi ; car elle était morte au monde, et le monde était mort pour elle, tandis que Celui qui était cloué sur la croix, devant ses yeux, était toute sa

vie. C'était un parfait exemple de l'état normal du chrétien, et nous pouvons bien nous demander dans quelle mesure nous sommes, nous aussi, de tels exemples !

4.3.4 Ce qui occupait les cœurs à la croix. Psaume 22

Après avoir considéré le sens profond de la présence de Marie à la croix, nous n'essayerons pas d'imaginer les diverses émotions en conflit dans son cœur et dans celui de ses compagnes ou compagnons. Une chose restait certaine, c'est que, quelles que fussent les ténèbres qui les environnaient, le Seigneur était bien tout ce qu'ils avaient cru qu'Il était. Pas le moindre doute ne venait troubler leurs âmes. Les circonstances mêmes de Sa mort Le rendaient plus cher que jamais à leurs cœurs ! On pourrait aller jusqu'à dire que leur sentiment dominant, tandis qu'ils se tenaient là, était un sentiment de communion avec Lui dans Ses souffrances. Peut-être était-ce Ses souffrances physiques qu'ils ressentaient le plus, mais nous pouvons être sûrs que leur immense amour pour le Bien-aimé en train de souffrir les amenait à sympathiser et à s'identifier pleinement à Lui et à Son état, dans la mesure où ils le comprenaient. La lecture du Psaume 22 à la lumière de ces réflexions, fait d'autant mieux comprendre ce que ces âmes pieuses percevaient en écoutant, dans le recueillement, les paroles qui sortaient de Ses lèvres saintes. Les puissants taureaux de Basan étaient là, L'assaillant de tous côtés, ouvrant leurs gueules contre Lui, tels des lions affamés et rugissants. Et Lui ? Il était répandu comme de l'eau, et tous Ses os se déjoignaient ; Son cœur était fondu comme de la cire au-dedans de Ses entrailles ; Sa vigueur était desséchée comme un têt, et Sa langue attachée à Son palais. Puis se tournant vers Dieu, Il disait : « Tu m'as mis dans la poussière de la mort ». Bien pis que cela, des chiens L'environnaient, une assemblée de méchants L'entourait, Lui perçant les mains et les pieds — nous n'allons pas plus loin, et laissons au lecteur le soin d'apprécier personnellement ce psaume dans son ensemble et dans chacun de ses détails. C'est ainsi qu'à sa mesure, il pourra comprendre le caractère de cette scène du Calvaire qui se déroulait alors devant les yeux et le cœur de Marie de Magdala. Sainte Victime ! Tous les espoirs de ces quatre âmes, comme tous nos espoirs à nous, découlent de ce que Tu es, et de ce que Tu as enduré sur la croix. Nous te bénissons, notre Dieu et notre Père, non seulement parce que nous le savons, mais parce que tu nous as aussi fermement établis sur ce Rocher des siècles, et c'est par Ta grâce que nous avons l'assurance et le joie de n'avoir d'autre fondement que Christ, et son œuvre accomplie, pour avoir du repos devant Toi. À cause de ceci, nous te louons, dès maintenant et pour l'éternité. Amen.

4.3.5 Marie de Magdala à distance de la croix — Matt. 27:55-56

Le second aperçu de Marie de Magdala en rapport avec la mort de Christ, mais postérieurement à celle-ci, se trouve dans les trois premiers évangiles. C'est une simple constatation générale : « Et il y avait plusieurs femmes qui regardaient de loin, qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, en le servant, entre lesquelles étaient Marie de Magdala, et Marie, la mère de Jacques et de Joses, et la mère des fils de Zébédée » (Matt. 27:55-56). Il est donc évident que Marie avait maintenant quitté la place qu'elle avait occupée auprès de la croix, et s'était jointe aux autres femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée. Lorsque le Seigneur confia Sa mère au disciple bien-aimé, « dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui », lisons-nous (Jean 19:27). Si cela signifie qu'il le fit aussitôt, c'est probablement à ce moment-là que ce petit groupe dévoué au Seigneur se dispersa, — peut-être sur l'ordre du Seigneur Lui-même — et que Marie de Magdala se retira avec Marie, femme de Clopas, là où se trouvaient leurs compagnes venues de Galilée. C'était un endroit nettement éloigné, toutefois assez proche pour qu'elles pussent voir ce qui se passait. Luc dit que « des femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient loin, regardant ces choses » (Luc 23:49). Ce qu'étaient ces choses, nous pouvons le savoir en comparant les évangiles. Il y avait les insultes des passants qui hochaient la tête en disant « Hé ! toi qui détruis le temple et qui le bâtis en trois jours, sauve toi toi-même ; si tu es Fils de Dieu, descends de la croix » (Matt. 27:40) ; il y avait aussi les moqueries des principaux sacrificateurs, des scribes et des anciens, qui, accomplissant les Écritures à leur insu, allaient jusqu'à l'injurier en reprenant les termes du psaume 22 ! Les brigands crucifiés à Ses côtés faisaient chorus avec tous ceux qui l'insultaient ; les soldats se partagèrent Ses vêtements en tirant au sort, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ; et surtout, il y eut les cris de notre bien-aimé Seigneur Lui-même : d'abord, lors de Son abandon par Dieu, et ensuite, lorsqu'Il remit Son esprit. Puis la terre trembla, et les rochers se fendirent (*). Voilà les choses, ou une partie des choses auxquelles Marie de Magdala et ses compagnes assistèrent de loin, assurément avec larmes et déchirements de cœur.

(*) En Matthieu ceci est relaté en rapport avec les saints qui sortirent des tombeaux après la résurrection du Seigneur ; mais il est formellement dit que le centurion, et ceux qui étaient avec lui en train de veiller sur Jésus, virent le tremblement de terre.

4.3.6 Sentiments du Seigneur à la croix

Et que dut éprouver notre Sauveur bien-aimé, cloué sur cette croix ? La réponse à cette question, en rapport avec les souffrances infligées par l'homme, se trouve dans ces supplications : « Approche-toi de mon âme, sois mon rédempteur ; rachète-moi à cause de mes ennemis. Toi, tu connais mon opprobre, et ma honte, et ma confusion : tous mes adversaires sont devant toi. L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne, ... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé... » (Ps. 69:18-20). Cher Sauveur ! Tes ennemis avaient endurci leurs cœurs contre toute pitié, et il n'y en avait pas un seul, si ce n'est le brigand crucifié à tes côtés, qui discernât à ce moment-là qui Tu étais, et ta gloire à venir dans le Royaume. Non ! Pas même ces femmes qui Te suivaient depuis la Galilée, ni même Marie de Magdala ! Elles T'aimaient de toute leur âme et T'étaient dévouées, mais elles n'avaient pas encore été éclairées touchant Ta résurrection. C'est pourquoi la plus grande des souffrances pour ceux qui Le suivaient fidèlement dut être d'entendre ce cri (audible pour ceux qui se tenaient près de la croix) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné » ? Telle fut l'expression de Sa souffrance infinie, tandis qu'Il buvait la coupe amère du jugement divin, par laquelle Il glorifia pleinement Dieu et fit propitiation pour les péchés de Son peuple ainsi que pour le monde entier.

4.4 Marie de Magdala et l'ensevelissement du Seigneur

La mort étant accomplie, il ne restait plus qu'à ensevelir le Seigneur. Le prophète avait dit : « Et on lui donna son sépulcre avec les méchants » (c'est ce qui aurait eu lieu si Ses ennemis avaient eu la charge de l'ensevelissement)... « mais il a été avec le riche dans sa mort » (És. 53:9), car Dieu en avait ainsi décidé. Joseph d'Arimatee, disciple du Seigneur en secret, fut l'instrument choisi pour accomplir la volonté de Dieu à cet égard. Ayant obtenu de Pilate la permission de disposer du corps de Son Seigneur, il s'en chargea pieusement et respectueusement pour « le mettre dans son sépulcre neuf qu'il avait taillé dans le roc ; et ayant roulé une grande pierre contre la porte du sépulcre, il s'en alla. Et Marie de Magdala et l'autre Marie étaient là, assises vis à vis du sépulcre » (Matt. 27:60). Marc ajoute que « Marie de Magdala, et Marie, la mère de Joses, regardaient où on le mettait » (Marc 15:47). Marie demeura ainsi fidèle dans son dévouement à Christ : pendant Sa vie, pendant les souffrances de la croix, et après Sa mort. Il fut véritablement sa vie, et quand la grosse pierre eut été roulée devant la porte du sépulcre, ce fut comme si le Soleil de son âme s'était couché. Il était l'unique et seul trésor de son cœur, et même si elle ne L'avait jamais revu, le monde serait devenu pour elle comme un désert aride sous le jugement de Dieu, tant il est vrai qu'Il était tout pour son âme. Ainsi, lorsque la tombe se fut refermée sur Son corps, ce fut comme si elle avait tout perdu pour ce qui est d'ici-bas. Les ténèbres ont pu envahir son esprit, et ses espérances ont pu s'évanouir,

mais rien n'a jamais pu éteindre les affections de son cœur produites par Celui-là même qui en était l'Objet. Ces affections allaient adoucir sa douleur et, par la grâce de Dieu, elles allaient encore être pour elle source de lumière et d'espérance. Elle ignorait comment la délivrance pourrait venir, et peut-être ne l'espérait-elle même pas. Mais elle aimait Celui qui était toujours Son Seigneur, c'est tout ce qui comptait pour Dieu et pour elle-même. Ce n'est pas la lumière qui nourrit l'âme, mais l'amour. Or Marie aimait beaucoup, parce qu'il lui avait été beaucoup pardonné. Il en est toujours ainsi : plus nous réalisons l'état dont nous avons été délivrés, plus intense et plus profonde est notre affection pour notre Libérateur.

4.5 Marie de Magdala et son Seigneur ressuscité

4.5.1 Selon le récit de Matthieu, Marc et Luc

Après l'ensevelissement d'honneur du corps du Seigneur, Marie de Magdala et ses compagnes qui avaient suivi le Seigneur depuis la Galilée et avaient assisté à la mise au tombeau (comparer Luc 23:55-56 avec Marc 15:47 et 16:1) « s'en étant retournées, préparèrent des aromates et des parfums ; et, le sabbat, elles se tinrent au repos, selon le commandement ». Trois choses sont ici clairement indiquées : 1) leur affection pour Christ ; 2) leur absence d'espoir de Sa résurrection ; 3) leur piété profonde, comme le prouve leur soumission à la Parole de Dieu. Elles avaient hâte de répandre les preuves de leur profond amour sur le corps mort de leur Seigneur, mais, comme le sabbat était imminent (*), ces saintes femmes — parmi lesquelles Marie de Magdala est spécialement mise en avant — attendirent tranquillement, se reposant selon le commandement, avant de mettre à exécution leur projet d'oindre le corps sacré de notre Seigneur de gloire. Mais, « le sabbat étant passé, Marie de Magdala, et Marie, la mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates pour venir l'embaumer. Et de fort grand matin, le premier jour de la semaine, elles viennent au sépulcre, comme le soleil se levait » (Marc 16:1-3) ; ou selon Matthieu « sur le tard, le jour du sabbat, au crépuscule du premier jour de la semaine » (Matt. 28:1), ou encore selon Jean (20:1) « comme il faisait encore nuit ».

(*) Il faut se rappeler que notre précieux Seigneur a été crucifié le vendredi, et que le sabbat commençait au coucher du soleil au soir de ce même jour. Si la neuvième correspondait à trois heures de l'après-midi, Joseph a dû agir très vite pour obtenir de Pilate la permission de descendre le corps de Jésus de la croix, et pour préparer le corps puis l'ensevelir avant le commencement du sabbat. Luc en fait l'observation en disant « c'était... le crépuscule du sabbat ».

Tous ces récits nous montrent unanimement combien les cœurs de ces femmes étaient absorbés par leur affection pour Celui qu'elles avaient connu et suivi, unies à Lui par des liens indestructibles par la grâce dont elles avaient été directement les objets. Rien n'était donc trop précieux à leurs yeux pour en oindre Son corps, et c'est le même zèle qui les fit se hâter, de fort grand matin, le premier jour de la semaine, pour venir au sépulcre, sans penser aucunement à la surprise qui les y attendait. « Qui nous roulera la pierre de devant la porte du sépulcre ? » demandèrent-elles tout d'abord, dans leur perplexité (Marc 16:3). « Et ayant regardé, elles voient que la pierre était roulée ; car elle était fort grande » (Marc 16:4). Avant de poursuivre le récit dans Jean, considérons un fait qui n'y est pas mentionné : Marc nous dit clairement qu'en découvrant que la pierre avait été roulée, Marie de Magdala ainsi que l'autre Marie et Salomé entrèrent dans le sépulcre et y virent « un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche », et qu'elles en furent épouvantées. Le « jeune homme », voyant leur peur, dit aussitôt : « Ne vous épouvantez point » (Marc 16:6), et leur annonçant que le Seigneur était ressuscité, il leur enjoignit d'aller vers Ses disciples et vers Pierre, pour leur annoncer cette bonne nouvelle et leur dire que le Seigneur irait devant eux en Galilée, en ajoutant : « Là vous Le verrez, comme il vous l'a dit » (Marc 16:7). Il ne nous est pas dit dans quelle mesure elles s'acquittèrent de leur mission. Nous savons seulement (*) qu'elles s'enfuirent du sépulcre, épouvantées, et qu'elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur » (Marc 16:8).

(*) voir quand même Marc 16:9-10, même si cela se réfère à quelque chose de postérieur, le même jour.

4.5.2 Selon le récit de Jean 20

4.5.2.1 Jean 20:1-10

Étant donné que c'est à Marie de Magdala que nous nous intéressons plus particulièrement, nous nous proposons maintenant de considérer les événements que nous rapporte le beau récit de Jean, où Marie est l'objet principal que l'Esprit a en vue, de même que l'enseignement qui découle des expériences qu'elle fit en ce jour mémorable. La première chose qui retient notre attention, c'est que lorsque Marie vit que la pierre avait été roulée du sépulcre, elle courut dire à Simon Pierre et à l'autre disciple que Jésus aimait : « On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis » (Jean 20:2). Elle n'avait pas encore été éclairée, mais son cœur n'avait qu'un seul Objet, et, l'ayant momentanément perdu, elle en éprouvait une douleur indicible, qu'elle exprimait avec des accents touchants révélant sa profonde désolation : on a pris le Seigneur, et nous ne savons pas où on l'a mis ! Pierre, donc, et cet autre disciple coururent en toute hâte au sépulcre pour vérifier par eux-mêmes l'information ainsi reçue. Pierre arriva le dernier au sépulcre, l'autre disciple ayant couru plus vite que lui, mais avec la vivacité qui le caractérisait, il entra immédiatement dans le sépulcre, et vit « les linges à terre, et le suaire qui avait été sur sa tête, lequel n'était pas avec les linges, mais plié en un lieu à part » (Jean 20:6-7). Tout était paisible et en ordre. Ce que pensait Pierre ne nous est pas révélé, bien que, d'après le contraste entre lui et son compagnon, il soit clair qu'il ne croyait pas encore. Cependant l'autre disciple, arrivé le premier au sépulcre, entra alors, « et il vit, et crut ; car ils ne connaissaient pas encore l'écriture, qu'il devait ressusciter d'entre les morts ». Autrement dit, cet autre disciple crut sur la base de ce qu'il vit, sur la base du témoignage de ses yeux selon lequel le sépulcre était vide. Cette foi était totalement inopérante, car ayant appris que le tombeau était vide, et l'un d'entre eux en acceptant la preuve, ils s'en retournèrent chez eux (Jean 20:10). Eux aussi aimaient le Seigneur, mais ils avaient envie d'être chez eux, ou de s'y réfugier, en ce moment suprême de l'histoire de la rédemption. À propos de cet « autre disciple », la vue seule, ou la simple conviction purement intellectuelle, n'a jamais aucune puissance : elle s'occupe de la vérité sans jamais conduire à Christ Lui-même.

4.5.2.2 Jean 20:11-13

L'expérience de ces deux disciples est rapportée ici afin de mieux faire ressortir l'attachement plus grand de Marie de Magdala. Le contraste est voulu, comme il ressort du verset 11 : « Mais Marie se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait ». Elle ne pouvait rentrer chez elle, comme les deux disciples. Son cœur, si désolé qu'il fût, la contraignait à rester là où elle avait vu pour la dernière fois le corps précieux de son Seigneur. « Pour elle », comme un autre l'a dit, « sans Jésus, le monde entier n'était rien qu'un sépulcre vide ; son cœur était plus vide encore. Elle demeure au sépulcre, là où avait été le Seigneur qu'elle aimait. Rien ne pouvait la consoler, puisqu'il n'était plus ». C'était en effet un moment bien sombre dans l'histoire de son âme : elle apprenait ce que c'était moralement d'être mort avec Christ. Mais Lui, ressuscité d'entre les morts comme Il l'était, ne la perdait pas de vue, attendant seulement le moment opportun pour essuyer ses larmes en se révélant Lui-même. Il y avait encore un pas à faire avant qu'elle fût bénie : « Comme elle pleurait donc, elle se baissa dans le sépulcre ; et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis, un à la tête et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché. Et ils lui disent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur dit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis » (Jean 20:11-13). Voyez comme son cœur est absorbé par son Seigneur ! Son âme n'était occupée que d'une et une seule pensée, celle d'avoir perdu son Seigneur. Elle ne voyait ni n'entendait rien d'autre, car sans Lui, elle ne possédait rien du

tout. En outre son attachement à Christ était si fort que, comme si personne d'autre ne L'aimait sur la terre, elle se L'appropriait totalement. Aux disciples, elle dit « le Seigneur », mais aux anges elle dit : « mon Seigneur ». Tel est l'amour, car s'il est fort comme la mort, sa jalousie est cruelle comme la tombe qui, en se refermant sur celui qu'elle possède, en exclut tout autre. Et un tel amour ne peut être éteint par beaucoup d'eau, ni même par des fleuves (cf. Cant. 8:7).

4.5.2.3 *Jean 20:14*

Combien durent être douces au cœur du Seigneur ces preuves de l'amour impérissable de Marie ! Soyons bien sûrs qu'elles touchèrent Son propre cœur d'une manière irrésistible. Oui, Il souffrait pour elle et sympathisait avec elle dans la désolation de son cœur. Mais déjà, Il se préparait à changer son deuil en allégresse, et sa détresse en chant de louange. C'est ainsi qu'après avoir répondu à la question de l'ange « elle se tourna en arrière, et elle voit Jésus qui était là ; et elle ne savait pas que ce fût Jésus » (Jean 20:14). L'Objet de tout son désir était là devant ses yeux, mais elle était si préoccupée par sa propre douleur et ses propres pensées qu'elle ne reconnaissait pas son Seigneur. Ce n'était pas, comme pour les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, que ses yeux fussent retenus, mais comme à ce moment-là, elle ne pensait à Jésus que comme ayant été enseveli puis enlevé du sépulcre, elle était trop absorbée par ses propres sentiments pour penser à quoi que ce soit d'autre. Jésus était là devant ses yeux, et elle ne le reconnaissait pas ! Ah ! cher lecteur, combien de fois n'en a-t-il pas été de même pour nous ! Dans nos grandes déceptions ou nos grandes souffrances, le Seigneur s'est approché de notre âme, et nous ne L'avons pas reconnu. Au lieu de L'accueillir, nous avons plutôt réagi comme les disciples qui, lorsqu'ils virent Jésus marcher sur la mer, pensèrent voir un esprit et crièrent de peur. Nous comprenons donc aisément que Marie n'ait pas reconnu le Seigneur. En fait, c'était Lui-même qui l'avait ainsi voulu, car Il cherchait Sa brebis, et Il allait l'appeler par son nom, et par grâce, elle était prête à entendre et à répondre à Sa voix bien connue.

4.5.2.4 *Jean 20:15-17a*

C'est alors que Jésus intervint et dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu » ? (Jean 20:15). Les anges avaient dit seulement « pourquoi pleures-tu » ? À cette question, le Seigneur ajoute : « Qui cherches-tu ? », car Il pouvait ainsi répondre à l'ardent désir du cœur de Marie, alors que les anges étaient incapables de lui montrer Celui qu'elle cherchait. Le Seigneur Lui-même était là devant Marie, et elle ne le reconnaissait pas ! Le fait d'être préoccupés par nos propres pensées nous aveugle toujours, et nous retient dans l'incrédulité ; c'était le cas de Marie de Magdala : Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai » (Jean 20:15). On a souvent fait remarquer que Marie était tellement obsédée par sa propre pensée qu'elle n'imaginait même pas que quelqu'un pût ignorer qui elle cherchait ! Que cela est merveilleux ! Personne d'autre au monde ne comptait pour son cœur. Inutile, donc de préciser de Qui elle parlait ! Remarquons, en outre, que rien n'est impossible à l'amour. Marie n'était qu'une faible femme, et pourtant elle affirme : « et moi je l'ôterai » (Jean 20:20) ! Puissions-nous tous connaître davantage cet amour invincible qui attache une âme à Jésus par des liens indestructibles, lui faisant accepter, et cela même avec joie, de porter n'importe quel fardeau qu'Il pourra lui confier.

Quelle plus grande preuve de l'amour de Sa servante le Seigneur aurait Il pu avoir ? Certes, Il connaissait son cœur, mais Sa joie est dans l'expression de ce qu'y avait produit Son amour à Lui. Il avait donc attendu que Marie exprimât absolument tout son amour, avant de Se révéler Lui-même, et de transformer ainsi sa douleur en joie. Ce moment était arrivé ! En prononçant un seul mot, celui de Marie, Il fait jaillir la lumière de Sa présence à Lui dans les ténèbres de cette âme en détresse. Il était le Bon Berger, le Bon Berger qui avait donné Sa vie pour Ses brebis. En outre, tel le Bon Berger, Il appelle Ses brebis par leur nom et les mène dehors. C'est ainsi qu'Il appela Marie par son nom : « Jésus lui dit, Marie ». Ce seul mot, prononcé comme Lui seul pouvait le faire, lui alla droit au cœur, dissipa le brouillard d'incrédulité qui s'y était accumulé, la délivra de ses propres pensées et lui révéla Christ ressuscité d'entre les morts. Quel changement puissant s'opérait ainsi dans son âme ! L'instant d'avant, elle était remplie d'une peine inconsolable, une peine à la mesure de la profondeur de son amour, et maintenant, en un instant, ses larmes sont essuyées par la révélation de son Seigneur ! Cette parole qu'Il lui adressait produisit une réaction immédiate car « s'étant retournée, elle lui dit... Rabboni (ce qui veut dire, maître) ». Il en est toujours ainsi lorsqu'on reconnaît l'appel divin, parce qu'il apporte la révélation de la Personne de qui il émane, et son autorité divine. C'est ainsi que lorsque Jésus vit Simon, appelé Pierre, et André son frère, jeter leur filet dans la mer, et qu'Il les eut appelés, ils laissèrent aussitôt leurs filets et Le suivirent. Car, comme pour Marie de Magdala, Celui qui les appelait les contraignait par Son amour, un amour qui les environnait, et ils ne pouvaient rien faire d'autre que Le suivre. Quel moment béni que celui où l'appel de Jésus atteint le cœur !

4.6 *Marie, messagère du Seigneur — Jean 20:17b-18*

Avant d'aborder ce sujet, il est nécessaire de définir en quelques mots la position de Marie. Pour cela, nous nous permettons de rapporter quelques pensées frappantes, fort bien exprimées par quelqu'un d'autre : « avant que le Seigneur ressuscité se fût révélé à elle, Marie de Magdala représente sans aucun doute le résidu juif de cette époque, attaché personnellement au Seigneur, mais ignorant la puissance de Sa résurrection. Elle est seule dans son amour, dont la profondeur même l'isole. Elle n'était pas la seule à être sauvée, mais elle seule, à cause de l'amour dont elle L'aimait, vient chercher Jésus — même si elle se trompe — avant que le témoignage de Sa gloire ne brille dans un monde de ténèbres... C'est un cœur aimant... occupé de Jésus, alors que le témoignage public de l'homme fait encore totalement défaut. Et c'est à ce cœur que Jésus se manifeste en premier après Sa résurrection ». Cela explique parfaitement la parole que Jésus lui adresse : « Ne me touche pas ». Marie avait dû faire un geste, comme de tendre la main, pour exprimer l'ardeur de son amour, comme si Jésus ressuscité devait être désormais le Messie sur la terre (*).

(*) Cela annule entière l'apparente contradiction entre ce récit et celui de Matthieu (28:9) selon lequel la femme saisit les pieds de Jésus et Lui rendit hommage, parce qu'en Matthieu, Il est présenté comme le Messie.

Mais Il n'était pas revenu alors pour établir Son royaume sur la terre, car comme Il le dit à Marie, Il n'était pas encore monté vers Son Père. Avant que soit manifestée Sa gloire dans ce monde, Il allait associer Ses rachetés à Lui-même, dans Sa propre relation céleste. Il avait dit auparavant : « À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24). Il était mort, le fruit avait été produit, et Il placait maintenant les Siens dans Sa propre relation céleste, sur le terrain de la rédemption ; si bien que nous avons ici un aperçu du but des conseils de Dieu, qui était de rendre les Siens conformes à l'image de Son propre Fils, qui, ayant glorifié Dieu sur la terre et achevé l'œuvre qui Lui avait été donnée à faire, allait être glorifié comme Homme — comme l'Homme des conseils de Dieu — à la droite de Dieu.

C'est de ces glorieuses vérités que Marie a reçu mission d'être la messagère. Le Seigneur lui dit : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Avant de pouvoir délivrer un tel message (dont elle devait, à sa mesure, avoir sondé la vérité), Marie devait apprendre que désormais elle ne pourrait plus jamais connaître Christ selon la chair, et que, bien qu'elle l'eût ainsi connu, il n'en serait plus jamais de même, car les choses vieilles étaient passées et toutes choses étaient faites nouvelles (cf. 2 Cor. 5:17). Jamais plus elle ne suivrait son Seigneur sur la terre, mais son immense privilège serait de pouvoir Le suivre là où Il allait demeurer. En un mot, elle ne devait plus jamais Le connaître dans Sa condition humaine, de chair et de

sang, mais comme l'Homme céleste, glorifié à la droite de Dieu. Non pas que Marie eût déjà compris toutes ces choses, car le Saint Esprit n'était pas encore venu, mais nous pouvons être sûrs que son cœur avait été préparé à recevoir beaucoup d'un tel entretien. Toujours est-il qu'ayant reçu sa mission, elle se hâta de la remplir. « Va vers mes frères », avait dit le Seigneur ; « Marie de Magdala vient rapporter aux disciples qu'elle a vu le Seigneur, et qu'il lui a dit ces choses » (Jean 20:18). C'était bien un privilège d'être le porteur de telles nouvelles, et Marie montra combien elle l'appréciait en obéissant promptement et fidèlement à l'ordre reçu. Ce qui la qualifiait avant tout pour ce service, c'était son affection pour Christ ; elle L'aimait d'un amour suprême, et cet amour la contraignait d'accomplir sa mission immédiatement. Elle possédait également les qualités requises pour être un témoin véridique, du fait qu'elle avait « vu » et « entendu » (cf. Jean 3:11 et 1 Jean 1:3). Elle pouvait donc rendre témoignage auprès des disciples.

Quelques mots encore sur l'importance du message. Jamais encore le Seigneur n'avait appelé les disciples Ses « frères », mais seulement Ses « serviteurs » et Ses « amis ». Mais maintenant, en vertu de Sa mort et de Sa résurrection, Il pouvait les mettre sur le même plan que le Sien, celui de la résurrection. Ce qui suit explique ce qu'Il veut dire : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). « Je monte vers mon Père » : Son but était de leur apprendre que la scène de la nouvelle relation dans laquelle Il les plaçait était le ciel. Ils L'avaient connu, aimé et suivi sur la terre ; mais pendant tout ce temps-là, quels que fussent les conseils de Dieu à leur égard, ils avaient partagé la condition du peuple terrestre, tandis que désormais, ils devaient entrer dans le lieu et la relation réservés aux saints célestes, par association avec le Ressuscité. Ne manquons surtout pas de remarquer — car cela explique le sens du message — que l'endroit et la relation dans lesquels Christ Lui-même est entré comme Ressuscité et monté au ciel, déterminent ceux des Siens. Autrement dit, ce n'est qu'en Christ ressuscité et glorifié que nous pouvons discerner ce que sont les conseils de Dieu concernant Ses rachetés : « ...tel qu'est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste » (1 Cor. 15:48-49). C'est selon ces vérités bénies que l'apôtre Paul dit : « Béni soit le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3) ; et il continue en nous expliquant que toutes les bénédictions spirituelles dans lesquelles nous avons été introduits découlent pour nous de ces deux titres — « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ », — et que, comme conséquence de ces conseils divins, nous sommes introduits dans le même lieu et dans la même relation que Christ Lui-même. Quelle grâce indicible ! Et combien cela nous unit intimement au cœur de Dieu, comme à celui de notre bien-aimé Seigneur !

Il n'est rien dit de plus de Marie de Magdala, mais il y a encore deux choses à remarquer : 1) L'effet produit par son message, 2) Ce qu'il advint d'elle.

Le message de Marie de Magdala eut pour effet de rassembler les disciples tous ensemble. À vrai dire, ce fut en faiblesse, et par crainte des Juifs, mais ils n'en furent pas moins rassemblés, et les portes furent fermées, fermées à l'inimitié des hommes et au monde. Ce devait être un cercle nouveau et céleste — l'assemblée — et ainsi constitué, cette nuit-là, au soir de ce jour excellent entre tous les jours, le nouveau premier jour de la semaine, « Jésus vint et se tint au milieu d'eux. Et il leur dit : Paix vous soit ! Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur » (Jean 20:19-20). Cette petite compagnie fut donc remplie de paix (cette paix que Christ leur avait acquise par Sa mort, ayant glorifié Dieu) et de Sa propre présence bénie. Ils avaient souvent joui de Sa compagnie auparavant, mais maintenant ils Le connaissaient, si faiblement que ce fût, d'une manière nouvelle, comme le Ressuscité. La réalité de Sa résurrection leur était confirmée par le Seigneur, à cause de leur faiblesse, en leur montrant Ses mains et Son côté, dans la condescendance de Sa grâce. Cet amour, ils l'avaient déjà connu dans une certaine mesure auparavant, mais maintenant, ils le connaissaient comme l'amour qui est plus fort que la mort, et qui les attachait à Son cœur pour l'éternité. Voilà pourquoi « les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur » (Jean 20:20).

Qu'advint-il alors de Marie ? La réponse, c'est qu'elle disparut, « perdue » dans l'assemblée. Elle faisait partie de ce petit groupe béni au milieu duquel se tenait le Seigneur, où tout ce qui est de l'homme disparaît, où chacun perd son individualité pour se fondre dans le groupe des sanctifiés parmi lesquels il n'y a ni Grec ni Juif, circoncision ou incirconcision, barbare, scythe, esclave, homme libre ; mais où Christ est TOUT et en TOUS (Col. 3:11). Heureux tout croyant ainsi « perdu » là où Christ, et Christ seul, est l'Objet suprême, et où Sa gloire inonde l'âme !